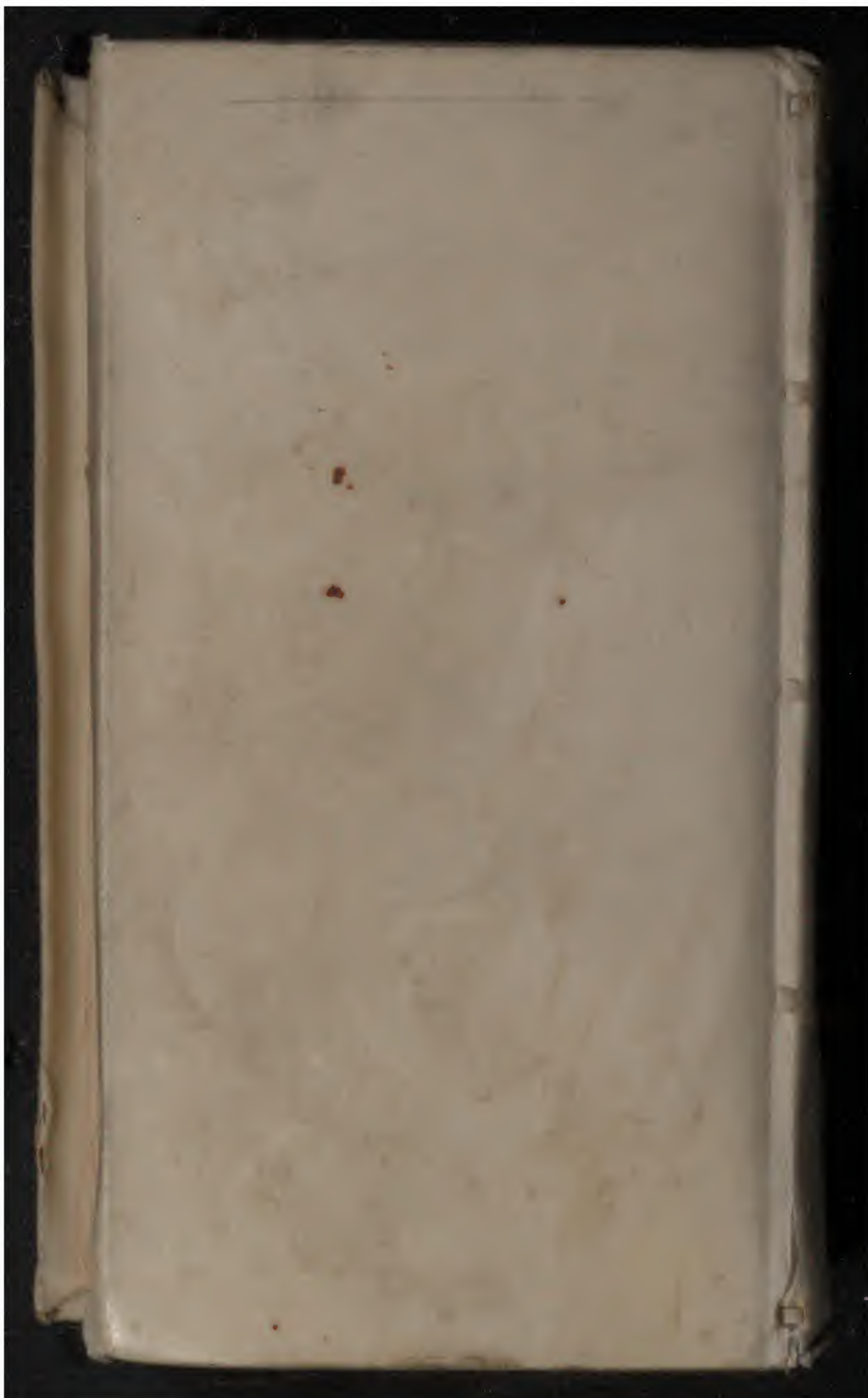




Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
505 H 15





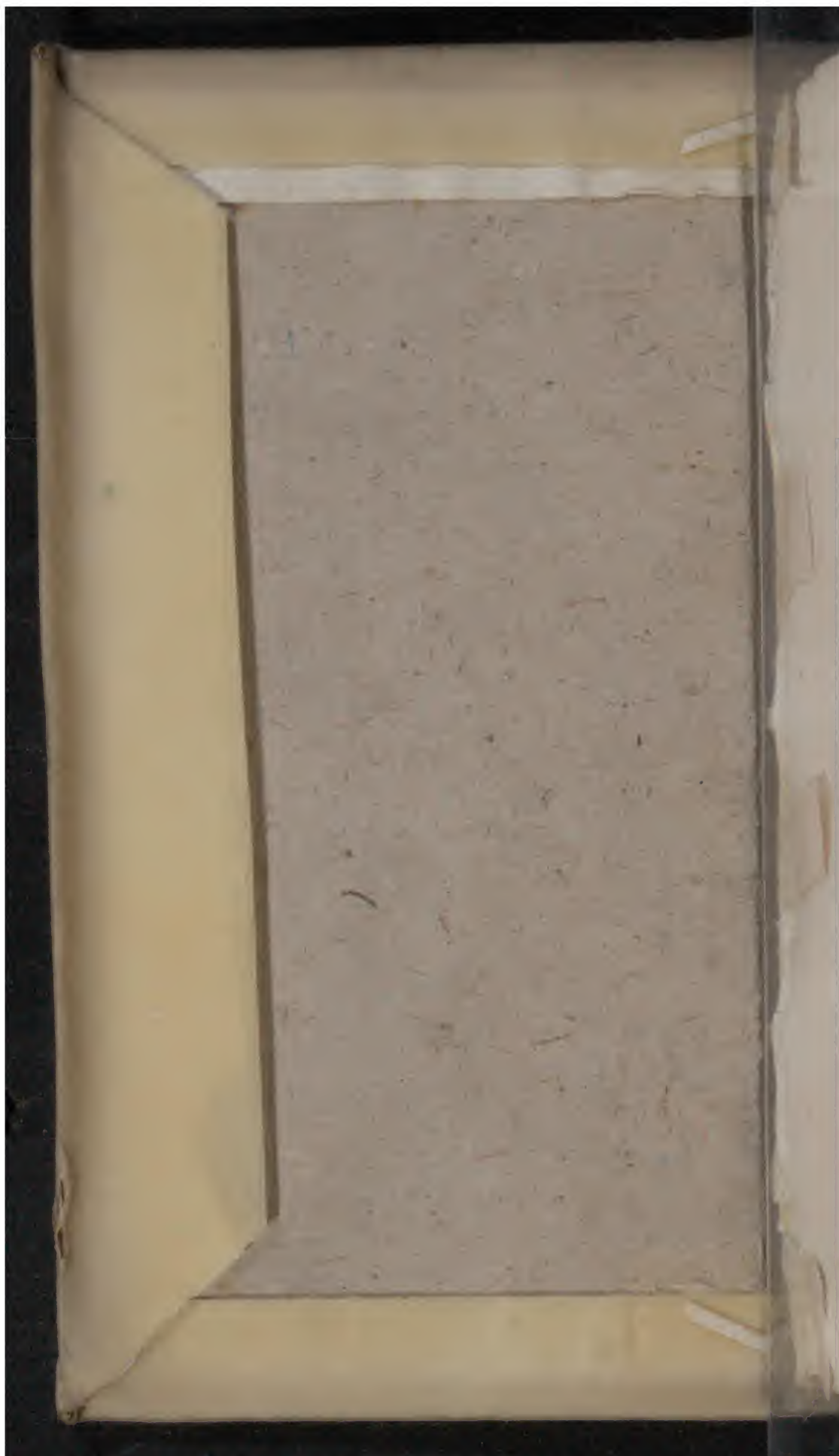
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
505 H 15

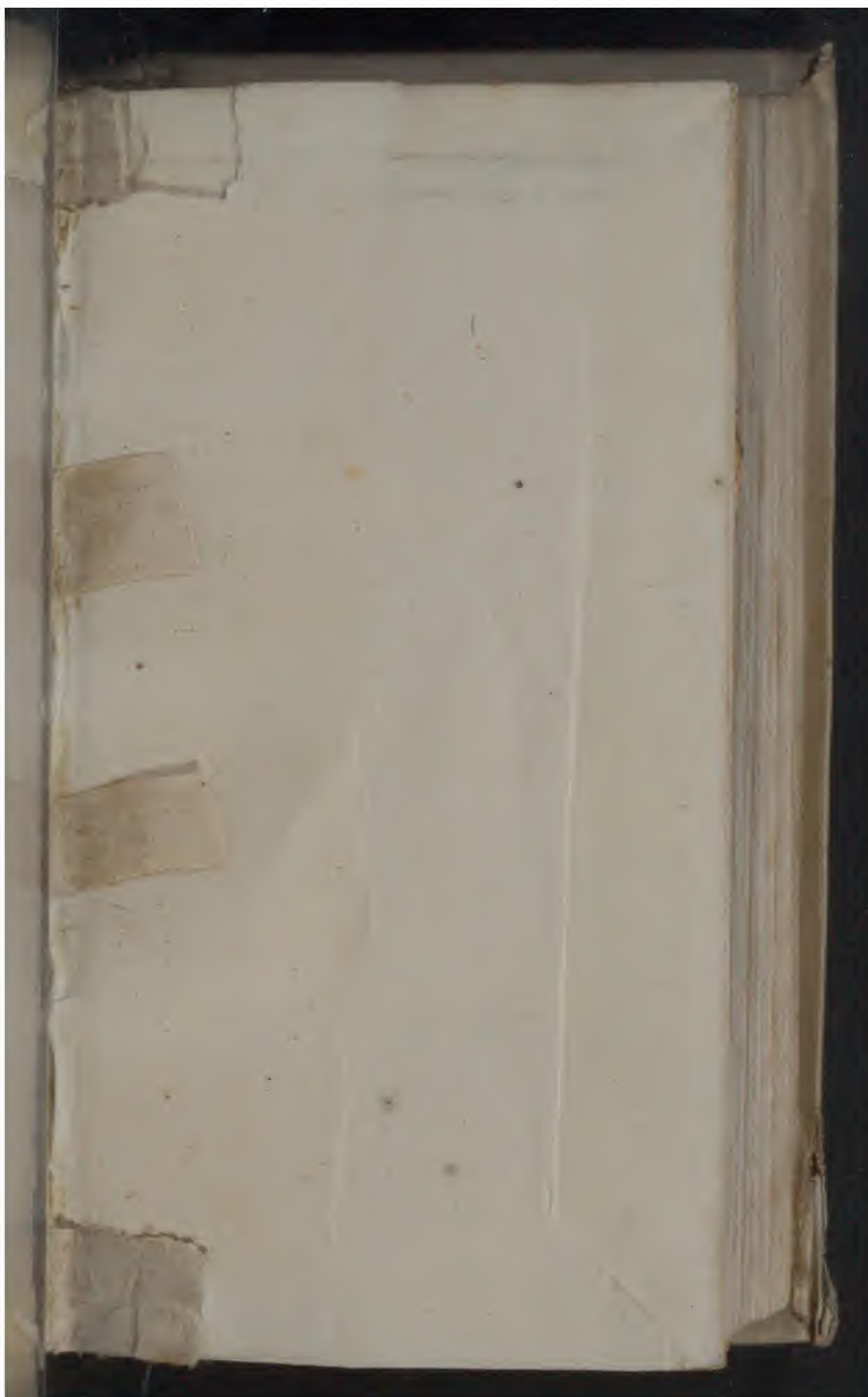


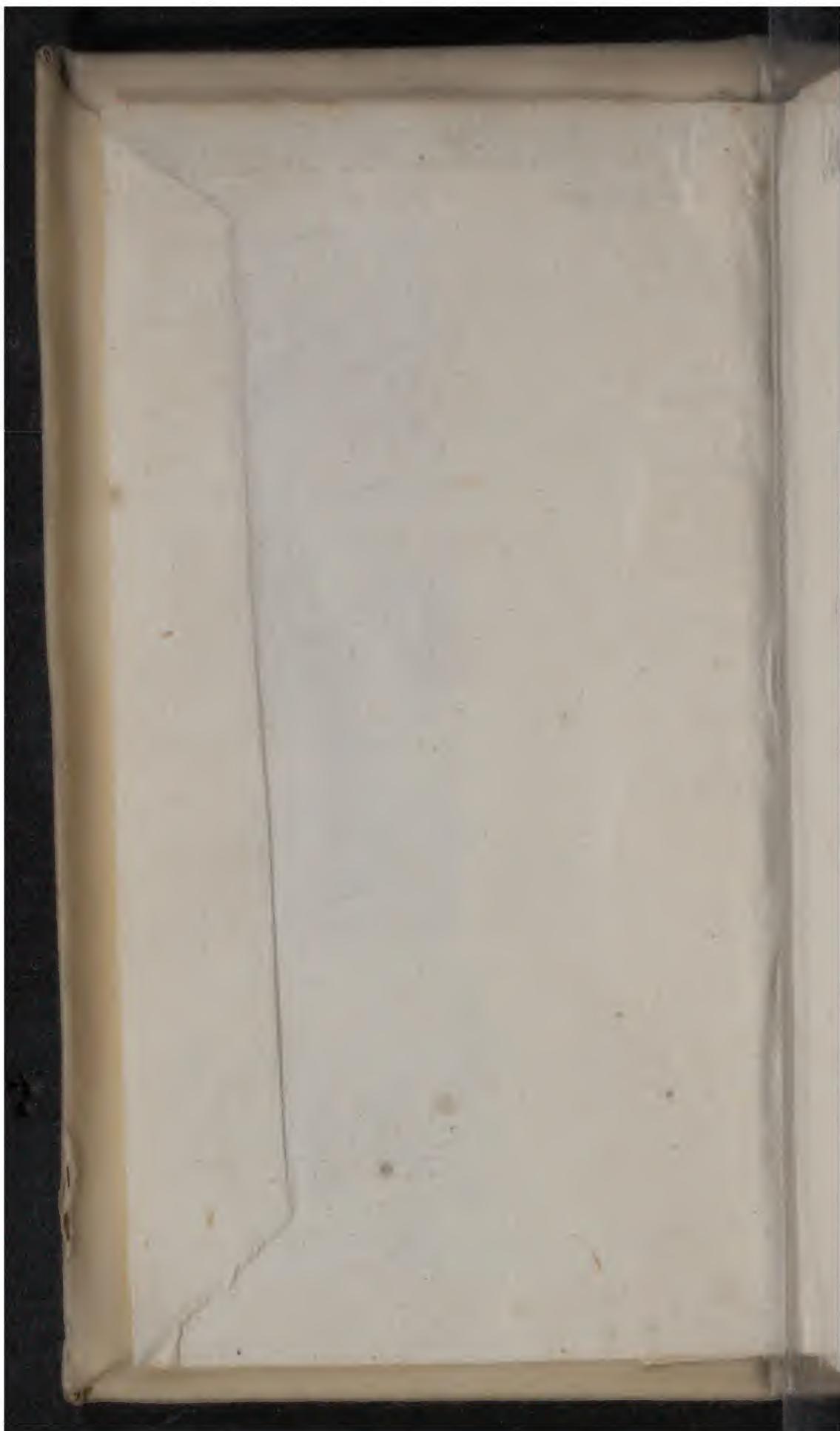
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
505 H 15



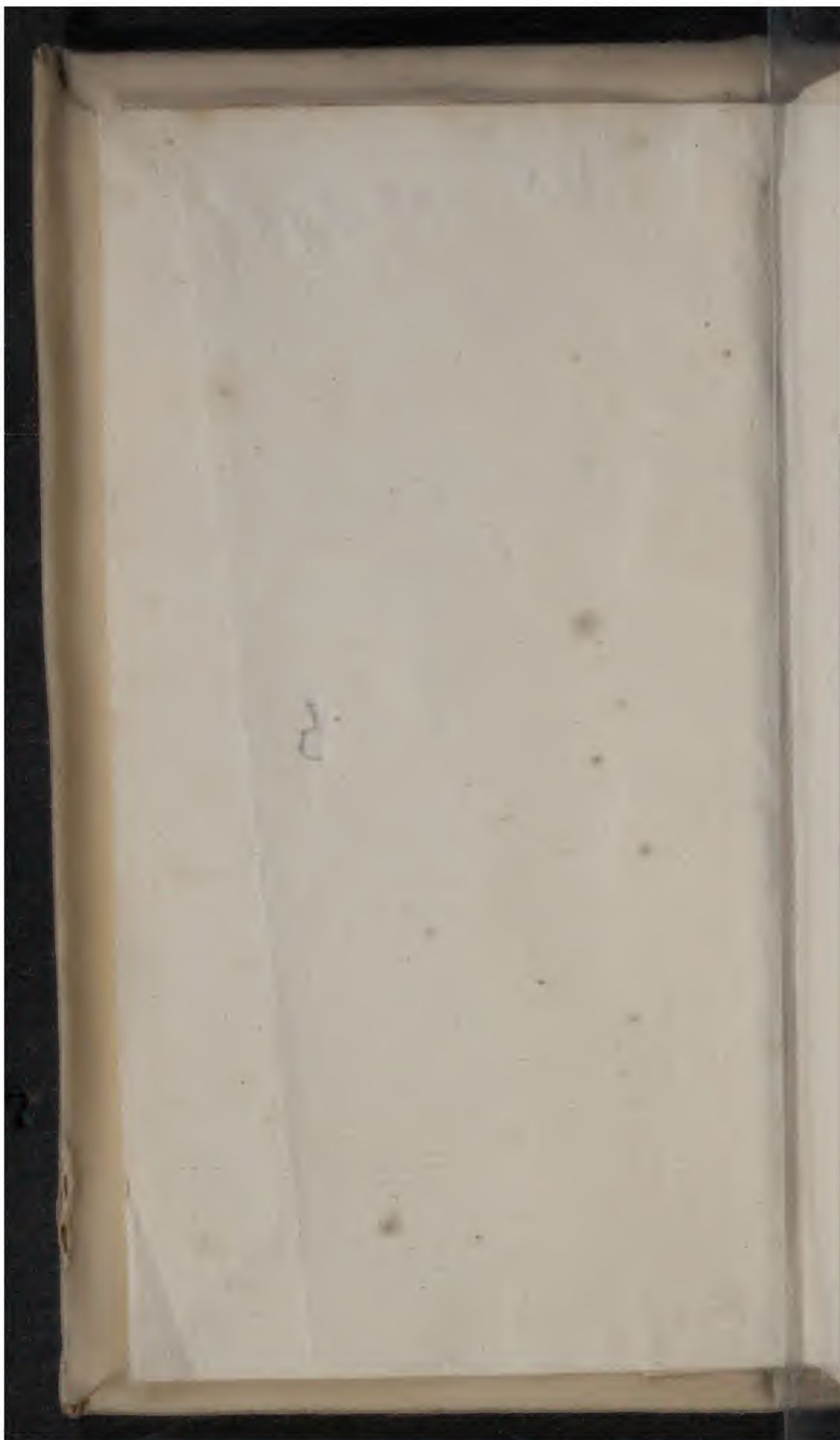
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
505 H 15

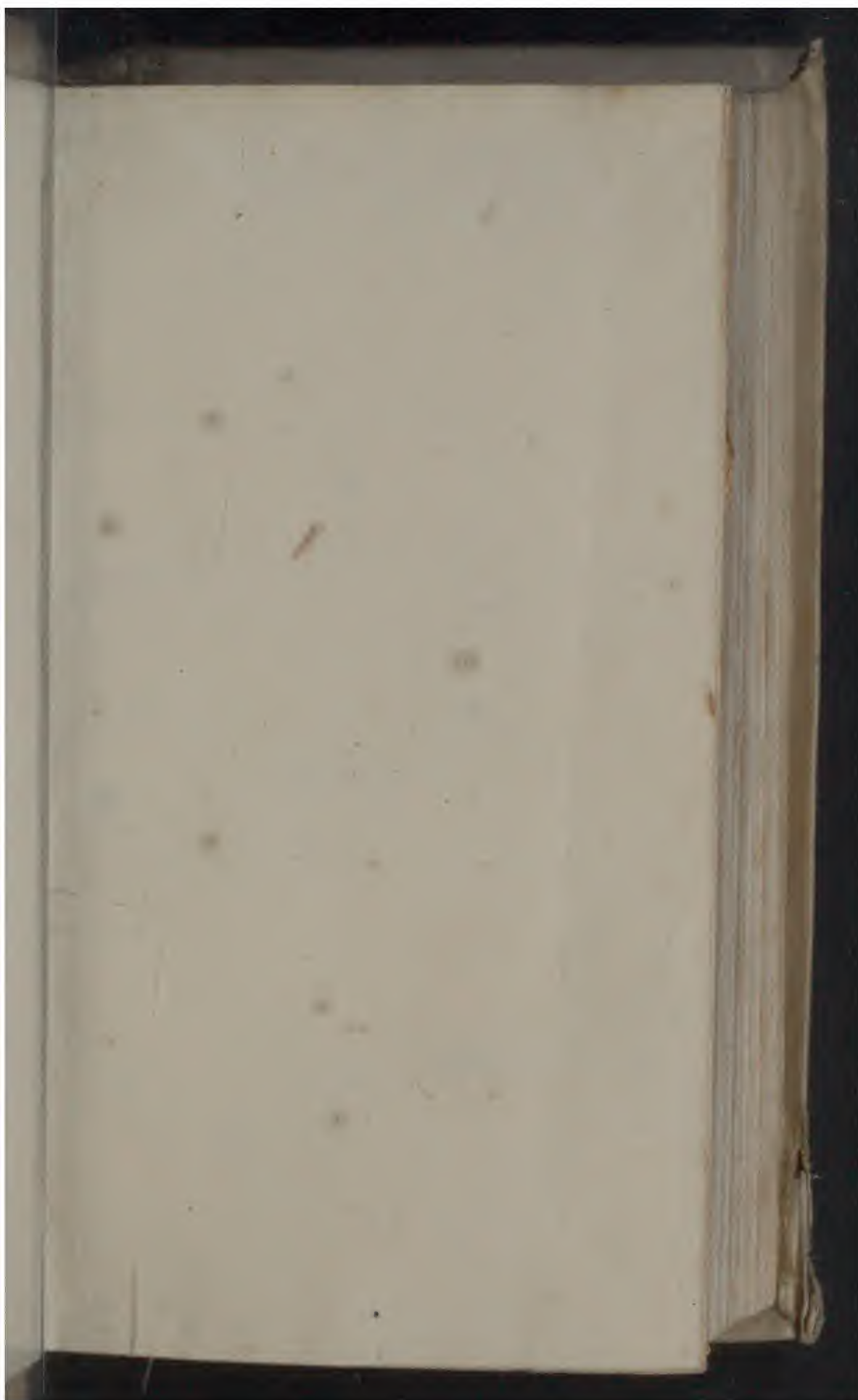


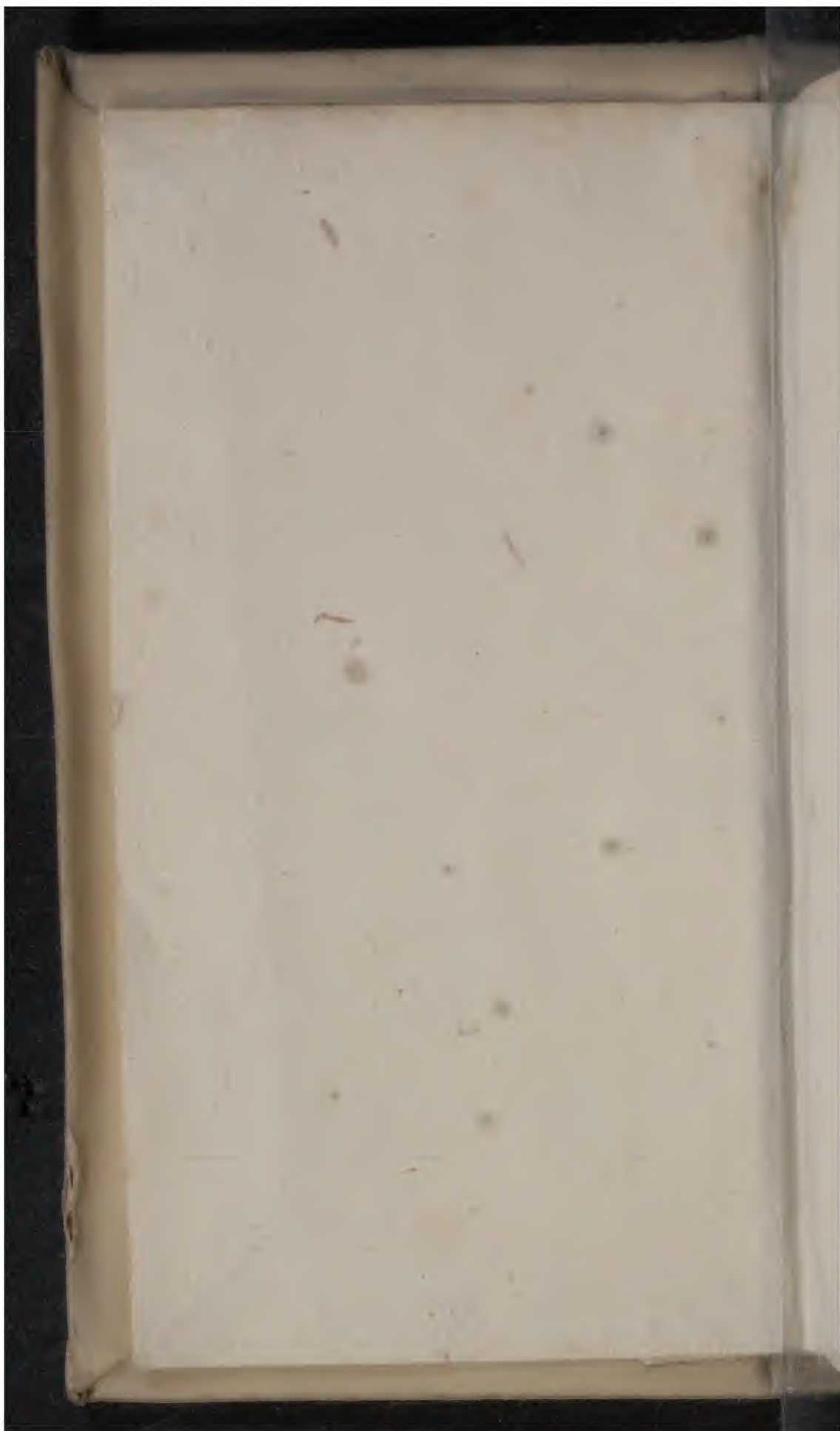


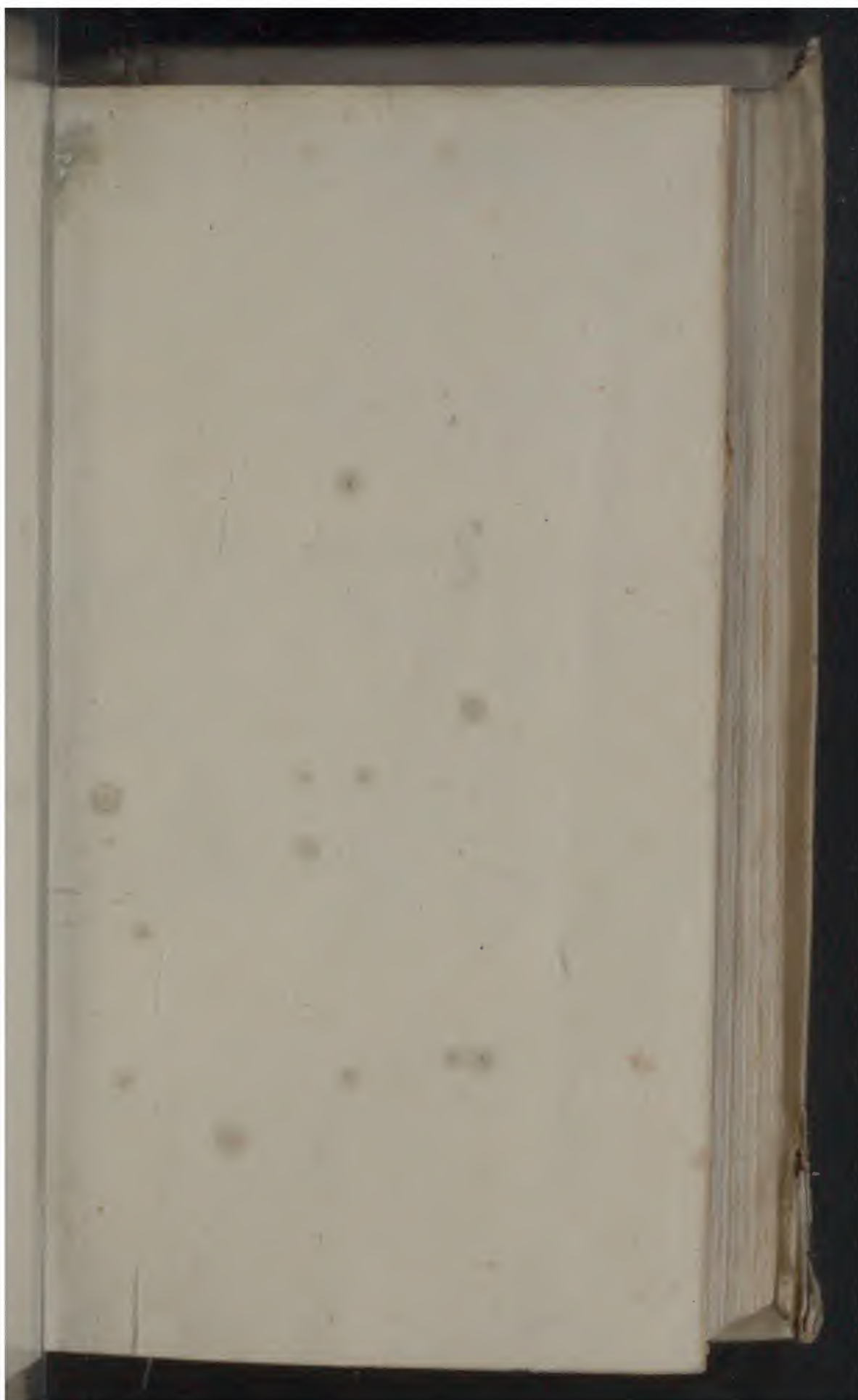


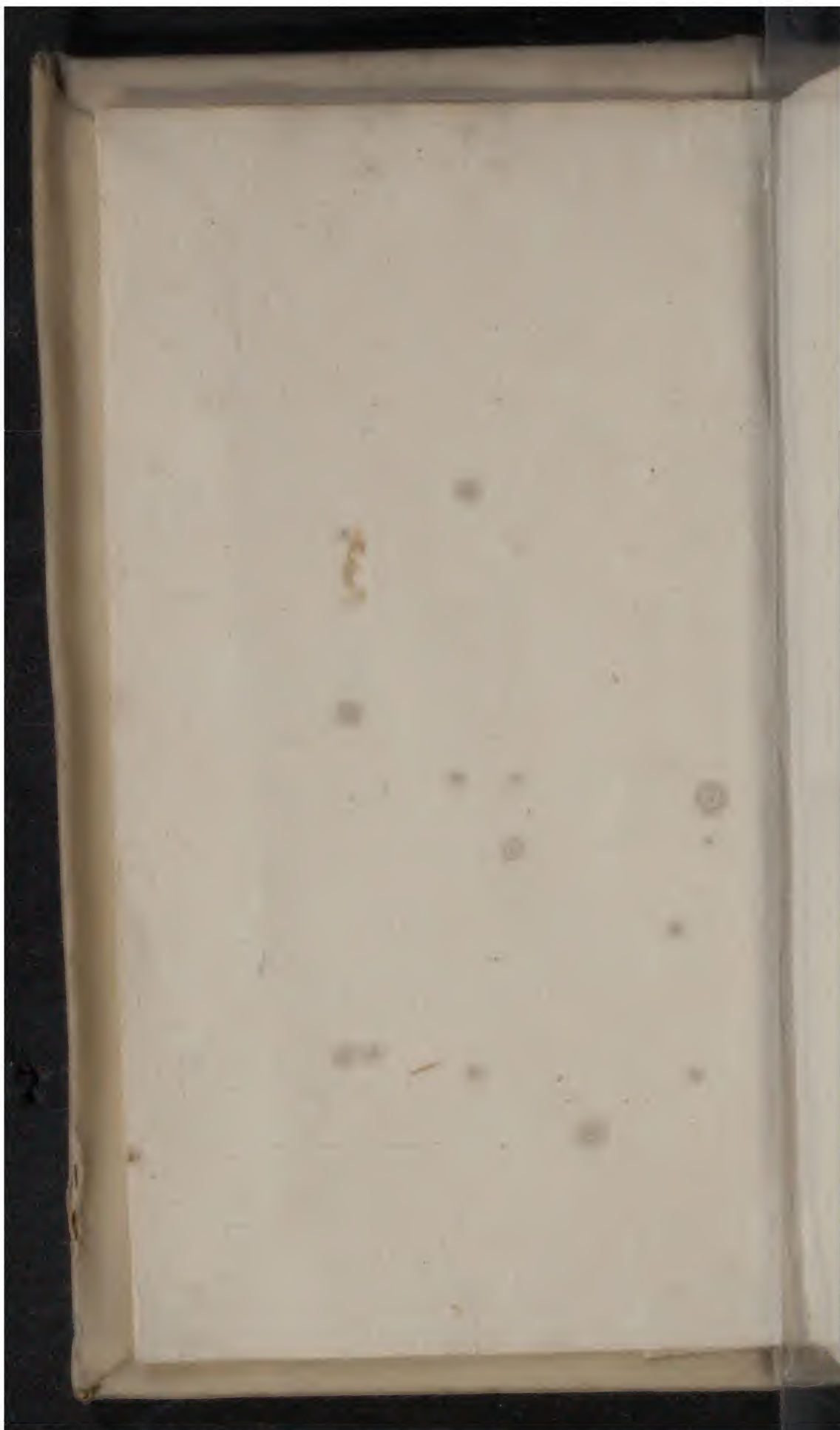
W 505 H 15

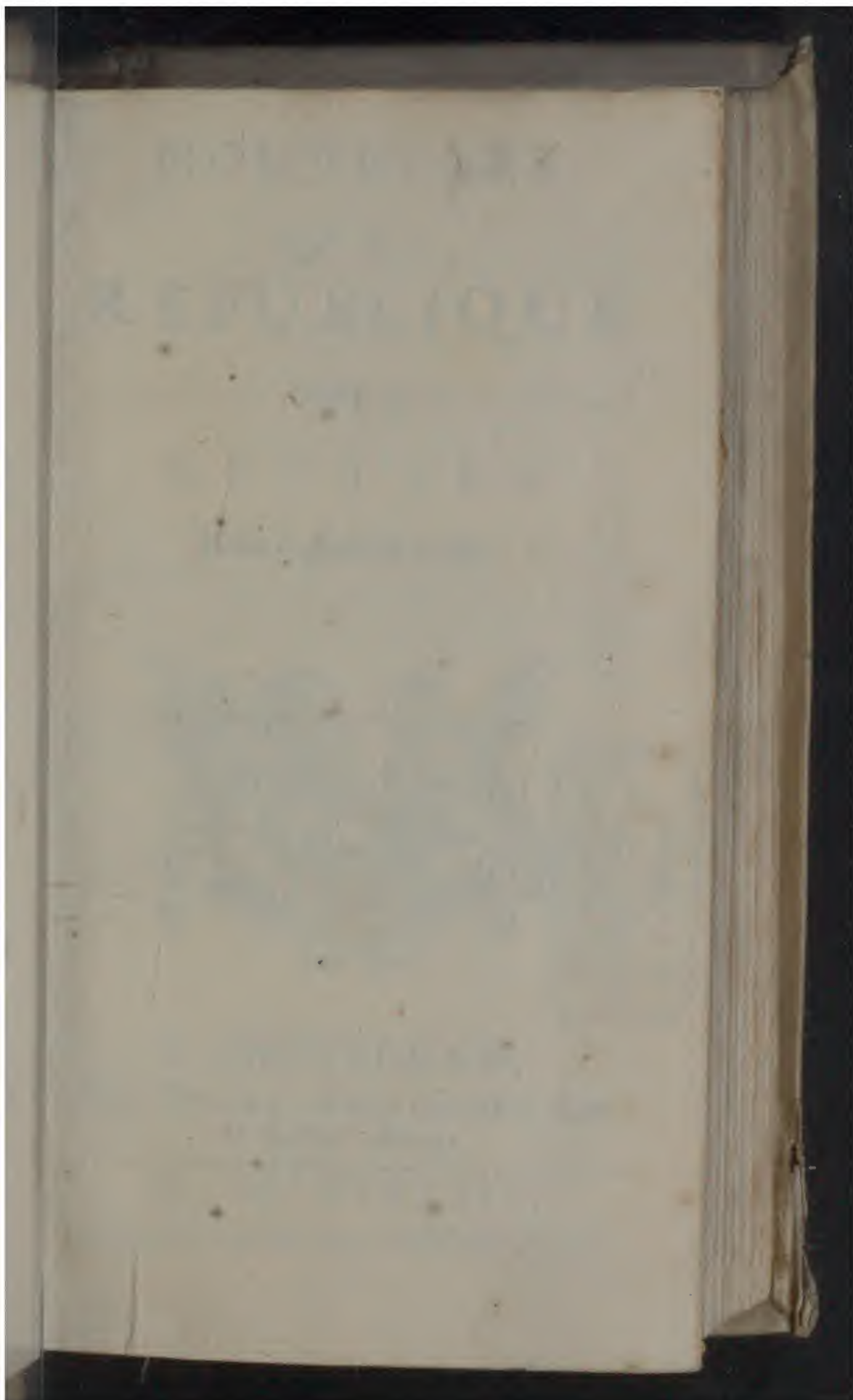


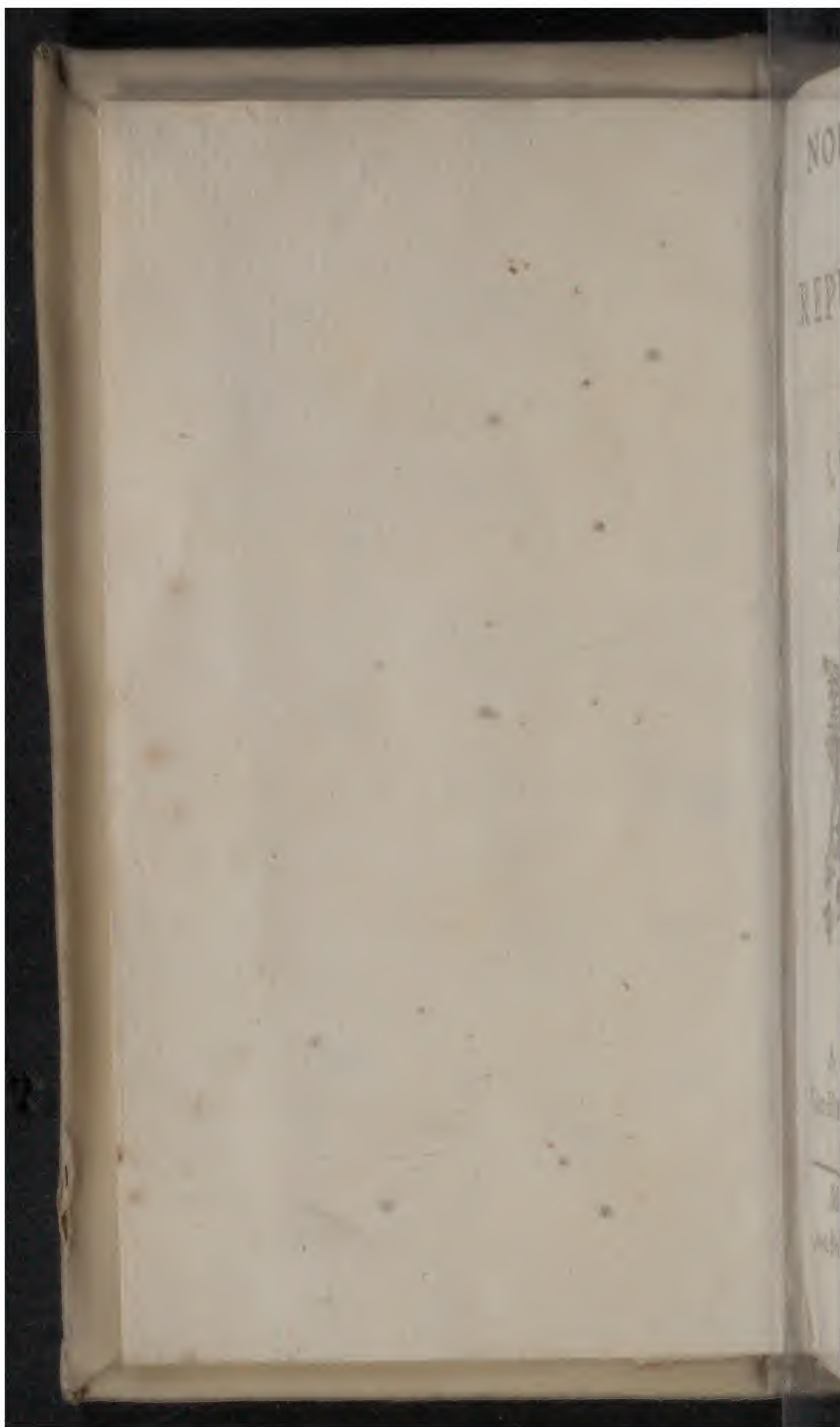






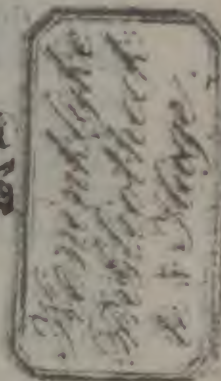






NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
L E T T R E S

Mois de Janvier 1688.

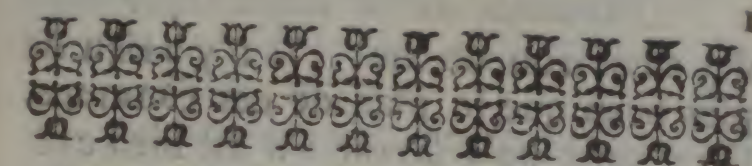


A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalver - Straat.

M. DC. LXXXVIII.
Avec Privilège des Etats de Holl. & Westf.

AVERTISSEMENT.

IL est bon qu'on soit averti, qu'on insère icy les Mémoires mot à mot comme on les reçoit, sans y rien ajoûter ni diminuer; & qu'ainsi tout ce qui se trouve dans les Articles, qui portent en tête le titre de Mémoire, &c. doit uniquement être attribué à celui ou à ceux qui l'ont envoyé. On est bien-aise de donner cet avis une fois pour toutes.



I
NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de Janvier 1688.

ARTICLE IV.

*Sentimens desintereſſez ſur la Retraite
des Pasteurs de France, ou Examen
d'un Livre, qui a pour Titre, His-
toire & Apologie de la Retraite des
Pasteurs à cauſe de la Perſécution de
France. in 12. A Deventer, chez
les Heritiers de Pierre Hamel 1688.
Pages 300.*

C'Est une réponſe qu'un Au-
teur, qui ſe dit Protestant, &
qui ſouhaite qu'on ne s'infor-
me ni de ſa profeſſion ni de ſon nom,
fait à l'Apologie de la Retraite des Paſ-
teurs de France, qui fut miſe au jour
A 2 il

2 *Nouvelles de la République*

il y a environ un an. Il n'y a rien de plus beau que le plan de cet Ouvrage. Il ne reste qu'à savoir s'il est bien exécuté. Il a principalement deux vuës. L'une est de faire voir que les Pasteurs ont mal fait de sortir de France: & quoi qu'il semble excuser leur faute, & que pour la faire passer pour plus légère, il confesse qu'il en auroit fait autant qu'eux, s'il avoit été en leur place; il ne laisse pas de la regarder comme *une désertion totale, & un abandon entier des devoirs les plus essentiels de leur ministère.* Cela paroîtra difficile à comprendre à quelques esprits, qu'une faute puisse être en même-tems si grande & si excusable. La seconde vuë est de faire voir que puisque les Pasteurs ont fait une fuite si indigne d'eux, ils la doivent réparer par un généreux retour au service des Eglises que l'on prétend qu'ils ont trop légèrement abandonnées.

On divise l'Ouvrage en trois Parties, pour suivre l'ordre de l'Apologie. On ne blâme presque rien dans la première; on croit néanmoins y pouvoir faire quelques *Additions*: c'est-à-dire, qu'en termes honnêtes on accuse l'Auteur de l'Apologie, d'avoir fait des omissions qui peuvent
passer

des Lettres. Janvier 1688. 3

passer pour essentielles. Ce qu'il y a de plus considerable, c'est une consideration sur la mort de *Charles II.* Roi d'Angleterre, sans laquelle on a crû que la France n'auroit osé revoquer l'Edit. Les autres additions regardent quelques faits que l'Auteur a crûs assez remarquables, pour en informer le Public.

Dans la Seconde, on commence à disputer; & l'on prétend que l'Auteur de l'Apologie a tort dans tout ce qu'il dit pour justifier les Pasteurs. On se récrie sur tout contre les *Préjugez*, qui paroissent à la tête des autres argumens de l'Apologie; & l'on prétend faire voir que cette méthode est suspecte, & qu'en particulier, ces *Préjugez* sont fondez sur de fausses suppositions. Cela n'empêche pas qu'on ne soit d'accord avec elle de tous les faits qu'elle rapporte: mais ces faits posés, on prétend que les conséquences que l'Apologie en veut tirer ne laissent pas d'être illegitimes. On fait une espece de dissertation abregée sur les bornes de l'obéissance que l'on doit aux Souverains; & après avoir contesté sur tout ce que l'on n'approuve pas, on finit par l'éloge de ce que l'Apologie a dit contre ce qu'on y appelle

4 *Nouvelles de la République*
pelle les visions du Sieur Brueïs.

Dans la troisième , on revient au combat avec de nouvelles forces. On attaque l'Auteur de l'Apologie sur tout. On lui abandonne néanmoins à peu près Tertullien , excepté quelques petites observations , qui servent peut-être autant à faire voir qu'on ne pardonne rien à l'Apologie , qu'à éclaircir , ou à décider la question. Mais on dispute fort & ferme sur tout ce qui regarde l'Apologie de *Saint Athanase* , & la Lettre de *Saint Augustin à Honorat*. On en fait autant sur les exemples des Pasteurs qui ont fui pendant les anciennes persécutions de l'Eglise. On s'étend beaucoup sur les passages de *Saint Matthieu 10.* & de *Saint Jean 10.* sur lesquels on cite quelques Interprètes Protestans , & même un Socinien. On veut prouver que le passage de *Saint Matthieu* , est un commandement de fuir , qui ne regarde que les Apôtres , & le temps de leur première mission ; & l'on a tant de confiance aux preuves qu'on allégué , qu'on voit bien qu'il s'en faut peu , qu'on ne crie victoire en cet endroit. On entreprend la discussion des conditions , sous lesquelles l'Apologie prétendoit que les Pasteurs avoient pû se
servir

des Lettres. Janvier 1688. 5

servir de la liberté que Jesus-Christ leur donne; & l'on en substitué d'autres en leur place, que l'on croit plus sûres dans la pratique.

On conclut l'Ouvrage par une exhortation aux Pasteurs à retourner en France pour relever leurs Eglises. On prétend n'avoir rien dit qui les offense, ni qui puisse leur faire perdre les fruits de la charité des Etrangers, ou leur ravir le titre de *Confesseurs*, que l'on croit compatible avec celui de *Déserteurs* des plus essentielles parties de leur devoir.

Pour prévenir le soupçon d'avoir de mauvaises intentions dans cet Ouvrage, on rend compte des motifs qui ont obligé à l'entreprendre. Le premier est d'ôter aux ennemis de la Religion Protestante l'occasion d'abuser de la Morale débitée dans l'Apologie. Le second est d'empêcher que les Pasteurs des autres Pais Protestans n'imitent ceux de France, quand ils seront dans les mêmes cas. L'Auteur a bien fait de faire savoir ses motifs; car sans cela, il y auroit pu avoir des esprits chagrins, qui auroient trouvé fort inutile de faire un si long Ouvrage, où quelques-uns disent que sous l'apparence d'une perpétuelle contestation,

6 *Nouvelles de la République*

testation, l'on ne donne pas une grande atteinte à la doctrine de l'Apologie. On pourra voir s'ils ont raison, quand l'Ouvrage suivant sera mis au jour. On dit qu'il ne tiendra qu'à la diligence des Imprimeurs, que le Lecteur n'en puisse juger dans six semaines ou deux mois. *En voici le Plan, tel qu'on la reçu, & il vient d'assez bon lieu pour pouvoir répondre que l'Ouvrage y sera conforme.*

ARTICLE II.

Memoire contenant le Plan de la Défense de l'Apologie pour la Retraite des Pasteurs, contre le Livre intitulé Sentimens desintéressez, &c.

CETTE réponse est déjà fort avancée, quoiqu'il n'ay ait pas 15. jours que l'Auteur a lû le Livre de son Adversaire. Comme on veut finir cette dispute, on mene bien loin l'Auteur des *Sentimens Desintéressez*; qui se trouvera, peut-être, un peu démonté de la maniere dont on attaque son Livre. Quelques-uns croient que l'envie qu'il a eüe de se cacher lui a attiré

des Lettres. Janvier 1688. 7

ré une partie de cet orage, & que s'il avoit été assez honnête pour se découvrir à celui qui a intérêt à la chose, on auroit gardé plus de mesures. Mais l'Auteur qui lui répond, a crû qu'il lui étoit permis de ne ménager point un homme, qui blesse en flattant, qui offense sans retenue, & qui a crû en se cachant se tenir à couvert de la repartie.

La Défense de l'Apologie est divisée en 7. parties, La première, contient un assez grand nombre de considérations générales sur le Livre des *Sentimens* *des* *intersez*. Les plus importantes sont 1. si l'Auteur a dû se cacher comme il a fait: & l'on prétend qu'il y a du mystère dans cette affectation, & que si on le connoissoit, il y auroit quelque une de ses qualitez personnelles, qui feroient tort à son entreprise. 2. Que l'Auteur est du rang de ceux à qui il ne coûte rien d'outrer les devoirs d'autrui; l'on y fait voir que la piété ne doit pas être toujours mise dans les dernières extrémités, & que la bonté de Dieu ne permet pas de se faire une idée si affreuse de sa volonté. Il y aura quelques passages dont l'explication ne déplaira pas au Lecteur. 3. Que les *Sen-*

A 5

timens

8 *Nouvelles de la République*

timens desintereſſez ne ſont que les ſentimens d'un particulier. On le pouſſe un peu ſur ce qu'il appelle la Poſſeſſion des Auteurs. 4. Que l'Auteur ne peut faire paſſer ſes Sentimens pour desintereſſez. 5. Que l'Auteur n'a point entendu l'état de la queſtion, ni les diverſes vuës de l'Apologie dans la ſeconde & la troiſième Partic: ce qui fait que la plûpart de ſon Livre eſt inutile & hors d'œuvre. On repréſente au vrai l'état de la queſtion, & l'on rapporte fort ſuccinctement le plan de l'Apologie; ce qui met la choſe dans une telle évidence, qu'on ſ'étonnera que l'Auteur des *Sentimens desintereſſez* ait pû ſ'y méprendre. 6. Que ce Livre impute des ſentimens à l'Auteur de l'Apologie dont il eſt fort éloigné; & qu'il ne le traite pas avec autant de conſidération qu'il l'avoit promis. 7. Que l'Auteur des *Sentimens desintereſſez* a de mauvais deſſeins contre les Paſteurs; & que tout ce qu'il dit pour prévenir ce reproche, eſt détruit par l'atrocité des accuſations qu'il forme contre eux. Il y en a d'autres encore ſur ſa manière, ſur ſes motifs, ſur ſes comparaiſons, qui pourront lui cauſer de l'étonnement, in lui montrant qu'il a commis plus
de

de fautes qu'il ne pensoit.

On croit que ces considérations générales pourroient servir de Réponse à tout l'Ouvrage. Mais afin que l'Auteur ne pense pas qu'on ait approuvé ce que l'on n'auroit pas refuté, l'on entre dans le détail dans le reste de cette Replique. On examine dans la deuxième partie, les additions que l'Auteur prétend avoir faites à la première partie de l'Apologie.

On démontre dans la troisième qu'il n'y a rien de plus mal compris que ce qu'il a observé sur la seconde, où il a mal établi la question, & encore plus mal les raisons qu'il a voulu réfuter.

Dans la quatrième on le convainc d'avoir mal entendu les trois Docteurs, qui ont traité de la fuite pour cause de persécution; & encore plus mal jugé de l'application que l'Apologie en a faite; & l'on soutient tout ce qu'elle avoit fait sur ce sujet d'observations générales ou particulières.

On en fait autant dans la cinquième, sur les témoignages & les exemples allégués dans l'Apologie. On montre qu'il se bat contre son ombre; & qu'il se tire fort cavalièrement des choses qui l'embarrassent.

A 6

Dans

10 *Nouvelles de la République*

Dans la sixième on confirme l'exposition que l'Apologie avoit donnée des Passages du 10. de Saint Matthieu & du 10. de Saint Jean : & l'on fait voir que l'Auteur des *Sentimens Desintereffés*, a très-mal choisi les autorités & les raisons dont il prétend se servir.

Enfin on réfute tout ce qu'il a dit sur les conditions que l'Apologie avoit posées ; & l'on montre que celles qu'on leur substitué sont très-mal imaginées ; & que même elles seroient toutes fausses, si celles qu'il prétend détruire n'étoient point véritables & légitimes.

On déclare, après cela, qu'un second Livre, de la force du premier, ne fera plus mettre la main à la plume ; & qu'il faudra écrire quelque chose de mieux pensé que le Livre des *Sentimens desintereffez*, si l'on prétend que l'Auteur de l'Apologie prenne la peine d'y repliquer. La seule importance de l'accusation, non les raisons dont son Adversaire l'a soutenue, lui a fait mettre quelques jours à le réfuter ; & il plaint fort le temps que la dignité du sujet l'a obligé de dérober à de meilleures occupations, pour le perdre à la réfutation d'un Livre fort inutile,

des Lettres. Janvier 1688. II
inutile, pour ne rien dire d'avantage.
Comme on ne craint point sa repli-
que, on veut bien qu'il voye de bon-
ne heure le projet de la réponse qu'on
lui prépare; & l'on ne prendra point
de précautions comme lui, pour em-
pêcher qu'il ne songe de loin, s'il le
trouve bon, comment il parera les
coups de celui qui lui réplique.

ARTICLE III.

Relation de l'Inquisition de Goa. A.
Paris, chez Daniel Horthemels
1688. in 12. pagg. 251.

C Ommе bien des gens pourroient
s'imaginer que ce Livre n'a été
imprimé à Leyde, que parce qu'on
n'osoit pas le publier en France, il est
bon de les avertir qu'il a été imprimé
à Paris avec Privilége du Roy. Cela
paroît d'abord assez étrange: car quoi
que l'Inquisition ne soit pas établie en
France, & qu'on n'y soit pas obligé
de justifier les cruautés inouïes, & les
procédures extraordinaires du Saint
Office, il semble pourtant qu'il est de
l'honneur & de l'intérêt de l'Eglise
Romaine en général, de dérober au

12 *Nouvelles de la République*

Public la connoissance de ce qui se passe dans ce redoutable Tribunal Mais d'ailleurs il faut croire que Messieurs les Approbateurs de Livres n'ont pas laissé passer celui-cy sans quelque raison. Ils ont sans doute voulu faire voir par là, que quelque terrible que soit la conduite de l'Eglise Romaine en France, c'est peu de chose en comparaison de ce qu'on fait à Goa, & dans les autres lieux où l'Inquisition est établie. On dira peut être qu'une semblable Apologie est fort peu avantageuse; & que le plus ou le moins de cruauté ne changeant point l'essence de la chose, tout cela n'est pas fort capable de faire revenir les Protestans de l'idée effrayante qu'ils se forment de la Religion Catholique, dans les lieux même où il n'y a pas d'Inquisition. Mais on répond à cela, que les Hérétiques définissent mal la cruauté, & que la rigueur & la sévérité dont ils se plaignent, n'est autre chose qu'une salutaire contrainte fondée sur le *Compelle intrare* de l'Evangile. Pour ce qui regarde l'Inquisition, il est vray qu'on y fait brûler les Juifs & les Hérétiques, mais ce n'est qu'après les avoir exhortez par les Entrailles de la Miséricorde de Dieux à conseiller leurs erreurs. Après
tout

des Lettres. Janvier 1688. 13

tout, on ne doit pas attribuer à ce S. Tribunal les supplices, dont on punit les Relaps & les Obstinez, puis qu'on sçait bien que le S. Office intercede pour eux envers la Justice Seculière, & demande en grace, que si on leur impose une peine de mort, ce soit au moins sans effusion de sang. *Grande bonté de l'Inquisition*, s'écrie là dessus nôtre Auteur, *d'interceder ainsi pour des coupables ! Condescendance extrême du Magistrat, d'aimer mieux pour complaire à l'Inquisition se contenter de brûler ces coupables jusqu'à la moüelle des os, que d'user du pouvoir qu'il a de répandre leur sang !*

Nous n'entrons point dans un plus grand détail de cet Ouvrage, parce que nous avons été prévenus par les autres Journalistes. On se contentera de dire que l'Auteur est un Médecin de Paris nommé *M. Delon*, qui publia il y a trois ou quatre ans une Relation fort abrégée de son voyage des Indes. Au reste il y a dans cette édition de Paris, des vignettes & des figures, qui représentent la chambre de l'Inquisition, la marche qui s'observe lors qu'on va à l'Acte de Foy, avec l'ordre de cette cérémonie, les habits qu'on fait porter ce jour-là aux Criminels, & qui sont différens suivant le différent genre de supplice, &c.

A R-

ARTICLE IV.

*Les Trophées de Port-Royal renversez ,
ou Défense de la Foy des six premiers
Siècles de l'Eglise touchant l'Eucha-
ristie , contre les Sophismes de M.
Arnaud , contenus dans le premier
Tome de la Discussion , divisée en
quatre Livres. A Amsterdam , chez
Robert Roger. in 12. 1688. pagg.
318.*

VOicy un Livre sur une matière un
peu surannée , puisque c'est une
Réponse à un des Ouvrages de Mes-
sieurs du Port-Royal sur l'Eucharistie.
On s'étoit autrefois ennuyé de la lon-
gueur de cette dispute , quoi qu'entre
les plus habiles gens des deux partis ;
& je ne sçai si le Public la verra re-
nouveler avec plaisir : car il semble
qu'aujourd'hui on ne s'intéresse plus
guères à ces sortes de Livres de Con-
troverse. L'Auteur de celui-cy prétend
qu'au moins on n'attribuera pas à pré-
sompction le grand Titre , qu'il a donné
à son Ouvrage ; puisqu'il cache son
nom , & que s'il y a quelque estime à
espérer de son Livre , il l'abandonne à
qui

des Lettres. Janvier 1688. 15

qui voudra l'adopter. Peut-être a-t-il eu d'autres raisons de ne mettre pas son nom à la tête de la Réponse; & il y a peu d'apparence, que personne s'empresse à se l'attribuer, car il ne seroit pas difficile de reconnoître le vol, & de la rendre à qui elle est. Quoi qu'il en soit, il nous dit dans sa Préface, qu'il y a près de douze ans qu'il avoit fait les Remarques qu'il publie, que feu M. Claude les avoit lûes, & qu'elles ne seront pas inutiles pour arrêter les triomphes imaginaires de Messieurs du Port-Royal, dont le dernier Ouvrage sur l'Eucharistie étoit resté sans réponce, quant à la Partie qui concerne les Pères; car M. l'Oratoire les a refutez sur celle qui concerne l'Ecriture. On accuse ici ces Messieurs de disputer contre leur conscience, de n'écrire que pour la gloire, & on se moque de la réforme qu'ils avoient voulu faire dans l'Eglise Romaine.

Le premier Livre des quatre, qui composent ce Volume, est employé à répondre sur tout au cinquième de la Discussion. L'Auteur commence par montrer que M. Arnaud a mal posé l'état de la Question. Il l'avoit réduite à sçavoir si les Pères ont pris ces paroles, *ceci est mon corps &c.* dans un sens

16 *Nouvelles de la République*

sens de réalité , ou dans un sens de figure & de signification ; & nôtre Auteur prétend qu'elle doit être réduite à cet examen icy , si les Pères , en parlant de l'Eucharistie , en ont dit des choses , qu'il est impossible d'expliquer autrement qu'au sens de la présence réelle & de la Transsubstantiation Romaine , parce que les Pères ont pû avoir des sentimens très-éloignez de ceux des Calvinistes , & cependant être d'accord avec eux en ce point-là , qu'ils n'ont reconnu ni présence réelle ni Transsubstantiation. Or ce sentiment d'une grande partie des Peres différant , & du nôtre , & de celui de Rome , a été que le Verbe fait chair imprime au pain de l'Eucharistie la vertu vivifiante de sa chair. M. Arnaud demande sur quoi on se fonde pour ne rapporter les expressions des Pères qu'à ce sentiment de l'efficace de l'Eucharistie , & pourquoi on n'en conclut pas plutôt qu'ils ont creu la présence de substance. L'Auteur en apporte cinq raisons qui reviennent à ceci ; c'est que l'Ecriture , l'Analogie de la Foy , la Raison & les sens ruinant évidemment la présence réelle & la Transsubstantiation , on a droit de supposer ces lumières dans les Anciens Pères , & de croire qu'ils n'ont

n'ont pas dit des choses combattues généralement par tout cela ; & puisque cependant ils admettent dans l'Eucharistie une vertu divine & vivifiante, émanée du Corps de Jesus-Christ, on a droit de dire qu'ils l'ont admise sans Transsubstantiation. De plus puisque le Protestans font voir, par d'autres passages des mêmes Pères, qu'ils ont dit & cru des choses qui détruisent la Realité Romaine, il faut dire que l'efficace qu'ils ont reconnuë dans l'Eucharistie, n'est point en conséquence de sentimens semblables à ceux de Rome. L'Auteur après cela prétend être en droit de se servir de ce qu'il appelle *la clef de vertu*, c'est-à-dire, d'expliquer les passages des Pères en entendant ce qu'ils disent de plus merveilleux de l'Eucharistie, de la vertu où de l'efficace du corps vivifiant de Jesus-Christ qu'ils y ont attachée ; & il applique cette solution aux endroits que M. Arnaud avoit produits. Il fait voir, malgré ce qu'on a tâché de dire contre, que M. Aubertin avoit eu raison de comparer les expressions des Pères sur l'Eucharistie à d'autres fort semblables sur d'autres sujets, par exemple sur le Baptême, qui pourtant n'emportent ni présence réelle ni Transsubstantiation. Dans

Dans le second Livre, l'Auteur revient sur ses pas, & reprend l'examen du troisième Livre de M. Arnaud. Celui-cy pour reconnoître si les Pères ont pris ces paroles, *ceci est mon corps*, au sens des Catholiques Romains, ou dans celui des Calvinistes, pose que le sens qu'y donnent les Catholiques est facile dans les termes, & difficile dans la chose signifiée; & que celui des Calvinistes est difficile dans les termes & facile dans la chose signifiée; & que les expressions des Pères portent le caractère du sens des Catholiques, c'est-à-dire, marquent de la facilité dans les termes & de la difficulté dans la chose. L'Auteur répond premièrement qu'il est faux que le sens des Catholiques soit clair & facile dans les termes; puis-que quoi que chaque mot de cette proposition, *ceci est mon corps*, pris à part soit très-clair, leur union les rend inintelligibles si l'on suit l'opinion de Rome, & présente un sens contradictoire & incompréhensible. Il soutient que les autres propositions que M. Arnaud a inventées, pour en trouver de semblables à celles de Jesus-Christ, comme que Moïse eût pû dire, *ceci est un Serpent*, en parlant de sa verge, sont ridicules & contradictoires. Jamais un

hom-

des Lettres Janvier 1688. 19

homme sage ne diroit, *ceci est un Serpent*, avant que la verge le fût effectivement devenuë, & sans que la vuë déterminât à prendre ces paroles au sens de miracle & de changement. Secondement, on fait voir que le sens des Calvinistes n'est ni ridicule ni difficile, & cela par l'aveu de M. Arnaud lui-même, qui tombant quelque-fois en contradiction à cet égard, avouë qu'il n'y a pas de difficulté à comprendre que Jesus-Christ ait pû établir le pain pour figure de son Corps; mais il est contre toute raison, dit-il, de nommer, dans le premier établissement d'un signe, ce signe même du nom de la chose signifiée. On lui dit que cela seroit, si la chose n'avoit aucun rapport à celle dont elle est signe, & si on n'étoit point accoutumé à un langage semblable; & on lui demande si les Apôtres, sans y être preparez, pouvoient plus aisément prendre ces paroles au sens de Transubstantiation, qui renferme tant d'impossibilitez. Enfin on lui fait voir qu'il n'est pas vray que les Pères ayent regardé ces paroles absolument comme claires dans les termes. Ils les ont expliquées, ils ont quelque-fois averti de ne les pas prendre à la lettre. Ensuite de quoi on défend

fend les anciens Commentateurs, en faveur des Calvinistes, contre les gloses de M. Arnaud. Je ne m'arrêteray pas au détail des passages, cela n'est pas propre pour un Extrait.

Dans le troisième Livre, l'Auteur examine, si les difficultez, que les Pères reconnoissent dans le mystère de l'Eucharistie, emportent la Transsubstantiation; & il remarque que son Adversaire a de coûtume d'attribuer à tous les Pères ce qui n'aura été dit que par trois ou quatre; & que quand ils auroient tous trouvé de la difficulté dans la chose signifiée, cela ne prouve point qu'ils ayent eû les sentimens qu'a Rome aujourd'hui; parce que les difficultez, qu'ils ont reconnues, sont toutes différentes de celles de la présence réelle, & de la Transsubstantiation. N'y a-t-il pas de la difficulté pour les sens & la raison, de croire qu'un Dieu veuille par du pain & du vin, nous communiquer la vie éternelle & la sainteté? N'y en a-t-il pas encore à croire, avec plusieurs Pères Grecs, que le pain est rempli de la vertu vivifiante de la chair de Jesus-Christ; & que demeurant pain, il soit néanmoins changé en la force de cette chair? Les Pères ont donc pû trouver des difficultez

des Lettres. Janvier 1688. 21

tez dans cette matière , sans avoir la monstrueuse opinion de l'Eglise Romaine. Il en est de même des doutes que les Pères se proposent. M. Arnaud prétend vainement qu'ils soient venus du dogme de la présence de Substance. Ils ont pû souvent supposer que leurs Auditeurs doutoient s'il étoit vray qu'effectivement l'Eucharistie fût le mystère de l'efficace de la chair & du sang de Jesus - Christ, parce que leurs sens ne leur en faisoient rien voir. Ils ont quelque-fois introduit leurs Auditeurs comme doutans du sens même des paroles , & choquez de la lettre du discours de Jesus - Christ, *mangez, c'est mon Corps, beuvez c'est mon Sang*, à peu près comme autrefois les Juifs ; & cela par une supposition assez ordinaire aux Prédicateurs, pour avoir lieu d'éclaircir le mystère, & d'instruire leurs Auditeurs de la vérité, comme s'ils n'en avoient jamais rien appris. Ces doutes différens , & qu'il ne faut pas confondre , ne sont pourtant point le doute de la Transsubstantiation. On fait voir aussi après M. Claude & M. Aubertin , que la formule, dont on usoit dans l'ancienne Eglise , en administrant la Communion, ne prouve point la Realité Romaine.

que

22 *Nouvelles de la République*

Que ces mots, *c'est véritablement le corps de Christ*, ne signifioient autre chose que, *c'est le vray Sacrement ou le Mystère efficace du Corps de Jesus-Christ*; & que *l'Amen*, qu'on faisoit dire aux Cominunians, ne signifie point la présence de Substance, mais seulement, *Oui*, je l'avouë, *il est vray que c'est le Mystère du Corps de Jesus-Christ, qui a été véritablement rompu pour nous*, & M. Arnaud reconnoît lui-même que le mot de *verè* n'exclut pas toute métaphore, & qu'on pourroit dire d'un portrait du Roy parfaitement ressemblant, *c'est véritablement le Roy*, pour marquer cette parfaite ressemblance. L'Auteur applique à peu près la même reponse à ces autres expressions alléguées des Pères. *L'Eucharistie est le propre Corps de Jesus-Christ, le Corps même*, &c. Elles n'emportent autre chose sinon que l'Eucharistie est le propre Mystère du Corps de Jesus-Christ, ou le Mystère du Corps même. M. Arnaud avouë que ces mots sont quelque-fois employez dans des propositions figurées; que l'Eglise peut-être appelée, par exemple, *le vray Corps, le Corps même de Jesus-Christ*. Or ce terme de *Corps de Jesus-Christ* reçoit aussi la métaphore dans le langage des

des Lettres. Janvier 1688. 23

des Pères sur l'Eucharistie, Presque tous, dit Saint Augustin, appellent le Sacrement du Corps de Christ, le Corps de Christ. Tous les efforts de M. Arnaud ne tendent qu'à renverser l'est figuratif, c'est-à-dire, qu'à faire voir que les Pères n'ont pas reconnu de figure dans le mot *est* des paroles de Jesus-Christ, *ceci est mon Corps*; & il s'agit de sçavoir, s'ils n'en ont point reconnu dans ces autres mots, *Mon Corps*, car s'ils y en ont entendu, en les expliquant du Mystère du Corps de Jesus-Christ, comme le prétend l'Auteur après M. Aubertin, cela suffit, ils n'ont point connu de Transsubstantiation. M. Arnaud a voulu donner le change; & parce que quelques Ministres, n'ayant égard qu'aux seules manières de parler de l'Ecriture, veulent que la figure soit au mot *est*, il a voulu faire croire qu'ils expliquoient de même le langage des Pères, & qu'ils leur attribuoient cet *est* de figure & de représentation: mais outre qu'il y a des Ministres, qui soutiennent qu'on doit placer la figure au terme de *Corps*, il y a bien de la différence entre expliquer l'Ecriture seule, sans avoir égard qu'à elle-même, & expliquer le langage des Pères par eux-mêmes,

B

&

24 *Nouvelles de la République*

& par ce qu'on conçoit de leur manière de raisonner. Les Peres ont dit que le pain est changé, converti, transfélémenté au Corps de Jesus-Christ: mais on soutient, avec M. Claude, que toutes ces expressions-là ne peuvent conclure la Transsubstantiation, parce qu'elles sont générales, c'est-à-dire, capables de plusieurs sens différens; ce qui paroît par d'autres exemples, où elles sont employées en un sens métaphorique. On presse ensuite contre M. Arnaud une raison prise de ce que les Peres ne se sont jamais servis du mot de *Transsubstantiation*, ni des autres que l'Eglise Romaine a inventez dans les derniers siècles sur cette matière; & on fait voir que c'est en vain qu'il répond que ce sont les erreurs & les hérésies, qui ont donné lieu à inventer de nouveaux termes; puisque les difficultez, que forment les Protestans contre la créance de Rome en ce point, ne sont pas de celles qu'on ne peut deviner avant que des esprits subtils les aient produites, mais sont de celles qui viennent naturellement dans l'esprit de tous les hommes; les sens & la raison étant toujours les mêmes dans tous les siècles.

Après

des Lettres. Janvier 1688. 25

Après cela, l'Auteur dit qu'il pourroit se passer de répondre davantage. Touchons donc brièvement son quatrième Livre. M. Arnaud veut que l'invocation du Saint Esprit, qu'on voit contenuë dans les anciennes Liturgies, pour faire du pain & du vin le Corps & le Sang de nôtre Seigneur Jesus-Christ, prouve qu'on a toujours crû la Transsubstantiation, parce qu'il ne seroit pas besoin d'une opération du Saint Esprit, pour faire que le pain devint la figure du Corps de Christ. On répond qu'il est vray qu'on ne prie pas Dieu qu'il face le pain de l'Eucharistie une simple & nuë figure, mais un Sacrement salutaire, efficace, & accompagné de la grace du Corps de Jesus-Christ; & on remarque en passant que les Peres ont attribué le changement, qu'ils ont conçu dans l'Eucharistie, à la prière & à l'invocation du Saint Esprit, & non à la prononciation des paroles, *Ceci est mon Corps*. M. Arnaud, insistoit beaucoup sur ce que les Peres n'ont pas dit les mêmes choses du Baptême que de l'Eucharistie; mais c'est que le Baptême n'a pas été institué de Jesus-Christ. pour être le mystère de son Corps & de son Sang; & quoi qu'il nous y donne

B 2

ne

26 *Nouvelles de la République*

ne la grace que son Corps & son Sang nous ont méritées, ce n'est pas sous la même idée qu'en donne l'Eucharistie; & ne les figurant pas directement on ne lui peut pas donner les mêmes noms, ni en parler de la même manière. Mais ajoûtent ces Messieurs, l'Eucharistie est appelée *la Vérité des figures anciennes*. Cela est vray, mais les Peres l'ont pû dire sans croire la Transsubstantiation, parce que les Types figuroient l'Eucharistie indirectement dans l'effet & dans l'efficace du Corps de Jesus-Christ qu'elle communique, & ce Corps même directement. *L'ombre étoit dans la Loy, l'image est dans l'Eglise, & la vérité est au Ciel*, dit Saint Ambroise.. A quoi bon presser, après cela, la manducation réelle qu'enseignent les Peres? Nous y en reconnoissons une très-réelle, mais spirituelle, qui selon l'ordre de Dieu doit accompagner la communion du pain; & Saint Augustin n'a-t-il pas dit. *Que manger la Chair de Jesus-Christ, est une figure de langage pour signifier qu'il faut méditer sa mort*, &c.

L'Auteur repousse aussi fortement ce que M. Arnaud avoit osé avancer si faussement, que selon les Ministres, le moindre aliment & le moindre signe arbitraire

des Lettres. Janvier 1688. 27
bitraire, qui fait songer un homme à la
Passion de Jesus-Christ, lui communi-
que sa Chair aussi réellement que le Pain
consacré. Dans le dernier Chapitre, on
tire avantage en passant, pour nôtre sé-
paration d'avec Rome, de l'aveu qu'a
fait M. Arnaud, que s'approcher de
l'Eucharistie, & l'adorer comme Jesus-
Christ, si Jesus-Christ n'y est pas, c'est
commettre idolatrie.

ARTICLE VII.

*Viti Ludovici à Seckendorf Equitis
Franc. Consiliarii intimi Saxonici,
Commentarius Historicus & Apolo-
geticus de Lutheranism, &c. C'est-
à-dire, Commentaire Historique &
Apologetique sur l'Histoire du Luthé-
ranisme de M. Maimbourg. Francof.
& Lipsiæ Sumpt. Joan. Fred. Gle-
ditsch. 1688. in 4. Divisé en deux
Parties, dont la première est de 464
& la seconde de 368 pag. & se trou-
ve à Amsterdam, chez Henry Des-
bordes.*

C Et Auteur. qui est un homme de
qualité du pais de Saxe, semble
d'abord n'en vouloir qu'à M. Maim-
bourg. Il se propose de combattre son

Histoire du *Luthéranisme*. Plusieurs croiront peut-être qu'il est un peu tard d'y penser présentement, tant parce que l'Adversaire qu'il attaque est mort il y a déjà quelque-tems, que parce que cet Ouvrage, & tous les autres du même genre, que M. Maimbourg a composez, après avoir été reçus du Public avec assez d'applaudissement, ont perdu tout d'un coup par une malheureuse fatalité une bonne partie de leur crédit, depuis que je ne sçai quels Esprits fâcheux, se sont avisez, de découvrir le grand nombre de fictions dont ils prétendent que ces Histoires sont pleines. Ils assûrent qu'elles ont tout l'air de Romans, puisque la fable & la vérité y sont si ingénieusement mêlées qu'il est difficile de les distinguer; & il faut avoüer que ce préjugé en a si fort dégoûté le monde, qu'on n'en veut presque plus entendre parler. Ces considérations n'ont point empêché M. de *Seckendorf* de publier son Livre contre un Auteur si décrié, & il a raison d'espérer qu'on le verra de bon œil, parce que tous les faits qu'il met en avant sont appuyez sur des preuves incontestables. C'est une entreprise dont peu de personnes eussent été capables de s'acquiter aussi
heu-

heureusement que lui, puisque comme la Réformation a commencé par la Saxe, & qu'il a tenu & tient encore un rang considérable auprès des Princes de ce Nom, dont il a mérité l'estime par les longs services qu'il leur a rendus, il a eu par ce moyen toute la facilité possible pour visiter les Bibliothèques, où l'on garde divers Manuscrits, qui servent à faire connoître de quelle manière les choses se sont passées dans le siècle précédent. Après avoir consulté ces Manuscrits avec beaucoup d'application & de soin, M. de Seckendorf pressé par les prières répétées de ses amis, s'est enfin résolu d'écrire contre M. Maimbourg, persuadé qu'il est toujours tems de dire la vérité, & de défabuser le Public des fausses impressions qu'on lui a données. Il représente dans une assez longue Préface, avec quelle exactitude & par quels motifs il a exécuté ce dessein. Il ne nie pas que la manière outrageante dont quelques Ecrivains François ont parlé de ses Ancestres n'ait été comme un aiguillon qui l'a poussé à ce travail; mais il déclare que rien ne l'y a engagé plus puissamment que l'amour sincère qu'il a pour la vérité, dont il n'a pu voir sans quelque espèce de ressentiment

B 4

timent que l'Auteur de l'Histoire du Lutheranisme a affecté de s'éloigner dans les choses essentielles.

Afin qu'on en puisse mieux juger, M. de Seckendorf a crû qu'il étoit dans l'obligation d'insérer dans l'Ouvrage qu'il met au jour, celui de son Antagoniste, traduit fidèlement en Latin. Il le suit pas à pas, & article après article, partageant en de certaines Sections les paroles de M. Maimbourg, auxquelles il joint les remarques, où il montre en quoi le récit qu'il fait est détectueux. Il n'est pas imaginable combien, en s'y prenant sur ce pié-là, il y trouve de choses à censurer & à reprendre. On y voit tantôt des faits de la dernière importance supprimez, tantôt des vérités déguisées avec assez d'adresse, mais peu de candeur; tantôt une confusion étrange dans l'ordre des temps, M. Maimbourg ne se faisant aucun scrupule de placer souvent dans une année ce qui s'est passé dans une autre, lors qu'il croit pouvoir de là tirer contre les Protestans quelques conséquences fâcheuses. Tout cela est dé-mêlé par M. de Seckendorf d'une manière autant solide & convaincante que le peuvent souhaiter les personnes raisonnables; & bien qu'il repousse fortement

des Lettres. Janvier 1688. 31

ment les injustes accusations de son Adversaire, on ne peut pas lui reprocher qu'il sorte jamais des bornes de la modération. Nous n'avons dans ce Volume que la réfutation du premier Livre de l'Histoire du Lutheranisme, qui commence par les événemens de la fameuse année 1517. & qui finit en 1524. Mais M. de Seckendorf promet d'en donner un second, qui traittera des années suivantes, depuis l'an 1525. jusques en 1540. Comme il ne veut rien négliger de ce qui peut servir à l'éclaircissement de la vérité, il prie ceux qui ont quelque connoissance de ces matières de ne lui refuser point leurs charitables avis, & s'ils ont quelques pièces qui puissent lui être utiles pour la continuation de son dessein, de vouloir bien lui en faire part. On ne peut pas en user mieux, ni témoigner une plus grande ingenuité. Elle paroît encore dans la déclaration qu'il fait d'avouer son erreur, si on lui montre qu'il s'est trompé en quelque chose. Et pour couper pied à tous les reproches qu'on lui pourroit faire, après avoir destiné la première partie de son Livre à réfuter M. Maimbourg, l'autre contient des Additions qui consistent pour la plus grande partie en des Extraits ti-

B 5 rez

rez de divers Auteurs, ou manuscrits ou imprimez, dont il cite les témoignages pour confirmer les principaux faits dont il est question; & il semble que M. de Seckendorf, en suivant cette méthode, vuëille achever par-là de détruire entièrement l'Histoire du Lutheranisme.

Mais si dans ces additions il repousse vigoureusement les calomnies de M. Maimbourg, il n'épargne point non plus M. Varillas, qui ne semble avoir pris sa place que pour imiter ses déguisemens perpétuels. C'est encore un nouvel Adversaire, qui s'élève aujourd'hui contre ce célèbre Historiographe. On ne peut dire le tort que lui a fait M. Burnet, qui l'a accusé des'être abusé en plusieurs choses sur les affaires d'Angleterre; & comme les Escrits que ces Messieurs ont publiez l'un contre l'autre sont entre les mains de tout le monde, il faut laisser aux personnes desintéressées la liberté de juger lequel des deux a raison. Après M. Burnet on a vu paroître M. de la Rocque, qui lui a porté des coups qu'il aura peut-être assez de peine à parer; & ce qui n'est pas peu mortifiant pour M. Varillas, c'est une Lettre de M. d'Hozier, qu'on trouve dans
cet

des Lettres. Janvier. 1688. 33

cet Ouvrage , où il lui reproche de n'avoir pas commis moins de quatre mille fautes dans son Histoire de Charles IX. Ces accusations suffisoient déjà pour donner à M. Varillas quelque sorte de chagrin. Cependant M. de Seckendorf vient encore intenter contre lui de nouveaux sujets de plainte. Il prétend que quand il parle de l'état des affaires en Allemagne , c'est avec si peu de ménagement & de précaution , qu'il lui arrive de broncher presque à chaque pas. Comme , par exemple , lors qu'il dépeint *Frederic Duc de Saxe , & Electeur , avec * une taille malaisée , nullement proportionnée , & tout à fait incapable d'une longue action.* Au lieu que la taille de cet Electeur n'avoit aucun de ces défauts ; elle étoit au contraire agile , libre & dégagée. Mais M. Varillas attribue à cet Electeur ce qui s'est effectivement trouvé dans un Frederic fils de son Frere. On remarque encore que pour peu qu'on ait de lumière , on ne croira pas aisément ce qu'il assure au même endroit que † *la ville de Magdebourg vaut mieux seule que tout le reste de l'Electorat de Saxe ;* ni encore moins ce qu'il

B 6

ajoute

* *Histoire de l'Herésie Liv. 3.*

† *Ibid.*

34 *Nouvelles de la République*

ajoute, que l'Electeur travailla à remplir d'un Prince de sa Maison cet Archevêché, lors qu'il viendrait à vaquer, & qu'il avoit brigué par avance les suffrages de chaque Chanoine. Ce sont, dit M. de Seckendorf, autant d'illusions, puis qu'il est constant qu'il n'y avoit alors dans la Maison de Saxe aucun Prince qui fût en état de posséder cette charge. Cet article deviendrait trop long si l'on vouloit rapporter ici les autres beuveies semblables dont on accuse M. Varillas. C'est à lui à voir quel parti il doit prendre contre tant de personnes qui l'attaquent à la fois. Un homme moins habile que lui y feroit fort empêché. D'un côté il est dangereux de s'engager à répondre, dans la crainte de ne pouvoir satisfaire à M. Burnet. De l'autre, s'il garde le silence, il y a sujet d'appréhender que sa réputation déjà chancelante, n'achève de se ruiner. On ne doute pas néanmoins qu'il ne prenne ce dernier parti comme le moins embarrassant, & que sans se mettre beaucoup en peine qu'on le contredise, il ne demeure persuadé que le favorable accueil, qu'on a fait à ses premiers Ouvrages, lui donne assez d'autorité dans le monde pour débiter à l'avenir tout ce qu'il voudra,

au

des Lettres. Janvier 1688. 35
au hazard d'avoir enfin un sort pareil à
celui de M. Maimbourg dont il suit si
heureusement les traces.

ARTICLE IV.

*Opus Epistolicum, exhibens Joannis
Caselii Epistolas, ad Principes, No-
biles Viros, &c. C'est-à-dire, Re-
cueil des Lettres de Caselius écrites
à diverses Personnes. Francofurti.
Sumptibus Bartholdi Fuhrmanni.
1687. in 8. Pagg. 1112. Et se trou-
ve à Amsterdam, chez Henry Des-
bordes.*

Rien ne fait plus d'honneur à la
mémoire de *Caselius*, que l'esti-
me qu'on témoigne pour ses Ecrits
tant d'années après sa mort. Il y a dé-
jà quelque tems qu'une bonne partie
de ses Lettres fut imprimée; & les dif-
férentes éditions qu'on a faites ont été
si bien reçues, que de toutes parts on
a souhaité avec le dernier empresse-
ment qu'il s'en fît une nouvelle, pour
rendre publiques les autres qui restent
encore à paroître. M. de *Dransfeld*
Recteur de l'Ecole Illustre de Gottin-
gen s'est chargé de ce soin d'autant
plus volontiers qu'il s'y étoit en quel-
que

B 7.

36 *Nouvelles de la République*

que sorte engagé, quand il mit au jour
un Recueil des Poësies Grecques &
Latines de Caselius, qui, au jugement
des Connoisseurs, ont imité de fort
près celles des Anciens. On avoit es-
péré que l'impression de ses autres Ou-
vrages Politiques & Philologiques, qui
sont en grand nombre, ne tarderoit
guères après cela, comme M. de Drans-
feld avoit donné lieu de s'y attendre.
Mais divers obstacles ont empêché jus-
ques à présent l'exécution de ce des-
sein. Pour consoler le Public de ces
delais importuns, il donne aujourd'hui
un gros volume de Lettres du même
Auteur, qui n'avoient point été veües,
& il assure qu'il pourra en donner en-
core beaucoup d'autres, écrites à di-
vers Sçavans, avec qui Caselius étoit en
commerce. Deux voyages qu'il fit en
Italie, l'un en 1560. l'autre en 1566.
lui avoient procuré la connoissance de
tout ce qu'il y avoit d'hommes illus-
tres en ce pais-là, entre lesquels on
compte Muret, Manuce, Sigonius,
& le célèbre Victorius, Noble Floren-
tin, dont on a inséré, dans le cinquième
Livre de ce Recueil, plusieurs Lettres
adressées à Caselius. Elles marquent la
considération particulière que ce docte
Italien avoit pour lui. Il ne lui venoit
per-

des Lettres, Janvier 1688. 37

personne avec des Lettres de recommandation de sa part, qu'il ne reçût avec tous les témoignages possibles de bienveillance; & Caselius de son côté n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à entretenir son affection. Etant revenu d'Italie, il fut établi Professeur en Philosophie & en Eloquence à *Rostock*, d'où ayant été obligé de s'éloigner pendant quelque-tems pour prendre soin de l'éducation d'un des Princes de Meckelbourg, il fut enfin appelé à *Helmstad*, par les pressantes sollicitations de *Henri* Duc de Luncbourg, qui y avoit fondé une Academie. Ce fut dans ce poste qu'il passa les vingt-quatre dernières années de sa vie, avec un applaudissement universel, & dans l'estime de tous les honnêtes gens, même des plus grands Princes, qui se faisoient un plaisir de recevoir de ses Lettres. De fait son style pur & aisé en a peu de pareils entre les Auteurs Modernes. On y voit par tout beaucoup d'élégance & de grace, qui jointes à une certaine douceur autant engageante qu'elle est naturelle, ne peuvent manquer d'être au goût des plus difficiles. Pour ce qui regarde les choses mêmes contenues dans ces Lettres, elles roulent presque

28 *Nouvelles de la République*
que toutes sur des matières conformes
à la profession que Casélius avoit em-
brassée. Il s'y en trouve à la vérité,
de fort courtes dont les Critiques pré-
tendront peut-être qu'on se pouvoit
passer sans peine. Mais ils en jugeront
autrement, s'ils considerent que tout,
jusqu'aux plus petites choses, est re-
marquable dans les grands hommes;
& que leurs moindres productions por-
tent toujours avec elles quelques traits
de leurs belles qualitez. Toutes les Let-
tres de Cicéron ne sont pas d'une éga-
le force. Quelques-unes semblent mê-
me assez sèches & négligées. Elles
n'ont pas laissé de faire l'admiration
des Sçavans, qui ne se consoleroient
pas, si elles avoient été supprimées
par la malignité des Censeurs. La di-
versité plaît à l'esprit; & après avoir
parcouru de riches campagnes char-
gées de fruits, on n'est pas fâché quel-
que-fois de trouver en son chemin des
landes & des bruyeres. Dans les Let-
tres de Casélius, on n'en verra que
très-peu qui puissent avec justice être
mises en ce dernier rang. On y ren-
contre souvent des moralitez excellen-
tes pour la conduite de la vie, comme
quand il dit, que * *pour bien écrire, il*
faut

* Pag. 467.

des Lettres. Janvier 1688. 39

faut se proposer d'être homme de bien, ou du moins de faire tous ses efforts pour le devenir, ajoutant que cette pensée avoit fait dès la jeunesse une si vive impression sur son esprit, qu'elle l'a souvent empêché de tomber en diverses fautes. On trouve encore dans ces Lettres des Conseils très-utiles pour ceux qui veulent s'attacher à la lecture des anciens Auteurs. La vingt-cinquième du sixième Livre, montre le cas singulier qu'il faisoit de *Terence*, à l'exemple de *Manuce* qui le recommandoit fortement. Il reprend ceux qui méprisent *Plaute*; mais on voit bien qu'il donne son cœur à *Saluste*, tant pour sa sublimité dans la manière d'écrire, que pour son rapport avec *Thucydide*, * auquel, comme le *Pere Rapin* l'a remarqué depuis, il a été comparé par *Quintilien*. Il ne faut pas demander, si notre Auteur est l'un des grands admirateurs d'*Homere*, dont les Ouvrages lui étoient si chers qu'il les avoit étudiés avec une extrême application dès son enfance; en quoi il se trouvoit d'un même goût avec son Ami le Sçavant *Victorius*, dont nous avons cy-dessus parlé, qui † dans une

* *Reflexions sur l'Histoire.*

† *Pag. 292.*

40 *Nouvelles de la République*

de ses Lettres paroît ravi d'apprendre , que Caselius en faisoit lire soigneusement les Ecrits à ses Disciples , & qu'il avoit pour ce Poëte incomparable toute l'estime que Democrite , Platon , Aristote , Plutarque , tous les Grecs & tous les Latins ont eû dans les siècles précédens. Ce peu de remarques suffit pour faire juger que la lecture de ces Lettres ne sera point inutile à plusieurs personnes , & que les plus habiles même ne perdront pas leur temps , quand ils y donneront quelques heures de leur loisir. Si l'on est obligé à M. de Dransfeld de les avoir publiées , il est à craindre pour lui que bien des gens ne lui donnent point de repos , qu'il n'ait tenu sa promesse , en achevant l'impression du reste des Ouvrages de Caselius. On voit à la fin de ce volume un petit Traité du même Auteur de *Caractere Epistolico* , pour enseigner la méthode de bien composer des Lettres , où il donne diverses règles pour éviter les défauts qui ne sont que trop ordinaires en ce genre d'écrire.

A R-

ARTICLE VII.

De Republicâ Polonicâ libri duo, &c.
C'est-à-dire, *Traité de la République de Pologne en deux Livres, par M. Christophle Hartknoch. in 8. 1. Vol. Pagg. 1049.* A Francfort, chez Martin Hallervord 1687. Et se trouve à Amsterdam, chez Henry Desbordes.

IL s'est déjà fait il y a neuf ou dix ans une première édition de cet Ouvrage. Mais tous les exemplaires en furent si promptement distribuez, que deux ans après il falut penser à en faire une seconde. L'Auteur en ayant été averti ne voulut pas qu'elle parût, sans qu'il y fît divers changemens & des augmentations considérables. Il s'appliqua à cette revision avec un tel attachement que son Livre est presque grossi de la moitié par les nouvelles remarques qui y ont été ajoutées. Ce n'est pourtant pas lui qui a pris soin de cette édition; mais M. Saver son neveu, parce que la mort l'a retiré du monde après avoir mis à ce *Traité* la dernière main; de sorte qu'on peut le regarder comme une pièce ache-

42 *Nouvelles de la République*

achevée , & qui a toutes ses parties. On y verra représenté avec une grande exactitude tout ce qui est nécessaire pour bien connoître la République de Pologne. Ce qui ne manquera pas sans doute de plaire aux Politiques qui veulent sçavoir à fonds la manière dont les Etats sont gouvernez , puis qu'ils trouveront icy de quoi satisfaire leur curiosité , à l'égard d'un des principaux Royaumes de l'Europe , dont quantité de gens parlent à toute heure , sans être suffisamment informez des coutumes & des loix qui y sont établies. M. *Hartknoch* a partagé son Histoire en deux Livres dont le premier traite des Peuples & des Provinces qui ont autrefois dépendu ou qui dépendent encore aujourd'hui du Royaume de Pologne , & il conte entre ces Provinces la Silésie , la Hongrie , la Lusace , le Marquisat de Brandebourg , la Pomeranie , la Prusse , la Livonie , la Russie , la Moscovie , la Lithuanie , la Mazovie , la Valachie , la Moldavie , & la Podolie ; non que les Polonois aient possédé dans le même-tems toutes ces Provinces ; l'Auteur veut dire seulement qu'ils y ont porté leur armes , & étendu les bornes de leur Empire. Quoi qu'il en soit , on peut juger de là que
fi

des Lettres. Janvier 1688. 43

si quelque jour il prenoit envie à la Pologne de recouvrer tout ce qu'on assure quelle a perdu, elle ne manqueroit point apparemment de prétextes plausibles pour faire des réünions.

Le second Livre de M. Hartknoch explique amplement tout ce qui concerne l'administration de ce grand Royaume. Il commence par le Roy qui en est le Chef, & il montre que le droit de la succession à la Couronne, qui étoit autre-fois héréditaire, est présentement électif; & le consentement de tous les Ordres est si nécessaire pour l'élection, que si quelqu'un de ceux qui ont voix délibérative, étoit d'un autre sentiment que le reste de l'Assemblée, il n'y auroit rien de fait. L'Interregne dure non seulement jusqu'à l'élection du nouveau Roy, mais aussi jusqu'à son couronnement, qui se fait avec de grandes solemnitez, qu'on voit icy décrites dans toutes leurs circonstances. Il n'est pas en la puissance du Roy de faire élire un Successeur pendant sa vie, & l'on remarque qu'en 1626. quelques-uns ayant proposé de nommer un Successeur à Sigismond II. qui regnoit alors, tous les Ordres du Royaume s'élevèrent contre cette proposition, dont ils demandèrent

44. *Nouvelles de la République*
rent qu'on punit sévèrement les Au-
teurs. Le *Senat* de Lithuanie faisoit
cy-devant un corps séparé, mais en-
fin il a été uni avec celui de Pologne,
pour ne faire tous deux qu'un seul &
même *Senat*, composé d'*Ecclesiasti-*
ques & de *Laïques*. Les *Ecclesiasti-*
ques sont deux Archevêques, celui de
Gnesne, & celui de Leopold, & quinze
Evêques. Les *Laïques* sont les Pala-
tins, ensuite les grands & les petits
Chastelains, & enfin les Officiers du
Senat au nombre de huit dont le grand
Maréchal du Royaume est le premier.
Il y a d'autres moindres Magistrats, dont
les différentes charges sont démêlées
par M. Hartknoch avec beaucoup de
netteté. Il passe ensuite à la *Noblesse*
dont tous les Membres, sans en excep-
ter les Barons, les Comtes & les
Ducs, sont égaux & d'un même rang,
quelques efforts qu'on ait faits pour
mettre entr'eux de la distinction. Il en
décrit les privilèges, dont le pouvoir
de vie & de mort que les Nobles ont
sur leurs Sujets n'est pas un des moin-
dres. Ils sont si jaloux de leur digni-
té, que *l'Empereur Maximilien ayant
voulu honorer quelques Nobles Polo-
nois du titre de Ducs & de Comtes,
ils

* Pag. 606.

des Lettres Janvier 1618. 45

ils s'excusèrent de l'accepter, se contentans, dirent-ils, du rang qu'ils tenoient en leur Patrie. Les Cérémonies qu'ils observent dans leurs Assemblées soit générales, soit particulières, & les diverses procédures qui se pratiquent en leurs jugemens, fournissent encore à M. Hartknoch, une ample matière de débiter les recherches qu'il a faites sur des sujets si importans. Ce qu'il dit de la *milice* des Polonois, & de la manière dont ils font la guerre, n'est pas moins digne d'être lû; mais quelque bon ordre qu'ils gardent, il ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un des grands maux de leurs armées, est que * si elles sont composées de dix mille combatans, il s'y trouvera du moins cinquante mille goujats & autant de chevaux inutiles. C'est le vrai moyen d'affamer bien-tôt une armée, & d'y causer de grands desordres. C'est-là qu'il traite des Cosaques, & des alliances qu'ils ont faites avec la Pologne. Enfin après avoir remarqué que le Peuple dans ce Royaume n'a aucune part au Gouvernement, il conclut son Ouvrage en disant que la Pologne est une République, où la Monarchie est mêlée avec l'Aristocratie; & il finit

Pag. 870.

46 *Nouvelles de la République*

nit par un proverbe qui est en usage dans ce pais-là, il y a plus de mille ans, *que la Pologne est gouvernée par la confusion*, paroles qu'il tâche d'excuser en les faisant passer pour un paradoxe, comme il y a chez tous les Peuples de certains quolibets, qui pour être en la bouche d'un chacun n'en sont pas plus véritables. On trouve encore dans cet Ouvrage des observations particulières qui ne doivent pas être négligées; comme ce qu'il rapporte d'*Etienne Battori* * qui regna dans la Pologne, vers la fin du siècle précédent, lors qu'étant sollicité d'employer la force pour étendre sa Religion, il répondit que Dieu s'étoit réservé trois choses, *faire quelque chose de rien, prédire les choses futures, & dominer sur les consciences*. L'événement dont M. Hartknoch fait le récit, de † deux enfans, qui furent trouvez en 1661. dans des forests de Pologne, est bien digne de trouver icy sa place. Des soldats chassans dans les bois rencontrèrent une troupe d'ours, & deux enfans mêlez parmi eux. Ces ours étant attaqués par les soldats prirent aussi-tôt la fuite, & un de ces enfans s'échapa en leur compagnie. Mais l'autre, que l'on

* Pag. 102. † Pag. 108.

des Lettres, Janvier 1688. 47

l'on jugea avoir environ neuf ans , fut amené à Varsovie & présenté au Roy Casimir. Il marchoit à quatre pieds comme un ours , & se nourrissoit de mets semblables à ceux de ces animaux. On ne laissa pas de le baptizer & de lui apprendre, quoi qu'avec beaucoup de peine , à marcher droit. En vain on s'efforça de lui enseigner la langue du pays. Il ne fut pas passible d'y réussir. Ayant été donné par le Roy à l'un de ses Officiers , il le faisoit servir à porter du bois , & à d'autres usages de même nature. Mais il ne se défit jamais entièrement de son naturel farouche , & si quelque-fois il se sauvoit dans les forests , les ours le reconnoissoient aussitôt , & ne lui faisoient aucun mal. Ce récit , de la vérité duquel il ne semble pas qu'on puisse douter , peut donner lieu aux curieux d'examiner si cet enfant étoit un vrai homme , ou bien si ce n'étoit point quelque ours effectif que l'on auroit aprivoisé. Mais en ce cas on auroit poussé le zèle un peu loin , & il n'y a pas d'apparence qu'on en soit venu jusqu'à lui conférer le Baptême , sans avoir premièrement de son humanité des preuves autant décisives que le demandoit une démarche de cette importance.

C

A R.

ARTICLE VIII.

Recüil de plusieurs Pièces d'Eloquence & de Poësie, présentées à l'Academie Française, pour les Prix de 1687. donnez le jour de Saint Louïs de la même Année, avec les discours prononcez le même jour à le Reception de M. l'Abbé de Choisy, en la place de M. le Duc de Saint Aignan. A Paris, en la Boutique de Pierre le Petit 1677. Et se trouve à Amsterdam, chez Henry Desbordes. in 12.

Dire que M. de Fontenelle a aspiré au prix d'Eloquence, dont la distribution se fait tous les deux ans, par le jugement de l'Academie Française, & dire qu'il a remporté ce prix, c'est la même chose. Car il s'est si fort distingué par les excellens Ouvrages qu'il a donnez au Public, qu'il ne peut rien sortir de sa plume qui ne soit aussi-tôt suivi d'une approbation générale. Aussi l'Academie n'a point balancé à lui adjuger un prix, qui ne lui pouvoit être raisonnablement contesté. Elle s'assembla suivant sa coutume, le jour de Saint Louïs dernier, qui est

des Lettres. Janvier 1688. 49

est le ving-cinquième d'Août, & on y fit la lecture du discours de M. de Fontenelle, *sur la Patience & sur le Vice qui lui est contraire*, sujet proposé par feu M. de Balzac pour le prix de l'Eloquence. Ce seroit ôter à ce discours la plus grande partie de sa grace, que d'entreprendre d'en donner ici un abrégé. Ceux qui auront la curiosité de le voir, comme sans doute il en est bien digne, le trouveront dans ce recueil. On n'aura pas de peine à y reconnoître le caractère de l'illustre Auteur des Dialogues des Morts, de la Pluralité des mondes, &c. On y voit regner par-tout ce même tour heureux qu'il sçait si bien donner aux choses, la même élévation des pensées, la même pureté des expressions. Se peut-il rien de plus ingénieux, mais en même temps de plus véritable, que ce qu'il dit pour montrer combien la Raison corrompue & la Révélation Divine sont opposées ? *Aveuglement de la nature, lumières célestes de la Religion, que vous êtes contraires ! La nature par ses mouvemens desordonnez augmente nos douleurs ; & la Religion les met, pour ainsi dire, à profit, par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un*

- C 2

mal

50 *Nouvelles de la République*
mal volontaire; & si nous suivons les
instructions de l'autre, nous tirons de ces
maux nécessaires les plus grands de tous
les biens.

Il faudroit copier tout ce discours, si l'on avoit pris à tâche d'en marquer tous les beaux endroits. Rien n'y paroît foible, rien n'y languit, & il est difficile en le lisant de ne pas conclure, que si l'Académie a rendu justice à M. de Fontenelle, en cette occasion, elle pourra bien-tôt encore reconnoître son mérite d'une manière plus solennelle, lors que l'admettant dans son sein, elle lui donnera la place, que les grands hommes, dont il porte le nom, ont si dignement occupée.

Mais quelque honneur que face à M. de Fontenelle le prix qu'il vient de remporter, celui dont l'Ode de Mademoiselle des Houlières fut couronnée le même jour, lui est encore plus glorieux. Quelle merveille de voir une personne de son sexe, dans une aussi grande jeunesse, triompher de tant de doctes Rivaux qui ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille défaite! On auroit de la peine à le croire, si ces paroles qui se trouvent à la fin de son Poëme, *non degeneres prognerant*
Aquila

des Lettres. Janvier. 1688. 51
Aquila columbam, ne nous aprenoient
qu'étant fille de l'illustre Madame des
Houlières, il ne se peut qu'un aussi
grand mérite que le sien ne soit passé
jusques à elle. Le sujet donné pour le
prix de Poësie étoit, *de l'éducation de*
la Noblesse dans les Ecoles des Gentil-
hommes & dans la Maison de Saint
Cyr. On ne lut seulement dans l'Aca-
demie que les deux pièces de Prose &
de Vers, qui ont remporté le prix; mais
on ne s'est pas contenté de les imprimer
dans ce Recueil; on y a joint
deux pièces de chaque sorte, qui bien
qu'elles n'ayent point été honorées du
prix, ne laissent pas néanmoins d'a-
voir leur beautez. Un discours à la
louange du Roy envoyé par l'Academie
de Soissons à celle de Paris, une Epi-
tre au Roy de M. Perrault, & quel-
ques autres pièces en vers, se trouvent
à la fin de ce Recueil. Mais on a mis
à la tête les deux discours prononcez
dans l'Academie le même jour, qui fut
celui de la reception de M. l'Abbé de
Choisy, en la place de M. le Duc de
Saint Aignan, & peut-être ne sera-
t-on pas fâché de les rencontrer icy.

Discours prononcé dans l'Académie Française par M. l'Abbé de Choisy.

MESSIEURS.

Si les Loix de l'Académie me le permettoient, je garderois aujourd'hui un silence respectueux: j'imiterois les nouveaux Cardinaux, qui en prenant leur place dans le Sacré Collège, ont quelque-tems la bouche fermée; & je ne songerois qu'à me taire jusqu'à ce que vous m'eussiez appris à bien parler. Mais il faut obéir à la coutume; il faut que ma reconnaissance paroisse; & de quelles expressions pourray-je me servir pour vous la montrer toute entière? Comment vous marquer la joye dont je me sens pénétré, en me voyant associé à ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre dans ce Royaume?

C'est icy que les premiers hommes de l'Etat se dépoüillent de tout le faste de la grandeur, & ne cherchent de distinction que par la sublimité du génie & par la profonde capacité. Car, MESSIEURS, ce n'est ni la naissance seule, n'y les seules dignitez, qui rendent
vôtre

des Lettres. Janvier 1688. 53

vôtre Compagnie si celebre. Il ne suffiroit pas, pour entrer chez vous, d'avoir passé par les plus grands emplois: l'Esprit & le Sçavoir vous ont ouvert la porte de l'Academie: c'est ce qui vous distingue du reste des hommes, & qui fait admirer parmy vous des Theologiens sublimes, des Philosophes pénétrants, des Poëtes & des Orateurs du premier ordre, & des Historiens qui feront passer à nos Neveux les merveilles de nôtre siècle.

Quand je me vois placé entre tous ces grands hommes, que deormais j'appelleray mes Confrères, je me sens excité par une noble émulation à suivre des exemples qui me vont être familiers. L'affiduité à vos Assemblées me tiendra lieu de mérite, & peut-être m'en donnera: je croy déjà sentir en moy l'esprit de l'Academie, qui m'élève au dessus de moy-même, & j'en ay besoin pour reparer la perte qui vous avez faite. Elle est grande, MESSIEURS. Celuy dont je remplis la place mérite vós regrets & nos loüanges.

A peine est-il sorti de l'enfance, qu'il marche aux combats, & à la gloire, sur les traces de ses Ancestres. Il est blessé au combat de Vaudrevange, au siège de Dole, & plus dangereusement

C 3

à

54 *Nouvelles de la République*

à celui de Graveline : & si dans la suite il cherche par tout les occasions de faire éclater sa valeur ; c'est que cette valeur, cette ardeur de gloire, qui fait les Heros, remplissoit son cœur, & que trop-grande & trop-vive pour s'y contenir, elle se répandoit au-dehors.

Qui de vous, MESSIEURS, n'a pas connu l'élévation & la vivacité de son esprit ? Il en laissoit à tous momens échapper des traits perçans : Gouverneur de Province, Duc & Pair, premier Gentil-homme de la Chambre, il trouvoit encore du tems à donner aux Muses, & se sentoît honoré du Titre d'Academicien :

La bonté de son cœur l'engageoit à servir tout le monde : c'étoit assez d'être homme d'esprit, ou malheureux, pour avoir sa protection particulière ; mais ce qui seul feroit son éloge, il avoit eu toujours un attachement inviolable & tendre à la Personne du Roy ; ce Grand Prince l'honoroit de sa bien-veillance.

Tant d'avantages, qui le distinguoient dans la première Cour du monde, ne l'ont point exempté de la Loy commune : il est mort, mais il a laissé à la France un Fils digne héritier de son grand cœur & de ses vertus, qui
dès

des Lettres. Janvier 1688. 55

dès sa plus tendre jeunesse , au milieu de la Cour & de la guerre , de la faveur & des plaisirs , a consacré toutes ses vertus morales par une Piété Chrétienne , -Piété singulière , universellement reconnüe & respectée.

C'est à vous , MESSIEURS , à marquer par des traits immortels les actions de ce grand homme , dont la perte vous sera long-temps sensible. Vous le ferez : sa memoire vivra à jamais dans vos Ouvrages : tout ce qui part de vos mains se sent du genie de vôtre Fondateur.

Si l'on a dit autrefois , que comme Cesar par ses conquêtes avoit augmenté l'Empire de Rome , Cicéron par son éloquence avoit étendu l'esprit des Romains ; ne pourrons-nous pas dire que le Cardinal de Richelieu seul a fait en France , ce que Cesar & Cicéron avoient fait à Rome , & que si par les ressorts d'une Politique admirable il a réculé nos frontières ; il nous a élevé , poli , & si je l'ose dire , agrandi l'esprit par l'établissement de l'Academie.

Mais , MESSIEURS , s'il a tant fait pour l'Etat , en formant vôtre Compagnie , il a encore plus fait pour luy-même. En vain pour sa gloire eût-il trouvé le moyen d'abaisser la fierté de

C 5

cette

cette Maison orgueilleuse , qui osoit se comparer à la Maison de France : en vain par la prise de la Rochelle eût-il donné le premier coup au monstre qui vient d'expirer à nos yeux : son Nom pouvoit périr encore , & la plus part deses actions , quoi que marquées à un caractère singulier de grandeur , eussent pû être ignorées des âges suivans , si en fondant l'Academie , il n'eût fondé en même-tems le souvenir éternel de sa gloire.

A sa mort l'Academie éperduë trouva un asyle chez un illustre Chancelier , dont la mémoire vous sera toujours chère , & qui pendant plus de trente-cinq années premier Chef de la Justice , a toujours passé pour le plus éclairé des Magistrats.

Mais quand vous l'eûtes perdu , retombez en de nouvelles allarmes , incertains de vos destinées , quelle joye pour vous , & quelle gloire ! Un Royle plus grand des Rois se déclare vôtre Protecteur , vous reçoit dans son Palais , & vous égale aux premières Compagnies de son Royaume. Par-là , MESSIEURS , par-là , vos noms devenus immortels marcheront à la suite du sien , & vous pouvez vous répondre à vous-mêmes de l'immortalité
que

que vous sçavez donner aux autres. Vous la sçavez donner sûrement, & vous la donnerez à LOUYS: il se fait entre ce Prince & Vous un commerce de gloire; & si sa Protection vous fait tant d'honneur, vous pouvez vous flater de n'être pas inutiles à sa Gloire. Ouy, MESSIEURS, ce Prince si nécessaire à tous, à ses Sujets, qu'il a déjà rendu les peuples les plus redoutables du monde, & qu'il va achever de rendre les plus heureux; à ses Alliez, à qui il accorde par tout une protection si puissante; à ses ennemis mêmes, dont il fait le bonheur malgré eux, en les forçant de demeurer en paix; ce Prince, qui à l'exemple de Dieu, dont il est l'image vivante, semble n'avoir besoin que de luy-même, a besoin de vous pour sa gloire; & son nom, tout grand qu'il est, auroit peine à passer tout-entier à la dernière postérité, sans vos Ouvrages.

Vous y travaillez, MESSIEURS. Déjà plus d'une fois vous l'avez montré aux yeux des hommes également Grand dans la Paix & dans la Guerre. Mais qu'est-ce que la Valeur des plus grands Heros comparée à la Piété des véritables Chrétiens? Il regne ce Roy glorieux, & toujours attentif à la

58 *Nouvelles de la République*

reconnoissance qu'il doit à celuy dont il tient tout, il songe continuellement à faire regner dans son cœur & dans son Roïaume ce Dieu, qui depuis tant d'années répand sur sa personne une si longue suite de prospéritez. N'a-t-il pas fait taire ces malheureux, qui malgré les lumières naturelles de l'ame, affectent une impiété à laquelle ils ne sçauroient parvenir ? N'a-t-il pas réprimé cette fureur du blasphème assez audacieux pour aller attaquer Dieu jusques dans son Thrône ? Il fait plus, il s'embrase du zèle de la maison de Dieu ; il n'épargne ni soins, ni dépense pour augmenter le Royaume de Jesus-Christ : son zèle traverse les mers, & va chercher aux extrémités de la Terre des peuples enlevés dans les ténèbres de l'Idolatrie. Les premières difficultez ne le rebutent point ; il suit avec constance un dessein que le Ciel luy a inspiré ; & si nos vœux sont exaucez, bien-tôt sous ses auspices la Foy du vray Dieu sera triomphante dans les Royaumes de l'Orient.

Que diray-je encore ? Ce Heros Chrétien attaque ouvertement ce Parti formidable de l'Herésie, qui avoit fait trembler les Rois ses prédécesseurs ; il achève en moins d'une année, ce qu'ils
n'3

n'avoient osé entreprendre depuis près de deux siècles ; & le Monstre Infernal réduit aux abois, rentre pour jamais dans l'abyssine, d'où la malice des Novateurs & les mœurs corrompues de nos Ayeux l'avoient fait sortir. Heureuse France, tu ne verras plus tes enfans déchirer tes entrailles ! Une même Religion leur fera prendre les mêmes intérêts ; & c'est à LOUYS LE GRAND que tu es redevable d'un si grand bien. Parlons plus juste, c'est à Dieu, & le même Dieu, pour assurer nôtre bonheur, vient de nous conserver ce Prince, & de le rendre aux prières ardentes de toute l'Europe : car, MESSIEURS, les François ne sont pas les seuls qui s'intéressent à une santé si précieuse ; & si quelques Princes, jaloux de la gloire du Roy, ont témoigné par de vains projets de ligues vouloir profiter de l'état où ils le croyoient ; leurs Sujets mêmes, & tous les peuples de l'Europe, faisoient des vœux secrets pour luy, sçachant bien qu'en sa seule Personne réside la tranquillité universelle.

Mais où m'emporte mon zèle ? A peine placé parmy vous, j'entreprends ce qui feroit trembler les plus grands Orateurs ; & sans consulter mes forces,

60 *Nouvelles de la République*

j'ose parler d'un Roy, dont il n'est permis de parler qu'à ceux, qui comme vous, MESSIEURS, le peuvent faire d'une manière digne de luy.

Après que M. l'Abbé de Choisy eut ainsi remercié l'Academie, M. de Bergeret Secrétaire du Cabinet, & premier Commis de M. de Croissy Ministre & Secrétaire d'Etat, se trouvant alors Directeur, prit la parole, & luy répondit en ces termes.

MONSIEUR.

L'Eloquence, l'esprit & la politesse du remerciement, que vous venez de faire à l'Academie, luy renouvellent le sentiment de tout ce qu'elle a perdu en la personne de Monsieur le Duc de St. Aignan: & je puis vous dire, aussi, Monsieur, qu'elle ne pouvoit pas vous donner une marque plus honorable de l'estime qu'elle fait de vous, qu'en vous recevant à la place d'un homme de ce mérite, dont elle honorera toujours & cherira la memoire.

Il est bien juste que les Lettres répondent à l'amour qu'il a eu pour elles; & que par des marques éternelles de
leur

leur reconnoissance, elles facent voir, qu'il n'y a point d'homme, en quelque rang, que la fortune l'ait élevé, à qui il ne soit glorieux de les avoir aimées.

Monsieur le Duc de St. Aignan les aimoit de la même passion dont il aimoit la gloire; & il avoit pris tous les soins necessaires pour avoir ce qu'elles ont de plus utile & de plus agreable. Il étoit bien éloigné de la vaine erreur de ceux qui s'imaginent que tout le mérite consiste dans le hazard d'être né d'une ancienne Maison, & il ne regardoit l'avantage d'avoir tant d'illustres Ayeux, que comme une obligation indispensable d'augmenter l'éclat de leur nom par un mérite personnel.

Dès qu'il pût lire nostre Histoire, il y vit avec une noble émulation son Tris-ayeul le Comte de St. Aignan Gouverneur du Berry, & Chef du Conseil du Duc d'Alencon: il resolut aussitost, ou de mourir jeune dans la carrière de l'honneur, comme le Comte de St. Aignan son pere, ou d'y aller plus loin que son Tris-ayeul, comme il a fait en meritant l'estime & la confiance du Roy.

Il jugea que le meilleur moyen de parvenir à ce comble d'honneur, étoit de joindre les Lettres avec les Armes,
ar-

62. *Nouvelles de la République*

par une alliance qui n'est pas moins naturelle que celle de l'esprit avec le cœur ; & se voyant attaché au service d'un Prince dont les vertus heroïques donneront plus d'employ aux Lettres, que n'ont fait tous les Heros de l'Antiquité, il en prit encore plus d'affection pour elles. Il s'aquit une manière de parler & d'écrire noble, facile, élégante, & fit voir à la France cette Urbanité Romaine, qui étoit le caractère des Scipions, & des plus illustres Romains.

C'est à l'exemple de ces Vainqueurs des Nations, qui au retour de leur campagne chargés des dépouilles de leurs ennemis, s'en venoient travailler avec Terence, & sçavoient aussi-bien conduire les intrigues de la Scène, que les stratagèmes de la guerre ; c'est à leur exemple, dis-je, que Monsieur le Duc de Saint Aignan a fait voir tant de fois qu'un Lieutenant Général des Armées du Roy, pouvoit être Poëte, Orateur, & Historien ; que faisant luy même des actions de la plus grande valeur, il sçavoit encore les louer dans les autres ; & qu'avec ce même cœur qui ne demandoit qu'à se sacrifier pour le service du Roy, il formoit chaque jour des sentimens exprimez de la manière
la

la plus délicate & la plus éloquente.

Par ce Qualitez véritablement Academiques il obtint dans cette Compagnie la place qu'il y a si dignement occupée, & il merita aussi d'être nommé Protecteur d'une illustre Academie que nous avons receüe dans nôtre Alliance; ce qui est pour luy un honneur qui ne perira point, & d'autant plus grand que le Roy veut bien porter un semblable Titre, & le joindre à ceux que ses Vertus & ses Conquestes luy ont acquis.

Mais non-seulement Mr. le Duc de Saint Aignan étoit le Protecteur d'une célèbre Academie par un titre particulier; on peut dire qu'il l'étoit généralement de tous les gens de Lettres, par une générosité qui n'exceptoit personne. Le merite, quelque étranger qu'il fût, de quelque part qu'il pût venir, étoit sûr de trouver en luy de l'appuy & de la protection. Il recevoit avec des témoignages d'amitié tous ceux qui avoient quelque talent d'esprit, & il ne leur faisoit sentir son rang & sa dignité que par les bons offices qu'il se plaisoit à leur rendre. Il aimoit aussi tous nos exercices, & y venoit bien plus souvent qu'on n'eût osé l'esperer d'une personne qui ne pouvoit y venir sans
quit-

64 *Nouvelles de la République*

quitter tous les agrémens de la Cour.

Il me semble que je le vois encore dans ce beau jour, où nous nous assemblâmes pour témoigner nôtre joye du rétablissement du Roy. On y lut une Ode magnifique qu'il avoit faite sur ce sujet, où l'esprit & le zèle paroissoient également, & qui brilloit par tout de ce feu de la plus vive jeunesse, qu'il a toujours conservé par un privilège que la nature n'accorde qu'à des Genies extraordinaires.

Enfin après une longue & heureuse vie, il est mort dans tous les sentimens de la Piété Chrétienne, comblé des honneurs & des recompenses, qu'avoient mérité son courage, son zèle, & sa fidélité dans le service du Roy; & il a eu en mourant la consolation de laisser après luy un fils qui augmentera encore cette succession de gloire & de vertu.

Cet illustre Fils qui le fera revivre, s'est toujours distingué avec honneur & sans affectation. On a toujours veu en luy beaucoup de courage avec beaucoup de douceur; une admirable pureté de mœurs; une parfaite uniformité de conduite, de la pénétration, de l'application, de la vigilance; un amour constant pour la vérité, & pour
la

des Lettres. Janvier 1688. 65

la justice; & sur tout une solide piété, qui le fait agir en secret aux yeux de Dieu seul, comme s'il étoit veu de tous les hommes.

Tant de vertus qui ont mérité que dans un âge si peu avancé il ait été fait Chef du Conseil des Finances, justifient chaque jour un si bon choix, & font voir que le Roy, juste dispensateur de ses graces, à le don suprême de discerner les esprits. Heureux celui dont nous honorons la mémoire, d'avoir un si digne heritier de son nom & de ses vertus!

Mais nous n'aurons pas été moins heureux à luy donner un Successeur parmy nous; & vous ayant choisi, Monsieur, pour réparer une si grande perte, nous espérons que vous ferez loüer publiquement nôtre choix, & que vous répondrez parfaitement à nôtre attente.

L'Academie ne vous demande rien pour elle, que vous ne soiez obligé de faire pour vous-même. Vous le devez à la réputation que vous vous êtes acquis par vos ouvrages: Vous le devez au sang dont vous sortez, au grand Chancelier de l'Hospital vôtre Trisayeul, plus illustre encore par ses excellens Ecrits, que par l'eminence de
la

la première charge du Royaume. Vous le devez enfin à cette illustre Mère, comparable aux Cornelies, qui parloit sa langue avec tant de grace & de pureté, & qui vous ayant fait succer l'éloquence avec le lait, nous a donné lieu de penser que vous étiez né pour l'Académie, & que vous aviez été élevé pour elle, entre les bras & dans le sein des Muses mêmes.

Mais quelque talent que vous ayez pour l'éloquence, la nouvelle obligation que vous avez de consacrer vos veilles à la gloire de LOUIS LE GRAND, nôtre Auguste Protecteur, vous fera sentir de plus en plus combien il est difficile de parler dignement d'un Prince dont la vie est une suite continuelle de prodiges.

Les Poètes se plaignent de n'avoir point d'expressions assez fortes pour représenter le merveilleux de ses exploits, & les Historiens au contraire de n'en avoir point d'assez simples, pour empêcher que tant de merveilles ne passent pour autant de fictions. Quel art, quelle application, quelle conduite ne faudra-t-il-point pour conserver la vray-semblance avec la grandeur des choses qu'il a faites !

Je ne parle point de cette valeur éton-

des Lettres. Janvier 1688. 67

tonnante, qui a pris comme en courant les plus fortes villes du monde, & devant qui les armées les plus nombreuses ont toujours fui de peur de combattre. Je ne pense maintenant qu'à cette glorieuse Paix, dont nous jouissons, & qui a été faite dans un tems, où l'on ne voyoit de toutes parts que des Puissances irritées de nos victoires, que des Etats ennemis déclarez de nos intérêts, que des Princes jaloux de nos avantages; tous avec des prétentions différentes & incompatibles. Comment donc parût tout d'un coup cette paix si heureuse? C'est un miracle de la sagesse de LOUIS LE GRAND, que la politique ne sçauroit comprendre; & comme luy seul a pû la donner à toute l'Europe, luy seul aussi peut la luy conserver.

Combien d'actions, de pénétration, de prévoyance pour faire que tant d'Estats libres, dont les intérêts sont si contraires, demeurent dans les termes qu'il leur a prescrit! Il faut voir également ce qui n'est plus, & ce qui n'est pas encore, comme ce qui est: il faut avoir un Genie d'une force & d'une étendue extraordinaire, que nulle affaire ne charge, que nul objet ne trompe, que nulle difficulté n'ar-
rête

68 *Nouvelles de la République*

rêt; tel enfin qu'est le Genie de LOUIS LE GRAND, qui est répandu dans toutes les parties de l'État, & qui n'y est point renfermé, agissant au dehors comme au dedans, avec une force inconcevable.

Il est jusques dans les extrémités du monde, où vous avez vu, Monsieur, tant de Saintes Missions soutenues par les secours continuels de sa puissance & de sa piété.

Il est dans les Cours étrangères, où il conduit & éclaire ses Ministres, qui n'ont qu'à lire & qu'à faire entendre ce que sa prudence a dicté.

Il est sur les frontières du Royaume, qu'il fait fortifier d'une manière qui déconcerte & désespère tous nos ennemis.

Il est sur les ports, où il fait construire ces vaisseaux prodigieux, qui portent par tout le monde la gloire du Nom François.

Il est dans les Academies de Guerre & de Marine, où la noble éducation jointe à la noblesse du sang, forme des esprits & des courages également capables du commandement & de l'exécution dans les plus grandes entreprises.

Il est enfin par tout, qui fait que tout
est

est réglé comme il doit l'être: les Garnisons toujours entretenues, les Magasins toujours pleins, les Arsenaux toujours garnis, les Troupes toujours en haleine, & après les travaux de la guerre, maintenant occupé à des ouvrages magnifiques, qui sont les fruits de la paix. C'est ainsi que ce Grand Prince agissant en même tems de toutes parts, & faisant des choses qui inspirent continuellement de la terreur à ses ennemis, de l'amour à ses Sujets, & de l'admiration à tout le monde, il peut malgré les haines, les jalousies & les défiances, conserver la paix qu'il a faite, parce qu'il n'y a point d'Etat qui ne voye combien il seroit dangereux de la vouloir rompre.

Quelques Princes de l'Empire sembloient en avoir la pensée, & commençoient à former des ligues nouvelles: mais le Roy toujours également juste & sage, ne voulant ni surprendre ni être surpris, fit dire à l'Empereur que si, dans deux mois du jour de sa déclaration, il ne recevoit de luy des assurances positives de l'observation de la Trêve, il prendroit les mesures qu'il jugeroit nécessaires pour le bien de son Etat. Ses troupes en même tems voient sur les frontières d'Allemagne.

&

& l'Empereur luy donne toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter. Ainsi l'Europe luy doit une seconde fois le repos & la tranquillité dont elle jouit.

D'autre part l'Espagne avoit fait une injustice à nos Marchands, & les contraignoit de payer une taxe violente sous prétexte qu'ils négocioient dans les Indes contre les Ordonnances. Le Roy, pour arrêter tout d'un coup ces commencemens de division, a jugé à propos d'envoyer devant Cadix une flotte capable de conquérir toutes les Indes. Aussi-tôt l'Espagne alarmée a promis de rendre ce qu'elle avoit pris; & le Roy qui s'en est contenté a paru encore plus grand par sa modération que par sa puissance: car il est vray que rien n'est si admirable sur la terre que d'y voir un Prince qui pouvant tout ce qu'il veut, ne veuille rien qui ne soit juste.

Mais c'est le caractère naturel de LOUIS LE GRAND, c'est le fonds de cette Ame Héroïque, où toutes les vertus sont pures, sinceres, solides, veritables, & sont toutes ensemble, par un admissible union, qu'il est non-seulement le plus Grand de tous les Rois, mais encore le plus

des Lettres. Janvier 1688. 71
plus parfait de tous les hommes.

Ceux qui liront ces deux harangues n'auront pas de peine à y remarquer tous les agrémens, que la politesse & qu'une grande étude pouvoit leur donner. Quelques-uns, après les avoir comparées, en ont fait un jugement pareil à celui que Balzac faisoit autrefois du fameux Sonnet d'Uranie. Il n'en blâmoit pas les huit premiers vers, mais il trouvoit que toute la noblesse & toute la grandeur étoit derrière eux; & il ajoûtoit qu'ils l'avoient fait rire en rappelant dans sa mémoire *les corteges d'Italie où les valets précédent les Maîtres*. Ce seroit mettre la harangue de Mr. l'Abbé de Choisy à un trop bas prix, que d'en juger si peu favorablement. Elle n'a pas seulement le premier pas par le droit d'aînesse, elle le peut disputer encore par la considération de ses propres avantages. On a fort approuvé ce que Mr. de Bergeret dit du Roy que *tant de saintes Missions sont soutenues par les secours continuels de sa puissance & de sa piété*: mais on doute si l'on doit admettre la conséquence qu'on en a tirée, c'est dit-on, qu'il y a une grande difference entre l'Ancien & le Nouveau Christianisme:

D L'An

L'Ancien se soustenoit de lui-même, & la seule force de la Vérité servoit d'appuy & de recommandation aux premiers Chrétiens. Mais aujourd'hui les choses ont changé de face, & les Vêritéz Catholiques ne sont pas si aisées à persuader qu'il ne soit besoin, pour les faire recevoir, qu'un Grand Monarque se serve de toute son autorité, sans quoi ce grand nombre de Missions qui se fait dedans & dehors le Royaume, seroit de peu ou de nul usage.

A R T I C L E IX.

Mémoires de la Minorité de LOUYS XIV. Sur ce qui s'est passé à la fin de la vie de LOUYS XIII. & pendant la Regence d'Anne d'Autriche, Mere de LOUYS XIV. in 12. A Ville-Franche, chez Jean de Paul 1688. Pag: 342. Et se trouve à Amsterdam, chez Henry Wetstein. 1688.

IL seroit difficile de trouver de meilleurs morceaux d'Histoire que ceux que l'on donne au Public dans ce Recueil. Les intrigues,

des Lettres. Janvier 1688. 73

gues , qui occupèrent la Cour sur la fin de la vie du feu Roy , y sont dé-mêlées avec beaucoup d'adresse. On y voit aussi une Relation bien circon-stanciée , des dernières guerres civiles. Mais il faut avertir le Lecteur , que les Pièces , dont ce Recueil est composé , ne sont pas toutes de celui , dont les Mé-moires paroissent à la tête ; puis-qu'il fut tué à la fameuse bataille de Nor-lingue , donnée l'an 1645 ; & que les derniers troubles ne commencèrent qu'en 1648.

Le dessein de M. de la Chastre , dans ces Mémoires , a été de faire connoître à ses amis , qu'ils ne de-voient pas attribuer ses malheurs à son peu de conduite , mais seulement au tour de son esprit , qui avoit toujours été *mal-propre aux fourbes , & aux bassesses*. S'il ne s'est pas flatté en ce-la , jamais une mauvaise fortune n'a eu une plus louable cause , & n'a dû interesser davantage les honnêtes gens : Cependant , comme il ne jouoit qu'un petit rôle sur le Théâtre de la Cour . on eût pû le négliger , s'il n'eût trouvé le secret d'y paroître avec les premiers Personnages.

Après la mort du Cardinal de Ri-chelieu , la France se figura de voir un

D 2

grand

grand changement dans les affaires. Le Roy étoit mal-fain, selon les apparences il ne pouvoit vivre jusqu'à ce que le Dauphin fût en âge de majorité. La Regence par conséquent devoit bien-tôt tomber entre les mains de la Reyne, ce qui donnoit de grandes espérances à ceux, qui, comme M. de la Chastre, s'étoient attachez à cette Princesse dans sa disgrâce. Mais on fut bien surpris lors qu'on vid l'esprit de l'Eminence deffunte regner dans le Conseil, avec la même autorité qu'il y regnoit pendant sa vie. Le Cardinal Mazarin, M. de Chavigni, & M. de Noyers, ses créatures, & le *Triumvirat* de nos jours, étoient au timon du Gouvernement. Le poste étant difficile à garder, ces Messieurs trouvèrent à propos de s'y fortifier des bonnes-graces du Roy. Dans cette veüe, ils affectèrent tous trois un grand desintressement, que le bon-homme M. de Noyers, couvroit outre cela d'un *sur tout* de dévotion assez bien entendu; ce qui gagna sans peine Sa Majesté.

Néanmoins, comme le Roy ne se portoit pas bien, & qu'il faisoit quelque-fois essuyer à ses Ministres des traits de sa mauvaise humeur: (Comme un jour au Cardinal, à qui il re-
partit

partit fort aigrement, sur quelque chose qu'il luy proposoit, *que cela étoit Italien en Diable*) ces Messieurs n'étoient pas si furs de la bonne volonté du Maître, qu'ils ne prissent d'autres mesures, pour se maintenir dans l'élévation où ils se voyoient. Ils se tournèrent donc, du côté de *Monsieur*, qu'ils entreprirent de faire déclarer *Corrègent* du Royaume; afin de s'appuyer ainsi de son autorité, contre l'autorité de la Reyne, qui n'avoit pas sujet de leur vouloir du bien; mais la proposition qu'ils en firent faire au Roy, par le Pere Sirmond son Confesseur, n'ayant pas réussi, ils prirent un autre biais. Il proposèrent à Sa Majesté d'établir un Conseil, qu'on appelleroit *le Conseil de la Régence*, par l'avis duquel la Reyne gouverneroit l'Etat; ce qui tomba mieux dans le sens du Roy, qui depuis *le Traité d'Espagne* n'avoit plus guère d'inclination pour M. son Frère, & qui d'ailleurs, étoit assez porté, à croire la Reyne incapable de toutes sortes d'affaires.

Dans le tems que ces choses se passoient à la Cour, ceux que le Cardinal de Richelieu avoient exilés, y furent rappelés. On fit aussi consentir le Roy à la liberté des Maréchaux de

Vitry & de Bassompierre, par une raison assez singulière, & fort capable de persuader un grand Monarque, c'est qu'ils lui faisoient une trop grosse dépense à la Bastille. Le Duc de Beaufort revint de son exil comme les autres. Il fut fort agréablement reçu de la Reyne, qui lui donnoit en toutes occasions des marques distinguées de son estime, & de la confiance qu'elle avoit en sa probité; jusques-là, qu'un jour qu'on crut que le Roy alloit mourir, Elle le choisit, pour garder le Dauphin, & le Duc d'Anjou; mais cela ne dura pas long-tems, * *nostri Mulierum ingenium*. Le Roy ne fut pas plutôt mort, qu'elle changea de manière à l'égard de ce Prince, & des autres qui s'étoient attachez à Elle, aux dépens même de leur fortune; & on fut tout étonné de voir le Cardinal Mazarin à la tête du Conseil; luy, qu'on regardoit comme un homme perdu, après ce qu'on avoit entendu dire à la Reyne au sujet de la déclaration touchant la Regence, que c'étoit un de ces tours qui ne se pardonnoient jamais.

Ce fut alors que Messieurs les Importans, c'est-à-dire, ceux qui s'étoient déclarez pour la Reyne contre

* *Terent*

les

les Ministres, virent tomber tout d'un coup ces grands édifices de fortune, qu'ils avoient élevé dans leur imagination. Car le Cardinal, s'étant rendu le maître de toutes les Charges, n'avoit garde de les donner à ces esprits fiers qui n'avoient pû plier sous son autorité. Il en contraignit même plusieurs, à se défaire de celles qu'ils avoient déjà. M. de la Chastre, fut du nombre de ces derniers. On lui ôta sa charge de Colonel Général des Suisses, & c'est à l'occasion de cette injustice qu'il a composé ses Mémoires, dans lesquels, outre ce qui le regarde en particulier, il y a un mélange fort divertissant de diverses autres choses; quoi qu'ils ne renferment que l'Histoire d'une seule année. On y voit *en petit* les Portraits de la Cour telle qu'elle étoit il y a trente-cinq ans. Les affaires d'Etat s'y trouvent mêlées avec les intrigues amoureuses, dont on découvre même les mystères, avec un peu de liberté, & cela, aux dépens de la réputation de quelques Dames. Mais dans la disposition d'esprit, où le monde est aujourd'hui, ces traits de médisance, au lieu de blesser la charité des Lecteurs, ne serviront apparemment qu'à leur faire trouver

78 *Nouvelles de la République*
plus de goût dans cette lecture.

Les avantages que la France avoit remporté sur ses ennemis pendant les cinq premières années de la Reyne, l'avoient renduë fort glorieuse. Mais comme c'est l'Etoile de la Nation Françoisë, de se lasser de son propre bonheur, & de se combattre elle-même, quand elle ne trouve point de résistance au-dehors : après ce tems de bonheur & de gloire, le Royaume se vid malheureusement déchiré par les fureurs d'une guerre civile, qui le mit à deux doigts de sa ruine.

L'Histoire de ces mouvemens, est si connue qu'il n'est pas nécessaire de faire un long extrait des Relations qu'on en donne ici. Les grands impôts dont le peuple se voyoit alors accablé, en furent le prétexte. Quoi que le Cardinal Mazarin, par une politique un peu moins inhumaine que celle de son Prédecesseur, se contentât de demander la bourse aux gens, sans leur ôter la vie, (ce qui lui a mérité le titre d'*Homo crudeliter clemens*, qu'on lui donne dans une des Epitaphes dont on l'a régalé après sa mort,) il ne laissa pas de tomber dans l'exécration publique. Tout le monde commença à murmurer de l'exaction violente des Traittans.

Les

des Lettres. Janvier. 1688. 79

Les Cours Souveraines s'en plaignirent; c'est ce qui porta le Parlement de Paris à donner ce célèbre *Arrêt d'Union*, qui fut comme le signal de la révolte. Aussi-tôt le Roïaume se partagea en deux factions; l'une de *Frondeurs*, qui s'opposoient aux sentimens de la Cour; l'autre de *Mazarins*, qui lui étoient absolument dévouez.

Cependant le Prince de Condé faisoit merveilles en Flandres. La Cour enflée de ces heureux progrès, crut que le tems étoit favorable pour s'assurer des plus mutins du Parlement. On commença par le Conseiller Broussel, qu'on fit arrêter; mais deux heures après, il fallut le rendre honteusement à un Peuple armé, qui le demandoit avec une grande hauteur.

Dans ce même tems-là, il arriva une chose, qu'on ne fera peut-être pas fâché de sçavoir. L'ancienne, & célèbre dispute, de *Auxiliis*, s'étant réveillée depuis quelques années, à l'occasion d'un Livre de Jansenius, Evêque d'Ipre, contre lequel les Jésuites, & les autres Disciples de Molina s'étoient récriez avec beaucoup d'emportement; les Catholiques de France, grands & petits, Laïcs. & Ecclésiastiques, avoient pris party, chacun

D 5

selon

selon son inclination ; & s'étoient déclarés, ou *Jansenistes*, ou *Molinistes*. Un jour le Chancelier *Seguier*, qui étoit de ce dernier Ordre, & de plus l'objet favori de la hayne publique, allant au Palais, son carrosse fut suivi, par force gens mutinez, qui vouloient disoient-ils, l'immoler à tant de peuples ruinéz par les Edits, qu'il avoit scéellez. Ce Chef de la Justice ainsi persécuté par une populace furieuse, se vid obligé de se sauver chez le Duc de *Luynes*, sans songer que ce Duc, étoit son ennemi, quant au *Spirituel*, puis qu'il étoit grand *Janseniste* de profession : mais, dans la vérité, quand il y auroit pensé, il n'y a guères d'apparence, que cette réflexion eût rallenti l'empressement qu'il avoit, de se voir à couvert de la violence de ses persécuteurs. Lors qu'il s'agit de sauver le corps, on oublie aisément les intérêts de l'esprit. Cette aventure réjouit fort le party du *Jansenisme*, & lui fournit l'occasion de porter au party contraire, des coups aussi vigoureux, que ceux qu'on lui a porté depuis dans l'*Ambrunade*; en voicy quelques-uns dans les vers suivans.

Dans

Dans ce dernier *soûlevement*,
Chose bien digne de nôtre âge,
Saint Augustin a vû Pélage
Dans un étrange *abaissement*.
La pauvre GRACE SUFFISANTE,
Toute pâle & toute tremblante,
Chez l'EFFICACE eut son recours,
Elle y fit amande honorable,
Pour expier l'erreur dont elle étoit cou-
pable,
D'avoir crû qu'on se pût sauver sans son
secours.

Mais laissant-là les escarmouches
de plume qui se faisoient dans l'Eglise,
retournons aux guerres de l'Etat. Une
chose qu'on aura peut-être quelque
peine à croire, c'est que cette Sainte
Mère Eglise, *quæ nescit sanguinem*, &
qui n'inspire à ses enfans que des sen-
timens pacifiques, eut la douleur de
voir, en cette occasion, un Prélat, ex-
citer les peuples au *soûlevement*. Le
Coadjuteur de Paris, qu'on a connu
depuis sous le nom de Cardinal de Retz,
au lieu d'appaiser les esprits, comme
son caractère le demandoit, les irri-
toit au contraire avec un merveilleux
artifice. Il étoit mal satisfait de la Cour.
Pour s'en vanger, il ameutoit de tou-

82 *Nouvelles de la République*

tes parts les Rebelles : il les encourageoit à la révolte , & sacrifiant ainsi à son ressentiment son propre repos , & celuy de tout le Royaume , il se déclaroit sans façon l'Ennemy de quiconque parloit de faire la Paix.

Tanta-ne animis cœlestibus ira?

Les divisions publiques eurent pourtant une trêve de quelques mois , après lesquels elles recommencèrent avec plus de chaleur qu'auparavant. *Les Frondeurs*, regardoient toujours le Cardinal, comme l'auteur de tous les désordres. Ils ne pouvoient être contents qu'il ne fût chassé du Conseil, & relégué au-delà des Monts. C'est pourquoi ils obligèrent le Parlement de Paris à donner contre lui un sanglant Arrêt, par lequel il lui étoit enjoint de sortir incessamment de la Cour, & du Royaume dans huitaine, après lequel tems il étoit ordonné à tous les Sujets du Roy de lui courre sus.

On ne peut dire combien la Cour fut étonnée d'une entreprise aussi hardie, & aussi impreveüe, que celle-là. L'autorité du Duc d'Orleans, & du Prince de Condé, étoit le seul azye qui restoit à son espérance. Sur-

tout.

des Lettres. Janvier 1688. 83

tout elle regardoit ce dernier comme l'Ange tutélaire, qui devoit la défendre contre la violence des mutins. Dans cette veüe on luy fit mille recherches, & on ne négligea rien pour l'engager dans le parti. La Reine y employa jusqu'aux larmes. Le Roy même dît à ce Prince en l'embrassant, *qu'il luy recommandoit le salut de son Etat & de sa Personne*; & le Cardinal, qui avoit le plus de besoin d'un Protecteur, luy promit d'être toute sa vie soumis à ses volontés.

Il n'en fallut pas d'avantage, pour gagner un cœur aussi grand que celui de ce jeune Héros. Le Prince se met donc en état de réprimer l'insolence des Rebelles, & avec une armée de six ou sept mille hommes, il assiége Paris, où son frère le Prince de Conti, & la Duchesse de Longueville sa sœur, s'étoient retirés, ce qui ne fit que l'irriter davantage contre les *Frondeurs*. Il y eut plusieurs combats donnés, entre les assiégeans, & les assiégés; & les uns & les autres, lassés de la guerre commencèrent à parler de paix.

La Cour y donnoit les mains d'autant plus volontiers, qu'elle se voyoit hors d'état de faire des levées d'hommes & d'argent. La Ville Capitale du Royaume

84 *Nouvelles de la République*

yaume étoit sous les armes. Plusieurs autres Villes, & même des Provinces entières s'étoient soulevées à son exemple. On craignoit que les Ennemis de l'Etat ne profitassent de cette conjoncture, & qu'ils ne fournissent des troupes aux Mécontents, comme en effet l'Archiduc Leopold s'y étoit engagé. Tout cela porta la Cour à chercher des moyens d'accommodement. Le plus efficace en bonne Politique, étoit de tâcher à gagner les grands Seigneurs, & les Chefs de parti, aussi ne manqua-t-on pas de le faire. On en vint aisément à bout par les promesses qu'on fit aux uns, de Gouvernemens, & aux autres de Charges & de Pensions; & les choses furent ménagées avec un succès si heureux, qu'on nomma de part & d'autre des Députés pour travailler à la Paix, qui se conclut enfin au grand contentement des *Mazarins* & sur tout du Cardinal.

Tanta homines rerum inconstantia versat!

A considérer ce que le Prince de Condé venoit de faire pour le premier Ministre d'Etat, il ny a personne qui ne se fût imaginé qu'ils devoient vivre l'un & l'autre dans une étroite & éternelle union; cependant ils se broüil-

lèrent bien-tôt après. Le Cardinal ne pouvant porter le poids des grandes obligations qu'il avoit à son bien-faïcteur, crut que pour se delivrer du soin d'une reconnoissance importune, le meilleur pour luy étoit de perdre le Prince. C'est à quoy il se prit assez bien par la manière généreuse dont il travailla à le décrier dans le monde, en le faisant passer pour l'Auteur de toutes les violences que le peuple avoit souffertes. Il n'en fallut pas davantage pour engager les *Frondeurs* à se reconcilier avec la Cour, & à former le projet de la prison des Princes de Condé, & de Conti, & du Duc de Longueville; projet, qu'on exécuta bien-tôt après: ce qui alluma de nouveau la guerre en Guyenne, sous la conduite des Ducs de Bouillon, & de la Roche-Foucault. Mais les menées du Cardinal, ne bastèrent pas bien pour luy. Monsieur, & le Parlement se déclarèrent tout d'un coup pour les Princes, & non-seulement ils obtinrent leur liberté, mais ils demandèrent aussi la vie du Cardinal, qui, par là, se vid forcé de quitter la partie, & de sortir du Royaume en diligence.

On sçait assez ce qui se passa dans la suite. Le ressentiment que le Prince de Con-

Condé avoit de sa prison, luy fit reprendre les armes. Plusieurs mécontents le suivirent. Paris même se déclara pour luy, & ce fut à un des faubourgs de cette grande Ville, que se donna ce sanglant combat, où on vid périr un si grand nombre de braves gens, que chaque parti, uniquement occupé du soin de réparer les pertes, ne songeoit plus à attaquer. On sçait aussi comment, par une révolution de fortune aussi bizarre qu'elle étoit affligeante pour le Prince de Condé, ce grand Prince fut contraint de sortir à son tour hors du Royaume, pour n'être pas le témoin du triomphe de ses Ennemis; & comment il se retira en Flandres, où il soutint avec assez de gloire les Espagnols. C'est à cette sortie de ce Prince hors de France que finissent les Relations qu'on donne icy, & qu'on a eu le soin d'accompagner en marge de plusieurs belles Remarques tirées des anciens Auteurs.

A ces deux pièces on en a joint deux autres, qui sans doute ne seront pas celles qui divertiront le moins. L'une est, *la Retraite de Mr. de Longueville dans son Gouvernement, pendant la guerre de Paris de l'An 1649.* L'autre est, une prétendue *Apologie*
de

des Lettres. Janvier 1688 87

de M. d Beaufort. Ces deux Ecrits sont proprement deux Satyres fort ingenieuses. Dans la première on représente le Duc de Longueville, à la tête de la Noblesse de Normandie, formant le chimérique dessein de lever une armée puissante, dont par avance il distribué toutes les charges à ceux de sa Cour; gens, qui à en juger par les discours qu'on leur fait tenir, pouvoient justement prétendre à l'honneur d'occuper une place dans les *Visionnaires*. Dans l'autre on se moque assez plaisamment du Duc de Beaufort, mais en même tems, on s'en moque avec beaucoup de malignité. Sous le feint prétexte de le justifier, on l'y tourne en ridicule. On y expose d'une manière burlesque ses mauvaises qualités. Il n'y en a aucune, qu'on n'y fasse passer en revue sous les yeux du Lecteur. Son infidélité, sa fausse bravoure, ses trahisons, ses artifices, y paroissent tour-à-tour. Mais la chose à laquelle s'attache le plus Monfr. de Saint Evremont, (qu'on soupçonne être l'Auteur de cette pièce.) C'est l'ignorance grossière de ce Prince à l'égard du langage. Si on l'en croit, les *Incidents* d'un procez, étoient pour luy des *Accidents*. Il disoit que des cham-

88 *Nouvelles de la République*
chambres tenduës de noir étoient *Lubriques*, & que des yeux lascifs étoient *Lugubres*. Je me rapporte de cela à ceux qui l'ont connu; cependant, je diray qu'il n'est pas le premier Courtisan, qui ait ignoré la signification des termes les plus communs, puisqu'à la Cour de François premier, un certain Seigneur, ayant entendu dire que le Roy aimoit fort les *Epigrammes*; s'imagina que c'étoit quelques mets délicieux, & s'en alla de ce pas trouver un des Chefs de cuisine, pour le prier de luy en faire accommoder; ce qui ne manqua pas de donner une ample matière de rire à toute la Cour.

ARTICLE X.

Justification des usages de France sur les Mariages des Enfans de famille faits sans le consentement de leurs Parens, par P. le Merre Advocat en Parlement. A Paris, chez Antoine Dezallier, rue Saint Jacques à la Couronne d'Or. 1687. Et se trouve à Amsterdam, chez Henry Desbordes. Pagg. 318.

Lcs

Les Décisions du Concile de Trente ne sont pas si claires, qu'il ne se forme tous les jours de nouvelles difficultés, sur le sens que l'on doit donner à plusieurs de ces Décrets. Une Congregation établie pour les éclaircir, n'a pu empêcher, que même après son jugement, il ne se soit élevé un grand nombre de disputes sur des matières assez importantes, chacun prétendant avoir le droit d'expliquer les paroles du Concile en faveur de son opinion. On en seroit plus surpris, si l'on ne savoit que les Peres de ce Concile sont du moins autant picquez d'être habiles Politiques que grands Theologiens. Ils avoient à ménager les intérêts de plusieurs Personnes, & la crainte qu'ils ont eue, en voulant obliger les uns, de choquer trop ouvertement les autres, est la cause qui leur a fait laisser indecises de certaines questions délicates, auxquelles ils ont cru ne pouvoir toucher sans péril. C'est un mystère que le P. Paul nous découvre en divers lieux de son Histoire, où il fait voir quelles ont été les véritables veuës de cette vénérable Assemblée, dans la plus-part des Décrets qu'elle a publiez, & c'est peut-être
une

90 *Nouvelles de la République*
une des raisons qui fait que cette Histoire, encore qu'elle soit des mieux écrites, n'a trouvé guères moins de Contredisans que d'Aprobateurs. M. le Merre Avocat au Parlement de Paris se propose d'examiner l'un des Décrets de ce Concile, dans l'Ouvrage qu'il met au jour. C'est celui qui traite du *Mariage des Enfans de famille, qui ont été faits sans le consentement de leurs parens*. La question est, quel jugement on doit faire de ces Mariages, s'ils peuvent être tolérez, ou s'ils doivent être cassez comme illégitimes. On soutient hautement en France ce dernier parti; mais d'autres sont dans un sentiment contraire, & prétendent que nonobstant la rigueur des Ordonnances, tous les Catholiques sont obligez de reconnoître ces Mariages pour bons & valables. Ils assurent que le Concile de Trente s'est si nettement déclaré pour eux, qu'il ne se peut rien souhaiter de plus exprès. Et de fait, il semble d'abord que la seule lecture des paroles du Décret suffit pour vider la difficulté. Il ne sera pas inutile de les rapporter icy, comme elles se trouvent au 1. Chap. de la Session 24. Bien qu'on ne puisse pas douter que les *Mariages clandestins faits avec un libre*
con-

des Lettres. Janvier. 1688. 91

consentement des Parties, ne soient de vrais Mariages, tant que l'Eglise ne les point annullez, & que ceux-là par conséquent soient dignes d'être condamnés, comme aussi le Saint Synode les condamne, qui nient que ces Mariages soient vrais & valables, & qui assurent fausement, que les Mariages contractez par des enfans de famille sans le consentement de leurs parens, sont nuls & qu'il est au pouvoir des parens de les ratifier ou de les casser; néanmoins la sainte Eglise de Dieu pour de très-justes raisons les a toujours détestez & défendus.

Quelques détours affectez qu'on puisse aisément remarquer dans ces paroles, elles donnent, ce semble, lieu à conclure, que l'intention du Concile est, qu'encore que le consentement des parens ne soit point intervenu dans un Mariage, il ne laisse pas au fond d'être legitime. Cependant M. de Merre entreprend de montrer que les paroles de ce Décret doivent être prises dans un sens fort différent, & qu'il n'y a pas d'apparence * qu'une si sainte & si sçavante Assemblée ait été dans les sentimens qu'on lui attribue, comme étant injurieux à l'Eglise, &

con-

* Pag. 5.

92 *Nouvelles de la République*
contraires à l'autorité légitime des Sou-
verains. Il divise son Traité en onze
chapitres , & après avoir expliqué la
question dans le premier, il prouve
dans le second, que les Peres mêmes
du Concile n'ont point approuvé ces
sortes de Mariages , & il remarque
qu'un Décret qui en fut dressé , que le
Cardinal Palavicin a inféré dans son
Histoire , bien qu'il n'ait point été pu-
blié , est un témoignage certain de leur
sentiment sur ce sujet. Il ajoute qu'un
Concile tenu à Cologne en 1536. neuf
ans avant celui de Trente, avoit fait pa-
roître un grand désir pour le rétablisse-
ment de l'ancienne Discipline, qui
condamnoit comme illicites tous les
Mariages clandestins. Il rapporte en-
core que lors qu'on lut les Canons
de la Session 24. & les Décrets qui re-
gardent la Discipline , contenus dans la
même Session, il y en eut plusieurs
qui ne furent pas approuvez d'une par-
tie des Peres , & que celui qui déclare
nuls les Mariages clandestins fut de ce
nombre. Mais qu'il ne paroît pas qu'au-
cun des Peres, ni le Cardinal de Lor-
raine, ni les autres François, se soient
opposés à ce Décret, qui confirme les
Mariages des Enfans de famille, faits
sans le consentement de leurs parens,
d'où

des Lettres. Janvier 1688. 93

d'où cet Auteur conclut, * *qu'ils ne l'ont point interpreté dans le sens que quelques Theologiens veulent lui donner.*

Pour mettre cette verité dans un plus beau jour, il dit que le principal dessein du Concile a été de s'opposer aux opinions reçues par les Protestans; ce qu'il confirme par un exemple tiré du Canon 7. de cette même Session, qui denonce anathème à ceux qui enseignent que le mariage se peut dissoudre pour cause d'adultère, & que ce crime est un sujet legitime de séparation. Mr. le Merre assure que les Grecs, encore qu'ils soient de ce sentiment, n'ont point été condamnez par ce Canon, qui a été fait seulement contre les Protestans, qui enseignent que l'usage de l'Eglise Latine sur ce sujet, est contraire à l'Ecriture Sainte. Il avoit, dit-il, été composé en termes qui auroient compris les Grecs, mais fut reformé sur les remontrances des Ambassadeurs de la Republique de Venise, qui représentèrent, que la Discipline des Grecs étoit observée dans des lieux qui relevoient de cette Seigneurie, & que l'Eglise de Rome recevoit dans la Communion; que ce Canon de la

ma-

* Pag. 10.

94 *Nouvelles de la République*
manière dont il étoit conçu , leur seroit
une occasion de rentrer dans le schisme.
Si bien que, selon l'Auteur, le Concile n'a point prononcé sur ce qui fait le sujet de la contestation entre les Latins & les Grecs, touchant l'indissolubilité du Mariage. C'est le même jugement que M. le Merre veut qu'on face du Décret sur le Mariage des enfans de familles. Les Grecs n'y ont aucune part, non plus que tous ceux qui disent comme eux, que les Loix Civiles peuvent rendre nuls les Mariages des enfans de famille contractez sans le consentement de leurs parens. Ce sont seulement, s'il en est crû, les Protestans qui y sont compris, parce qu'ils enseignent que le consentement des parens est nécessaire de droit naturel & de droit divin, & qu'indépendamment des Loix de l'Eglise & de l'Etat ils peuvent les rendre nuls par la seule autorité paternelle, s'ils ne veulent pas les approuver. Comme il est équitable, il ne laisse pas ensuite de faire cette justice à quelques-uns des Protestans, & principalement à ceux de France, de reconnoître, qu'ils enseignent que les enfans doivent se pourvoir pardevant le Magistrat, lors que les parens s'opposent à leur Mariage

Mariage. A ce compte les anathèmes du Concile ne tomberont tout au plus, que sur une partie des Protestans, & peut-être, quand on aura bien examiné les choses, il se trouvera qu'aucun des Protestans n'a rien avancé sur ce sujet, qui ne soit conforme à la Doctrine des Grecs, & à celle de M. le Merre. Mais il est présentement du bel usage, quelque matière que l'on traite, de mettre par-tout les Protestans en jeu, & l'on ne se fait pas une affaire de leur attribuer de prétendues erreurs, pour avoir lieu dans la suite de leur faire leur proces. Pour les Grecs, dit notre Auteur, encore qu'ils ayent toujours conservé leur ancien usage, sur les Mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens, aussi-bien que leur sentiment sur la dissolution du Mariage, les Pères du Concile ont crû qu'il étoit nécessaire de les ménager, & la complaisance des Latins a été si loin, * qu'il ne leur ont pas même proposé de changer, dans toutes les conférences qu'ils ont eu avec eux pour les faire revenir à l'Eglise.

Après ces remarques qui servent comme de fondement à toute cette dispute, M. le Merre dans le 3. chap.

E

in-

* Pag. 19.

96 *Nouvelles de la République*
insiste sur les paroles mêmes du Décret,
pour faire voir qu'il n'a été fait que contre
les Protestans, & qu'il n'est point
contraire aux Ordonnances des Rois
de France. Peut-on se persuader, dit-
il, que l'Eglise dise anathème aux Sou-
verains qui se servent aujourd'hui pour
procurer le repos de leurs Etats, l'union
des familles, & la sanctification des
Mariages, des moyens qu'elle leur propo-
soit autrefois, & qu'elle ordonnoit elle-
même à tous les fideles, C'est juste-
ment, diront de leur côté les Prote-
stans, par ces considérations, que nous
regardons ces Mariages des enfans de
familles comme nuls; & puisqu'il
y a des circonstances où ces Mariages sont
si contraires au repos des Etats, à l'u-
nion des familles, & à la sanctification
des Mariages, que l'Eglise & les Sou-
verains sont obligez de les déclarer nuls,
n'est ce pas une preuve qu'ils sont con-
damnez tant par la Loi naturelle que
par la divine? Il semble même que
dans la suite Mr. le Merre n'en discon-
viene pas entièrement, puisqu'il re-
connoît d'un côté * Que les enfans de
famille qui veulent faire ces Mariage
sont très-criminels, & par conséquent
qu'il

* Pag. 30.

* Pag. 31.

des Lettres. Janvier 1688. 97

qu'ils n'ont point les dispositions que Dieu demande de ceux qu'il veut sanctifier par ce Sacrement; & que de l'autre, il avouë, que Dieu défend aux Supérieurs Ecclesiastiques d'administrer les Sacremens à ceux qui ne sont pas disposés à les recevoir. Il ne faut pas oublier un argument que Mr. le Merre juge des plus propres pour convaincre ses adversaires. * C'est que si cette doctrine a lieu, qu'il ne soit pas au pouvoir des Souverains de casser ces Mariages, elle pourra diminuer le zèle des Princes Catholiques, qui se servent de toute leur autorité pour la conversion des Héretiques, dont ils sont les Souverains. S'ils apprennent que leurs Sujets leur sont beaucoup plus soumis, étant Héretiques, qu'ils ne le seront après leur conversion; que la Souveraine puissance temporelle qu'ils tiennent de Dieu n'est pas si grande sur les Catholiques qu'elle l'est sur les Héretiques; ne doit-on pas craindre qu'ils cessent de s'occuper avec tant d'empressement que tous leurs Sujets fassent profession de la Religion C. A. & Romaine; C'est ainsi que M. le Merre met tout en œuvre pour justifier son sentiment.

E 2

Ces

* Pag. 58.

Ces reflexions & quelques autres de pareille force font le sujet du 4. chap. Les suivans sont employez à montrer quelle a été de tout tems, & quelle est encore à present la Discipline de l'Eglise Grecque sur ce sujet : quelles ont été à ce même égard les Constitutions de l'Eglise Gallicane : que conformement à ces Loix si solennellement établies, le Mariage de Judith Fille du Roy Charles le Chauve avec le Comte Baudouin, & celui de Louïs le Begue son Frere avec Ansgard, furent declarez nuls; par cette raison que le consentement des parens est necessaire pour la validité du Mariage de leurs enfans. C'est ce que l'Autheur confirme encore par les Loix des premiers Empereurs Chrétiens. Il allegue ensuite les Loix Romaines, qui ne permettoient pas aux Enfans de famille de se marier sans le consentement de leurs Peres, quoy qu'ils eussent plus de 25. ans. A ces Loix il joint celles des premiers Rois de France, & celles de l'Eglise, sur le consentement des Maistres pour la validité du Mariage des Esclaves, ou même des Seigneurs pour celuy de leurs Vassaux. Après cela M. le Merre tâche de rendre

des Lettres, Janvier 1688. 99

dre la raison pourquoy l'Eglise Romaine, qui a interdit le Mariage aux Prestres, & qui enfin a déclaré nuls les Mariages clandestins, a encore l'indulgence de tolerer ceux que les enfans de famille contractent sans le consentement de leurs parens. Les considerations qu'il fait là-dessus, & ses réponses solides aux objections qu'on pourroit luy proposer, sont dignes de ses lumières, qui ne l'empêchent pourtant pas de faire profession d'une humilité profonde, puisqu'il finit son Traité en déclarant qu'il s'estimera très-obligé à tous ceux qui auront la bonté de l'avertir des defauts qu'ils y auront remarquez. Apparemment on y aura de la peine, parce que ce Livre a été examiné avec un grand soin, & qu'il est muni, non-seulement de l'Approbation ordinaire des Docteurs, mais aussi de celle de Mr. Issali Ancien Avocat au Parlement, commis par Mr. le Chancelier pour en faire la lecture.

ARTICLE XI.

L'Etat présent de la Puissance Ottomane, avec les Causes de son Accroissement

E 3

sement

100 *Nouvelles de la République*
sement, & celles de sa Décadence.
Par le Sieur Du Vignau Secrétaire
&c. A Paris, chez Daniel Horthemels. 1687. in 12. Pag. 370

CE Livre est tout-à-fait du tems ;
& le rapport qu'il a à l'état des affaires d'aujourd'hui est capable tout seul de donner la curiosité de le lire. L'Auteur commence par tracer une idée générale du fort & du foible de l'Empire des Ottomans. Il fait ensuite des réflexions sur les principaux moyens, qui ont servi à l'accroissement de la Puissance Ottomane, & il en donne les raisons. Il joint à cela un Abregé Historique des anciennes révolutions, qui sont arrivées chez les Turcs dont il déplore que les Chrétiens n'ayent jamais sçu tirer aucun avantage. Et après avoir fait diverses observations particulières sur les dernières guerres, que les Turcs ont eues avec l'Empereur, les Venitiens, les Polonois, & les Moscovites ; il passe de-là à la décadence, où la Puissance Ottomane se trouve aujourd'hui. Il en examine les causes & il fait voir par diverses relations qu'il nous donne, & par plusieurs raisonnemens qu'il y joint, qu'il n'y auroit rien de plus facile à présent
aux

des Lettres. Janvier 1688. 101
aux Princes Chrétiens que de reprendre
Constantinople, & que de profiter de
cette consternation, où sont les Turcs
par le mauvais succès de leurs affaires.

ARTICLE XII.

*Suite de l'Accomplissement des Prophe-
ties, ou Amplification des Preuves
Historiques, &c. Par le S. P. J. P.
E. P. E Th. A Rotterdam, chez
Abraham Acher 1687. in 12. Pagg.
293.*

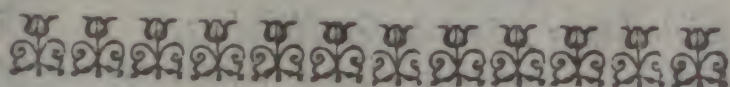
C'EST icy un Abrégé du Livre des Pré-
juges Legitimes contre le Papisme,
que M. Jurieu avoit promis, il y a long-
ems, en faveur de ceux qui ne sont
pas capables d'une longue lecture. C'est
aussy, selon lui, un Portrait aussi fidèle
de la Religion Romaine, que celui que
les Convertisseurs modernes présentent
à leurs Convertis est flatté. Tout le
monde n'en conviendra pas, sans dou-
te. Parmi ceux-là même qui ne vi-
vent pas dans la Communion Romai-
ne, il y en a qui ne veulent point que
l'on pousse trop contre elle les ancien-
es Prophéties, ni l'Article de l'An-
Christ. Mais M. Jurieu ne s'éton-
ne

E 4

ne pas que ceux qui ont trouvé Jeremie , dans le 53. Chap. d'Esaye , au lieu de Jesus - Christ , ne puissent trouver le Pape dans les Révelations de Daniel , & dans l'Apocalypse. Il n'a garde, dit-il , de confondre les sentimens des Eglises Protestantes avec ceux de quelques Particuliers. Et comme il prétend qu'entre toutes les Eglises il n'y en ayt aucune , à qui on ayt autant d'obligation qu'à l'Eglise Anglicane , pour la découverte de ce qu'il appelle le *Mystère d'Iniquité* , & que presque tout ce que l'on sçait là-dessus , on l'ayt appris de ses plus grands hommes , les *Vsserius* , les *Beddels* , les *Meddes* , & cent autres de la même force , que l'Eglise Anglicane a produits ; il s'assure que rien ne sera capable de la faire changer de sentiment. Au reste comme cet Ouvrage est une suite de son Livre de *l'Accomplissement des Prophéties* , il se doute bien qu'on se feroit attendu qu'il y eust répondu aux difficultez qu'on a faites contre la I. Partie. Mais il n'a pas jugé à propos de s'engager davantage dans des contestations , qui pourroient être éternelles , & il déclare qu'il n'a pas pour cela assez de loisir. Il avertit pourtant l'Auteur de l'Examen , que sa Méthode lui paroît toute propre pour

des Lettres. Janvier 1688. 103

pour renverser l'accord qui se trouve
entre les Prophéties, & les Evenemens;
& qu'il pourroit prouver par la même
voye que celles du Vieux Testament
ne sont encore en rien accomplies,



TABLE

Des Matières principales.

Janvier 1688.

S ENTIMENS desinterez sur la Retrai- re des Pasteurs de France	Page 1
Pasteurs réfugiés, s'ils sont coupables de desertion.	2
Motifs de l'Auteur des sentimens desinterez.	5
P LAN de la défense de l'Apologie pour la Retraite des Pasteurs.	6
R ELATION de l'Inquisition de Goa.	11
Pourquoi on'a permis l'impression de ce Livre en France. Qui en est l'Auteur.	12 & 13
L ES TROPHE'S de Port Royal renver- lez.	14
Eucharistie, Sentimens des Pères là-dessus.	16
Clef de vertu, ce que c'est.	17
Ceci est mon Corps, en quels sens les Pères ont	

T A B L E.

ont crû cette phrase obscure. 18. Sur quel mot de cette proposition la figure tombe.	23
Invocation du S, Esprit sur l'Eucharistie, si elle prouve la Transsubstantiation.	25
SECKENDORF, Commentarius Histo- ricus & Apologeticus de Lutheranism.	27
Maimbourg, Sort de ses Histoires.	28
Varillas, nouvelles fautes découvertes dans ses Histoires par M. de Secckendorf.	32
Frederic Duc de Saxe, de quelle taille il étoit.	33
Si cet Electeur brigua l'Archevêché de Mag- debourg pour un Prince de sa Maison.	34
Opus epistolicum exhibens Joau. Caselii Epistolas	35
Caselius, Diverses circonstances de sa vie.	36
Lettres des grands hommes; qu'on n'endoit négliger aucune, & pourquoi.	38
Qu'il faut être homme de bien, pour bien é- crire.	39
De Republica Polonica Libri Duo.	41
Pays, sur lesquels la Pologne a des préten- tions.	42
Election d'un Roy de Pologne, consentement qu'il faut pour la rendre valide.	43
Senat de Pologne, les membres qui le compo- sent.	44
Armée des Polonois, défaut considerable qu'il y a.	45
Pologne gouvernée par la confusion.	46
Belle sentence d'Etienne Battori.	ibid.
Enfant sauvage, qui ne peut apprendre à par- ler, batizé en Pologne.	47
	Recueil

T A B L E.

Recueil de plusieurs piéces d'Eloquence pré-
sentées à l'Academie Françoise, pour les
prix de 1687. 48

M. de Fontenelles remporte le prix de l'A-
cademie, par un discours sur la patience. 48, 49

Ode de Mademoiselle des Houlières, qui rem-
porte le prix de la Poésie. 50

Discours de M. l'Abbé de Choisi, prononcé
à sa reception dans l'Academie Françoise. 52 & suiv.

Reponse de M. de Bergeret de la part de
l'Academie. 60 & suiv.

Eloges de M. le Duc de S. Aignan. 53 &
suiv. 61 & suiv.

Eloges de LOUYS le Grand. 56 & suiv.
66 & suiv.

MEMOIRES de la Minorité de LOUYS
XIV. 72

Quels esprits sont propres à réussir à la Cour 73

Triumvirat François sous LOUYS XIII. 74

Mazarin, caractère de ce Ministre. 78. ses
diverses fortunes. 79. & suiv.

Epigramme sur la Grace suffisante & effica-
ce. 81

Humeur guerrière du Cardinal de Retz. 82

Frondeurs font chasser le Cardinal. 82. font
emprisonner le Prince de Condé. 85. se ré-
concilient avec lui. ibid.

Le Duc de Beaufort, comment il parloit Fran-
çois, 87

L E

T A B L E.

LE MERRE Iustification des usages de France sur les Enfans de Famille.	88
Obscurité affectée des Canons du Concile de Trente.	89
Si les Mariages des Enfans de Famille faits sans le consentement des Parens sont valides.	91 & suiv.
Qu'il est à craindre qu'en ostant aux Souverains le Droit de casser les Mariages, on ne diminuë leur zèle pour les Conversions.	97
Mariages des Personnes de la première Qualité, déclarez nuls faute du consentement des Parens.	98
Du VIGNA U, L'Etat present de la Puissance Ottomane.	99
JURIEU, Suite de l'Accomplissement des Prophéties.	101
Grands hommes que l'Eglise Anglicane a produits.	102.

F I N.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de Février, 1688.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalver-Straat.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Privilège des Etats de Holl. & Westf.

RECHTGELOOCHHEID
VRIJHEID
EERTE

WETEN
VERSTAND



AMSTERDAM

DE ERVEN VAN DE WED. J. VAN NELLE

DE WED. J. VAN NELLE

DE WED. J. VAN NELLE

VRIJHEID
EERTE

NOU

REP

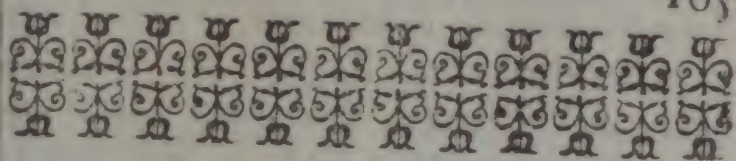
DES

Van

A. D.

Van de
de. de
de. de
de. de

Van de
de. de
de. de
de. de
de. de



NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de Février, 1688.

ARTICLE I.

Extrait d'une Lettre écrite de Londres, sur divers endroits de l'Æneide de Virgile, & sur un Passage de l'Evangelic selon Saint Luc.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'avoir crû que l'explication, que je vous envoyay d'un endroit d'Anacreon, méritoit que vous la donnassiez au Public. Je ne sçai si on en lira quelque chose. Je souhaite que ces Remarques que je vous envoie au-
F 2 *jour-*

106 *Nouvelles de la République*
jourd'hui vous contentent. Elles sont
sur deux ou trois Passages du premier
livre de l'*Æneide*, qui n'ont point en-
core esté expliquez dans le sens que je
leur donne.

Æn. I. v. 27. 28.

Id metuens; veterisque memor
Saturnia belli

Prima quod ad Troiam pro
caris gesserat Argis.

La difficulté qu'il y a dans ces deux
Vers est qu'on doute du Verbe qu'on
doit donner au Nominatif Saturnia. Les
uns veulent que ce soit audierat, qui
se trouve au 24. Vers; les autres croient
que c'est arcebat du 35. Pour moi,
je croy que ce n'est ni l'un ni l'autre,
& que le Verbe de cette phrase est, e-
rat, qui est sous-entendu. Ce qui me
le fait croire, c'est que le Poëte fait u-
ne énumération des sujets de crainte &
de colere de la Déesse; & qu'après il
dit, His accensa super, &c. ce qui
marque que le Verbe, arcebat, n'est pas
plus le verbe de cette phrase que des
autres qui le précèdent. Je ne trouve
nulle apparence que ce soit audierat:
car outre que la construction & le sens
seroient très-rudes, il y a deux péri-
odes entre-deux, Je traduis donc ces
deux

des Lettres. Février. 1688. 107
deux Vers ainsi en nôtre langue,

Junon appréhendoit cela, & elle
se ressouvenoit de l'ancienne guerre
contre les Troyens, où elle avoit la
première pris parti pour les chers Grecs.

2. Ma seconde Remarque est sur ces
paroles du 66. me. Vers, *Fœdere certo*,
que je traduis, par un Traitté assuré.
Fœdus signifie cela, je croy, en cet
endroit: ce qu'on verra, si on considé-
re que Jupiter a donné, suivant Vir-
gile, un Roy aux Vents, pour les rete-
nir ou les lâcher, aux ordres qu'il en
recevroit, c'est ce que signifie le mot de
Jussus. Le terme de *sciret* fait encore
beaucoup pour cette explication, ce me
semble.

Je passe à un troisième endroit, qui,
je croy, n'est point entendu du tout,
C'est au 118. Vers.

*Iphius ante oculos ingens à vertice
pontus, &c.*

Je ne m'arrêterai point à rapporter tou-
tes les différentes explications, qu'on
donne à ces deux mots, à *vertice*: je
serois trop long, & ce n'est pas icy le
lieu de faire une Dissertation. Je me
contenterai d'en donner l'explication
que je croy la meilleure. A mon sens

F 3

donc,

108 *Nouvelles de la République*
donc, à vertice signifie par derrière.
Cette façon de parler n'est pas si extra-
ordinaire qu'on le pourroit croire. Vir-
gile s'en sert au 407^{me}. Vers de ce Li-
vre, où il parle ainsi,

Ambrosiæque comæ divinum ver-
tice odorem spiravere.

Vertex ne peut pas signifier le sommet
de la tête, ni la tête en général; car
le Poëte dit que les cheveux de Venus
n'exhalèrent cette divine odeur que
quand elle eut tourné le dos. Je crois
donc que tout le passage de Virgile doit
être ainsi traduit en nôtre langue.
Il vid une grande vague venant par
derrière, tomber sur la poupe du vais-
seau qui portoit les Lyciens, & le fi-
dèle Oronte. On ne trouvera pas plus
étrange que Virgile dise icy qu'une vague
venant par derrière tomba sur la pouf-
pe du vaisseau, qu'on doit trouver ru-
de l'expression de sequi à tergo, suivre
par derrière, comme si on pouvoit quel-
quefois suivre par devant.

Afin de remplir le papier de choses
plus utiles, je vous envoie quelques
Remarques sur le verset 8. du 18. cha-
pitre de l'Evangile selon Saint Luc.
Mais quand le Fils de l'homme vien-
dra, pensez-vous qu'il trouve de la
foy en la terre? C'est sur le mot de
foy

des Lettres. Février 1688. 109

foy, que je fais les deux Réflexions suivantes.

Premièrement, En prenant, la foy, dans ce passage, comme on a accoutumé, pour une Vertu Chrétienne, on doit se former une idée de l'avénement du Fils de l'homme, qui est contraire à celle que nous en donnent les autres lieux où il en est parlé. Car quand le Fils de l'homme viendra pour juger la terre, il y aura, (dit Saint Matt. 24. 31.) des élus assemblez des quatre parties du monde. Il nous a dit auparavant (13. 43.) qu'il y aura des Justes qui reluiront comme le Soleil. Et sans aller plus loin, c'est des élus dont Saint Luc dit icy que Dieu fera vengeance. Si on prend l'avénement du Fils de l'homme pour la délivrance des fidèles en général, ou en particulier, comme je croy que c'en est le sens, on ne pourra pas assurément prendre le mot de foy pour la foy Chrétienne, car le Fils de l'homme ne viendra pas pour délivrer ceux qui n'auront pas la foy. Ma seconde Réflexion est que le raisonnement n'est assurément pas bien suivi, si on prend la foy pour la foy des Chrétiens, ou pour toutes les Vertus Chrétiennes inclusivement. Jesus-Christ compare les élus à une Veuve, qui a

110 *Nouvelles de la République*
un adversaire, dont elle ne peut avoir
justice que par les grandes prières
qu'elle fait au Juge de la ville. [qu'on
presse cette comparaison, & jamais on
n'a rien veu de plus beau.] Ensuite il
dit, & Dieu ne vangera-t-il point ses é-
lus qui crient à lui jour & nuit, &c.
Je vous dis que bien-tôt il les vange-
ra. Mais, ajoute-t-il, quand le Fils
de l'homme viendra, pensez-vous qu'il
trouve de la foy en la terre? Le rai-
sonnement languit assurément, si on
prend la foy pour ce qu'on a accou-
tumé. Ce qui ne sera pas, je croy, si
on donne à πιστις sa signification ordi-
naire, qui est confiance, assurance,
croyance, persuasion. Si on luy donne
cette signification; le sens de ces paro-
les sera, Pensez-vous que quand le Fils
de l'homme viendra sur la terre, il
trouve qu'on s'y attendoit, ou qu'on le
croye? Le raisonnement en aura assu-
rément beaucoup plus de force: car Je-
sus-Christ voudra dire: Oüi, je vous
dis, Dieu vangera ses Elûs, quoy qu'il
diffère de se mettre en colère à cause
d'eux: mais quand le Fils de l'Homme
viendra pour les vanger, on ne l'atten-
dra plus, pour dire, lors qu'il viendra
pour les délivrer de leurs ennemis, ce
sera quand ils le croiront le moins.
Outre

des Lettres. Février 1688. I I I

Outre la suite du raisonnement, l'idée que nous prenons là de l'avènement du Fils de l'homme, de quelque manière qu'on le prenne, est conforme à tout ce qui nous en est dit dans l'Ecriture Sainte, & à ce que nous voyons arriver tous les jours. Le Royaume de Dieu ne viendra point quand on y prendra garde, comme il y a mot à mot au verset 20. du chap. 17. du même Evangile, & non pas, avec apparence, comme on le traduit.

J'aurois bien souhaité, vous pouvoir envoyer cecy plutôt; mais j'attendois toujours que j'eusse vu si on n'avoit rien dit sur l'explication du passage d'Anacreon. Je suis, &c.

A Londres, ce.
24. Janv. 1688.

ARTICLE II.

JO DUBRAVII, Olomuzensis Episcopi Historia Bohemica, à Cl. V. Thoma Jordano, Medico, Genealogiarum, Episcoporum, Regum, Ducum, Catalogis ornata, & necessaria
F 5 rijs

112 *Nouvelles de la République*
rijs Annotationibus illustrata. Cui
in fine adjecta est ÆNEÆ SYLVII,
Cardinalis, de Bohemorum Origine ac
Gestis Historia. C'est-à-dire, L'Histoire
de Bohême par Dubravius; &
la même Histoire par Æneas Sylvius,
Francofurti, impensis Jo. Georgij
Steeck, Imprim. Jo. Philip. Andreæ.
1688. in 8. Pages. 879. &
194.

QUoy que ces deux Histoires ne
soient pas nouvelles, elles n'en
sont pas moins curieuses; & la
seule importance des choses qu'elles
contiennent pouvoit être une raison
suffisante pour obliger le Libraire à les
r'imprimer. Je ne sçay pourtant si la
conjoncture présente n'y a point con-
tribué quelque chose. Car dans un
temps, où tout se remuë contre le Par-
ti Protestant, on a bien jugé que du
moins il n'y auroit rien à perdre à des
Livres, qui racontent de quelle ma-
nière on agit autrefois pour ruiner ce-
lui que le fameux Prédécesseur de Lu-
ther avoit formé contre l'Eglise Ro-
maine.

La Première de ces Histoire est
celle de *Dubravius*, ou *Dubrawiski*,
Evêque

des Lettres. Février 1688. 113

Evêque d'Olmuts, dans la Moravie. On a mis sa Vie à la tête de son Ouvrage; par laquelle on apprend que c'étoit un homme aussi capable d'agir que d'écrire; que *Ferdinand* Roi des Romains l'employa diverses fois dans des négociations importantes; & qu'ainsi il eut souvent part à ce qui se fit de plus considérable de son temps. Mais comme il joignoit l'étude aux affaires, il crut ne pouvoir mieux employer sa plume qu'à donner l'Histoire de son Pais. Il composa donc celle-cy, & il en fit faire lui-même la première édition, l'An 1551. Mais comme il la fit imprimer à ses dépens, il en retint tous les Exemplaires: de sorte qu'ils ne devinrent publics qu'après sa mort, qui arriva deux ans après; encore apprend-on de l'Épître dedicatoire, qu'ils ne se répandirent guères. Peut-être que dès-lors on ne goûtoit pas qu'en bien des rencontres l'Auteur eust pris parti aussi ouvertement qu'il a fait; ou plutôt encore on ne trouvoit pas que son Histoire eust toute la netteté & toute la lumière nécessaire, par le peu de soin qu'il avoit eu de marquer les temps, auxquels les choses mêmes les plus mémorables étoient arrivées. Ce dernier défaut,

F 6

qui

114 *Nouvelles de la République*
qui est assurément fort considérable
dans un Ouvrage comme celui-cy,
fut avantageusement réparé par une
seconde édition, qui se fit 23. ans
après la Première, c'est-à-dire l'an
1574. *Thomas Jordain*, homme doc-
te de ce temps-là, qui en prit le soin,
ne se contenta pas d'y mettre les lis-
tes des Ducs, des Rois, des Evêques,
les Généalogies & les Successions des
Princes; mais il y ajouta encore
des *Notes* de Chronologie & d'Histoire,
qui y donnèrent de grands éclair-
cissemens. Et c'est sur cette secon-
de édition qu'on a fait cette der-
nière.

Cette Histoire est divisée en XXXIII.
Livres, qui ont tous à leur teste des
Sommaires fort-exacts. Elle com-
mence à la fondation de l'Etat par
Czechius? & elle finit à *Ferdinand*,
frère de l'Empereur Charles-Quint,
& Empereur après lui, par la résigna-
tion que Charles lui fit de l'Empire.
D'abord on y donne une assez-belle
description de la *Bohème*. On parle de
sa situation, de son étendue, de ses
villes, de ses rivières, de la nature
& des qualitez de son terroir, aussi-
bien que de l'esprit & des mœurs de
ses habitans. On remarque entr'autres
cho-

des Lettres. Février 1688. 115

choses qu'il n'y a point de pais dans l'Europe, qui ayt des mines si riches. On y trouve en quelques endroits de l'argent tout-pur. On y tire de certains puits de l'or, qui n'approche pas moins de la pureté; & on dit icy qu'on en a quelquefois présenté au Roi des grains, qui pesoient chacun jusques à dix livres. On y a encore des mines de la plupart des autres métaux; & on y trouve l'Escarboucle, une Pierre qui approche du Sapphir, & l'Ametyste.

Pour l'Origine de ces Peuples, on la fait venir des *Slavons*, qu'on appelle aujourd'hui *Croates*. *Czechius* homme puissant, & des plus considérables de sa Nation, ayant été obligé de quitter la Slavonie, pour un meurtre qu'il avoit commis, ne trouva point de meilleur asyle pour lui & pour les siens que la Bohême, qui lui parut un pais excellent, tout inculte qu'il étoit & beaucoup moins habité par les hommes que par les bestes. Il s'y arrêta donc avec son frère *Lechus*; l'un & l'autre accompagnez d'un grand nombre d'amis, de parens, de sujets, & de domestiques, de l'un & de l'autre sexe, qui attachez à leur fortune les avoient suivis dans leur fuite; & ayant

F 7 assuré

116 *Nouvelles de la République*

raffuré quelques Bergers , qui avoient par-cy par-là des cabanes, il se mit à leur enseigner l'art de cultiver la terre, & de bâtir des maisons; & il commença ainsi à former un Corps d'Etat , qui s'accrut bien-tôt par la foule des nouveaux habitans qui y abordèrent, attirés par la tranquillité que l'on y goûtoit, & par la douceur du Gouvernement. Ce fut une occasion à *Lechus* de se séparer d'avec son frère, pour aller chercher de nouvelles Terres. Il passa dans la Pologne, où il n'eut pas moins de succès que l'autre dans la fondation d'un nouvel Etat.

Cependant *Czechius* mourut, & ce *Romulus* eut pour Successeur un *Numa*. Car *Croccus*, qui gouverna ce nouveau Peuple, après *Czechius*, étoit regardé comme un homme qui avoit un grand commerce avec la Divinité; Il étoit Devin, & paroissoit fort habile dans la science des augures. Enfin il passoit dans l'esprit du Peuple pour être également juste & religieux. Celui-cy laissa en mourant le Gouvernement à *Lybussa*, la plus jeune de ses trois filles, qui avoit hérité de luy la connoissance de l'avenir. Mais un Peuple naturellement aussi fier que celui-là ne pouvoit pas demeurer

demourer long-temps sous la domination d'une femme. On voulut avoir un Prince; & Lybussa, comme Prophétesse, leur apprit, de la part des Dieux, que celui que le Ciel destinoit à l'être, devoit être aussi son Epoux. Elle leur dit que ce bienheureux, qui s'appelloit *Premislaus*, nom inconnu à tout ce Peuple, n'étoit à la vérité qu'un païsan, mais qui avoit la science des choses futures: qu'ils n'avoient qu'à députer, & que son Cheval, qu'elle avoit fait amener tout-prêt, ne manqueroit pas de conduire leurs Députés tout droit à ce Prince futur: qu'ils le trouveroient prenant son repas sur une table de fer. Cet Oracle entendu, dix hommes choisis d'entre les plus considérables de l'Assemblée se mettent en chemin à pied, sous la conduite de ce Guide, qui après une longue marche, tout d'un coup laisse le chemin pour entrer dans un guéret, où il va droit à un Laboureur, qui mangeoit du pain noir & du fromage qui étoit posé sur le soc de sa charuë, & s'arrêtant devant lui, lui fait une profonde révérence. A ces signes les Ambassadeurs reconnoissent celui qu'ils cherchent; ils le saluent comme leur Prince, & lui exposent le sujet de leur

de.

députation. Le bon-homme accepte sans balancer la dignité qu'on lui présente ; donne congé à ses bœufs, qu'on void s'évanouir en l'air ; fiche en terre son aiguillon , qui pousse incontinent trois branches, dont deux se séchent d'abord, & la troisième produit des noisettes : & étant monté à cheval fait prendre aux Députés sa besace & ses sabots, pour en faire des monumens éternels de sa première condition. Bien des gens prendront tout cela pour des contes ridicules, & apparemment ils auront raison. Cependant à voir comme nôtre Auteur le raconte froidement, & avec quel sérieux il nous en apprend tout le prétendu mystère, peu s'en faut qu'on ne s'imagine qu'il l'a cru tout bonnement. On ajoutera peut être un peu plus de foy à l'histoire qu'il fait de *Ulasta* & de ses nouvelles Amazones. Cette *Ulasta* étoit l'une des Demoiselles, ou filles d'honneur de *Lybussa*, à qui cette Princesse, en mourant, donna le commandement de son Château de *Lybus*, & le gouvernement de ses Compagnes. Cette fille, qui avoit beaucoup de fierté & de courage, flattée du rang où elle se vit, & poussée par l'ambition de s'élever encore plus haut, forma le dessein de s'empa-

s'empa-

des Lettres. Février 1688. 119

s'emparer de l'autorité souveraine. Dans cette vûë elle inspira à toutes les autres un profond mépris pour les hommes, & une forte résolution de s'affranchir de leur domination. Elle les forma aux exercices, & les endurcit aux travaux & aux fatigues de la guerre : & ensuite ayant cherché des occasions de tirer des preuves de leur valeur, elle remporta, pendant une guerre de sept ans, des avantages si considérables, que tout l'Etat étonné de ses victoires alloit se soumettre, si Premislaus n'eust enfin sçu lui tendre un piège, qu'elle ne put éviter, & où elle périt malheureusement avec toutes ses Guerrières.

Les onze premiers Ducs furent Payens. Mais *Borivorius*, qui fut le douzième, embrassa le Christianisme; ce qui lui attira la haine & la rebellion de ses Sujets. Il trouva pourtant enfin le moyen de les gagner, & de se faire rétablir; après quoi il se mit à bâtir des Temples, & à fonder des Ecoles; en sorte qu'il se fit beaucoup de Conversions. Mais une chose faisoit de la peine à ces nouveaux Convertis, c'est qu'ils n'entendoient pas la Langue Latine, dans laquelle on faisoit le service. Ils demandoient donc qu'on le fît en
Lan-

Langue Vulgaire ; & la proposition en ayant esté faite au Pape Nicolas I. dans une assemblée de Prélats , fut tellement sifflée d'abord , qu'elle ne pouvoit pas manquer d'être rejetée dans toutes les formes ; si , au rapport de nôtre Auteur , on n'eust tout d'un coup ouï une voix qui dît , *Que tout Esprit loüe le Seigneur , & que toute Langue le confesse.* Ce Prodige surprenant étonna tellement le Pape , à ce que l'Historien nous dit , qu'il ne put refuser son consentement à ce que les Bohémiens souhaittoient de lui. Mais il importoit trop au Siège Romain , que les Peuples portassent pat-tout la marque de son Empire. Aussi nôtre-Auteur nous apprend que les Bohémiens ne jouirent pas longs-temps de leur privilège , le Pape l'ayant révoqué bien-tot après , lors qu'il établit un Evêque à Prague , auquel il recommanda fort soigneusement de ne s'éloigner en quoi que ce soit des cérémonies & du chant usitez dans l'Eglise Romaine.

Le Premier . qui fut élevé à cette dignité Ecclésiastique , fut *Dethmar* , Chanoine , originaire de Saxe ; auquel succéda *S. Adalbert* , de qui nôtre Histoire nous raconte bien des merveil-

des Lettres. Février 1688. 121

veilles. Il avoit esté mal reçu par ces Peuples farouches, où les ennemis de la Foy Chrétienne, étoient encore également puissans par leur nombre & par leur qualité. Pour les mettre à la raison S. Adalbert alla à Rome, & obligea le Pape à lancer contre eux les foudres de l'excommunication. Mais le coup n'en fut funeste qu'à cinq frères qu'il avoit, que ces Barbares irrités sacrifèrent inhumainement au ressentiment qu'ils en conçurent. L'Histoire raconte encore icy froidement, sur la foi des Annales de Bohême, que S. Adalbert, sans partir de Rome, assista en Bohême à leurs funérailles; ce qu'il justifia en faisant voir qu'il y avoit laissé un de ses gans. Ce bon Prélat faisoit par-tout des choses fort singulières; témoin les Sermons qu'on lui faisoit faire, dans la Prusse, aux troupeaux de bêtes plus dociles que les habitans du pais, qui bien-loin d'en être touchés, trempèrent brutalement leurs mains dans le sang de ce saint homme.

Vratislaus, vingt-quatrième dans l'ordre des Ducs de Bohême, fut le premier Roi qu'eut cette Nation. Car quoiqu'il l'Empereur Othon eût déféré ce titre à *S. Venceslas*; Celui-cy

cy peu ambitieux ne le porta point, & se contenta toujours de celui de *Prince*, ou de *Duc*, ordinaire à ceux qui avoient la première autorité dans cet Etat. Mais l'Empereur Henri IV. déclara solennellement *Vratislav* Roi de Bohême l'An M. LXXXVI. dans une Diète assemblée dans la Ville de Mayence. L'Histoire remarque qu'il étoit bien aise de mettre dans ses intérêts un Prince, qui n'étoit pas seulement Souverain de Bohême, mais encore de *Moravie*, de *Silésie*, & de *Lusace*. Son fils *Bretislav* étant parvenu à la Principauté après lui, l'E-
vêque de Prague lui persuada de publier un Edit, par lequel il bannissoit du Royaume, dans un certain temps, tous ceux qui ne seroient pas soumis à ce qui étoit établi en matière de Religion. Il ordonna encore, par le même avis, que la veille de Noël, les Curez iroient par les bourgs & par les villages, & entreroient dans les maisons, chantans des hymnes, & portans des reliques; qu'ils remarqueroient avec soin tous ceux, qui feroient paroître leur devotion en venant baiser la Croix, ou qui témoigneroient au contraire leur peu de penchant pour la Religion reçue, soit en s'absentant, soit en ne
dai-

des Lettres. Février 1688. 123

daignant s'approcher pour donner ce signe de leur vénération ; ce qui devoit ensuite être rapporté , afin qu'ils fussent châtiez , ou par le Prince , ou par l'Evêque. Ne diroit-on pas que ç'a été là comme une espèce d'essay , ou comme une ébauche de l'Inquisition , qu'on a vuë depuis ; & ne seroit-ce point assez pour disputer à l'Italie , ou à l'Espagne la gloire de s'en être avisées les premières ? Ce fut à-peu-près dans ce * même temps qu'à la sollicitation de *Pierre l'Hermite* , on commença à publier la *Croisade* pour la conquête de la Terre Sainte. Mais *Dubravius* remarque que les *Croisez* , qui passèrent par la Bohême , étoient si peu Saints , qu'il fallut marcher contre eux à main armée , pour arrêter leurs impiétez & leurs violences. Il marque un peu plus bas , vers la fin du XII. Siècle , l'origine de ceux qu'on appellez *Picards & Vaudois* , dont la persécution ayant consumé la plus-part , il dit que leurs misérables restes vinrent se refugier dans la Bohême. Le XIV. Siècle vid la Couronne Impériale sur la teste d'un Roi de Bohême ; *Charles IV.* ayant joint l'une & l'autre dignité en sa personne , celle d'Empereur , & celle de Roi. Ce fut sur la fin de ce même Siècle que l'invention

* l'An 1095 des

124 *Nouvelles de la République*
des *Canons* fut trouvée en Allemagne ;
& les premiers qui s'en servirent fu-
rent, à ce qu'on dit , les *Venitiens*,
dans un combat naval contre les *Ge-
nois*, l'An 1380. Enfin nôtre Auteur
remarque que l'année 1400. fut ex-
trêmement remarquable par le *Jubilé*
qui se célébra à Prague, par la permis-
sion du Pape Boniface IX. avec la mê-
me Solemnité & la même dévotion
qu'à Rome ; ce qui y attira de tous
côtés une infinie multitude de gens,
qui venoient pour avoir part au Jubilé,
& pour vénérer les Reliques.

Ce fut là comme le comble & le plus
haut degré de crédit , où la Dévotion
Romaine se vid élevée dans la Bohè-
me ; & d'où les Prédications de *Jean
Hus* ne tarderent guères à la faire dé-
choir. Ce Docteur avoit rencontré un
Livre de *Wiclef*, intitulé *La Vérité*,
& il avoit eu la curiosité de le lire. Dans
ce Livre, selon le rapport que nous en
fait Dubravius, *Wiclef* condamnoit
toutes les cérémonies que l'Eglise Ro-
maine estime le plus. Il y ruinoit tou-
te l'autorité du Pape, en le réduisant
à la simple qualité d'Evêque de Rome.
Il y décrioit tous les vœux des Moines,
qu'il ne faisoit pas seulement passer
pour de vaines inventions des hom-
mes,

des Lettres. Février. 1688. 125

mes , mais qu'il regardoit comme des ouvrages & , des productions du Demon. Enfin il condamnoit là-dedans les Satisfactions & les Disciplines , la Confession auriculaire , l'Extrême-Onction , les Prières pour les morts , & les autres choses de même nature. Jean Hus ayant trouvé ce Livre à son goût , commença à en prêcher la doctrine , & il le fit si fort estimer par l'idée qu'il en donna , que lorsqu'on obligea par une Ordonnance ceux qui en avoient des Exemplaires de les rapporter , il s'en trouva plus de deux cens , qui par la beauté de la reliure , par la richesse ou de la dorure , ou des autres ornemens qu'on y avoit ajoûtez , marquoient le cas particulier qu'en faisoient ceux qui les avoient possédez. Tous ces Livres furent brûlez comme contenant une pernicieuse doctrine ; & la défense de prêcher qu'on fit à Jean Hus l'ayant obligé de sortir de Prague , il se retira dans le village d'où il étoit ; où le Seigneur du lieu lui permit de continuer ses Sermons , dans lesquels il disoit quelquefois , si nous en croiyons notre Evêque , qu'il donneroit un si grand soufflet à l'Eglise Romaine , que la marque y paroîtroit plus de cent ans après. Cependant Hierôme , qui étoit aussi

126 *Nouvelles de la République*
aussi Maître-ès-arts, & originaire de
Prague, ayant les mêmes sentimens que
Jean Hus, continuoit à les soutenir
dans l'Université de cette Ville ; &
comme il étoit également subtil & élo-
quent, & qu'il avoit d'ailleurs beaucoup
de sçavoir, le bruit de ses Disputes se ré-
pandit bien-tôt dans toute la Ville, non-
seulement parmi les Sçavans, mais mê-
me parmi le Peuple, dont une bonne
partie se déclara en sa faveur. Ce
succès donna à Jean Hus le courage de
retourner à Prague, où les nouvelles
Indulgences, que le Pape Jean XXIII.
avoit envoyées, par lesquelles il of-
froit la remission de tous les pechez à
tous ceux qui l'affisteroient contre *La-*
dislaus Roi de Naples, lui fournirent
la plus favorable occasion qu'on pût
souhaitter pour crier plus fort que
jamais contre le Pape & contre Rome.
aussi décria-t-il tellement, & le Pape
& les Indulgences, que lors qu'on vint
à les publier dans les Eglizes de Prague,
il s'en trouva parmi le Peuple, qui
crièrent tout haut, *qu'ils paroissoit bien*
que le Pape étoit l'Antechrist, puis
qu'il faisoit publier des Croisades contre
des Princes Chrétiens, Il en coûta la
vie à ces malheureux ; mais il n'eu-
rent pas plutôt esté exécutez qu'on les
vint

des Lettres Fevrier 1688. 127

vint enlever honoralement, & on porta leurs corps dans l'Eglise appelée *Bethleem*, accompagnez d'un grand peuple, en chantant à haute voix, *Ceux-ci sont les Saint, qui ont sacrifié leurs Corps pour l'Alliance de Dieu.*

Cependant l'Empire étant venu à vaquer par la mort de *Rupert*, que l'on voit mis en la place de *Venceslaus*; les Electeurs s'assemblèrent pour élire un Empereur. On ne fut pas longtemps à délibérer. Car comme on demanda l'avis de *Sigismond* Roi de Hongrie, qui étoit un des Electeurs, comme Marquis de Brandebourg; *Sigismond* se nomma lui-même, ajoutant qu'il ne connoissoit personne bien que soy-même, & qu'il ne sçavoit pas si les autres étoient aussi dignes de l'Empire, dans un temps aussi difficile & aussi fâcheux que celui où l'on étoit. Cette déclaration pleine de franchise en surprenant les Electeurs gagna leur approbation. Ils déclarèrent tout d'une voix *Sigismond* Empereur; & ce Prince n'eut pas plutôt été élevé à cette dignité, qu'il servit de l'autorité qu'elle lui donnoit pour assembler un Concile à *Constance*. On sçait que *Jean Hus*,
G &

Hierôme de Prague, y allèrent ; & *Dubravius* reconnoît que ce fut avec le Sauf-conduit du Concile même. Cependant on ne laissa pas, malgré cette assurance de la foi publique, de les y mettre en prison, & après leur avoir fait leur procès, de les condamner au feu, qu'ils souffrirent avec cette fermeté & cette constance, qui est sçüe de tout le monde, mais dont nôtre Historien ne dit mot. On apprend pourtant de lui qu'entre les autres injustices qu'on fit à Jean Hus, on lui imputa les troubles qui s'éleverent à Prague, sur le sujet de *la Coupe*, pendant qu'il étoit prisonnier à Constance. La proposition de la rendre au Peuple ayant esté portée au Concile, y avoit esté fort rudement rejetée, & on avoit ajoûté des anathêmes au refus. Tout cela ne fit qu'augmenter le nombre de ceux qui vouloient le Sacrement en son entier. Ils demandèrent au Roi des Eglizes pour le célébrer en cette manière, & n'ayant pû en obtenir, ils se retirèrent jusques au nombre de quarante mille sur la montagne de *Thabor*, qui n'est qu'à 5. milles de Prague ; ensuite de quoi leur Parti se rendit encore plus considérable par la jonction de la Noblesse.

Mais

des Lettres. Février 1688. 129

Mais entre tous ceux qui l'embrassèrent, il n'y en eut point qui se distinguast comme le fameux *Zisca*, que *Dubravius* appelle toujours *Zisco*, & il dit que ce nom signifie *borgne*. Il étoit en effet, aussi-bien que *Sertorius*; auquel on peut dire qu'il ne cédoit, ni en valeur, ni en prudence militaire; si même il ne le surpassa pas par la grandeur de ses actions: car il ne se vid jamais rien de plus merveilleux que tout ce qu'il fit dans la conduite des *Hussites*. Le supplice de *Jean Hus*, & de *Hierôme de Prague*, avoit rempli de douleur & d'indignation ces Peuples, qui avoient embrassé leur doctrine, & les avoit porté à vanger leur mort par la ruine des plus belles Eglizes Romaines, & des Couvents des Jacobins & des autres Moines, qui avoient esté les plus grands ennemis de ces deux Docteurs. Il n'en falloit pas davantage pour armer contr'eux non-seulement toute l'Allemagne, mais tout ce qui reconnoissoit le Siège Romain. On publia une *Croisade*; & les Bohémiens, obligez de songer à leur défense, firent *Zisca* un de leurs Chefs. L'armée des Croisez étoit de cent-cinquante mille hommes, au rapport de nôtre Auteur, & l'Empereur *Sigismond*

G 2

Y

y commandoit en pesonne. Avec ces nombreuses troupes il vint se camper devant Prague, & après quelques semaines de siège, il fit donner l'assaut général. Mais Zisca sçut si bien défendre le poste qu'il avoit pris, & il fit un tel carnage des Allemans qui attaquèrent, qu'il jetta l'épouvante dans toute l'armée ennemie, qui n'eut rien de plus pressé que de lever le siège, & de se retirer. Une action de cette importance méritoit bien qu'on lui donnast le Commandement général. Zisca l'ayant reçu, marche droit vers Sigismond, & lui ayant fait lever le siège d'une place qu'il attaquoit, il lui donne tant de terreur, qu'il l'oblige à quitter la Bohême, & à s'enfuir dans la Moravie. Peu de temps après il perdit la vuë, par un coup malheureux qu'il reçut, & qui lui creva son bon œil. Mais tout aveugle qu'il étoit, il ne laissa pas de conduire toujours son armée avec tant de sagesse, & tant de succès, que sa seule présence suffisoit pour rendre ses Soldats invincibles. Aussi remplit-il tellement de frayeur toute l'Allemagne, que quoi qu'elle eust juré sa ruine, & qu'elle eust armé contre lui, & contre ses Bohémiens, tout ce qu'elle avoit de

des Lettres. Février 1688. 131

de forces, à la teste desquelles on voyoit marcher l'Empereur accompagné des Princes & des Electeurs, & suivi de tout le corps de la Noblesse; la seule approche de Zisca mit en déroute toutes ces troupes; & l'Empereur toujours contraint de lui ceder le champ de bataille, se vid enfin réduit à cette honteuse extrémité de lui demander la paix, en lui offrant de le faire Viceroy de Bohême. Nôtre Auteur prétend que Zisca presta l'oreille à ces propositions, & que rien ne l'empêcha de conclure avec l'Empereur que sa mort, qui arriva comme il traittoit. Mais Zisca étoit trop habile pour commettre cette faute, & il sçavoit trop combien peu de fonds on devoit faire sur de telles offres, pour donner dans un piège comme celui-là. Quoi qu'il en soit, les Bohémiens firent dans sa mort une perte irréparable. Aussi prirent-ils le nom d'*Orphelins*; & s'ils remportèrent encore, après cela, quelques victoires, ils ne les poussèrent pas fort loin. On trouva le moyen de les desunir, & on employa également l'artifice & la cruauté pour les faire périr les uns après les autres. On se plaignit que l'Empereur n'en avoit pas agi avec eux de fort bonne foi. Mais le

G 3

Con-

132 *Nouvelles de la République*
Concile de Constance avoit déjà défini
qu'on n'est point obligé de garder la
foi aux Herétiques, non plus qu'aux In-
fidèles. Il paroît que cette maxime
avoit grand cours dès ce temps là.
Car ce fut sur ce principe que le Pape
dispensa, quelques années après, *Ladis-
laus*, Roi de Pologne, du Serment qu'il
avoit fait d'une trêve de dix ans avec
Amurath Empereur des Turcs, & qu'il
ne lui donna point de repos qu'il ne
l'eust obligé à la rompre. Dubravius
nous rapporte que le Despote de Ser-
vie, & quelques autres avec lui, s'op-
posèrent autant qu'ils purent à cette
infidélité : mais le Cardinal *Julien*,
Legat du Pape, l'emporta sur eux.
Aussi & lui & *Ladislaus* furent-ils pu-
nis d'un manque de foy si insigne. *La-
dislaus* fut tué dans la bataille ; & le
Cardinal fut pris & massacré par des vo-
leurs, qui laissèrent son corps en proye
aux bestes féroûches : On trouve à la
fin de cette Histoire une *liste* de tous
les Evêques d'Olmuts, avec un abrégé
de leur Vie, jusques à *Stanislaus*,
qui occupoit ce Siége sur la fin du XV.
Siècle.

L'Histoire d'*Æneas Sylvius*, qui de-
puis fut Pape, sous le Nom de *Pie I I.*
est si conforme à celle de Dubravius,
qu'on

des Lettres. Février 1688. 133

qu'on pourroit dire qu'elle en est un abrégé, si l'on ne sçavoit qu'elle est plus ancienne. La principale différence que j'y trouve consiste dans la netteté, qui est bien plus grande dans *Æneas Sylvius* que dans l'autre; & dans quelques circonstances mémorables, que la brieveté du premier ne l'a pas empêché de rapporter, & que le dernier a supprimées. Par exemple celui-cy s'est contenté de dire en passant, qu'on avoit fait brûler Jean Hus & Hierosme de Prague: au lieu qu'*Æneas Sylvius* nous donne une relation assez entière de leur procez & de leur supplice. Voicy ce qu'il dit de leur mort. On prononça dans le Concile la Sentence contre ces Rebelles, portant que ceux qui rejettoient la doctrine de l'Eglise devoient être brûlez. On fit donc brûler Jean Hus le premier; & Hierosme ayant esté retenu long-temps en prison, sans avoir voulu donner nulle marque de repentir, on lui fit souffrir le même supplice. Tous deux endurèrent la mort avec tant de constance, que lors qu'ils allèrent au bucher, on eust dit qu'ils alloient aux nôces, & ils ne dirent pas un seul mot qui marquast la moindre douleur. Dès qu'ils commencerent à sentir le feu, ils se mirent à

G 4

chan-

134 *Nouvelles de la République*
chanter un Hymne, que la violence de
la flamme put à peine les empêcher de
continuer. On ne lit point qu'aucun
Philosophe ayt jamais souffert la mort
avec autant de courage que ces deux
Hommes souffrirent le feu, dont ils
furent consumez. Poge Florentin, l'un
des plus illustres Ecrivains de nôtre
Siècle a écrit une belle Lettre sur la
mort de Hierosme. Voilà le témoi-
gnage qu'un Cardinal, depuis Pape,
rend à la mémoire de ces deux grands
Hommes. Poge Florentin qu'il cite,
& qui fut témoin oculaire du suppli-
ce de Hierosme, parle encore plus
magnifiquement de ce dernier. S'il
les en faut croire l'un & l'autre, com-
me il n'y a nulle raison de s'en dis-
penser, il n'est pas malaisé de dire
quel jugement on doit faire de ceux
qui nous ont donné les *Actes* du Con-
cile de Constance, où l'on attribue à
Hierôme de Prague d'avoir abjuré, par
la crainte de la mort, tout ce qu'il avoit
dit & enseigné contre l'Eglise Romaine.
En vérité il est surprenant qu'on
impose de cette manière, dans des *Actes*
de cette importance, & sur des faits si
publics. On a ajoûté à cette dernière
Histoire la Vie & l'Eloge de son
Auteur.

AR-

A R T I C L E III.

BAUME DE GALAAD, ou le véritable moyen d'obtenir la paix de Sion, & de hâter la délivrance de l'Eglise, Divisé en II. Parties: 1688. in 12. Pages 270.

Quelques personnes, qui ne connoissoient encore ce Livre que par le titre, s'étoient imaginé que ce pouvoit être une nouvelle édition de celui, que le célèbre *Joseph Hall* a donné autrefois au public, sous ce même titre de *Baume de Galaad*; & dans lequel on trouve un riche trésor de consolations pour toutes sortes d'affligez. Mais il ne faut pas aller bien loin pour se détromper, & pour connoître que ce *Baume* icy est d'une nouvelle composition, & qu'il est particulièrement destiné à la guérison des playes cuisantes, que les Eglises de France & de Piémont ont reçu dans ces dernières années.

Cet ouvrage ne porte aucun nom ni de l'Auteur, ni de l'Imprimeur, ni du lieu où il a été imprimé. Il paroît seulement, en le lisant, qu'il vient
G 5 d'un

136 *Nouvelles de la République*
d'un Ministre, mais d'un Ministre, qui
n'a pas la triste qualité d'*Exilé*, que
tant d'autres ont aujourd'hui. Cepen-
dant le Livre est d'un assez bon carac-
tère pour ne pas faire deshonneur à
celui qui voudra bien l'avoir. Du cô-
té de l'esprit, on y void un grand nom-
bre de pensées vives, soutenues de
quantité de passages des Prophètes,
qu'on applique fort naturellement à
l'état des Fidèles persécutez. Et du
côté du cœur, il n'est rien de si édi-
fiant que d'y voir regner par tout un
grand zèle pour la gloire de Dieu;
beaucoup de charité pour les Réfugiez,
& une forte passion pour rétablir dans
l'Eglise la pureté des mœurs, qu'on
regarde comme le présage le plus seur
qu'on puisse avoir d'une prochaine dé-
livrance.

L'Auteur divise son Ouvrage en
deux Parties générales. Il commence
la première par une contre-analyse,
qu'il donne, du Livre de *l'Accomplis-
sement des Propheties*, & des principes
sur lesquels M. Jurieu y établit l'es-
pérance d'un prompt & heureux chan-
gement dans la Religion. Il fait voir
ensuite la probabilité de cette même
espérance par d'autres principes, *plus*
aisés que ceux que ce sçavant homme.

des Lettres. Février 1688 137

a puisez dans le Livre mystérieux del'Apocalypse, dont on peut dire que personne, avant lui, n'avoit pénétré les obscuritez avec tant de lumière d'esprit. Le Livre, d'où il tire ces nouvelles preuves, c'est celui de *la Providence divine*, que l'on void ouvert dans les événemens, que nous avons aujourd'hui devant les yeux, & qu'il appelle *des principes de bon augure* pour l'Eglise.

Ces principes sont au nombre de huit. 1. *L'état de convalescence*, où le Roi se trouve à présent, après avoir été si dangereusement malade; qui marque, selon lui, que Dieu destine ce grand Prince à quelque chose de grand & d'avantageux pour l'Eglise. 2. *L'aggrandissement de l'Empire*, qui doit donner de la jalousie à la France, & l'obliger par conséquent à ne pas nourrir des ennemis dans son propre sein, en privant plus long temps de la liberté de conscience tant de milliers d'ames qui ne regardent plus leur patrie que comme une cruelle prison. 3. *La deffense de sortir du Royaume*, par laquelle Dieu semble vouloir s'y conserver une semence de Reformation. 4. *Les petits enfans*, qui y sont renfermez, & dont l'innocence sollicite

G 6

puiss-

138 *Nouvelles de la République*
puissamment ses éternelles compas-
sions. 5. *Les prières de toute l'Euro-
pe Protestante*, qui assiégent tous les
jours la miséricorde divine, & qui la
forceront infailliblement à se déclarer
en sa faveur. 6. *L'altération d'ame*,
où se trouvent tant de pauvres captifs,
qui est un *bon présage* qu'ils seront
bien-tôt soulagez. 7. *Des démarches*
pleines de sagesse, que Dieu a faites
pour disposer la France Catholique à
une nouvelle Réformation, par les Li-
vres des *Jansenistes*, où l'on découvre
plusieurs superstitions de l'Eglise Ro-
maine: par *l'Exposition* de M. de
Condom, où la pureté de l'Eglise Ré-
formée est si sensiblement établie, que
ce Prélat n'a pas trouvé d'autre mo-
yen, pour soutenir le Papisme, qu'en
faisant paroître qu'il lui est confor-
me: par *les censures de la Faculté*
de Sorbonne, à qui Dieu a mis au cœur
de décider positivement que le Pape
n'a aucun pouvoir sur le temporel des
Rois. 8. *La fermeté de Dieu*, qui
ne manque jamais à ses promesses: ce
qu'il confirme par un amas de passages
forts & touchants, que lui fournis-
sent les livres d'Isaïe & de Michée. Si
l'Auteur faisoit faire une seconde édi-
tion de son Ouvrage, il ne manque-
roit.

des Lettres. Fevier 1688. 129

roit pas apparemment de le fortifier d'une neuvième preuve, tirée du vigoureux Arrest, que le Parlement de Paris vient de rendre contre sa Sainteté. Sur tout, la convocation d'un Concile National, que cette auguste Compagnie demande au Roi, le frapperoit sans doute, & lui fourniroit la matière de plusieurs réflexions nouvelles.

Peu-être que ceux, dont les veuës ne s'étendent pas au delà du cercle des affaires temporelles, goûteront peu ces sortes de réflexions, sous ombre qu'elles ne sont pas assaisonnées de ce raffinement de Politique, qu'on remarque dans les livres d'un Machiavel, ou d'un Guichardin. Pour les guérir de ce dégoût, on les fera souvenir que ce n'est pas un Ministre d'Etat, mais un Ministre de l'Evangile, qui parle icy, & qui, après avoir soigneusement étudié la conduite présente de Dieu sur son Eglise, & l'avoir examinée par les loix de la Politique du Ciel; dans la lecture des Livres Saints, conclud avec beaucoup de confiance que cette Eglise affligée jouira bien-tôt des douceurs d'une heureuse paix.

La seule chose, qui pourroit s'y opposer, c'est la mauvaise conduite des Réformez, tant de ceux qu'on persé-
G 7 te,

140 *Nouvelles de la République*
te, que de ceux chez qui le feu de la
persécution n'a pas encore été porté.
C'est pourquoy on représente ici aux
uns & aux autres leurs différens devoirs.
On commence par les premiers, com-
me les plus interessez dans cette déli-
vrance de l'Eglise; & pour les obli-
ger à vivre en gens de bien, on éta-
blit d'abord certains principes, uni-
versellement reçûs de tous les Chré-
tiens, d'où on tire ensuite de puissants
motifs de sanctification.

Le premier de ces principes est que
rien ne des-interesse tant Dieu pour un
Peuple que de le voir insensible aux
coups de sa verge; qu'ainsi il faut que
ceux qu'on persécute pleurent sur les
ruïnes de l'Eglise, & qu'ils fuyent a-
vec un extrême soin tous les divertisse-
mens mondains, & toutes les parties
de plaisir, s'ils veulent éprouver sa
protection.

Le second, que n'y ayant pas de
meilleur moyen pour porter Dieu à
se repentir du mal qu'il nous fait, que
de nous repentir des maux que nous fai-
sons; ils doivent renoncer à leurs mau-
vaises habitudes, & particulièrement
à la galanterie, aux visites inutiles,
à la vanité, & à l'irreligion, quatre
crimes, que l'Auteur considère com-
me

des Lettres. Février 1688. 141

me les sources de leurs misères, & sur
lesquels il ne fait grace à personne, non
pas même aux Sacrificateurs; si ce
n'est seulement à l'égard du dernier,
dont il veut bien croire que le Sanctuaire
a été exempt.

Le troisième, qu'il n'y a rien de si
injuste que de prétendre que Dieu nous
pardonne nos péchez, sans que nous les
lui confessions auparavant. Et de là il
prend occasion d'avertir les Réfugiez
qu'ayant eu le malheur de contribuer
à la corruption de toutes les autres E-
glises Protestantes, par les mauvais
exemples qu'ils ont donné aux étran-
gers qui ont voyagé en France; il faut
que par une repentance éclatante ils
en fassent une reparation solennelle,
non-seulement aux yeux de toute l'Eu-
rope, mais même aux yeux du monde
entier, puis qu'il n'y a presque aucune
région, où l'oragen'en ait porté quel-
ques-uns. Là-dessus il trouve mau-
vais que leurs Apologistes, & parti-
culièrement *M. Claude* & *M. Jurieu*,
paroissent ne faire mention, dans leurs
Plaintes, & dans leurs *Apologies*, que
des injustices qu'on a fait aux Réformez
de France: au lieu qu'il voudroit
qu'ils eussent sur tout protesté contre
ces malheureux dérèglements, qui ont
attité.

142 *Nouvelles de la République*
attiré sur eux toutes les violences dont
ils se plaignent.

Comme l'endroit est un peu fort, &
que le parti opposé en pouvoit prendre
quelque avantage, l'Auteur, qui l'a
sentí, répond aux conséquences de l'avant-
ageuses qu'on en voudroit tirer; & cela
dans une espèce d'apostille que l'on
void à la fin de son livre, où il dit que
c'est uniquement la Religion qu'on a
persécutée en France, & non pas les cri-
mes des Religioneux; & qu'ainsi l'a-
veu qu'ils font eux-mêmes de leurs de-
fordres ne peut justifier le cruel procédé
de leurs Persécuteurs.

Après avoir ainsi porté le fer dans la
playe des Réformez persécutés, il y
verse enfin *le baume* de plusieurs excel-
lentes consolations. Il leur dit que de
quelque côté qu'ils se tournent, vers le
passé, le présent, ou l'avenir, ils peu-
vent trouver par tout matière de se con-
soler. A l'égard du passé, il regarde
comme de grands sujets de consolation
pour eux, la grace que Dieu leur a faite
de signaler leur foi par l'abandonne-
ment de tout ce qu'ils avoient de plus
cher au monde: le nombre des Con-
fesseurs qui tiennent encore bon: la
manière forcée, dont leurs Frères sont
tombez: l'espérance qu'ils doivent
avoir.

avoir que Dieu regardera en ses miséricordes ces Pierres abnégateurs: l'utilité que l'Eglise reçoit de la distinction qui s'est faite, par la persécution, des temporaires d'avec les véritables fidèles. Et afin que la joye, qu'ils doivent goûter dans le sentiment de toutes ces graces, ne soit pas troublée par le triste souvenir de tant de *pauvres petits innocens*, qu'on prostitue si cruellement à l'idolatrie, il leur dit que si leurs enfans appartiennent à l'Election de Dieu, ils n'ont pas à craindre pour leur salut: & que s'ils n'en sont pas, quelque chose qu'ils eussent pû faire, il n'auroit pas été en leur pouvoir de les sauver.

Pour les consoler de leur état présent, il leur fait envisager, sous plusieurs veues différentes. Il veut qu'ils le considèrent par rapport à Jesus Christ, dont ils ont l'honneur de porter l'image dans leurs souffrances: par rapport à leur élection, dont cet état de souffrance est une des plus seures marques: par rapport à leurs péchez, qui les rendoient indignes de la grace que Dieu leur a faite de ne pas succomber, comme tant d'autres: par rapport à leurs frères captifs, en comparaison desquels ils doivent s'estimer heureux dans leur exil.

144 *Nouvelles de la République*
exil. Par rapport à leurs ennemis, qui
quelque grande que soit leur prospérité
selon le monde, ne goûtent pourtant
pas comme eux le repos de la conscience,
sans lequel on est infiniment à
plaindre. Par rapport enfin à la ma-
niere toute charitable, dont ils ont été
reçus dans tous les Etats Réformez,
quoique *l'Interest & la Politique* sem-
blassent demander le contraire.

Enfin, il veut qu'ils regardent les
graces présentes, & passées, que le
Seigneur leur a faites comme un ga-
ge certain de sa protection pour l'ave-
nir; & il prend de là occasion de les ex-
horter à la patience, à la tranquillité, à
la confiance, & sur tout à la soumission
aux ordres d'un Dieu tout bon & tout
sage. Voilà ce qu'il dit en particulier
aux Réfugiez, & ce qu'il y a de plus
essentiel dans la première Partie de ce
Livre.

Comme la seconde est moins éten-
due, l'extrait n'en sera pas long. On
s'y adresse aux autres Réformez, &
on les exhorte fortement à se convertir,
puis qu'ils sont menacez des mêmes
malheurs. Pour les y porter, on leur
représente que les véritables moyens
d'appaiser Dieu, & d'empêcher que le
feu de sa colere ne gagne jusqu'à eux,
c'est

c'est de prier avec ardeur, de continuer l'exercice de la charité, & de reprendre leur premier zèle.

A l'égard de la *Prière*, après en avoir fait voir la nécessité, il remarque qu'il y a quatre obstacles, qui empêchent qu'elle ne soit agréable à Dieu, & qu'elle n'ait un heureux effet. 1. L'impiété, & sous ce nom il comprend généralement toutes sortes de péchez. 2. La haine du prochain; ce qu'il appelle *avoir les mains pleines de sang*. 3. Le cœur double. 4. Et enfin la froideur avec laquelle on prie.

Pour ce qui est de la *Charité*, il en presse les devoirs d'une manière véritablement Apostolique. Car il n'oublie rien pour obliger ceux, à qui il parle, à compatir efficacement à la misère, de leurs frères réfugiés. L'amour qu'ils doivent à Jesus Christ; les obligations dont ils sont tenus en qualité de Chrétiens, & de Chrétiens Réformés; l'intérêt de la gloire de Dieu; leur propre intérêt même; tout lui sert pour les engager à faire des œuvres de miséricorde. Il va même au-devant des mauvaises raisons, que des gens intéressés pourroient alléguer pour s'en dispenser; & il leur montre que ni le nombre prodigieux de misérables, ni l'indignité de plu-

plusieurs d'entr'eux ne doivent pas les refroidir dans l'exercice d'un des plus grands devoirs du Christianisme.

Le dernier moyen, qu'il propose pour appaiser la colère de Dieu, c'est *de reprendre zèle*. Et afin de rallumer dans le cœur des Réformez ce zèle, qui commence à se refroidir, il remonte jusqu'à la source de ce refroidissement, pour tâcher d'en arrêter le cours. Il commence par *l'Amour du monde*, qui en est le principe général, & il en fait voir la vanité, en ce que tous les biens de la terre ne sont pas capables de remplir le cœur, ni d'appaiser les remords d'une conscience troublée. Il descend ensuite aux sources particulières de cette tiédeur de zèle, & il en compte quatre. *Les voyages inutiles* qu'on fait en des païs étrangers, où les jeunes gens ne manquent pas de trouver de mauvais exemples, qui les gâtent. *La profanation du jour du repos*, qu'on destine d'ordinaire au plaisir, au lieu de le sanctifier religieusement par une sainte méditation de la Parole de Dieu. *La mauvaise éducation des enfans*, qu'on instruit plutôt dans les sciences humaines que dans la science du salut: & enfin la conduite *des Ecclesiastiques*, qui n'est pas toujours aussi ré-

gu-

des Lettres. Février. 1688. 147

gulière qu'il feroit à fouhaiter. C'est dans ce dernier article que l'Auteur s'ouvre un vaste champ aux censures, & où il se récrie contre l'Ambition, l'Interest, la Politique, & l'Esprit d'aigreur, vices auxquels les Ministres comme les autres hommes, ne sont quelques-fois que trop sujets.

Au reste il y a apparence que l'on feroit tort à l'Authheur, si l'on alloit s'imaginer que pendant qu'il fait ainsi le procès à ses Confrères, il s'épargnast lui-même; & qu'à l'exemple du *Manius* d'Horace, il dist, *Ego - met mi ignosco*. Il vaut mieux croire, en sa faveur, que sévère pour lui-même, comme pour les autres, il s'accuse des mêmes défauts, & qu'il reconnoît que comme eux il est dans l'obligation de s'en corriger. Il semble en effet que ce soit l'idée qu'il nous veuille donner de lui-même, & qu'il ne se mêle, comme il fait souvent, avec la foule, que pour se proposer en exemple des sentimens qu'il veut inspirer. Belle leçon, & fort nécessaire, sur tout dans ces temps-icy, où l'amour propre, qui plus que jamais est l'amour dominant, ne sçauroit souffrir qu'on se fasse justice sur ses propres foiblesses.

Se ipsum nullus fatetur esse malum.

AR-

ARTICLE IV.

Origo Formarum & Qualitatum juxta Philosophiam Corpuscularem, Considerationibus & Experimentis illustrata, admodum Annotationum in Tentamen circa Nitrum primitus conscripta, Authore ROBERTO BOYLE, Nobili Anglo, Societatis Regiæ Socio. C'est à-dire. Traitté de l'Origine des Formes & des Qualitez. Genève, apud Samuelem de Tournes. 1688. in 4. Pages 147.

LEs belles découvertes que M. Boyle a faites dans la Nature, par un très-grand nombre d'expériences curieuses, lui ont acquis tant de réputation, parmi les Sçavans, qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que ses Ouvrages soient recherchez avec cet empressement qu'on a d'ordinaire pour les choses rares. Mais quoi qu'ils soient tous excellens, on peut dire qu'il n'en avoit point encore donné au Public, qui méritast mieux son estime & sa curiosité que celui-cy; où développant, avec beaucoup de subtilité, ce qui a toujours passé pour

des Lettres. Février 1688. 149

pour le plus obscur & pour le plus inexplicable dans la Physique, il établit les Principes du Système particulier qu'il s'est formé sur cette agréable & difficile Science. Ce Traitté est divisé en deux Parties. Dans la première il explique à fond ses sentimens sur la nature & sur l'origine des Formes & des Qualitez. Et dans la seconde il les appuie & les éclaircit par des preuves sensibles tirées de diverses expériences.

On ne peut guère être plus opposé à *Aristote*, qu'il le paroît presque par tout. Ce n'est pas qu'il n'estime le génie de ce Philophe: mais il ne trouve pas en lui le jugement qui est nécessaire dans un habile Physicien. Il convient assez dans le fond avec *Gassendi*, & avec *Descartes*. Cependant comme il a pris une route fort différente de la leur; il n'a pas été possible qu'il ne s'éloignast d'eux en bien des endroits. On pourra juger s'il a eu raison par le Précis que nous allons tâcher de donner de son Ouvrage.

Il pose d'abord comme un Principe incontestable qu'il y a une *Matière Universelle*, qui est commune à tous les Corps, & qu'il définit avec la plupart des Philosophes, Une Substance étendue, divisible, & impénétrable.

150 *Nouvelles de la République*
trable. Mais parce que si cette Matière étoit toujours demeurée en repos, elle auroit toujours été entièrement uniforme, il pose 2^o. qu'il faut de toute nécessité que de~~z~~ le commencement elle ait été agitée, afin que la variété infinie, qu'on y void, ait pu y être produite. C'est ce qu'il lui semble que la Raison, & les Sens mêmes, nous apprennent très-clairement. Et il ajoute encore à cela deux autres choses, qu'il ne trouve pas, ni moins considérables, ni moins évidentes. La première est que quelque obscure que paroisse à la plus-part la *Première Cause du Mouvement*, on ne peut douter raisonnablement qu'il ne vienne originairement de Dieu, le grand Auteur de la Nature. La seconde est que la même main, qui a donné au commencement le premier branle à la Matière, & qui lui a prescrit de certaines loix, dont l'observation est inviolable, est encore celle qui a dirigé les premiers mouvemens de ses Particules, & qui les a assemblées de la manière la plus propre pour composer cet Univers. Que sur-tout c'est elle qui a formé les Corps vivans avec un admirable artifice, comme autant de Machines délicates, & qui leur a imprimé la

des Lettres. Février 1688. 151

la vertu de perpétuer leurs espèces par la propagation.

Ces deux grands Principes généraux étant ainsi établis, il en tire 3°. une Conclusion, laquelle il prétend qui s'en ensuit naturellement; c'est que la Matière étant muë, a dû nécessairement être divisée actuellement en diverses Particules, & que chacune de ces Particules a dû avoir sa grandeur & sa figure particulière. De cette manière il n'en est aucune, qui n'ayt, selon luy, trois Propriétez essentielles; deux qui sont inséparables, sçavoir, la *Grandeur* & la *Figure*; & une troisième, qui se peut acquérir & perdre, a sçavoir le *Mouvement*. Au reste il ne se met pas en peine de décider si on leur doit donner le nom de *Modes*, ou de *Premières Affections de la Matière*, pour les distinguer d'avec les autres *Qualitez simples*, qui tirent leur origine de celles-là, les *Couleurs*, les *Saveurs*, les *Odeurs*, &c. ou si on ne les doit regarder que comme de simples *Connexions* des parties de la Matière. Mais il combat fortement l'opinion des Scholastiques, qui prétendent qu'il y ait dans les Corps Naturels un grand nombre de *Qualitez réelles*, qui ne sont pas simplement des *Modes* de la

H Ma-

152 *Nouvelles de la République*
Matière, mais des *Estres réels & distincts*, capables de subsister séparément d'avec elle. Il observe que la plus-part du tems tout cela ne se réduit qu'à des *Dénominations* différentes; & que tant s'en faut que la diversité des *Noms* que l'on donne à un Sujet, marque toujours en luy de différens *Estres Physiques*, qu'il arrive même souvent que les diverses *Définitions* n'y supposent rien de tel; parce qu'un même Sujet peut recevoir divers noms, & diverses *Définitions*, selon les différens égards, sous lesquels on le considère. Et parce que cette remarque lui paroît d'une grande importance, il fait une digression exprès pour montrer, que la plupart des *Qualitez* ne sont que des choses relatives, qui ne consistent dans le fond qu'en une certaine *Proportion* qu'il y a entre les Sujets, qui fait que les uns sont capables d'agir sur les autres, & que ces derniers sont propres à recevoir l'impression des premiers. Telle est, par exemple, la vertu qu'a une *Clef* d'ouvrir & de fermer une *Serrure*; & celle qu'eut du *Verre pilé*, & mêlé avec des pois, de faire mourir deux ou trois *Religieuses*; quoy qu'il ne fît aucun mal à plusieurs autres, qui avoient mangé
de

des Lettres. Février 1688 153

de ces mêmes pois. Si donc Dieu anéantissoit tout le Monde, à la réserve d'un seul Corps, M. Boyle ne comprend pas qu'on pût attribuer à ce Corps autre chose que de la matière, du mouvement, ou du repos, une certaine grandeur, & une certaine figure.

Mais parce qu'il y a dans le Monde une infinité de Corps, qui sont tous mêlez les uns avec les autres, il remarque que chacun de ces Corps acquiert par là deux autres nouveaux accidens. L'un est sa *Situation* à l'égard des principales Parties de l'Univers, qu'on peut aussi appeller sa *Position*; qui est, par exemple, ce qui fait la seule différence qui se trouve entre une N, & un Z. L'autre est le rang qu'il tient à l'égard des Corps voisins, qui est ce qu'on appelle du nom d'*Ordre*, & ce qui fait que l'un de ces Corps est le *Premier*, l'autre le *Second*, l'autre le *Troisième*, &c. Et comme il n'y a point de Corps sensibles, qui ne soient composez d'un grand nombre de Particules, qui y sont diversément arrangées, il ajoûte que de cet arrangement & de cette union il résulte dans chaque Corps une certaine disposition, qu'on appelle sa

H 2

Con-

Contexture. Enfin parce que parmi les autres Estres il y en a d'animez & d'intelligens, qui d'un côté ont un Corps pourvû d'organes extérieurs, qui ont chacun leur contexture & leur disposition particulière, ce qui les rend propres à recevoir les diverses impressions des autres Corps, dont ils sont environnez; & qui de l'autre ont une Ame connoissante, qui dès que ces Corps étrangers agissent sur les organes de leurs sens, s'en apperçoit incontinent; on a donné à tous ces objets des noms aussi différens que les impressions qu'on en a reçues se sont trouvées différentes. Ainsi on en a appelé les uns *Saveurs*, les autres *Odeurs*, les autres *Couleurs*, &c. & l'on s'est imaginé que tout cela étoit de vrais Estres, & autant de Qualitez différentes, & réellement distinctes d'avec leurs Sujets; quoi que ce ne soient que de purs effets du rapport qui se rencontre entre la contexture & la disposition des objets d'un côté, & celle de nos organes de l'autre; & que tous ces noms ne marquent proprement autre chose que les diverses perceptions de nôtre ame, à l'occasion des divers changemens que l'action de ces objets produit dans nos sens extérieurs.

Com-

des Lettres. Février 1688. 155

Comme les *Formes* des Corps sont, de l'aveu de tout le monde, la vraie source & le vrai principe, d'où procèdent leurs Qualitez, on peut bien juger que M. Boyle ne s'en tient pas aux sentimens communs, à l'égard des *Formes*, puis qu'il s'en éloigne si fort à l'égard des Qualitez. En effet il prétend que le mot même de *Forme*, n'a point de signification bien déterminée. D'où vient que souvent on ne sçait à quelle espèce particulière d'Estre on doit rapporter de certaines choses : comme par exemple, *la Glace*, que les uns regardent comme une eau simplement altérée, & qui a perdu sa fluidité, mais non pas sa forme; & les autres comme une nouvelle espèce d'Estre, qui tient un rang particulier distinct & séparé des autres, parmi les Corps naturels. Car cela ne vient que de ce que l'on n'a pas encore assez bien déterminé ce qu'on doit entendre par ce mot de *Forme*, quand on s'en sert par rapport à l'eau. Tout bien considéré pourtant il croit que la *Forme* n'est rien autre chose que le *Concours* ou l'*Assemblée* de certaines Qualitez, que les Hommes sont tacitement convenus qui se devoient rencontrer dans une portion de matière, pour la pouvoir rap-

H 3 porter

156 *Nouvelles de la République*
porter à une certaine espece de Corps:
D'où vient qu'encore que ce métal,
que les Chymistes appellent *Lune fixe*,
ait toutes les propriétés de l'Or, à la
réserve de la couleur; le défaut de cer-
te seule qualité suffit pour empêcher
qu'on ne lui donne le nom de l'Or, &
qu'on ne le confonde avec lui. Et bien
que toutes ces Qualitez ne soient que
des accidens, il ne laisse pas d'être per-
suadé qu'elles constituent véritable-
ment l'essence du Corps. Il soutient
même qu'Aristote en est demeuré d'ac-
cord, lors qu'il a reconnu, par exem-
ple, que la rondeur est essentielle à une
boule, ce qui lui a fait dire qu'une bou-
le d'airain est composée de l'airain & de
la rondeur. Il prétend donc que non
seulement les *premières dispositions*, ou
affections de la Matière, qu'il appelle
ses *affections mécaniques*, la *Gran-*
deur, la *Figure*, le *Mouvement*, ou le
Repos; mais encore toutes les *Quali-*
tez secondes, qui en tirent leur origi-
ne, comme la *Pesanteur*, la *Légère-*
té, la *Couleur*, la *Dureté*, la *Mollese*,
la *Ductilité*, &c. entrent dans la com-
position de la *Forme*; laquelle bien
loin d'être une Substance distincte de
la Matière, n'est au fonds que la ma-
tière même du Corps naturel consi-
dé-

déiée selon sa manière d'exister, qu'on peut appeler son *Mode spécifique*, ou sa *Modification essentielle*. Et il soutient que le seul assemblage de ces qualitez suffit pour toutes les opérations que l'on a accoutumé d'attribuer à la Forme.

Après cela on void bien qu'il doit encore expliquer la *Génération*, la *Corruption*, & l'*Alteration*, d'une manière fort différente de celle des Disciples d'Aristote. Pour faire comprendre plus facilement sa pensée la-dessus, il suppose d'abord quatre ou cinq choses, qui sont autant de Principes, d'où il tire en-suite ses Conclusions. Ces Principes sont, I. Qu'il y a dans la Nature une infinité de *Corpuscules* insensibles, très-distincts les uns des autres, & d'une figure déterminée & solide, que leur petitesse & leur solidité empêche qu'on ne puisse diviser, quoi qu'en eux-mêmes ils ne soient pas absolument indivisibles. II Que de ces Corpuscules si petits il s'en forme encore d'autres, qui sont comme autant de petites masses, qui par leur petitesse échappent encore à la perception de nos sens, & qui ne se pouvant même guères diviser, se conservent entières dans les Corps où elles sont, même sous des

H 4 formes

158 *Nouvelles de la République*
formes & sous des figures différentes.
III. Que lors que ces Corpuscules ou
ces petits masses se joignent ensemble,
il ne se peut faire qu'il n'arrive du chan-
gement, ou dans leur mouvement, ou
dans leur grandeur, ou dans leur figu-
re. IV. Que lors que plusieurs
de ces petis Corps insensibles s'assem-
blent pour coposer un même Corps
visible, s'il arrive qu'une partie d'eux
reçoive du mouvement, il est diffici-
le que ce mouvement ne produise de
grands changemens & de nouvelles
qualitez dans les Corps qu'ils compo-
sent. V. Enfin que tous ces change-
mens ne peuvent arriver dans un Corps,
sans lui faire changer de nature, quand
même ils ne lui feroient presque rien
perdre, & qu'ils ne feroient autre
chose que disposer ses parties autre-
ment qu'elles n'étoient. Ces fonde-
mens posez, il prétend que toutes les
fois qu'il arrive, ou par l'assemblage, ou
par la séparation, ou par la transposi-
tion, & par le différent arrangement
des Corpuscules d'une portion de ma-
tière, qu'elle a toutes les Qualitez, qui
selon le sentiment commun, sont né-
cessaires & suffisantes pour lui faire por-
ter un certain nom, par exemple, ce-
lui de *Métal*, & pour la faire consi-
dérer

des Lettres. Février. 1688. 159

dérer comme un Corps d'une certaine espèce, alors on dit que ce Corps est engendré. Que s'il arrive au contraire qu'un Corps perde toutes les Qualitez, qui lui étoient nécessaires pour être considéré comme appartenant à une certaine espèce, & pour en porter le nom, comme quand le feu consume le bois; ou qu'il perde seulement quelques-unes de ses Qualitez essentielles, comme lors que la chair vient à se gâter; alors ce Corps-là est dit *se corrompre*. Mais comme les Corps Naturels sont capables d'un grand nombre de Qualitez, outre celles qui leur sont essentielles, & que celles-là peuvent se trouver ou ne se trouver pas dans un Corps sans y causer nul changement essentiel, lors qu'ils ne font qu'acquérir ou perdre quelques-unes de ces qualitez, on ne peut dire, ni qu'il se corrompt, ni qu'il s'engendre, mais seulement qu'il reçoit de l'*alteration*, telle qu'est celle qui arrive à l'huile, lors qu'elle change de couleur, ou qu'elle se gèle.

Mais comme son principal dessein, & ce à quoi le Titre même de son Livre l'engageoit le plus, étoit de nous expliquer les *Principes* de la Génération, & l'*Origine des Formes*, il ne manque pas de s'étendre fort ample-

H. S.

ment

160 *Nouvelles de la République*
ment là - dessus, & de réfuter forte-
ment la Maxime des Peripateticiens,
qui disent que les Formes se tirent de
la puissance de la Matière. Cette Ma-
xime lui paroît si absurde, & si incom-
préhensible, qu'il ne s'étonne pas que
les plus habiles gens, ayant entrepris
de l'expliquer, n'ayent pû en venir à
bout, de quelque côté qu'ils s'y soient
pris; & que ceux qui ont eu autant de
bonne foi que de capacité, ayent avoué
qu'ils y trouvoient des difficultez infi-
nies. Car dit-il, ou cette Forme se
fait d'une portion de la matière, qui
s'épure ou elle se fait de rien. Si
c'est le premier, elle n'est pas une sub-
stance distincte de la Matière; puis-
qu'elle en faisoit une partie. Et si c'est
le dernier, outre que l'on ne conçoit
pas que l'on puisse tirer une chose d'un
endroit où elle n'est pas, comment
peut-on s'imaginer que les agens quel-
quefois les plus viles, ayent la puissance
de créer & de faire de rien une substan-
ce plus noble que la Matière? Il croit
donc que la Forme n'étant autre chose
qu'une modification de la Matière, à
l'égard de sa grandeur, de sa figure,
&c; & le seul mouvement local suffi-
sant pour y produire toutes ces affec-
tions, & toutes ces qualitez, il n'y a
point

des Lettres. Février 1688. 161

point, après Dieu, la grande Cause efficiente, d'autre Cause proprement dite des formes de tous les Corps que *le Mouvement*; quoi que souvent il soit lui-même une partie de ces formes, comme, par exemple, de celle de l'eau, & de toutes les autres liqueurs.

Pour enconvaincre ses Lecteurs, il en apporte deux preuves sensibles. Par la première il prétend faire voir, à la faveur d'un grand nombre d'expériences, que *des Corps, dans lesquels il ne s'est fait aucun changement que dans la liaison de leurs parties, sont devenus par cela seul de nouveaux Estres, revêtus de nouvelles qualitez, sans qu'il ait été besoin d'aucune forme substantielle.* Et effet c'est ce qui arrive au linge, dont on fait le papier; aux cendres, & au sel, dont on fait le verre; aux divers minéraux, dont on fait le vitriol; en un mot, à toutes les autres choses, dont les Chymistes font tant de sortes de Corps, qui ne sont en rien differens de ceux que la Nature produit toute seule. C'est encore ce qui arrive au *Coral*, qui, pendant qu'il est dans la mer, est une plante souple & pleine de suc, & qui n'en est pas plutôt sorti, qu'il devient de la nature des pierres. Enfin

H 6 c'est

162 *Nouvelles de la République*
c'est ce que l'on dit qui arrive à la Chi-
ne à des *Chancres*, qu'on n'a pas plû-
tost tiré hors de l'eau, que perdant in-
continent le mouvement & la vie ils
se durcissent en pierre; & à de certains
animaux, assez semblables à des ciga-
les, lesquels en de certains temps de
l'année se changent en végétaux. Mais
rien n'est plus admirable que ce qu'on
rapporte là-dessus d'une Plante de l'is-
le de *Sombrero*, près de *Sumatra*, dans
les Indes Orientales. Lors qu'elle est
encore jeune, elle a un assez gros ver,
qui fait partie de sa racine, & qui fait
qu'elle se retire, lors qu'on la veut
prendre. Ce ver se change peu-à-peu
en bois, à mesure que la Plante croît.
Et quand on l'a arrachée, & dépouil-
lée de ses feuilles, & de son écorce, elle
se métamorphose toute entière en une
pierre fort dure, & semblable au co-
ral blanc.

Par l'autre preuve, dont M. Boyle
se sert pour appuyer son sentiment sur
l'Origine des Formes, il tâche de dé-
montrer que *quoi que toutes les Par-*
ties d'un Corps Naturel, après avoir
esté séparées, viennent à composer d'au-
tres Corps fort differens du premier;
elles peuvent neantmoins estre rassem-
blées, & former encore le même Corps
qu'el-

des Lettres. Février 1688. 163

qu'elles composoient avant leur séparation. En effet il rapporte un fort grand nombre d'exemples de ces Réproductions, dont il a fait lui-même les expériences. Mais comme il n'y en a aucune qui lui ait mieux réussi que celle de la Térébentine, il décrit exactement la manière dont, après l'avoir dissoute, selon les règles de la Chymie, il a ensuite réuni les divers Corps qu'il en avoit tirez; & il nous assure que si l'on veut observer la même méthode, on la rétablira si parfaitement qu'il ne se trouvera personne, qui à la couleur, & au goût, & à la consistance, ne la prenne pour de bonne Térébentine.

Apparemment M. Boyle auroit fini là son Traité des Formes, si l'on s'en étoit toujours tenu au sentiment des Anciens, qui croyoient que chaque Corps naturel ne pouvoit avoir qu'une seule Forme. Mais comme quelques * Philosophes modernes se sont avisés d'en donner de *Subalternes* à chaque partie des Plantes & des Animaux; lesquelles ne laissent pas, selon eux, de sublimer dans ces parties, & d'y conserver leurs droits, après que le Corps

* Zabarella, Sennert.

a perdu sa forme dominante & spécifique; il a cru devoir examiner avec soin leur opinion. Et comme il la croit véritable, pourvû qu'on l'entende bien, il prétend faire voir qu'elle se peut parfaitement bien accorder avec son hypothèse, & qu'elle ne pose rien qu'il ne soit aisé de démontrer par les Principes qu'il a établis. Il soutient donc que quoi que les principales Parties de ces sortes de Corps soient de différente nature, elles ne laissent pas de pouvoir former un Composé, qui peut être regardé comme un seul Estre, & porter un certain nom, & d'y produire des opérations fort différentes de celles, auxquelles elles sont déterminées par leur nature particulière: comme on void que les parties d'une montre, quelques différentes qu'elles soient, composent un seul & même automate, & concourent toutes à un seul & même effet, sçavoir à marquer l'heure. Mais il tient aussi que lors que le lien, qui unissoit ces parties, vient à se rompre, & qu'elles ne peuvent plus conspirer ensemble à une même action, rien n'empêche qu'elles ne conservent toujours leurs propriétés, & leurs opérations particulières; comme le ressort d'une montre étant bandé ne laissera pas de s'étendre

des Lettres. Février 1688. 165

rendre, quoi qu'il ne fasse plus partie de la montre. En effet on void que les os des animaux se conservent fort long-temps sains & entiers après leur mort. Et il ne faut pas s'en étonner, si l'on en croit M. Boyle; puis qu'il n'y a pas, selon lui, une grande différence entre la machine du Corps d'une Plante ou d'un Animal, & celle d'un moulin à eau. Comme les Sucs, qui coulent dans le Corps de l'Animal, ou dans celui de la Plante, y font à peu près la même chose que ce que l'eau fait au moulin, c'est à-dire, qu'ils y entretiennent l'action & le mouvement, dans lesquels consiste leur vie, on ne doit pas trouver plus étrange que les parties de la Plante, ou de l'Animal, se conservent, lors que ce mouvement, qui faisoit la vie de la Plante, & de l'Animal, est cessé, qu'on ne trouve étrange que les pièces, qui composent le moulin, subsistent encore, après que le moulin a cessé de tourner. D'ailleurs comme le bois, le fer, & les autres matériaux, ne laissent pas de pouvoir servir aux usages qui leur sont propres, lors qu'ils ne servent plus à celui pour lequel le moulin est construit; de même chacune des parties de l'Animal, ou de la Plante, peut fort bien retenir quel-

166 *Nouvelles de la République*
quelques-unes des facultez & des fonctions, qui lui sont particulières, lors qu'elle ne contribuë plus à celles, qui étoient communes à toute la Plante, & à tout l'Animal. M. Boyle ajoûte, pour porter plus loin la comparaison, & pour achever de faire voir combien elle est juste, que quelquefois même le Corps tout entier se peut conserver quelque temps, avec quelques-unes de ses facultez, après qu'il a perdu la vie; tout de même que la structure du moulin ne se ruine pas, & ne perd pas tous ses usages, dès que son mouvement est arrêté. Enfin il conclut qu'il n'est pas plus impossible de ranimer les Plantes mortes, en y faisant rentrer ces Sucs, sans lesquels elles demeueroient privées de vie, que de faire tourner un moulin, qui est arrêté faute d'eau, en lui en donnant ce qu'il lui en faut. Il en allègue pour preuve *la Rose de Fericho*, qui après avoir esté gardée plusieurs années toute sèche, reverdit, & refleurit, tout comme lors qu'on l'a cueillie, lors qu'on la met tremper dans l'eau. Et afin qu'on ne croye pas que ce soit un privilège des Plantes de conserver après leur mort la vertu de faire encore quelques-unes des fonctions qu'on attribué à leur vie; il rapporte l'histoire d'un Corps,

des Lettres. Février 1688. 167

Corps humain, que le célèbre Paré conserva vingt ans entiers, & auquel il coupoit de temps en temps les ongles, qui étoient bien-tôt revenus à leur première grandeur. Il achève cette Partie en remarquant que l'on est si peu d'accord de ce en quoi consiste la *Vie*, qu'on n'a pû encore décider, si les mouches, par exemple, qui reprennent leur mouvement au printemps, étoient mortes à l'entrée de l'hyver, ou si le froid les avoit seulement engourdies.

La II. Partie de cet Ouvrage est toute *Historique*. M. Boyle y fait déposer la Nature en faveur de ses sentimens. De sorte que tout y consiste presque uniquement en *Expériences*. Il a pourtant jugé à propos, avant que de les rapporter, de faire trois ou quatre Observations sur la manière dont la Nature agit toute seule, & sans le secours de l'Art : parce qu'il a crû que ces sortes de Réflexions ne contribueroient pas peu à bien établir son Système. La *Première* de ces Observations est sur la génération d'un Poulet, à laquelle il ne veut pas que la Pondeuse, qui couve l'œuf, contribue davantage que feroit la chaleur tempérée d'un four, ou celle du fumier. La *Seconde* regarde l'Eau, qui, quoi qu'elle passe pour

pour le Corps le plus simple & le plus homogéné de tous les Corps sub'unaires, ne laisse pas de se changer en la substance des Végétaux, de devenir, comme eux, un Corps solide, ferme, opaque, coloré & savoureux, &c. D'où il conclut qu'il n'y arien qui ne puisse revestir toutes sortes de formes & de natures. Dans la *Troisième* il combat l'opinion de la plus-part des Philosophes, qui croient que les racines des Plantes choisissent les suc de la Terre, & n'admettent que ceux qui ont du rapport avec leurs parties. Il fait voir que ce sentiment est manifestement démenti par les fruits qu'on fait porter aux arbres que l'on ente, qui sont si differens de ceux qu'ils porteroient naturellement. Enfin pour une *Quatrième* & dernière Observation il remarque que dans un fromage, qui se pourrit, il y a une prodigieuse difference entre les parties qui sont saines, & celles qui sont gâtées; jusques-là que celles-cy fourmillent de vers de diverses sortes, mais si petits qu'ils sont invisible, sans l'aide d'un bon Microscope. Ce qui fait voir qu'il n'y a point de sorte de changement que celui qui arrive à la contexture d'un Corps ne soit capable d'y produire.

Après

des Lettres. Février 1688. 169

Après cela M. Boyle vient à ses *Expériences*, & c'est par là qu'il finit. Il nous avertit qu'il en auroit pû rapporter un très-grand nombre. Mais il s'est contenté de *Dix*, parce qu'il a cru que c'étoit assez pour son dessein ; & il a préféré celles de Chymie aux autres, les ayant trouvées plus sûres. Au reste quoi qu'elles soient toutes belles & curieuses, on peut dire qu'il en a encore relevé le prix par les judicieuses réflexions qu'il y a faites, soit pour faire voir le rapport qu'elles ont avec ses hypothèses, soit pour en tirer de nouvelles conclusions. Enfin on peut assurer ceux qui ont du goût pour cette manière de Philosophie, qui est peut-être la seule qui puisse donner une solide connoissance de la Nature, qu'ils trouveront dans cette lecture autant de profit que de plaisir.

ARTICLE V.

Dissertationes Physicæ de Igne, Authore PAULO CASATO, Placentino, Societatis Jesu : In quibus non tantum plura ad Ignis naturam spectantia physice explicantur, sed etiam solida totius Physicæ fundamenta-

170 *Nouvelles de la République*
menta traduntur. C'est-à-dire ,
Traitté du Feu, dans lequel on éta-
blit les vrais fondemens de la Phy-
sique. Francofurti , & Lipsiæ,
Sumptibus Jo. Frederici Gleditsch.
Anno 1688. in 4. Pages 392.

NOs Nouvelles du Mois de Dé-
cembre dernier ont déjà parlé de
ce Livre : mais le grand nom-
bre de choses considérables, dont il
est plein, n'ayant pû nous permettre
de donner l'Extrait que des six pre-
mières Dissertations, il a fallu remet-
tre à une autrefois celui des sept autres.
Nous le donnerons donc icy avec le
plus de brieveté qu'il sera possible, ne
jugant pas qu'il puisse être mieux placé
qu'après celui qu'on vient de donner du
Traitté de M. Boyle, avec lequel celui
du *P. Casat* a beaucoup de rapport sans
difficulté.

Dans la *VII. Dissertation*, qui est
l'endroit où nous étions demeurez ,
le *P. Casat* explique à fond sa pensée
sur *l'embrasement des Corps combusti-*
bles, qu'il fait consister dans une Cha-
leur excessive. qui dissout & consume
les parties dont ces Corps sont compo-
sez. Et comme il prétend qu'il y a
dans les Corps Naturels, *Six Elemens*,
ou

des Lettres. Février 1688. 171

ou six Principes ; ſçavoir les *Eſprits*, les *Sels*, & les *Souphres*, qui ſont des Principes actifs ; & *l'Eau*, la *Terre*, & *l'Eſprit froid*, qui ſont des Principes paſſifs ; il attribué aux trois premiers cette chaleur violente. Pour en convaincre le Lecteur, il examine les trois différentes manières dont le feu ſ'allume dans les matières qui en ſont ſuſceptibles ; ſçavoir, 1. La fermentation. 2. L'approche d'un Corps déjà embrazé. 3. Le frottement de certains bois l'un contre l'autre, ou le choc de deux cailloux. Et il entreprend de faire voir qu'il n'y en a aucune, où l'activité des Sels, des Souphres, & des Eſprits, ne ſoit la cauſe du feu qui ſ'allume.

En effet quant à celui qui ſe produit de cette dernière façon, comme par exemple, par le frottement de deux bâtons de laurier, ou de meurier, ou de lierre ; ou par celui du *Caraguaguacu* & de *l'Imbaiba* du Bréſil, par lequel il ſ'allume en un inſtant ; il ſûtient que cela vient uniquement de ce que ce frottement brifant quelques-unes des parties extérieures de ces bois, qui ſont friables, ouvre la porte aux Eſprits, aux Sels, & aux Souphres, qui y étoient renfermez, & qui étant en

172 *Nouvelles de la République*
en liberté agissent de toutes leurs forces contre les autres parties qui sont proches. Après cela il est aisé de comprendre qu'il doit arriver à peu près la même chose dans la *Seconde manière*, qui est la plus ordinaire. Car la violente agitation de ces Esprits, de ces Sels, & de ces Souphres, ne leur pouvant permettre de demeurer tous dans le Corps déjà embrasé, il est clair que s'il y en a tout auprès quelque autre, qui soit propre à les recevoir, ils ne manqueront pas d'y entrer en foule, d'en ébranler les parties, de tirer de prison leurs semblables, qui s'y trouvoient retenus; & que renforcez de ce nouveau secours, ils ne cesseront point d'agiter violemment ce Corps, jusqu'à ce qu'ils en aient détaché toutes les parties, & qu'ils en ayant ruiné toute la texture & tout l'assemblage. Mais comme cela dépend de la disposition des pores des Corps, il n'est pas moins évident que si leur texture n'est pas propre à donner entrée à ces Corpuscules ignées, on auroit beau les exposer au feu, ils n'en sçauroient être endommagés. Et c'est par cette raison, selon lui, que le feu ne peut agir sur cette pierre merveilleuse, qu'on appelle *Alun de Plume*;
pierre

des Lettres. Février 1688. 173

Pierre que l'on file, & dont on fait de la toile, qui ne peut brûler. Que si ce *Lin inextinguible*, dont on a tant parlé, n'étoit point une chimère, ce seroit par la même cause qu'il seroit incombustible. Et en un mot c'est de là que vient que tous les Corps, qui ont beaucoup de Sel fixe, & beaucoup de Terre, & au contraire peu de Souphre mêlé avec l'humeur qui unit leurs parties, résistent si bien au feu. Enfin pour ce qui est de la *Fermentation*, qui est, par exemple, la manière dont le foin qui n'est pas bien sec s'embrase, il prétend qu'on n'en doit encore chercher la cause que dans la violente agitation des Souphres & des Sprites, qui y sont retenus, & qui menant à se détacher, à mesure que l'humeur superflue détrempe les Sels, & peuvent manquer d'y causer une grande effervescence. En effet l'exemple de plusieurs Compositions qu'on allume en crachant dessus, ou en y jetant un peu d'eau, fait voir clairement que c'est cette desunion des Sels d'avec ces autres Parties, qui leur donnant le moyen de s'échapper de leurs liens, & de faire librement leurs ravages, cause ces sortes d'embrasemens.

Comme

Comme la *Flamme*, & la *Fumée*, sont les suites les plus naturelles de l'embrasement des Corps combustibles, le P. Casat en parle dans la *VIII. Dissertation*. Il veut que la *Flamme* ne soit autre chose qu'un amas de parties sulphurées, qui sortant en foule du Corps embrasé, comme un torrent impétueux, entraînent avec elles d'autres parties aqueuses, terrestres, salées, & spiritueuses. De sorte que, selon lui, il faut que la flamme cesse, lors que cette grande quantité de particules sulphurées vient à se diminuer; ou lorsqu'elles n'emportent plus avec elles ces particules aqueuses, mêlées avec les terrestres, qui rendent la flamme visible. Pour la *Fumée*, elle n'est autre chose, à son avis, qu'une *exhalaison qui se peut enflammer*; & il ne trouve point d'autre différence entre la *Fumée* & la *Flamme*, sinon que celle-là a moins de particules sulphurées, & qu'elles y sont dans une moindre agitation; mais qu'elle en a beaucoup de salées, comme il paroît par l'effet qu'elle fait sur les yeux, & sur les chairs qu'on y expose; & qu'elle a aussi un grand nombre de particules terrestres, comme il paroît par la *Suie*, & par la *Cadmie*. Au reste cet Au-
theur

des Lettres Février 1688. 175

theur ne tient pas que toutes les parties qui font la fumée, soyent toujours assez grossières pour être apperçues. Par exemple, il prétend qu'il en exhale incessamment de la *naphte*, aussi-bien que d'une certaine herbe, dont parle Plin ; & que comme elles sont fort grasses, & qu'elles composent autour de ces deux Corps une espèce d'*Atmosphère*, c'est ce qui fait qu'ils s'embrasent si facilement, dès qu'on les approche du feu à une certaine distance. Il ne doute pas non-plus qu'il n'en sorte presque incessamment de fort subtiles de tous les Corps odoriferans ; & il est persuadé que si ceux qui font consister l'odeur, qu'ils répandent, en des espèces intentionnelles, avoient fait tant soit peu de réflexion sur les effets qui en procedent, ils auroient quelque sorte de honte de s'être arrêtez à des chimères, & de n'avoir pas compris qu'il est ridicule de leur attribuer, par exemple, l'effet du charbon de terre sur ceux qui n'y sont pas accoutumez, & de s'imaginer que des espèces intentionnelles puissent faire mal à la teste.

Mais parce que les *Lampes perpétuelles*, dont parlent les Anciens, paroissent contraires à cette continuelle éruption de particules sulphurées, fa-
I lées,

176 *Nouvelles de la République*
lées, spiritueuses, en quoi nôtre Au-
theur fait consister la flamme; il n'a
eu garde de manquer à s'expliquer là-
dessus. Il examine donc les histoires,
qu'on en raporte, & parmi lesquelles
on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort
curieuses; & après y avoir fait quantité
de réflexions, il conclut, ou que ces
Lampes étoient des *Phosphores*, qui a-
voient une lumière sans chaleur; tel
qu'on dit qu'on en trouva un en 1653.
près de *Valence* en Dauphiné, dans un
champ où l'on découvrit quantité de
sepulchres antiques; & tels qu'on en
présenta deux, il n'y a pas, dit-on,
fort long-temps à son Altesse Serenissi-
me Monseigneur l'Electeur de Brande-
bourg; ou que la plus part de de ces his-
toires ne sont que de pures fables. Il
finit cette Dessertation par les diverses
Couleurs, qu'on remarque dans la flam-
me, & qu'il prétend qui ne sont que des
effets de la diversité de la matière qui la
compose.

Il parle dans la IX. *de l'extinction*
du Feu, & il tâche de faire voir com-
ment, selon son hypothèse, il arrive
qu'une force étrangère le fasse mourir.
Et pour ce qui est de la *Flamme*, com-
me elle ne consiste, selon lui, que dans
la violente agitation des petits feux, &
dans

des Lettres. Février 1688. 177

dans la dissolution des autres parties du
 Corps combustible, il est assez clair que
 tout ce qui vient s'opposer à cette agi-
 tation, & à cette dissolution, doit
 l'éteindre. Et effet c'est ainsi qu'il
 prétend qu'elle s'éteint dans cette ad-
 mirable machine de M. Boyle, par
 laquelle ce sçavant homme a trouvé le
 moyen de raréfier l'air de telle sorte
 qu'il occupe treize mille fois plus d'es-
 pace qu'il ne faisoit auparavant: & il
 n'a pas de peine à montrer comme quoi
 les particules, qui forment la flamme
 par leur agitation, n'y peuvent avoir
 leur mouvement libre. C'est par la
 même raison qu'il fait voir qu'une
 chandelle s'éteint quand on la souffle,
 ou quand on la secoue violemment.
 Enfin c'est ce qui fait, selon lui, qu'on
 arrête facilement l'embrasement par
 toutes les choses qui bouchent les pores
 du Corps, d'où la flamme sort, & qui
 retardent ou arrêtent le mouvement
 des parties sulphurées. On croit que
 c'est l'effet que fait la pierre appelée
Zingnites, qu'on n'a qu'à tenir sur le
 bois allumé, pour en éteindre la flam-
 me; & c'est encore ce que font, & la
 terre, & le vinaigre, qui éteignent si
 puissamment le feu. Car quoi qu'il
 semble qu'il n'y ait rien de si propre à
 I 2 cela

178 *Nouvelles de la République*
cela que l'eau ; il est certain néanmoins
qu'en bien des rencontres , elle ne
fait qu'accroître l'embrasement ; parce
qu'elle ne bouche pas assez exactement
les pores de la matière embrazée , &
que la violence du feu la résout inconti-
nent en vapeur ; ou parce que l'onétuo-
sité de cette matière ne permet pas
qu'elle y entre. C'est ce qui se voyoit
dans ce feu, dont parle * Photius qu'on
voyoit brûler nuit & jour dans un en-
droit de la Lycie , & que l'eau allu-
moit , bien loin de l'éteindre ; mais qui
s'esteignoit avec du fumier. Et c'est ce
qui se void encore aujourd'hui dans du
charbon qu'on tire de la terre , & qui
s'éteint , non avec de l'eau , mais avec
de l'huile , qui bouche ses pores , ce
que l'eau ne peut pas si bien faire : &
dans la graisse d'un certain poisson de la
Chine , nommé *Hajul* , dont on dit
qu'il n'y a point de moyen d'éteindre la
flamme , lors qu'une fois le feu s'y est
pris. En un mot, soit qu'il s'agisse , ou
de la flamme , ou de la braize , ou de
quelque autre feu que ce soit , on peut
dire généralement qu'il s'éteint par
tout ce qui ferme les pores du Corps
embrazé , & qui empêche le mouve-
ment libre des particules ignées.

Les

* *Bibl. Cod. 72.*

des Lettres. Février 1688. 179

Les Cendres font la matière de la X.
Dissertation. On sçait bien que c'est ce
qui reste de la matière combustible, lors
que le feu a consumé toute l'humeur qui
en unissoit les parties. Je dis ce qui
reste de la matière combustible. Car quoi
qu'il se fasse une pareille dissolution
dans les autres Corps, qui ne sont pas
inflammables, tels que sont les pierres
& les métaux; cependant le feu ne
les réduit pas en cendres, mais en
chaux; qui est différente des cendres,
non-seulement en ce qu'elle est d'une
consistance plus solide, mais encore en
ce que les choses qui y ont été réduites,
comme les métaux calcinez, se peuvent
souvent rétablir; ce qui n'arrive jamais
au bois, & aux autres Corps, qui ont é-
té réduits en cendres. Après cette re-
marque, le P. Casat dit un mot de ces
feux, dont parle *Solin* sur le chapitre
de l'*Angleterre*, dont les cendres se dur-
cissoient en pierre; & de ce feu de *Sainte*
Brigide en *Yrlande* dont on prétend
nous faire accroire que les cendres ne
s'augmentent point, quoi qu'il s'y soit
consumé tant de bois depuis plusieurs
siècles: Conte qui sent fort l'esprit
du Couvent. Il examine en-suite ce
que *Tite Live* & *Valere Maxime* rap-
portent de certaines cendres, qui de-
I ; me-

180 *Nouvelles de la République*
meuroient immobiles aux vents les plus violens. Et comme la plus belle production, qu'on puisse tirer des cendres est le *Verre*, il n'oublie pas d'en parler au long. Il en rapporte l'origine & l'invention tirée de * *Pline*; & il dit des choses assez curieuses sur les principes qui le composent, & sur la manière dont il se fait.

Au reste quoi qu'il remarque une grande différence entre les Cendres, selon les divers Corps, dont elles sont faites, & qu'elles produisent de très-différens effets, il leur attribue pour tant cecy de commun à toutes, que leur principale vertu consiste dans leur *Sel*: ce qui l'engage à parler en général de quelques-unes des propriétés du *Sel*. Il dit entr'autres choses là-dessus que comme rien n'est plus propre pour rendre fertiles les terres marécageuses que d'y répandre du sel; il n'y a rien aussi qui ait plus de vertu pour rendre fécondes les femmes, qui sont stériles par trop d'embonpoint, que l'usage modéré du sel parmi leurs alimens ordinaires; parce qu'il consume la trop grande humidité qui est dans les corps, aussi-bien que celle qui est dans les terres. Mais combien (s'écrie l'Auteur, qui veut se réjouir en cet endroit,) combien

* *Lib. 36. cap. 26.*

„ en eust-il fallu pour réduire à une
„ taille raisonnable *Rabbi Eleazar*, &
„ *Rabbi Ismael* ; qui avoient le ventre
„ figros, que lors qu'ils s'approchoient
„ l'un de l'autre aussi près qu'ils le pou-
„ voient, deux bœufs, des plus puis-
„ sans, eussent pû passer entre eux deux,
„ sans les toucher ? C'est un conte
tourné à la Juifve, dont le P. Casat dé-
clare qu'il est redevable au Medecin
Riolan le fils. Mais quoi que la prin-
cipale vertu des Cendres soit dans leurs
Sels, & que nôtre Auteur fasse un
long détail des proprieté qu'ils ont,
des effets qu'ils peuvent produire, des
maux qu'ils guérissent, &c. elles ne
laissent par d'avoir des usages, qui ne
regardent point les Sels en particulier.
Par exemple, nôtre Auteur remarque
que quantité de gens, qui veulent avoir
de belles fleurs, en les semant dans l'in-
stant que la Lune renouvelle, ne
trouvent point de meilleur moyen d'at-
traper justement ce point de renou-
vellement que d'avoir des cendres au
fond d'un vaisseau plein d'eau ; parce
que dans ce moment-là, il ne manque
pas de monter à la surface de l'eau de
petites bouteilles, qui s'y élèvent des
cendres, pourvu qu'elles soient bien
cuites & qu'elles ne soient pas trop

182 *Nouvelles de la République*
vieilles. Et comme il se persuade que
c'est là un effet des influences de la Lu-
ne, il en prend occasion de parler du
flux & du reflux, qu'il croit pouvoir
attribuer à une fermentation, que ces
influences produisent au fond de la
Mer, & il dit sur ce sujet des choses
fort curieuses.

Les *Eaux fortes* ont tant de rapport
avec le feu, qu'on les peut considérer
comme une espèce de feu liquide. C'est
ce qui oblige le P. Casat à leur donner
sa *XI. Dissertation*. On appelle ces
eaux *Stygiennes*, parce que comme
l'eau du fleuve *Styx*, dans la Thessalie,
avoit bien-tôt rongé les vaisseaux du
métal le plus solide, comme ceux
d'argent, d'airain, ou de fer; les
eaux fortes font le même effet sur les
métaux, qu'elles ont bien-tôt dissous
en des particules très-minces & ré-
duits par la *précipitation* en une espèce
de chaux. Pour bien expliquer la rai-
son de cette vertu corrosive, on remar-
que icy que toute l'acrimonie des Li-
queurs leur vient des Sels qui y sont
mêlez; & on le prouve par diverses
compositions rongeanes, par l'ancre,
par le suc des *Ananas*, & par l'eau
d'un certain lac salé du Comté de
Mansfeld, dans lequel si les pêcheurs
laissent

des Lettres. Février 1688. 182

laissent aller trop avant leurs rets, ils s'y brûlent, tout de même que s'ils les avoient jettez dans le feu. En effet comme il y a de diverses sortes de Sels, & que les uns ont bien plus d'activité que les autres; il y a aussi de diverses sortes d'eaux fortes, dont les unes, par exemple, auront bien la force de dissoudre l'argent, mais ne pourront dissoudre l'or, comme l'eau de *séparation*; & les autres au contraire auront la vertu de dissoudre l'or, sans pouvoir faire d'impression sur l'argent, comme l'eau *regale*. On pourroit encore mettre au nombre de ces sortes de liqueurs le Suc qu'on tire des feuilles de *genévre*, qui dans trois jours fond si bien la limaille d'or qu'elle est liquide comme de l'eau; & celui d'un certain fruit de la Chine, nommé *Peci*, qui lors qu'on le mange, & qu'on met en même temps dans la bouche un morceau de cuivre, rend ce cuivre si mou, qu'on le peut mascher aussi facilement que le fruit. Mais rien n'est plus merveilleux que l'effet du Sel de l'huile de Tarte dans ce qu'on appelle l'*Or fulminant*, qui est un or dissous & précipité par le moyen de cette huile, & qui imite admirablement le bruit du tonnerre, & la violence de la foudre, d'où

184 *Nouvelles de la République*
il a tiré son nom. Car qu'il faille attribuer à ce Sel tout ce fracas, nôtre Auteur prétend qu'on n'en peut douter, puis que le fer réduit en chaux par ce même sel, a aussi la vertu de fulminer. En effet les raisons qu'il en donne, semblent rendre son hypothèse incontestable.

Après avoir parlé de toutes les choses qui ont du rapport à la chaleur du feu; il passe, dans la XII. *Dissertation*, à son autre Propriété qui est la *Lumière*. Il n'est pas de l'avis de ceux qui ne font de la *Lumière* qu'une simple *Qualité*. Il croit, avec les Philosophes modernes, que c'est une véritable *Substance*. Il prétend même que *Moyse* en dit assez pour nous en convaincre, & que la conformité des noms, que la *Langue Sainte* donne au feu & à la lumière, sert à nous apprendre que la lumière n'est au fond autre chose que le feu. Comme donc il a posé cy-dessus qu'il y a plusieurs sortes de feux, & qu'il les a tous compris sous deux genres principaux; sçavoir les feux *celestes*, & les feux *terrestres*; il fait icy cette même distinction à l'égard de la *Lumière*; & il soutient qu'au quatrième jour de la création, où Dieu renferma dans
les

des Lettres. Février 1688. 185

les Astres la lumière qu'on nomme *Celeste*, il répandit en même temps dans le monde inférieur, & dans les Corps qui y sont, celle qu'on peut appeler *Terrestre*. C'est ce qu'il prouve par divers exemples, comme par celui des bois qui jettent une lueur la nuit. Par celui du linge, qu'on a plié & serré, après l'avoir fait chauffer au feu, & qui jette des étincelles, lors qu'on le déplie & qu'on le frotte dans les ténèbres. Par les étincelles qu'on a vû sortir des cheveux de plusieurs personnes, lors qu'on les peignoit dans l'obscurité. Par la lueur des harangs dans la mer: par celle des vers luisans, &c. Toute la difficulté qu'il peut y avoir, c'est de sçavoir précisément à quoi l'on doit attribuer cette lumière; si c'est aux *Esprits* ou aux *Sels*. Nôtre Auteur ne balance point à se déterminer là-dessus. Il croit que cette lumière vient principalement des *Esprits*; mais il croit aussi que les *Sels* y ont part assez souvent. Il en allégué pour preuve, entre autres choses, la pierre de *Bologne*, qu'il faut calciner & réduire en un sel fort acré, pour la rendre capable de luire dans les ténèbres. Il parle à cette occasion de divers autres *Phosphores* & particulièrement de deux fort curieux

1 6 rieux

186 *Nouvelles de la République*
rieux, qu'on a nouvellement inventez,
& dans lesquels il ne doute point qu'il
n'entre beaucoup de Sels volatiles.
Mais parce qu'il a bien vû qu'on lui
pouvoit objecter qu'il ne paroît pas que
la Lumière soit aussi répandue qu'il le
prétend dans toutes les parties de ce
monde inférieur, puis qu'après tout il
y a si peu de Corps terrestres qui luisent:
il essaye de se tirer de cette difficulté,
en disant que cela vient de ce que les
Particules de la Lumière, ou les *petits*
feux qui sont dans les autres Corps,
n'ont pas la liberté de se mouvoir,
comme il le faudroit, pour produire
cette splendeur, que les Latins appel-
lent *Lumen*, pour la distinguer d'avec
la lumière propre & naturelle du
Corps lumineux, qu'ils appellent *Lux*
& qui est comme le principe & la sour-
ce d'où cette splendeur procède. Pour
faire mieux comprendre quel est son
sentiment là-dessus, il explique fort
curieusement toute la manière dont il
conçoit que se fait cette *illumination*,
ou cet épanchement de lumière. En
quoi il suit tellement *Descartes*, quoi
qu'il ne le nomme pas, qu'il n'a mê-
me pû s'empêcher d'appeller les choses
des mêmes noms, comme lors qu'il
donne le nom de *globules* aux parti-

CH.

des Lettres. Février 1688. 187

eules étherées, qui ne sont autre chose que la *Matière subtile* de ce Philosophe.

Il y a trop de liaison entre la Lumière & les Couleurs, pour ne parler pas de celles-cy, après avoir parlé de la Lumière. Nôtre Auteur y emploie aussi sa *XIII. Dissertation.* Il n'entreprend pas néanmoins d'en traiter la matière à fond. Il se contente d'expliquer brièvement les divers changemens que le feu y peut apporter, après avoir dit deux mots de leur Nature. Il est encore icy parfaitement d'accord avec *Descartes*. Il fait consister, comme lui, la Couleur dans le double mouvement de direction & de roulement des globules de la matière étherée; & il prétend aussi bien que *Descartes*, que la diverse contexture des superficies des Corps opaques, qui renvoient ces globules, est la principale cause de ces modifications de leur mouvement, & ce qui fait que selon les diverses impressions qu'ils font sur nôtre rétine, nous voyons les objets de diverses couleurs. Après cela il ne lui est pas difficile de faire voir que le feu, & même les Corps qui ne sont chauds qu'en puissance, ayant la force de changer la contexture des Corps sur

188 *Nouvelles de la République*
lesquels ils agissent, ils doivent aussi
en changer facilement la couleur. Il
en donne des exemples fort curieux;
auxquels il en ajoute d'autres, qui ne
le sont pas moins, pour faire voir,
que l'eau, & souvent encore l'air, se-
lon qu'il est sec ou humide, peuvent
faire la même chose. Le plus confi-
dérable est celui d'une admirable *Sta-
tuë*, qu'on voit sur une montagne de
la Chine, qui marque sans jamais y
manquer, les divers changemens de
temps, par les changemens de couleur
qui lui arrivent.

ARTICLE III.

*Présages de la Decadence des Empi-
res, ou sont mêlées plusieurs Obser-
vations curieuses touchant la Reli-
gion & les affaires du Temps. A.
Mekelbourg, chez Rodolphe Ma-
kelkauw. 1688. in 12. Pages 262.*

Prédire l'avenir est une si belle cho-
se, qu'on ne voit guères de gens,
qui ne s'en fassent un grand hon-
neur, & qui ne parlent d'un ton dé-
cisif, pour peu qu'ils croient avoir lieu
de se flatter de cet avantage. Voicy
pour

des Lettres. Février. 1688. 189

pourtant un Inconnu, qui quoi qu'il paroisse assez sçavant dans cette science, semble mépriser la gloire qui lui peut revenir de son travail; & qui ne prétend d'ailleurs nous donner ses *Présages* que pour des conjectures, *qu'il ne sçait pas si l'événement vérifiera.* Ainsi de quelques raisons & de quelques exemples qu'il les appuye, il veut bien qu'on ne les croye pas plus infailibles que les *Prognostics des Medeciens*; & il convient de bonne foi que comme il arrive assez souvent que la Nature appelle du jugement de ces Messieurs, lors qu'ils ont condamné leurs malades, souvent aussi les Etats trouvent des ressources inespérées, lors qu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine.

Comme il y a toujours eu des gens qui ont regardé les *Eclipses*, les *Apparitions des Comètes*, les *grandes Conjonctions des Planètes*, &c. comme des *Présages* fort sûrs de la décadence des Empires, nôtre Auteur commence par là, & il déclare d'abord quelle est la situation de son esprit à l'égard de ces *Phenomenes*. Il n'est, dit-il, ni du nombre de ces *Esprits forts*, qui font profession de douter de tout, seulement parce qu'il est
beau

beau de se distinguer par là du Vulgaire, ni du nombre de ces *Esprits crédules*, qui trouvent du mystère partout, & qui font venir à tout ou l'Eclipse, ou la Comète; & il regarde généralement les *Astrologues* comme des visionnaires. Mais il ne laisse pas de croire que ces *Phénomènes* peuvent bien estre les *Présages* de quelques événements, puis qu'ils en peuvent estre les *Causes physiques*. C'est ce que deux choses entre autres lui font trouver fort apparent. La *Première* est qu'il n'est pas possible que la matière celeste cesse tout d'un coup d'être agitée par la lumière d'un Astre qui s'éclipse, ou qu'au contraire elle soit muë extraordinairement par les rayons d'une Comète, sans qu'il arrive un grand changement dans la situation de ses parties, & dans la détermination de leur mouvement, & sans qu'il s'y fasse des fermentations extraordinaires. La *Seconde* est que comme il est fort difficile que cette matière ainsi altérée ne passe bien-tôt dans nôtre Ciel, & qu'elle n'arrive enfin jusqu'à nous; il ne se peut pas faire qu'elle y vienne, sans y causer un changement proportionné à celui qu'elle a reçu elle-même, & sans altérer nos esprits & nos

hu-

des Lettres. Février 1688. 191

humeurs , par le moyen de l'air que nous respirons , des alimens que nous prenons , & par toutes les choses qui nous environnent , & qui se trouvent imprégnées de la vertu de ces influences. D'où il conclut qu'il est très-possible qu'il se fasse dans le monde des révolutions & des changemens , que ces influences produisent ; & qu'à la vuë de ces Phenomènes on peut présager qu'il arrivera quelque chose de nouveau. Car il n'importe qu'on ne sente point comment les choses s'y préparent , parce que nous n'avons pas des organes propres à nous en faire appercevoir , & qu'il en est des altérations , que ces Phenomènes apportent , comme de ces dispositions aux prochains changemens de temps , qui se font si bien sentir à la plus-part des animaux , par les mouvemens qu'ils causent en eux , pendant que nous ne sentons rien de semblable dans nous-mêmes. Il ne faut pas même s'étonner si ces influences portent leur vertu jusques dans notre sang & dans nos esprits , sans que nous le remarquions ; puisque nous recevons bien , sans y prendre garde , le venin d'un air infecté ; & que nous ne sentons point comment , après un accès de fièvre , la matière
d'un

d'un nouvel accès se prépare au-dedans de nous. Tout cela peut donc, à ce que tient nôtre Auteur, contribuer secrètement aux événemens que nous voyons; & il ne croit pas qu'il faille douter que selon l'abondance ou la force de l'influence qui domine, les choses terrestres ne soient disposées à de certains changemens; ce qui passant jusqu'aux hommes leur doit aussi donner des penchans & des inclinations pour les nouveautez, qu'on void arriver quelques-fois après ces Signes extraordinaires. C'est par là que l'Auteur prétend que la persécution qui s'est allumée de nos jours dans toutes les parties de l'Europe, peut être l'effet de quelque influence maligne, qui a tourné les esprits de ce côté-là puisqu'il n'y a pas long-temps qu'on a vû dans le Ciel tous les Signes que l'on croit ordinairement qui présagent de semblables choses.

Cependant comme ce n'est pas sur ces sortes de Présages que l'Auteur a dessein d'appuyer le plus; il passe assez légèrement sur les applications qui s'en peuvent faire, & sur les conséquences qui s'en tirent, & sans s'arrêter à toutes les difficultez qu'il s'aperçoit bien qu'on lui peut faire la-dessus,

dessus, il se contente d'en résoudre
ceux, qui lui ont paru plus considéra-
bles que les autres. La Première est
que ces influences étant toutes maté-
rielles peuvent bien agir sur le Corps,
mais non pas sur l'Ame: d'où il s'en-
suit qu'elles ne peuvent, ni présager,
ni produire des événemens, qui dé-
pendent des volontez & des détermi-
nations de esprits des hommes.
L'Authéur se tire facilement de cet-
te difficulté, en répondant que l'union
de ces deux Parties est si étroite, &
que la corruption de l'homme a tel-
lement soumis l'Ame au Corps, que
c'est assez que les Influences agissent
immédiatement sur le Corps, pour
exciter par son moyen des mouve-
mens extraordinaires dans l'Ame. La
deuxième objection ne lui fait guères
plus de peine. On s'étonne que ces
Phénomènes ne présagent jamais rien
de bon. On ne peut comprendre que
ces Influences soient toujours mali-
gènes: & l'on dit que si leur vertu
étoit aussi grande qu'on la fait, elles
donneroient du moins quelques-fois
de bonnes dispositions à la matière.
Nôtre Authéur répond que les Influ-
ences ne peuvent agir sur les Corps in-
térieurs, que selon la disposition qu'el-
les

les y trouvent: qu'elles ne leur donnent pas de nouvelles inclinations, ou de nouveaux mouvemens, mais qu'elles aident seulement à leur penchant, & qu'elles le rendent plus violent & plus invincible. D'où il s'ensuit que toutes choses ayant déjà de mauvaises dispositions, & les hommes en particulier n'ayant que de mauvais penchans, soit à l'égard du corps, soit à l'égard du cœur, on ne doit pas être surpris si les influences produisent plutôt des effets funestes & fâcheux que des événemens agréables.

Mais quoi que nôtre Auteur soit persuadé que ces sortes de *Phénomènes* soient des signes presque assurez de quelque révolution considérable; cependant comme on n'y void point de caractère qui marque où l'Influence doit tomber; ni rien qui détermine assez clairement de quelle nature cette révolution doit être, il n'approuve pas qu'un homme sage fonde ses conjectures là dessus; ou si l'on veut y avoir égard, il conseille qu'on se donne garde de sortir des *généralitez*, pour entrer dans le détail, ou de la chose, ou des lieux, ou des personnes, que le Phénomène regarde. En général il est dangereux de déterminer si précisément le particulier des choses futures.

des Lettres. Février 1688. 195

„tures. *Cardan*, tout habile hom-
„me qu'il étoit, s'y trouva attrappé,
„lors qu'il se hazarda de promettre
„une longue vie à *Edouard VI.* La
„mort précipitée de ce Prince lui don-
„na un cruel démenti: il fallut avoir
„recours à un second calcul, pour trou-
„ver qu'il avoit eu raison de mourir
„comme il avoit fait, & qu'un mo-
„ment plus tost ou plus tard sa mort
„n'auroit pas esté dans les règles.
Si nous en croyons nôtre Auteur, il
en doit arriver fort souvent de même
à ceux qui veulent deviner l'effet par-
ticulier de ces Phénomènes, qui en
peuvent présager de si differens. On
peut dire en général qu'il arrivera
quelque chose: mais il n'y a point
de pénétration humaine, qui puisse
dire positivement ce qui arrivera.
Ainsi des Présages si vagues & si in-
certains n'étant pas capables de mener
fort loin ceux qui n'aiment pas à se
méprendre, nôtre Auteur, qui
ne void pas qu'il y puisse trouver tout-
à-fait son compte, passe à d'autres,
qu'il croit plus sûrs aussi bien que plus
précis, & dont il tâche de trouver
les sources dans la constitution même
& dans la nature des choses humaines.

Il en compte jusqu'à *Six*, qui lui
pa-

196 *Nouvelles de la République*
paroissent tous de fort grand poids,
& dont il tire le premier de *la lan-*
gue Durée des Empires. Car comme
les Empires ne sont pas d'une autre
nature que le reste des choses d'icy-
bas, ils ne peuvent pas être exempts
de la Loy commune qui les assujettit
toutes au changement; & quoi qu'ils
subsistent les uns plus & les autres
moins, c'est en général le destin de la
Souveraine Puissance que de n'être pas
éternelle. Il croit donc qu'on doit
regarder une durée de *Douze* ou de
Treize Siècles comme la plus longue
vieillesse où les Etats doivent arriver;
puis que d'un côté on est bien cer-
tain qu'il n'y en a eu qu'un fort petit
nombre qui aient atteint jusques-là,
& que de l'autre on n'a point de cer-
titude qu'il y en ait jamais eu qui aient
passé ces bornes. On sçait bien que
tout le monde ne tombe pas dans ce
sentiment. Mais l'Auteur déclare
qu'il conte pour rien toutes les fables
qu'on débite touchant l'origine des E-
tats, qui ont esté les premiers connus
après le Deluge, & auxquels on attri-
buë une durée qui passe toute pro-
babilité & toute créance. Il s'atta-
che sur tout à combattre les 1700.
ans de durée qu'on prétend donner à
la

des Lettres. Février 1688. 197

la Monarchie *des Egyptiens*. Il s'inscrit là-dessus en faux contre la Chronologie des plus célèbres Historiens; d'un *Iosephe*, d'un *Africanus*, d'un *Eusebe*, d'un *George Syncelle*; & il étale en cet endroit une Critique fort sçavante, & fort curieuse. Il dit que l'*Egypte* a esté sujette à tant de diverses révolutions, qui ont fait passer la Puissance Souveraine d'un Peuple à un autre, qu'on ne doit pas conter pour un même Empire un Etat qui a changé tout autant de fois qu'il s'est vû conquis & subjugué par des Princes & par des Peuples différens. Il conteste, de la même sorte, la durée de ces autres *anciens Etats*, qu'on prétend qui ayent passé au delà de treize ou quatorze Siècles. Il soutient qu'il y a beaucoup de méconte dans ces supputations, & il remarque que le plus souvent l'erreur vient, ou de ce que l'on a confondu plusieurs Monarchies en une; ou de ce que l'on a marqué le commencement d'une Monarchie trop haut, en le prenant, par exemple, dès le naissance de celui qui a donné son nom à un Pais, quoi qu'il se soit encore écoulé fort souvent bien des années, jusques à ce qu'il s'y soit formé un Etat; ou enfin de ce
qu'on

qu'on a quelque-fois changé en des Rois de simples Particuliers, qui n'avoient d'autorité que sur une nombreuse famille. En un mot il croit qu'à juger sur ce pied-là de la Chronologie de tous ces Etats, il ne s'en trouvera pas un de la durée duquel on ne puisse retrancher légitimement plusieurs centaines d'années. Ce qui lui fait dire que si l'on accorde mille ans de durée à celui de tous qui aura duré le plus, on lui donnera pour le moins tout ce qu'il peut justement prétendre. *L'Empire Romain* est le premier qui ait passé l'âge de tous ceux qui l'ont précédé. Car on s'accorde à lui donner environ 1230 ans; encore faut-il les compter du jour de la fondation de Rome, & y comprendre les années de sa décadence, c'est-à-dire, & le temps auquel l'Empire n'étoit pas encore, & celui auquel il n'étoit plus. *Constantinople* a conservé sa grandeur à peu-près autant. La République de *Venise* ne prétend pas avoir duré plus de 1235. ans. Pour la *Chine* c'est un país encore trop peu connu pour sçavoir quel fondement on doit faire sur ses Histoires. Enfin douze ou treize cens ans paroissent le dernier âge, où puissent atteindre les Etats; & nôtre Auteur conclut qu'un
Estat

Estat, qui a rempli ce long espace de temps, sans qu'il luy soit arrivé d'interruption, qui ait changé le cours de sa destinée, doit par cela même estre regardé comme étant fort voisin de sa décadence, puis qu'il ne peut avoir tant duré, sans s'être approché insensiblement de sa fin.

La grande *Prosperité* des Etats est, à son avis, un autre Présage, qui semble les menacer de leur ruine. Car c'est, dit l'Autheur, une fatale propriété de toutes les choses de la Terre, qu'elles commencent à décroître dès-lors qu'elles ne croissent plus. On passe en un moment d'une grande fortune à un grand revers. C'est ce qu'il remarque que l'on peut prouver par une induction presque universelle de tous les Etats du Monde; & il en rapporte une infinité d'exemples de ceux qui sont les plus illustres & les plus connus. On peut voir icy, comme en un tableau, les plus considérables révolutions, qui sont arrivées dans le Monde; l'abbaissement souvent imprévu des Puissances les plus redoutées, & les prompts chûtes des Etats les plus florissans. Mais l'Autheur veut que pour comprendre la force de ce Présage, on prenne garde à ces trois

K

cho-

200 *Nouvelles de la République*
choses. La *Première* que les revers
qui arrivent aux Etats, après une pro-
spérité éclatante, n'en produisent pas
toûjours l'entier anéantissement; mais
qu'ils les réduisent à se voir piller &
démembrer, sans dire mot, comme
ils ont démembre & pillé les autres.
La *Seconde*, que la prospérité suspec-
te n'est pas celle d'un Etat nouveau;
mais que quand il y a long-temps qu'un
Etat subsiste dans le monde, un excès
de prospérité le menace d'un mal-
heur proportionné à la grandeur de
sa fortune. La *Troisième*, que ce
Présage regarde bien moins les petits
Etats, qui suivent la fortune des au-
tres, que les grandes Monarchies, qui
tiennent un grand rang dans le monde,
& dont les affaires interessent la plus
grande partie de l'Univers.

On compte pour III. Présage les
Vices, qui naissent de la prospéri-
té; dont le plus commun est l'*Or-
gueil*, qui ne manque guères jamais
d'être suivi de la *Decadence*. On re-
marque sur ce sujet qu'on n'a presque
point vû de Princes superbes, dont
la fin ait esté heureuse; & que ceux
qui ont pris les titres les plus magni-
fiques ont esté d'ordinaire les plus mal-
heureux. Le surnom de *Grand*, si
nous

nous en croyons notre Auteur, a presque toûjours esté de mauvais augure: & comme si Dieu ne pouvoit souffrir qu'on lui ôtast le privilége de se parer seul d'un éloge si glorieux, on fait voir icy par une longue énumération, tirée de l'Histoire ancienne & moderne, que ce Titre a esté fatal à la plus-part de ceux qui l'ont pris. *L'Infidélité* vient après l'Orgueil, comme un second vice que la prospérité engendre. Car il arrive fort souvent que ceux, à qui la fortune est trop favorable, conçoivent pour les autres un si grand mépris, qu'ils ne les croient pas dignes qu'on garde avec eux quelques mesures de justice & de bonne foy. De là vient la facilité qu'ont les Princes trop heureux à manquer à leur parole; sans considérer que la perfidie est pernicieuse à ceux qui en usent, & que tout tombe en confusion dèsque ce lien commun des affaires humaines est rompu. Mais Dieu, qui est le protecteur de la Vérité & de la Justice, permet d'ordinaire que les violateurs de la foi soient punis par leur propre crime. Et pour ne point parler icy de ce *Louys* Roi de Hongrie, à qui un serment violé fit perdre la vie avec la Couronne; on

K 2

remar-

remarque que *Charles Quint* ruina les affaires, & donna le branle à la décadence de sa Maison, par un manquement de parole. Enfin on met au nombre des vices, qui naissent de la Prospérité, & qui menacent les Etats d'une prochaine décadence, l'*Oppression des foibles*; la *Terreur des Etrangers*; & sur tout, l'*Excès de la flatterie* indigne & outrée, qui donne aux Puissances humaines la gloire & les éloges de la Divinité. Car comme Dieu ne prend point plaisir qu'on lui égale les hommes, il ne faut pas douter que sa jalousie ne l'intéresse à abaisser ce que la flatterie élève si haut. On prétend donc que c'est icy un des Présages les plus malheureux, & que le cri le plus affreux des Oyseaux de mauvais augure ne devoit pas faire tant de peine que ces voix flatteuses, qui corrompent le cœur par l'oreille, & qui font perdre aux hommes, que la prospérité enchante, la connoissance de ce qu'ils sont.

Le IV. Présage qu'on ajoûte aux précédens, est l'*Esprit de Persecution*, qui a toujours, dit l'Auteur, entraîné la ruine des Etats, où il a regné. En effet il faut convenir qu'il n'y a rien de plus injuste, quoi qu'il n'y ait rien

rien de plus commun, & que, s'il en faut croire nôtre Auteur, la plupart des hommes soient persécuteurs d'inclination. Pour faire connoître combien ils ont tort, on entre icy dans un sçavant examen de *la Nature & des Droits de la Conscience*. On fait voir par la propre idée, qu'on en doit avoir naturellement, qu'elle est ce qu'il y a de plus libre & de plus inviolable dans l'homme; & que c'est commettre la plus grande de toutes les injustices que de vouloir entreprendre de la forcer. Mais quoi qu'il ne soit pas permis de lui faire violence dans les sentimens; on montre poutant qu'il ne s'ensuit pas que la *Tolerance* doive être sans bornes, & qu'il faille souffrir indifféremment toutes sortes de Partis & de Sectes dans la Religion. L'Auteur tient donc 1. Que la *Tolerance* est due quand elle a esté promise. 2. Qu'on en doit user envers tous ceux, qui n'ont point de doctrines abominables, ni qui tirent à conséquence pour le Culte ou pour la Pratique, ni qui couvrent du prétexte de Religion les adresses & les artifices d'un esprit intéressé. Ensu selon lui, on la peut accorder à tous ceux dont les sentimens n'ont rien

K 3

d'eux.

204 *Nouvelles de la République*
d'eux-mêmes de séditieux. Mais il ne croit point qu'on la doive étendre jusqu'à tolérer les *Athées*, ou les *Idolâtres*, ou ceux qui enseignent des doctrines *blasphématoires*, ou enfin ceux dont la Religion impérieuse veut regner par-tout, à la ruine de tous ceux qui lui contredisent. Cependant il faut sçavoir qu'il met une grande différence entre *ne tolérer point*, & *persécuter*. L'un, selon lui, est convenable à la piété des Chrétiens; mais il tient que l'autre est contradictoire au Christianisme. Ce qu'il appelle donc ne tolérer point, ce n'est pas massacrer, punir, piller, extorquer des abjurations forcées, établir des Inquisitions, &c. Mais c'est empêcher que l'Idolâtrie & les Sectes, qu'on exclut de la Tolérance, ne s'établissent où elles ne sont pas: c'est leur ôter les moyens de s'étendre au préjudice des autres: c'est renfermer dans les maisons ce qu'il y a de scandaleux & d'insupportable à la piété. Tout cela est très-légitime, dans les principes de notre Auteur, & n'ôte point à la Conscience la liberté qui lui appartient par un droit inviolable. Mais la Persécution est toujours injuste; & quand elle est montée à son comble, c'est selon

lon lui, un présage presque infailible de la ruine des Persecuteurs. Aussi fait-il une longue liste des malheurs, qui de tout temps ont accablé, pour ce sujet, & les Princes & les Etats; & il étale icy tout ce que l'Histoire a de remarquable & de curieux là-dessus. Mais on l'y trouve accompagné de quantité de réflexions, où la Théologie est meslée avec la Politique; & parmi lesquelles celle-cy paroît assez singulière pour avoir place en cet endroit. On remarque que par tout où il y a eu des Chrétiens autrefois, on y en void encore aujourd'hui, horsmis en *Afrique*, le Pais du Monde où le Christianisme florissoit le plus. On s'étonne de cette différence. La seule raison, à son avis, qu'on en puisse donner, est que Dieu n'a pas voulu que la Foi Chrétienne se conservât dans un Pais, qui fut le premier, où l'on voulut se servir d'elle pour authorizer la Persecution, en faisant passer celle-cy pour un devoir du Christianisme.

L'excès de la *Superstition* fait son V. Présage; & si on l'en croit, ce n'est pas celui qui est le moins fort. La raison qu'il en donne, est que si la colere de Dieu menace tous les pais, où l'idolâtrie regne, malgré les lu-

mières du Christianisme, on ne peut pas douter qu'elle ne menace encore plus ceux où ces lumières ont esté plus pures, plus vives, & plus éclatantes. De sorte que s'il y a quelque País qui bien loin de profiter de ces avantages, n'en soit devenu que plus obstiné à porter l'idolatrie jusques à son comble; quelque prospérité que l'on y remarque, il pourroit bien être sur le point de quelque fâcheuse révolution.

Enfin l'Autheur fait de la *trop grande Puissance du Clergé* le dernier de ses Présages; & il remarque que la décadence des Etats semble être attachée à la prospérité de ce Corps également ambitieux & intéressé. On montre en effet qu'il n'est point de troubles que les Ecclesiastiques n'ayent souvent causé, par la passion ou de s'élever ou de se maintenir dans le monde; ni point d'entreprises qu'ils n'ayent faites pour s'assujettir même les Couronnes, & pour se rendre les Maîtres de leurs Souverains. Aussi remarque-t-on, qu'ils se sont quelque-fois rendus si odieux parmi les Peuples, qu'il y avoit des País, comme la *Biscaye*, qui comptoient pour un de leurs privilèges, de ne pas souffrir qu'aucun Evêque y entraist.

On

des Lettres. Fevrier 1688. 207

On peut voir dans l'Autheur quelque chose d'assez plaisant sur ce sujet. Mais il n'est rien de plus prudent & de plus sensé là-dessus que la conduite de *Venise*, qui tient le Clergé éloigné de ses affaires, & lui oste par là le moyen de troubler l'Etat. On conclut donc icy, après bien des exemples & des raisonnemens, que le haut crédit du Clergé est d'un si mauvais présage aux Etats, que dans les lieux, où il est puissant, on doit tout craindre de ses entreprises.

L'Autheur finit en rassemblant tous ses Présages, & en faisant considérer combien la force en est plus grande, lorsqu'ils concourent plusieurs ensemble, & combien elle l'est plus encore lors qu'ils se trouvent tous unis. A quoi il ajoute quelques autres réflexions, qui ne tendent qu'à persuader ceux, qui vivent dans les lieux qui se trouvent menacez, qu'ils ne sçauroient se trop hâter d'en sortir de peur d'être accablez sous leurs ruines.

A R T I C L E III.

Les Devoirs des Maistres & des Domestiques, par Me. CLAUDE FLEURY,

K 5

Pré-

208 *Nouvelles de la République*
Prêtre, Abbé du Locdien. Sur la Co-
pie imprimée à Paris. A Amster-
dam, chez P. Savourer, dans le Kal-
ver-Straat, 1688. in 12. Pagg. 198.

Comme il n'y a rien de plus com-
mun dans le monde que la qualité
de *Maître*, ou celle de Domesti-
que & de *Serviteur*; il seroit fort à
souhaitter qu'on fust généralement
bien instruit des devoirs, auxquels ces
deux qualitez engagent; afin que cha-
cun, selon qu'il porteroit l'une ou l'au-
tre, fust plus capable de s'en acquitter.
Cependant il n'est que trop vrai qu'il
n'y a rien au monde de plus négligé;
& l'on est la plus-part du temps si peu
en état de soutenir ces sortes d'engage-
mens, qu'on ne se peut pas même van-
ter de les connoître. On doit donc
être bien aise que *M. Fleury* ait voulu
prendre le soin d'en faire icy un détail,
qui est d'autant plus considérable, & plus
instructif pour toute sorte de personnes,
qu'il a tiré de l'Ecriture Sainte tout ce
qu'il y dit de plus important & de plus
essentiel.

Il commence par les devoirs des
Maîtres; & après avoir remarqué
d'abord que le besoin que nous avons de
nous faire servir est une marque de nô-
tre foiblesse, & que bien loin de tirer
vanité

vanité du nombre de ses Domestiques ,
on devoit regarder l'état , qui engage à
les avoir , comme un état humiliant ;
il passe de là aux avis qu'il trouve à
propos de donner sur le *choix* qu'on en
doit faire , & qu'il conseille de borner
au plus petit nombre qu'il se peut.
Mais il veut aussi que l'on ait égard à
leur *Qualité* autant qu'à leur nombre ,
& qu'on évite avec soin tout ce qui
peut être dangereux , ou pour la répu-
tation , ou pour les mœurs. Le trait-
tement qu'on leur doit faire , tandis
qu'on les a , vient en suite : Car le
Maître doit trois choses à son Dome-
stique ; la *subsistance* , l'*occupation* , &
la *correction*. Il faut même ajouter la
recompense à la subsistance , pour nos
Serviteurs qui sont tous libres. Tout
cela fournit à M. Fleury la matière de
bien des preceptes , & il entre sur tous
ces articles dans un grand détail. Il
marque donc par le menu tous les soins
qu'il en faut prendre : celui qu'il faut
avoir de leur *entretien* , en sorte que
rien ne leur manque , soit dans la santé ,
soit dans la maladie ; soit à l'égard de la
nourriture , soit à l'égard du vêtement :
l'exactitude qu'il faut apporter à les
bien payer de leurs gages. Il montre
après cela comment il faut régler leur
K 6 *travail* ,

210 *Nouvelles de la République*
travail, en l'affaisonnant de quelque
relâche honnête ; & le soin qu'on
doit avoir de les faire instruire dans tou-
tes les choses louables, qui sont de leur
condition, & de leur portée, & sur-
tout dans la Pieté. En suite il fait
voir avec quelle application il faut
veiller principalement sur leurs *mœurs*
& sur leur conduite ; de quelle bonté il
faut tempérer cette exactitude, pour
gagner leurs cœurs avec des manières
douces ; & ne se contenter pas de faire
justice, mais user aussi de libéralité. Il
ne manque pas non-plus d'avertir de la
circonspection qu'il faut apporter aux
corrections & aux *châtiments*, s'ils sont
absolûment nécessaires : comment il
faut éprouver leur fidélité, avant que
de leur donner sa confiance : avec
quelle précaution il faut leur ôter tou-
tes les occasions de faire du mal, &
leur épargner les tentations trop vio-
lentes. A propos de quoi il rapporte
l'histoire d'un homme riche de Paris,
que son valet de chambre quitta tout
d'un coup à demi rasé, parce qu'ayant
vû sur sa table une grande somme en
or, une soudaine pensée qui lui
vint de la facilité qu'il auroit eüe à se
rendre maître de ce qu'il voyoit, en
faisant un mauvais coup, le saisit d'hor-
reur,

des Lettres. Février 1688. 211

reur, & fit qu'il sentit trembler sa main sous le rasoir. Enfin un bon Maître, selon lui, doit entretenir ses Domestiques en paix, & lors qu'ils le quittent avec son congé, pourvoir à leur établissement, & leur marquer à tous égards une charité de Père. A tout cela il joint une Pièce, qui a beaucoup de rapport avec son Ouvrage, c'est le Règlement que M. le Prince de *Conti* avoit fait pour sa maison.

Dans la II. Partie, qui regarde les *Devoirs des Domestiques*, il donne d'abord des avis généraux à tous ceux qui ont quelque emploi dans les grandes maisons, de quelque nature que ces emplois puissent être. Et parce que l'amour naturelle que l'on a toujours pour la liberté fait qu'on ne peut s'empêcher de trouver la sujettion rude, il tâche premièrement d'adoucir tout ce qu'elle peut avoir de fâcheux, par la considération des grands avantages dont elle est accompagnée, soit à l'égard de la vie présente, soit pour le salut & l'éternité. Cela fait, il leur représente à tous ensemble les devoirs communs, auxquels ils sont tous obligés, la fidélité, l'amour & la crainte de Dieu; une charité commune, qui les unisse tous; beaucoup de discrétion

K 7

pour

212 *Nouvelles de la République*
pour le dedans de la maison, & beaucoup d'honnêteté pour les personnes de dehors; une occupation continuelle qui leur fasse éviter les pièges de l'oisiveté, &c. Il dit en-suite deux mots aux principaux Officiers en commun, à qui il recommande un grand soin pour les intérêts du Maître, beaucoup d'équité & de bonté pour leurs intérieurs, & une grande union entr'eux. Après cela il descend aux Devoir particuliers de chacun, commençant par l'Aumônier, & suivant par l'Ecuyer, l'Intendant, le Maître d'hôtel, les Demoiselles & Valets de chambre; & finissant par les Suisses, les Valets de pied, & les gens d'Ecurie. Ainsi il ne laisse rien dans une grandemaison qu'il n'instruise de ses devoirs, & qu'il ne forme autant qu'il est possible à l'honnêteté & à la vertu.

CATALOGUE DE LIVRES

Nouveaux, accompagné de quelques Remarques.

I.

Servatii Gallæi Dissertationes de Sibyllis, earumque Oraculis, cum figuris æneis. C'est à dire, *Traitté des Sibylles & de leurs Oracles.* Amsteldami,

des Lettres. Février 1688. 213
dami, apud Henricum & Viduam
Theodori Boom 1688. in 4. p. 658.

UN Livre comme celui-cy nous
seroit venu fort à propos, &
nous l'aurions placé avec plaisir
dans le corps de nos Nouvelles, s'il
avoit paru tant soit peu plutôt. Ce
n'auroit pas été un petit secours qu'un
in quarto de cette taille, dans la di-
fette de Livres nouveaux, qui ne fut
jamais plus grande, & qui nous a plus
d'une fois fait craindre de manquer de
matière pour fournir le mois. Mais
comme cet ouvrage ne fait que de sor-
tir de dessous la presse, & qu'il ne tom-
be entre nos mains que dans le temps
que tout est rempli; il faut remettre à
une autre fois à en régaler les Lecteurs,
qui ont de la curiosité pour cette sorte
de littérature; & ce sera de la besogne
pour le mois prochain. Nous l'y ren-
voyons donc aussi-bien que quelques-
uns de ceux qui suivent; puis qu'il ne
nous reste presque plus d'espace, que
pour en donner les titres & rien plus.

II.

*Opuscula Mythologica, Physica, & Ethica,
Græcè & Latine. C'est à dire,
Divers Ouvrages d'anciens Auteurs
sur les Fables de l'Antiquité, sur la
Phy-*

214 *Nouvelles de la République
Physique, & sur la Morale, Am-
stelodami, apud H. Wetstenium,
1688. in 8. Fagg. 752.*

On trouve icy un Recueil fort cu-
rieux de diverses Pièces de l'Anti-
quité, qui n'avoient point encore pa-
ru toutes ensemble, en si bon estat qu'el-
les paroissent icy. On en a l'obligation
au sçavant M. Gale Docteur Anglois, qui
y a aussi ajoûté une Préface, & des No-
tes, dignes de son érudition. Nous en-
trerions avec plaisir dans le détail de
tous ces Ouvrages, s'il nous restoit assez
de place pour cela. Il se trouvera peut-
être occasion d'en parler une autre fois.

III.

*Fasciculus Geomanticus, in quo varia
variorum Opera Geomantica conti-
nentur. Opus maxime curiosum, à
multis hætenus desideratum, nunc
verò magno studio correctum, & ex
parte jam prima vice editum. C'est à
dire, Recueil de divers Ouvrages de
Geomantie. Veronæ, A. 1687. in
8. Fagg. 647.*

Voicy encore un Ouvrage dont nous
ne doutons point que les Curieux
n'eussent été bien aises qu'on leur eût
parlé en détail. On trouve peu sou-
vent

vent l'occasion de les entretenir de semblables choses, & il semble qu'on void bien moins de Livres sur cette matière que sur l'Astrologie Judiciaire. Je ne sçay si cela vient de ce qu'encore qu'il y ait beaucoup de rapport, entre ces deux Sciences, l'une paroît pourtant un peu plus fondée en raison que l'autre; puis qu'il y a bien plus d'apparence que les Astres, qui font une partie si considérable du Monde, peuvent avoir par leurs aspects quelque sorte de liaison avec les événemens qui y arrivent, que d'attribuer la même chose à des points, qu'on marque à l'avanture sur un morceau de papier. Cependant si l'on en croit *Flud*, qui est le premier Auteur qui paroît dans ce Recueil; rien n'est plus sûr que cette Science, lors qu'on en sçait bien observer toutes les règles. Aussi les donne-t-il icy avec beaucoup de soin, quoÿ que ce ne soit pas toujours avec la dernière clarté. Mais comme le Traité qu'on rencontre après, qui est celui de *H De Pisis*, ou *Des-pois*, Docteur en Medecine à Lion, est beaucoup plus ample, il est aussi beaucoup plus clair. L'Auteur n'y convient pas en tout avec *Flud*, ni avec quelques autres, à qui il prétend avoir marqué diverses erreurs. Le dernier Traité, qui fait la

troi-

216 *Nouvelles de la République*
Troisième & dernière Partie de ce Recueil, contient des Questions d'Alfiquin, & la manière de les résoudre par la Geomantie.

IV.

Recherche de la Verité, où l'on traite de la Nature de l'Esprit de l'Homme, & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les Sciences. A Amsterdam chez H. Desbordes, 1688. 2. Voll. in 12. Pagg. 456. & 585.

CE Livre est si connu & si estimé, & l'on en a fait tant de fois l'éloge, que quelque chose que nous pussions dire à son avantage, nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs. Ainsi nous nous contenterons de remarquer que les exemplaires en étant devenus fort rares, cette nouvelle Edition n'eût sçu être plus nécessaire; & qu'au reste le soin que l'Auteur a pris de la revoir, & de la retoucher en plusieurs endroits, la rend préférable à toutes les autres, qui se sont faites jusques à présent. La forme même en est très-commode; & comme elle est du même volume que les autres Pièces du même Auteur, qu'on a imprimées en ces Provinces, elle fera avec le reste un plus juste assortiment.

V.

Trois Lettres touchant l'état présent
d'Italie, écrites en l'année 1687.
pour servir de supplément aux Lettres
du D. Burnet. Traduites de l'Anglois
A Cologne, chez P. du Maiteau,
in 12. pag. 262.

LE Recueil des Pièces concernant le
Quietisme, dont nous parlâmes
dans nos Nouvelles du Mois de De-
cembre dernier, nous avoit déjà fait
espérer ces Lettres, accompagnées de
deux autres, qui ne se trouvent point icy.
On s'appercevra assez que celle qu'on
y rencontre la première, est celle-là
même, dont on nous avoit donné un
Extrait, mêlé de diverses reflexions,
que l'Auteur du Recueil y avoit a-
joutées. On ne laissera pas de la lire
icy avec plaisir, parce qu'on l'y trou-
vera dans toute son étendue; & qu'ou-
vre les faits qui sont rapportez dans
l'Extrait, on y pourra voir diverses
autres choses, qui ne sont pas moins
curieuses. Une des plus considéra-
bles est la Censure des Opinions des
Quietistes, préparée pour l'Inquisition,
qu'on nous donne icy en Italien & en
François, avec des Remarques au bas,
par

218 *Nouvelles de la République*
par lesquelles on prétend faire voir que
bien des choses, dont on les accuse,
sont fausses, ou mal-entendues. La
II. Lettre, qui parle de *l'Inqui-*
sition, ne s'arrête pas à nous en dé-
crire les procédures. On se contente
d'y faire diverses réflexions, & d'en
rapporter quelques faits assez extraor-
dinares, tel qu'est l'emprisonnement
d'un Crucifix, & d'une pierre adorée
fort long temps, parce qu'on croyoit
qu'elle avoit la marque de l'impression
du pied d'un Ange, quoy que ce fût
un morceau d'une statuë de la Déesse
Isis. On y fait un portrait du Pape
regnant, qui n'en donne pas une gran-
de idée; & on s'y étend assez sur le
chapitre des Jésuites, sur la figure qu'ils
font dans le monde, & sur l'opinion
qu'en ont les Romains. Dans la III.
on fait voir de quelle importance sont
les fortifications qu'on fait à *Guaftale*.
On parle de la décadence de la Mai-
son de *Savoie*, de la dernière persé-
cution qu'elle a faite à ceux des Val-
lées, &c. On s'étend fort sur ce qui
regarde *Gènes*, & on y dit des par-
ticularitez d'une entreprise faite sur sa
liberté. Tout cela est accompagné
de réflexions & de remarques très-
curieuses, & très-agréablement di-
verfi-

des Lettres. Février. 1688. 219
versifiées. Et véritablement cet Auteur
écrit d'une manière si aisée, qu'il atta-
che & divertit également son Lecteur.
Nous en aurions rendu compte au pu-
blic plus en détail, si nous avions eu
de l'espace; & nous pourrions enco-
re y revenir, si nous n'étions pas pré-
venus par d'autres Journaux.

VI.

*Remarques d'un Théologien sur le Trait-
té Historique de l'Etablissement & des
Prérogatives de l'Eglise de Rome, &
des ses Evêques, composé par M. Maim-
bourg. A Cologne chez P. Marteau,
1688. in 12. Pag. 462.*

C'est encore icy un Livre pour le
mois prochain, où nous en don-
nerons l'Extrait dans une juste étendue.
Il paroît sans nom d'Auteur, aussi-
bien que les *Considérations* qu'on donna
au public il y a deux ans. De sorte qu'il
semble que ce soit le destin de l'Auteur
du *Traité Historique* d'être combattu
par des *Anonymes*. Il est difficile de de-
viner pourquoy celui-cy s'est avisé
de l'attaquer plus d'un an & demi après
sa mort, à moins qu'on ne trouve dans
la conjoncture présente quelque sorte
de raison qui ait pu l'y obliger.

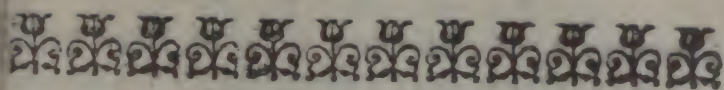
VII.

Remarques sur le Gouvernement du Royaume, durant les Regnes de Henry IV. de Louys XIII. & de Louys XIV.
A Cologne chez P. Marteau, 1688.
in 12. Pagg. 204.

On void assez, par le titre même, que ce petit Livre n'est qu'un ramas de diverses particularitez curieuses, qui regardent ces Trois Monarques, & quelques-unes des plus considerables Personnes de leur Cour. On y trouvera certaines choses, qu'on n'a peut-être point vuës ailleurs; & celles-là mêmes qu'on peut avoir vuës, on les y trouvera toutes rassemblées, au lieu qu'on ne les avoit vuës que dispersées çà & là dans les autres Livres.

S. Puffendorfi Introductio ad Historiam præcipuor. Regnor. & Statuum modernorum in Europa. Francof. ad Mœnum sumpt. Fr. Knoch, 1688. in 8. Pag. 887.

CE Livre qui a été composé d'abord en Allemand, fut donné en François il y a quelques années; & l'on en parla dans les nouvelles d'Avril 1685. Le soin qu'on a pris de le traduire en diverses langues n'est pas une mauvaise marque de son merite. Aussi peut-on dire, qu'il est estimé generalement.



T A B L E

des Matières principales.

Février. 1688.

EXtrait d'une Lettre sur divers endroits de Virgile & sur un Passage de S. Luc. p. 105	
DUBRAVIUS, Hystoria Bohemica.	112
Origine des Bohémiens.	115
Nouvelles Amazones chez ces Peuples.	118
Permission de faire le service en langue vulgaire donnée & ôtée.	122
Histoire de Jean Hus, & de Hierôme de Prague.	124. & suiv.
Concile de Constance. Thaborites.	128
Zisca, Chef des Bohémiens. Ses actions merveilleuses.	130. & suiv.
ÆNEAS SYLVIUS, Histoire de Bohême.	132
Témoignage rendu à Jean Hus & à Hierôme de Prague.	134
Baume de Galaad.	135
R. BOYLE, Origo formarum & Qualitatum.	148
Ce que c'est que la forme des Corps	155. & suiv.
Chancres que l'air change en pierre.	162
Plante merveilleuse de Sombbrero.	ibid.
Merveilleuse Propriété de la Rose de Jericho.	166
Corps humain conservé 10. ans, à qui les ongles croissent régulièrement.	167
CASATIUS, Dissertationes de Igne.	169
	Com-

T A B L E.

<i>Comment le feu s'allume, & d'où vient qu'il y a des Corps qui s'embrasent, & les autres non</i>	171
<i>Toile incombustible. Lin inextinguible</i>	173
<i>Des Lampes perpetuelles, & des Phosphores.</i>	176
<i>Propriété de la Pierre Zingnites.</i>	177
<i>Feu que l'eau allume.</i>	178
<i>Merveilleuse vertu d'un fruit de la Chine.</i>	183
<i>Or fulminant.</i>	183
<i>Statue rare de la Chine</i>	188
<i>Prélages de la Decadence des Empires. ibid.</i>	
<i>Comment les Eclipses & les Comètes peuvent présager les événemens.</i>	190. & suiv.
<i>Méconte de Cardan.</i>	195
<i>Quelle est la plus longue durée des Empires.</i>	196. & suiv.
<i>Privilege de Piscaye.</i>	207
<i>FLEURY, Devoir des Maîtres & des Domestiques.</i>	208
<i>Particularité remarquable d'un Domestique.</i>	210
<i>GALLAEUS, Dissertationes de Sibyllis.</i>	212
<i>Opuscula Mythologica, Physica, &c.</i>	214
<i>Fasciculus Geomanticus.</i>	ibid.
<i>MALEBRANCHE. Recherche de la verité</i>	216
<i>Trois Lettres touchant l'état présent d'Italie.</i>	217
<i>Remarques sur le Traité Hist de Maimb.</i>	219
<i>Remarques sur les Regnes de Henri IV. Louys XII. & Louys XIV.</i>	220
<i>PUFFENDORF, Introduction ad Historiam. ib.</i>	

F I N.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de Mars 1688.



A AMSTERDAM,
chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalver-Straat.

M. DC. LXXXVIII.

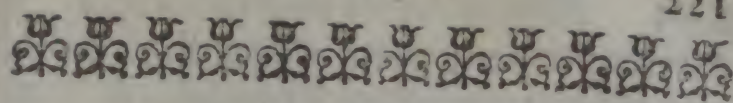
Avec Privilège des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES
REPUBLICQUES
DES LETTRES



PAR
M. DE LAUNAY
DE L'ACADEMIE
FRANCOISE

RE
NO
REP
D
Mo
A
Re
n
F
de
M
M
O
N
T
les
p
c
des
p



NOUVELLES
DE LA
REPUBLICQUE
DES LETTRES.

Mois de Mars, 1688.

ARTICLE I.

Remarques d'un Theologien sur le Traité Historique de l'Etablissement & des Prerogatives de l'Eglise de Rome, & de ses Evêques, composé par M. Maimbourg. A Cologne chez P. Marteau 1688. in 12. Pagg. 462.

ON n'avoit garde de laisser M. Maimbourg sans Réponse à son *Traité Historique*; puis qu'outre les Ecrits, qui de son vivant ont esté publiez contre cet Ouvrage, on se fait encore une affaire de le venir attaquer tant de temps après sa mort. En effet ceux qui entreprennent de combattre des sentimens aussi généralement répandus que ceux dont il s'agit dans ce

L 2

Li-

Livre, peuvent bien s'attendre qu'ils s'attireront plus d'un Ennemi, & plus d'un Censeur. Mais sur tout on doit compter que c'est un coup sûr, lors que ce sont des sentimens, qui tiennent au cœur par l'endroit le plus sensible, & qui sont regardez comme des Maximes fondamentales, ou de Politique, ou de Religion. Ainsi, tout bien considéré, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on voye paroître encore aujourd'hui une nouvelle Critique de ce Livre, après celles qu'on a déjà vuës, & dont ces Nouvelles ont parlé il y a près de deux ans. On doit sçavoir qu'il est peu de choses, qui paroissent plus essentielles, & plus capitales, à une bonne partie de ceux de la Religion Romaine, que ces deux ou trois, que M. Maimbourg prétendoit avoir ruinées, *l'Infaillibilité du Pape, son Authorité absolue, & sa Supériorité sur le Concile.* Ce n'est pas pourtant que M. Schelstrate, & l'Autheur Anonyme des *Considérations*, qui se présentèrent premiers pour soutenir le choc de cette Dispute, ne se fussent assez bien tirez d'affaire, pour donner sujet de croire qu'on en pouvoit demeurer là. Mais soit que l'Autheur de ces *Remarques* ayt jugé qu'on n'avoit point encore poussé assez loin cet Adversaire; soit qu'il

qu'il se soit persuadé que par de nouvelles vuës, & par des explications plus amples de la matière, il démêleroit mieux les difficultez; il a crû pouvoir entrer après eux dans la même lice, & il n'a pas desespéré qu'il n'y restât encore pour lui assez de lauriers.

Dans le plan qu'il donne d'abord luy-même de son Ouvrage, il réduit à cinq ou six chefs ce qu'il a dessein de remarquer sur le *Traitté Historique*, qu'il veut bien regarder, dit-il, comme un Livre capable d'imposer à ceux qui n'ont pas étudié ces matières; mais trop foible, à son avis, pour faire aucune impression sur ceux qui y sont tant soit peu verséz. Il se propose donc d'en découvrir les plus considérables défauts, en examinant. I. Le *Dessain* que M. Maimbourg témoigne avoir eu, lors qu'il a composé ce Livre. II. L'*Explication* qu'il a donnée au Concile de *Florence*, sur l'Article de la *Puissance* du Pape. III. Les *Preuves*, dont il s'est servi pour combattre son *Infuillibilité*. IV. Celles qu'il a employées pour montrer que *le Pape est au-dessous du Concile*. Après quoi il promet de justifier, en V. lieu, que ce *Traitté* n'est *utile*, ni pour l'Etat, ni pour l'Eglise. Et VI. de faire voir que la *Conclusion* en est *mal-fondée*.

224 *Nouvelles de la République*

Voyons maintenant comment il exécute tout cela.

On devine assez, si je ne me trompe, que c'est sans beaucoup de ménagement pour un Adversaire qui n'est plus. Il est vrai qu'il semble le supposer encore vivant, de la manière qu'il en parle. Mais soit qu'il le mette au rang des vivans, ou en celui des morts, il faut avouer qu'il le critique avec une grande exactitude; & il est si peu disposé à lui laisser passer quelque chose, qu'il va chercher de quoi le reprendre jusques dans son intention & dans son dessein. M. Maimbourg avoit dit qu'il n'en avoit point d'autre que celui d'entretenir la paix dans l'Eglise, & de contribuer quelque chose à y ramener les errans. Nôtre Auteur ne manque pas de le relever d'abord là-dessus; & il le fait d'une manière si sévère, que soit que son Adversaire ait eu véritablement ce dessein, soit qu'il se le soit attribué sans l'avoir, il y trouve presque également à redire. Il prétend qu'il est difficile de s'imaginer que M. Maimbourg ait eu effectivement en vue de maintenir la *paix parmi les Catholiques*. Mais au cas qu'il y ait pensé, il lui dit fort durement, *qu'il n'a guères connu son entreprise, & qu'il ne s'est guères connu luy-même*.

des Lettres. Mars 1688. 225

me, lors qu'il s'est mis dans l'esprit que son Livre pouvoit produire cet effet. Si on l'en croit, M. Maimbourg étoit l'homme du monde le moins propre à rendre ce service à l'Eglise. Il n'avoit pour cela, ni le naturel, ni l'acquis, ni l'esprit, ni le jugement, ni le desintéressement & la modération, qui y eussent esté nécessaires. Sur-tout il luy manquoit une qualité, qu'il trouvoit des plus essentielles; c'étoit d'avoir plus de respect & plus de soumission pour le Pape. Et pour ce qui est de son Ouvrage, outre qu'on s'engage à en faire voir toute la foiblesse, les illusions perpétuelles, les contradictions, &c: on soutient qu'après ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée du Clergé de France en 1682, & ce qui étoit arrivé depuis; on ne pouvoit écrire sur cette matière, en abaissant, comme il avoit fait, l'autorité du St. Siège, sans aigrir les choses au lieu de les adoucir.

On ne trouve pas que M. Maimbourg eust plus de sujet de prétendre que son Livre pût contribuer à la Conversion des Hérétiques, en leur levant un des grands obstacles qui les empesche de se réunir. On soutient que tout au contraire ils tirent avantage de cette Dispute, & qu'ils considèrent toujours com-

L 4

me

226 *Nouvelles de la République*
me favorable à leur Cause tout ce qui est
désavantageux au Siège Romain. C'est
icy que nôtre Auteur fait paroître tout
son zèle en faveur de son Eglise, & qu'il
marque une rigueur digne de son *Cat-*
holicisme, à l'égard de tout ce qui s'appelle
Hérétique, ou Protestant. Il n'est
pas de ces Docteurs mitigez, dont les
Maximes complaisantes, & les Metho-
des radoucies, semblent offrir compo-
sition sur les plus importants Articles.
Bien loin de cela, il veut que dans les
questions, sur lesquelles les Catholiques
mêmes se partagent, on n'accorde rien
aux Hérétiques, & qu'au lieu de pren-
dre le parti qui leur seroit le plus agré-
able, on choisisse plustost celui dont ils
paroissent les plus éloignez. La raison
en est que les Hérétiques sont des gens
embarassans, à qui il faut se garder de
donner aucune prise. Dès que vous leur
avez accordé une chose, *cela les met,*
dit-il, en état de tirer des conséquences
contre vous de ce que vous leur accordez.
Par exemple, mettez-vous le Concile au-
dessus du Pape? Ils en concluent aussitôt
que le Pape n'a donc pas la Primauté
de Jurisdiction dans l'Eglise, & qu'il ne
peut faire des Loix qui obligent en con-
science. Leur accordez-vous que le
Pape n'est pas infallible? Ils vous prou-
vent

vent que le Concile ne l'est pas non-plus, & il vous réduisent ainsi, dit l'Autheur, à ne reconnoître plus d'autre authorité, à laquelle vous soyez obligé de vous soumettre, que celle de la Parole de Dieu. N'est-ce pas là un terrible inconvénient? Enfin pour prouver clairement l'inutilité de cette méthode, il en appelle à l'Expérience. Il soutient que ni les Décisions du Clergé de France, ni les Ecrits qu'on a faits ensuite, contre l'autorité du Pape, ne sont guère entrez parmi les causes des Conversions; & que si entre tant de Convertis, il y en a quelques-uns qui le foyent de bonne foy, rien peut-être n'y a moins de part que la doctrine qu'on s'est avisé d'enseigner sur cette matière.

Après ces Observations sur le but du Traitté de M. Maimbourg, il vient à l'examen de l'Ouvrage même: & d'abord il prétend faire voir qu'on y a fort mal expliqué le Decret d'Union du Concile de Florence sur l'Article de la puissance du Pape. Tout roule sur le sens qu'on doit donner aux paroles * Grecques, qu'on peut voir au bas de la page.

L 5

El-

* Καθ' ὃν τρόπον ἢ ἐν τοῖς πρακτικοῖς
Ἰωάννου οἰκουμενικῶν Συνόδων ἢ ἐν τοῖς ἱεροῖς
κανόσι διαλαμβάνεται.

228 *Nouvelles de la République*

Elles viennent en-suite de celles qui déclarent que *Jésus-Christ a donné au Pape en la personne de S. Pierre, la pleine puissance de gouverner l'Eglise Universelle; & de la manière qu'elles sont couchées, chacun les tire à son avantage, & les explique favorablement pour le parti qu'il a pris.* M. † Maimbourg prétend qu'on les doit traduire, *Juxta eum modum, qui & in Actis Conciliorum, & in Sacris Canonibus continetur*; C'est-à dire, *En la manière qui est contenue dans les Actes des Conciles, & dans les Sacrez Canons.* Ce qui se rapportant à cette Puissance, qui est attribuée au Pape, fait voir qu'il la doit exercer *en la manière qui luy est prescrite par les Conciles & par les Canons.* D'où il s'ensuit que, selon ce sens, toute l'autorité du Pape est tellement limitée & définie par ces paroles, que la Primauté ne lui donne qu'une Surintendance sur ce qui regarde le Gouvernement de l'Eglise, mais parfaitement soumise aux Conciles & aux Canons. Mais nôtre Auteur soutient au contraire, qu'il faut tourner ainsi ces mêmes Paroles; *Quemadmodum etiam in Actis Conciliorum, & in Sacris Canonibus continetur*; C'est-à-dire, *Comme aussi il est*

† *Traitté Hist. Pag. 40. & 176. de l'Ed. de Holl.*

porté par les *Actes des Conciles*, & par les *Sacrez Canons*. Ce qui n'est, à le prendre ainsi, qu'une confirmation de ce que le Concile établit touchant le plein pouvoir qu'a le Pape de régir l'Eglise Universelle; & ne signifie autre chose sinon que les *Actes des Conciles* & les *Sacrez Canons* luy attribuent aussi cette plénitude de pouvoir, & confirment les privilèges que Jesus-Christ lui a donnez en la personne de S. Pierre. Explication, comme l'on peut voir, bien différente de la première. Mais de la manière même dont on nous fait icy l'histoire de ce qui se passa sur ce sujet au Concile, il y a beaucoup d'apparence que M. Maimbourg & nôtre Auteur ont également raison, & que le Pape, qui fut celui qui composa ce Decret, l'exprima ainsi, à dessein, d'une manière ambiguë, afin que chacun y trouvast son compte; en telle sorte que les Grecs le prenant dans le sens de M. Maimbourg le pussent signer, & que cependant il pust être fort naturellement entendu, selon ses prétentions, dans le sens de l'Auteur de ces Remarques.

Il passe de là à la Question de l'*Infailibilité* du Pape: & il convient qu'on n'en peut guères mieux expliquer l'état que M. Maimbourg a fait. Mais il sou-

tient que tous les Exemples qu'il rapporte lui sont inutiles ; puis qu'il n'y en a pas un seul qui prouve qu'un Pape ait jamais erré dans la foy, en rendant un jugement authentique, & tel que M. Maimbourg luy-même l'a dépeint. C'est ce qu'il entreprend de faire voir par un examen particulier de tous les faits que M. Maimbourg a allégués pour établir son sentiment. Mais avant que d'en venir à cette discussion, il tâche de montrer que M. Maimbourg s'est trompé extrêmement, lors qu'il a mis de son costé la Faculté de Theologie de Paris, & une infinité de Docteurs des Universitez d'Allemagne, de Pologne, & des Pays-bas. Il rapporte divers témoignages contraires de plusieurs Docteurs célèbres, des Facultez de Louvain, de Douai, de Cologne, d'un Synode entier de Pologne, qui attribuent tous au Pape le don d'Infaillibilité. Et pour ce qui est de la Déclaration du Clergé de France de 1682. il y oppose diverses choses. 1. Il révoque en doute la compétence de cette Assemblée, pour faire une Décision de cette importance. 2. Il remarque que la Faculté de Theologie de Paris témoigna par les longueurs qu'elle apporta à enregistrer les Propositions du Clergé, que l'autorité toute pure fit insérer dans ses Registres, qu'elle n'étoit pas

des Lettres. Mars 1688. 231

disposée à les approuver. Enfin 3. il oppose à cet Acte du Clergé de France divers autres Actes tout contraires d'Assemblées plus nombreuses, qui ont constamment attribué au Pape le Privilège de ne pouvoir errer.

Cela fait, il entre dans un examen particulier des exemples que M. Maimbourg a produits contre ce prétendu Privilège. Il soutient que la faute, dont *S. Paul* reprit si sévèrement *S. Pierre*, n'étoit qu'une faute de conduite; qu'il est absurde de vouloir prouver que le Pape n'est pas infallible par la résistance que les *Asiatiques* firent à *Victor* pour conserver leur ancien usage à l'égard du temps de la célébration de la Pâque. Mais il faut faire justice à M. Maimbourg, & reconnoître de bonne foi que ce n'est pas aussi ce qu'il en intèrre. * Il n'en conclut autre chose sinon que ni les Evêques de l'*Asie* & de l'*Orient*, qui luy résistoient avec tant de vigueur; ni *S. Irénée*, & l'Eglise *Gallicane*; ni les Evêques des autres Pais, qui luy firent de si fortes remontrances là-dessus, ne croyoient pas apparemment que le Pape fust infallible. Autrement, dit M. Maimbourg, les *Asiatiques* se seroient soumis au Decret du Pape, com-

L 7

me

* *Trait. Hist. Nouv. Ed. Pag. 83.*

232 *Nouvelles de la République*
me ils se soumirent après à celui du Con-
cile, parce, ajoute-t-il, qu'ils croyoient que
le Concile est infallible.

L'Autheur parle en-suite de la célé-
bre contestation qu'il y eut entre le Pa-
pe Estienne, & S. Cyprien, touchant le
Baptême des Hérétiques. Il s'étend
assez là-dessus, & après y avoir reproché
diverses fautes à M. Maimbourg, il sou-
tient que le Pape, duquel il s'agit, ayant
eu la raison de son côté, il n'y a pas lieu
de tirer de conséquence, au desavantage
du S. Siège, de la résistance mal fondée
de S. Cyprien, & de quelques autres
Particuliers. Car c'est ainsi qu'il appel-
le tous les Evêques d'Afrique, de Mau-
ritanie, & de Numidie; ceux de Cap-
padoce, de Cilicie, & de Phrygie; Denys
Patriarche d'Alexandrie, & tous les E-
vêques de son Patriarchat, qui, *au rap-
port de M. Maimbourg, étoient du sen-
timent de S. Cyprien, & ne vouloient
point recevoir le Decret du Pape Etien-
ne.

Il paroît un peu plus embarrassé dans
l'affaire de *Liberius*. Il avouë que ce
Pape, après avoir généreusement résisté
aux entreprises des Arriens, se trouvant
pressé en-suite par leurs violentes solli-
citations, & par un trop grand désir de
retourner dans son Siège, commit trois

* *Trait. Hist.* Pag. 97.

fau-

fautes, lesquelles, dit-il, M. Maimbourg explique fort bien dans l'Histoire de l'Arrianisme. La *Première* fut de consentir à la condamnation de S. Athanase. La *Seconde* de souscrire à une Formule, dans laquelle le terme de *Consubstantiel* n'étoit pas exprimé. La *Troisième* de communiquer avec les Evêques Arriens. Il reconnoît même que la Formule, qu'il souscrivit, est appelée la *Perfidie de Sirmium*, dans les Fragmens attribuez à S. Hilaire. Cependant il ne laisse pas de nier encore à M. Maimbourg que Liberius ayt esté Hérétique, & qu'on doive appeller ce qu'il fit, s'être déclaré authentiquement Arrien, & être tombé de son haut dans l'abysme de l'Hérésie. Il prétend le laver de ce reproche par diverses circonstances, qui accompagnèrent son action. Mais quand toutes ces excuses, qu'il en rapporte, seroient inutiles, & qu'on auroit prouvé invinciblement que Liberius auroit souscrit expressément à l'Hérésie; il ne s'ensuivroit nullement, selon luy, que le Pape fust faillible dans les jugemens authentiques, qu'il rend sur les choses de la foy. Car, qu'y a-t-il qui ait moins l'air d'un jugement de cette sorte, qu'une signature extorquée d'un Pape exilé? Il sembloit pourtant que M. Maimbourg eust donné

234 *Nouvelles de la République*
né des preuves que Liberius agissoit en
Pape. Mais on ne trouve pas icy que ses
preuves soyent suffisantes ; & après tout
on s'en défait, en disant que l'exemple
est nul, & qu'il ne touche pas le point
de la question.

L'inconstance de *Vigilius*, qui soutint
& qui condamna plus d'une fois ce qu'on
appelloit les *Trois Chapitres*, ne luy fait
pas la moindre peine. Car il remarque
d'abord que cette affaire ne regardoit pas
la Foy mais *les Personnes* seulement.
C'étoit, selon luy, un Point de *Fait*, ou
pour le plus, de *Discipline*, dans lequel
personne ne nie que les Papes ne puis-
sent errer. Mais encore veut-il qu'on
ne puisse justement accuser ce Pape
d'avoir manqué en quoi que ce soit : &
bien loin qu'il trouve à redire quelque
chose à sa conduite, il soutient que,
nonobstant les changemens qu'on y
peut voir, elle a toujours esté égale-
ment pleine de zèle pour la Religion,
de fermeté, & de prudence. Il s'ap-
puye fort là-dessus du témoignage de M.
de Marca ; & il prétend que ce sçavant
Prélat a esté tout-à fait de son senti-
ment sur le sujet du Pape Vigile.

L'objection que l'on tire du Pape
Honorius, condamné comme *Monothé-
lite* dans le VI. Concile, est des plus em-
bar-

barassantes. Aussi voit-on que nôtre
Auteur se tourne de tous les côtez pour
y satisfaire; jusques-là qu'il y apporte
quatre différentes réponses. La *Pre-*
mière est d'accuser de corruption les
Actes du VI. Concile. La *Seconde* est de
dire que ce Concile s'est trompé dans u-
ne question de *fait*, en attribuant à Ho-
nori^{us} une hérésie qu'il n'avoit pas. La
Troisième, qu'il fait passer pour une Ré-
ponse *tres-jolide*, est qu'Honorius n'a
point été condamné pour avoir été dans
le sentiment hérétique des Monotheli-
tes, ni pour avoir enseigné leur mauvaise
doctrine; mais pour avoir fomenté leur
hérésie par sa négligence, & par les Let-
tres ambiguës qu'il écrivit à *Sergius*.
C'est ce qu'il s'efforce de prouver par
les Lettres de *Leon II.* son Successeur,
aux Evêques d'Espagne & à l'Empereur
Constantin, que M. Maimbourg avoit
alléguées pour lui, mais peu fidèlement,
s'il en faut croire nôtre Anonyme, du
moins à l'égard de l'endroit de la Lettre
à l'Empereur, qu'il veut que l'on tradui-
se de cette manière: *Honorius n'a pas eu*
soin d'éclairer l'Eglise Apostolique par la
Doctrine de la Tradition Apostolique;
mais il a permis, par une prévarication
profane, que cette Eglise si pure reçust
quelque tache. Si M. Maimbourg vivoit
en-

encore , il ne manqueroit pas sans doute de retorquer l'accusation : & après tout , je suis assuré que bien des gens trouveront que la version qu'on donne icy , avec tous les ménagemens & les adouciffemens que l'on y apporte , suffit encore pour montrer qu'on regardoit Honorius comme ayant erré dans la foy , & y ayant fait errer les autres. *IV.* Enfin l'on en vient à la grande solution, qui est celle de la Distinction *ex Cathedra* ; & l'on soutient que quand même Honorius auroit erré dans la foy , cela ne feroit rien à la question , puis qu'il n'a point défini , en cette rencontre ; comme Souverain Pontife & Chef de l'Eglise , par un jugement authentique & solennel , la question qu'on luy proposoit ; mais qu'il a seulement écrit , comme un Docteur particulier , une Lettre à Sergius , qu'il n'avoit pas assez méditée.

Il ne setire pas moins habilement des difficultez que l'on fait sur les Constitutions de *Clement III* , d'*Innocent III* , de *Boniface VIII* , & de *Sixte V.* Car ou il conteste les Histoires ; ou il distingue les Points de foy d'avec les Questions de fait ; ou il a recours à son grand Principe , en soutenant que les Papes , dans les choses dont il s'agit , n'ont pas prétendu faire des Décisions , ni rendre des Jugemens authentiques ; mais qu'ils ont

seulement parlé, ou repondu, en Particuliers, sans rien définir comme de foy.

Cette Distinction si commode lui vient sur-tout fort à propos sur le sujet de *Jean XXII.* Ce Pape, comme *M. Maimbourg* le rapporte, & comme l'Autheur même des *Considérations* en étoit devenu d'accord, s'étant mis dans l'esprit, prit que les Ames de ceux qui mourroient en grace, & qui n'avoient plus rien à expier, ne verroient Dieu qu'après la Resurrection, fit tous ses efforts pour établir cette doctrine, qui fut condamnée par la Faculté de Paris, à diverses fois, de son vivant, & en-suite par *Benoist XII.* son Successeur, & cent ans après par le Concile de Florence. Il est difficile de nier le fait. Mais quoi qu'il en soit, nôtre Autheur prétend qu'il est très-facile d'excuser le Pape, en disant qu'il n'a jamais rien défini sur ce sujet, & qu'après tout s'il a enseigné ou favorisé ce sentiment, ce n'a pas esté comme Pape, mais comme Docteur Particulier, & dans un temps, où le contraire n'avoit pas encore esté décidé expressément par l'Eglise. Il soutient donc que cet exemple aussi-bien que tous les autres est hors de propos: mais il soutient de plus qu'il est allégué fausement par *M. Maimbourg* dans la plus-

238 *Nouvelles de la République*
plus-part de ses circonstances, sur-tout
de celles qui regardent la part que prit à
cette affaire le Roi *Philippe de Valois*.

Rien ne paroist plus insoutenable à
nôtre Auteur, que la prétention de M.
Maimbourg, qui veut que la *Tradition*
de l'Eglise de Rome même, enseigne con-
stamment que les Papes ne sont pas infail-
tibles. Il faut pourtant avouer que quoi
qu'en puisse dire l'Auteur des Remar-
ques, M. Maimbourg a produit quel-
que chose de bien plausible & de bien
considérable là-dessus. Mais comme
tout cela est traité icy d'illusion & de
Paradoxe, il faut voir comment on ap-
puye le reproche que l'on luy fait. Le
Lecteur en jugera sur deux Papes, qui
étant persuadéz, dit M. Maimbourg,
qu'ils n'avoient pas reçu de Dieu le don
d'Infaillibilité, ne l'ont pas voulu accep-
ter de la main des hommes qui le leur ont
voulu attribuer.

„ Le Premier est *Adrien VI.* qui dans
„ les Commentaires sur le 4. des Senten-
„ ces, dit positivement, & de la manie-
„ re du monde la plus décisive, au rap-
„ port de M. Maimbourg, qu'il est cer-
„ tain que le Pape peut errer, même dans
„ les choses qui appartiennent à la Foy,
„ enseignant & établissant une Hérésie par
„ sa Définition, ou par sa Décretale, ce
qu'il

„ qu'il prouve après par plusieurs exem-
„ ples ; & bien loin de changer de senti-
„ ment , quand il fut devenu Pape ,
„ comme fit Pie II. il y persista si bien ,
„ qu'il trouva bon qu'on fît à Rome ,
„ durant son Pontificat , une nouvelle
„ édition de son Livre , toute conforme
„ à celle qu'il avoit fait faire , étant
„ Docteur & Doyen de Louvain , & où
„ l'on voit cet endroit tout entier , sans
„ qu'on y ait ni ômis ni changé un seul
„ mot. L'objection paroît assez bien
mise dans toute sa force. Qu'y répond
icy nôtre Auteur ? Il ne s'en embarrasse
pas autrement : & il prétend s'en défaire
parfaitement bien , en disant que l'Au-
thorité d'un Docteur de Louvain n'est
nullement celle d'un Pape.

Le Second Pape allégué par M. Maim-
„ bourg est *Paul IV.* qui faisant examiner
„ dans une grande Congrégation de Car-
„ dinaux , d'Evêques , & de Docteurs ,
„ si par la puissance des Clefs , que J. C.
„ luy avoit données , il pouvoit dissoudre
„ le mariage , que le Maréchal de Mont-
„ morency avoit contracté en termes
„ formels de *présenti* avec la Demoisel-
„ le de Piennes ; après leur avoir fait
„ comprendre qu'il s'agissoit de décider
„ un point de très-grande importance
„ touchant un Sacrement , leur déclara
qu'il

„ qu'il ne vouloit point qu'on luy allé-
 „ guast les exemples de ses Prédéces-
 „ seurs : Car je ne doute point, ajoûta-t-
 „ il, que mes Prédécesseurs & moy n'ayons
 „ pû faillir, non-seulement en cecy, mais
 „ en plusieurs autres choses. La déclara-
 tion semble formelle, & on ne peut gué-
 res dire en termes plus clairs que les Pa-
 pes peuvent érrer dans les Décisions
 qu'ils font sur des points qui appartièn-
 nent à la foy. A cela l'Autheur répond,
 1. Qu'il faut traduire *non-seulement en*
ce fait, mais encore en plusieurs autres.
 Cependant le Texte porte, *non solum*
in hoc, sed etiam in pluribus alijs rerum
generibus. 2. Qu'il faut supposer que
 les Papes précédens n'avoient rien dé-
 cidé là-dessùs, parce que le mot de dé-
 cider & de décision, n'est pas dans le
 Texte. Le P. Maimbourg, s'il étoit
 au monde, ne se payeroit pas apparem-
 ment de cette réponse, & il prétendrait
 que la chose y est, si le mot ne s'y trou-
 ve pas.

Nôtre Autheur ne trouve pas que son
 Adversaire soit mieux fondé en ce qu'il
 prétend faire voir par des faits tout-évi-
 dens, & qui ne souffrent point de répli-
 que, que ç'a toujours esté le sentiment
 de l'ancienne Eglise, que le Concile con-
 sidéré distinctement d'avec le Pape est au
 de-

des Lettres Mars 1688. 241

dessus du Pape. Il luy soutient que cela ne se peut prouver: Ni par ces paroles du I. Concile de Jerusalem, *Il a semblé bon au S. Esprit & à nous*, qui marquent que le S. Esprit parle par l'organe du Concile; parce qu'outre que S. Pierre, le Chef de l'Eglise, présidoit dans celuy-là, la lumière du S. Esprit assistant aussi-bien le Pape que le Concile, il s'ensuit seulement que le Pape & le Concile doivent prononcer la même chose; mais non pas que pour cela le Pape soit soumis au Concile: Ni par l'*Examen* que les Conciles ont fait des Jugemens rendus par les Papes; parce que si cette conséquence étoit bonne, on en pourroit tirer une toute contraire, pour la supériorité des Papes, de ce qu'ils ont souvent examiné, & même cassé, dit-il, quelques-fois les Jugemens des Conciles Généraux: Ni par les *Déclarations & les aveus* qu'on prétend en avoir esté faits par les anciens Papes, comme par *Siricius*, par *Innocent I.* & *Innocent III*, par *Agapet*, & par *Sylvestre II*; Car il soutient que M. Maimbourg ne rapporte pas bien ce qu'il tire de leurs discours & de leurs Lettres, ou que du moins il l'explique mal. Il ne veut pas non plus que cela s'ensuive: Ni de ce que les Papes *doivent suivre les Canons*, par-
ce

242 *Nouvelles de la République*
ce que cela signifie seulement que lors
que les Canons ont été confirmez par
l'autorité du S. Siège & qu'ils sont gé-
néralement reçus, ils leur doivent servir
de règle, & les Papes doivent les faire
observer, à moins qu'ils n'ayent quelques
raisons de nécessité ou d'utilité pour y
déroger, & pour en donner dispense:
Ni de ce que M. Maimbourg prétend
que les Conciles Généraux, comme ceux
de Pise, de Constance, & de Basle, ont dé-
cidé sur cet Article; parce que ce qu'il
en allégué, ou ne regarde que le temps
du Schisme, où le vrai Pape n'est pas re-
connu; ou a esté fait par des Conciles,
qui n'étoient pas suffisamment autori-
sez, puis qu'il y manquoit l'agrément, &
l'approbation du S. Siège; nullité dont
M. Maimbourg ne tomberoit pas en-
core d'accord. Enfin on rétablit icy la
Dissertation de M. Schelstrate sur les
IV. & V. Décrets du Concile de Constan-
ce, que M. Maimbourg avoit réfutée;
& l'on y prétend entr'autres choses que
le Concile de Constance n'étoit point
encore un Concile Général & Oecumeni-
que, lors qu'il fit ces Décrets, & qu'a-
près tout ils n'ont jamais esté reçus ni
approuvez de toute l'Eglise.

Il passe de la à la Question du Pouvoir
des Papes sur le Temporel; & il prétend
mon-

montrer que M. Maimbourg voulant soutenir l'autorité indépendante des Rois à cet égard là, avance des choses si contraires à leurs intérêts, & à la Cause qu'il défend, qu'on en peut justement conclure que son Livre n'est pas plus utile à l'Etat qu'à l'Eglise. En général il soutient que rien n'est plus capable de causer des troubles & des divisions dans les Royaumes, que d'établir des principes tels que ceux de Richer, qui mettent la Jurisdiction plus immédiatement dans le Corps de l'Eglise, & de toute autre Communauté, que dans celui qui en est le Chef. Et il reproche à M. Maimbourg de n'avoir pas fait de difficulté d'adopter cette doctrine, qui va à ôter au Pape la Jurisdiction *immédiate* dans l'Eglise, lors qu'il a expliqué le Concile de Florence d'une manière qui ne lui donne que le pouvoir d'exécuter les Canons.

Le dernier Chapitre de ce Livre oppose une *Conclusion* contraire à celle du Traité de M. Maimbourg, & on y prétend être en droit d'établir, comme prouvé, que la sienne n'étant appuyée que sur de faux faits, & sur de faux raisonnemens, elle ne peut plus passer que pour *mal-fondée*. Le Public en jugera, & sans se prévenir pour l'un ni pour l'autre, leur rendra sans doute justice à

M tous

244 *Nouvelles de la République*
tous deux. On finit par des vœux fort
zélés pour le rétablissement de la bonne
intelligence entre le Souverain Pontife
& le Fils aîné de l'Eglise. Si les appa-
rences ne trompent, ces vœux si fervens
ne tarderont pas beaucoup à être ac-
complis.

ARTICLE II.

Remarques envoyées à l'Auteur de
ces Nouvelles, sur le premier Arti-
cle du Mois de Février, touchant le
y. 8. du Chapitre XVIII. de l'Evan-
gile selon S. Luc.

L *Une nouvelle Explication, qu'on don-
ne à ce Passage, peut bien servir à
faire voir qu'on ne l'a pas encore bien
entendu; mais elle ne sçauroit satisfaire
ceux qui l'examinent avec attention. Il
faut accorder ces paroles, mais quand le
Fils de l'homme viendra, pensez-vous
qu'il trouve de la foy en la terre? avec tout
ce qui précède; & il leur faut donner un
sens qui ne choque aucune vérité constam-
ment établie ailleurs. Or en prenant la
foy pour une Vertu Chrétienne, comme on
le fait communément, on la bannit de
dessus la terre à la venue du Fils de Dieu,
qui cependant la trouvera dans ses Eleus,*
les-

des Lettres. Mars. 1688. 245

quels il assemblera alors des quatre parties du monde, ce qui forme une contradiction. D'ailleurs on trouve ce raisonnement languissant, quand on le joint à ce qui précède, sçavoir que Dieu vengera ses Elus, & même bien-tôt, en ajoutant, mais pensez-vous qu'il y ait alors de la foy sur la terre? On ne voit point là de suite nécessaire, ni même (s'il faut ainsi dire) de bien-séance. Ce qui fait qu'on a eu recours à une subtilité, qui est de dire, que le terme de foy doit signifier icy la persuasion de la venue de Jesus-Christ qu'on n'attendra point; si bien qu'en disant, pensez-vous qu'il trouve de la foy sur la terre, il ait entendu parler de la persuasion qu'on ait qu'il doive venir alors.

Cette Explication ne satisfait point, 1. Parce qu'on y prend le terme de foy en un sens, auquel il ne se trouvera jamais employé dans l'Ecriture, pour signifier une vérité particulière, non exprimée. Car quand la foy est mise absolument, c'est toujours pour embrasser les promesses salutaires en Jesus-Christ, & non une seule vérité particulière, comme seroit celle de sa dernière venue. 2. Cette vérité même que Jesus-Christ viendra en un certain temps, pour l'y attendre précisément par la foy, & n'en estre point surpris, n'est pas même un objet de la foy, parce que le temps

M 2

p é-

246 *Nouvelles de la République*

précis de cette venue ne nous a pas esté revélé; & ainsi ce seroit sans aucune raison que J'esus-Christ diroit, pensez-vous que je trouve de la foy en terre quand j'y viendrai, lors qu'on y pensera le moins?

3. Le raisonnement sera bien pour le moins aussi languissant; car à quoi le pourra-t-on joindre? Ce n'est ni avec le dessein de la parabole, qui est de montrer qu'il faut toujours prier; ni avec la délivrance des Elus. Que fait à tout cela la surprise des hommes, qui n'auront point crû que le Fuge du monde arriveroit à cette heure-là? Peut-être veut-on dire qu'il viendra bientôt: ce qui se verifie par le moyen de cette surprise, parce que les choses sont promptes à nôtre égard quand elles n'ont pas esté attendues. Mais ce seroit rapporter cette dernière sentence à une petite circonstance du discours précédent: ce qui ne fait pas une bonne construction, puis qu'il faut autant qu'il est possible que tout le discours se lie avec le corps de la pensée, par manière de dire, ou au moins à ce qu'il y a de principal, & qu'il convienne parfaitement à tout le sens des paroles.

J'avoüe que l'explication ordinaire est defectueuse: & quoi que l'on puisse sauver la contradiction apparente, qui naît de l'absence de la foy sur la terre; & de la presence des Elus que J'esus-Christ y trou-

trouvera à sa dernière venue, en disant que cela veut dire que la foy sera extrêmement rare, ou bien qu'elle ne paroîtra pas dans la foule des incrédules, & qu'on puisse trouver des exemples dans l'Ecriture de ces expressions générales qui souffrent des exceptions: cependant je conviens qu'on ne peut trouver icy de liaison assez juste pour emporter la seconde difficulté. Dira-t-on que ces dernières paroles, pensez-vous que, &c. reviennent à ce premier projet de montrer qu'il faut toujours prier, & que la foy estant l'ame de la priere, il faut prier pendant qu'on en a le temps, puis qu'à la venue du Seigneur il n'y aura plus de foy en terre: ou bien tournera-t-on cette réflexion comme une exclamation que le Sauveur fait en considérant l'extrême corruption des hommes, qui leur ferme le ciel, tellement que Dieu differe, comme le Sage inique, d'exaucer les prieres parce qu'on ne luy en fait point, les hommes n'ayant point de foy? Mais tout cela laisse encore un grand vuide dans l'esprit, qui ne voit point d'application juste de ces paroles, outre que tout cela est dur, forcé, & contraint. Et pourquoi enfin parler du dernier événement du Fils de Dieu, s'il s'agit d'une corruption qui regne sur la terre depuis qu'il la quitte?

M 3

Mais

Mais voicy un sens qui remplit toutes les vuës qu'on peut avoir dans tout ce discours. Il est constant dans l'Ecriture que la punition des Réprouvez est différée à cause des Eleus, suivant la parabole de l'ivroye que le Maistre laisse croître jusqu'à la moisson; & suivant la réponse qui est faite aux ames qui demandent vengeance, Apoc. 6. 10. C'est aussi ce qui est dit au verset précédent, que Dieu diffère de se courroucer à cause de ses Eleus. Le fort de la pensée est qu'il faut prier nonobstant ce retardement, à l'exemple de la Veuve qui fatigue continuellement son Juge, à quoi Jესus-Christ applique cette réflexion, que si un tel Juge se laisse vaincre par les importunitéz d'une chétive femme, Et Dieu ne vangerait-il point ses Eleus qui crient à luy jour & nuit, combien qu'il soit tardif à se courroucer à cause d'eux? comme pour dire ce n'est pas par dureté, comme ce Juge injuste, qu'il n'exauce pas les prières, mais c'est par sagesse & bonté, attendant que le nombre de ses Eleus soit accompli. C'est pourquoy il ajoute avec une entière confiance, ouy vrayement je vous dis, qu'il les vangerait bientôt, Car quand il viendra il n'y aura plus rien qui l'arrête, puis-que tous les

Fide-

des Lettres. Mars 1688. 249

Fidèles seront recueillis au ciel avec lui. Et c'est ce que veulent dire ces paroles, car pensez-vous bien que quand le Fils de l'homme viendra il trouve de la foy en la terre? Les Eleus étant ravis au devant du Seigneur dans les nuées en l'air, laisseront la terre abandonnée aux Jugemens de Dieu. qui ne l'épargnera plus pour l'amour des justes, en faveur desquels elle a esté si long-temps supportée. Il est évident que Jesus-Christ venant sur la terre, il n'y aura plus de Fidèles qui y doivent naître ou vivre, ceux-là même qui s'y trouveront en vie seront ravis ensemble dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, comme S. Paul le dit expressément dans la I. aux Theſsal, Chap. 4. 17. Et ainsi Jesus-Christ ne trouvera point de foy en la terre, n'y ayant plus de Fidèles; ce qui s'ajuste parfaitement & à son dessein & à toutes les parties de son discours, qu'il faut prier sans cesse, parce qu'enfin il exaucera ses Eleus, qu'il ne diffère de vanger que par les égards qu'il a pour eux-mêmes; mais que la terre étant un jour sans foy & sans Fidèles, il en fera le theatre de sa vangeance. Ouy vraiment je vous dis qu'il les vangera bien tost, car quand le Fils de l'homme vien-
M 4 dra,

250 *Nouvelles de la République*
dra, pensez-vous qu'il trouve de la foy
en terre, qui suspende les effets de sa
vangeance, comme elle le fait en ce temps
icy, auquel il differe de se courroucer
à cause de ses Eleus, qui par leur foy
conservent le monde.

Au reste la remarque qu'on fait sur
le y. 20. du Chap. XVII. du même E-
vangile, avoit esté déjà faite par Beze;
& Diodati sembloit être entré dans
cette vûe, en changeant la Version ordi-
naire, & en disant que le Royaume des
Cieux ne viendra point avec remarque
au lieu d'apparence, mais cela est en-
core bien sec. Le Port Royal semble a-
voir bien déterminé ce sens suspendu,
en disant, le Royaume des Cieux ne
viendra point avec une apparence qui
le fasse remarquer.

ARTICLE III.

*Medicina Theoretico-Practica, ad se-
niores Sæculi mentem centenis & ul-
trâ Consultationibus digesta; quibus
penè omnium abditæ morborum Cau-
sæ illustrantur, atque præconceptionis
inherendo principijs, optima ex op-
timis congeruntur medicamenta, ad
præfinitam morborum ideam studiosè
concinata. Authore POMPEIO SAC-
CO*

des Lettres. Mars 1688. 251
eo, *Parmensi*; C'est-à-dire, *Traité*
de Medecine, distingué en diverses
Consultations, *Parmæ* 1688. Ex Ty-
pographia Galeatij Rosati, Superio-
rum Consensu, cum Privilegio. In
fol. Pagg. 389.

S'il étoit permis de tirer l'horoscope
des Livres, & si l'on en pouvoit pré-
dire le destin avec certitude, il n'y
auroit pas de lieu de douter que celui-cy
n'en dût avoir un tout-à-fait heureux.
Outre la reputation de l'Auteur, qui
s'est fait connoître par d'autres ouvra-
ges, on void icy beaucoup de sçavoir
& beaucoup d'esprit ensemble, une pé-
nétration qui n'est pas commune, une
expression convenable à la matière, des
Principes meslez de l'ancienne & de la
nouvelle Medecine, qui paroissent assez
à la mode. Enfin la forme de *Consul-*
tations, que l'Auteur a donnée à son
Livre, peut beaucoup contribuer à en
rendre la lecture agréable. On aime
naturellement les Histoires, & rien ne
plaist davantage à l'esprit que d'avoir
dans des sujets sensibles de quoi justifier
ses découvertes, ou de quoi appuyer ses
réflexions. On trouve donc icy C. F.
Consultations, dans lesquelles M. *Sac-*
cus traite, avec beaucoup de charité &

M. 5

d'ac

252 *Nouvelles de la République*
d'exactitude, de toutes les maladies
considérables de la *Teste*, de la *Poitrine*
& du *Ventre inférieur*. Après un petit
détail de chaque maladie, il en explique
à fond la *Nature*, & il tâche de faire voir
que tous les *Symptômes*, que l'on y re-
marque, en sont des suites nécessaires.
Il dit ensuite, en peu de mots, ce qu'il
juge qu'on en doit *craindre*, ou *espérer*. Il
prescrit les *Remedes*, qu'il croit les plus
propres pour tirer d'affaire le malade, si
la maladie n'est pas mortelle; ou du
moins pour le soulager, autant qu'il se
peut, si elle est absolument incurable. Et
il ajoute enfin des *Avis*, pour en pré-
venir les accès, si c'est une maladie,
qui donne quelque sorte de trêve, &
qui revienne de temps en temps.

Il commence par les *Douleurs de Tes-
te*. Et comme elles ne sont pas toutes
de même nature, il leur donne aussi
plusieurs *Consultations*, où il explique
les différentes *Causes* qui les produisent,
& les divers *Symptômes* qui les accom-
pagnent. On verra de quelle manière il
s'en acquitte par le précis de la *III. Con-
sultation*, où il parle d'un jeune Reli-
gieux, bilieux de son tempérament, mais
qui avoit la *Teste* humide. Il n'avoit en-
core que vingt & deux ans, lors qu'il se
sentit attaqué d'une douleur de
teste, qui après avoir été quelque

temps periodique, se rendit enfin continuë, & devint si forte, qu'il ne pouvoit pas même souffrir la lumière, ni qu'on parlât le moins du monde à l'entour de luy. La moindre cause extérieure, la moindre impression de chaud ou de froid, ou de quelqu'autre altération semblable, augmentoit sensiblement son mal : & dans cet état rien n'étoit capable de le soulager qu'un grand crachement, ou des décharges considérables, par les urines, ou par les selles. Enfin, après trois ans de souffrance, il tomba dans une grande débilité de nerfs, accompagnée d'une maigreur, qui augmentoit à vuë d'œil, & à laquelle se joignit, vers le milieu de l'Automne, une fièvre intermittente, dont les accès commençoient par un froid de peu de durée, qui étoit suivi d'une chaleur sans acrimonie, avec peu ou point d'agitation & d'inquiétude du patient. M. Saccus raisonnant sur cette maladie prétend que le soulagement que ce malade recevoit par le crachement, par les urines, & par les déjections, est une preuve évidente que son mal venoit d'un amas de *Sérositez*, qui étant acres, mordicantes, & extraordinairement volatiles, atténuoient la portion humide du chyle dans l'intestin *Duodenum*, & rendoyent

par ce moyen le sang trop fluide. Car ce sang circulant ainsi par la teste, les artères ne pouvoient manquer d'y en répandre beaucoup plus que les veines n'en pouvoient recevoir; & ce qui y demeurait, étant mêlé de ces sérositez bilieuses, qui étoient imprégnées d'un sel inutile, il étoit impossible qu'elles ne piquotassent les membranes du cerveau, & qu'elles n'y causassent une *douleur de Teste* proportionnée à leur quantité & à leur acrimonie. Mais cette douleur devoit sur tout être bien violente, lorsqu'aux *Alkalis*, dont l'humeur bilieuse est pleine, il se mesloit de la *Lymphe*, qui est acide, & qui ne se peut mesler avec les *Alkalis*, sans causer une grande effervescence. Pour ce qui est de la *maigreur*, M. Saccus prétend que ces mêmes sérositez ont dû nécessairement la produire; parce que se meslant dans la substance du cerveau avec la matière destinée à la génération des esprits animaux, & coulant dans les nerfs, elles en remplissoient les pores, & y bouchaient le passage aux esprits, & au *suc nerveux*. Car quoy qu'il ne crève pas que ce suc nourrisse par luy-même les parties, il prétend pourtant qu'il est nécessaire pour exciter leurs *levains*, & perpétuer le mouvement, par le moyen
du

duquel ils préparent la matière que le sang leur fournoit, afin de la rendre propre à servir d'aliment: de sorte que ce mouvement cessant, il faut aussi de nécessité que la nutrition cesse. Enfin à l'égard de la Fièvre, il en attribue la cause à la pituite, & à la salive amassée dans le boyau *Duodenum*, où étant subtilisée par la bile, & mêlée avec le chyle, elle devoit être entrée avec luy dans les veines lactées, & s'être meslée comme luy avec le sang. Comme donc elle y circuloit avec le reste de sa masse, le froid de l'Automne l'ayant épaissie, elle s'étoit arrestée dans la cavité de quelque petit vaisseau, où elle avoit aussi arresté d'autres humeurs, qui s'y rendoient. Ces humeurs y croupissant, il falloit de nécessité qu'elles vinssent à s'y corrompre, par une effervescence vicieuse, laquelle leur donnoit bien assez de force pour percer la matière crasse, qui s'opposoit à leur passage, d'où vient que la fièvre qu'elles causoient n'étoit pas continuë; mais qui ne leur en donnoit pas assez pour empêcher que la matière revenant boucher le passage, ne leur fît un nouvel obstacle, qui faisoit que la fièvre ne manquoit pas de revenir. Après avoir ainsi expliqué les causes du mal, & avoir rendu raison par ses principes de tous ses

256 *Nouvelles de la République*
symptômes, il donne son jugement sur la grandeur & l'importance de la maladie, qu'il luy paroît presque impossible de guérir absolument. Ensuite dequoy, parce qu'il croit que ce sera toujours beaucoup faire que d'en diminuer la violence, il prescrit plusieurs *Remedes*, qu'il juge à propos que l'on employe pour cela, & il y ajoûte divers avis qui regardent la *diète* du malade.

Il parle dans le Chapitre suivant des *Vertiges* ou *Tournemens de Tête*. Il les attribue de même à des *sérositez*, qui se répandant dans la substance du Cerveau, empêchent le passage des esprits, & les obligent à tourner en rond. Mais il croit aussi que ce peuvent être encore des effets de quelques vapeurs épaisses, qui font quelque sorte d'obstruction dans cette partie; ou de quelques vapeurs acres & corrosives, qui viennent de la Rate, & qui irritant & troublant les esprits, leur causent cette sorte de mouvement extraordinaire.

Dans sa *VI. Consultation* il traite amplement des *Mouvements convulsifs* de tout le corps, à l'occasion d'une Dame de qualité, qui en fut saisie à l'âge de 35. ans. Ils étoient si violens qu'une personne fort robuste avoit bien de la peine à la tenir. Elle ne laissoit pas avec cela d'avoir toutes ses fonctions animales li-

bres, de voir & d'entendre tous ceux qui étoient autour d'elle, & de se souvenir de tout après son accès. Mais lors qu'il étoit passé, elle ne manquoit jamais de tomber en défaillance, toutes les fois qu'elle prenoit quelque nourriture, quand ce n'auroit esté que quelques gouttes de bouillon. Ces symptômes, avec plusieurs autres, qui accompagnoient son mal, devenoient sur-tout extraordinairement fâcheux dans le grand froid, & dans les grandes chaleurs, & elle n'en étoit délivrée que par des urines copieuses. Quoi que M. Succus avouë qu'il est assez difficile de pénétrer dans la véritable cause d'un mal de cette nature, il ne desespère pas d'en venir à bout. Il remarque donc, 1. Que dans ces mouvemens convulsifs il se fait une certaine élévation & un certain abbaissement des Parties. 2. Que cela montre que les Nerfs & les Muscles de ces Parties doivent s'enfler lors qu'elles s'élèvent, & se vuider lors qu'elles s'abaissent. 3. Que ces Muscles ne peuvent s'enfler sans s'accourcir à proportion de ce qu'ils se gonflent, & sans retirer les Parties, auxquelles ils sont attachez. 4. Et enfin qu'ils ne peuvent manquer de les tordre & de leur faire changer leur situation naturelle, lors qu'ils viennent à s'en-

258 *Nouvelles de la République*
à s'enfler extraordinairement. Cela
posé, il soutient qu'il n'y a rien de plus
mal-fondé que l'opinion commune,
qui veut que ces mouvemens convulsifs
soient un pur effet de *l'irritation des*
Nerfs. Il convient qu'à la vérité cette
irritation peut causer un mouvement dé-
régulé dans les Parties : mais il nie qu'elle
puisse produire cette tension, cette dure-
té, cette contorsion. Il prétend donc
qu'on n'en doit chercher *la Cause* que
dans *une effervescence des Esprits ani-*
maux, & du Suc nerveux, qui fait enfler
soudainement & extraordinairement les
muscles. Et pour faire voir combien les
esprits animaux sont capables de ces sor-
tes de fermentations, il remarque qu'ils
sont à-peu près de même nature que les
esprits alkalis, que l'on tire dans les opé-
rations de Chymie. Il prétend que cela
paroît clairement, 1. Par la conformité
qu'ils ont avec ces esprits artificiels dans
leur mouvement, dans leur prompti-
tude, & dans leur activité. Et 2. parce
que rien n'est si propre à refaire, & à é-
purer les esprits animaux, que ces esprits
artificiels. Il conclut de là que comme
on ne peut mêler d'acide avec les alkalis,
sans qu'il se fasse une effervescence, il
s'en doit faire aussi nécessairement dans
les esprits animaux, toutes les fois qu'un
suc

Le suc acide se mêle avec le suc nerveux ; & sur tout si c'est un , acide sulphureux de la nature du Nitre , qui outre la vertu qu'il a de causer toujours une effervescence , lorsqu'il se mêle avec quelques alkalis, a encore cela qu'il y joint des particules inflammables , qui prennent bien tôt feu dans l'effervescence , & qui la rendent bien plus furieuse & plus violente. Il est donc persuadé que c'est ce qui arrive dans ces mouvemens convulsifs , & que c'est cette violente effervescence des esprits animaux qui en est la cause. En effet il tâche de faire voir qu'il n'y a rien dans la maladie qu'il a rapportée, qu'il ne soit aisé d'expliquer par ce principe. Et il finit à son ordinaire cette Consultation par les Remèdes qu'il croit les plus propres à la cure de ce mal, & par les Préervatifs qu'il juge nécessaires pour le prévenir.

L'Histoire qu'il rapporte dans la XX.^e Consultation est considérable , quand ce ne seroit que par le jugement qu'il en fait. Un Chirurgien âgé de 45. ans, d'un tempérament chaud & humide, & un peu yvrogne, après avoir senti assez long-temps beaucoup de froid à la tête , qu'il avoit fort dégarnie de cheveux, commença à se plaindre d'une grande foiblesse , & d'avoir tellement per-

perdu la mémoire, que lors qu'il avoit formé le dessein de faire quelque chose, & qu'il s'étoit rendu dans le lieu, où il falloit qu'il la fît, il ne s'en souvenoit plus. On le voioit d'ordinaire comme tout stupide. Il étoit rêveur, & néanmoins inquiet. Toujours indéterminé & irrésolu, & cependant assoupi, si ce n'est lors qu'il étoit avec ses amis, car alors il parloit, & faisoit encore quelquefois le plaisant & le railleur. Peu de gens balanceroient à prendre cette maladie pour une maladie de melancholie, & on ne sçauroit nier qu'elle n'en ait extrêmement l'air. Mais M. Saccus n'est pas de ce sentiment. Il ne trouve pas parmy ces symptômes les caractères essentiels à ces sortes de maladies, sçavoir une folie accompagnée de crainte, ou de quelque forte imagination. Il soutient donc que ce n'est icy qu'une simple foiblesse d'esprit & de memoire, causée par l'épaississement du sang, coagulé par un acide salé, dont l'air froid est plein, & dont la force avoit esté augmentée par l'acide du vin pur & fort, que ce malade avoit bû. Car il prétend 1. que l'épaississement du sang ayant fixé en quelque manière les esprits, les facultez de l'ame ont dû demeurer en quelque sorte suspenduës, & que c'étoit-
là

là ce qui le faisoit paroître pensif & rêveur. 2. Mais que la présence de ses amis excitant & agitant extraordinairement ces mêmes esprits, il sortoit alors de la rêverie, ou plutôt de son engourdissement, il parloit & rioit comme eux. 3. Que la grande quantité de sérositez, qui sortoient du sang coagulé, inondant le cerveau, en relâchoit tellement les fibres, qu'elles ne pouvoient plus conserver les impressions des objets; ce qui luy causoit ce prodigieux défaut de mémoire, ces pensées confuses & errantes, cette indétermination perpétuelle, & cette inclination au sommeil, qu'on luy remarquoit. 4. Que comme les esprits devenus grossiers & extraordinairement lents, ne couloient pas dans les nerfs avec leur activité naturelle, il étoit impossible qu'il ne sentist pas cette foiblesse universelle dont il se plaignoit. 5. Qu'enfin comme l'obstruction des pores du Cerveau ne permettoit pas aux esprits de descendre dans les nerfs du Cœur & du Poulmon, pour les mouvoir à l'ordinaire, la Circulation du Sang ne se pouvant faire comme elle devoit, il en demeuroit nécessairement beaucoup plus qu'il n'en falloit dans le Poulmon; ce qui empêchant la respiration du malade luy causoit une oppression,

262 *Nouvelles de la République*

sion, & une suffocation, d'où procé-
doit son inquietude, & la peine qu'il a-
voit à demeurer dans un même endroit.

Il parle dans sa *XXIX. Consultation*
de cet *Appétit dépravé*, qui accompa-
gne souvent les *pasles couleurs*. C'est ce-
luy qui fait, par exemple, que les fem-
mes ont envie de manger de la terre, de
la chaux, du plâtre, des charbons, des
pierres, &c. & qu'elles trouvent cela le
plus délicieux du monde. Quelque ob-
scure que puisse être la raison de ces goûts
extravagans, M. Saccus n'est pas d'avis
que pour la trouver on ait recours aux
Causes occultes, qu'il a toujours regar-
dées, dit-il, comme le *réfuge de l'asyle*
de l'ignorance. Comme, selon luy,
l'*acide salé*, qui est dans l'estomach, est
la cause de l'appetit ordinaire, il ne dou-
te pas que la *dépravation* de ce suc ne soit
le véritable principe de ces appetits dérè-
glez, & il croit pouvoir marquer assez
nettement en quoy cette dépravation
consiste. En effet au lieu que cet acide
salé, qui fait l'appetit ordinaire, est
naturellement *volatile*, il prétend qu'il
se corrompt lors qu'il devient *fixe*, aussi-
bien que lors qu'il se rend ou aspre, ou
austère, ou excessivement salé. Or
c'est-là précisément ce qui lui arrive
dans

dans cette rencontre, si nous en croyons
notre Auteur. Cet acide y devient
fixe & austère tout ensemble, par le mé-
lange qui s'y fait de quelques particules
terrestres, qui luy font perdre sa qualité
volatile, en rendant ses parties bran-
chuës & en même temps dures & roides,
comme les parties des corps austères le
doivent être naturellement. Il croit
donc que cette matière ainsi mêlée avec
l'acide, s'arrêtant dans les glandules des
tuniques de l'estomach, elle en pic-
quette les fibres nerveuses, & qu'en les
faisant rider elle fait naître par ce mou-
vement le sentiment de la faim. Or com-
me cette faim a du rapport avec la cause
qui l'excite, & avec l'impression qu'elle
fait dans les organes qu'elle affecte, il
ne se peut qu'elle n'en ait aussi avec les
choies, qui sont les plus propres pour
toucher agréablement ces mêmes orga-
nes, dans la disposition où ils sont. Ain-
si la terre, le plâtre, la chaux, les char-
bons, les cendres, &c. étant des cho-
ses de cette nature, elles ne peuvent pas
manquer de produire dans le nerfs de la
langue, du palais, & de l'estomach,
qui sont pénétrés de ce suc austère. le
même chatouillement que les viandes
ordinaires ont accoutumé de faire sentir
à ces parties, dans les personnes qui
jouis-

264 *Nouvelles de la République*
jouissent d'une santé parfaite, & dont
rien n'altère le tempérament

Tout le reste de l'Ouvrage se peut dire de la même force. On y trouve par tout le même genie & la même pénétration. Il fait quelque-fois des remarques rares sur les choses les plus communes, & il rapporte souvent des expériences, qui font voir combien il y a de méconte dans les sentimens les plus généralement reçus. Par exemple, on croit assez communément que les lavemens sont des remèdes si innocens, qu'il est presque impossibles qu'ils fassent jamais le moindre mal à un malade. On voit pourtant icy le contraire, & M. Saccus rapporte dans sa *Consultation LXXX.* qu'un Homme de qualité, de moyen âge, qui fut attaqué d'une violente douleur au côté droit, à l'endroit des reins, en ayant pris un, se sentit bien soulagé pour que lques momens; mais que sa douleur s'augmenta aussi-tôt très-considérablement, avec de fascheux & symptômes; ce qu'il prétend avoir esté l'effet du lavement.

Pour achever par cet Article, il explique, dans sa *Consultation C.* d'une manière fort sensible la génération du gravier & de la pierre dans les reins. Il suppose 1. Que le Sang à son Tartre, com-

des Lettres. Mars. 1688. 265

comme le vin, & que comme le vin se décharge du sien en bouillant, le Sang fait la même chose par son effervescence, ou ébullition continuelle: ce que plusieurs choses, & particulièrement les urines, prouvent incontestablement. Il ajoute 2. Que si ce Tartre du sang se joint à un acide visqueux, & qu'estant ainsi meslé il soit porté dans les cavitez des reins, par les sérositez qui y coulent, il s'attache à cette partie par la viscosité qu'il a contractée, & il y amasse beaucoup de particules *alkaliques*, lesquelles se détachent des sérositez qui y passent continuellement. Il conclud 3. que ces particules alkaliques se mêlant avec cette matière épaisse & acide, qui enveloppe les parties tartareuses, il s'en fait une masse, qui se durcit en pierre, par la vertu de l'acidité de ce suc épais & visqueux. Et il confirme cela par quelques expériences de Chymie. Ainsi il rejette l'opinion commune, qui veut que la génération des pierres dans les reins procède de la chaleur des viscères. Il fait voir que, quoy qu'on en die, cette prétendue cause n'y sçauroit rien contribuer, & qu'il y a de l'absurdité à croire que la chaleur douce & tempérée d'un animal, puisse brûler une humeur jusqu'au point de la convertir en pierre, ce

ce que le feu même d'une fournaise ne seroit pas capable de faire, de quelque manière qu'on taschast de l'y employer. Il s'agit donc que si la chaleur naturelle durcit ainsi quelque chose, il faut que ce soit de la terre, & une matière, propre d'elle-même à se changer en pierre, & non pas une simple humeur.

Au reste quoy que M. Saccus n'ait pas même nomme *Descartes*; il paroît en bien des endroits qu'il a fort lû ce Philopophe, & qu'il est entré bien avant dans ses sentimens. Il n'en a pas ulé de même à l'égard de *Sylvius* & de *Willis*: car comme il convient avec eux dans tout le fond de sa doctrine, il les allé- gue fort souvent, & il tasche de faire voir qu'il n'y a rien de plus véritable ni de mieux établi, que leurs principes. Nous ne sçaurions mieux placer qu'icy le *Mémoire qui va suivre.*

A R T I C L E IV.

Mémoire servant à l'Histoire de la
Chambre Royale des Medecins des
Universitez Provinciales & Etrangé-
res établie à Paris par Lettres Paten-
tes de sa Majesté Très-Chrétienne.

L'*Affluence & le grand concours de person-
nes de toutes Provinces & de toutes Na-
tions,*

des Lettres. Mars 1688. 267

tions, qui abordent sans cesse dans Paris, ont de tout temps attiré dans cette Ville Capitale du Royaume, des Medecins de diverses Universitez, qui s'y étant venus établir, ont toujours servi le Public avec beaucoup de succès, par la connoissance singulière qu'ils ont des divers tempéramens de toutes les Provinces & Nations. Et cela est si vrai que non-seulement les Princes & les Magistrats, mais les Rois-mêmes, ont presque toujours choisi ces Medecins preferablement à ceux de la Faculté de Paris, pour leur confier la conduite de leur santé précieuse. Henri IV. par exemple, avoit pour ses premiers Medecins les Sieurs Riviere & Du-Laurent, Loüis XIII. les Sieurs Herroard & Milon, & Loüis XIV. à present regnant, ne s'est servi que des Sieurs Vautier, Valot, & Daquin, qui sont tous Medecins d'autres Universitez que de celle de Paris.

La jalousie ouverte des Medecins de la Faculté de Paris, les a toujours porté à médire de ces autres Medecins, & à les confondre avec les Charlatans & Empiriques. En sorte que dez 1648. le Conseil fut obligé de donner un Arrest célèbre & contradictoire, qui leur fit à tous deffenses respectives de se méfaire ni médire dans l'exercice de leur profession. Mais ce sage & prudent Monarque, qui veut que tout soit dans le bel ordre, quand il s'agit du bien public, érigea à Paris en 1673. une Chambre pour lesdits Medecins des Universitez Provinciales & Etrangères, leur accorda de très-beaux Privilèges par ses Lettres Patentes, avec ces conditions, que nul n'y seroit reçu qu'il n'eust fait voir préalable-

N

ment

268 *Nouvelles de la République*

ment ses Lettres de Docteur en bonne forme, & qu'il n'y eust soutenu une Thèse de Medecine. Cette Compagnie s'augmente tous les jours: elle cultive les nouvelles découvertes, & les remèdes spécifiques, pour les maladies opiniâtres, où la saignée ne fait souvent que blanchir; & en répondant très-bien aux bonnes intentions de ce grand Monarque, elle fait naître une émulation parmi tous les Medecins, qui ne pourra dans la suite qu'être très-avantageuse pour le public: & l'on void par la liste de leurs noms qui s'imprime tous les ans, que le Roy, les Princes, & les premiers Magistrats, se servent ordinairement des Medecins de cette illustre Compagnie.

Sa Majesté ayant donné à cette Chambre Royale attribution de Jurisdiction au grand Conseil, ceux qui la composent ont coûtume de présenter, tous les ans, la veille de la Purification, des Cierges à Messieurs dudit grand Conseil, & de les haranguer en langue Latine, comme l'Université de Paris fait Messieurs du Parlement. Mais cette année Monsieur le Chancelier s'estant rendu à Paris, cette Compagnie fut pour la première fois s'aquiter de ce devoir; & le Sieur Denis, Censeur de ladite Chambre, porta la parole; & comme la dignité de Monsieur le Chancelier demande qu'on luy parle toujours dans la langue de son Prince, voicy le Discours qu'on lui fit.

Monseigneur. L'Eglise ayant dessein dans la solennité de la Purification, de renouveler aux Fidèles la mémoire de ce qu'en pareil jour le Fils

de Dieu fut offert à son Père, & porté au Temple par la Sainte Vierge, pour obeir à la Loi; elle nous exhorte de nous rendre en foule dans nos Temples, & d'y porter en offrande un Cierge allumé, lequel doit représenter le Verbe Eternel qui est la véritable Lumière, Lux vera, que nous devons tous porter en nos cœurs, & l'offrir en ce saint jour au Pere Eternel. Mais comme pour luy présenter une si digne offrande, nous ne scaurions employer des mains trop pures & trop exemptes de corruption, une loüable & sainte coûtume s'est introduite parmi les Chrétiens, de s'adresser pour cela aux Princes & aux Magistrats, qui sont des personnes sacrées, & de viues Images de la Majesté Divine sur la terre, & d'implorer leurs mains pour présenter à Dieu cette divine offrande. Dans cette auguste cérémonie nôtre Compagnie a coûtume de s'adresser à Messieurs du grand Conseil, que le Roy nous a donné pour les Protecteurs de nos Privilèges. Mais nous pouvons dire aujourd'hui, Monseigneur, que nous sommes au comble de nôtre bonheur, & que nous avons des graces toutes particulières à rendre à Dieu, de ce que pour mieux recevoir nos offrandes, il tend la main favorable d'un Illustre Magistrat, qui tient la balance de la Justice de toute la France, & qui n'a esté élevé à cette Dignité suprême, que parce que la conduite de toute sa vie a esté toujours irréprochable, & que nôtre Monarque éclairé comme il est, a toujours remarqué dans tous ses Conseils, que l'amour de la Justice regnoit dans son cœur, que l'équité seule formoit toutes ses déci-

N 2

sions,

sions, & que ses grandes lumières, jointes à une vertu consommée, le rendoient digne d'être le Chef de la Justice de sa Monarchie, & le souverain Dispensateur de ses Loix envers tous ses Sujets.

De tous les Corps, Monseigneur, qui ont l'honneur de trouver accès auprès de vôtre Grandeur, il n'y en a point qui ait plus besoin que le nôtre de vôtre protection, & qui ait plus sujet de rendre grâces au Ciel de ce que vous êtes un Juge fort éclairé, & incapable de toute prévention. Car nos Ennemis se prévalent par tout de la pensée qu'ils ont de nous avoir décrédité dans vôtre esprit; & ils se persuadent sans doute un peu trop légèrement, que de vous avoir beaucoup parlé contre nôtre établissement, c'est l'avoir sappé par ses fondemens, & que sur leur simple rapport, vous le détruirez sans nous entendre. Vôtre équité, Monseigneur, nous fait naître de vous des idées bien plus relevées, & nous osons au contraire nous flatter par avance, que vos lumières perçantes ne découvrant dans nôtre établissement que des avantages pour le public, vous serez le premier à le soutenir avec vigueur; & quand vous nous aurez fait la grâce de nous accorder quelque audience sur ce sujet, vous seconderez nos bons desseins, & en confirmant nos Lettres Patentes & nos Arrests, vous consommerez l'ouvrage que vos Prédécesseurs ont commencé. En effet si étant véritablement Medecins, comme nous sommes, & pouvant pratiquer la Medecine par toutes les Villes du Royaume, suivant le droit que les Univerfitez appuyées de l'autorité
du

des Lettres. Mars 1688. 271

du Roy nous en ont donné dans nos Lettres de Docteur, Hic & ubique terrarum, nous tâchons de nous distinguer des ignorans & des Empiriques, avec lesquels nos Ennemis voudroient bien nous confondre, nous faisons soutenir une Thèse de Medecine à ceux qui veulent entrer dans nôtre Compagnie, & nous nous assemblons quelques-fois dans une Chambre commune, pour nous y communiquer de bonne foy les uns aux autres, tous les remedes, que nous avons veu pratiquer avec quelques succez en diverses Provinces du Royaume, & pour les ordonner charitablement aux pauvres malades, qui viennent en foule nous y consulter, & nous faire part de leurs misères, y eut-il jamais d'assemblée de Medecine, & plus utile, & plus avantageuse pour le Public?

Mais ce n'est pas aujourdhuyl' tems, Monseigneur, de rendre compte à vôtre Grandeur de nôtre conduite. Il faut se contenter de l'honneur que nous avons de vous presenter ce Cierge, comme le gage précieux de nos soûmissions; & en nous retirant nous vous supplions, avec respect, que quand vous le verrez brûler devant les Autels, vous le considériez comme le symbole du zèle & de l'ardeur que nous ressentons dans nos cœurs, pour renouveler sans cesse nos vœux & nos prières à Dieu, qu'il luy plaise de conserver vôtre santé précieuse, & de prolonger vos jours, tant pour la satisfaction de nôtre Grand Roy, que pour le bien de tout son Royaume.

Monsieur le Chancelier écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & il y fit, à son ordi-

N 3

nair

272 *Nouvelles de la République*
naire, une réponse si belle & si obligeante, que
cette Compagnie s'en retourna fort satisfaite. Et
pour achever cette belle Ceremonie, la même
Compagnie se rendit ensuite chez Messieurs du
Grand Conseil. Ledit Sieur Denis portant en-
core la parole, les harangua tous en langue La-
tine, & ils y répondirent la plupart en la même
langue, avec beaucoup d'éloquence.

ARTICLE V.

SERVATII GALLÆI *Disertatio-*
nes de SIBYLLIS, earumque O-
raculis, cum figuris æneis. C'est-à-
dire, Traitté de Sibylles, & de leurs
Oracles. Amstelodami, apud Hen-
ricum & Viduam Theodori Boom,
1688. in 4. Pagg. 658.

Ceux qui connoissoient particu-
lièrement M. Gallé, Ministre
de l'Eglise Wallonne de Haer-
lem, & qui sçavoient qu'il travail-
loit, il y avoit longtemps, à cet Ou-
vrage, n'avoient pas peu d'impat-
tience de le voir. Car outre que la
matière est d'elle-même fort curieuse,
ils jugeoyent bien que sur un sujet, qui
est si propre à être enrichi de ce qui
se recueille d'une grande & judicieuse
lectu-

des Lettres. Mars 1688. 273

lecture, on ne devoit rien attendre de médiocre d'une érudition comme la sienne. On pourra voir par l'extrait, que nous en allons donner, s'ils avoyent raison d'en avoir cette opinion.

Il commence par quelques Remarques sur l'origine du Nom de *Sibylle*. Il croit, après *Solin*, suivi par *Sau-maise*, que ce fut d'abord le Nom propre d'une de ces Prophetesses, qu'on donna ensuite à toutes les autres, qui luy succéderent, par la même raison que tous les Rois d'Egypte furent appelez premièrement *Pharaons*, & puis *Ptolomées*. Il allégué même quantité d'Autheurs, comme *Laëtance*, *Suidas*, *Eustathius* sur Homere, & *Servius* sur Virgile, *Isidore*, &c. qui veulent que généralement toutes celles qui se vantoyent d'inspiration, & qui faisoient profession de deviner, ou de prédire, ayent esté appellées *Sibylles*. Ensuite venant à l'examen de la chose même, il refute *Socin*, & les autres, qui traitent de *Fables* tout ce que l'on dit de ces Prophetesses, ou qui ne leur donnent lieu que parmy les *Emblèmes*; & il prouve par une longue suite de passages tirez de *Platon*, d'*Aristote*, de *Diodere Sicilien*, de *Strabon*, de *Plu-*

N 4

tar-

274 *Nouvelles de la République*
tarque, d'*Ælien*, de *Suidas*, & d'une
infinité d'autres Autheurs celebres,
Grecs & Latins, Payens, Chrétiens, Phi-
losophes, Poètes, Historiens, qu'il
faut tenir pour indubitable qu'il y a eu
autresfois des femmes de cette sorte.
Il donne là-dessus plusieurs raisons pour-
quoy les femmes ont esté préférées aux
hommes dans l'exercice de la Prophe-
tie; & pourquoy il y a eu de certains
Peuples, comme les *Maures*, qui n'a-
voyent que des *Prophetesses*, & point
de Prophètes; les Loix ne permet-
tant pas aux hommes d'en faire le mé-
tier. Une des choses qui y a autant
contribué, c'est, à son avis, la cre-
dulité de ce Sexe, & la facilité qu'il
a, soit à recevoir l'imposture, soit à
l'appuyer. Ajoûtez à cela le don de
persuader, qui est bien plus grand, sans
contredit, dans les femmes que dans
les hommes: car outre qu'elles sont
plus insinüantes, elles ont plus de mo-
yens pour gagner les esprits.

Après cela on peut bien juger que
comme il croit que, si les Sibylles ont
esté inspirées, elles ne l'ont esté que par
le Demon, il n'a garde de consentir
qu'on mette en ce rang les véritables
Prophetesses, dont il est parlé dans le
Vieux & dans le Nouveau Testament.

II

des Lettres. Mars 1688. 275

Il prétend que ce soit faire la dernière injure à ces Saintes Femmes, que de les traiter de *Sibylles*, comme a fait Onuphrius; & que l'on ne peut pas confondre plus visiblement la lumière avec les ténèbres, & le Ciel avec les Enfers. Il ne peut pas pardonner non plus à S. Hierosme d'avoir dit * que les *Sibylles* avoyent reçu le don de *Prophetie* comme une récompense accordée à leur *Virginité*. Car outre qu'on ne comprend pas que ce soit un grand avantage que d'être inspirée du Diable, & de servir d'instrument à ses impostures, M. Gallé a si peu de disposition à croire cette *Virginité* prétendue, qu'à son avis, parmy tant de choses qu'on nous a contées des *Sibylles*, il n'y en a point de plus incroyable, ni de plus fabuleuse, que leur chasteté. En effet, qui croira-t-on sur ce chapitre, si l'on n'en croit pas la Sibylle même? Or on cite icy divers endroits de ses Oracles, où elle s'accuse des derniers desordres; pour ne point parler de ces vers d'Ovide, où elle regrette si tristement de n'avoir pas accordé à Apollon les faveurs qu'il luy demandoit. Après tout, la *Virginité* étoit si admirée dans le Paganisme, qu'on ne croyoit

N 5 pas.

* *Lib. I. contra Jovinian. Cap. 6.*

pas pouvoir faire plus d'honneur à la Prophetie, que de la luy donner pour compagne. Et d'ailleurs on ne nie pas que le Demon ne voulust quelques-fois avoir des Vierges à son service; quand ce n'auroit esté, dit M. Gallé, que pour entretenir le monde dans une opinion excessive & superstitieuse du mérite de la Virginité.

Les Auteurs varient si fort sur le nombre des Sibylles, qu'il est bien difficile d'établir quelque chose de certain sur ce point. Il y en a eu plusieurs parmy les Anciens, qui n'en ont reconnu qu'*Une*; & l'on allégué pour ce sentiment Plin dans son Histoire Naturelle, Diodore Sicilien, Denys, d'Halicarnasse, Platon, Joseph, Justin Martyr, Celse, Lucien, Juvenal, Aulugelle, &c. qui n'ont tous parlé que de *la Sibylle*, en singulier, ce qui semble induire qu'ils n'en ont reconnu qu'*une*. D'autres comme Martianus Capella, ont voulu qu'il y en ait eu précisément *Deux*. Il y a eu des Auteurs qui en ont compté *Trois*; & d'autres *Quatre*. D'autres en ont porté le nombre jusques à *Dix*, & d'autres jusques à *Douze*. Mais le nombre le plus généralement reçu est celui de *Dix*. Varron rapporté par Lactance, Lactan-

tance luy-même, Isidore de Seville, Suidas, enfin la pluspart des Autheurs en ont parlé de cette manière. Et quoy que M. Gallé ne tombe pas dans ce sentiment, & qu'il croye que dans cette grande & infinie diversité, qui se trouve entre les Autheurs, il soit impossible de déterminer rien au juste, cependant comme il reconnoît que ce nombre de *Dix* est reçu par l'opinion la plus commune, & que celles que l'on y comprend sont les plus célèbres de toutes, il s'attache d'abord à nous en parler avec beaucoup d'exactitude. Et comme il entre là-dessus dans un grand détail, il leur donne à chacune un Chapitre. Il parle ensuite de quelques autres *moins célèbres*, dont plusieurs Autheurs n'ont pas laissé de faire mention. Après quoy il vient à traiter de leurs *Oracles*, & il examine ce qu'on doit penser de leur vérité, & de leur inspiration.

S'il avoit suivi l'ordre qu'elles ont dans les figures que l'on en conserve en Italie, dans une Eglise de Sienne; il auroit commencé par la *Delphique*, à laquelle Onuphrius a aussi donné le premier rang. Mais comme il a mieux aimé s'en tenir à l'ordre de Varron, & de Lactance, il a commencé par la

278 *Nouvelles de la République*
Persique, qui ne paroît que la huitième dans les figures d'Italie, non plus que dans Onuphrius. Il remarque d'abord que cette Sibylle est aussi appelée *Babylonienne* par d'autres Auteurs; que d'autres l'appellent *Chaldéenne*; d'autres *Hebraïque*, & d'autres *Egyptienne*. Son Nom propre, selon Suidas, & quelques autres Sçavans, étoit *Sambethe*: & il y en a qui prétendent qu'elle étoit ainsi nommée parce qu'elle avoit tiré sa Doctrine de *Sem* & de *Japhet*. M. Gallé se moque avec raison de cette etymologie, aussi-bien que de celle qui fait venir ce même Nom du mot *Sabbath*, qui signifie en Hebreu *repos*, comme si la Sibylle qu'on nommoit ainsi eust esté moins furieuse & moins agitée que les autres. Il ne trouve pas plus de bon sens à ce que *Suidas*, & d'autres, après la Sibylle elle-même, nous content de son extraction, & du temps qu'elle a vécu. Car les Vers, qu'on luy attribue, la disent *Fille & Brû de Noé*. Si on l'en veut croire, elle estoit avec luy dans l'Arche, & elle faisoit partie de cette famille privilégiée, qui échappa seule au déluge universel. Mais M. Gallé remarque qu'il n'y a guères d'apparence qu'on fist alors des Vers Grecs, com
me

me ceux qui renferment ces Oracles. Et de plus, comme il arrive d'ordinaire aux menteurs de se contredire, elle s'accuse ailleurs d'inceste, & veut passer pour *Fille de Loth*. Ailleurs elle se dit *Chrétienne*, & elle détruit ainſy elle-même tout ce qu'elle avoit dit, auparavant de ſa prétenduë antiquité. L'opinion qui la fait fille de *Berôſe*, & d'*Erymanthe*, paroît moins abſurde. Suidas l'établit auſſi, par une viſible contradiction à cette autre Genealogie, qu'il luy avoit donnée luy-même; & les Autheurs qui l'ont ſuivy dans ce dernier ſentiment, ont prétendu avoir découvert l'origine de l'erreur, qui avoit donné lieu au premier, en ce que la Sibylle nâquit dans une Ville appellée *Noé*, ſur les bords de la Mer rouge, ce qui a donné occaſion de la dire fille de *Noé*. Mais outre que tout ce qu'on dit là-deſſus, on le dit ſans fondement, les paroles de la Sibylle ſont trop claires pour avoir beſoin d'explication. D'ailleurs cette dernière extraction ne ſemble guères mieux prouvée que l'autre; & à parler généralement tout eſt ſi obſcur & ſi incertain, qu'on ne ſçauroit marquer, ſans témérité, ni le temps précis qu'elle vint au monde, ni le nom de ſes parens. Une

seule chose paroît claire & incontestable à M. Gallé, c'est que quelque nom qu'on luy donne, & quelque pays qu'on luy assigne, on y trouvera également de quoy détruire cette chimère d'antiquité, qui veut qu'elle ait esté du temps de Noé, & qu'elle ait esté fille de ce Patriarche. En effet, soit qu'on la nomme *Persique*, les Perses n'ont esté connus que depuis Cyrus: soit qu'on l'appelle *Babylonienne*, Babylon ne n'a esté bâtie que plus de cent ans après le déluge: soit qu'on la nomme *Chaldéenne*, *Hebraïque*, ou *Egyptienne*, ces Nations ne se sont formées, & n'ont paru dans le monde que longtemps après. En un mot il est ridicule de mettre des Prophetesses dans les familles des Patriarches, dont Moysé n'ait point parlé, & qui aient expliqué les Mystères mille fois plus clairement que, ni Moysé, ni tous les Prophètes.

M. Gallé accuse icy le sçavant M. Blondel de s'être mépris, lors qu'il a dit qu'*Isidore* avoit appelé cette Sibylle *Erophile*. Mais il est à craindre que M. Gallé ne se soit trompé luy-même, pour n'avoir pas assez pris garde à la manière dont M. Blondel s'est exprimé. En effet celui-cy n'a point dit, qu'*Isidore*

dore eust appelé la Sibylle *Perfique* *Erophile*. Il ne lui a attribué d'avoir donné ce nom qu'à la *Chaldaïque*. En quoy il s'est si peu mépris qu'il ne faut que jetter les yeux sur le passage d'*Isidore*, que M. Gallé a cité luy-même en la page 56. de son Livre, pour voir que M. Blondel a raison, & qu'*Isidore* a donné ce nom à la Sibylle *Erythrée*, qu'il a regardée comme *Chaldéenne*, puis qu'il a dit expressement qu'elle estoit originaire de *Babylone*. C'est donc la Sibylle *Chaldaïque* & non la *Perfique*. qu'*Isidore* a nommée *Erophile*. Et quoy que M. Blondel ait crû que la *Perfique* & la *Chaldéenne* estoient une seule & même chose, il ne s'en suit pas qu'il n'ait pû rapporter le sentiment d'*Isidore*, qui estoit différent du sien, & qu'il n'ait esté bien fondé à dire que cet Auteur nommoit *Erophile* la Sibylle *Chaldaïque*, qu'il distinguoit assez d'avec la *Perfique*, puis qu'il la confondoit avec l'*Erythrée*. Le reste du Chapitre s'employe à rapporter les *Oracles*, qu'on a attribuez à cette Sibylle, mais que M. Gallé n'a garde de tomber d'accord qui luy appartiennent, puis que, selon luy, & ceux-là & tous les autres sont également supposez. Quand

282 *Nouvelles de la République*
on seroit d'un autre avis, il faudroit
toujours avouer avec Lactance, que ces
Vers sont tellement mêlez & tellement
confondus ensemble, qu'il seroit im-
possible d'en faire le discernement au
juste, & d'attribuer à chaque Sibylle
les siens.

La II. Sibylle, selon l'ordre de
Lactance, & de Varron, que M.
Gallé suit exactement, est la *Libyque*.
Il ne trouve rien de plus certain sur son
sujet que sur celui de la *Perfique*. Il
s'étonne qu'*Alstedius* ait dit positive-
ment qu'elle vivoit l'an du Monde
2620. & qu'il ait ajoûté qu'elle pour-
roit bien avoir esté *Debora*. Il censu-
re le sentiment de *Peucer*, qui veut
que le Nom d'*Elissa*, qu'on a donné
à cette Sibylle, soit un nom Hebreu,
qui contienne à-peu-près les mêmes
mystères que celui de la précédente.
Il soutient qu'on ne peut rien dire de
moins solide que cela, & que *Peucer*
n'est pas mieux fondé dans cette pré-
tention qu'un certain *Schriekius* dans
la sienne, qui veut que la Langue qu'A-
dam parloit dans le Paradis terrestre,
fust la Langue Gauloise, ou Celtique.
Il donne pourtant luy-même des Éty-
mologies assez curieuses des Noms d'*E-
lise*, & de *Didon*, tirées de la Lan-
gue

des Lettres. Mars 1688. 283

gue Hebraïque. On rapporte encore icy les Vers donnez à cette Sibylle ; & on fait la même chose à l'égard de toutes les autres , dans les Chapitres suivans. Un certain Auteur d'un *Traitté Flamand* , intitulé *Miroir des Sibylles* , ne fait pas icy une fort bonne figure. On le querelle un peu durement sur ce qu'il a prétendu que le II. Livre des Oracles des Sibylles fust l'ouvrage de celle-cy, comme , à son avis , le I. Livre tout entier estoit l'ouvrage de la *Persique*.

M Gallé trouve un peu plus où s'appuyer dans l'Histoire de la III. qui est la *Delphique* , quoy qu'à son avis on ne puisse rien dire de certain touchant le temps où elle a vécu. Quoy qu'il en soit, on convient assez qu'elle a esté appelée *Delphique* , ou parce qu'elle estoit née à Delphes , ou parce qu'elle y rendoit ses Oracles , ou peut-être même pour ces deux raisons tout-à-la-fois ; quoy qu'à dire le vray les Auteurs varient extrêmement sur le lieu de sa naissance. Mais on ne convient pas de même qu'*Homere* ait emprunté d'elle beaucoup de Vers , comme *Solin* & *Isidore* le prétendent. Du moins ne le sçauroit-on prouver par les Livres des Sibylles que nous avons aujourd'hui.
Et

284 *Nouvelles de la République*

Et s'il estoit vray qu'Homere eust fait cet usage de quelques-uns des Vers des Sibylles, ce seroit une assez forte preuve de la fausseté de ceux qu'on leur attribué, puis qu'on n'y trouve pas un seul Vers qu'Homere ait inferé dans ses Ouvrages. On peut voir icy ce que dit *Proclus*, Philophe Platonicien, touchant les deux différentes manières dont cette Sibylle recevoit les inspirations ; ou par une vapeur chaude & sèche, de la nature du feu, qui sortoit de la Caverne sacrée ; ou estant assise dans le Sanctuaire, sur le sacré Trepied d'*Apollon*. On apprend de * *Pausanias* qu'elle mourut dans la Troade, & qu'elle fut enterrée en un bois consacré à *Apollon*, où on luy éleva une colonne, sur laquelle on grava six Vers, qu'on rapporte icy, & qui faisoient son Epitaphe.

Il parle en I V. lieu de la Sibylle de *Cumes* ; & il trouve encore icy bien de l'incertitude dans tout ce qu'on dit de sa personne, du temps auquel elle a vécu, aussi-bien que de son extraction & de sa naissance. Il croit néanmoins que l'on prouve invinciblement que cette Sibylle est la même que la *Cumane* ; puis qu'il n'y a nulle difference entre

* *In Phocicis.*

ccs

ces deux noms dans tous les bons Auteurs, & que tout ce qu'on attribué à la Sibylle *Cumane*, se dit également de la *Cumée*. Il abandonne donc icy Lactance & Varron, qui veulent qu'elles ayent esté différentes; & il soutient qu'il n'en est point d'autre, à qui l'on puisse donner l'un ou l'autre nom, qu'à celle qui residoit à *Cumes* dans la *Campanie*. Ainsi il traite de vision tout ce qu'on dit d'une autre Sibylle, qui rendoit des Oracles dans la Ville de *Cume* en Asie. Et effet tous les plus celebres Auteurs ne parlent que de celle d'Italie; & l'on void icy entre les autres authoritez celle d'*Aristote*, qui semble marquer assez nettement qu'il n'en connoissoit point d'autre que celle-là. Ce qu'on en rapporte icy de plus particulier c'est ce que tous les Ecrivains ont dit de la manière extraordinaire, dont elle rendoit ses Oracles. Car au lieu que toutes les autres prononçoient les leurs de vive voix, cellecy écrivoit les siens sur des feuilles de Palmier, qu'elle avoit accoustumé de ranger à l'entrée de sa Caverne, de sorte que le moindre souffle estant capable de les déranger, & de les broüiller pêle-mêle ensemble, les Consultans se retiroient la plus-part du temps fort mal-satisfaits

286 *Nouvelles de la République*
faits & fort rebutez. On void icy tout
d'une suite les belles descriptions que
les plus excellens Poëtes, *Virgile, Ovide,*
& quelques autres, ont fait à l'envy de
cet Antre de la Sibylle. On y trouve
même ce qu'en a dit *Justin Martyr,*
aussi-bien que ce qu'en rapporte entre
les Modernes, *Boissard,* qui visita ce
lieu fameux avec beaucoup d'exac-
titude. Et tout cela finit par une sçavan-
te & ingenieuse remarque de *M. Bo-*
chart sur l'inscription du tombeau
qu'on a attribué à cette Sibylle.

La Sibylle *Erythrée,* qui est la V.
vient ensuite L'Auteur prétend
qu'elle est la même que la *Cumane* &
la *Cumée,* & qu'elle ne fut appelée
Erythrée, que pour avoir demeuré quel-
que temps à *Erythres* en Phrygie, d'où
elle vint ensuite à *Cumes,* où elle
passa le reste du temps. Il réfute l'o-
pinion de ceux qui veulent qu'elle ait
vécu depuis *Noé* jusques à la guerre
de *Troye;* & passant à l'*Acrostiche*
qu'on luy attribue, & qui parle si clai-
rement de *Jesus-Christ,* il en prouve la
fausseté, contre *Eusebe,* par cette
raison, que dans les transports où l'on
dit qu'étoient les Sibylles, lors qu'elles
rendoyent leurs Oracles, il étoit impos-
sible qu'elles pussent faire des vers de
cette

cette maniere, qui demandent beaucoup de soin & beaucoup de réflexion. Il s'appuye là-dessus du fameux passage de *Ciceron*, qui fait voir que ce grand homme ne doutoit point que les *Acrostiches*, qu'on attribuoit aux Sibylles, ne fussent supposez; & il montre en même temps. contre *Eusebe* & quelques autres, qu'il est si ridicule de prétendre que cet ancien Romain eust vû l'*Acrostiche*, dont est question, qu'il est même clair qu'il n'a ni vû, ni pû voir, celui dont il a luy-même parlé dans ce passage qu'on vient d'alléguer, puis qu'il y alloit de la vie, pour tout autre que pour ceux qui étoient dans une charge pour cela, de lire les Livres des Sibylles.

La VI. Sibylle, selon *Lactance*, est la *Samienne*. On prétend qu'elle eut ce nom, ou parce qu'elle étoit originaire de *Samos*, ou parce qu'elle y faisoit sa résidence ordinaire. Mais comme il y avoit trois Isles de ce nom, *M. Gallé* remarque que celle, qui avoit donné le nom à cette Sibylle, étoit la *Samos* de la Mer *Icarienne*, vis-à-vis de l'*Ionie*. Il ne croit pas cette Sibylle fort ancienne. Elle n'a vécu, selon luy,

* *Lib. II. de Divinat.*

288 *Nouvelles de la République*
luy, qu'environ 700. ans avant Jesus-
Christ.

Après elle vient la *Cumane*, qui fait la VII. dans le sentiment commun. Car pour celuy de nôtre Auteur, nous avons déjà remarqué qu'il veut qu'elle soit absolument la même que la *Cumée*, & que l'*Erythrée*. Outre les preuves qu'il en avoit déjà apportées, il allégué les témoignages d'Isidore de Seville, & de Martianus Cappella, qui tombent visiblement dans son sentiment. Du reste il fait voir qu'il est si peu certain que ç'ait esté elle, qui ait présenté à Tarquin les Livres qu'il acheta, qu'il n'est pas même bien constant que celle, qui les luy présenta, fust une Sibylle; & qu'enfin toute cette Histoire est si diversement rapportée, qu'on ne convient pas seulement du nombre des Livres, que furent mis en vente, ni qui fut celuy des Tarquins. auquel ils furent présentez.

Sa Sibylle de l'*Hellespont* est la VII. dans le Catalogue de Lactance. On la fait originaire du Bourg de *Marpeffe*, dans le territoire de Troye, qui est proche de l'*Hellespont*. Mais M. Sau-maise croit qu'il faut lire *Mermesse*, dans Lactance, aussi-bien que dans
Sic.

Stephanus, & que c'est le * veritable
 nom de ce Bourg de la Troade. M.
 Gallé remarque de plus, que comme ce
 lieu estoit proche d'une petite Ville
 nommée *Gergithe*, où il y avoit un
 temple consacré à Apollon, les Ger-
 githiens se faisoient honneur de la nais-
 sance de cette Sibylle, & vouloyent
 aussi qu'elle fust à eux. On convient assez
 qu'elle a vécu cinq ou six cens ans a-
 vant Jesus-Christ, c'est-à-dire, vers le
 temps de Solon & de Cyrus, & en-
 viron celui de la Captivité de Babylo-
 ne. Stephanus rapporte, dans son
 livre de *Urbibus*, qu'elle mourut dans
 sa patrie, & qu'elle fut enterrée dans
 le Temple d'Appollon *Gergithien*. Il
 ajoute que les Gergithiens eurent tant
 de vénération pour elle, qu'ils avoyent
 accoustumé de graver son effigie dans
 leur monnoye avec la figure d'un *Sphinx*
 pour marquer par là qu'elle avoit en-
 seigné aux hommes beaucoup de mysté-
 res d'une manière énigmatique.

On dit peu de chose de la Sibylle
Phrygienne, qui est la IX. parce qu'on
 n'en trouve presque rien dans les Au-
 theurs.

* C'est aussi de cette manière que
 Vidas écrit ce mot, dans l'endroit où
 il parle de cette Sibylle. Voyez-le sur
 le mot *Σίβυλλαι*.

theurs. Ce qu'on en remarque de plus considérable, c'est que, selon Cælius Rhodiginus, elle est la seule qui ait esté proprement appelée *Sibylle*, & toutes les autres n'ont fait qu'emprunter ce nom d'elle, à cause, sans doute, de la conformité de la science & de la profession. On peut dire encore avec quelque certitude, qu'elle s'appelle *Phrygienne*, parce qu'elle estoit née en *Phrygie*, ou qu'elle y demouroit ordinairement. En effet, elle rendoit ses Oracles à *Ancyre*, qui est une Ville de cette Province. Mais du reste pour ce qui regarde les particularitez de sa vie, ou celles de sa mort, & de sa sepulture, on n'en trouve rien du tout.

Enfin la X. & dernière, selon Lactance, est la *Tiburtine*. Il y a bien de l'apparence qu'elle fut appelée ainsi, parce que, comme Lactance le rapporte, elle estoit adorée à *Tibur*, ou *Tivoli*, sùr les bords du Fleuve *Anio*, aujourd'hui *Teverone*. C'est ce qui a obligé M. Gallé de donner icy la figure du Temple, où elle étoit servie. Au reste plusieurs prétendent que cette Sibylle n'estoit pas ancienne, & qu'elle vécut peu de temps avant Jesus-Christ. On fait à ce propos un conte assez ridicule

dicule pour être passé sous silence, si des Auteurs graves, & d'un assez grand mérite, n'avoient esté capables de le débiter. On dit que l'Empereur Auguste étant pressé par ses flatteurs de prendre le titre de *Seigneur*, & de se laisser rendre les honneurs divins, alla consulter l'Oracle de cette Sibylle sur le mont Palatin, à l'endroit de Rome que l'on appelle *Ara-Cæli*. Que là la Sibylle luy fit voir dans le globe de la Lune une Vierge admirable, avec un Enfant tout éclatant de lumière, & qu'elle luy dît que cet Enfant alloit bien-tost naître, & qu'il seroit seul le vray Monarque & le vray Seigneur de tout l'Univers. M. Gallé s'étonne fort que le sçavant *Alstedius* ait esté assez bon pour ajoûter foy à une fable si grossière; & il ne s'étonne pas moins qu'il ait cru pouvoir donner une Chronologie certaine des Sibylles, ce que nôtre Auteur est persuadé que personne ne fera jamais.

Après cet examen des *Dix*, dont parlent Varron & Lactance; il passe à quelques autres dont ils n'ont rien dit, mais dont il est parlé dans d'autres Auteurs. Une des plus considérables est l'*Epirotique*. Si l'on en croit ce qu'en rapporte Nicetas Choniata, sur

* Cap. XII.

O

la

292 *Nouvelles de la République*

la toy d'autres Autheurs, elle ne fut pas plustost née qu'elle commença à philosopher sur la composition & sur la fabrique du Monde. Voilà quelque chose de bien surprenant, & galanterie à part, on la pouvoit bien traiter de *Jeune Merveille*. M. Gallé se donne la peine de faire voir l'absurdité de cette prétendue histoire. Peut-être n'en estoit-il pas autrement besoin. Il rapporte en-suite les Vers qu'on luy attribué; & à cette occasion il transcrit un endroit de *Zonare*, qui parle d'un Livre de la Bibliothèque des Empereurs d'Orient, où l'on ne trouvoit pas seulement des prédictions de l'avenir, mais aussi de certaines figures d'hommes & de bêtes, qui en représentoient les plus considérables événemens. Les Représentations de *Sienna* donnent l'*Onzième* place à la Sibylle *Européenne*, de laquelle on declare icy qu'on n'a rien à dire, & comptent pour la *Douzième* la Sibylle *Egyptienne*. A l'égard de celle-cy M. Gallé croit qu'elle a esté ainsi appelée, non pas pour être née en Egypte, mais pour y avoir rendu des Oracles; par la même raison qu'on a donné à l'une des *Dix* premières le nom d'*Erythrée*, quoy qu'elle eust déclaré elle-même qu'elle estoit de *Babylone*.

des Lettres. Mars 1688. 293

lone. Au reste, comme quelques-uns ont voulu que cette Sibylle fust la Reine de *Saba*, M. Gallé montre la fausseté de ce sentiment, par cette seule circonstance, que la Sibylle déclare avoir vû l'embrasement du *Temple*; ce qui ne peut être attribué sans absurdité à cette Reine des Sabéens; soit qu'on entende par ce Temple celuy de *Vesta*, qui brûla sous l'Empereur Commode; ou celuy de *Jerusalem*, qui fut brûlé sous Vespasien. Il eust esté assez difficile de passer cet endroit sans s'étendre un peu sur ce que l'on conte de cette fameuse Reine; sur ce qui regarde sa personne, le pays d'où elle estoit, & d'où elle vint pour voir la Sagesse de Salomon, les questions curieuses qu'on luy attribüe d'avoir proposé à ce Prince, & le commerce de galanterie qu'on veut qu'elle ait eu avec luy. M. Gallé examine fort judicieusement tout cela. Mais il prend sur tout occasion de nous étaler une critique fort sçavante sur cette *Sabée*, dont elle estoit Reine. Il veut, avec *Bochart*, que ç'ait esté celle de l'*Arabie heureuse*; & il le prouve après luy, par des authoritez & par des raisons. Enfin après avoir remarqué qu'il n'y a jamais eu d'Autheur qui ait mis

O 2

d. s

294 *Nouvelles de la République*
des Reines entre les Sibylles, il conclut que ceux qui prétendent que cette Princesse en ait esté une, après les contes qu'ils en font eux-mêmes, doivent du moins être plus traitables sur la question, *Si elles ont toutes esté Vierges?*

Il parle ensuite des Prophetesses des derniers Siècles, telle qu'on veut qu'ait esté en France la *Pucelle d'Orleans*, en Allemagne *Hildegarde & Elizabeth*, Ste. *Brigide* en Suede, Ste. *Catherine de Sienne*, en Italie; *Magdelaine de la Croix*, & une infinité d'autres, qu'il feroit trop long de nommer. Il ne veut pas nier absolument qu'elles ne puissent avoir eu quelque chose de commun avec les Sibylles; mais après tout il veut que ce nom demeure affecté aux Prophetesses du Paganisme, & qu'on ne le puisse transporter ailleurs. De plus il s'inscrit en faux contre le Don de Prophetie qu'on leur attribue. Il les maltraite toutes assez. Mais il semble qu'il en veut sur tout à la *Pucelle d'Orleans*, des affaires de laquelle si le Diable ne se mêloit pas, il prétend du moins que ce n'estoit que fourbe & supercherie. Pour Sainte *Catherine*, & Sainte *Brigide*, il suffit de voir la contrariété manifeste de leurs révélations
sur

sur la Conception de la Sainte Vierge, pour sçavoir ce que l'on en doit juger. Et quant aux reproches sanglans qu'elles faisoient au Pape & au Clergé, nôtre Autheur soutient qu'elles n'avoient pas besoin d'une révelation pour apprendre ce qu'elles disoient à cet égard-là, ni d'une inspiration extraordinaire pour le dire.

Le Chapitre XIII. est une Dissertation curieuse sur les *Oracles*. M. Gallé y explique les différentes manières dont Dieu se revêla autres-fois. Il remarque, que ce fut d'abord par *une voix extérieure*. Qu'ensuite il se manifesta par des visions, quelques-fois de jour, & pendant la veille; mais plus souvent la nuit, & dans le sommeil; & que de là vient qu'on appella les Prophètes *Voyans*, parce que Dieu s'apparoissoit à eux sous une forme visible. Mais comme rien ne fut autres-fois plus considerable en ce genre-là, que ce qu'on appelloit *Urim & Thummim*, il s'y arrête fort long temps; & après avoir rapporté tout ce que les Auteurs, qui en ont écrit, peuvent avoir dit de plus remarquable, il réfute, d'un costé *Spencerus*, qui a prétendu que ce fussent des *Seraphins*, & de l'autre ceux qui ont voulu que cet Oracle se rendist,

ou par l'irradiation, ou par l'assemblage des lettres, qui estoient gravées sur les pierres du Pectoral. Il croit avec Rivet, & plusieurs autres, que cet *Urim & Thummim* n'estoit qu'un symbole de la présence de Dieu, & un gage, qui assuroit le Souverain Sacrificateur que Dieu luy répondroit, ou par des voix sensibles & extérieures, ou par une illumination intérieure, toutes les fois que ce Pontife revêtu de cet ornement, le consulteroit sur des choses importantes. Il passe de là à ce que les Rabbins ont appelé *Bath-kol*, *la Fille de la Voix*. Il remarque que lors que le mot de *Voix* est joint dans l'Ecriture Sainte à celui de *Dieu*, il signifie toujours le *Tonnerre*; comme par exemple, dans le Ps. 29. Il dit donc que Dieu voulant révéler ses Decrets aux hommes, formoit des Tonnerres dans les nuées, qui estoient des signes de sa présence, & des symboles de sa majesté, dont le son éclatant étoit ce qui s'appelloit simplement *la Voix*. Mais que quelques-fois, après ce tonnerre, on entendoit une autre Voix, qui étoit comme un Echo de la première, & qui en differoit sur tout en ce qu'elle n'estoit pas une Voix directe, mais un son réfléchi, & une Voix basse; d'où vient aussi

des Lettres. Mars 1688. 297

aussi qu'on l'appelloit *la Fille de la Voix*. D'autres veulent qu'elle ayt esté appelée ainsi, parce qu'elle avoit succédé aux Oracles d'*Urim & Thummim*. Mais on prétend icy que cette manière de révélation ayt eu lieu dez le premier Temple; & l'on veut aussi qu'elle ayt duré jusques à la fin du dernier, & que toutes ces Voix celestes, dont il est parlé dans le N. Testament, ayent proprement esté des Voix de cette sorte.

On n'oublie pas icy à parler des *Sorts* quit on esté en grand usage, parmy les Juifs, dans les choses d'importance; & qui l'ont esté encore davantage parmy les Payens. Mais comme M. *Van Dale* avoit traité depuis peu amplement cette matière, M. Gallé n'a pas jugé qu'il fust nécessaire de s'y arrêter beaucoup. C'est pourquoy il passe aussitost à cette Remarque générale, que le *Demon* a fait son possible pour se mettre en la place de Dieu, en contrefaisant toutes les manières de Révélation, par lesquelles il avoit plu à Dieu de se manifester aux hommes. Qu'en effet cet Esprit malin n'a oublié aucun des moyens qui pouvoient servir à son imposture. Qu'il y a employé sa *Voix*, qu'il pouffoit du fond de ses antres; ses *Visions*, ses *Speâtres*, ses *Songes*, ses

O 4 Oracles

298 *Nouvelles de la République*

Oracles, & enfin tout ce qui pouvoit imposer aux hommes par une fausse ressemblance aux Institutions de Dieu. L'Autheur remarque entre autres choses, que les Prestres Egyptiens avoyent, aussi-bien que le Souverain Pontife des Juifs, une maniere de *Pectoral*, qu'ils portoyent pendu à leur col avec une chaîne d'or. Il estoit composé, aussi-bien que celuy du Pontife Juif, de pierres précieuses; & ils luy donnoient un nom qui nes'éloignoit pas beaucoup de celuy de l'autre, car ils l'appelloient la *Verité*.

Après cela il recherche l'*Origine* de ces faux *Oracles*, parmi lesquels celuy de *Hammon*, & celuy de *Dodone*, estoient des premiers & des plus anciens: ce que l'on prouve à l'égard de ce dernier, par le témoignage d'*Homere*, & par celuy d'*Hercote*. En général on prétend que ces *Oracles* trompeurs sont presque aussi anciens que les véritables. On veut même que ç'ayt esté par leur moyen que l'idolâtrie ayt esté introduite dans le monde, dez le temps d'*Enos*: & pour le prouver on allégué le celebre passage du I V. Chap. de la Genèse, qui se peut également traduire, *Alors on commença d'invoquer*, ou, *Alors on profana en invoquant le Nom de l'Eternel*.
Quoy

Quoy qu'il en soit on ne croit pas qu'il y ayt eu des *Sibylles* avant le Déluge.

† Rien ne pouvoit être en une plus grande vénération qu'elles l'estoyent dans le Paganisme. On leur rendoit même les honneurs divins. On leur bâtissoit des temples, on leur offroit des sacrifices, on leur consacroit des statues & des simulacres. Lors qu'on les alloit consulter, on s'arrêtoit au seuil de la porte, qu'on regardoit comme sacré, & sur lequel on se donnoit bien de garde de mettre le pied; & non-seulement alors, mais lors même qu'il s'agissoit de consulter leur Livres, on se couvroit les mains de certaines enveloppes, qu'on appelloit *Vittæ*, & qu'on n'employoit que dans les prières & dans les sacrifices qu'on faisoit aux Dieux; d'où vient que des mains *voilées* & des mains *suppliantes*, ne signifient qu'une seule & même chose, dans le langage des Anciens. Enfin leurs Livres estoient gardez dans le Temple de Jupiter Capitolin, avec la dernière religion, comme la chose du monde la plus precieuse & la plus sacrée: & le soin n'en estoit donné qu'à quelques-uns des plus illustres d'entre les Romains, honorez du titre de Prêtres pour vaquer à cet office, premièrement au nom-

† Chap. XIV.

bre:

300 *Nouvelles de la République*
bre de deux, & puis de dix, en-suite de
quinze, & enfin de * 40; qui ne devoient
consulter ces Livres que par l'ordre ex-
près du Senat, dans les conjonctures
les plus difficiles, & dans les affaires
les plus importantes de la République;
comme si on eust dû trouver là-dedans
les dernières ressources de l'Etat. Mais
qui s'étonnera que les Payens fissent tant
d'honneur aux Ecrits de leurs Sibylles,
puis que les Chrétiens ont presque éga-
lé à l'Ecriture Sainte ceux qui cou-
rent sous leur nom. On entreprend
icy M. Vossius sur ce qu'il a pretendu,
après Clement Alexandrin, que S. Paul
eût recommandé à ses Auditeurs la lec-
ture de ces Livres. On fait voir par
bien des raisons le peu de créance qu'on
doit ajoûter à Clement Alexandrin sur
des faits de cette nature; & l'on ne fait
point de quartier là-dessus au P. Crasset,
qui a écrit contre Blondel, & contre
M. Markius, sur la matière des Sibylles.

* Comme *Justin Martyr* est le premier
Docteur Chrétien, qui ayt allegué les o-
racles des Sibylles, M. Gallé commence
par luy l'examen des témoignages,
qu'on apporte en leur faveur. Il montre
que, quelque saint & quelque habile qu'il
fust, sa trop grande crédulité l'a trompé

* Mais toujours appelez Les *Duumvirs.* en

* Chap. XV.

bien des choses, comme en ce qu'il a attribué à *Simon Magus* une Inscription qui appartenoit à un certain Dieu des Sabins, appelé *Semo Sancus*; & en ce qu'il s'est imaginé d'avoir vû à Alexandrie, les mesures des cellules où estoient logez les LXXII. Interprètes; bâtiment chimérique, dont Saint Jérôme se moque. Il renvoye à-peu-près de la même sorte le témoignage de † *Lactance*, qui est le II. qu'on a accoutumé d'alléguer; & il soutient au P. *Craffet*, qu'avec quelque confiance que ces Oracles prétendus puissent avoir esté citez par ces Peres, ils estoient dans le dernier décri parmy les Payens, qui appelloient les Chrétiens *Sibyllistes*, & qui ne manquèrent pas de leur reprocher de les avoir supposez. En effet, il est constant, & M. Gallé n'a pas de peine à le prouver. que les véritables Vers des Sibylles ne parloyent que des superstitions Payennes, & de la Destinée des Romains; bien loin d'avoir rien de semblable à ceux d'aujourd'hui, dans lesquels il trouve entre autres ces deux caractères évidens de supposition. L'un est qu'il y a dans ces Vers divers choses exprimées dans les propres termes des Evangelistes; & l'autre qu'il y est parlé de Je-
 † Ch. XVI. O 6 lus-

fus-Christ, & de ses mystères, plus clairement que dans les Prophètes; ce qu'on ne sçauroit accorder à des Sibylles Payennes, sans choquer également & l'Ecriture & la Raison.

Le III. Témoin du P. Crasset est *Constantin le Grand**, dont il prétend que la qualité rend le témoignage incontestable; mais c'est de quoy M. Gallé ne veut pas demeurer d'accord. Ce témoignage se trouve dans un Discours de cet Empereur au Concile de Nicée, qu'Eusebe rapporte dans la vie de Constantin. L'Empereur y fait valoir l'Acrostiche Sibyllin, & soutient qu'il a esté fait par la Sibylle Erythrée, & inséré par Ciceron dans ses Ouvrages, traduit en Latin. Il n'en faut pas davantage pour faire voir que ce grand Prince y alloit à la bonne foy; & ce dernier article est si éloigné de la vérité, qu'il suffiroit seul pour ôter la créance à tout le reste. M. Gallé se moque icy du P. Crasset, qui veut que Constantin ayt vû l'original des Vers des Sibylles; sans songer que comme on l'apprend de Denys d'Halicarnasse, il estoit péri dans l'embrasement du Capitole, plus de 80. ans avant Jesus-Christ. Mais comme cet Empereur, dans ce Discours, insiste fort sur la IV. Eglogue

* Chap. XVII. de

des Lettres. Mars 1688. 303

de *Virgile*, prétendant qu'elle ayt esté tirée toute entière des Oracles de la Sibylle de Cumes, & que *Virgile* y ayt fait une admirable peinture des mystères de *Jesus-Christ*, *M. Gallé* luy corrige encore cet endroit de sa harangue. † Il se déclare formellement contre cette explication des Vers de *Virgile*, quoy qu'elle soit la plus commune, & qu'elle ayt eu jusqu'icy la plûpart des Doctes pour ses défenseurs. Pour luy il croit, après *Blondel*, que *Virgile* a dit de son chef tout ce que l'on fait passer pour mystérieux dans ce Poëme, & qu'il n'y a point entendu d'autre finesse que celle de donner de son mieux de l'encens à *Asinius Pollion*, & à son fils *Saloninus*. Qu'en effet il n'y dit rien dont on ne leur puisse faire une juste application à l'un & à l'autre; & que, quoy qu'on en veuille dire, il n'y a rien en tout cela, ni d'inspiré, ni de divin. Ce n'est pas qu'il n'entre dans le sentiment de ceux qui croyent que les Juifs avoient répandu par tout, les prédictions qui leur esloyent faites du Messie; & que c'estoit de là que les Payens tenoyent ce que leurs Autheurs ont écrit de ce Roy, que la Judée devoit donner à tout l'Univers. Mais il nie que *Virgile* ayt pensé à ce-

† *Chap. XVIII.* O 7 la

304 *Nouvelles de la République*
la dans cette Eglogue, & il réfute sur
ce pied-là toute l'explication de Con-
stantin. Après quoy il donne un * Cha-
pitre à la refutation des témoignages
de S. Augustin & de S. Jérôme.

† Dans l'examen qu'il fait ensuite du
témoignage d'Apollodore, qui dit, au
rapport de Lactance, que la Sibylle
Erythrée, qu'il appelle la Concitoyenne,
avoit prédit aux Grecs, qui alloient
à Troye, que Troye seroit ruinée, &
qu'Homere écriroit des mensonges; ce
qui se trouve effectivement dans le III.
Livre des Oracles Sibyllins, M. Gal-
lé traite tout cela de Roman, &
d'illusion toute pure, en quoy il suit le
sentiment de M. Blondel; & il n'en
veut pas d'autre preuve que les Vers
mêmes, qu'on attribue à cette Sibylle.
Car elle s'y dit née en Babylone, quoy
qu'Apollodore témoigne que la verita-
ble estoit d'Erythrée; & avec tout ce-
la elle dit encore, qu'elle estoit dans
l'Arche avec Noé. Enfin ce qu'elle prédit
d'Homere a tout-à-fait l'air d'une Pro-
phetie faite après coup sur le passage
d'Apollodore. On trouve icy une es-
pèce de Dissertation sur ce Pere de la
Poësie, accompagnée de trois Médail-
les, dont M. Gallé reconnoît qu'il doit
la dernière aux Voyages de M. Spon.

* Chap. XIX. † Ch. XX. L'au-

L'autorité de *Pausanias* est examinée dans ce Chapitre, & on tâche de faire voir qu'elle ne conclud rien pour ces Ecrits.

Dans la XXI. Dissertation on recherche *en quel temps* ces Livres peuvent avoir esté faits: *A qui* ils doivent estre attribuez: Si un *seul* Auteur y a mis la main, ou si c'est l'ouvrage de *plusieurs*. On rapporte sur tout cela le sentiment des Sçavans, & particulièrement celuy du célèbre *Gerard Vossius*, qui croit que ces Livres ont eu trois differens Auteurs, pour le moins, & que celuy qui les a recueillis en un même corps, n'a vécu qu'à-près Constantin le Grand. M. Gallé aime mieux suivre l'opinion de M. *Blondel*, qui croit qu'ils furent composez ves l'An 138. ou 140. mais que de temps en temps on y a changé ou ajoûté quelque chose; sur quoy il rapporte les preuves de M. Blondel en abrégé. Pour les Auteurs, celui-cy croit qu'il y en a eu deux, sçavoir *Hermas*, & *Montanus*. Mais M. Gallé ne croit pas qu'on en puisse parler avec certitude; & tout ce qu'on en peut dire de plus apparent, à son avis, c'est qu'il y en a eu plusieurs, qui y ont travaillé en divers temps, & qui n'ont pas voulu se faire connoître.

Les

Les trois Chapitres suivans sont employez à prouver que *les Sibylles n'ont point esté divinement inspirées.* Pour le faire voir il nous donne dans le Chapitre XXII. un Parallèle fort étendu des Sibylles avec les Prophètes. Les principales differences qu'il y remarque sont, I. Premièrement que les Sibylles entroyent en fureur, lors qu'elles rendoyent leurs Oracles, au lieu que les Prophètes demeuroyent toujours dans leur bon sens. II. Secondement, que ceux-cy marquoyent nettement, dans leurs prédictions, leur nom, leurs parens, leur patrie, le temps auquel ils prophetisoient; ce que les Sibylles se donnoyent bien de garde de faire. III. Que les Oracles des Sibylles favorisoient l'idolatrie & les superstitions Payennes; mais que les Prophètes n'enseignoyent jamais rien que de saint & de divin. IV. Qu'enfin la verité & la bonne foy se trouvent toujours dans les prédictions des Prophètes, au lieu que dans celles des Sibylles, & dans toutes les autres du Paganisme, tout estoit toujours plein d'équivoques, d'obliquité & de mensonge, en un mot d'imposture & d'illusion. On allégué à ce propos tous ces Oracles fameux, que l'Histoire nous a conservez, & dont

des Lettres. Mars 1688. 307

dont l'ambiguité trompa si malheureusement ceux qui les reçurent. On traite encore icy fort mal le P. Craffet, qui pour sauver la prétendue inspiration des Sibylles, s'est avisé de dire qu'elles estoient successivement inspirées, tantost de Dieu, tantost du Démon.

Dans le Chp. XXIII. M. Gallé fait cette remarque contre les Vers qu'on leur attribué, qui semble assez en montrer la manifeste supposition; c'est que le Grec en est barbare en divers endroits; qu'on y trouve des *Etymologies* ridicules, des *mots* que l'Antiquité n'a point connus, & qui sont des preuves certaines de la nouveauté des Ouvrages où ils sont. A quoy il faut ajouter diverses *Doctrines*, qui ont esté universellement condamnées de toute l'Eglise. Il continuë la même matière dans le Chap. XXIV. où il censure dans ces Vers l'opinion des Millenaires, qui y paroist établie, aussi-bien que ce qu'on y lit que l'Arche s'arrêta dans la *Phrygie*, quoy qu'il soit constant que ce fut sur les montagnes d'*Armenie* que Moyle appelle d'*Ararat*. La XXV. Dissertation, par où il finit cet Ouvrage, est une Réponse au Livre du P. Craffet contre M. *Marckius* Professeur en Theologie à Groningue. M. Gallé y vange fortement l'injure qu'il prétend que

308 *Nouvelles de la République*
que ce Professeur ayt reçue du Jesuite,
aussi-bien que celle que ce Jesuite a-
voit faite à *M. Blondel*.

Il a ajoûté à la fin du Livre une Dis-
sertation sur l'Antique de *Hercule Ma-*
gusanus, & sur celuy de la Déesse *Nehal-*
ennie, qui furent déterrez dans le rivage
de Zélande, & dont il donne la figure.
Pour faire voir ce que c'est, il remarque
I. qu'il y a beaucoup d'apparence que
lors que l'approche de Josué obligea les
Phœniciens d'abandonner leur patrie,
cet Hercule qui se trouva être à leur tête
en qualité de leur Chef, vint jusques à
West-cappel en Zélande, & que c'est de
luy que parle une Inscription, que l'on
voit sur une colonne, dans une Eglise
de ce lieu-là, où il porte le titre de *Her-*
cules Magusanus: ce qui montre que la
Zélande a esté habitée dez-lors. Il re-
marque II. que ce nom de *Magusanus*
est Phœnicien, & que le rapport qu'il
y avoit entre cette Langue & l'Hebraï-
que, ou la Chaldaïque, fait juger qu'il
doit signifier *passant* ou *traversant les*
Mers. Et III. il conclut de là que le nom
de la Déesse *Nehalennie*, doit être aussi
un nom Phœnicien-dérivé d'un mot He-
breu, qui signifie *mener doucement & à*
l'aise. Qu'en effet cette Déesse étoit
la Déesse de l'*Escant*, dont l'embou-
chure

des Lettres. Mars 1688. 309

chure estoit autres-fois près de l'Isle de *Walcheren*; & que les Phœniciens la nommoient ainsi parce qu'à leur avis c'estoit elle qui conduisoit sûrement les vaisseaux sur cette riviere, avec les marchandises qui y estoient. Il rapporte une autre Inscription semblable à l'honneur de cette Déesse, qu'il a tirée d'une pierre qui est dans une Eglise de *Dombourg*. Cet Extrait paroîtra long: mais on considérera qu'il a fallu donner le précis d'un Ouvrage, qui contient vingt & six Dissertations, & que chacune de ces Dissertations est un Livre.

ARTICLE II.

Projet d'une nouvelle Mécanique, avec un Examen de l'Opinion de M. BORRELLI sur les propriétés des Poids suspendus par des cordes. A Paris, chez la Veuve d'Edme Martin, Jean Bondot, & Estienne Martin, rue S. Jacques, au Soleil d'or. 1687. Avec Privilège du Roy. In 4. Pagg. 133. avec 13. planches.

Les nouvelles découvertes, que l'on fait dans les Sciences, sont toujours glorieuses à ceux qui les font. Mais il n'y en a guères qui le soyent autant que celles que l'on fait dans la *Mécanique*,
l'une

310 *Nouvelles de la République*
l'une des plus belles & des plus utiles de
toutes les Sciences. On admire encore
aujourd'hui ces merveilleuses machi-
nes, avec lesquelles *Archimede* soutint
autres - fois si long - temps luy seul tous
les efforts de la puissance des Romains,
quoy qu'à dire le vray, on n'en ayt que
des idées fort confuses; & on ne s'étonne
pas que cet homme incomparable, ayant
trouvé le moyen de découvrir le larcin,
qu'on avoit fait au Roy Hieron, d'une
partie de l'or qu'il avoit donné pour en
faire une Couronne, par la reflexion qu'il
fit sur la quantité d'eau qui sortoit du
bain à mesure qu'il y entroit, en soit
forti transporté de joye, en criant de
toute sa force, *je l'ay trouvé, je l'ay trou-
vé.* On peut donc juger par là de la gloire
& de la satisfaction, que M. *Varignon*
se peut promettre de cet Ouvrage, dans
lequel il prétend avoir découvert, non
quelque Problème de Mechanique, dont
personne ne se seroit encore avisé, &
qu'il seroit pourtant aisé de résoudre par
les Principes communs; mais de nou-
veaux fondemens & de nouveaux Prin-
cipes de cette belle Science, en un mot
une *Nouvelle Mechanique*.

Ce qui luy en fit naître la première
pensée, ce fut un endroit d'une Lettre
de M. *Descartes*, où ce Philosophe dit
que

des Lettres. Mars 1688. 311

que c'est une chose ridicule que de vouloir employer la raison du Levier dans la Poulic. Il semble que cela soit peu de chose. Mais il ne faut pas de fort grandes ouvertures aux Genies heureux & pénétrants pour approfondir les matières les plus difficiles; & l'Essay que M. Varignon donna sur celle-cy l'année passée, & qui fut inséré dans les Nouvelles du Mois de May, fit assez voir jusques où il estoit capable d'aller. Quoy qu'il en soit, il nous apprend icy luy-même dans la Preface, que l'on trouve à la tête de son Ouvrage, que cette réflexion de M. Descartes luy en fit faire une autre; sçavoir s'il est plus raisonnable de s'imaginer un levier dans un poids qui est sur un plan incliné, que dans une poulic; & qu'après y avoir pensé il luy sembla que ces deux machines estant pour le moins aussi simples que le levier, elles n'en devoient avoir aucune dépendance, & que ceux qui les y rapportoyent n'y étoient forcez que parce que leurs principes n'avoient pas assez d'étendue, pour en pouvoir démontrer les propriétés indépendamment les unes des autres. Il se résolut donc, nous dit-il, d'épier luy-même la Nature, & de ne se contenter pas, comme les autres Autheurs, de se convaincre de la nécessité de l'équilibre, mais de tâcher de remon-

312 *Nouvelles de la République*
monter jusques à sa source, & de trouver la manière dont il se fait.

Il commença par l'examen d'un poids qu'une puissance soutient sur un plan incliné, & qu'il se représenta d'abord de telle figure que le concours de sa ligne de direction avec celle de cette puissance se fist dans quelqu'un de ses points. La première chose qu'il y remarqua, c'est
„ que le concours d'action de la pesan-
„ teur de ce corps & de la force de cette
„ puissance, se faisant aussi par ce
„ moyen dans un seul point, ce point
„ devenoit alors son centre de direction:
„ de sorte que si ce plan eût manqué tout
„ d'un coup, ce corps auroit nécessaire-
„ ment suivi l'impression de ce point. Il
„ chercha ensuite quelle devoit estre cet-
„ te impression, & il s'apperçut que celles
„ que faisoient sur ce point, & la pesan-
„ teur de ce poids, & la puissance qui le
„ retenoit, estant les mêmes que s'il eust
„ esté poussé en même temps par deux
„ forces qui leur eussent esté égales, &
„ qui eussent agi suivant leurs lignes de
„ direction, il en resultoit une impres-
„ sion composée, suivant une ligne qui
„ estoit la diagonale d'un parallelogram-
„ me fait sous des parties de ces lignes de
„ direction, qui étoient entr'elles comme
„ ce poids & cette puissance. Et de là il
„ conclut que l'impression de ce corps se
„ se

„ faisoit alors suivant cette diagonale, qui
„ devenoit en ce cas sa ligne de direction;
„ mais que ce plan luy estant perpen-
„ diculairement opposé, il la soutenoit
„ toute entière; ce qui faisoit que ce
„ poids ainsi poussé par le concours d'ac-
„ tion de pesanteur & de la puissan-
„ ce qui luy estoit appliquée, demeu-
„ roit sur ce plan incliné de même que
„ s'il eust esté horizontal, & que cet-
„ te impression composée n'eust esté
„ qu'un effet de sa seule pesanteur.

Mais il ne se contenta pas d'avoir
ainsi découvert la manière dont l'Equi-
libre se fait sur des plans inclinez; il
chercha, nous dit-il, par la même voye
qui luy avoit si bien réussi, *comment des*
poids soutenus avec des cordes seulement,
ou appliquez à des poulies, ou bien à des
leviers, font équilibre entr'eux, ou a-
vec les puissance qui les soutiennent; &
il s'apperçut de même que tout cela
„ se faisoit encore par la voye des mou-
„ vemens composés, & avec tant d'u-
„ niformité, qu'il ne peut plus douter que
„ cette voye ne fust véritablement celle
„ que suit la Nature dans le concours d'a-
„ ction de deux poids, ou de deux puis-
„ sances, en faisant que leurs impressions
„ particulières, quelque proportion qu'el-
„ les ayent, se confondent en une seule,
„ qui se décharge toute entière sur le
point

314 *Nouvelles de la République*
point où se fait cet équilibre. En effet, c'est ce qu'il tâche de faire voir dans tout le corps de son Ouvrage, & c'est là-dessus qu'on voit rouler toutes les Démonstrations.

Comme c'est icy un Projet, qu'il propose aux Sçavans, qui sont les seuls Juges compétens de ces matières, il n'a pas crû devoir s'arrêter à y mettre des Définitions, ni des Axiômes, qu'on trouve par tout. Il se contente d'un seul *Axiôme*, d'une *Demande*, & de quelques *Lemmes* particulièrement nécessaires pour l'intelligence de son Ouvrage. L'*Axiôme* porte que les *Espaces*, que parcourt un même Corps, ou des corps égaux dans des temps égaux, sont entr'eux comme les forces qui les meuvent; & réciproquement que lors que ces *Espaces* sont entr'eux comme ces forces, elles les font parcourir au même Corps, ou à des Corps égaux, en temps égaux. Dans la *Demande*: On suppose que dans tout Corps qui se meut, ou qui fait effort pour se mouvoir, il y a toujours un certain point, qui surchargé de l'impression de tous les autres, détermine ce Corps à suivre celle qu'il a pour lors vers l'endroit où il tend. On ne se met point en peine que ce point soit le même dans toutes les situations possibles de
de

de ce Corps. C'est assez que dans chaque situation il y en ayt un, quel'on appelle icy son *Centre de gravité*, ou plus généralement son *Centre de direction*, ou d'*équilibre*, du moins pour le temps qu'il détermine ce Corps à suivre son impression; & la ligne qui joint ce point avec celui où il tend, s'appelle la *ligne de direction*. M. Varignon avertit qu'il ne met cecy en supposition que pour abrégé, parce qu'autrement il seroit aisé de le démontrer, comme il le fait même en trois mots. Pour les Cinq *Lemmes*, qui suivent, en voicy le précis tel qu'il est possible de le donner sans les figures.

I. Un poids estant suspendu à une corde, ou à deux attachées à un même point fixe; ou bien soutenu sur un pieu, ou sur deux appuyez aussi sur un même point; en sorte que la ligne, qui joint son centre de gravité avec son point de suspension, ou d'appuy, fasse quelque angle que ce soit avec sa ligne de direction: ce poids tombera le long d'un arc, dont le point d'appuy, ou de suspension, est le centre, jusqu'à ce que la ligne qui joint son centre de gravité avec son point de suspension, ou d'appuy, soit dans la perpendiculaire, ou dans le plan horizontal; & y estant arrivé il y demeurera, si l'on n'y suppose d'autre cause que sa pesanteur. P H.

II. Un poids estant suspendu par deux cordes attachées à deux clous, & qui prolongées concourent en un même point, sa ligne de direction passera par ce point de concours.

III. Si un point, sans pesanteur, est poussé en même temps & uniformément par deux puissances, suivant des lignes qui fassent entr'elles quelque angle que ce soit; & que la force, dont l'une de ces puissances agit, soit à celle, dont l'autre puissance agit, comme la ligne, selon laquelle la première de ces deux puissances pousse ce point, est à la ligne selon laquelle l'autre puissance le pousse; ce point suivra la diagonale du parallélogramme fait sous ces deux lignes.

IV. Que si l'on pose que ce point soit le centre de direction d'un corps, & que ce Corps soit poussé en même temps, & uniformément, par deux puissances appliquées en deux divers endroits de sa surface, suivant des lignes, qui partant de ces puissances passent par ce même point, & avec des forces qui soyent entr'elles comme ces lignes: que l'on achève le parallélogramme, dont ces lignes font deux costés, & que l'on regarde pour un moment ce Corps comme s'il n'avoit aucune pesanteur; quelque angle que ces lignes fassent entr'elles, ce Corps ainsy poussé sui-
vra

era la diagonale de ce parallelogramme.

V. Les trois costez d'un Triangle rectiligne, quel qu'il soit, sont entr'eux comme les Sinus des angles auxquels ils sont opposez.

M. Varignon démontre un par un tous ces cinq *Lemmes*; & il tire de chacun les *Corollaires*, qui s'en déduisent, & qui luy serviront ensuite dans l'exécution de son dessein.

Après en avoir donc posé tous les fondemens, il vient au corps même de l'Ouvrage, dans lequel il traite distinctement. I. Des Poids suspendus avec des cordes seulement. II. Des Poulies. III. Des Poids soutenus sur des surfaces. IV. De toute sorte de Leviers. Et V. De la Vis. La méthode qu'il y suit est par-tout la même. D'abord il avance, sur chaque sujet, une *Proposition fondamentale*, qu'il démontre. En-suite il en tire des *Corollaires*. Et enfin il propose un *Problème*, dont il donne à même temps la solution par ses principes. Seulement dans le Chapitre des *Leviers*, il ajoûte un *sixième* Lemme aux cinq premiers: & dans celui de la *Vis*, il ne propose aucune *Problème*. Il a fait mettre à la fin neuf grandes Planches, où les figures, qui servent aux demonstrations des *Lemmes*, & des *Propositions*

318 *Nouvelles de la République*
fondamentales, son gravées fort nettement.

Par la I. Proposition fondamentale, qui regarde les Poids suspendus avec des cordes, en quelque nombre qu'elles soyent, & pour tous les angles possibles, qu'elles peuvent faire entre elles il pose, *Qu'un poids soutenu avec deux cordes, par deux puissances, & en équilibre avec elles, est toujours à chacune d'elles comme le sinus de l'angle, que leurs cordes font entre-elles, à chacun des sinus des angles, que font avec la ligne de direction de ce poids chacune de ces cordes réciproquement prises.*

Pour démontrer cette Proposition, il suppose ce qu'il avoit déjà remarqué dans sa Préface, sçavoir que les impressions particulières, que les puissances, qui tiennent ce Corps en équilibre, font sur le point où elles concourent, sont les mêmes qu'elles y feroient, si elles le pouffoient chacune suivant sa ligne de direction. Après quoy il fait voir I. Que ce point regardé comme tiré seulement par ces deux puissances, doit tendre (*Lemm. 3.*) le long de quelque ligne, qui soit la diagonale d'un parallélogramme fait sous des parties des lignes de direction de ces deux puissances, qui soyent entre-elles comme ces mêmes puissances.

II. Que

II. Que cette diagonale doit estre la mesme que la ligne de direction de ce poids, prolongée du costé où tendent les lignes de direction des puissances ; parce qu'autrement ce poids ne seroit plus en équilibre avec ces puissances ; ce qui est contre l'hypothèse. III. Que la force dont ce point est tiré, suivant cette diagonale, est aussi égale à la pesanteur de ce poids ; parce qu'autrement cette ligne estant la mesme que la ligne de direction de ce poids, il se mouvroit encore en haut, ou en bas, selon la difference de ces mesmes forces, ce qui est encore contre l'hypothèse. Il conclut donc de tout cela. 1. Que ce point est tiré vers le bout le plus éloigné de cette diagonale, par le concours d'action des deux puissances, suivant la ligne de direction de ce poids, & d'une force égale à sa pesanteur. Et 2. Que la force dont il est ainsi tiré, estant à celle dont une de ces puissances, par exemple, le tire à elle, comme (*Lemm. 3. Corol. 3.*) la diagonale du parallelogramme est au costé fait d'une partie de la ligne de direction de cette même puissance ; ce poids est à cette puissance comme le sinus de l'angle, &c. De là il tire divers *Corollaires* considérables. Il fait voir entre autres choses

(*Corol. 8.*) qu'on peut faire soutenir quelque grand poids que ce soit, à quelque puissance que ce puisse estre, quelque petite qu'on se l'imagine, par le moyen d'une corde seulement. Et (*Corol. 18.*) qu'il n'y a point de force imaginable, ni de poids, quelque grand qu'on les conçoive, qui appliquez aux extrémités d'une corde parfaitement flexible, la puissent tellement bander qu'elle devienne parfaitement droite, pour peu de pesanteur qu'on suppose: parce que quelque prodigieuse que soit cette force, & quelque grands que soyent ces poids, ils auront toujours quelque rapport à la pesanteur de cette corde, & par conséquent elle se courbera toujours.

Et voilà assez pour donner une idée de sa Méthode, & nous ne rapporterons point icy les Démonstrations qu'il fait des autres Propositions, puis qu'il y procède toujours de la même sorte, & qu'il y suit par tout les mêmes principes. Nous pourrions même nous dispenser de rapporter la *Seconde* de ces Propositions; parce qu'elle se trouve dans l'*Essay* de M. Varignon, qu'on a mis cy-devant dans ces Nouvelles. Nous la donnerons pourtant avec les autres, afin qu'il n'en manque aucune des cinq, qu'il a démontrées, & qu'on les puisse voir

voir, toutes ensemble, comme elles sont rangées par l'Auteur.

Cette II. Proposition fondamentale est pour les Poulies, soit que le centre en demeure fixe, soit qu'on le suppose mobile, & pour toutes les directions possibles des puissances, ou des poids, qui y sont appliquez. Elle se réduit à cecy, *Qu'une puissance, ou un poids, étant appliqué ou suspendu au centre mobile d'une Poulie, autour de laquelle passe une corde, dont les extrémités sont retenues par deux puissances; quel que angle que fassent entre-elles les parties de cette corde qui touchent la poulie des deux costez, prolongées jusques à ce qu'elles concourent en un même point; le poids ou la puissance appliquée ou suspendue sera toujours à chacune de ces autres puissances, comme le sinus de cet angle au sinus de sa moitié.*

La III. est pour les Poids soutenus sur quelque espece de surfaces que ce soit; & pour toutes les directions possibles des puissances qui y sont appliquées. M. Varignon prétend que *quelle que soit la surface; le poids, & la puissance qui le soutient dessus, sont toujours entr'eux en raison réciproque des sinus des angles que font leurs lignes de direction avec la ligne tirée*

322 *Nouvelles de la République*
perpendiculairement du point de leur
concours, sur la surface.

La IV. regarde toute sorte de Leviers, de quelque espèce, & dans quelque situation qu'il soyent, pour toutes les directions possibles des puissances, ou des poids, qui y sont appliquez. M. Varignon pose que, *S'il y a deux puissances appliquées aux deux extrémités d'un levier, de quelque espèce, & en quelque situation qu'il soit, & quelque angle que fassent aussi entre elles les lignes de direction de ces puissances indéfiniment prolongées vers un même endroit; ces deux puissances feront équilibre sur le point fixe de ce levier, par où passe la diagonale du parallélogramme fait des parties des lignes de direction de ces deux puissances, dont les costez seront entre-eux comme ces puissances.*

V. Enfin on parle de *la Vis*; & après avoir remarqué que si elle, & son écrouë, estoient Mathématiquement justes, tant qu'elle seroit chargée de quelque poids, ou pressée par quelque force, il faudroit nécessairement quelque autre force pour retenir celle des deux parties qui seroit mobile: il montre quelle devroit être cette force, dans cette V. Proposition. *Lors qu'une puissance*
soit.

soutient quelque poids, ou l'action de quelque autre force, à l'aide d'une Vis, soit que cette Vis soit fixe, ou que ce soit son écrouë; cette puissance est toujours à ce poids, ou à cette force, quelle qu'elle soit, comme la distance, qui est entre deux des pas de cette Vis, à la circonférence d'un Cercle, dont le rayon est égal à la distance qui est entre cette puissance & l'axe de cette mesme Vis.

Ceux qui ont assez de lumière, & assez de connoissance des Mathématiques, pour entrer dans toutes les vuës de cet ouvrage, jugeront de la solidité de ces principes, & de l'étendue des conséquences qu'on en peut tirer. Pour ce qui est de l'Autheur, quoy qu'il ne paroisse entesté, ni de luy-mesme, ni de son Livre, & qu'il ne se flatte point du don d'insaisissabilité, il ne laisse pas de croire qu'on peut expliquer avec cette Methode, les effets les plus surprenans & les plus difficiles des machines composées, que l'on rencontre dans les Arts, & dans la Nature. Mais comme cela demande, & beaucoup de temps, & un très-grand nombre d'experiences; tandis qu'il se propose d'en amasser le plus qu'il luy sera possible d'utiles pour ce dessein; il prie ceux qui n'auront pas en vüe d'y travailler, de vouloir bien luy communi-

324 *Nouvelles de la République*
quer celles qu'ils pourront avoir faites,
& sur tout de luy faire part de tout ce qui
leur viendra, ou de difficultez, ou de
lumières, sur les principes qu'il a posez.

Cet Ouvrage est suivy d'un autre,
qui est l'*Examen de l'Opinion de M.*
Borelli sur les proprieté des poids sus-
pendus par des cordes. Ce qui y a don-
né lieu, est, comme on le dit icy,
qu'on a esté naturellement conduit, par
les principes qu'on a suivis, à une Pro-
position sur les proprieté des poids sus-
pendus par des cordes, qui s'est trou-
vée la même que celle que *M. Bo-*
relli avoit critiquée dans *Stevin*, &
dans *Erigone*: de sorte que ç'a esté par
la nécessité de la justifier qu'on s'est
trouvé engagé dans l'examen de sa Cri-
tique.

Toute la question, selon *M. Vari-*
gnon, se réduit à sçavoir, Si en effet *M.*
Borelli a démontré dans le Scholie de
la 68. Proposition de son *Traité du*
Mouvement des Animaux, Tome I.
que les deux puissances *R* & *S*, appli-
quées au poids *T*, suivant des direc-
tions obliques, peuvent demeurer en é-
quilibre avec luy, non-seulement quel-
que rapport qu'elles ayent entre elles,
fust-il plus grand ou moindre que celui
de *NC à CM*, mais encore de quel-
que

que manière que le rapport de la somme de ces deux puissances à ce poids fust différent de celui de la somme de NC & MC à CH . M. Varignon prétend que bien loin de l'avoir fait, la Proposition, d'où il tire le Scholie dont il s'agit, prouve directement le contraire.

C'est ce qu'il entreprend de faire voir dans le *Premier* des deux Chapitres, dont cet Examen est composé. Et dans le *Second*, après avoir encore donné quelques Démonstrations du sentiment contesté, toutes différentes de celles que M. Borelli avoit critiquées, il rend par la méthode du Projet les Lemmes, que cet Auteur avoit déduits de sa 68. Proposition, beaucoup plus généraux qu'ils ne le pouvoient estre par la sienne.

Au reste, on ne peut pas agir plus honnêtement, ni faire plus de civilité à un Adversaire, que M. Varignon en fait icy. Il ne combat M. Borelli qu'après avoir fait son éloge, & l'erreur qu'il luy attribue n'empêche pas qu'il ne le mette au rang des grands hommes, & qu'il ne compte ses ouvrages au nombre des plus excellens & des plus originaux qu'on voye aujourd'hui.

ARTICLE V.

*L'Innocence opprimée par la Calomnie ,
ou l'Histoire de la Congrégation des
Filles de l'Enfance de N. S. J. C. Et
de quelle manière on a surpris la reli-
gion du Roy T. C, pour porter Sa Ma-
jesté à la détruire par un Arrest du
Conseil, Violences & Inhumanitez
exercées contre ces Filles, dans l'e-
xecution de cet Arrest, & l'Injure
faite au S. Siège, &c. A Toulouse,
chez Pierre de la Nouë 1688. in 12.
Pagg. 379.*

IL n'y a point de Société dans l'E-
glise Romaine, dont l'établissement
parut plus solide, & à qui toutes les
apparences semblaient promettre une
plus longue durée qu'à celle de la Con-
grégation des Filles de l'Enfance de Je-
sus Christ. Sans parler de son Fonda-
teur, qui estoit un Ecclésiastique de mé-
rite, Chancelier & Chanoine de l'E-
glise & de l'Université de Toulouse,
son Institut autorisé par M. de Mar-
ca alors Archevêque de cette Ville, &
par tous les autres Archevêques, qui luy
avoient succédé, avoit esté approuvé
par

des Lettres. Mars 1688. 327

par le Pape *Alexandre VII*, qui l'avoit confirmé par un Bref Apostolique du 6. Novembre 1662. Dix-huit Evêques, & plusieurs Docteurs & Professeurs en Theologie, avoyent accompagné de mille éloges les Approbations qu'ils avoyent données à ses Constitutions. Et ce que l'on comptera sans doute pour bien autant que tout le reste, le Roy l'avoit agréée & établie par ses Lettres Patentes du Mois d'Octobre 1663, par lesquelles il accordoit à cette Communauté les mêmes avantages, dont jouyssent les autres Communautés de filles de son Royaume. Enfin elle s'étoit tellement accruë dans l'espace d'environ 24 ans, qu'elle avoit déjà cinq Maisons établies en cinq lieux differens, dans lesquelles elle comptoit près de deux cens filles. Cependant toutes ces belles apparences ont esté trompeuses; & un Arrest du Conseil du 12. May 1686. a tellement dissipé cette pauvre Congrégation, que de la manière qu'on en parle icy, il n'en reste peut-estre plus maintenant aucune trace.

Ce n'est pas pourtant que ces filles ayent rien négligé de ce qu'on a crû qui pourroit servir à leur conservation. Dez qu'elles se virent menacées, Madame de *Mondoville*, leur Fondatrice, &

P 7

leur

leur première Supérieure, se rendit à Paris, pour répondre aux accusations, dont on pouvoit les avoir chargées par des informations secrettes. Et lors qu'en son absence on signifia à leur Maison de Toulouse l'Arrest de condamnation, elles y formèrent opposition, & appellèrent de l'Ordonnance que l'Archevesque avoit rendu contre elles en conséquence. En suite de ces formalitez, elles écrivirent au Pape, qui reçut leur appel, & fut si touché de leurs lettres, qu'il ne pût retenir ses larmes. Il en parla fortement à M. le Cardinal d'Esfrées, & donna ordre à son Nonce d'en parler au Roy. Elles écrivirent mesmes à Sa Majesté pour luy remontrer très-humblement l'injustice & la nullité de l'Arrest rendu contre-elles. Et lors qu'on voulut procéder à l'exécution, elles s'affermirent dans la résolution de n'obeyr point à cet ordre.

Mais tout cela fut également inutile pour les garantir. A peine leur Supérieure fut-elle arrivée à Paris, qu'avant qu'elle eust pû avoir audience, une Lettre de cachet la relégua dans le fond de la Normandie. Lors que le Nonce voulut parler de leur affaire au Roy, il luy répondit qu'elle avoit esté meurement examinée en son Conseil. Et
toute

des Lettres. Mars 1688. 329

toute la résistance, que firent ces Vierges, ne fit que donner lieu à de plus grandes violences. Après qu'on eut démoli leur Chappelle, & renversé leurs *Autels*, on fit venir des Soldats pour les arracher de là, & ils exécutèrent cet ordre d'une manière qui tenoit un peu du Dragon & du nouveau Missionnaire.

Notre Auteur accuse uniquement les Jesuites de cette dévotion. Il prétend que dez le moment que cette Congregation se forma, ils en résolurent la ruine; tant par la haine qu'ils avoyent contre son Instituteur, que parce qu'ils estoient exclus pour toujours de sa direction, & que l'éducation que l'on y donnoit n'estoit pas conforme à leurs maximes. En effet il rapporte une Information de l'an 1666. dans laquelle plusieurs filles déposent qu'elles avoient esté contraintes par un Jesuite, & par des Religieuses de Nostre Dame du Coin, de témoigner faussement contre Madame de M. oudoville, & contre la doctrine enignée dans cette Maison. Mais comme ils manquèrent alors leur coup, on ne s'étonne pas qu'ils aient profité d'un temps plus favorable, où Sa Majesté ne parlant des affaires Ecclesiastiques qu'avec deux personnes, dont on sçait que le P. de la Chaize est un, il
ne

330 *Nouvelles de la République*
ne leur estoit pas difficile d'obtenir par
son moyen tout ce qu'ils souhaittoient
dans cette affaire.

Comme l'Auteur a rapporté le
Bref du Pape, les Lettres Patentes
de sa Majesté, & les autres pièces, qui
authorizoyent cette Congregation, il
rapporte aussi l'Arrest du Conseil, &
l'Ordonnance de l'Archevesque de
Toulouse, qui la suppriment. Il exa-
mine l'un & l'autre, avec beaucoup
d'application, & il tâche de faire voir
que l'Arrest a esté surpris, & que l'Or-
donnance est nulle & insoutenable. Il
insiste fort sur l'injure que le Saint Siège
a reçue par toute cette procédure. Il
rapporte aussi une Lettre du P. de la
Chaize, dont il dit qu'on a l'original
écrit de sa main. Enfin il conclut que
si les Jesuites ont eu pour but dans cette
rencontre, de faire voir par un exem-
ple éclatant, le pouvoir qu'ils ont
d'opprimer ceux qu'ils n'aiment pas,
ils y ont parfaitement réussi; mais que
comme cette action n'est pas fort pro-
pre à leur faire honneur, ils la desavoü-
ront sans doute, dans les Pays étran-
gers, & dans les Provinces éloignées.

CA-

CATALOGUE DE LIVRES
Nouveaux, accompagné de quel-
ques Remarques.

I.

JOANNIS RAI *Historiæ Plantarum* To-
mus II. Cum duplici Indice, Generali altero
Nominum & Synonymorum præcipuorum,
altero Affectuum & Remediorum. Ac-
cessit Nomenclator Botanicus Anglo-Lati-
nus. Cest-à-dire l'Histoire des Plantes par
M. Rai, Tome II. Londini Prostant
apud Henric. Faithorne Regiæ Societatis
Typographum 1688. in fol.

LA I. Partie de cet Ouvrage parut en
1686. Les Nouvelles en parlèrent
cette même année, & en firent le
VII. Article du Mois de Novembre. Il
faudroit ne connoître pas le mérite de
l'Auteur pour douter que cette II. Partie
ne sôûtienne parfaitement la réputation
de la Première. Nous tâcherons d'en
rendre compte, lors-que nous aurons eu
le temps de la lire; & nous pourrons en
faire un Article des Nouvelles du Mois
prochain.

II.

II.

Critica Sacra, Cujus Pars Prior Observationes Philologicas & Theologicas in omnes Radices V. Testamenti; Pars Posterior Philologicas & Theologicas Observationes in omnes Græcas Voces N. Testamenti continet. Antehac ab EDUARDO LEICH, Equite L. A. M. & Aulae Magdalene Oxonij Præposito, maxima ex parte Anglicè conscripta, nunc verò ab Henrico à Middoch in Latinum Sermonem conversa. Editio Secunda, ab infinitis mendis, quibus prima referta fuit, purgata. C'est-à-dire, Critique Sacrée, ou Dictionnaire sur le Vieux & le Nouveau Testament. Amstelodami, Typis Viduæ Joannis à Someren, Anno 1688. In fol. Pagg. 288. & 418.

CET Ouvrage est déjà connu par les autres éditions qui s'en sont faites. Mais il paroît icy en beaucoup meilleur estat qu'il n'avoit fait jusques à présent; & on l'y void corrigé en une infinité d'endroits, par les soins de M. Meyer, Professeur en Theologie, & aux Langues Orientales, à Harderwic. Le Titre du Livre fait voir qu'on n'a pas prétendu nous donner icy un simple Dictionnaire, mais un Dictionnaire enrichi de Remarques qu'on a recueillies d'une infinité

des Lettres. Mars 1688. 223

nité d'Authcurs, & particulièrement des Critiques, qui ont travaillé à éclaircir les mots & la phrase du Vieux & du Nouveau Testament.

III.

V. CL. JOANNIS PEARSONII S. T. P.
Cestriensis nuper Episcopi Opera Posthuma Chronologica, &c. Vid. De Serie & Successione Primæ Romæ Episcoporum, Dissertationes Duæ: Quibus præfiguntur Annales Paulini, & Lectiones in Acta Apostolorum. Singula prælo tradidit, edenda curavit, & Dissertationis novis Additionibus auxit H. DODWELLUS A. M. Dublinensis. Cujus etiam accessit de eadem Successione usque ad Annales Cl. Cestriensis Cyprianicos Dissertatio Singularis. C'est à dire, Les Oeuvres posthumes de M. Pearson Evêque de Chester. Londini, Typis S. Roycroft. L. L. Orient. Typog. Regii 1688. in 4.

Uoy que cet Autheur se fust acquis assez de réputation pour en donner à tous ses Ouvrages, ou peut dire que ce n'est pas une recommandation inutile, en faveur de ces *Posthumes*, que le soin que M. Dodwel a pris de les recueillir & de les donner au public. Outre qu'ayant marqué par là l'estime qu'il en faisoit, il leur a gagné celle de tous ceux qui sçavent combien il est bon Juge en ces
ma-

334 *Nouvelles de la République*
matières; il les a mis en estat de paroître plus complets & plus achevez, par les additions considérables qu'il y a faites, en plusieurs endroits, & par la sçavante Dissertation, qu'il y a ajoûtée à la fin, sur la Succession des Papes, que M. Pearson avoit traitée. Mais ce n'est pas icy le lieu d'entrer dans le détail de ce Recueil. Il le faudra faire lors que nous le pourrons à l'oisir, & que nous aurons de l'espace libre.

IV.

Concio ad Clerum habita coram Academia Cantabrigiensi, Junii 11. An. 1687. Pro Gradu Baccal. in .s. Theol. Ubi vindicatur vera & valida Cleri Anglicani, ineunte Réformatione, Ordinatio. Cui accessit Concio habita Julii 3. 1687 de Canonica Cleri Anglicani Ordinatione, latius reddita & aucta, à T. Browne S. T. B. Coll. D. Joh. Evan. Soc. &c. C'est à-dire, Deux Discours sur l'Ordination du Clergé de l'Eglise Anglicane. Cantabrigiæ, Ex Officina Joannis Hayes Acad. Typogr. 1688. in 4

Ces deux Discours sont proprement deux *Sermons Academiques*, où l'on a pour but de justifier l'Ordination que l'Eglise Anglicane a reçue des Réformateurs, & celle qu'elle donne à ceux qu'elle admet aux Charges

des Lettres. Mars 1688. 335
ges Ecclesiastiques. On prouve dans le
I. Sermon que cette Ordination est Vé-
ritable & Légitime. Et dans le II. qu'elle
est Régulière c'est-à-dire, Conforme aux
Canons de l'Eglise Universelle.

V.

JOANNIS BRAUNII Palatini, S. S. Theologiae
Doctoris ejusdemque, ut & Hebraeae Lin-
guae, in Academia Groningae & Omlandiae
Professoris, Doctrina Fœderum, sive Syste-
ma Theologiae Didacticae & Elencticae,
perspicuâ aique facili Methodo. Amstelo-
dami, apud Abrahamum van Someren.
1688. in 4. Pag, 706.

Quand M. Braunius ne seroit con-
nu que par son excellent Traitté
de *Vestitu Sacerdotum*, qu'il mit au
jour il y a quelques années, il seroit assez
difficile de ne se pas prévenir un peu en
faveur du nouvel Ouvrage qu'il nous
donne icy. Mais comme pour en parler
sûrement il faut se donner le loisir de le
lire, ce ne peut être désormais que de la
matière pour un autre Mois.

VI.

Lettres Choies de S. Cyprien aux Confesseurs
& aux Martyrs, avec des Remarques His-
toriques & Morales. A Amsterdam, Chez
H. Desbordes 1688. in 12. Pagg. 206

Le seul Titre de cet Ouvrage fait as-
sez connoître en quoy il consiste; &
il

336 *Nouvelles de la République*
il n'est pas besoin de beaucoup de péné-
tration pour en appercevoir le dessein.
On a crû que rien ne convenoit mieux à
nostre temps, que les Lettres que l'on
donne; & qu'elles pouvoient égale-
ment toucher, & instruire, par la par-
faite conformité du passé avec le pré-
sent. Le Traducteur a ajousté des Re-
marques à chaque Lettre, où l'on ne
trouve pas seulement des éclaircisse-
mens sur le Texte, mais aussi des réflex-
ions sur les choses qu'il contient,

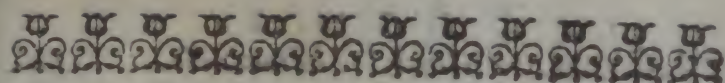
VII.

*Le Morale de CONFUCIUS, Philosophe de la
Chine. A Amsterdam, chez P. Savou-
ret. 1688. Pagg. 100.*

Ln'y aura gueres de gens qui ne trou-
vent du plaisir à la lecture de ce Livre.
La Morale de *Confucius* s'y trouve mê-
lée avec l'Histoire de sa Vie: Et quoy
que celle de la Chine n'ait pas pû tenir
en si peu d'espace, on n'a pas laissé d'en
donner quelque sorte d'idée générale,
par diverses choses qu'on en a rappor-
tées çà & là.

*Il paroist deux Nouvelles Galantes, qui ne
font que de sortir de dessous la presse. L'une
est Le Mary Jaloux, chez H. Desbordes: Et
l'autre Agnes de Castro, chez P. Savouret.*

F I N



T A B L E

Des Matières Principales.

Mars 1688.

REMARQUES d'un Theologien sur le Traité Historique de Rome par M. Maimbourg.	221
<i>Ambiguité du Decret du Concile de Florence, & d'où elle vient.</i>	228
<i>Si Liberius est tombé dans l'Hérésie.</i>	233
<i>Comment on répond sur le Monothélisme d'Honorius.</i>	235
<i>Et sur l'Hérésie de Jean XXII.</i>	237
<i>Authoritez d'Adrien VI. & de Paul IV. contre l'Infaillibilité.</i>	238. & 239
Remarques sur le Passage du Ch. XVIII. v. 8. de l'Evangile selon S. Luc.	244
SACCUS, Medicina Theoretico-Practica.	250
<i>Comment la pierre se forme dans les reins.</i>	265
Mémoire servant à l'Histoire de la Chambre Royale de Medecine.	266
GALLÆUS, Dissertationes de Sibyllis, earumque Oraculis.	272
<i>Femmes préférées aux Hommes dans la Prophetie, & pourquoy.</i>	274
<i>De la Virginité des Sibylles.</i>	275
<i>Leur Nombre fort controversé.</i>	276
<i>Qui étoit la Sibylle Persique, & si elle a esté dans l'Arche avec Noé.</i>	278
<i>S'il</i>	

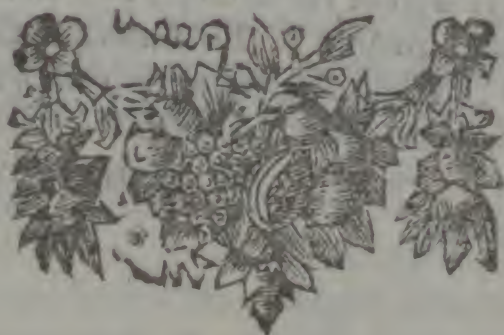
T A B L E.

<i>S'il est vray que Blondel se soit mépris.</i>	280
<i>Sibylle de Cumes, comment rendoit ses Oracles.</i>	285
<i>Sibylle Erythrée. Acrostiche sur J. C.</i>	286
<i>Si Ciceron a vu les Oracles des Sibylles.</i>	287
<i>Sibylle Tiburtine adorée. Prétendu Oracle de cette Sibylle à Auguste.</i>	290
<i>Sibylle Epirotique Philosophe de sa naissance.</i>	292
<i>Si la Reyne de Saba a esté du nombre des Sibylles.</i>	293
<i>Urim & Thummim. Fille de la Voix.</i>	296
<i>Honneurs faits aux Sibylles, & à leurs Oracles.</i>	299
<i>Chrétiens appelez Sibyllistes.</i>	301
<i>Si la IV. Eglogue de Virgile est tirée de ces Oracles.</i>	303
<i>Hercules Magusanus. Nealennia.</i>	308
<i>VARIGNON, Projet d'une Nouvelle Méchanique.</i>	309
<i>L'Innocence opprimée, ou l'Histoire de la Congrégation des Filles de l'Enfance de J. C.</i>	326
<i>RAIUS, Historia Plantarum, Tom II.</i>	331
<i>LEICH, Critica Sacra.</i>	332
<i>PEARSONIUS. Opera Posthuma.</i>	333
<i>BROWNE, Concio ad Clerum, &c.</i>	334
<i>BRAUNIUS, Doctrina Fœderum.</i>	335
<i>Lettres Choies de S. Cyprien.</i>	335
<i>La Morale de CONFUCIUS.</i>	336

F I N.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES.

Mois d'Avril 1688.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalver-Straat, près le Dam.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

AVIS AU LECTEUR.

ON ne sera pas fâché d'apprendre
ici, que l'Histoire de Louys XII.
par M. Varillas, s'imprime à la Haye,
chez Moettius sur la Copie de Paris; Et
que la Politique de Ferdinand le Catho-
lique, Roy d'Espagne, s'imprime à
Amsterdam chez Henry Desbordes, &
Pierre Brunel, sur le Manuscrit de
l'Auteur.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES

Mois d'Avril 1688.

ARTICLE I.

JOANNIS RAI, *Historia Plantarum*,
Tomus II. Cum duplici Indice, Ge-
nerali altero Nominum & Synonymo-
rum præcipuorum, Altero Affectuum
& Remediorum. Accessit Nomencla-
tor Botanicus Anglo-Latinus. C'est-
à-dire, Histoire des Plantes, par M.
Rai. Tome II. Londini, apud Hen-
ricum Faithorne, Regiæ Societatis
Typographum. 1688. In fol. Pagg
960.

L'Extrait de la Première Partie de
ce Livre, que l'on trouve dans les
Nouvelles du Mois de Novem-
bre 1686. a donné une idée si juste de
tout l'ouvrage, que nous n'aurions
Q 2 pres-

342 *Nouvelles de la République*
presque rien à dire sur cette *Seconde*
Partie, si nous voulions nous tenir dans
les généralitez. Mais comme à entrer
dans le détail, elle contient un grand
nombre de choses curieuses; nous ne
sçaurions nous dispenser d'en donner
quelque goût au Public. Elle consiste
en XIV. Livres, qui font un Volume
aussi gros que le premier; & cela devoit
estre ainsi raisonnablement. Car outre
qu'il restoit encore à parler de quantité
d'Herbes, on n'avoit rien dit des *Ar-*
bres, dont le nombre n'est gueres moins
grand que celui des Herbes dans la
plus-part des Botanistes.

Le XIX Livre, qui est le premier de
cette II. Partie, traite des Herbes, dont
les Fleurs ont cinq feuilles, ou davanta-
ge. Telle qu'est, par exemple, celle
qu'on a appellée *Lychnis*, parce qu'on
s'en servoit autrefois dans les lampes,
au lieu du coton, qu'on ne connoissoit
pas encore: Le *Mille-Pertuis*, le
Mourron, la *Violette de Mars*, la *Rhu-*
barbe, &c. M. Rai y donne le pré-
mier rang à l'*Oeillet*, dont il conte jus-
qu'à 15. ou 16. sortes: & il faut avouer
qu'on ne pouvoit gueres refuser avec
justice cette place à une fleur, qui tou-
te vieille qu'elle est, dispute encore
aujourd'hui le prix aux plus nouvel-
les.

des Lettres. Avril 1688. 343

les. Car enfin elle ne le cède, ni aux *Jonquilles*. ni aux *Tubereuses*, &c. Et ce qui ne fait pas peu à son avantage, c'est qu'elle n'est pas moins considérable par ses vertus, que par sa beauté, & par son odeur. On prétend ici que ses effets soient à-peu-près les mêmes que ceux de la *Rose*, & que l'*Ocillet* n'ait pas moins de vertu qu'elle pour fortifier le cœur, pour le réjouir, & pour réparer les esprits animaux; avec cette seule différence que les *Roses* sont plus propres aux affections chaudes, & les *Ocillots* aux affections froides. Le *Ciste*, qu'on appelle *Ledon*, est du même genre d'Herbes. C'est de cette plante que vient le *Ladanum*. M. Rai après en avoir fait la description, parle de la manière de le ramasser. Et il remarque qu'au lieu que les Moines Grecs, qui sont presque les seuls qui se donnent à ce travail, dans les lieux d'où on l'apporte, n'en viennent à bout en ces pays-là qu'avec des peines incroyables; on en pourroit recueillir en Espagne, avec la plus grande facilité du monde, tout autant que l'on voudroit, du meilleur & du plus pur. On veut ordinairement que le *Ladanum* soit propre à *amollir*. à *digérer*, à *meurir*, à *ouvrir les orifices des veines*, &, en

Q 3

même

344 *Nouvelles de la République*
même temps, à épaisir. Mais M. Rai
ne comprend pas comment on peut ac-
corder dans un même sujet des vertus si
opposées.

Les Herbes, dont les fleurs n'ont que
l'apparence de fleurs à cinq feuilles, font
la matière du XX. Livre. M. Rai met
en ce rang le *Ros-Solis*, qui a donné
son nom à cette liqueur, dans la com-
position de laquelle on le fait entrer, &
qu'on a mise en si grande vogue, de-
puis assez long-temps, en France &
ailleurs. Quelque estimée que soit cet-
te plante de quantité de Botanistes,
notre Auteur en fait peu de cas; & il
croit même qu'il est dangereux de s'en
servir au dedans, parce qu'elle est tout-
à-fait caustique. Sur ce pied-là, il sem-
bleroit qu'il devroit bien plus con-
damner l'usage de l'*Ail*, dont il parle dans
le Livre XXI. où il traite des Plantes,
qui ont la racine bulbeuse. Car il est
tellement chaud que non seulement il
élève des vessies, dans les endroits aus-
quels on l'applique, mais il ronge mê-
me la peau. Mais M. Rai remarque
qu'il y a beaucoup de choses, qui quoi-
qu'elles soient caustiques, étant appli-
quées par dehors, ne le sont pourtant
pas étant prises au dedans; parce que
leur vertu caustique est émoullée par
l'acide

des Lettres. Avril 1688. 345

l'acide de l'estomach, & par les sucs des alimens qu'elles y trouvent, & avec lesquels elles se meslent. C'est ce qu'il prétend qui arrive à l'Ail : Outre que n'estant pas d'avis qu'on en fasse un usage trop continu, il le regarde moins comme un aliment que comme une espèce de Préservatif, & d'Alexitére. En effet c'est, selon lui, *la Thériaque des Paysans*; & les Hongrois ne trouvent point de meilleur antidote contre la peste. *Zacut* veut qu'il lui ait servi à sauver la vie à un vieillard. qui ayant marché long-temps dans les neiges, pendant la rigueur de l'hyver, en estoit tombé dans une langueur mortelle, par l'extinction de la chaleur naturelle de son estomach, qu'aucun autre remède n'avoit esté capable de rallumer & de rétablir. Mais d'un autre costé, on prétend qu'il ait esté fatal à l'Empereur *Arnulphe*, qui fut dévoré tout-vivant par les vers qui s'engendrèrent dans toutes les parties de son corps, pour n'avoir pas gardé mesure dans l'usage de cette plante. Il eust mieux fait d'en croire *Horace*, qui s'estant trouvé mal d'en avoir mangé, s'en vange en Poëte, par cette belle Ode,

Parentis olim si quis impia manu

Senile guttur fregerit,

Q 4

Edat

346 *Nouvelles de la République*
Edat cicutis allium nocentius. &c.

M. Rai n'oublie pas de parler en cet endroit de la *Tulipe*. Il croit qu'elle a emprunté son nom d'une certaine sorte de Turban, qui l'on porte en Dalmatie, & dont on dit qu'elle a la figure. Rien n'est plus admirable que cet éclat, & cette variété de couleurs, qui ne se trouve aussi grande, ni aussi agréablement mêlée, dans aucune autre fleur. Et c'est ce qui a fait croire à quelques-uns qu'elle est ce *Lis des champs*, dont Jesus-Christ dit que *Salomon* même n'a pas égalé la beauté par toute la magnificence de sa gloire. Le *Safran* est encore une de ces plantes qui ont la racine bulbeuse. On sçait qu'il est fort bon pour fortifier l'estomach, pour rendre les sens plus vifs, & pour réjouir le cœur: mais on ne croiroit peut-être pas qu'il fust capable de faire mourir à force de rire. C'est pourtant ce que l'on rapporte qui pensa arriver à un Marchand, pour en avoir mis plus qu'il ne falloit dans son manger; & à une Dame de Trente. qui pour une semblable raison fut près de trois heures dans une espèce de convulsion, que lui causoit ce ris forcé, dont elle pensa étouffer. Une mort de cette nature, toute riante qu'elle paroîtroit, ne lais-

des Lettres. Avril 1688. 347

seroit pas d'avoir quelque chose de fort triste.

On nous dit des choses bien considérables de l'*Aloe* de l'Amerique. Si l'on en croit *Hernandez*, cette plante pourroit suffire toute seule à tous les besoins de la vie, pourvu qu'on donnast quelques bornes à ses desirs. On en peut faire, dit-on, des maisons toutes entières, sans avoir besoin d'aller chercher ailleurs, ni ais, ni poutres, ni tuiles, ni cloux. On y trouve du lin, du coton, du chanvre, & tout ce qu'il faut pour faire des habits & des souliers. On fait de bons cordages de ses racines. Son suc fournit abondamment du vin, du vinaigre, du miel, & du sucre. Et si on laisse ce qu'il y a de plus grossier dans ses feuilles, & son tronc même, quelque temps sous la terre, en sorte qu'il ait le loisir de s'y fermenter & de s'y attendrir; il s'en fait un mets fort délicieux, qui a le goust du citron confit. Enfin cette plante ne sert pas moins pour la médecine que pour la nourriture ordinaire; & on l'emploie utilement à la guérison des plaies, & des plus grandes maladies. Le *Caraguata-guacu* du Brésil est une espèce de la même plante: & dans la description que notre Auteur en fait ici, il remar-

Q *u'il y a* que

348 *Nouvelles de la République*

que qu'il y a de ces sortes d'arbres, qui ont des feuilles de 15. pieds de long, & d'un pied de large, de figure triangulaire, & pleines de suc : que de ces feuilles on fait des draps beaucoup meilleurs que ne sont nos draps de laine ; & que lors que le bois en est sec, il ne faut que le frotter contre d'autre bois plus dur, pour lui faire incontinent prendre feu.

Mais la bonté de l'Authéur de la Nature ne paroît nulle-part plus admirable à M. Rai, que dans la fécondité qu'il a donnée au *Bled**, comme à l'aliment le plus propre à la nourriture de l'homme. Car il remarque que lors que le bled trouve un bon fonds, comme celui d'un certain endroit de l'Afrique, un seul boisseau en produit jusqu'à cent-cinquante : ce qui va bien loin au delà de tout ce que nous en lisons dans l'Ecriture Sainte. Et il rapporte que le Procureur ou Intendant, qu'Auguste avoit en ces quartiers-là, lui en envoya un grain qui avoit poussé environ 400. germes. Le *Mayz* des Indes multiplie encore davantage. Car on dit qu'un seul grain y produit souvent jusques à 300. boisseaux. On sçait assez que cette plante est présente-

* *Liv. XXII.*

tement fort commune en divers endroits de l'Europe, particulièrement en France. On y trouve aussi en de certains lieux de ces sortes de roseaux, dont les Persans, les Arabes, les Arméniens, les Grecs, & les Turcs, se servent encore aujourd'hui pour écrire, n'ayans pas l'usage de nos plumes de cigne, ou d'oye. M. Rai remarque que ces roseaux ont beaucoup de rapport avec le *Donax* de Dioscoride. Il parle ensuite d'une autre sorte de roseau fort singulier, que l'on trouve dans l'Isle de *Sumatra*. Il s'entortille de lui-même autour des arbres; & il est si long qu'il y en a qui a jusqu'à trois cens brasses, & davantage; de sorte qu'on a quelque fois de la peine à en trouver le bout. On parle aussi d'une autre espèce, qui rampe sur terre, & qui pousse de tous côtez une infinité de petits rameaux.

M. Rai n'a eu garde de manquer de parler ici des *Cannes de Sucre*. Il représente fort exactement la nature de cette plante; & il ne décrit pas avec moins de soin la manière d'en tirer le sucre & de le bien préparer. Mais du reste il n'entreprend point de rapporter toutes les qualitez de cette drogue, ni tous les usages qu'on en fait. Il se con-

350 *Nouvelles de la République*
tente d'en parler en gros: & il remar-
que entre-autres choses qu'on s'est avi-
sé depuis peu en Angleterre de l'accu-
ser de bien des maux, & d'imputer à
l'usage immodéré qu'on en fait, la
Pthisie & le *Scorbut*, qui y sont devenuës
des maladies épidémiques. Bien des
gens trouveroient aussi à-propos d'en
attribuer la cause à l'humidité de l'air.
Mais on oppose à cela que dans le Por-
tugal, que l'on sçait qui est un país fort
chaud, le Sucre a fait les mêmes rava-
ges. En effet, il y a long-temps qu'on
s'est apperçu que le Sucre est une des
choses du monde qui gaste le plus les
dents, ce qui est un des principaux symp-
tômes du scorbut; & il paroist par la
distillation qu'il renferme un sel acide
extrêmement corrosif. Or on prétend
que le scorbut est l'effet d'un sel fixe,
qui est en trop grande abondance dans
le sang; d'où vient qu'il ne se peut gue-
rir que par des choses qui ont beaucoup
de sel volatile.

Dans le XXIII. Livre M. Raii parle
des Herbes, dont on ne sçauroit mar-
quer bien précisément l'espèce, Le
Poivre, selon lui, est de ce nombre.
C'est une plante *Sarmentense*, qui ne
se peut soutenir d'elle-même. Il croit
qu'il vaut incomparablement mieux en
pren-

des Lettres. Avril 1688. 351

prendre des grains entiers que réduits en poudre, parce que cette poudre s'attache aux tuniques de l'estomach, & outre les autres inconvéniens y cause souvent le hocquer.

Après avoir achevé le Traitté des Herbes, il passe aux *Arbres*, dans le Livre XXIV: & commençant par les plus simples, qui n'ont que le tronc, sans aucunes branches, il y parle d'abord de la *Palme*. Car quoique tous ceux qui en ont écrit, lui aient attribué constamment des branches; nôtre Auteur soutient qu'elle n'en a point, & par une singularité qu'il appuie de raison, il ne prend que pour des feuilles ce que tous les autres avoient fait passer incontestablement pour des branches. Il n'est pas plus favorable à l'opinion commune, sur cette propriété admirable, qu'on lui attribue, de ne plier jamais sous aucun poids, mais au contraire de se redresser avec d'autant plus de force qu'elle se trouve plus chargée. Il oppose à l'autorité de *Theophraste*, & des autres, qui en ont parlé de cette manière, l'expérience, qui fait voir le peu de force de ce bois, & le peu de solidité qu'il y a dans ce sentiment. Que si cela est, comme on prétend l'avoir démontré par des preuves sans repli-

Q 7

que;

que; n'est-ce pas dommage qu'une chose dont on a fait, depuis tant de siècles, le plus beau symbole de la Constance, & de la Vertu, se trouve aujourd'hui n'avoir été qu'une imagination sans fondement, & qu'une chimère toute pure?

Au reste, comme le *Cocos* est une espèce de Palme; M. Rai n'oublie pas d'en parler ici, & d'en faire une description fort-exacte. Cet Arbre peut suffire seul pour construire un navire entier, & pour l'équiper, & le charger de diverses sortes de marchandises; de manière qu'à peine se void-il rien de pareil dans tout le Monde. Cependant comme ces Arbres ne sont pas absolument les mêmes par-tout, il y en a quelques-uns qui ont des choses fort singulières. On en trouve, par exemple, qui ont des feuilles si grandes, qu'elles peuvent couvrir vingt hommes; & avec cela si fermes & si souples, qu'estans comme du parchemin, on les peut plier comme un éventail, & les réduire à la longueur du bras. Il y en a d'autres en assez grand nombre, qui portent de la farine, dont on fait de fort bon pain. Et ce qu'il y a de plus commode c'est qu'il n'y a aucune peine à la tirer de ces Arbres, qui quoiqu'ils soient

des Lettres. Avril 1688. 353

soient pour la plus-part extrêmement gros, n'ont qu'une écorce assez mince, & qu'il est aisé d'enlever avec un couteau, sous laquelle cette farine est renfermée. On nous parle après cela de divers Arbres, qui portent des fruits fort semblables à nos citrouilles & à nos melons. Si les hommes du premier Monde avoient de toutes ces sortes d'Arbres, comme il y a assez de gens qui croient qu'on n'en peut raisonnablement douter, ils n'avoient pas besoin de nos Arts pour se procurer toutes les commoditez de la vie, & pour la passer bien plus agréablement que nous ne faisons. Ils avoient sans aucun travail tout ce qui leur étoit nécessaire; & ce que nous sommes obligez d'acquérir aujourd'hui avec tant de peines, ne leur coûtoit pas la plus médiocre application, ni les moindres soins. Sur ce pied-là, rien n'empescheroit qu'on ne pût prendre au pied de la lettre ce que les Poètes nous chantent de ce bien-heureux Siècle d'Or.

* *Mollia securæ peragebant otia Gen-
tes,*

*Ipsa quoque immunis, rastroque in-
tacta, nec ullis*

San-

* *Ovid. Metam. Lib. 1.*

354 *Nouvelles de la République*
Saucia vomeribus, per se dabat om-
nia Tellus,

Il est vrai que si l'on en croit l'opinion commune, ces avantages n'étoient pas tout-à fait purs; puis qu'il y a de certains Arbres, dont on tient que non seulement le fruit mais l'ombre même est mortelle; & c'est ce qu'on dit particulièrement de l'*If*. Mais M. Rai soutient qu'on se l'imagine sans raison: & il rapporte sur ce sujet le témoignage de quelques Auteurs, comme *Lobelius* & *Gerard*, qui assurent qu'en Angleterre, les enfans en mangent fort impunément du fruit; que les pourceaux s'en nourrissent tout de même que du gland; qu'eux-mêmes en ont mangé avec plusieurs autres; & qu'au reste ils ont souvent dormi sous son ombre, & qui plus est entre ses branches, sans en avoir jamais senti la moindre incommodité. Il ne trouve pas plus solide ce qu'on a dit de l'ombre & des branches du *Noyer*, qu'il conte comme le précédent entre ces Arbres, qui ont leurs fruits séparés & éloignés de leurs fleurs, dont il traite dans le XXV. Livre. Cet air mal-faisant qu'on dit qu'il exhale ne passe chez lui que pour un pur conte; & il renvoie tout cela au rang de ces

erreurs populaires, qui se reçoivent,
& qui se débitent, sans raisonnement &
sans examen.

L'Arbre de Vie a aussi son rang parmi ceux de cette espèce. Il fut apporté de Canada à *François I.* Mais il passa tout aussi-tôt de France en Allemagne, dans les Pais Bas, & en Angleterre, où l'on en fit par tout un des principaux ornemens des Jardins. Cependant il ne paroist rien, dans la description qu'on nous en fait, qui lui ait pu mériter ce superbe Titre, si ce n'est peut-être une odeur assez forte, mais peu agréable à bien des gens, laquelle il conserve plusieurs années après qu'il est sec. On trouve bien quelque chose de plus merveilleux & de plus digne de la magnificence de ce nom dans le *Figuiier des Indes*, dont il est parlé dans le Livre XXVI. Car il a la vertu de se perpétuer en se provignant de lui-même; soit par le moyen des plus basses de ses branches, qui se panchans vers la terre s'y enfoncent & y poussent des racines, en sorte qu'il fait naturellement à l'entour de soi une espèce de tonnelle ou de cabinet de verdure: soit par des filamens qu'il pousse de son tronc même, & qui, perçans la terre en divers

356 *Nouvelles de la République*
divers endroits, deviennent autant de
nouvelles plantes.

On a accoustumé de conter presqu'au-
tant d'espèces de *Pommes*, qu'on en
conte de noms différens. Mais M. Rai
prétend qu'il n'y en a qu'une seule es-
pèce, & que toutes les différences qu'on
y trouve ne sont que des différences ac-
cidentelles, qui viennent ou des diver-
ses conditions de la semence, qui quoi-
que la même au fond ne laisse pas d'é-
tre capable de toutes ces variétez, ou
du soin que l'on prend de les cultiver &
de les enter. Il dit la même chose à
l'égard des *Poires*, quoique la diver-
sité semble y estre encore plus grande;
& il en donne les mêmes raisons. Il y
a quelque chose de fort extraordinaire
dans ce qu'il rapporte de la durée & de
la fécondité d'un Arbre des Indes nom-
mé *Paenoe*, qui est assez semblable à
un *Amandier*: Car il dit qu'il porte sou-
vent du fruit jusqu'à trois cens ans. Il
dit ensuite un mot du *Lotos*, qui croist
en divers endroits de l'Italie, & dans
la Province de Languedoc. Mais il
en dépeint le fruit si sec, & si miséra-
ble, qu'il n'y a point d'apparence que
ce soit là ce *Lotos* tant vanté, dont les
étrangers n'avoient pas plustost gousté
qu'ils

des Lettres. Avril 1688. 357

qu'ils * perdoient le souvenir de leur patrie, & le desir d'y retourner. Ce qu'il dit à l'occasion du *Lierre* est considérable. Il remarque que dans ses bayes il y a des grains assez semblables à ceux du froment; & il croit que bien des fois on ne s'est imaginé qu'il avoit plû du bled, que parce que l'on avoit trouvé de ces grains, que les grives, ou quelques autres oiseaux, avoient laissé tomber sur les toits, ou dans les places publiques. Il n'y a rien en cela que de vrai-semblable: Et combien de fois est il arrivé que la superstition, & une sorte crédulité, a fait passer pour des miracles & pour des prodiges les choses du monde les plus simples & les plus naturelles?

† La raison pour laquelle on veut que l'Arbre, d'où vient cette résine, qu'on appelle dans les boutiques, *Sang de Dragon*, porte ce nom de *Dragon*, est encore, selon nôtre Auteur, une de ces erreurs qui ne procèdent que de ce qu'on n'examine point les choses. On
pre-

* *Hom. Odyss. IX.*

----- Οἷς τ' ἔωτοιο Φάγοι μελιιδέα
καρπὸν,
Οὐκ' ἔτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν,
ἔδ' ἐ νέεσθαι.

† *Livre XXVIII.*

358 *Nouvelles de la République*

prétend que ce qui lui a fait donner ce nom, est qu'on trouve l'image d'un *Dragon* naturellement empreinte sur son fruit. Mais M. Rai soutient que c'est une vision, & qu'on n'apperçoit pas dans ce fruit la moindre ombre de cette prétendue image. Il dit des merveilles du *Thé*, qu'il croit excellent pour la tête, pour l'estomach, & pour les reins; & il nous assure qu'après une soigneuse enquête de ce qui regarde la constitution des gens du Japon, où cette plante croît, & où l'on en fait un usage ordinaire; il n'a point trouvé qu'il se parlât chez eux, ni de gravier dans les reins, ni de pierre dans la vessie. Nonobstant cela, tout le monde ne convient pas de sa bonté, & l'on rapporte ici des exemples de quelques personnes qui s'en sont quelquefois assez mal trouvées.

Le *Caffé*, dont il parle aussi dans le XXX. Livre, a, selon lui, à-peu-près les mêmes vertus. Il le croit très-bon pour les maladies du cerveau, & des nerfs; pour les indigestions d'estomach, & pour la goutte. Mais il avoue en même temps qu'il n'est pas également propre à toutes sortes de gens, & qu'on le doit défendre à ceux qui sont maigres, & qui ont le sang brûlé & me-

des Lettres. Avril 1688. 359

melancholique. Outre qu'il est d'une extrême importance de le bien préparer, ce que tout le monde ne sçait pas faire. Au reste, comme cette sorte de fève ne croist que dans l'*Arabie heureuse*; il ne peut assez s'étonner que ce petit coin de terre en puisse porter assez pour en fournir abondamment tout le monde, & que ceux qui sont les maîtres d'un fruit si recherché de toutes parts, aient si bien sçû empêcher qu'on n'en ait pû avoir ailleurs un seul grain capable de germer, & qu'on ne diminuât par là le prodigieux revenu qu'ils en tirent.

Le *Fresne*, dont il parle un peu après, lui donne occasion de parler de la *Manne*, que l'on cueille sur ses branches dans la Calabre. Il soutient, après *Altomarus*, & quelques autres, que cette Manne n'est autre chose que le propre suc qui distille de cet Arbre; & après en avoir allegué diverses preuves, il ajoute qu'il en a esté convaincu lui-même sur les lieux, par le témoignage des personnes les plus dignes de foi, & qui en faisoient tous les jours l'expérience. Aussi fait-il grande différence de cette Manne là à celle qu'il appelle *Bambycine*. & à toutes les autres espèces de *Manne Orientale*, qu'il ne nie pas qu'il ne puissent estre une espèce de rosée épais-

épaissie, ou de miel aérien. En effet il rapporte qu'Altomarus en ayant exposé, de l'une & de l'autre sorte, au feu, & aux raïons du Soleil; la Bombycine se fondit bien-tôt, au lieu que celle de la Calabre n'en devint que plus sèche & plus dure.

Il nous donne une description curieuse de *Tblaspi*, que l'on appelle la *Rose de Jericho*. Mais il prétend que c'est sans aucune raison qu'on lui donne le nom de *Rose*, puis quelle n'a rien de commun avec cette fleur; & qu'on n'est guere mieux fondé à la faire originaire de *Jericho*, puis qu'on ne la trouve nulle part dans ce pays-là, mais seulement dans l'Arabie déserte, & dans les sables qui sont sur le bord de la Mer. Il se moque fort de ceux qui se laissent persuader qu'on ne la peut faire fleurir qu'à Noël, ou en certains temps privilégiés; & il assure qu'on ne peut manquer d'y réussir également, toutes les fois qu'on voudra se donner la peine d'en faire tremper la racine dans de l'eau chaude.

On ne s'est pas moins trompé, à son avis, sur * le païs natal du *Baume*, que sur celui de la *Rose de Jericho*. Pline, Theophraste, & Justin, ont cru qu'il

ne

* Liv. XXXI,

des Lettres. Avril 1688. 361

ne croissoit qu'en *Judée*. Mais M. Rai
ait voir que, selon toutes les apparen-
es, il est originaire d'*Arabie*, & que
c'est de là qu'il avoit esté porté en Ju-
ée, où il ne s'en trouve plus mainte-
nant; comme c'est du même endroit
qu'on le porte encore aujourd'hui en
Égypte. Dans le XXXII. Livre, qui
est le dernier de l'Ouvrage; il nous par-
le de diverses sortes d'Arbres des In-
des, & de l'Amerique, qui portent du
papier; particulièrement d'un appelé
Kagua, qui a quelque chose de fort re-
marquable. Les feuilles de cet Arbre
sont si grandes, & d'une consistance si
solide, que couvrant un homme depuis
la tête jusqu'aux pieds, elle le garan-
tissent de la pluie, & des autres injures
de l'air, aussi parfaitement que le sçau-
roit faire la meilleure cappe du mon-
de. C'est du dedans de ces feuilles que
l'on tire sans aucune peine le papier,
qui est une membrane blanche & dé-
licée comme la pellicule d'un œuf, &
qui étant de la grandeur de nos peaux
de vélin ou de parchemin, ne le cède
ni pour la beauté ni pour la bonté à
celles de cette sorte qui sont les meil-
leures & les mieux apprestées. De là
notre Auteur passe au *Quinquina*,
dont il fait l'histoire; & il en décrit les
ver-

vertus. Il prétend que l'infusion toute simple n'en vaut rien, & que toute sa force est renfermée dans sa substance. Il remarque aussi, après M. Spon, que ce n'est ni l'écorce du tronc, ni celle des branches du *Quinquina*, qui peut servir de *Febrifuge*, mais seulement celle des racines, dans laquelle seule on trouve de l'amertume & de l'aspreté. Et comme les mêmes qualitez se rencontrent dans l'écorce des racines du Cerisier noir; on ne doute presque point qu'elle ne pût faire le même effet, si on la préparoit bien, & qu'on la donnât dans sa juste dose.

On trouve à la fin du Volume un *Appendix* assez long, dans lequel M. Rai corrige diverses choses, où il a crû s'estre mépris; & il en ajoute plusieurs autres, qu'il avoit oubliées, ou dont il n'avoit pas encore assez de connoissance, lors qu'il commença son *Traité*. Au reste, quoique l'on ne puisse assez estimer la diligence infatigable avec laquelle il a travaillé à cet excellent Ouvrage; je ne puis m'empêcher de dire qu'elle ne merite pas plus de louange que la modestie extraordinaire qu'il y fait paroître par tout, & particulièrement dans ses *Préfaces*. Il seroit à souhaiter que les descriptions exactes, qu'il

des Lettres. Avril 1688. 363
qu'il donne, de tant de sortes de plantes, fussent accompagnées de leurs figures. Mais il y a sujet d'espérer qu'on ne souffrira pas qu'un si beau travail demeure long-temps privé d'un ornement si utile & si nécessaire.

ARTICLE II.

Extrait d'une Lettre écrite de Bezanson, le 1. Mars 1688. concernant un Fait de Chirurgie.

UN Medecin de mes amis, Monsieur, m'écrivit l'autre jour pour une chose fort extraordinaire. Il dit qu'il y a environ quatre ans, qu'à Pallet petit village proche de Pontarlier, une fille de vingt-cinq à trente ans, nommée Jacqueline Nicolet, fut renversée par des chevaux attelés à un chariot de foin. Ces chevaux lui marchèrent sur la teste, & sur le cou, sans la blesser; mais le chariot lui passa sur le dos, en froissant & meurtrissant extrêmement l'endroit qui répond à l'onzième vertèbre. La fille vomit aussi-tôt quantité de sang, & ce vomissement continua pendant plusieurs jours, mais d'une manière différente: car quelquefois elle vomissoit le sang pur, d'autres fois du sang caillé, & une fois ou deux elle vomit une matière semblable à de la

R chair

364 *Nouvelles de la République*
chair bachée. Incontinent après la chute
elle fut quelque temps à l'extrémité. Une
fièvre violente la saisit ensuite, avec des
douleurs excessives, qui ne sont presque pas
diminuées, & qu'elle ressent encore au-
jourd'hui par tout le corps, mais parti-
culièrement dans l'estomac, dans le dos,
& au sommet de la teste; tellement qu'on
ne peut la remuer, faire du bruit dans la
chambre, marcher rudement, ou l'épou-
vanter, sans renouveler en toutes ses par-
ties une douleur extrême. Son bras gauche
depuis l'accident est saisi d'une paralysie
imparfaite. Depuis ce temps-là aussi elle
n'a nul appétit. Quand elle en auroit, il lui
seroit presque impossible d'avaler, parce
qu'elle sent un grand obstacle à l'embou-
chure du gosier. Son Père dit même que
dans les premiers jours de sa maladie, il
lui a arraché & coupé au fond de la bou-
che une pièce de chair mollace, de la
longueur d'un grand pied, ce qu'il a réi-
téré encore une fois, cette chair étant crüe
de nouveau. Outre toutes ces incommodi-
tez, elle ne dort presque jamais; & ce qu'il
y a de plus admirable, c'est que depuis ces
quatre ans, à la réserve du sucre qui cou-
vroit quinze ou vingt grains d'anis, &
de la grosseur d'une noix de confitures li-
quides, elle n'a par mangé une livre & de-
mie de pain, ou d'autre viande, ni bû
qu'en-

des Lettres. Avril 1688. 365
qu'environ deux verres d'eau. Mais, ce
qui passe toute créance, depuis trente-cinq
semaines & au deça (ce sont les propres
termes du Medecin) au rapport des domes-
tiques dont le témoignage ne paroist point
suspect, elle n'a absolument ni rien
mangé ni rien bû. Cela s'étant répandu
dans le voysinage, le Medecin qui m'es-
crit fut curieux de l'aller voir. Il lui trou-
va le poux inégal, mou, & fréquent, la cou-
leur assez bonne & naturelle, la langue ni
sèche ni humide, les chairs assez dures,
molles & pleines; & s'estant informé
d'autres particularitez, il apprit qu'elle
ne rejettoit aucuns excréments, par les
selles ni par les urines, qu'elle avoit sou-
vent de petites sueurs, & que depuis le
commencement de sa maladie jusques à
maintenant, ni l'inedie, ni l'insomnie,
ni la fièvre, n'avoient point interrompu le
cours réglé des purgations. Voilà, Mon-
sieur, ce que m'escrit un témoin oculaire;
il y a de quoi embarrasser les Philosophes
& la Faculté. On ne manquera pas de
douter du fait, mais ceux qui en doute-
ront peuvent s'en éclaircir par eux-mé-
mes. La fille est vivante, & ne paroist
pas devoir encore mourir si viste. Je sçai
qu'on a fait souvent des contes de certaines
personnes, qu'on croioit subsister sans pren-
dre d'alimens, & que lors que d'habiles
Q 2 gens

366 *Nouvelles de la République*
gens ont voulu approfondir la chose, il s'est
trouvé presque toujours que ce n'estoit
qu'hypocrisie, que fourberie, ou que men-
songe. On ne peut rien soupçonner de tout
cela. La pauvre fille, dans les douleurs
continuelles qu'elle souffre, a si peu de
part à la vie, qu'il lui est tres-indifférent
qu'on croie qu'elle mange, ou qu'elle ne
mange point. Il ne revient rien à son père
du bruit que fait cette maladie; & l'on ne
voit pas quel interest auroient les domesti-
ques à mentir. Il reste donc à deviner com-
ment cette fille peut subsister sans prendre
aucuns alimens. Je croi que les plus habi-
les s'y trouveront bien embarrassés, &
qu'il faudra attendre après la mort de cet-
te pauvre créature, pour découvrir par
la dissection de son corps, ce qui peut avoir
causé des effets si surprenans. La chose
est si rare qu'elle mérite peut-estre bien
que quelque curieux vienne lui-même
l'observer sur lieux. Je suis, &c.

J. B. BOISOT, Abbé
de S. Vincent.

ARTICLE I.

*L'Attrition suffisante pour la remission
des pechez dans le Sacrement de
Pénitence: soutenue par les Oracles
de l'Ecriture Sainte, par la doctrine
des*

des Lettres. Avril 1688. 367
des Conciles, & par les sentimens des
Pères de l'Eglise, & des Theologiens,
&c. Par Frère SEBASTIEN DU
PASQUIER, de l'Ordre des Mi-
neurs Conventuels, Docteur & Lec-
teur Jubilé en Theologie, Premier
Père de la Province de S. Bonaven-
ture, & Gardien au Couvent de S.
François à Chambery. in 4. Divisé
en 2. Tomes, dont le Premier est de
590. & le Second de 599. pp. A
Lion chez Anisson, Potuel & Ri-
gaud. 1687. Et se trouve à Amster-
dam chez H. Desbordes.

Q Uelque profession que fassent les
Catholiques Romains d'être dans
une parfaite union de sentimens,
elle n'empesche pas qu'il ne s'élève sou-
vent entr'eux de petites guerres intesti-
nes, qui troublent cette union. Personne
n'ignore les apres & violentes dispu-
tes qui se sont émues à l'occasion de la
Grace Suffisante. En vain la *Grace*
Efficace a fait ses efforts pour parer les
coups de ses ennemis, elle a esté con-
trainte enfin de céder à la multitude, &
tout le credit du Grand S. Augustin n'a
pû mettre ses Disciples à couvert contre
les poursuites ardentés des Molinistes.
Présentement c'est l'*Attrition suffisante*

R 3

qui

368 *Nouvelles de la République*
qui exerce les esprits. On demande si
cette Attrition, estant jointe avec le Sa-
crement qu'on nomme de Pénitence,
peut mettre un homme en estat d'obte-
nir la remission de ses péchez, sans
qu'il ait besoin d'aucune autre disposi-
tion intérieure? Ce n'est pas d'aujourd'hui
que cette question est agitée. On a
publié il y a déjà long-temps divers
ouvrages sur cette matière. Le fameux
M. de Launoy, si connu par ses ex-
cellens escrits, ne pouvant goûter le
sentiment de l'*Attrition suffisante*, en-
treprit d'examiner si ceux qui soutien-
nent que le Concile de Trente s'est dé-
claré pour elle sont bien fondez; & il fit
voir dans un docte Traitté, qui fut alors
reçu avec un applaudissement général,
que non seulement ce Concile n'a rien
déterminé en faveur de l'Attrition, au
préjudice de la Contrition, mais même
que tous les Peres, & les autres
Docteurs de l'Eglise, ont supposé d'un
commun accord que la Contrition é-
toit nécessaire dans la Pénitence.

Depuis peu un sçavant Abbé, qui n'a
pas jugé à propos de faire connoître son
nom, & qui se contente de se qualifier
Docteur en Theologie, a mis au jour sur
le même sujet un nouvel Ouvrage, inti-
tulé *La Contrition nécessaire*, où entrant
dans

des Lettres. Avril 1688. 369

dans les hypotheses de feu M. de Lannoy, il se propose de confirmer son opinion par le plus grand nombre de témoignages & d'autoritez qu'il a pû trouver, pour ne laisser à personne aucun lieu de douter que la *suffisance de l'Attrition*, bien qu'elle ait beaucoup d'approbateurs & de partisans, ne soit pourtant une doctrine que toute l'Antiquité a entièrement ignorée. Ce Livre de cet Abbé est l'occasion qui a donné la naissance à celui-ci, dans lequel, si l'on en veut juger par la taille du volume, l'on n'aura pas de peine à croire que la matière doit estre en quelque façon épuisée, puis que c'est un des plus gros in 4. qui se puissent voir, & que d'ailleurs les caractères en sont des plus menus & des plus serrez, tant est riche l'abondance de Messieurs les Scholastiques. L'Evêque de Morienne aiant donné l'escrit de l'Abbé Anonyme au P. *Du Pasquier* Gardien du Convent de S. François à Chambery en Savoye, le pria de lui en dire son sentiment. Ce bon Père grand zéléateur de *l'Attrition suffisante*, n'a pû la voir attaquée, sans prendre aussi tost sa défense en main, contre ces deux Antagonistes, qui ont tâché de la décrir, ou du moins de la faire passer pour inutile dans la Pénitence. Sa bile s'est é-

R 4

chauffée

370 *Nouvelles de la République*
chauffée dans le dessein de repousser les
outrages qu'on a faits à cette Vertu pré-
tendue. Il implore pour elle, & pour
le Sacrement dont elle dépend, la pro-
tection de M. l'Archevêque de Taren-
taise, auquel il dédie son ouvrage. Il
nomme les Adversaires par mépris des
Contritionnaires, & leur attribuant la
témérité de vouloir s'élever à un trop
haut degré de perfection, auquel ils ne
peuvent atteindre, il leur applique ces
paroles de l'Empereur Constantin à
Accsius Evêque des Novatiens, *O Ace-*
sus ! luy dit ce grand Prince, prenez une
échelle, & montez au Ciel vous seul, si
vous le pouvez.

Dans la Première Partie de cet Ou-
vrage le Père du Pasquier établit la
doctrine de l'Attrition suffisante par les
principes de la Foi & de la Theologie.
Dans la Seconde il fait une manière
d'Apologie des Pères, des Docteurs, &
des Theologiens, que l'on prétend tirer
dans l'opinion de la Contrition nécessaire.
Nous tâcherons d'en donner ici un ex-
trait assez court pour ne fatiguer point
le Lecteur, mais néanmoins assez exact
pour donner une idée générale des
principales matières qui sont traitées
dans ce gros Livre.

La Première Partie contient XLIV.
Cha-

des Lettres. Avril 1688. 371

Chapitres, dont les XVI. premiers sont destinez par l'Autheur à des préliminaires, & à des considérations générales, pour servir à l'éclaircissement de la question. Comme on avoit combattu d'abord *l'Attrition suffisante* par des préjugés; aussi le P. Du Palquier attaque par des préjugés *l'Advocat de la Contrition nécessaire*. C'est ce qui fait le sujet du premier Chapitre, où il propose divers préjugés contre cet Autheur & il en compte jusqu'à 25. dont voici quelques-uns des plus remarquables. I. Il trouve que le titre de son Livre est contradictoire à son dessein; puis que dans le titre il demande la contrition pour obtenir la remission des péchez dans le Sacrement de Pénitence, & qu'au contraire le corps du Livre tend à prouver qu'elle est nécessaire pour obtenir cette remission sans la réception actuelle du Sacrement. Le soin que l'Abbé prend de cacher son nom fait le second préjugé; à quoi il joint le défaut d'approbations qui manquent à son Ouvrage. Le troisième est que l'Autheur du Livre *de la Contrition nécessaire*, se fonde sur une nécessité que les Chrétiens ont d'animer toutes leurs bonnes œuvres de la Charité; & l'on prétend que l'Eglise a condamné une

R 5

pro-

372 *Nouvelles de la République*

proposition semblable en *Bains*, qui disoit qu'on n'obéit pas véritablement à la Loi sans la Charité. Le dixième tend à le rendre suspect d'avoir du penchant pour l'une des cinq fameuses propositions condamnées (*novum crimen & inauditum*) sçavoir que la chute de S. Pierre n'estoit arrivée que parce que la Grace lui avoit manqué; & l'on prétend que cet Auteur suppose la même doctrine, quand il enseigne que la Charité est plus ou moins ardente, selon qu'il plaist à Dieu de la distribuer à ses enfans; & que quand Saint Pierre renia son Maître, sa Charité ne fut ni si grande ni si parfaite que celle qui lui donna la force de mourir pour lui. Dans le II. Chapitre le P. Du Pasquier passe aux Préjuges qu'on avoit produits contre l'*Attrition suffisante*; & il ne nie pas que l'opinion contraire n'ait cet avantage qu'elle soutient le parti de la Charité & de l'Amour de Dieu; mais il ajoûte qu'on ne doit pas se laisser ébloûir par de simples apparences qui peuvent tromper. Il accorde, que pour recevoir dignement le Sacrement de Pénitence, il ne fust pas d'estre effrayé ou par la laideur du péché ou par les tourmens de l'enfer; & il veut même que la Pénitence soit accompagnée de quelque commencement de l'amour

des Lettres. Avril 1688. 373

mour de Dieu, qui bien que fort intérieur à celui des Seraphins, change véritablement le cœur de l'homme, de sorte qu'il n'a plus aucune attache volontaire pour le péché.

Dans les Chapitres suivans, le P. Du Pasquier traite de la *Justification*, de la *Charité*, de la *Pénitence*, des *Vertus Morales*, & de l'*Amour* qu'il nomme de *Concupiscence*. A l'égard de la *Justification*, il parle des dispositions nécessaires pour l'obtenir *, & il examine les noms différens que la Grace reçoit selon les différens estats où elle nous est donnée. Il distingue ensuite les diverses causes qui concourent à la justification de l'homme. Et parce que le Concile met l'*amour de Dieu* entre les dispositions qui y servent; on assure que par cet amour il faut entendre, non un amour de charité parfaite, par laquelle on aime Dieu sur toutes choses, & pour lui-même, mais un amour de charité imparfaite, par laquelle nous l'aimons d'un amour de *concupiscence*, & par rapport à nôtre bien.

Cette pensée * conduit le P. Du Pasquier à expliquer ce que c'est que la *Charité*. Après plusieurs distinctions, qu'il n'est pas besoin de rapporter, il dit

R 6

qu'au

* Chap. III. * Chap. IV.

374 *Nouvelles de la République*
qu'au lieu que la Foi regarde Dieu
comme véritable en ses paroles, & que
l'Espérance le regarde comme bon à
celui qui l'aime, la Charité le regarde
comme bon en lui-même & pour lui-
même. Mais il avouë qu'il y a d'autres
mouvemens de l'amour de Dieu moins
élevez que celui-ci : quand nous regar-
dons Dieu, non précisément en lui-
même; mais ou dans sa bonté, & dans
sa miséricorde, d'où nous viennent ses
graces; ou dans ses qualitez de Rédemp-
teur, & de Glorificateur, d'où vient nô-
tre rédemption & nostre vie éternelle;
ou dans sa Sagesse, & dans sa Providen-
ce envers nous. Ce sont, dit-il, des a-
mours de *concupiscence*, & non pas d'u-
ne *véritable charité*, qui ne regarde Dieu
que pour lui-même, sans porter sa vue
ailleurs. † Le P. Du Pasquier se sert en-
suite de cette idée, qu'il donne de la Cha-
rité, pour montrer en quel sens il est
vrai de dire que *la Pénitence ne scauroit
être véritable, ni servir à nous justifier
sans la Charité*. Il remarque que le mot
de *véritable* employé dans cette propo-
sition peut signifier deux choses. S'il se
prend pour faire entendre que la Pénit-
ence ne réconcilie point à Dieu par elle
même, cette proposition est certaine.
Mais elle ne le fera pas, si par ce terme
† Chap. V. de

de véritable, on entend une chose honnête, bonne, loüable, & de quelque utilité devant Dieu. De cette manière il prétend que la Pénitence sans la Charité ne laisse pas d'estre une véritable Vertu, & une Vertu tres utile; encore qu'elle soit conquë par un motif tout autre que celui de la Charité, comme par la crainte des peines, ou par la considération de la laideur du péché. * Il fait le même jugement des *Vertus morales*, qui aussi bien que la Foi, & que l'Espérance, sont encore, à son avis, des Vertus sans la Charité; & il se fonde entr'autres sur cette raison, que toutes les Vertus ayans chacune leurs objets, ont aussi leur honnêteré & leur perfection essentielle & particulière, d'elles-mêmes, indépendamment de la Charité; si bien qu'elles ne peuvent devenir mauvaises ni criminelles par son défaut. Il demande † quelle opinion on doit avoir de l'*Amour*, qu'on appelle de *Concupiscence*; quand nous aimons Dieu par rapport à nous-mêmes, comme nôtre bien, comme la source des graces que nous en attendons? Car quoi que ce soit là un amour mercenaire essentiellement différent de celui de la Charité, le Père Du Pasquier soutient que regarder & fer-

* Chap. VI. † Chap. VII.

servir Dieu, entant qu'il nous est bon, le servir à cause des récompenses qu'on en espère, ou par la crainte des châtimens, est toujours une Vertu tres-loüable & sainte. Ce qu'il confirme par l'exemple de S. Paul, qui se consolait dans ses maux par l'espérance de recevoir la couronne de justice; par celui de Moïse qui regardoit à la rémunération; par celui de David qui s'étudioit à observer la Loi à cause de la récompense qu'il en attendoit; & par d'autres preuves tirées tant de l'Écriture, que des Pères.

Cette question estant vuidée, nôtre
† Auteur en examine une autre, sçavoir *comment la Charité est incompatible avec le péché mortel?* Et après de longs raisonnemens, & des distinctions un peu subtiles, qu'on ne souffriroit pas volontiers ici, il conclut que *le péché se peut haïr par des actes opposés, & de même nature que ceux par lesquels on le peut commettre, & par conséquent par des actes qui ne sont point explicitement de Charité, puis qu'on le peut commettre par des actes qui ne blessent point directement ni explicitement la Charité.* On peut le haïr, ou à cause de sa propre malice, ou par l'amour particulier de la Vertu à laquelle il est contraire, sans faire attention à aucune des considérations, sous
† *Chap. VIII.* les-

lesquelles il est contraire à la Charité. D'où il s'ensuit, que tous les actes de haine & de détestation du péché, par le motif de quelque Vertu que ce puisse estre renferment quelque conversion à Dieu, & quelque amour ; quoique cette conversion & cet amour ne soit pas un amour de véritable Charité, qui nous puisse reconcilier à Dieu, ou nous disposer immédiatement à cette grace. C'est ce qu'il explique plus amplement * dans le Ch. suivant, où il s'efforce de montrer combien ses Adversaires s'abusent, lors qu'ils disent que *la Contrition est la suivante ou l'effet de la Grace de la Justification*. Pour lui, il prétend au contraire que la Contrition ne suit pas la Justification, mais qu'elle la précède ; quoiqu'elle ne nous justifie pas par elle-même, mais par la Grace justifiante, qu'elle nous impétre, & que Dieu nous donne infailliblement par sa miséricorde, dans le même instant que cet acte de contrition parfaite est formé. De là le P. Du Pasquier passe à la considération de la *Crainte*. † Il en distingue de cinq sortes ; la *naturelle* qui vient purement de la nature, & qui par conséquent est indifférente ; la *mondaine* qui procède du grand amour que nous a-

vons

Chap. IX. † Chap. X.

378 *Nouvelles de la République*

vous pour nous-mêmes, & qui pour cette raison est vicieuse; la *servile* qui regarde seulement les châtimens & les peines dont le peché est suivi; l'*initiale* qui nous fait haïr le peché, non plus simplement dans la vuë des peines, mais aussi à cause que Dieu en est offensé, & que nous commençons à l'aimer; & la *filiale* enfin qui est le degré le plus parfait de la Crainte, puis qu'elle ne regarde le peché que comme une offense faite à Dieu, qu'on aime comme un bon Père. De sorte que la Crainte, qu'il appelle *initiale*, tient proprement le milieu entre la *filiale* & la *servile*. Et comme le P. Du Pasquier est un des hommes du monde le plus abondant en distinctions, il fait encore deux sortes de Craintes serviles. L'une qu'il appelle *servilement servile*, parce qu'elle fuit le peché d'une manière si foible, qu'elle l'aimeroit, & se porteroit à le commettre, si elle le pouvoit faire impunément. L'autre est la Crainte *simplement servile*, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec la précédente, parce que la crainte des peines n'est pas le seul motif qui lui fait haïr le crime; elle le hait encore en lui-même, & aime sincèrement la Vertu qui lui est contraire.

C'est de cette dernière espèce de
Crainte

Crainte qu'il s'agit dans cette dispute, & le P. Du Pasquier fait voir qu'elle est bonne. Il montre que S. Jean Baptiste se propoſoit de l'inspirer à ſes auditeurs, quand il les exhortoit à la pénitence par la conſidération *de la colere à venir*; & que dans la même penſée Jeſus-Chriſt ordonne à ſes Diſciples *de craindre celui qui peut tuer le corps & l'ame*. Après avoir établi ſon ſentiment, & répondu aux objections, il enſeigne dans les Chapitres XII. & XIII. quelle différence on doit mettre entre la *Contrition* & l'*Attrition*. C'eſt là qu'il commence tout de bon d'entrer en matière; & les maximes, que nous avons rapportées ci-deſſus, lui en ouvrent le chemin. Il n'eſt pas imaginable combien cette matière donne de peine aux Scholaſtiques qui ſe partagent en neuf ou dix opinions ſur le ſujet de la différence eſſentielle qui eſt entre l'une & l'autre. Le P. du Paſquier les réfute toutes; & pour rasſembler en deux mots ce qui eſt traité dans deux grands Chapitres, il dit que la *Contrition* & l'*Attrition* ont ceci de commun qu'elles renferment toutes deux une douleur & une déteſtation intérieure du peché, avec une réſolution de ne plus pecher à l'avenir: mais qu'elles diffèrent dans leur motif;

puis

puis que par la *Contrition* nous nous éloignons du péché à cause de Dieu, que nous aimons sur toutes choses, & pour lui-même: au lieu que *l'Attrition* nous éloigne du péché par un motif moins noble & moins élevé, qui ne regarde pas Dieu directement en lui-même, & pour lui-même, mais qui se réfléchit sur nous: par exemple, parce que nous l'aimons comme nôtre propre bien, ou que nous espérons la félicité éternelle, ou que nous craignons la colère de Dieu & l'enfer, ou que nous avons en horreur le dérèglement & la laideur du péché qui l'offense.

Ceci étant posé, l'Autheur dit que le premier de ces deux actes, qui est celui de la *Contrition*, nous réconcilie avec Dieu, avant la réception actuelle du Sacrement, & hors le Sacrement; pourvû qu'il renferme un désir & une volonté de le recevoir: mais que le second acte, qui est celui de *l'Attrition*, n'opere cette grace que dans le Sacrement effectif. Il demeure bien d'accord que ces mots *d'Attrition* & de *Contrition* sont des termes, du sens desquels les Anciens ne sont pas bien convenus jusques au Concile de Trente, & dont même plusieurs ne conviennent pas bien encore aujourd'hui. Il avouë que quel-
ques

des Lettres. Avril 1688. 381

ques Docteurs, comme *Estius, Sylvius, Lupus, &c.* enseignent qu'il y a une *Attrition* conçue par un motif d'amour de Dieu sur toutes choses, & de véritable Charité, qui n'est distinguée de la *Contrition* parfaite que par le moins d'étendue & de perfection de cette Charité; & il ajoute que ce n'est point avec ceux qui sont de ce sentiment qu'il a dessein d'entrer en dispute. Il déclare que pour lui il se contente d'une *Crainte Chrétienne*, & d'une *Attrition*, qui enferme un commencement d'amour de Dieu, comme la source de toute justice, ou un amour de *Concupiscence Chrétienne*. ou d'*Espérance*, sans lequel il ne pense pas qu'on puisse bien haïr le péché ni vouloir s'en corriger. Et enfin il soutient que la *Contrition parfaite & justificante par elle-même & hors du Sacrement* n'est pas nécessaire pour recevoir dignement le Sacrement de Pénitence, & que ce Sacrement par son application peut opérer la première grace sanctifiante, pourveu qu'il y soit préparé par l'attrition, quoique cette douleur ne soit conçue que par un motif de crainte des peines de l'enfer, ou par la considération de la laideur du péché.

Le P. Du Pasquier tâche premièrement de prouver son sentiment par divers

vers

382 *Nouvelles de la République*
vers passages de l'Ecriture. Le premier
Sermon de S. Pierre rapporté au Cha-
pitre 2. du Livre des Actes lui fournit
deux argumens. Le premier est tiré de
ces paroles, que cet Apôtre adressa aux
Juifs après la componction de cœur
qu'ils firent paroître: *Faites pénitence,*
& qu'un chacun de vous soit baptisé au
nom de Jesus-Christ, en rémission des pe-
chez, & vous recevrez le S. Esprit. Cet-
te componction de cœur, qu'ils conçû-
rent, n'estoit point, au jugement du Pé-
re, une contrition parfaite produite par
la charité: autrement, dit-il, S. Pierre
auroit eu tort de les exhorter, après cet-
te componction, à la pénitence. Et si
cette pénitence même avoit esté une
contrition parfaite, qui eût dû les justi-
fier pour les disposer à recevoir le Sacre-
ment du Baptême; auroit-il dit qu'ils
devoient le recevoir pour la rémission
de leurs pechez? car ils auroient dû leur
avoir été déjà remis auparavant. Ce
que S. Pierre ajoûte, que les Juifs *rece-*
vront le S. Esprit après avoir fait péni-
tence, montre clairement, selon nôtre
Auteur, que l'attrition, ou la con-
trition, qui doit disposer les pecheurs à
recevoir le Baptême, ne peut être un
mouvement du S. Esprit, au sens de ses
Adversaires, puis que S. Pierre ne pro-
met

des Lettres. Avril 1688. 383

met le S. Esprit qu'après la reception de
ce Sacrement. Le second argument du
Père est fondé sur ces autres paroles, où
l'Apôtre exhorte les Juifs *à faire pénitence, & à se convertir, afin que leurs*
pechez soient effacez; d'où il infère que
si la pénitence de ces peuples avoit dû
nécessairement estre conquë par des
motifs de pure charité, l'Apôtre ne
les auroit pas bien instruits, puis que
nous ne découvrons dans ses Sermons
que des motifs d'horreur pour le pe-
ché, d'espérance du bonheur éternel,
& de crainte des jugemens & des pei-
nes. Il confirme la même chose par
le discours de S. Pierre à Simon le Ma-
gicien, qu'il exhorte à la pénitence par
la seule considération des Jugemens de
Dieu qu'il lui dénonce. Les menaces
que Nathan fit à David de la part de
Dieu ne contribuèrent pas peu encore
à lui faire sentir l'horreur de son cri-
me. Il ne paroît pas non plus, selon
lui, dans la pénitence du Publicain, ni
dans celle de l'Enfant Prodigue, d'esprit
filial, mais plutôt un esprit servile &
mercenaire.

Bien que le P. Du Pasquier fasse un
grand fonds sur ces passages de l'Écri-
ture, il est pourtant aisé de juger que
ce ne sont pas les principales machines
qu'il

384 *Nouvelles de la République*
qu'il veut employer pour battre en ruine
ses Adversaires. Il tâche sur tout de les
presser par l'autorité des Conciles, &
notamment par celui de Trente, qui
seul lui fournit le sujet d'une tres lon-
gue dispute à l'égard de l'*Attrition*. Il y
joint des preuves tirées de divers Ca-
techismes, & de plusieurs raisons, qu'il
appelle *Scholastiques*. Ceux qui ont quel-
que gout pour ces sortes de choses, peu-
vent consulter l'Ouvrage du Père, &
particulièrement ce qu'il a écrit depuis
le Ch. XX. jusqu'au XXXVII. où ils
trouveront que le Père ne s'est point
fait un scrupule de repeter souvent les
mêmes raisons; aimant mieux tomber
dans quelque sorte de redites, que de
rien omettre de tout ce qui pouvoit ser-
vir à sa cause. On ne lui reprochera pas
sans doute de manquer d'exactitude; &
pour ce qui est de l'érudition, il fait voir
par le grand nombre d'Autheurs, an-
ciens & modernes, citez dans tout cet
Ouvrage, qu'il est difficile d'avoir une
lecture plus étendue. Il ne laisse passer
aucune des objections de ses Adversai-
res, sans y répondre avec soin; & après
avoir employé les six ou sept derniers
Chapitres de son *Premier Livre* à é-
claircir quelques faits de moindre im-
portance, qui regardent la *suffisance de*
l'*At-*

des Lettres. Avril 1688. 385

Attrition ; il examine dans le *Second* des les *Témoignages* des Docteurs de l'Eglise Primitive, & de ceux de la Communion Romaine, depuis le commencement du Christianisme jusqu'au temps présent. Son intention est de montrer combien toutes les objections qu'on a tirées de leurs écrits sont hors de propos ; & non content de repousser ces attaques, il prétend faire voir que la plu-part de ces Docteurs posent des principes, qui ne permettent pas de douter qu'ils n'aient crû que l'*Attrition* est suffisante. Ce long & laborieux examen doit assurément lui avoir causé beaucoup de peine ; & il y a bien de l'apparence qu'il n'en feroit guères moins à ceux qui daigneront jeter les yeux sur cet extrait, si nous entreprenions de le suivre pas à pas ; ce qui nous engageroit dans une longueur importune, que le P. Du Pasquier n'a pû éviter. Nous nous arrêterons donc ici, & nous nous contenterons de dire, en un mot, qu'il est bien à craindre qu'il n'y ait dans toute cette matière beaucoup de logomachie, & que ces Auteurs ne disputent avec tant de chaleur l'un contre l'autre, que faute de bien convenir entr'eux de la signification des termes. Si cela étoit le Réverend P. Du Pasquier seroit à plain.

386 *Nouvelles de la République*
plaindre d'avoir sué sang & eau, comme
il a fait, pour composer un gros Ouvra-
ge, où il ne combattroit que des ombres
& des fantômes. Il semble encore
que cet Auteur n'est pas toujours bien
d'accord avec lui-même, puis que tan-
tôt * il assure que *l'Attrition doit enfer-
mer quelque commencement d'amour de
Dieu*, & que tantôt au contraire il sou-
tient * que *l'Attrition qui suffit dans le
Sacrement est une douleur & une détesta-
tion du péché avec espérance de pardon, &
un propos d'amendement*; quoique cette
douleur ne soit conçue que par un motif
des peines de l'enfer, ou par la considéra-
tion de la laideur du péché. C'est assez sup-
poser que l'Attrition ne renferme aucun
acte d'amour de Dieu, si ce n'est comme
il parle ailleurs † *implicitement*, & vir-
tuellement, c'est-à-dire, pour user de ses
propres termes, que *l'Attrition suffit,
moyenant qu'elle n'exclue point l'amour
de Dieu par un acte volontaire du péni-
tent*; si bien que n'exclure point l'amour
de Dieu par un acte volontaire, c'est
avoir virtuellement l'amour de Dieu.
Les gens entendus en ces matières juge-
ront si l'on peut dire que ce soit là renfer-
mer un commencement d'amour, & cette
Théologie paroîtra sans doute un peu
rélachée à bien des gens. A R.

* Pag. 270. * Pag. 271. † Pag. 395.

A R T I C L E IV.

Histoire des Indes Orientales, Par M. SOUCHU DE RENNEFORT, suivant la Copie de Paris. A Leyde chez Frederic Harring, 1688. in 12. Pagg. 571. Et se vendent à Amsterdam chez H. Desbordes.

LA maniere avantageuse, dont la compagnie de Hollande s'est établie dans les Indes, fait l'admiration de toute l'Europe, & l'envie de plusieurs Nations, qui ne peuvent voir sa prospérité sans quelque chagrin. Il n'y en a presque point qui, attirées par l'espérance du profit, n'aient tâché de former de semblables Compagnies de commerce, & c'est à quoy M. Colbert s'appliqua fortement en 1664. par ordre du Roi. Cet établissement s'étant fait avec beaucoup d'éclat, comme chacun sçait, & le fonds de la Compagnie montant à 15. millions; on jugea qu'il étoit nécessaire, avant toutes choses, d'envoyer dans les Cours de Perse, & des Indes, des personnes d'experience, pour se concilier la faveur de ces deux Monarques. Les Sieurs *De Lalain*, & *De la Boulaye le Goux*, Gentilshommes, avec les Sieurs *Mariage, Bebert, & Du Pont*, Marchands,
S furent

388 *Nouvelles de la République*
furent choisis pour cet emploi ; & ils
partirent au commencement du mois
d'Octobre de la même année. Si l'on
veut être instruit du mauvais succès de
leur négociation, & des divisions surpre-
nantes, qui s'élevèrent entre ces Mes-
sieurs dès le moment de leur départ, &
qui continuèrent toujours ; on n'a qu'à
jetter les yeux sur ce qu'en a écrit le
Sr. Tavernier dans les Relations de ses
Voyages * Quatre Vaisseaux, qui de-
voient être le premier envoi de la Com-
pagnie, partirent de Brest peu de temps
après. Ce fut le 7. Mars 1665. M. de
Rennefort Auteur de cette Histoire ,
s'embarqua sur l'Amiral , qui estoit de
32. pièces de Canon. Le dernier jour de
Mars ils arrivèrent à la première Baie a-
près le Cap Verd. Plusieurs des François
s'estant mis dans des Chaloupes descen-
dirent à terre , où ils furent reçûs par les
Nègres, qui les attendoient sur le rivage,
& qui les conduisirent dans un Village
voisin, où ils trouverent l'*Alcade* , ou le
Gouverneur, assis sur une selette de bois,
homme bien fait de sa personne , d'une
mine fière & sérieuse, mais en recom-
pense très-mal équipé, n'ayant qu'une
manière de tapis, qu'ils appellent *Pagne*,
sur les épaules , & un autre qui le cou-
vroit de la ceinture jusqu'aux genoux.

* *Pag. 8.*

Il

des Lettres. Avril 1688. 389

Il avoit ses Officiers autour de lui, les uns étendus à terre de leur long, les autres assis sur leurs talons : mais le principal Conseiller, nommé *Jean Amsterdam*, âgé de 98. ans étoit accoudé sur les genoux de l'Alcade. L'arrivée des Vaisseaux fut fatale à ce pauvre Conseiller. Son mauvais destin luy mit au cœur de s'y faire transporter pour rendre visite à un Capitaine qu'il connoissoit. On y bût de l'eau de vie en abondance, & le malheur voulut qu'au retour la Chaloupe, où étoit *Jean Amsterdam*, ayant tourné, il y périt, avec douze François de trente qui s'étoient embarquez dans la Chaloupe. Du nombre des noyez fut un nommé *Planfon*, qui se seroit sauvé sans peine, s'il n'avoit oublié le péril où il étoit pour secourir un de ses amis, qui ne sçavoit point nager ; mais les forces ayant manqué à *Planfon*, ils périrent tous deux, & une amitié si rare & si fidele luy coûta la vie. Le deuil de la mort du Conseiller de l'Alcade fut célébré par l'immolation d'un bœuf ; * & le *Marabou*, ou Prêtre, qui avoit fait le Sacrifice, étant entré en conférence avec un Missionnaire sur la Religion, tira tout d'un coup de sa ceinture un couteau d'un pié & demi de lame ; il en appuya la pointe sur son estomach, & dit au Missionnaire de le pousser

* Page 32. S 2 ser

390 *Nouvelles de la République*
ler contre lui de toute sa force. S'il l'a-
voit pris au mot, le Marabou s'en seroit
peut estre mal trouvé : mais le prudent
Missionnaire s'estant excusé d'une pa-
reille commission, le Nègre frappa de
son poing plusieurs fois sur le couteau a-
vec beaucoup de violence sans qu'il en-
fonçast. S'il ne feignoit point, & qu'il se
fust auparavant frotté de quelque herbe,
dont la vertu empeschast le fer de per-
cer, comme dit l'Auteur de ce Livre : il
seroit à souhaiter que cette herbe de-
vinst commune, puis que vraisemblable-
ment son usage ne serviroit pas peu à
multiplier le nombre des braves.

Les Vaisseaux s'estans fournis au Cap-
Verd de tout ce qui leur étoit nécessaire,
en partirent le 8. Avril. Le 16 ils eurent
le Soleil pour Zenith; & l'Auteur re-
marque * qu'encore qu'il fasse chaud
sous le Soleil, on ne s'y aperçut néan-
moins d'aucune de ces grandes altérati-
ons, dont quelques Voyageurs ont fait
peur dans les Relations qu'ils en ont é-
crites. Le grand nombre de vapeurs, que
cet astre tire incessamment de la mer, &
qu'il ne scauroit dissiper toutes, se con-
vertissent en des rosées, & en de petites
pluyes, qui entretiennent l'air dans une
température supportable. On se trouva
sous la ligne le 28. Avril à une heure a-

* Page 39. prés

des Lettres. Avril 1688. 391

prés midy. * C'est là que ceux qui n'ont point encore passé la ligne sont contraints par les matelots de se faire baptizer; suivant la coutume reçue parmi les gens de marine. On emplit sur le tillac une barrique d'eau de mer. Le plus ancien Pilote en habit bizarre, le sabre à la main, la carte marine devant lui, fait jurer ses Neophytes, en mettant la main sur la carte, qu'ils feront observer la même coutume à l'avenir. Là dessus ils sont plongez solennellement dans la barrique, afin qu'il leur souviennne de ce passage fameux, si ce n'est qu'ils se garentissent de cette ridicule cérémonie par un présent de quelques pièces d'argent; & alors on se contente de puiser de cette eau dans une coquille & de les en arroser.

A la hauteur du Cap de Bonne Espérance le 3. Juin, on fit ouverture de 4. boîtes, que le Syndic de la Compagnie avoit delivrées en partant, avec ordre de ne les ouvrir point plutôt que là. On y trouva des Patentes pour la nomination des Officiers du Conseil Souverain & Gouvernement de la France Orientale, dont le Sieur de Beauville fut établi Président, & le Sieur de Rennefort Secrétaire, sans parler de ceux qui furent pourvus des autres emplois. Cette

* Page 43.

S 3

élec-

392 *Nouvelles de la République*
élection fut la pomme de discorde qui
mit aussi-tôt de la jalousie & de la mesin-
telligence dans les esprits. Châcun re-
gardant plutôt à son interest qu'à celui
de la Compagnie, ne pensa plus qu'à ses
affaires personnelles. Le nouveau Pré-
sident crût qu'il lui estoit de la dernière
importance d'arriver le premier à *Ma-
dagascar*; & de fait s'estant séparé des au-
tres Vaisseaux l' 11. de Juin, il y aborda
le 10, de Juillet, avec une joye d'autant
plus grande, que dans ce Vaisseau il n'es-
toit mort qu'un seul matelot pendant un
si long voyage.

Bien que le titre, que M. de Rennefort
donne à son Livre, promette une *Histoi-
re des Indes Orientales*, c'est néanmoins la
description de *Madagascar* qui fait la
plus grande partie de l'ouvrage. Il assure
qu'à la reserve du vin & du bled, qui y
viendroient aisément, si l'Isle estoit cul-
tivée, on y trouve en abondance tout ce
qui est nécessaire pour la vie; & que pour
ce qui regarde le commerce, * on y voit
du poivre, une sorte de muscade, des ar-
bres de girofle, des gommes de toutes fa-
çons, des aromates, de l'indigo, du sucre,
du tabac, des pierres précieuses, de l'ar-
gent, & de l'or. On y a ramassé une fois
un morceau d'ambre gris de 18. onces.
Il y a tant de soye & de cotton qu'on en

* P. 568.

est

des Lettres. Avril 1688. 393

est embarrassé en marchant. L'air y est si pur qu'on y voit des vieillards de 120 ans. L'isle est coupée par de grandes rivières, & arrosée de plusieurs fontaines, dont les eaux sont meilleures que celles de France. * Elle a des Villages, des Bourgs, & des Villes, habitées par de Grands Seigneurs, par des Gentils hommes, & par des Esclaves. Les Villes sont au moins de mille cases, ou maisons, qui sont si basses qu'on n'y peut demeurer debout, & si légères que quatre Nègres en transportent une sans peine sur leurs épaules. Mais le *Donac*, qui est la maison du Seigneur du lieu, est plus élevé, & c'est là que tous les soirs après le coucher du Soleil les plus dispos de la Ville s'assemblent pour danser & faire mille postures crottesques. Quand ils se visitent de Seigneurie en Seigneurie, celui qui reçoit la visite n'oublie rien pour bien régaler son hôte, & il n'y a pas même jusqu'à celle de ses femmes en qui il trouve le plus d'agrément; qu'il ne lui prête, par un excès de civilité, dont les exemples jusqu'à présent sont inconnus aux autres Peuples.

† L'Isle n'est pas habitée à proportion de son étendue. Elle a bien huit cens lieux de tour, & elle ne contient pas plus de seize cens mille personnes, tous

* P. 175. † P. 179. Noirs,

Noirs, excepté les habitans d'une petite Province, & quelques Grands, qui étant descendus des Arabes conservent encore quelques restes de leur teint. On les appelle *blancs* en comparaison des autres, bien qu'ils le soient de moitié moins que la plus noire Bohémienne. Cette noirceur n'empêche pas que les femmes n'aient, au goût de M. Rennefort, de la bonne mine & de la beauté. Elles ont le corps bien fait, les yeux brillans, les dents admirables, la peau fort douce, mais fort noire. Il ajoute que pour lui, il trouve que si les beautés blanches sont si estimées, ce n'est que par une prévention qu'on auroit de la peine à soutenir; *Et qui considérera, dit-il, que ce noir est inaltérable, Et n'a point les inégalitez Et la pâleur des teints blancs, le trouvera une beauté plus constante.* Voilà de quoi rabattre un peu la fierté de nos Belles Européennes, qui font tant valoir leurs prétendus charmes, puisque, s'il en faut croire nostre Historien, tout cet éclat, dont nous sommes assez simples pour nous laisser éblouir, n'est rien au prix de celui d'une belle Madagascaroise. Une des causes qui empêche cette Isle d'être peuplée vient de la superstition de ses habitans. Ils ont de certains jours qu'ils croient malheureux,

reux, & tous les enfans qui naissent en
quelqu'un de ces jours sont abandon-
nez. (a) Pour les autres, qui naissent
en des jours plus favorables, on les
circoncit avec de grandes cérémonies,
qui ne se pratiquent que de trois en trois
ans le 8. jour de la Lune de Mars.
C'est une chose ordinaire-là, de mê-
me qu'au Cap-Verd, d'y voir des fem-
mes à dix ans Meres & Nourrices; &
il y a bien de l'apparence que cette fé-
condité prématurée n'est pas un petit
obstacle à la multiplication des habi-
tans du païs. (b) Toute leur Religion
consiste à adorer une manière de *Gril-
lon*, qn'ils nourrissent au fonds d'un
grand panier bien travaillé, où ils met-
tent tout ce qu'ils ont de plus pré-
cieux, & ils appellent cela leur *Oly*.
Un François aiant demandé à l'un de
leurs Sçavans sur quoi il fondeoit l'ado-
ration d'un si vil animal; il lui répon-
dit fort gravement que *dans le sujet il*
respectoit le principe, & qu'il falloit
déterminer un sujet pour fixer l'esprit.
Le François fut étonné de cette ré-
ponse, & peut-être auroit-il été diffi-
cile de convaincre cet Idolatre, s'il
avoit été instruit des raisons, dont

S 5 les

(a) P. 185, (b) P. 188.

les partisans du culte des Images ont coutume de se servir, puis qu'ils s'excusent à peu près de la même sorte, en disant que leur adoration se rapporte, non à l'Image, mais à l'Objet qui est représenté par elle, & que l'homme étant composé d'un corps, aussi bien que d'une ame, a besoin de ces figures sensibles pour arrêter sa dévotion.

L'Isle de Madagascar, appelée par les François l'Isle *Dauphine* en 1665. portoit avant cela le nom d'Isle de *S. Laurens*, qui lui avoit été donné par les Portugais, pour l'avoir découverte le jour de la Fête de ce Saint en 1492. Elle a 336. lieues Françaises en sa longueur, & 120. en sa plus grande largeur. La difficulté que les autres Nations ont trouvé à s'y établir, leur en a fait abandonner le dessein. * Mais les François en 1642. firent à Paris une *Compagnie de Madagascar*, qui n'ayant qu'un fonds médiocre, pour soutenir les frais d'une si grande entreprise, succomba bien-tôt après par la mort du Cardinal de Richelieu qui en étoit le Protecteur. Le Maréchal de la Meilleraye parent de ce Ministre tâcha pour son utilité particulière de relever cette Colonie naissante. Monsieur Fouquet, & d'autres, voulurent être de la partie ; il se fit divers embarquemens, Le

* P. 62.

Sieur

des Lettres. Avril 1688. 397

Sieur de Chamargon y fut établi Gouverneur par M. de la Meilleraye. Un Fort quarré, qu'on nomma le Fort *Dauphin*, fut commencé. * Quoique les François ne fussent alors que 70. ils se maintenoient contre les habitans de l'Isle. Mais leur nombre s'étant accru en 1663. par 80 passagers qui se joignirent à eux le Gouverneur crût qu'il étoit temps de penser à faire des conquêtes: il envoya des partis, & il fut si heureux dans ses desseins, qu'encore qu'il n'eust en tout que 170. soldats, il se fit payer tribut par plus de deux cens mille personnes, tant est héroïque la valeur des habitans de Madagascar. Un des plus Grands du Pays, nommé *Dian Manangue*, étoit devenu redoutable à ses ennemis, par la protection des François; qui auroient eu tout à souhait, si cette prospérité n'eust esté malheureusement troublée par le zèle inconsideré d'un Missionnaire, qui se mit en tête de convertir & de baptizer *Dian Manangue*. Ce zélé Convertisseur irrité de la longue resistance de l'Infidèle, fit succéder enfin les menaces aux exhortations & aux prières. *Dian Manangue* ébranlé promit de recevoir le Baptême dans uu certain jour dont on convint. Le Missionnaire ne manqua point au rendez-vous, mais son Converti refu-

* P. 68.

S 6

fa

fa absolument de lui tenir sa parole. Par malheur il n'avoit point de Dragons à sa suite, pour donner du poids, & de la force à ses raisons: car avec ce puissant secours il auroit infailliblement préparé au Saint Esprit l'entrée de ce cœur.

* Mais le Missionnaire accompagné seulement d'un Frère, d'un autre François, & de six Nègres, fut contraint à son grand regret de se contenter des excuses de Dian Manangue, qui les pria civilement de prendre encore un repas chez lui. Le poison fut un des principaux mets du régal. Le Frère en mourut sur le chemin au bout de trois lieues; & Dian Manangue s'impatientant de la longueur du poison qui n'operoit pas si vite sur le Missionnaire, & sur l'autre François, les fit assommer à coups de bâton.

Ainsi la guerre fut déclarée. Le Gouverneur du Fort, résolu de vanger la mort de ses Compatriotes, marcha à la tête de trente François, & de quelques Nègres, vers la demeure de Dian Manangue, qui avec quatre mille hommes se retira aux environs. Ce grand nombre d'ennemis, séparés en plusieurs troupes, incommodant le Gouverneur, & lui ayant déjà tué une partie de ses gens, lui fit juger qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de la retraite.

* P. 76.

te.

te. * Il faisoit beau voir alors Dian Manangue vêtu du surplis du Missionnaire, & son bonnet quarré en tête, s'opposer au passage des François, qui auroient péri dans cette occasion, sans un brave Rochelois nommé *la Case*, qui vint heureusement à leur secours, & les dégagea. Ce ne fut pas le seul exploit par lequel ce Brave se signala, & M. de Rennefort en raconte plusieurs, qui passeroient pour incroyables, si l'on n'étoit assuré de sa bonne foi. Enfin les François s'étant renfermez dans leur Fort y furent assiégés par Dian Manangue. Mais comme les coups de canon l'obligèrent bien-tôt à s'en éloigner, il fallut qu'il se contentast de battre la campagne pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans le Fort.

Telle étoit la disposition des affaires de la Colonie, quand le Vaisseau dont il a esté parlé cy-dessus y aborda. Les trois autres dont il s'étoit séparé n'y arrivèrent que le 20. d'Août plus d'un mois après. Par le moien de ce secours les Insulaires furent bien-tôt mis à la raison, & Dian Manangue se vit enfin contraint de demander la paix aux François. Cependant la division, qui regnoit entre les Directeurs, & qui au lieu de diminuer alloit toujours en augmentant, causoit un très-grand dommage à la

Compagnie. Le Sieur de Beauflé Président ayant pris possession au nom du Roi du Gouvernement de l'Isle, ne jouït pas long-temps de cet honneur, & après une maladie de quelques mois il mourut le 14. Décembre. Les choses allant de mal en pis le Sieur de Rennefort Secrétaire du Conseil se résolut de partir pour France sur l'un des 4. Vaisseaux qui y retournoit, & qui mit à la voile le 20. Fevrier 1666. Ce voiage fut si heureux que le 8. de Juillet le Navire entra dans la Manche. Mais comme il y avoit guerre alors entre les François & les Anglois, ceux-ci après un rude combat s'en estant rendu les maîtres, le Vaisseau richement chargé coula à fonds près l'Isle de Grenezai. On en sauva ce qu'on pût. * Le Sieur de Rennefort fut pris prisonnier, & toutes les pierreries qu'il apportoit luy furent ôtées. Après une prison de 9. ou 10. mois, dont la rigueur fut adoucie par les soins obligeans qu'une belle Angloise prit de lui, la liberté lui fut renduë. Il passa aussi-tost à Londres, où après avoir fait quelque séjour, † il eut dans les Jardins du Palais S. Jemes une rencontre fort singulière, d'un homme qui lui fit le recit de ses aventures, les plus surprenantes & les plus bizarres qui pûssent tomber dans l'imagination.

* *Pag.* 223.† *P.* 245.

11

Il étoit François, & avoit été Page de la Reine Marie de Medicis, qu'il suivit aux Pais-Bas, d'où cette Princesse l'ayant envoié vers le Grand Duc de Florence, la Tartane où il étoit fut prise par un Vaisseau d'Alger. On l'évoia au Grand Visir Achomat, & il passa après sa mort au service de son Successeur Koperli, qui aiant quelque curiosité pour les Secrets de la Nature tenoit à sa suite un Arabe estimé grand Philosophe. Cét Arabe prit le François en amitié, & la mort de Koperli étant survenuë, le Bacha du Grand Caire l'acheta par le conseil de l'Arabe. Mais comme celui-ci ne trouvoit point son compte auprès du Bacha, il lui demanda son congé, & emmena avec lui l'Esclave à Zibit Ville de sa naissance. Il lui proposa là d'épouser sa sœur & le mariage étant fait, il lui découvrit toute sa science. Un jour étans sortis de la ville ils furent surpris par des voleurs, qui ne jouïrent pas long-temps de leur proie, ayant été rencontrez par une caravane de marchands, qui mirent les voleurs en déroute. Par ce moyen le François fut délivré, & il passa en Europe avec le Mémoire du Secret de son beau-frère. Il vint à Londres, d'où étant parti pour voïager par le monde, dans l'esperance de trouver quelque curieux
qui

402 *Nouvelles de la République*
qui acheteroit son secret, enfin après
divers évenemens, il y retourna pour
jouir de quelque repos pendant le reste
de sa vie, & c'est l'homme que M. de
Rennefort rencontra. Il lui mit un
papier en main dont les paroles sont in-
sérées tout du long dans cette Histoire.
Les Amateurs du grand œuvre peuvent
méditer dessus à loisir. Elles sont assez
obscurcs pour exercer long-temps les
esprits des plus habiles.

Peu de temps après, M. de Renne-
fort étant retourné à Paris, eut la dou-
leur d'y voir ses services mal reconnus,
& ses conseils peu écoulez. * Il s'estoit
fait au mois de Mars 1666. un second
embarquement plus considérable que le
premier pour Madagascar. La Flotte
étoit de dix Vaisseaux. M. le Marquis
de Mondevergue qui la commandoit y
fut envoyé avec le titre de Lieutenant
Général des Places situées par de-là la
ligne. Le Sieur Caron, qui avoit été
Directeur pour la Compagnie Hollan-
doise, étant passé au service de la Fran-
ce, étoit de la troupe. Mais ce voyage
n'eut pas de meilleures suites que le pré-
cedent, à cause des divisions & des ja-
lousies des principaux Officiers, dont
plusieurs portoient envie au Sieur Ca-
ron, qui étant habile & expérimenté
dans

* Page 267.

des Lettres. Avril 1688. 403

dans ce Négoce, étoit soupçonné de penser à son profit particulier plutôt qu'à celui de la Compagnie. C'est une chose triste à voir comment elle fut mal servie par la plupart de ceux à qui l'on avoit donné de l'emploi. Les mesures

qu'on avoit prises en France pour le succès de l'entreprise paroïssent justes.

* Un projet de Commerce du Sieur Caron, qui est ici rapporté, peut faire voir que les avis étoient fort judicieux. Mais ils furent mal exécutez. Lui-même avec d'autres Députez fit le voyage des Indes, mais avec peu de profit & de satisfaction pour la Compagnie. On le rappella en France sur les plaintes qu'on y porta de sa conduite, & M. de Mondevergue aussi. Le premier perit voulant entrer dans la Rivière de Lisbonne; & le second étant arrivé au Port Louis fut envoyé prisonnier au Château de Saurmur, où il a fini ses jours. Quelque temps avant son départ de Madagascar, il avoit été relevé par M. de la Haye, qui n'y fut apparemment envoyé que pour abandonner cette Ile

Cette Histoire contient un grand nombre de particularitez agréables & divertissantes. On trouve dans le Livre I. de la II. Partie quelques singularitez qui regardent le *Bresil*, où M. de Mondever-

* Page 416.

gue

404 *Nouvelles de la République*
guc allant à Madagascar fut contraint
de relâcher. Les deux Livres suivans
traient amplement du Commerce des
Indes. * Si M. de Rennefort poursuit
son dessein, comme il l'a commencé,
il nous apprendra beaucoup d'autres cu-
riositez, qui ne peuvent manquer d'être
bien reçues, puis qu'il assure qu'elles ne
se trouvent dans aucunes Relations. Il
n'appréhende qu'une seule chose, c'est
que sa sincérité ne choque de certaines
gens, qui l'empêchent par leur crédit de
publier des veritez dont on pourroit ti-
rer de fort grands usages.

A R T I C L E V.

Lettre écrite de Paris à l'Autheur de ces
Nouvelles, sur le sujet de l'Antique,
dont il est parlé dans l'Article II. du
Mois de Décembre, 1684.

J'Avouë, Monsieur, que c'est par é-
mulation que je mets la main à la
plume, pour vous écrire mon senti-
ment sur une Antique, qui se trouve dans
vos *Nouvelles de la République des Let-
tres* du Mois de Décembre 1684. Cela
peut s'appeller une vieille recherche; mais
qu'importe si n'ayant pas lû ce livre plû-
tost, je n'ai pas eu le moyen d'y faire mes
ré-

* Page 487.

des Lettres. Avril 1688. 405
réflexions dans le temps ? J'attaque la
Dissertation de M. Du Rondel, Profes-
seur à Maestricht, contenant l'explication
de ce marbre. Il n'avoit pas épargné celle
de M. Tollius sur la même pièce.

C'est un Lion, & un Garçon nud,
qui se reposent ensemble. Le Garçon
tient je ne sçai quel fruit de la main
gauche. Au dessous il y a un Lézard,
qui paroist vouloir se jetter sur ce fruit,
& à main droite il y a ces Lettres
OUARNM. M. Du Rondel avoit
crû d'abord que c'estoit le Cupidon
d'Argentarius, qui après avoir bien cou-
ru à cheval sur un Lion, se reposoit pai-
siblement avec sa monture; mais il n'a
garde de s'arrêter à cette pensée, parce
que, au Lion près, ç'avoit esté celle de M.
Tollius, & qu'il faut dire quelque chose
de nouveau. Les six lettres mystérieuses
ne signifient point non plus à son avis,
Omnis vis amoris requie nocturna
mitescit, car l'Amour ne dort jamais
moins que la nuit. Et les fruits de l'estam-
pe ne sont pas des pavots, comme M.
Tollius l'avoit encore prétendu, puis que
l'humeur de Cupidon est trop éveillée.
Le Lézard ne lui semble pas aussi fort
propre à guster les fruits de l'amour.
Enfin M. Tollius avoit eu grand
tort de vouloir que ce fust ou l'Amour,

406 *Nouvelles de la République*
ou le Sommeil, & l'alternative est trop
plaisante. On n'y rencontre pas de con-
formité d'age ni de mœurs, & le Som-
meil seroit sans sa corne, sans laquelle
M. D. Rondel soustient qu'il n'oseroit se
monstrer, comme la tortue sans ses pieds.

Voici donc premièrement ce que c'est
que le fruit au sentiment de M. Du Ron-
del: Des Mandragores, qui sont l'em-
blème de l'Oubli. Le Garçon aussi bien
que le Lion c'est le Soleil adoré des Per-
sans & de Médes sous ces deux figures. Il
auroit oublié de recommencer son cours
sans le Lezard, qui, voulant faire
quelques efforts pour ravir le fruit de sa
main, l'oblige à se réveiller, afin de re-
nouveler l'année. De sorte que ces let-
tres O U A R N M, ne signifieroient
que, Orbes voluntur annorum reno-
vatione nostri Mithræ (Mithra est un
nom du Soleil.) Mais des ailes ne lui ap-
partiennent pas entant que Dieu, & il
paroist en sortir du dos du Garçon. C'est
ce qui embarrasse M. Du Rondel, & le
contraint de faire une digression morale de
quatre pages, par laquelle il prend con-
gé de la compagnie;

Pour moi je me persuade que le Gar-
çon de la Figure ne doit pas estre pris pour
l'Amour, ou pour le Sommeil, encore
moins pour le Soleil; mais que ce peut
estre

des Lettres. Mai 1688. 407

estre Hippomène: que ses ailes marquent
sa vitesse à la course, & sa nudité la dis-
position d'un homme sortant de cet exer-
cice. Il se repose sur un Lion, & c'est
ce qui le distingue & le fait reconnoître,
parce qu'il fut métamorphosé en cet ani-
mal. Le fruit qu'il tient à la main sont
les Pommes d'or. Nous avons dit qu'il
se repose & ne dort pas, & la preuve est
qu'il semble avoir un œil entr'ouvert,
&, comme M. Du Rondel en est conve-
nu, que le Lézard l'oblige à se réveil-
ler, supposé qu'il fust endormi; mais en
se réveillant il voit le Lézard, qui veut
tâter de ces Pommes. Les lettres
O U A R N M signifient, Ocyo em
vento Atalantam reinorata non mi-
ror. C'est une réflexion d'Hippomène sur
l'aventure d'Atalante par rapport à celle
du Lézard, comme s'il disoit, Puis que
ce petit animal se trouve touché de la
beauté de ce fruit, je ne m'estonne pas
qu'il ait arrêté Atalante dans la carrié-
re; Ocyorem vento Atalantam remo-
rata non miror. Je suis &c.

M I R O N,
Avocat en Parlement.

AR-

ARTICLE VI.

P. AB EYNDHOVEN P. F. J. C. ti
De inani actione propter inopiam Dis-
sertatio Theoretico-Practica, ad L.
VI. Pandect. de Dolo Malo. C'est-à-
dire, Examen de cette Question de
Droit, Si la Pauvreté anéantit l'ac-
tion du Créancier. Traject. ad Rhe-
num, Ex Officina Franc. Halma A-
cad. Typographi. 1688. in 8. Pagg.
 427.

IL n'est pas extraordinaire dans ces
 Provinces de voir qu'on s'y fasse un
 honneur de consoler & de protéger les
 affligez. Elles n'ont pas plustost esté des
 Provinces libres qu'elles ont esté l'A-
 zile des persécutez, & le Réfuge des
 misérables. Et tant de belles & de riches
 Maisons; qu'on y a fondées pour les
 Orphelins, pour les Veufves, pour les
 personnes âgées, ou infirmes, & inca-
 pables de subsister par elles-mêmes, font
 bien voir qu'il y a long-temps qu'on y
 regarde la Charité comme la plus gran-
 de de toutes les vertus. Aussi ne peut-
 on guère douter que ce ne soit elle qui
 ait

des Lettres. Avril 1688. 409

Il est inspiré à M. de Eyndhoven le dessein de cet Ouvrage, où il montre quels sont les égards que les Loix veulent qu'on ait pour la pauvreté. Pendant que tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'Etat s'empresse si charitablement à secourir une infinité de gens, que l'intérêt de leur Conscience a obligé de renoncer à leurs biens & à leur Patrie, il a voulu leur donner un témoignage public de sa tendresse & de sa compassion.

On ne peut gueres rien souhaiter de plus exact que sa méthode. Il commence par la recherche de l'Authentique de la Loi, qui sert de fondement à sa Dissertation. Cet Auteur est le fameux Jurisconsulte *Cajus*, dont il nous apprend quelques particularitez. Ensuite de quoi il rapporte la Loi même, qui est tirée du Digeste, & conçûe en ces termes. *Nam is nullam videtur actionem habere, cui propter inopiam Adversarii inanis actio est.* Il ne semble pas qu'on ait aucune action contre une Partie, dont la pauvreté rend toute action inutile. Et parce qu'ordinairement dans les Loix tous les mots sont considérables, il examine exactement tous les termes de celle-ci: ce qui lui donne occasion de faire quelques remarques assez curieuses. Telle est,
par

par exemple, celle qu'il fait sur le mot *Artistes*, qui semble présentement être affecté aux Ministres de l'Eglise, mais qui s'est aussi donné autrefois aux Avocats, parce qu'ils plaident debout, au lieu que les Juges sont assis.

Confedere Duces, & Vulgi stante corona

*Surgit ad hos Clypei dominus septem-
placis Ajax.*

Voilà à-peu près le précis du I. Chapitre.

Dans le II. l'Auteur fait une revûë exacte de tous ceux qu'on peut appeller *Pauvres*. Il souffre avec peine qu'on mette en ce rang ces gueux valides & vagabonds, contre lesquels il y a des Loix si sévères, parce que leur mendicité estant volontaire, ils sont indignes de pitié & de secours. Mais d'ailleurs il en conte de bien des sortes: les esclaves, les gens qui ont fait cession de bien, ou qui ont obtenu des lettres de répit; les personnes misérables, comme les orphelins, les veuves, les malades, les imbécilles, les enfans exposez, les vieillards, qui n'ont pas de quoi subsister; les gens qui ont perdu

des Lettres. Avril 1688. 411

lu leurs biens, par quelque inonda-
ion, par quelque incendie, par les
malheurs de la guerre, ou par quelque
autre accident semblable; à la nécessi-
é desquels il ne doute point que le pu-
blic ne soit obligé de pourvoir, en leur
donnant le moyen de subsister. Il ne
fait pas même de difficulté de mettre
en ce nombre *les gens de lettres*, com-
me si la pauvreté estoit l'appannage
des Muses, & un des caractères essen-
iels de la Philosophie. En effet il
seut que ç'ait été dans cette vuë que
l'Empereur Frédéric, touché de com-
passion pour eux, leur ait accordé di-
vers privilèges, & diverses exemptions,
dont il se plaint qu'il reste aujourd'hui
peu de traces, si ce n'est en ce que les
Académies, à la réserve de celle d'U-
recht, ont leur Justice particulière,
& jouissent encore des immunités,
qui leur ont été données par leurs
fondateurs; ou accordées par leurs
autres Princes.

Comme l'indulgence, que les Loix
ont pour les Pauvres, leur donne bien
des avantages, dont il ne seroit pas jus-
te que des gens mieux accommodés pro-
fitassent, M. Eyndhoven montre dans
le Chapitre III. qu'il est nécessaire que
ceux qui y prétendent justifient qu'ils
T sont

412 *Nouvelles de la République*
sont dans le cas. Il est vrai que pour
cela il semble qu'il faudroit sçavoir
précisément, & au juste, quelle doit
être la disette, qui peut faire passer pour
pauvre, & quelles preuves fussent
pour montrer qu'on est dans cet état.
Or c'est ce qu'il n'est guères possible de
marquer exactement. Crassus vouloit
qu'on ne pust se dire riche, * à moins
que d'avoir assez de revenu pour entre-
tenir une armée. Et sur ce pied-là il y
auroit bien des pauvres, qui ne laisse-
roient pas d'être fort à leur aise. On
cite quelques Autheurs, qui veulent
que l'on soit pauvre quand on n'a pas
50. écus d'or. Mais il faut avoier qu'on
ne sçauroit rien fixer là-dessus; parce
qu'il faut avoir égard aux temps, & aux
lieux, & à toutes les circonstances des
personnes & des choses, en quoi la di-
versité est très-grande.

Du reste ce n'est point assez pour jus-
tifier qu'on est pauvre, que de faire voir
que l'on n'a pas cette somme, ou telle
autre qu'on pourroit juger suffisante
pour tirer un homme de la nécessité: Il
faut aussi qu'il paroisse que l'on n'a rien
dont on la puisse faire. C'est par cette
raison qu'il y a beaucoup de gens, qui
quoiqu'ils n'aient pas un seul sol, n'en
sont

* *Dion Cassius Lib. 40.*

des Lettres. Avril 1688. 413

sont pas pour cela plus en droit de prétendre aux immunités des pauvres. Tels sont, par exemple, ceux qui ont 1. de bonnes obligations; ou 2. des meubles de prix, ou 3. des fonds, dont ils tirent un revenu considérable. Car quelle justice y auroit-il que leurs créanciers perdissent le droit qu'ils ont d'exiger leurs dettes, puis qu'ils en peuvent tirer paiement sur quelque-une de ces choses, pourvu que ce ne soient pas des choses litigieuses, ou des fonds ecclésiastiques, ou des biens dotaux, qui pour la plus-part ne se peuvent aliéner. Tels sont encore 4. ceux qui sont sur le point de recueillir quelque riche succession, ou quelque legs considérable; ou 5. à qui l'une ou l'autre de ces deux *causes lucratives* ne peuvent manquer; ou 6. qui peuvent satisfaire leurs créanciers par leur travail & par leur industrie, ou par quelque autre moyen semblable. Enfin l'on met dans le même rang ceux que l'on voit faire des présents & des libéralités considérables. Car puis qu'ils ont de quoi donner à ceux à qui ils ne doivent pas, ils sont présumez par toute sorte de raisons avoir suffisamment de quoi payer ceux à qui ils doivent.

Après avoir ainsi expliqué, dans les

T 2

qua-

quatre premiers Chapitres, tout ce qui peut servir à bien marquer les sujets, que les Loix des Immunitéz & des Priviléges accordez aux Pauvres regardent; M. de Eyndhoven passe dans le V. qui est le dernier, au détail de ces exemptions. Et comme il avoit dessein de n'en oublier aucune, il suit pas à pas *Justinien* dans ses *Institutes*, & il ne laisse pas une *Rubrique*, où il soit parlé des Pauvres, ou qui y ait quelque rapport, sur laquelle il ne fasse quelques remarques. Ainsi ce Chapitre faisant le plus essentiel & le principal de l'Ouvrage, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il soit quatre fois aussi long que tous les autres ensemble. L'Auteur y recherche d'abord l'origine de ces Priviléges, & de ces Franchises, que les Loix ont accordées à la Pauvreté. Il ne doute point que le principal motif, qui y a porté les Auteurs des Loix, n'ait été l'humanité & l'équité naturelle. Quoiqu'il ne veuille pas nier que plusieurs d'entr'eux, aiant eu fort-peu de part aux faveurs de la Fortune, n'en aient esté d'autant plus portez à adoucir par ces Immunitéz ce qu'ils sçavoient par leur propre expérience qu'il y avoit de dur & d'amer dans la pauvreté. Il remarque en effet qu'il

y

des Lettres. Avril 1688. 415

y en a eu de si nécessaireux, & de si pauvres, qu'ils estoient obligez de travailler des mestiers les plus mécaniques pour avoir de quoi subsister.

On ne s'attend pas, je m'assure, que nous suivions nôtre Auteur dans l'examen de toutes ces Loix. Cela nous meneroit trop loin, & ne seroit pas d'un grand divertissement aux Lecteurs. Nous nous bornerons donc à deux ou trois remarques, qui pourront servir pour échantillon. M. de Eynhoven rapporte dans le *Paragr.* 76. entre les Priviléges des Pauvres, le droit qu'ils ont d'exiger ce qui leur est légué par un Testament écrit de la main du Testateur, quoique d'ailleurs il fust nul par le défaut des formalitez ordinaires. Il ne se peut rien assurément de plus juste & de plus charitable tout ensemble que cette disposition. Mais le *Paragr.* 109. nous raconte par occasion un fait bien nouveau & bien singulier. Une Dame de qualité, de la Province de Dauphiné, estant devenuë grosse dans l'absence de son mari, qui estoit allé en Allemagne, & aiant accouché d'un fils, quatre ans tous-entiers après son départ; cet enfant ne laissa pas d'estre déclaré légitime par Arrest du Parle-

T 3

ment

416 *Nouvelles de la République*

ment de Grenoble, du 13. Février 1636. sur ce que la mère jura qu'elle ne l'avoit eu que de son mari, tout absent & éloigné qu'il estoit, & que sa conception avoit esté l'effet d'une vive & forte imagination. Voilà de quoi appuyer la maxime si souvent alléguée, *Fortis imaginatio generat casum*. Et si Montagne, qui a fait un Chapitre sur cette matière, avoit sçû une semblable histoire, il n'auroit pas manqué de nous dire là dessus quelque chose de plaisant. Je m'imagine au reste que l'Arrest n'osta pas tous les scrupules de l'esprit de tout le monde, & que toute l'autorité de Messieurs les Juges de Grenoble n'empescha point qu'il n'y eust une infinité d'incrédulés, qui ne voulurent point, à son exemple, en croire la Dame à son serment.

M. de Eyndhoven met au rang des Immunités, dont les Pauvres jouissoient autrefois, (a) l'Exemption des *Sportules*, qui estoit un certain droit que prenoient les Juges, qui revient assez à ce qu'on appelle aujourd'hui les *Epices*, à moins qu'on n'aime mieux en faire quelque chose de semblable à ce qu'on nomme les *Consignations*. Quoiqu'il en soit nôtre Auteur débire sur ce sujet

une

(a) §. 160

des Lettres .Avril 1688. 417
une Critique fort curieuse & fort agréa-
ble. Dans le *Paragr.* 167. il parle des
Procureurs & des *Avocats* des Pauvres,
qui en quantité de lieux ont des gages
du Public pour assister les pauvres gra-
tuitement. Et dans le *Paragr.* 175. il
montre combien ceux, qui exercent ces
emplois, sont obligez de porter leurs
Parties à la paix, & à accommoder leurs
affaires, plustost que d'en venir au pro-
cès. Enfin on peut dire que M. de
Eyndhoven fait lui-même l'Avocat des
Pauvres dans tout cet Ouvrage; & que
son zèle pour ceux qu'il défend n'est
pas ce qui y paroist le moins, quoiqu'il
y paroisse d'ailleurs un sçavoir fort
mêlé, & une lecture fort diverse & fort
étendue.

ARTICLE VII.

JOANNIS BRAUNII, *Palatini,*
SS. Theologiae Doctoris, ejusdemque,
ut & Hebraeae Linguae, in Academia
Groningae & Omlandiae Professoris,
Doctrina Foederum, sive Systema
Theologiae Didacticae & Elencticae.
Perspicua atque facili Methodi. C'est-
à dire, Traitté des Alliances, ou Sys-
T 4 *tème*

418 *Nouvelles de la République*
téme de Théologie. Amstelodami, apud
Abrahamum Van Someren. Anno
1688. Pagg. 706.

LA pluspart des matières de Theologie sont liées les unes avec les autres par tant de divers endroits, que lors qu'il s'agit de les mettre ensemble, pour en composer un corps, on trouve qu'on les peut ranger en mille manières différentes. C'est de là que vient cette grande diversité qui se void dans les Systèmes de cette Science; puis qu'il n'y a presque point d'Auteur qui n'ait le sien particulier, & que ceux là mêmes qui sont les plus conformes dans leurs sentimens, différent souvent dans leur méthode. Celle que M. *Braunius* a suivie dans cet Ouvrage, ne sçauroit manquer d'avoir beaucoup d'approbateurs, sur tout parmi les Disciples & les Partisans de *Cocceius*. Car outre qu'elle est fort bien démeslée. & qu'il s'y void beaucoup de clarté; on ne pouvoit guères prendre un tour qui fist mieux sentir d'abord combien on est entré avant dans les hypothèses du *Cocceianisme*. Ce que l'on a accoustumé d'appeller *Religion*, ou *Theologie*, M. *Braunius* l'appelle ici la *Doctrine des Alliances*, qu'il

qu'il reduit à deux ſçavoir *l'Alliance des Oeuvres*, & celle de la *Grace*. Pour faire voir que ce nom eſt juſte, il remarque qu'on doit obſerver dans les Alliances divines à-peu-près les mêmes choſes que l'on conſidère dans les Alliances humaines ; Sçavoir I. Le *Contract*, qui en eſt le Document. II. Les *Parties Contractantes*. III. Les *Claufes* de leur Traitté. Et IV. Les *meſures* que l'on prend pour l'exécution de ces Claufes. Le Contract de ces Alliances divines eſt *l'Ecriture Sainte*. Les parties qui traittent enſemble ſont *Dieu & l'Homme*. Les Claufes de leur Traitté ſont, dans la *Première Alliance*, *l'Obéiſſance parfaite* que Dieu y exigeoit de l'Homme, & la *vie Eternelle* qui en devoit être le prix. Et dans la *Seconde* c'eſt la *Foi en Jeſus Chriſt le Rédempteur*, que Dieu demande de tous ceux qui veulent avoir part à ſes avantages ; & le *Salut éternel*, dont il doit couronner cette Foi. Enfin les *Meſures*, qu'il a priſes pour rendre ſes promeſſes efficaces, ſont les différentes *Oeconomies*, ſous leſquelles l'Alliance de Grace a eſté diverſement diſpenſée. Sur ce pied-là on peut juger qu'il n'y a rien dans toute la Theologie, qui n'en-

420 *Nouvelles de la République*
tre fort naturellement dans son Systé-
me , & qu'il embrasse tout , sans ex-
ception , en traittant à fonds de ces
quatre Chefs. C'est ce qu'il a fait dans
ce Livre avec autant de netteté que
d'érudition & de profondeur. Il a
reduit tout son Ouvrage à XXV.
Lieux Communs , qui sont compris en
deux Volumes. Pour le I. des deux ,
qui est le plus gros , il explique les
trois premières choses , que les Allian-
ces renferment ; & il parle à fond de
l'Ecriture , de Dieu , de l'Homme , de
l'Alliance des Oeuvres , & de celle de la
Grace. Il donne le II. tout entier à ce
qu'il appelle *les diverses Oeconomies* de
cette dernière Alliance. Au reste com-
me il ne s'est pas proposé seulement
d'enseigner la *Positive* , mais aussi d'en-
trer dans la *Controverse* ; & que d'ail-
leurs , dans les matières qui ne sont pas
fondamentales , il ne se fait pas toujours
une Loi de suivre le chemin le plus bat-
tu ; on le void presque par tout aux pri-
ses avec ceux qui sont dans des senti-
mens opposez. Il combat sur tout avec
beaucoup de vigueur les Docteurs Ro-
mains , les Sociniens , les Arminiens ,
&c. Mais , sans prévenir le Lecteur ,
on pourra juger de la maniere , dont il
s'en acquitte , par ce que nous allons
rap-

rapporter de quelques-uns des principaux endroits de son Ouvrage.

Dés l'entrée, où il parle de la Théologie en général, il réjette la distinction que l'on fait dans l'Eglise Romaine entre les *Conclusions de Foi*, & les *Conclusions Théologiques*; & il soutient que tout ce que l'on conclut de l'Ecriture Sainte, par des conséquences nécessaires, n'est pas moins *de Foi*, que ce qui y est formellement exprimé. Il croit donc que la *Raison*, lors que ses concepts sont clairs & distincts, est d'un très-grand usage dans la Théologie; & que la Révélation étant comme la *Mesure des Vérités Théologiques*, la droite Raison est comme *l'Oeil* de notre ame, par lequel nous appercevons le rapport des Vérités avec la Révélation. Mais au reste, selon lui, ce n'est pas parler exactement que de dire que la Raison est la *Servante de la Théologie*.

Comme il est persuadé que la *langue Hébraïque est la première de toutes*, & que les preuves qu'il en apporte lui paroissent convaincantes; il se déclare hautement pour l'antiquité des Caractères, dont on se sert aujourd'hui, contre ceux qui veulent qu'ils soient *Assyriens*, & qu'Esdras ait esté le premier qui s'en soit servi pour écrire les

422 *Nouvelles de la République*

Livres Sacrez. Il est vrai que l'on void des *Sicles*, où David & Salomon sont representez, & dont les inscriptions sont en lettres Samaritaines. Mais M. Braunius répond à cela; 1. Que l'on n'est pas trop assuré de la vérité de ces *Sicles*. 2. Que les Samaritains ont bien pû les avoir fait faire à l'honneur de ces deux Princes. Et 3. Que l'on trouve des Médailles encore plus anciennes, dont les légendes sont en caractères Hébreux. Mais quelque antiquité qu'il donne à la Langue Hébraïque, & à ses Caractères; il croit que les *Points* sont nouveaux, & bien loin de s'imaginer que Moïse s'en soit servi, il ne veut pas même qu'ils se soient introduits si-tôt, après le retour de la Captivité de Babylone. Il prétend donc que l'usage de la langue Hébraïque s'estant perdu insensiblement, parmi les Juifs dispersez; & la plupart aiant besoin de beaucoup d'aides pour suppléer à leur peu de connoissance; on commença à inventer quelques-uns de ces *Points* pour faciliter la lecture des Livres Sacrez, mais qu'on n'acheva d'en mettre le Système dans l'état, où on le void aujourd'huy, que plusieurs siècles après la venue de Jesus Christ.

Pour

des Lettres. Avril 1688. 423

Pour ce qui regarde le fond même de l'Ecriture Sainte; comme il est persuadé qu'une des principales vuës des anciens Prophètes a esté de *prédire l'avenir*, & que l'on n'est pas moins obligé de fonder leurs prophéties que de méditer leurs enseignemens; il donne quelques ouvertures qu'il croit fort utiles pour pénétrer plus heureusement dans l'obscurité des révélations. Une des principales est de distinguer tout le temps de la durée de l'Eglise en un certain nombre d'*Epoques*, ou de *Périodes*. Il tient que cela est sur-tout nécessaire sous le Nouveau Testament; & quoiqu'il ne nie pas que cette distinction ne puisse estre assez arbitraire, il trouve pourtant qu'il n'y a rien de plus raisonnable que l'opinion de ceux qui partagent en *Sept Périodes* tout le temps qui doit couler depuis l'Ascension de Jesus-Christ jusqu'au dernier jour. La raison en est que le S. Esprit semble lui même avoir marqué ce nombre, & cette division, dans l'Apocalypse, par les *Sept Eglises*, les *Sept Sceaux*, les *Sept Tonnerres*, &c. Il veut donc qu'en examinant toutes les prédictions, qui se rapportent à chacun de ces Périodes, on fasse réflexion sur ce qui est arrivé à l'Eglise
dans

424 *Nouvelles de la République*
dans ces mêmes temps, & que si l'on
trouve un parfait rapport entre les é-
venemens & les prophéties, tant pour
la substance des choses, que pour la
circonstance du temps, on ne doute
plus alors que ces prophéties ne soient
accomplies.

Après avoir parlé de l'Ecriture Sain-
te comme d'un *Contrat*, l'ordre vou-
loit qu'il parlât de Dieu, comme de la
Première des Parties Contractantes.
C'est ce qu'il fait avec étendue, en ex-
pliquant ce qu'on en doit croire, & ap-
puiant ce qu'il en dit de passages, & de
raisons. D'abord il soutient que nous
avons naturellement l'*Idée* de Dieu;
que cette Idée nous le représente com-
me un Estre souverainement *Parfait*;
qu'elle nous conduit naturellement à
l'*Unité* de son Essence; & que le *Poli-
theïsme* ne s'est établi parmi les Païens
qu'à l'occasion des divers *Noms*, que
l'Ecriture donne à Dieu, pour marquer
ses divers *Attributs*, comme celui d'*A-
donai*, de *Jehova*, d'*Elohim*, *Tzabaoth*,
Helion &c. Dont les Païens ont fait
leur *Jupiter*, leur *Adonis*, leur *Saba-
zius*, leur *Helios*, &c. Il prouve en-
suite que Dieu est un Estre purement
Spirituel, contre les *Antropomorphi-
tes*, qui lui donnent la figure humai-
ne,

des Lettres. Avril 1688. 425

e, & contre *Spinoza*, qui veut que le Monde même soit Dieu. Il fait voir qu'il est *Immense*, contre *Vorsius*; que sa Nature est *très-simple*, contre les Sociniens, & les Remontrants, &c.

On a accoustumé de distinguer en Dieu de deux sortes de *Science*; l'une de *Simple intelligence*, par laquelle on veut qu'il se connoisse Soi-même & toutes les choses possibles; & l'autre de *Vision*, que l'on borne aux choses qui doivent estre produites. M. Braurnius n'admet pas cette Distinction dans un sens, qui supposeroit que les choses fussent possibles d'elles-mêmes, & avant tout Decret de Dieu; parce qu'il s'ensuivroit de là qu'elles en seroient indépendantes de leur nature, & que Dieu par ses Decrets ne feroit que changer leur état de *possibilité* en celui de *future*. Il croit donc qu'à proprement parler, toute la Science de Dieu, à l'égard de ce qui est hors de lui, est une Science de *Vision*: Ce qui ruine de fonds en comble la Science *Moyenne*, qu'il combat aussi par quantité d'autres raisons.

Il n'est pas de l'avis de ceux qui prétendent que Dieu estant infini ne doit pas remplir seulement le Monde, mais aussi

426 *Nouvelles de la République*
aussi les *Espaces imaginaires*, qu'ils passent au delà du Monde; & qui, pour rendre leur opinion plus sensible, ajoutent que, si Dieu anéantissoit tout l'air qui est renfermé, par exemple, dans un Tonneau; il se feroit par là un espace vuide, qui seroit proprement ce qu'on appelle un *Espace imaginaire*, & que Dieu ne laisseroit pas de remplir encore par son Essence. M. Braunius répond à cela, 1. Que nous n'avons aucune idée de l'*Annihilation*, ni aucune révélation; qui nous en instruisse. 2. Que si Dieu anéantissoit tout ce qui est dans un Tonneau; les bords ou costez du Tonneau se toucheroient, en sorte qu'il n'y auroit plus aucun espace. C'est la réponse ordinaire des Cartesiens à cette Objection; mais qui, à dire le vrai, ne semble pas les tirer d'affaire, ni résoudre entierement la difficulté. En effet que répondront-ils, si on leur demande par quelle Mathématique ils conçoivent que tous les points d'une Superficie concave, telle qu'est celle d'un Tonneau, puissent se réunir ensemble, sans que cette Superficie s'anéantisse; ou qu'elle puisse s'anéantir sans se mouvoir; ou qu'elle puisse se mouvoir sans estre poussée de tous costez par les Corps extérieurs; ou que
ces

ces Corps extérieurs la puissent pousser, lors que rien ne les oblige à occuper la place qu'elle laisseroit, & qu'il n'est pas possible qu'ils l'occupent sans en laisser tout autant de vuide ailleurs?

Quoiqu'il soutienne que la Raison éclairée embrasse sans peine le Mystère de la *Trinité*, il ne croit pas néanmoins qu'on le puisse démontrer par la raison seule: & il prétend faire voir que toutes les preuves naturelles, qu'on en apporte ordinairement, sont & peu solides, & insuffisantes. Avec tout cela il tient que ce Mystère a été connu dès le commencement par les Anges, & par Adam même dans son état d'intégrité; qu'Adam en transmet la connoissance aux anciens Patriarches, & qu'elle s'est conservée parmi les Juifs, jusques assez près du temps de la venue de Jesus-Christ. Ce qu'il avance à l'égard de l'*Ordre des Decrets divins* paroitra peut estre un peu paradoxe. Car il prétend qu'il n'y a point proprement de difference entre les *Supralapsaires*, & les *Sublapsaires*, & qu'il n'y a rien de plus facile que de concilier leurs sentimens. On le fait, selon lui, en disant que si l'on regarde la fin, que Dieu s'est proposée dans ses Decrets, il est certain que

428 *Nouvelles de la République*
que l'objet de la Prédestination est
l'homme *créable & labile*; mais qu'à
l'égard du moien, & de l'exécution,
c'est l'homme *déjà créé, & tombé dans*
le peché.

Des deux opinions, qui partagent
les Sçavans, sur ce qui regarde la *Sai-
son*, en laquelle Dieu créa le Monde;
l'une qui veut que ç'ait esté au com-
mencement de l'*Automne*; l'autre qui
en assigne le point à l'*Equinoxe du*
Printemps; M. Braunius embrasse cet-
te dernière, comme la plus vrai sem-
blable. Il soutient même qu'elle doit
avoir esté celle des Juifs, puis qu'il est
constant par le Livre d'Esther que le
mois d'*Adar*, qui est nostre mois de
Février, estoit leur douzième mois;
d'où il s'ensuit que le mois de *Mars*
devoit estre le premier de l'année. Il
est fort Cartesien sur le Chapitre de la
Composition du Monde; comme il est
aisé de juger par ce qu'on a dit de son
sentiment à l'égard de l'annihilation,
Il a pourtant là-dessus des choses fort
singulières, comme la remarque qu'il
fait que le Jour précéda la Nuit dans les
jours de la Création.

Il suit encore les mêmes principes.
lors qu'il vient à parler de l'*Homme*
dont il prétend que le *Corps* soit une
Ma-

Machine, qui ne se meuve que par des ressorts purement matériels, sans que *l'Ame* raisonnable lui donne, ni la vie, ni le mouvement. Il rapporte là-dessus l'histoire d'un enfant né en Allemagne du temps de Luther. Cet enfant parvint jusqu'à l'âge de douze ans, sans avoir fait que les fonctions qui sont communes à l'Homme & à la Bête, & sans avoir jamais donné aucun signe d'intelligence & de raison. Pour *l'Ame*, il la définit, avec tous les Cartésiens, *Une substance qui pense*, c'est-à-dire, un Être dont toute l'essence consiste à penser; en sorte que l'acte général de penser, qui est sa substance, est le principe des pensées particulières qui s'y forment, à mesure qu'il est déterminé à des manières différentes de penser. Il conclut de là que *l'Ame* doit estre nécessairement *immortelle*; parce que n'estant qu'un acte continuel, cet acte ne peut estre détruit, ni par un acte corporel, qui ne l'auroit estre que le mouvement d'un corps, c'est-à-dire, un accident, qui n'est point capable d'ancantir une substance; ni par un acte spirituel, qui ne seroit aussi lui-même qu'un acte de penser. Or comment un acte de penser pourroit-il

il opérer la destruction d'un autre acte de même nature ?

Après avoir parlé de Dieu , & de l'Homme , qui sont les Parties contractantes ; il parle des *Traitez* , ou des *Alliances* , dans lesquelles il remarque quatre choses principales. 1. Le *Devoir* , que Dieu y exige de l'homme. 2. La *Sanction* , c'est-à-dire , les *Promesses* , & les *Menaces* , dont Dieu accompagne son Commandement. 3. Le *Consentement* de l'Homme , qui s'y soumet , & qui y acquiesce. Et 4. Le *Droit* qu'il acquiert sur ce que Dieu lui a promis , lors qu'il a accompli les devoirs , qui lui en doivent faire obtenir la jouissance. Toutes ces quatre choses se trouvent marquées dans l'*Alliance des Oeuvres* , que Dieu traita avec Adam , dans l'état d'innocence. I. Le Devoir , que Dieu lui imposa , ce fut *une parfaite Obeissance* à tous les Commandemens de la Loi naturelle , & au Commandement de droit positif touchant l'Arbre de Science de bien & de mal. II. La *Sanction* consistoit d'un costé dans la *Promesse* d'une Vie éternellement heureuse dans le Ciel , où il auroit esté transporté en corps & en ame , selon nostre Auteur : & de l'autre

des Lettres. Avril 1688. 431

e dans la *Menace* d'une mort & d'un
applice éternel. Le *Consentement* de
l'Homme paroist par l'aveu qu'Eve fit
à ce sujet au Serpent. Et pour ce
qui est du *Droit*, que l'Homme se se-
roit acquis, s'il avoit soutenu la ten-
tation, & qu'il eust persévéré dans l'o-
béissance; il n'auroit pas esté fondé
sur aucun mérite de la part de l'Hom-
me, mais sur la *Promesse* qu'il en avoit
eüe de Dieu, accompagnée de deux
Sacremens; qui lui en estoient com-
me un double gage, sçavoir le *Para-
dis Terrestre*, & l'*Arbre de Vie*. Car
pour ce qui est de l'*Arbre de Science*
de bien & de mal, nostre Auteur sou-
tient qu'il ne pouvoit estre un Sacre-
ment, puisque l'usage en estoit défen-
du, & que cependant l'essence du Sa-
crement consiste dans l'usage naturel du
Signe.

Les mêmes choses se rencontrent
dans l'*Alliance de la Grace*, qui suc-
céda fort promptement à celle des
Oeuvres, laquelle n'eut aucun effet à
cause de la désobéissance de l'Homme.
M. Braunius comparant ces deux Al-
liances l'une avec l'autre, remarque ce
qu'elles ont de commun, & ce qu'el-
les ont de différent. Leurs principa-
les différences consistent, 1. Dans les
Con-

432 *Nouvelles de la République*
Conditions. Car l'Alliance de Nature demandoit les *Oeuvres*, & l'Alliance de Grace demande la *Foi en JesusChrist*. 2. Dans la *manière de traiter*; parce que la première n'eût besoin d'aucun Répondant ou *Médiateur*, au lieu qu'il a esté d'une absolue nécessité qu'il en intervinst un dans la Seconde. 3. Dans l'*Etendue*; puisque celle de la Première estoit incomparablement plus grande, s'il en faut croire M. Braunius, que celle de la Seconde; la première ayant embrassé généralement tous les hommes, au lieu qu'il s'ôtiert que cette dernière est restreinte aux seuls Elus. 4. Enfin elles diffèrent infiniment à l'égard de l'*Efficace*. Car au lieu que l'Alliance des *Oeuvres* ne sauva jamais personne, celle de la Grace est salutaire à tous ceux qui y sont compris. On void à quelle discussion une matière si vaste l'engage, & combien il doit parcourir de Lieux Communs pour l'expliquer. Il renterme donc dans cette Partie de son Traitté tout ce qui regarde les *Clauses*, la *Substance*, & le *fond* mesme de l'*Alliance de la Grace*, c'est-à-dire, le *Troisième* des principaux *Chefs* qu'il s'estoit proposé de considérer.

Reste le IV. & dernier, qui comprend

des Lettres. Avril 1688. 433

rend les differences *Oeconomies*, ou *Dispensations*, de cette Alliance. C'est la matière du II. Volume, où l'on entre dans un grand détail sur chacune de ces *Oeconomies* qu'on réduit à Trois. La I. est celle qu'on appelle *la Promesse*, que l'on prétend qui ait duré depuis Adam jusqu'à Moïse. La II. est celle du *Vieux Testament*, qui a subsisté depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ. Et la III. est celle du *Nouveau Testament*, qui doit durer depuis Jesus-Christ jusqu'à la fin du Monde. On sçait bien que ce n'est pas là la division la plus commune, & que la pluspart des Theologiens ne font de ce qu'il appelle *la Promesse* qu'une partie du Vieux Testament. Mais M. Brauuius prétend qu'ils se trompent; puis qu'outre que le Vieux Testament n'a été institué que sur la Montagne de *Sinai*, (Gal. 4. 24.) il y a trop de différence entre la Loi & la Promesse pour les pouvoir confondre ensemble. A son avis, sous la Promesse on ne sçavoit ce que c'estoit que de *Sabbaths*, non plus que de Distinctions de Viandes, ni de Jours de Feste, ni de Purifications. En un mot le Joug des Cérémonies n'étoit pas encore venu, & l'Eglise n'étoit point bornée à un

434 *Nouvelles de la République*
un petit coin du Monde.

Mais les choses changèrent de face, lors que l'Eglise passa sous la *Seconde Oeconomie*, qu'on peut bien appeller *Légale*, non seulement parce que le nombre des Loix y estoit incomparablement plus grand que sous les deux autres, mais encore parce que la Loi *Morale* elle même, quoique commune à toutes les trois, avoit dans celle-ci quelque chose de particulier & de plus *légal*. On peut bien juger que dans les hypothèses où il est, il ne tient pas que le *IV. Commandement* ait rien de *Moral*. Aussi veut-il qu'il ait esté aboli sous l'Evangile, en sorte que si maintenant on observe quelque jour, ce n'est plus en vertu de ce Précepte, mais seulement par cette raison qu'il faut rendre à Dieu un culte public; ce qui demande nécessairement qu'on détermine quelque jour, mais dont le choix a esté laissé à la liberté de l'Eglise. Car il soutient que le *Dimanche* n'a non plus esté institué par les Apôtres que par Jesus-Christ. Enfin c'est suivant les principes du *Système* qu'il a embrassé, qu'il veut que la Loi *Cérémonielle* en général n'ait esté donnée aux Israélites qu'en conséquence du *Veau d'Or*, & pour leur estre un châtiment & un reproche continuel
de

des Lettres. Avril 1688. 435

de ce crime. Il se démêle le mieux qu'il se peut des difficultez qu'on fait là dessus, & après avoir fait l'histoire en petit des aventures de l'Eglise sous cette Vieille Oeconomie, il montre que celle-ci devoit faire place à la *Nouvelle*, & qu'ainsi elle devoit nécessairement finir.

Parmi les avantages qu'il donne à cette *derniere* sur l'autre, il n'y en a point qu'il trouve plus considérable que la manière dont Dieu y agit avec les fidèles, incomparablement plus favorable que celle dont il agissoit avec ceux du Vieux Testament. Car au lieu que sous l'Evangile les fidèles sçavent qu'il n'y a plus de condamnation pour eux, Dieu leur ayant pleinement remis toutes leurs offenses, parce que Jésus-Christ les a entièrement expiées par l'effusion de son sang; on prétend que Dieu ne faisoit autre chose sous la Loi que de ne les pas imputer, & de les laisser comme en souffrance. C'est la fameuse Distinction de Messieurs les Cocceiens entre ἀφεσις πάσης, dont ils veulent que la première signifie une Rémission pleine & entière, qui ne soit que pour les Chrétiens; au lieu que l'autre ne marque qu'une certaine Tolérance, qui laisse passer les fautes, sans les relever, & sans les punir; ce qui est, à leur avis, tout ce qui estoit ac-

V cor-

436 *Nouvelles de la République*
cordé aux Juifs. Ils estoient bien, dit
nostre Auteur, délivrez de la peine
éternelle, à cause de Jesus-Christ, aus-
si-bien que nous : mais ils n'estoient pas
délivrez du *Reat* par un paiement *effec-*
tif, & ainsi ils n'avoient pas une remis-
sion parfaite & entière.

Comme l'Alliance de Grace a ses *Sa-*
cremens, aussi-bien que celle des *Oeu-*
vres, M. Braunius les compare les uns
avec les autres, & il en marque exacte-
ment les conformitez & les différences.
Il fait venir l'origine du *Baptême* de bien
loin ; car il l'attribuë à *Jacob*, lors qu'il
se purifia avec toute sa famille, [Genes.
35. 2.] Du *Traitté des Sacremens* il
passe à celui de *l'Eglise* & de ses *Minis-*
tres : & là-dessus il justifie la *Vocation*
des Réformateurs, & la *Séparation* des
Eglises Protestantes d'avec la Romaine,
Il fait encore ici l'histoire de l'Eglise du
Nouveau Testament en raccourci. Il
parle de ses divers destins ; de ses com-
bats avec *l'Ante-Christ* ; de l'origine, du
progrès, & de la défaite de cet Adver-
saire ; de la gloire & du bonheur, dont
l'Eglise jouira après qu'elle aura
trionphé de lui, par le *Régne* glorieux
que Jesus-Christ doit s'établir en ce
temps-là sur la Terre. Et après nous
avoir donné une idée d'autant plus juste
de

des Lettres. Avril 1688. 437

de cette grande révolution, que la description qu'il en fait n'a rien d'outré ni d'excessif; il finit par ce dernier comble de félicité, qui doit suivre la Résurrection, & dont ce bonheur temporel, qui, à son avis, la précédera immédiatement, sera comme un préparatif, ou comme un échantillon, & comme une image.

ARTICLE VIII.

משניות עם פירוש ר' עובדיה
מברטנורא ועמ תוספת יום טוב

וכו. C'est-à-dire, *La MISNA, ou le Texte du TALMUD, avec le Commentaire du Rabbin Abdias de Bartnora, & les Additions de Jom Tob.* A Amsterdam chez David Tartas, 1688. in 4. 2. Voll. Pagg. 926. & 1164.

ON ne peut pas faire plus d'état d'un Livre que les Juifs en font du *Talmud*. Il y en a un fort grand nombre, qui le préfèrent à l'Ecriture Sainte; & ceux dont les sentimens sont plus moderez, croient que pour le moins il doit aller du pair avec elle. Ils prétendent * les uns & les autres que celle-ci ne se

V 2

peut

* *Rabbi Bechaï cité par Buxtorf, & une infinité d'autres.*

438 *Nouvelles de la République*
peut entendre sans l'aide de celui-là, &
qu'en un mot le Talmud est le fonde-
ment & la clef de tout. Aussi l'appel-
lent-ils *Talmud*, comme qui diroit le
Thréfor de la *Doctrine* & de la *Science*;
& ce nom qui n'est pas moins grand que
celui de *Thorah*, qu'ils donnent aux cinq
Livres de Moïse, & dont la signification
est presque la même, fait voir qu'ils ne
le regardent pas avec une moindre véné-
ration. En effet ils disent qu'il n'est pas
moins *la Loi de Dieu* que le Pentateu-
que; & ils tiennent pour constant que
Dieu l'enseigna de vive voix à Moïse,
pendant les quarante jours qu'il demeu-
ra sur la Montagne de Sinai. C'est pour
cela que le Talmud s'appelle chez eux
la Loi Orale; & ils soutiennent qu'il y
faut puiser l'explication de la Loi écrite.

Cependant il est difficile de rien ima-
giner de moins raisonnable que les ex-
plications qui y sont données aux Pas-
sages de l'Ecriture, ni rien de plus extra-
vagant que les contes, & les visions chi-
meriques, dont tout y est rempli. C'est
sans doute ce qui fait que si l'entestement
des Juifs pour cet Ouvrage est extrême,
il n'est pourtant pas absolument univer-
sel. Les *Rabbanistes*, qui font le grand
nombre, & que l'on doit regarder com-
me le corps même de la Nation, le pre-
nant

des Lettres. Avril 1688. 439

nant pour le fondement de leur créance & de leur culte, ne peuvent manquer d'en recevoir tout le contenu avec beaucoup de soumission. Mais les *Carraïtes*, dont on dit qu'il y a une assez grande quantité à Constantinople, au Caire, en Moscovie, en Pologne, & ailleurs, bien loin d'avoir pour le Talmud une pareille déférence, le rejettent au contraire avec un profond mépris, comme le livre du monde le plus plein de revénies & d'absurditez.

Après cela il me semble qu'il n'y a pas de sujet d'estre surpris si les Chrétiens, qui, outre les niaiseries & les impertinences, dont les Carraïtes sont choquez dans le Talmud, y ont trouvé des injures & des blasphêmes contre JESUS-CHRIST, l'ont diverses fois condamné au feu; & si au commencement du siècle passé, le sçavant *Reuchlin* eut toutes les peines du monde à garentir, & ce Livre-là, & les autres de la même espèce, contre les poursuites de *Pfessercorne* Juif converti, qui fit tout son possible pour persuader à l'Empereur Maximilien de les brûler tous, & d'en abolir entièrement la mémoire. On se rendit pourtant enfin aux raisons de Reuchlin; & l'on considéra qu'après tout les Livres des Juifs pouvoient plus

V 3

ser-

440 *Nouvelles de la République*
servi à la Religion Chrétienne que lui
nuire. On jugea même que rien n'é-
toit plus propre à faire sentir aux Juifs
la fausseté de leur créance, & la vanité
de toute leur Religion, que l'absurdité
manifeste de tant d'imaginations, & de
fables. Enfin l'on crut qu'il y avoit
dans ces Livres une infinité de choses,
qui pouvoient donner de la lumière aux
endroits obscurs du Vieux & du Nou-
veau Testament, & d'où l'on pouvoit
tirer des preuves incontestables de la
vérité des faits rapportez dans l'Evan-
gile. Ces raisons firent qu'on se reso-
lut de laisser aux Juifs leurs Livres, &
qu'avec les autres ils conservèrent leur
Talmud. Mais pour mieux juger de
l'usage qu'on en peut tirer, voyons en
deux mots ce que c'est que ce fameux
Livre.

Nous n'en sçaurions guères donner
une idée plus juste qu'en disant que c'est
*le Recueil authentique de la Doctrine Ju-
daïque*, & pour le dire ainsi, *le Code
des Juifs*, qui contient leur *Droit Civil*,
& leur *Droit Canon*, & qui leur sert en-
core aujourd'hui de regle dans tout ce
qui regarde la Religion, & dans toutes
leurs affaires, soit civiles, soit crimi-
nelles. Il est composé de deux parties
principales. L'une est *la Misne*, ou les
Mis-

des Lettres. Avril 1688. 441

Misnajoth, qu'ils appellent ainsi pour marquer que c'est comme une *Seconde* Loi, ajoutée de Dieu à la première, pour l'expliquer & pour l'éclaircir. L'autre est la *Gemare*, c'est-à-dire, la *Perfection* & le supplément; où l'on prétend que l'on ait donné comme la dernière main à l'ouvrage, parce qu'on y trouve des explications plus amples & plus distinctes des matières, des Disputes pour & contre, les Décisions de divers Docteurs, & les Solutions des difficultez, & des Questions, qui se peuvent faire sur la *Misne*. Ainsi la *Misne* est comme le *Texte*: Et la *Gemare* est comme la *Glose*, ou le *Commentaire* de ce *Texte*, qu'on a accoustumé d'y joindre à côté ou au dessous. Mais il faut remarquer qu'il y a des Livres de la *Misne**, qui ne sont accompagnez d'aucune *Gemare*, parce qu'ils traittent de plusieurs choses, dont l'observation ne peut avoir lieu que dans le Temple, & dans la Terre Sainte; ce qui fait que les Juifs ne s'attachent point à en examiner les matières, dans le peu d'espérance qui leur reste de recouvrer leur ancien séjour.

Au reste il ne faut pas oublier qu'il y a de deux sortes de *Talmud*: Le *Jerosolymitain*, fait en faveur des Juifs qui

* Il y en a 27. V 4 estoient

estoyent restez dans la Palestine ; & le *Babylonien*, composé pour tous les Juifs dispersez en Babylone, & dans tous les autres pays étrangers. Mais dans la suite du temps le *Talmud Babylonien*, qui est beaucoup plus complet & plus étendu, prit également le dessus chez les uns & chez les autres ; & comme c'est encore aujourd'hui celui qui a le plus de vogue, quand on parle du *Talmud* on entend celui de *Babylone*, & si l'on veut parler de l'autre, on ajoûte d'ordinaire le mot de *Jerusalemite*. C'est donc de ce Livre si révéré parmi les Juifs que l'on donne ici la *Misne*, ou le *Texte*, avec le *Commentaire* du Rabbi *Abdias*, ou *Obadiah de Bartenora*, que l'exactitude avec laquelle il s'attache au *Texte*, & une manière de s'exprimer assez claire, ont fait estimer. On y a joint les *Additions* du R. *Jorn Tob*, Auteur de réputation, & qui s'est rendu célèbre par divers autres Ecrits. Le *Commentaire d'Abdias* occupe les Colonnes intérieures, & les *Additions de Jorn Tob* celles qui sont vers la marge en dehors.

On fera peut-estre bien-aîsé de sçavoir quand cet Ouvrage a esté fait. On ne peut pas douter que la *Misne* ne soit plus ancienne que la *Gemare*, qui n'a esté faite que pour éclaircir l'autre, & pour

des Lettres. Avril 1688. 443

pour la commenter. En effet on prétend qu'elle fut entreprise dès l'an 150. de Jéſus-Chriſt, par le R. *Juda* ſurnommé *Hakkadoſch*, c'eſt-à-dire, *le Saint*, ſous l'Empire d'Antonin le Débonnaire. Comme ce Rabbin eſtoit le *Nafi*, ou le Prince du grand Conſeil de ſa Nation, il crut eſtre obligé de pourvoir à la conſervation de la *Loi Orale*; ce qu'il jugea ne pouvoir faire, dans cette grande diſſipation qui eſtoit arrivée aux Juifs, qu'en la redigeant par écrit. * Il ſe ſervit donc du crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur, pour aſſembler toutes les pièces dont cet Ouvrage eſt compoſé; ſoit en recueillant les divers Mémoires qu'on pouvoit en avoir de ſon temps, dont il fit par-tout une fort exacte recherche; ſoit en conſultant les plus ſçavans Docteurs de ſon Siècle, qu'il aſſembla même de divers endroits, par la permiſſion de l'Empereur. Ce fût ainſi qu'il vint à bout de cette Compilation, laquelle fut auſſi toſt reçüe généralement de tous les Juifs, comme ne contenant rien, que Dieu n'eût enſigné à Moïſe de ſa propre bouche, & qui n'en fuſt venu par une fidèle & inviolable Tradition. C'eſt ce que la *Mifne*

V 5

elle-

* *Mofes Mikkotzi in Sepher Mizvot gadol.*

444 *Nouvelles de la République*
 elle même dit en propres termes * dans
 la IV. Partie. *Moyse*, est-il dit en cet en-
 droit là, *reçut la Loi sur Sinai*, & la
 donna à *Josué*, & *Josué aux Anciens*; &
les Anciens aux Prophètes. & les *Pro-*
phètes la donnèrent aux Gens de la Gran-
de Synagogue. Tout le monde convient
 que la *Misne* est écrite d'un stile assez
 pur, mais fort coupé & fort concis, &
 qui se trouvant en quelques endroits
 susceptible de divers sens, fait qu'on y
 remarque quelque obscurité, quoiqu'a
 parler généralement l'expression en soit
 assez nette & assez intelligible. Il n'en
 est pas de même de la *Gemare*. C'est un
 Chaldaïque mêlé d'un tres grand nom-
 bre de mots étrangers, Grecs, Latins,
 Arabes, Persans, &c. que les Juifs de
 ce temps-là avoient tiré des divers païs,
 où ils s'estoient trouvé dispersez, ce qui
 fait que le langage en est assez difficile
 à entendre. Elle contient aussi plusieurs
 réveries, qui ne sont point dans la *Mis-*
na, & l'on peut dire que c'est une Glose
 beaucoup pire que le Texte. Celui qui
 y mit le premier la main fut R. *Assé*,
 Chef d'une Echole, ou Academie de
 Juifs, au païs de Chaldée, vers la fin
 du IV. Siècle. Son fils *Mar* ayant en-
 tre-

* *Seder Nezichin Massecheth Avoth.*
Perek 2.

des Lettres. Avril 1688. 445

trepris de continuer le travail de son pere, & R. *Maremar* son Collégué, & Successeur de R. Assé dans le Rectorat, s'estant engagé d'y travailler avec lui; ils s'attachèrent tous deux avec tant d'application à cet ouvrage, qu'ils y mirent enfin la dernière main, après y avoir employé soixante & treize ans. Ainsi le Talmud se trouva complet, environ l'An de Jesus-Christ 500; & ayant esté dès-lors mis au jour sous le nom de *Talmud Babylonien*; il fut reçu de tous les Juifs avec un applaudissement général, & enseigné par leurs Docteurs dans toutes leurs Academies.

Il est divisé en VI. Parties Générales, dont chacune est subdivisée en plusieurs Livres, & chaque Livre en plusieurs Chapitres. La I. Partie traite des *Semences*, & de ce qui s'en produit, des herbes, des Arbres & de leurs fruits, de leur usage public & particulier, par rapport à la Religion, des Prières & des Actions de Graces, que l'on doit rendre pour ces biens, &c. La II. parle des *Festes*, & des Jours sacrez & solennels, comme le Sabbath, la Feste de Pâque, &c. du temps où il les faut commencer, & de celui où on les doit finir, de la manière de les célébrer, & des autres choses qui s'y rapportent. La III.

V 6

parle

446 *Nouvelles de la République*
parle des *Femmes*, & de leurs devoirs,
des Mariages, des Divorces, & des di-
vers accidens qui leur arrivent. La IV.
traite des *Domages*. qu'on reçoit des
hommes, ou qui sont causez par les ani-
maux, & des dédommagemens, ou
reparations, qui s'en doivent faire. La
V. parle des *Choses Saintes*, comme les
Sacrifices, les Oblations, les Victimes
pures qu'il faut présenter, les poids &
les mesures du Temple, &c. La VI.
enfin traite des *Purifications* par rap-
port aux choses sujettes à quelque une
des souillures légales. Cette Partie est
beaucoup plus grande & plus étendue
qu'aucune des autres.

Il ne reste plus qu'à dire un mot de
l'Edition que l'on vient de faire. Car
on juge bien que nous n'avons pas de-
quoi nous étendre sur cet Article, puis-
que ce Livre ne faisant que de sortir de
dessous la presse, nous n'avons point eu
le temps de l'examiner. On sçait qu'il
s'en est déjà fait d'autres éditions assez
estimées. *Daniel Bombergue* l'imprima
pour la première fois à *Venise*, * il y a
déjà près de deux Siècles, en fort beau
papier & en fort beaux caractères. *Am-
brasse Froben* l'imprima ensuite à *Basle*
en 1581. Mais on retrancha de cette
Edition ce que l'on trouva de plus em-
porté
* en 1520.

des Lettres. Avril 1688. 447

porté & de plus injurieux contre Jéſus-Christ & contre les Chrétiens. Il fut imprimé pour la troiſième fois à *Cracovie*, mais ſi mal que les Juifs mêmes n'en feroient nul cas, ſans le ſoin qu'on prit d'y remettre tout ce qui avoit eſté retranché dans l'Edition de Baſſe. Enfin il s'en fit une fort belle Edition à Amſterdam chez *Benbeniſti* l'an 1644. Et dans cette Edition on ne fit qu'adoucir un peu les endroits les plus ſcandaleux & les plus choquans de l'Edition de Veniſe. Pour celle qu'on donne ici, il eſt à croire qu'on y a ſuivi la précédente. Au moins le Chapitre IX. de la IV. Partie, qui traite de *l'Idolatrie*, & qui avoit eſté retranché de l'Edition de Veniſe, paroît ici tout-entier. Du reſte l'Edition ſemble aſſez belle & aſſez commode. La forme du Volume paroît raifonnable. Les caractères en ſont de médiocre grandeur, & fort nets. Et quoiqu'il ſoit aſſez difficile qu'il ne s'y ſoit gliffé quelques fautes; ceux qui connoiſſent la capacité & l'exaëtitude de l'Imprimeur, croiront aifément qu'il n'y en ſçauroit avoir beaucoup, ni de fort conſidérables.

A R T I C L E IX.

FRIDERICI SPANHEMII, F. F. in Acad.
V 7 *Lugd.*

448 *Nouvelles de la République*
Lugd. Bat. Prof. Primarii, De De-
genere Christianismo Oratio; Recita-
ta quum se anno Academiæ Lugd.
Bat. Regimine tertium abdicaret. A.
d. 18. Febr. A. M. DC. LXXXVIII.
C'est-à-dire, *Harangue sur la Cor-*
ruption du Christianisme, prononcée
par M. Spanheim en sortant de la
Charge de Recteur de l'Académie de
Leyde. Lugduni Batavorum, apud
Abrah. Elzevier Acad. Typogra-
phum, 1688. in 8. Pagg. 116.

C E que l'on a dit autre fois des
Harangues de Demosthene, que
les plus longues estoient les meilleures, se
peut dire fort justement de celles de M
Spanheim. On y trouve par-tout une
variété si agréable, & tout y est si vif &
si animé, qu'on ne sçauroit les lire
qu'avec plaisir de quelque étendue
qu'elles puissent estre. Quand donc
celle-ci feroit un Volume beaucoup
plus gros; la longueur n'en feroit pas
un préjugé défavantageux. ni pour
l'Ouvrage, ni pour l'Auteur, dans
l'esprit de ceux qui le connoissent.

La Feste Academique, pour laquelle
elle a esté composée, lui fournit la pen-
sée de son Exorde. Après avoir exercé
un an la charge de *Recteur Magnifique*,
il

il devoit, ſelon la coûtume, laiſſer la place à un Succéſſeur. Il marque d'abord qu'il le fait avec beaucoup de joie : & quoique cette dignité, dont il ſe trouvoit revêtu pour la cinquième fois, ſoit tout-à-fait conſidérable à Leyde, il proteſte qu'il ne s'en dépoüille pas avec moins de ſatiſfaction que *Fabius Maximus* en fit paroître en ſortant de ſon cinquième Conſulat. Une ſeule choſe lui fait quelque peine, à ce qu'il nous dit ; c'eſt l'obligation indiſpenſable, qui eſt impoſée au Recteur en quittant ſa charge, d'en couronner les fonctions par une Harangue. Trait de modéſtie, qui eſt commun à M. Spanheim avec quantité de grands Orateurs. Il a, dit-il, toujours regardé cela comme une très-grande affaire, quand ce ne ſeroit que par la difficulté de choiſir un ſujet qui puiſſe eſtre au gouſt de tant de fortes de perſonnes, de différentes conditions, & de plus différens génies, dont l'Auditoire ſe trouve rempli. Quoiqu'il en ſoit il avoué que dans cette rencontre il n'a pû héſiter long-temps ſur le choix. Le triſte eſtat, où l'on void préſentement la Religion, ayant arreſté ſon eſprit ſur les cauſes de ſes miſères, il a crû qu'on ne devoit point les chercher ailleurs que dans la différence qu'il
y a

y a entre les Chrétiens d'aujourd'hui & ceux des premiers Siècles.

Pour faire bien sentir cette difference à ses Auditeurs, il fait une excellente peinture de la Pureté & de l'Innocence de l'Eglise Primitive. Après quoi entrant dans une espèce de détail des Pratiques, des Dévotions, & des Cérémonies, qui s'y observoient; il montre qu'il n'y en avoit aucune, qui ne tendist à inspirer aux Chrétiens cette Sainteté & cette Innocence exemplaire. Il s'en fallut beaucoup qu'il n'en fust de même des Siècles suivans, où la pompe & les richesses étant entrées dans l'Eglise, en eurent bien-tôt corrompu la Foi par la corruption des mœurs. Car quoiqu'on puisse dire des Causes & des Sources des Hérésies; M. Spanheim soutient que l'égarement de l'esprit y a d'ordinaire moins de part que la malice du cœur, & qu'elles ont presque toujours esté des productions de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie, ou du chagrin des Hérésiaques. C'est ce qu'il fait voir par une longue & sçavante induction, à l'égard de celles, qui ont fait le plus de bruit & le plus de ravage dans le monde,

De là il passe à nostre temps, & après s'estre plaint fort éloquemment de ce que les Protestans, qui ont conservé la
pu-

des Lettres. Avril 1688. 451

oureté de la Foi, ne sont pas exempts
des divisions & des vices, qui en avoient
accompagné la corruption; il leur fait
sur ce sujet de tres-belles remonsttran-
ces. Il leur représente avec beaucoup
de force le peu d'importance des cho-
ses, sur lesquelles ils se partagent avec
autant de chaleur que s'il s'agissoit des
points les plus fondamentaux. Il leur
montre que leur intérêt ne les oblige
pas moins que leur devoir à s'unir étroi-
tement; & il les exhorte au support &
à la condescendance mutuelle. Il finit
par une tres-belle Apostrophe en for-
me de Prière à Jesus-Christ, qu'il sup-
plie de vouloir garantir son Eglise des
entreprises de ses Ennemis, & d'unir
par les liens d'une inviolable Charité
tous les cœurs de ses Fidèles.

CATALOGUE DE LIVRES
Nouveaux, accompagné de quelques
Remarques.

I.

RERUM ANGLICARUM *Scriptores Ve-*
teres ex vetustissimis M. SS. plerique
nunc primum in lucem editi. Vol. I. &
II. C'est-à-dire, Recueil d'Anciens
Autheurs qui ont écrit l'Histoire d'An-
gleterre. Oxoniæ à Theatro Scheeldo-
niano, An. 1684. & 1688. in fol.
Pagg. 593. & 594. Com-

Comme ces deux Volumes sont deux Parties d'un même Ouvrage & qu'il n'y a nulle raison de les séparer ; on ne doute point que le Public ne soit bien aisé qu'on lui rende conte , en même temps , de l'un & de l'autre , dans ces Nouvelles , où l'on n'en a point encore parlé. Et c'est ce qui se pourra faire , avec toute l'étendue nécessaire , dans un autre Mois.

II.

Veritas Evangelica Triumphans de Erroribus quorumvis Saeculorum. Opus Historico-Theologicum in II. Tomos distributum. Opera & studio MELCHIORIS LEYDECKERI SS. Theol. Doct. & Prof. C'est-à-dire , La Verité Evangelique triomphant des Erreurs de tous les Siècles. Trajecti ad Rhenum, Typis Rudolphi à Zyll, 1688. in 4. 2 Voll. Pagg. 413. & 716.

Cet Ouvrage de M. Leidecker a pour but de justifier la Verité de la Religion Réformée ; soit à l'égard de ses *Principes* , qu'il soutient être ceux du Véritable Christianisme ; soit à l'égard de ses *Dogmes* , qu'il prétend démontrer par leur liaison avec ces Principes , & par leur rapport aux Oeconomies divines dans l'affaire de nôtre Salut.

des Lettres. Avril 1688. 453

lut. Comme cette matière est importante, & que l'Autheur, qui est habile, ne peut manquer de l'avoir traitée avec solidité & avec force; nous nous proposons de parler plus amplement de ce Livre; & ce n'est que faute de temps, & d'espace, que nous le renvoyons à une autre fois.

III.

Les Oeuvres Posthumes de M. CLAUDE, Tome II. & III. Qui contiennent un Traitté de JESUS-CHRIST. A Amsterdam, chez P. Savouret 1688. in 8. 2 Voll.

LE Public, qui attend sans doute avec impatience la suite des *Oeuvres Posthumes de M. Claude*, sera bien aise de voir ici qu'on lui tient parole, & que le Second & le Troisième Tome vont sortir de dessous la presse, & paroître au premier jour. On en est en effet aux dernières feuilles, & on en pourra donner le précis dans les Nouvelles du Mois prochain. Cependant on peut assurer les Lecteurs habiles & éclairés, qu'ils verront un Ouvrage digne de la plume de ce grand Homme, & où toute la Theologie est traitée avec une force, & une délicatesse, qu'on ne trouve gueres dans les Systèmes communs.

Histo-

454 *Nouvelles de la République*
IV.

Histoire Apologétique, ou Défense des Libertez des Eglises Réformées de France. Avec un Recueil de plusieurs Edits, Déclarations & Arrests, & de quelques autres Pièces, qui servent à justifier les principaux Faits qu'on avance dans le Corps de l'Ouvrage. A Mayence chez Jean le Blanc 1688. in 8. 2. Voll, Pagg. 416. & 559. & se re-imprime à Amsterdam chez. H. Desbordes & P. Brunel.

Nous avons reçu trop tard cet Ouvrage pour avoir pû lui donner place dans les Nouvelles de ce Mois. Mais le sujet est trop du temps, & il a esté traité par une trop bonne plume, pour ne nous pas faire un plaisir d'en parler une autrefois.

V.

Controversiarum adversus Judæos Terzio, in Specimen Operis jam affecti, quo R. ISAACI Chizzuk Emouna confutatur. Præmissâ Præfatione de Disputationibus adversus Judæos, & subjuncto Monito de Ph. à Limborch cum Judæo Collatione. Auth. JAC. GOUSSET. Eccl. Piétav. Pastore, nunc Dordraci exulante. Dordrecht. Ex. Off. Vid. Gaspari & Theod. Goris. 1688 Pagg. 162.

Cc

des Lettres. Avril 1688. 455

C E Titre fait voir que ce n'est ici qu'un échantillon d'un gros Ouvrage, dans lequel *M. Gouffet* Ministre réfugié à Dordrecht a entrepris de réfuter le Traitté de *R. Isaac* intitulé *Chizzuk Emouna*. On trouve ici trois Disputes sur trois Passages célèbres du V. Testament, qui regardent le Messie ; & comme *M. Gouffet* est fort versé en ces matières, il nous y fait voir des fruits de l'étude, qu'il en a faite depuis fort long-temps.

VI.

De l'Usage des Stateres ou Romaines balancées & redoublées. Par C E Z A R G A Z E, Ecuyer Sieur d'Harmonville. A Amsterdam chez P. Savouret 1688. in 12.

L Es Stateres balancées ni les redoublées, ne sont point encore à la mode. Mais elles ne sçauroien manquer d'y estre bien-tôt, si l'on s'apperçoit une fois des avantages qu'on leur donne ici sur les Balances & sur les Romaines communes. Pour en convaincre les Lecteurs, on fait un détail de toutes les difficultez qui se trouvent dans la composition & dans l'usage de ces machines ordinaires : après quoi on donne une exacte description des autres, que l'on

456 *Nouvelles de la République*
 l'on tâche de rendre sensible par les figures que l'on y ajoûte, & on en marque l'usage. Du reste on avertit ici le Public qu'on a dessein de donner dans quelque temps les Poids des principales Villes de Commerce de l'Europe. A quoi l'on joindra plusieurs Observations sur les différentes manières de peser qui sont pratiquées en diverses Villes, & qui ne sont bien connues que de tres-peu de personnes.

T A B L E

Des Matières Principales.

Avril 1688.

<i>RAIUS Historia Plantar. Tomus II.</i>	341
<i>Proprietez de l'Ocillet & de la Rose.</i>	343
<i>Etrange vertu du Saffran.</i>	346
<i>Aloe de l'Amerique, plante admirable.</i>	347
<i>Fausseté de ce qu'on dit de la Palme.</i>	351
<i>Cocos, à combien de choses il suffit.</i>	352
<i>Arbres qui donnent les commoditez du</i> <i>siécle d'Or.</i>	353
<i>Arbre de vie, ce que c'est.</i>	355
<i>Propriété de la Rose de Jerico.</i>	360
<i>Ar-</i>	

T A B L E.

<i>Arbres qui portent du papier.</i>	361
<i>Que c'est que le Quinquina.</i>	362
Lettre de M. l'Abbé Boissot concernant un Fait de Chirurgie.	363
<i>Homme qui passe 35. semaines, sans manger ni boire.</i>	364
Le PASQUIER, l'Attrition suffisante.	366
<i>L'Amour de Concupiscence est loisible.</i>	276, 377
<i>Différence entre la Contrition, & l'Attrition.</i>	379
DUCHU DE RENNEFORT, Histoire des Indes Orientales.	387
<i>Descouvertes des François au Cap Verd, Mœurs & Coûtumes des Habitans.</i>	392. & suiv.
<i>Septième pratiqué en passant la Ligne.</i>	391
<i>Isle de Madagascar, Qualitez, Mœurs, Coûtumes, & Religion de ses Habitans.</i>	392. & suiv.
<i>Descouvertes exeraordinaires d'un Inconnu.</i>	409
Lettre de M. MIRON sur le sujet de l'Antique, dont il est parlé dans l'Art. II. de Décembre 1684.	404
ENDHOVEN de Inani Actione propter inopiam Dissertatio.	408
<i>Celle doit être la disette qui peut faire passer pour pauvre</i>	412
	En-

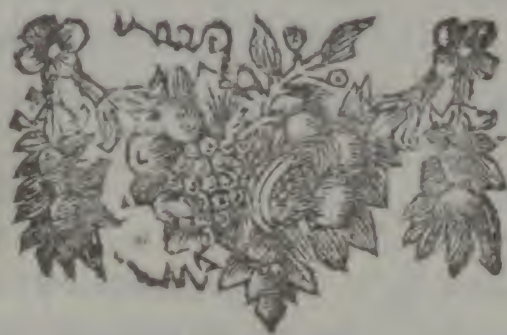
T A B L E.

<i>Enfant déclaré légitime après 4. ans d'absence.</i>	415
BRAUNIUS, Doctrina Fœderum.	417
<i>D'où sont venus les Dieux des Payens.</i>	424
<i>Difficultez sur l'Espace, que les Carte- siens ne résolvent point.</i>	426
<i>Pourquoi la Loi Cérémonielle fut don- née.</i>	434
LA MISNA, ou le Texte du Tal- mud, &c.	437
<i>Sentiment des Juifs sur le Talmud.</i>	438
<i>S'il faut abolir les Livres des Juifs.</i>	440
<i>Ce que c'est que le Talmud, quand & comment il a esté fait.</i>	442
SPANHEMIUS, De Degenera Christia- nismo Oratio.	447. 448
Rerum Anglicarum Scriptores Vol. I & II.	451
LEYDECKER. Veritas Evangelica triumphans.	453
CLAUDE, Oeuvres Posthumes Tom II, & III.	453
Hist. Apol. des Egl. Réf. de France. <i>ibi.</i>	
GOUSSET Controversiarum adver- sus Judæos Ternio.	455
CAZE, De l'usage des Romaines ba- lancées.	455

F I N.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES.

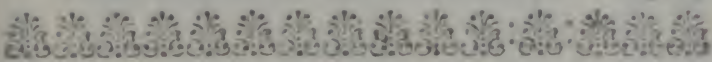
Mois de Mai 1688.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalvet-Straat, près le Dam.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.



NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de May 1688.

ARTICLE I.

Nouvelles Remarques sur le V. 8. du
Chap. XVIII. de S. Luc, envoyées à
l'Auteur de ces Nouvelles.

*SI vous trouvez, Monsieur, que les
Remarques suivantes méritent d'être
placées dans vos Nouvelles, je vous en
fais le maître. Ce qui m'a fait penser
à vous les communiquer, c'est l'exemple
de ceux qui vous en ont adressé de sembla-
bles, & qui ayant tâché de se tirer des
difficultez du Passage dont j'ai encore à
vous parler, n'y ont réussi, ce me semble,
qu'imparfaitement. Le Premier qui
vous a donné des mémoires sur cette ma-
tière, a bien vû l'embarras où les Inter-
prétations communes conduisent ceux qui
les suivent: mais il n'a par pris garde*
X 2 *que*

462 *Nouvelles de la République*
que la Sienne étoit sujette à de nouveaux
inconveniens. Le Second a fort bien com-
pris & fort bien relevé les difficultez de
l'Exposition précédente : mais il n'a pas
fait d'attention à celles dont la Sienne est
encore enveloppée.

En effet il prétend que tout se trouve
applaní, en supposant que Jesus-Christ
parle de son dernier Advenement, après
lequel n'y aiant plus de Fidèles sur la ter-
re, parce qu'ils auront esté tous ravis au
devant du Seigneur en l'air, il n'y aura
plus rien qui arreste les vangeances de
Dieu, dont la seule présence de ses Elús
avoit suspendu les effets. De sorte que, se-
lon luy, tout ce qui est contenu dans cette
Prédication de Jesus-Christ revient à
ceci : que Dieu exaucera ses Elús qui im-
plorent sa protection jour & nuit, & que
cela même arrivera bien-tost ; mais qu'il
y a une cause de le différer, qui vient de
ce qu'il y a encore des Elús à recueillir : de
sorte que l'effet de ces prières ardentes ne
paroitra qu'après que tous les Fidèles se-
ront recueillis auprès du Seigneur : qu'a-
lors il n'y aura plus de Foi en terre, parce
que les Fidèles n'y seront plus ; & qu'il n'y
restera que des Réprouvez, sur qui les
foudres de l'ire de Dieu tomberont avec
liberté.

Ce sentiment me paroist sujet, comme
les

des Lettres. Mai 1688. 463

les autres, à beaucoup de difficultez. I.
Il fait que tout le Discours de Jesus-Christ
est hors d'œuvre, & n'a point de rapport
effectif avec la Parabole, dont néanmoins
il doit estre la Conclusion. Le but de la
Parabole est de montrer qu'il faut prier
sans cesse, par cette raison qu'il n'y a rien
qui ne cède à l'assiduité des Prières; &
que comme un Juge vendu à l'iniquité ne
laisse pas de faire justice quelquefois à ceux
qui ont des affaires devant lui, de peur
qu'ils ne lui rompent la teste par leurs solli-
citations importunes; de même Dieu, qui
est la Justice & la Bonté même, ne
peut manquer de se rendre, pour ainsi
dire, à l'importunité des prières de ses
enfants. Que fait à cela le renvoy de la
délivrance au dernier Jour? Quel rap-
port des prompts effets d'une sollicitation
assidue, aux raisons pour lesquelles l'effet
de cette sollicitation est si long-temps dif-
feré? Est-ce bien rendre la Comparaison,
que de la reduire à ce sens: Comme un
Juge doit estre importuné par des sollici-
tations pressées, parce qu'il sera Justi-
ce pour éviter qu'on ne lui rompe la teste:
de même il faut prier Dieu sans cesse,
parce qu'encore que l'assiduité des prières
n'obtienne rien, pendant qu'il y a des
Elus au monde, il fera ce qu'on lui de-
mande quand il aura recueilli tous les
Fidéles à lui

X 3

II.

464 *Nouvelles de la République*

II. Cette Exposition fait que la Consolation, que les Fidèles doivent trouver dans ces paroles, est tout a fait illusoire. Car il s'agit d'Elus qui souffrent, puisqu'ils crient à Dieu nuit & jour. Afin donc que la Consolation qui leur est donnée soit réelle, il faut qu'elle consiste dans un soulagement présent; & c'est payer d'une illusion un homme qui souffre, & qui demande un remède, que de l'assûrer qu'il en viendra un quand il sera guéri. Or c'est là précisément ce que porte l'Interpretation dont je parle. Les Elus demandent, comme un soulagement dans leurs misères, que leurs ennemis soient punis: & on leur promet que quand leurs misères seront finies, quand ils seront recueillis avec Jesus-Christ; Dieu punira leurs Persécuteurs; c'est à dire proprement qu'ils seront soulagez, quand le mal sera passé. L'exemple des Ames, dont il est parlé au VI. de l'Apocalypse, ne fait rien ici. Ces Ames ne sont point dans la souffrance; elles sont déjà paisibles & recueillies auprès du Seigneur. D'ailleurs on les console du delai de la vengeance qu'elles demandent: car on leur donne des joies & des récompenses présentes. En un mot ce sont des Elus qui ont vaincu, & qui jouissent déjà des prémices de leurs Victoires. Mais les Elus
dont

des Lettres. Mai 1688. 465

ont St. Luc parle, sont encore dans le combat, & implorent un secours présent, dont néanmoins l'Interpretation proposée renvoye l'effet à la fin du monde: faisant servir à la consolation de ces Fidèles, qui souffrent, la même raison que Dieu propose pour consoler des Ames déjà bienheureuses.

III. Comme les Plaintes des Fidèles qui ont vécu dans les Siècles des premières Persecutions, n'ont pas empêché qu'ils ne soient morts, sans avoir vu l'Eglise delivrée, quelque part qu'ils aient eue à toutes les afflictions; De quel usage peut estre pour eux la Consolation que leur donne l'Interpretation que j'examine? Quel fruit ont ils reçu de leur Perseverance dans la Priere, puis qu'ils sont morts sans avoir esté exaucez? puis qu'il s'est même déjà passé une si longue suite de Siècles, pour ne rien dire de ceux qui s'écouleront encore sans qu'on ait vu ce que leurs Prieres assiduees ont produit?

IV. Le mot bien-tôt ne me semble pas devoir estre passé si légèrement: & je n'entens pas comment on le peut accommoder avec un événement différé jusqu'au dernier jour. On m'alleguera des Passages où ce mot est pris au même sens: & je ne formerai pas ici de contestation sur ce sujet, quoi qu'il yeût, peut-être,

X 4

quel-

466 *Nouvelles de la République*
quelque chose à dire. On me répondra
que dans les Conseils de Dieu bien-tost &
dans plusieurs siècles c'est la même cho-
se, parce que devant Dieu mille ans ne
sont que comme un jour. Mais je repar-
tirai que si, quand il s'agit de Dieu,
ces expressions sont synonymes; ce n'est pas
la même chose, peut estre, quand il
s'agit des hommes, & sur tout des hom-
mes qui crient dans l'affliction. Bien loin
que mille ans ne soient pour eux que com-
me un jour; mille ans sont pour eux plus
de douze fois le plus long terme de leur
vie: ce qui semble ne pouvoir estre ap-
pellé à leur égard bien-tost sans une é-
trange Catachrèse. Au moins afin que ce
qui est promis à un homme puisse lui être
promis comme un bien qui doit paroître
bien-tost, il faut, ce me semble, qu'il
le puisse voir avant sa mort: & il y a
quelque chose d'un peu forcé à lui donner
comme preste une consolation, qu'il ne
peut goûter pendant sa vie, & qu'il
n'espère qu'après sa résurrection.

Pour ne multiplier donc pas les dif-
ficultez, qui se trouveroient encore en
assez grand nombre; je dirai comme il
me semble que ce Passage peut estre enten-
du, sans qu'il y reste le moindre nuage.
Dans ce dessein je pose deux choses. I.
Que ces paroles de nôtre Version, com-
bien

bien qu'il diffère de se courroucer pour l'amour d'eux, sont une Paraphrase un peu-trop vague de l'Original dont voici les mots : καὶ μαρποθύμῳ ἐπ' αὐτοῖς. Je ne sçai comment on a crû que cela vouloit dire que Dieu diffère d'exercer sa colère pour l'amour de ses Elûs contre leurs Persécuteurs. J'oserois bien assurer que cela n'est point dans les paroles Grecques, & qu'il faut des machines extraordinaires pour l'en tirer. Je ne vois point aussi comment ces paroles du Texte Grec peuvent signifier que Dieu diffère de se vanger à cause des Elûs qu'il veut recueillir. Il faut avoir des yeux plus perçans que ne sont les miens pour trouver cela dans ces mots, qui signifient simplement, & il est patient envers eux; ou bien, il use de patience sur eux.

II. Ces mots, quand le Fils de l'homme viendra, sont encore une Paraphrase plutôt qu'une Version; puis qu'il y a seulement dans le Texte Grec, le Fils de l'homme venant, ou étant venu. Et cela ne doit pas estre entendu de cet Advenement singulier qui est remis au dernier Jour: mais des Délivrances qui répondent aux desirs & aux besoins où se trouvent ordinairement les Fidèles, soit en general, dans les afflictions qui leur sont

468 *Nouvelles de la République*
communes ; soit en particulier , dans
les épreuves de chacun d'eux. Le Fils
de l'homme vient toutes les fois que sa
faveur leur procure des consolations &
des délivrances.

Cela posé , je dis que toute la difficulté du Passage s'évanoït , en faisant le moindre changement du monde à la Version ; & en mettant le Futur imparfait , en la place du Futur parfait. Je suppose que ces termes de Grammaire sont entendus par ceux qui lisent ceci ; & qu'ils sçavent que ce Futur parfait est celui qu'on appelle au Collège Futur indicatif , je ferai , je diray ; & que le Futur imparfait est le temps que l'on y appelle Imparfait subjonctif , je ferois , je dirois. On voit bien que ces paroles expriment un certain Futur suspendu , qui n'a pas une pleine idée d'un temps à venir ; mais qui l'enferme bien plus que celle d'un temps présent ou passé. Or il n'est pas inconnu à ceux qui sont versés dans la Langue Greque , & sur tout dans le Grec du Nouveau Testament , que ces deux Futurs se mettent l'un pour l'autre , & que le Futur parfait peut avoir le sens d'un Futur imparfait. Voici donc comme je traduis simplement & littéralement ce Passage.

N. 7.

W. 7. Mais Dieu ne feroit-il point la vangeance de ses Elûs, qui crient à lui nuit & jour? quoiqu'il use de patience sur eux.

V. 8. Je vous dis qu'il en feroit la vangeance bientost. Mais le Fils de l'homme venant, trouveroit-il de la Foi en terre?

La seule simplicité de la Version peut faire entendre le sens de ces paroles: à ceux qui ont un peu d'intelligence des matières. Mais pour lever toute ombre de difficulté, voici une courte Analyse de tout ce Discours. Je le divise en IV. Parties; sans parler du but de la Parabole exprimé dans le 1. Verset du Chapitre. La I. contient la Parabole même, les Qualitez du Juge, celles de la Veuve, les Instances de cette pauvre Femme, le Succès qu'elle en obtient, & la résolution du Juge en sa faveur: depuis le 2. Verset jusques au 6. inclusivement. La II. contient l'application de la Parabole, par un raisonnement tiré du moindre au plus grand, dans une grande difference entre les Propriétez des deux choses comparées. Si l'assiduité peut tant sur un Juge inique; combien plus auroit-elle de force sur un Dieu juste, & sollicite par des personnes qu'il aime, sçavoir

X 6

ses

470 Nouvelles de la République
des Elus? Cela est contenu dans le commen-
cement du 7. verset. La III. est une Objec-
tion prévenüe & prévenue par Jesus Christ;
mais qui n'est qu'à demi exprimée. Elle
consiste en ce qu'il semble que cette diffé-
rence infinie des Propriétez de Dieu, &
du mauvais Juge, exclut de la conduite
de Dieu les délais, & les longueurs, qui
se trouvent dans la conduite du Juge
inique. Cependant l'expérience montre
que Dieu n'exauce pas ceux qui orient,
aussi promptement qu'ils le désirent: &
même c'est pour cela que la Perséveran-
ce dans la Prière est recommandée. Je-
sus Christ donc qui voit cette Objection
dans le cœur de ceux qui l'écoutent, y
répond en rendant la raison, & expli-
quant la nature de ce délai. La rai-
son pourquoi Dieu diffère, c'est qu'il est
patient: & la nature de ce délai n'est
pas un retardement, c'est un acte de
sa Patience envers les Elus mêmes, sans
lequel il viendrait bien-tost les vanger.
Cela est exprimé dans la fin du 7. ver-
set & dans le commencement du sui-
vant. Et quoiqu'il use de patience sur
eux, je vous dis, &c. Il seroit, peut-
être, mieux de joindre ces paroles ainsi
dans un même verset, que de les parta-
ger comme elles se trouvent dans les Li-
vres imprimez. Mais si l'on veut avoir du
respect

des Lettres. Mai 1688. 471

respect pour les Auteurs de la Distinction des Versets, je ne m'y oppose point. Le même sens demeure toujours : sçavoir qu'assurément Dieu exauceroit bien-tost les prières de ses Elûs : mais que sa Bonne volonté est arrestée par la Patience qu'il a pour eux. Pourquoi cette Patience ? En quoi les Elûs en ont-ils besoin ? C'est que les Elûs ne vivent pas toujours en Elûs, même depuis qu'ils sont appelez, parce que, bien que la force de l'Election les empesche de périr, elle ne les empesche pas de tomber. Or c'est dans ces occasions que Dieu les afflige par des adversitez & des épreuves, qui sont un des moyens les plus ordinaires de renouveler dans le cœur des Elûs le sentiment de leur Vocation intérieure, ou de ramener ceux qui s'égarent dans le chemin du Salut. Alors donc les Elûs crient à Dieu, & demandent leur délivrance : mais Dieu se fait solliciter & importuner avant que de leur faire justice, parce qu'il use de patience sur eux. Jesus-Christ explique la sagesse & l'utilité de cette conduite de Dieu dans la IV. Partie, contenûe dans le reste du Verset huitième. Sans doute, avoit-il dit, il les vangeroit bien tost, s'il n'estoit retenu par la Patience, qu'il a pour eux. Mais, continue-t-il, le Fils de

472 *Nouvelles de la République*
de l'homme venant, pour exercer cette
vangeance, trouveroit-il de la Foi en
terre? Il n'y en a point dans les Oppres-
seurs des Fidèles: elle est languissante &
effusquée dans les Elûs mêmes, qui sont
supposez dignes d'être exercez par les af-
flictions de la vie présente, parce qu'ils
ont peché contre le devoir de leur sainte
Profession. Que feroit donc le Seigneur,
s'il venoit armé de vangeance, aux
premiers cris des Elûs? Il faudroit que,
comme il les trouve enveloppez dans le
nombre & le commerce des Pêcheurs,
il les enveloppast avec eux dans les ef-
fets de sa vangeance. Il est donc utile
pour eux qu'il attende que leur Repen-
tance soit mûre, que leur Foi soit réta-
blie, que leur Election soit, pour ainsi
parler, raffermie par de bonnes œuvres;
parce qu'alors il pourra venir contre leurs
ennemis, sans les mettre en danger eux-
mêmes. De sorte que les délais de son
secours; qui sont si longs à l'impatience
des hommes, ne sont au fonds que les
Conseils d'une Patience favorable, qui
donne le temps aux Elûs de se démesler
d'avec les méchans par la repentance,
de peur d'estre enveloppez dans leur
supplice.

On peut expliquer cela par ce que
David dit de lui-même au Ps. 32. Il se
re-

représente en deux états. Dans le premier il crie, sans estre exaucé. Dans le second, il invoque & il obtient. Cependant c'est un Elû dans l'un & dans l'autre état. Mais dans le premier, c'est un Elû qui a peché, & que Dieu afflige par la main des hommes, ou autrement, à cause de son peché. Dans le second c'est un Elû relevé, que Dieu console par ses délivrances. Il crie dans le premier, sans estre exaucé; parce que sa repentance est défectueuse. Il est exaucé dans le second, parce que par de nouveaux actes, & de nouveaux efforts de zèle, il accomplit sa repentance. De même il faut du temps aux Elûs affligez, pour estre exaucez, parce qu'il leur faut du temps pour se repentir, & pour démontyr la vie de leur Foi par des fruits convenables à repentance. Autrement si le Fils de l'homme venoit aussitôt qu'ils le demandent, au lieu de les soulager, il augmenteroit leurs peines, comme pendant les premiers cris de David, la main de Dieu s'appesantissoit. au lieu de se retirer. Dont la raison est que les trouvant dignes de leur affliction par leurs pechez, & encore peu avancez dans la repentance; il lui seroit impossible de les traiter autrement qu'en pecheurs; si avant que de venir à leurs cris,

il

474 *Nouvelles de la République*
il n'attendoit patiemment qu'ils se convertissent à lui de tout leur cœur.

Suivant cette Exposition il ne faut point prendre le mot de Foi dans un sens extraordinaire. Il le faut prendre dans un sens complexe pour la Qualité qui fait le Nouvel homme & le Fidèle; & qui estant dans son lustre, quand elle produit de bons fruits, est demi-morte, & demi-enjvelie, quand les Fidèles oublient leur Profession, & se laissent salir par la conformité du présent Siècle: ce que nous voyons qui n'est que trop commun, & qui est aussi la cause presque unique des afflictions de l'Eglise.

Or en suivant cette Interpretation, il est aisé de voir combien tout le Discours de Jesus-Christ est lié avec le but de sa Parabole, sçavoir, qu'il faut toujours prier. Car puis que l'obstacle de la delivrance vient proprement du relâchement des Eglises, il n'y a point de meilleur moyen de lever l'obstacle, que de faire cesser la cause, & de réchauffer le zèle, dont l'ardeur ne paroist jamais mieux que dans la persévérance de la Prière. On trouve dans des Prières assidues un remède égal, contre les défauts de la repentance, & contre la colère de Dieu qui retarde son secours. Car on obtient, en priant, & la remission des pechez, & le don d'une
con-

des Lettres. Mai 1688. 475

conversion sincere. D'où il s'ensuit que, comme en priant sans cesse on appaise Dieu & on se sanctifie le cœur: de même plus on prie assidûment, plus on haste le secours céleste, qui n'est différé que parce que ceux qui crient ont encore trop de péché dans le cœur, pour obtenir de Dieu une visite de miséricorde.

Au reste cette Exposition n'oblige point à entendre uniquement ce Passage de la Délivrance universelle des fidèles au dernier Jour. Elle donne un sens à ces paroles, qui les rend propres à chacun à part, & à tous ensemble; n'y ayant ni épreuve particulière, ni affliction générale; ni personne en détail, ni Eglise en gros, à quoi on ne puisse appliquer la doctrine que j'ai exposée: Ce qui me la fait regarder comme d'autant meilleure, & plus convenable au dessein de Jesus-Christ: au lieu que dans les autres Interpretations, l'étendue de ces paroles est trop raccourcie & trop resserrée.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai crû que je pouvois vous communiquer, pour l'insérer dans vos Nouvelles, comme vous y avez donné place à d'autres mémoires semblables. Je vous dirai seulement de plus, que je ne me vante pas d'avoir trouvé un Sens de ce Passage hors de tout soupçon de m'estre trompé. Peut-être que
j'ai

476 *Nouvelles de la République*
j'ai fait comme les autres; que j'ai bien
vu ce qui manquoit aux Interprétations
d'autrui; & que je n'ai pas vu les dif-
ficultez de la mienne. Mais j'oserois
assurer que les autres n'ont pas donné
plus près du but que moi; & que les
difficultez qui restent dans mon senti-
ment ne sont pas plus grandes que cel-
les qui demeurent dans le sentiment des
autres. Je suis &c.

ARTICLE II.

HISTOIRE APOLOGETIQUE,
ou Défense des Libertez des Eglises
Réformées de France; Avec un Re-
cueil de plusieurs Edits, Déclara-
tions, & Arrests, & de quelques
autres Pièces, qui servent à justifier
les principaux Faits, qu'on avance
dans le Corps de l'Ouvrage. A Am-
sterdam chez Henri Desbordes &
Pierre Brunel. 1688. in 12. 2. Vol.
Pag. 301. & 396.

ON n'a point accoustumé de pro-
duire des Défenses, après le Ju-
gement définitif des Procès; & lors
que les Arrests sont exécutez, on ne se
pourvoit point à l'encontre, par des
Requestes Civiles. Mais il est toujours
temps de justifier l'Innocence oppri-
mée

béc par l'injustice de ses Ennemis.
ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un
Protestant François entreprenne ici de
faire l'*Apologie des Eglises Réformées de
France*, lors même qu'elles ne sub-
sistent plus; ni qu'il se croie obligé
d'opposer cet Ecrit à d'autres, où l'on
se soustient que la Persécution, qui les
détruites, n'est qu'une chimère, &
que dans le traitement qu'on leur a fait,
il n'y a eu, ni injustice, ni violence.
On ne donne ici que *Trois Parties* de
cet Ouvrage, quoiqu'il doive y en avoir
Cinq: mais ces *Trois* ne tarderont pas
à être suivies des *Deux* autres.

La I. qui est la plus courte de toutes
avoit déjà parû, il y a quelques an-
nées, sous le Titre de *Suite des Ré-
flexions sur les Actes de l'Assemblée Gé-
nérale du Clergé de 1685, concernant
la Religion; ou Défense des Libertez des
Eglises Réformées de France*. Mais
comme l'Auteur y avoit déjà prévenu
la plupart des raisons, qu'on a allé-
guées depuis contre l'*Irrevocabilité de
l'Edit de Nantes*; & qu'il prétend y
avoir jetté les principaux fondemens
des Réponses qu'on peut faire à toutes
les autres; il a crû qu'il ne seroit pas
inutile d'en donner une seconde édi-
tion. Au reste, quoiqu'il y ait fait di-
vers

478 *Nouvelles de la République*
vers changemens, à cause de celui qui
est arrivé dans les choses mêmes; ces
changemens ne sont pas si grands qu'il
ne soit fort aisé de voir que cette Pièce
avoit été composée avant la Révoca-
tion de l'Edit de Nantes.

On la peut facilement réduire à trois
Chefs. I. On y donne une brève *Ré-
lation* de l'état où les Réformez ont
esté en France, depuis le Règne de
François I. jusques au commencement
de celui de *Henri le Grand*: & l'on y
joint l'Histoire des Edits de Pacification
faits en leur faveur par *Charles IX.* *Hen-
ri III.* & *Henri IV.* II. Ensuite l'Au-
teur fait diverses *Réflexions* sur cette
Histoire, & il établit divers *Principes*
qui lui paroissent incontestables, pour
faire voir que ces Edits étant de veri-
tables Traitez, & des Traitez réduits
en forme de Loix, & confirmez par des
Sermons solennels, ils doivent estre
perpétuels & absolument irrévocables.
Il confirme tout cela par la fameuse
Histoire des *Gabaonites*, qu'un Trait-
té surpris avec *Josué* & les Anciens
d'Israël, ne laissa pas de mettre à cou-
vert de la désolation de l'Interdit, &
de rendre inviolables dans une lon-
gue suite de siècles. Que si jamais
Edit dût estre sacré, on prétend que
sans

des Lettres. Mai 1688. 479

sans contredit ç'a dû estre celui de *Nantes*, le dernier de tous les Edits de Pacification, l'ouvrage de *Henri le Grand*, qui le donna en pleine paix, comme *un Edit perpétuel & irrévocable*; en un mot reconnu pour tel, & confirmé tant de fois, en cette qualité, par *Louis XIII.* & par *Louis XIV.* lui-même. III. Enfin il vient aux *Objections*, & il examine sur-tout celles que l'on fait assez cavalièrement, dans un Discours imprimé il y a deux ou trois ans, contre cette Perpétuité & cette Irrévocabilité de l'Edit de Nantes. Il répond à tout, non seulement avec justice & avec solidité, mais aussi avec toute l'honnêteté & tous les ménagemens que l'on peut avoir pour des Adversaires

Après avoir ainsi établi, dans cette I. Partie, *les Droits* des Eglises Réformées de France; il passe dans la II. aux *Vexations*, & aux *Injustices* criantes, qu'il prétend qu'on leur a faites. Mais comme cette Persecution a eu deux divers *Periodes*, dont l'un a commencé dès les premières années de ce Siècle, & a duré jusques vers la fin de 1685. c'est à dire, jusques à la Revocation de l'Edit de Nantes; & le *Second* a commencé immédiatement après cette Revocation: il ne parle,
dans

480 *Nouvelles de la République*
dans cette *Seconde Partie*, que du premier de ces deux Temps; & il se réserve à parler de ce qui regarde le dernier dans la *Troisième*.

Quoi qu'on ait dissimulé fort longtemps en France le dessein qu'on avoit formé dès le Siècle précédent de détruire entièrement la Religion Réformée; il est pourtant vrai que non seulement on n'y a jamais renoncé, mais que même on ne l'a jamais perdu de vûë. On ne pût guères trouver d'occasion d'y travailler pendant le Règne de *Henry IV*; parce que comme il avoit donné l'Edit de Nantes de bonne foi, il voulut qu'on l'exécutast de même. Mais ce ne fut pas la même chose sous *Loüis XIII*. Quoi qu'il eût confirmé cet Edit plusieurs fois, de la manière du monde la plus solennelle, par un grand nombre d'Edits & de Déclarations; il ne laissa pas de souffrir qu'on le violast en mille rencontres; & il y dérogea lui-même, à divers égards, en ce qu'il avoit de plus essentiel. Avec tout cela, on ne fit, qu'ébaucher sous son Règne le grand Ouvrage de la ruine de la Réformation, & ce n'a esté que sous celui de *Louis le Grand* que l'on a pris toutes les mesures qu'on a jugé nécessaires pour ne
man-

des Lettres. Mai 1688. 481

manquer pas un coup de cette importance.

Dés l'An. 1656, le Clergé obtint de Sa Majesté une *Déclaration*, qui donnoit une terrible atteinte à l'Edit de Nantes. Mais ce fut proprement dans le temps du Mariage du Roi, & de la Paix des Pyrenées; en 1660, qu'on acheva le Projet de la ruine des Réformez, & qu'on en dressa le *Plan* qui esté si bien exécuté dans la suite. La première démarche que l'on fit pour y réussir, ce fut de demander à Sa Majesté la *Déclaration* de 1661. par laquelle il estoit dit que *des Commissaires* voyent dans toutes les Provinces, pour informer des Contraventions & Innovations faites à l'Edit de Nantes, & aux autres Edits & Déclarations expédiées en conséquence, & pour remettre les choses dans l'état, où elles devoient estre selon les mêmes Edits. C'est là l'Epoque, où l'Autheur prétend qu'ait commencé la Persecution, qui après avoir miné insensiblement les Eglises Réformées de France, les a enfin ruinées de fonds en comble. Aussi est-il clair, que cette *Déclaration* n'avoit d'autre but que de sapper les plus solides fondemens de l'Edit de Nantes, sous prétexte de les affermir.

C'est

C'est ce qu'il tâche de prouver par diverses Reflexions ; auxquelles il joint un détail fort-particulier des autres Déclarations, qui furent données peu de temps après , & qui étant faites dans la même vûë , auroient bien-tôt achevé de renverser tout à fait l'Edit, si la guerre que la France eut en 1672 avec les Provinces Unies, lui ayant attiré toute l'Europe sur les bras , n'eût procuré aux Réformez quelque intervalle de repos , & comme une espèce de Trêve. Mais enfin la Paix n'eut pas plustôt esté conclüe à Nimégue , qu'on recommença à les pousser plus vivement que jamais. Et ce fut alors qu'ils se virent accablez coup sur coup d'une prodigieuse foule d'Edits, de Déclarations, & d'Arrests, qui ne leur donnant pas le loisir de respirer firent comprendre à ceux-là mêmes , qui avoient le moins de pénétration, que l'extinction de leur Religion étoit une chose arrêtée. Comme l'Autheur n'a pas eu dessein de donner ici un dénombrement exact de tous les Moïens, dont on s'est servi pour en venir à bout, il s'est contenté d'en rapporter les principaux ; & sans s'attacher trop scrupuleusement à l'ordre des temps, il a crû qu'il valoit mieux les ranger en certaines *Classes*.

des Lettres. Mai 1688. 483

Il en a donc fait jusqu'à douze; & l'on juge bien qu'il n'a pas dû oublier d'y mettre ces coups d'essai, que l'on vid faire à la Mission Dragonne, dans le Poitou & dans la Xaintonge, en 1681; ni les ravages que firent les Troupes dans le Dauphiné, dans le Vivarés, & dans les Cévennes, pendant l'espace de près de trois ans, c'est à-dire, depuis 1683. jusques vers la fin de 1685. que l'on révoqua l'Edit de Nantes. Enfin il joint à tout cela une espèce de Tableau raccourci de l'état où étoient les Réformez avant cette Révocation; & il montre l'injustice des Persécutions qui leur étoient faites, par l'extrême opposition qu'on y trouve, non seulement à toutes les Loix, soit de la Nature, soit de la Société humaine, mais aussi à tous les Articles, & à toutes les Dispositions de l'Edit de Nantes.

Comme c'est à *la Révocation* de cet Edit que l'Autheur commence le *Second* Période de son Histoire; c'est aussi par-là qu'il entame la *III. Partie* de son Ouvrage, qui fait le second Tome tout entier. D'abord il nous donne l'*Histoire* de cette Révocation, avec un précis de l'Edit par lequel elle est portée. Il en rapporte après cela les *Suites*; la démolition des Temples; l'exil

Y

des

484 *Nouvelles de la République*
des Pasteurs, l'embarras, où ils se trou-
vèrent, & qui estoit d'autant plus grand
qu'à même temps qu'on les bannissoit,
on fermoit toutes les portes du Roïau-
me pour retenir ceux qui les auroient
voulu suivre; les chicanes & les dure-
tez qu'on leur fit sur leur sortie; l'apof-
tasie de quelques-uns; la retraite de la
plupart: le renouvellement des Dé-
fenses faites sous les peines les plus
sévéres à tout le reste des Réformez,
& aux prétendus *Nouveaux Convertis*,
de sortir hors du Roïaume. Il joint à
cela le récit des ordres donnez, des
Gardes redoublées, & de tous les nou-
veaux moïens employez pour empes-
cher cette sortie. A quoi il ajoute l'inu-
tilité de toutes ces précautions à l'égard
d'une multitude presque infinie de gens
de tout âge, de tout sexe, & de toutes
conditions, qu'on a vû se dérober par
les voyes les plus surprenantes, & les
plus extraordinaires, à la vigilance &
aux soins, qu'on apportoit pour les
retenir, & qui n'ont pas craint de s'ex-
poser aux plus grands perils, pour se
tirer de l'esclavage, où l'on vouloit
mettre leur Conscience. Il remarque
même que parmi cette foule de Réfor-
mez il s'est trouvé un nombre assez con-
sidérable d'anciens Catholiques; Offi-
ciers,

niers, Abbez, Prestres, &c. qui sont sortis du Roïaume pour faire une profession publique de la Religion Réformée. Il raconte ensuite de quelle manière tous ces pauvres fugitifs ont esté reçûs dans les Pais étrangers; & il fait l'éloge de la Charité des Princes & des Etats, qui ont bien voulu leur ouvrir un Asile favorable, & les secourir dans leurs pressantes nécessitez.

De là il passe au traitement qu'on a fait à ceux qui ont eu le malheur d'estre arrestez sur les frontiéres; & il montre par le récit de divers faits particuliers, qu'il n'y eut jamais rien de plus inhumain, ni de plus cruel, que ce qu'on a fait à leur égard, ni rien de plus beau, & de plus admirable, que la constance & la fermeté que plusieurs d'entr'eux ont marquée, les uns dans les Prisons & dans les Cachots, les autres à la Chaîne & dans les Galères, les autres dans les derniers Supplices & dans la Mort même. Enfin il conclut que comme toutes ces rigueurs n'ont point empêché qu'une infinité d'autres n'aient tenté, & ne tentent encore tous les jours toutes les voyes imaginables pour sortir de France, il faut que l'estat des Réformez y soit bien triste & bien misérable, puis qu'on risque tout pour s'en

486 *Nouvelles de la République*
delivrer. En effet il prétend qu'il n'y
eut jamais de Persécution semblable; &
pour le prouver il ramène ici toute
l'Histoire de la *Mission Dragonne*, dont
il n'avoit dit qu'un mot en passant, dans
un autre endroit. Il en marque les com-
mencemens, les progrès, la suite, en
un mot tout ce qu'elle a fait; soit avant
la Révocation de l'Edit, lors qu'elle
ravagea les Provinces de Bearn, de
Guienne, de Xaintonge, des Cévennes,
& du Languedoc, &c. soit après cette
Révocation, lors qu'elle devint géné-
rale dans tout le Roiaume. Et il fait sur
ce sujet le récit des violences exercées,
tant contre ceux qui demeuroient fer-
mes, que contre ceux qui laissoient voir
qu'ils n'avoient pas abjuré de bonne
foi. Il parle ensuite des Assemblées de
Religion faites en diverses Provinces,
& des mesures prises pour les dissiper:
& entrant dans le détail des nouvelles
Persécutions, que les exercices décou-
verts attirèrent sur les Confesseurs,
& sur les prétendus Nouveaux Conver-
tis, il donne des Récits fort circonstan-
ciez des Massacres & des Cruautez exer-
cées sur ces Assemblées, aussi-bien que
des Martires & des Morts d'un grand
nombre de Particuliers.

Après cette Histoire de la Persécu-
tion

tion faite dans les Terres de la Domination du Roi de France ; il passà à celle qui se fit dans la Principauté d'Orange ; après quoi il vient à celle des Vallées de Piémont. Pour la Première, on la peut à peine distinguer de celle de France, puis qu'enfin le même orage, qui abîma les Eglises de ce Roiaume, ruina aussi en même temps celles de cette Principauté. Outre que ce furent & les mêmes Ordres, & les mêmes Instrumens, dans l'une & dans l'autre : on y emploia les mêmes moïens de convertir ; les mêmes Missions y furent lachées ; & ces Missions y observèrent la même methode & y eurent le même succès. La même Tempeste ne manqua point d'aller fondre quelque temps après sur les Eglises des Vallées. Ces Eglises jouissoient encore d'une assez grande tranquillité, vers le commencement de l'Année 1686. lors que tout d'un coup leur Paix fut troublée par un Edit que donna son Altesse de Savoye. Cet Edit, dont on trouve ici le précis, a beaucoup de rapport avec celui qui révoqua l'Edit de Nantes. Du reste le Duc de Savoye avoit pour se faire obeir, outre ses propres forces, des Troupes Françoises toutes faites

488 *Nouvelles de la République*
au stile des nouvelles Missions. Mais
comme les Vaudois demeuroient iné-
branlables dans la résolution de conser-
ver leur ancienne Religion; il fallut
leur faire la guerre dans toutes les for-
mes. On nous donne ici une Idée gé-
nérale de cette Guerre. On en touche
même diverses particularitez. On nous
y fait voir les Combats, les Trahisons,
les Massacres, les Supplices, les Viole-
mens dont elle fut accompagnée. On y
parle des Cruautez exercées par les
François, qui semblèrent l'emporter
sur les Troupes Savoyardes. On y rap-
porte les Martires d'une infinité de
personnes de tout sexe, & de tout âge;
la Constance des Prisonniers, au nom-
bre de plus de douze mille, à qui, ni les
traitemens les plus cruels, qui les dimi-
nuèrent de plus des deux tiers; ni la vuë
des mourans, ni la mort même, ne fut
jamais capable d'arracher l'amour de
leur Religion. Enfin on nous y repré-
sente une chose, que la Posterité aura
de la peine à croire, & qui a dû se faire
admirer par leurs plus grands ennemis.
Une poignée de gens restez du carnage,
ou de la capture qu'on avoit fait de leurs
Frères, & parmi lesquels il n'y avoit
pas cent hommes portans les armes,
soutenant pendant six mois toutes les
forces

des Lettres. Mai 1688. 489

forces du Duc de Savoye, & les assauts réitérez d'une Armée tort nombreuse; & forçant enfin ce Prince, par une valeur, & par une fermeté, si prodigieuse, à leur accorder la paix, & la liberté de leurs Frères prisonniers; par la médiation des Cantons Evangeliques.

On ne voit pas que personne se soit mis en peine de nier cette Persécution des Vallées. Mais on n'a pas esté aussi ingenu sur celle de France. La plupart des Ecrivains, qui en ont parlé, ont osé dire qu'il n'y avoit eu, ni rigueur, ni violence; que les Réformez s'estoient réunis volontairement à l'Eglise Romaine, & qu'on ne les y avoit ramenez que par un chemin semé de fleurs. *M. Brueys*, qui a entrepris de faire l'Apolo-
gie des Convertisseurs, sous le Titre de *Réponse aux Plaintes des Protestans* &c. a esté contraint d'en avouer quelque chose, mais après tout il s'est retranché à nier ce qu'il y a de plus impor-
tant. Il soutient que tout ce qu'en disent les Réformez est outré, que leurs plaintes là-dessus sont des Déclamations sans fondement, & qu'enfin on ne s'est servi pour les convertir que de moyens doux & modérez. Notre Auteur s'étonne si fort de toutes ces dénégations, & il en trouve la

Y 4

har-

490 *Nouvelles de la République*
hardiesse si extraordinaire, & si étrange,
qu'il ne fait pas de difficulté de soutenir
aussi à son tour que pour en estre capa-
ble, il faut n'avoir, ni sincérité, ni
bonne-foi, ni honneur ni conscience.

Pour en convaincre ses Lecteurs, il
s'attache à *M. Brueys*, qui a traité la
Question de *Fait*, & la Question de
Droit; Et réservant l'examen de la der-
nière Question à une autre fois, il en-
treprend ici celui de la première. *M.*
Brueys, pour soutenir ce qu'il avoit
avancé, *Que les Réformez de France n'ont*
souffert aucune Persecution, a pris un
tour, dont peut-être personne ne s'étoit
avisé avant lui. Il nous donne une nou-
velle idée de la *Persecution* en général;
& prétendant que *les Tourmens & la*
Mort en sont les seuls caractères, il
veut encore pour cela qu'on les souffre
pour la seule Religion. A moins que
de cela il prétend que là où ces caracté-
res ne se trouvent pas, & où il ne se
font pas remarquer dans toute leur é-
tendue & dans toute leur force, il n'y a
rien qu'on puisse appeller *Persecution*.
On peut bien juger que sur ce pied-là
M. Brueys tâche de réduire à fort-peu
de chose tout ce qui s'est passé en Fran-
ce sur le sujet des Protestans. & qu'il
emploie tout son esprit pour empêcher
qu'on

qu'on ne trouve dans leur Persécution ces prétendus caractères. Mais nostre Auteur, de son côté, le relève terriblement là-dessus; & commençant par l'idée qu'il avoit donnée de la Persécution, il fait voir qu'on n'en peut donner de moins raisonnable, ni de plus fausse. C'est ce qu'il prouve par une infinité de Passages de l'Ecriture Sainte & entr'autres par ceux-là même que M. Brueys avoit allégués. Il montre donc que dans le langage perpétuel & constant de cette divine Ecriture, la Mort & les Tourmens n'enrent pas nécessairement dans l'idée de la Persécution, & que suivant son stile c'est assez d'estre arresté & *d'estre mis en prison*, d'estre *livré aux Synagogues*, d'estre *conduit devant les Rois*, & *devant les Gouverneurs*, d'estre *dans les fers* & *dans les chaisnes*, d'estre obligé de mener une *vie vagabonde & sauvage*, d'estre *contraint d'errer dans les montagnes* & *dans les déserts*, ou de se cacher *dans les antres* & *dans les cavernes*; en un mot qu'il suffit de *souffrir des injures* & *des calomnies pour l'amour de Jesus-Christ*, pour pouvoir dire, selon l'Ecriture, que l'on est persécuté. Il ajoute aux témoignages de l'Ecriture Sainte ceux des Pères, & des anciens Auteurs.

492 *Nouvelles de la République*
Ecclesiastiques ; & pour achever de confondre son Adversaire, il fait voir que les Catholiques Romains, les Persecuteurs de France eux-mêmes, non seulement quelques-uns à part, mais tous en corps, donnent à la *Persecution* l'idée la plus étendue & la plus générale qui se puisse. Enfin il soutient positivement à M. Brueys que depuis qu'on parle de *Persecution*, personne n'avoit encore songé à la restreindre, comme il fait, à la *Mort* & aux *Tourmens*.

Il ne le pousse pas moins vivement sur ce qu'il prétend que ni les *Tourmens*, ni la *Mort* même, ne peuvent pas encore porter le nom de *Persecution*, lors qu'on n'y est pas condamné sur le seul prétexte de Religion, mais aussi pour avoir violé quelques ordres des Souverains. C'est ce qu'il appelle *souffrir en cas de Rebellion*, & non pour la Religion seulement. Il veut donc apparemment qu'on puisse souffrir en quelque sorte pour la Religion, sans que cela s'appelle *Persecution*, parce qu'il s'y melle quelque desobéissance & quelque contravention aux Ordonnances du Prince. Notre Auteur soutient au contraire, que quand il seroit vrai que les Réformez ne souffriroient qu'en partie pour leur Religion ; les Cruautez, les Supplices,

plices, les Gibets, les feux, où ils le trouvent exposez, ne changeroient pas de nature. Outre que la Religion entrant dans les Causes de leurs Souffrances, on seroit toujours obligé de les regarder comme souffrans Persecution. Mais il soutient aussi d'ailleurs qu'on ne sçauroit, sans renoncer à toutes les lumières du bon sens, & sans confondre toutes choses, donner indifféremment le nom de *Rebelles* à tous ceux qui n'obéiroient pas aux ordres de leurs Souverains. En effet il pourroit y avoir des Loix, dont l'exécution seroit impossible, comme celles qui ordonneroient d'assécher la Mer, d'arrêter le Soleil, &c. Et il pourroit y en avoir d'autres, qui seroient manifestement contraires à celles de Dieu, comme celles qui commanderoient le *Parjure*, ou l'*Adultère*, ou quelque'un des autres crimes que Dieu a expressément défendus. Qu'on se figure donc, dit l'Auteur, qu'un Prince donne à ses Sujets des Loix de l'une ou de l'autre sorte, pour avoir lieu de les détruire comme des *Rebelles*, lors qu'ils ne les exécuteront pas. Il n'y a personne qui ne voye que l'inobservation de ces Loix ne sçauroit estre traitée de desobéissance criminelle; & que si le Prince

Y 6

venoit.

494 *Nouvelles de la République*
venoit à ruiner ses Sujets sur un sem-
blable prétexte, ce seroit la seule in-
justice, qui seroit la cause de leur ruine,
sans qu'on pût prétendre qu'ils se la
fussent attirée en partie par leur rebel-
lion. La raison en est que toute *rebel-
lion* suppose une *autorité légitime*, &
qu'on ne sçauroit regarder comme telle
celle qui donneroit des Loix semblables
à celles dont nous parlons.

Il en est de même, selon nôtre Au-
teur, de toutes les Loix qu'on ne peut
observer *sans blesser sa Religion & sa
Conscience*. Car enfin il n'y a point
d'Autorité assez grande sur la terre
pour obliger à rien de tel. Dieu, dit-il,
s'est réservé à lui seul le droit de régler
la Religion & de donner des Loix à la
Conscience. De sorte que c'est entre-
prendre sur les Droits de Dieu que de
vouloir se rendre Maître de la Con-
science & de la Religion. Et lors qu'en
ce cas-là des Sujets violent les ordres
de leurs Souverains pour se tenir à ceux
de Dieu; on a-aussi peu de raison de les
traiter de *Rebelles*, que de donner le
même nom à des Sujets, qui pour de-
meurer fidèles à leur Prince légitime,
refuseroient d'obéir à un Usurpateur.
En un mot, c'est un Oracle d'une
éternelle vérité, *Qu'il faut obeir à Dieu
plutost*

des Lettres. Mai 1688. 495

plustost qu'aux hommes. Et de là il faut
conclure que ceux qu'on punit pour
avoir violé des Loix qui blessent leur
Religion & leur Conscience, souffrent
pour la Religion seulement, & qu'on ne
peut donner d'autre nom que celui de
Persecution à leurs Souffrances.

Il faut avouer que M. Brueys s'est
jetté dans un grand embarras lors qu'il
a avancé une Maxime comme celle
qu'on réfute ici; & il y a lieu de douter
qu'il en ait bien envisagé toutes les suites
& les conséquences. Car enfin, com-
me dit nôtre Auteur, où trouvera-t-il
sur ce pied-là des *Persecuteurs* & des
Persecutions dans toutes les Annales de
l'Eglise? Et à quels Confesseurs, ou
à quels Martirs, ne ravira-t-on pas ce
glorieux titre, pour leur donner celui
de Rebelles? Les trois Jeunes Hé-
breux ne furent jettés dans une fournaise
ardente que pour avoir violé un Edit qui
n'ordonnoit aucune peine *qu'en cas de*
rebellion Daniel ne fut exposé aux Lions
que pour avoir fait la même chose. Et
lors qu'Antiochus persécuta les Juifs, ou
le Conseil des Juifs les Apotres, ou Dio-
clétien les Chrétiens, ce fut toujours en
conséquence d'une desobéissance à des
Loix, qui ne faisoient de peine à person-
ne, qu'en supposant la *Rebellion*. Com-
me

496 *Nouvelles de la République*
me donc il n'est pas possible de rien dire
à cet égard-là de la Persécution d'au-
jourd'hui, qui ne s'applique fort consé-
quemment à toutes les autres des autres
Siècles; & que les Réformez de France,
dans le refus qu'ils ont fait d'abjurer leur
Religion pour embrasser celle du Prin-
ce, & dans toutes les désobéissances
qu'on leur a attribuées ensuite, n'ont
fait que marcher sur les traces des Mar-
tirs & des Confesseurs qui ont souffert
dans tous les temps; excepté, peut-être,
qu'ils ont porté la patience & la soumis-
sion plus loin, que n'avoient fait plu-
sieurs des autres: On conclut de tout
cela qu'on ne peut ni refuser le nom de
Persécution à leurs Souffrances, ni leur
raver la gloire de souffrir *pour leur Re-*
ligion seulement, sans l'ôter aussi aux
anciens Fidèles; ni enfin les taxer de
Rébellion, sans envelopper dans le mê-
me crime tous les Confesseurs, & tous
les Martirs, & jusques aux Apôtres de
Jésus-Christ même.

La *Seconde* chose qu'a fait M. Brueys
pour faire perdre de vuë les Persécu-
tions de France, a esté d'employer tou-
te son adresse pour réduire à peu de
chose ce qui s'y est passé à cet égard-là.
Pour cet effet il a ajouté à la nouvelle
Idée qu'il a donnée de la Persécution
une

des Lettres. Mai 1688. 497

une nouvelle Règle sur l'Histoire: C'est
que les Loix sont les seuls Actes sur les-
quels on peut s'assurer de la vérité. De
cette Règle il conclut que pour pouvoir
juger sainement de ce qui s'est passé en
France, il en faut nécessairement venir
à ce qui est contenu dans les Edits & les
Déclarations données sur ce sujet, sans
qu'il faille avoir égard à la manière en
laquelle ces Ordonnances ont esté exé-
cutées. Nôtre Auteur lui soutient ici
qu'il n'y a rien de plus faux ni de moins
raisonnable que cette Maxime: parce
que d'un côté les Loix ordonnent beau-
coup de choses qui ne sont pas exécu-
tées; & que de l'autre on porte souvent
les choses dans l'exécution beaucoup au-
delà de ce que les Loix ordonnent. Il
prouve l'un & l'autre par des exemples
incontestables, anciens & nouveaux:
& il joint à tout cela ce que tout le mon-
de sçait assez, c'est que dans ces occa-
sions on ne manque point d'ajouter aux
Edits & Déclarations des Ordres secrets,
qui sont comme l'ame de tout, & la
règle inviolable que l'on suit dans les
choses les plus importantes. Il répond
ensuite aux Objections que l'on fait
contre les Histoires des Particuliers, &
il montre que si l'on ne peut connoître
la vérité de ce dont est question par les
écrits

498 *Nouvelles de la République*
écrits des Catholiques Romains; il ne
s'ensuit pas que les Ecrivains Réformez
n'en soient pas des témoins légitimes.
Après cela comme M. Brueys dans la
vuë qu'il avoit, s'estoit étudié à donner
un portrait extraordinairement flatté de
ce qui se passe la dessus en France; On
oppose ici à ce portrait infidèle *l'idée*
véritable de cette Persécution; & on
appuye tout ce qu'on en dit de huit
Preuves Générales qui paroissent toutes
d'une fort grande évidence. Enfin on
achève ce Volume par une peinture
fort vive de l'état présent de la Religion
en France, & des Combats que les Fidèles
y soutiennent encore tous les jours
contre l'animosité implacable de leurs
Ennemis.

Le III. Tome qu'on promet de don-
ner dans peu de temps, sera comme un
Supplément des deux autres. Il contien-
dra deux choses; sçavoir, 1. des *Remar-*
ques sur les deux Tomes précédens &
2. un *Recueil* des Pièces justificatives
des principaux faits qu'on y avance.
Deux raisons entr'autres obligent l'Au-
teur à donner au Public les Remar-
ques. La première est qu'il ya des cho-
ses importantes, qu'il ne sçavoit pas en-
core, ou qu'il ne sçavoit qu'à demi,
lors qu'il écrivoit son Histoire, & dont
il

des Lettres. Mai 1688. 499

a eu le moyen de s'instruire à fond de-
uis ce temps-là. L'autre est que quel-
que soin qu'il ait apporté pour rendre
cette Histoire tout-à-fait exacte; il ne
pût faire qu'il n'y eût quelques en-
droits qui ont besoin d'éclaircissement.
Ces Remarques contiendront donc des
Additions, des Corrections, & des
éclaircissmens sur l'Histoire des deux
premiers Tomes; & c'est ce qui l'oblige
à prier tous ceux qui pourront lui four-
nir des Mémoires pour l'aider dans
quelques-unes de ces différentes vûes,
de les lui envoyer promptement.

ARTICLE III.

VOYAGE EN MOSCOVIE *d'un*
Ambassadeur Conseiller de la Chambre
Impériale, envoyé par l'Empereur
Lcopold au Czar Alexis Mihalowics
Grand Duc de Moscovie. A Leyde
chez Frederic Haring, 1688. in 12.
Pagg. 381. Et se trouve à Amsterdam
chez Henri Desbordes.

Tout ce que le fameux *Olearius* à
écrit, est si exact, qu'il semble
que pour bien connoître les Pays
par lesquels il a passé, il suffit de lire les
Rélations de ses Voyages. Il nous a
donné particulièrement une idée si juste
de la *Moscovie*, que les plus curieux
peuvent trouver de quoi se satisfaire
pleine-

500 *Nouvelles de la République*
pleinement dans la description qu'il en
fait. Cependant quelque soin qu'on
prenne pour ne rien omettre, il arrive
presque toujours que quelques circon-
stances nous échappent. Et de plus, il
est avantageux au Public qu'il y ait plu-
sieurs Relations d'un même Pais, par-
ce qu'il est plus aisé de découvrir la ve-
rité par la comparaison qu'on en peut
faire. Outre que, comme les États
changent à toute heure de face; sou-
vent, ce qui se remarque dans un temps,
ne s'observe pas dans un autre. C'est ce
qui donne lieu de croire que la Relation
de ce Voïage fait en Moscovie par M.
le Baron de *Mayerberg* ne sera pas ju-
gée inutile. Lui & M. *Calvucci* Che-
valier de l'Empire furent en 1661. en-
voïez par l'Empereur vers le Czar en
qualité d'Ambassadeurs. Ce Journal a
esté escrit par le premier, qui fait le
recit non seulement des choses princi-
pales qui regardent sa commission,
mais aussi de ce qu'il a remarqué dans
son Voïage. On peut dire que sa Ré-
lation se rapporte à ces quatre Chefs.
Le I. traite du sujet & du succès de
cette Ambassade. Le II. nous apprend
quelques singularitez de la Cour du
Czar. Le III. instruit des Mœurs,
& le IV. de la Religion des Mosco-
vites. *Jeau*

des Lettres. Mai 1688. 501

Jean Casimir Roy de Pologne étant engagé avec le *Grand Duc* dans une Guerre, dont les divers événemens sont écrits au commencement de ces Mémoires ; ces deux Puissances en 1656. firent une Trêve par l'entremise de *Ferdinand*, Père de l'Empereur qui regne aujourd'hui. Celui-ci étant monté sur le Trône voulut leur offrir sa médiation pour convertir cette Trêve en Paix ; & dans ce dessein, il envoya ces deux Ambassadeurs au Czar. Ils partirent de Vienne le 16. de Février, & ils firent le 25. de Mai leur entrée à *Moscou*, où ils furent reçus avec des honneurs extraordinaires. Le lendemain ils eurent leur première audience du Grand Duc, qui peu de jours après leur en donna encore une seconde, dans laquelle ils apprirent que Sa Majesté avoit nommé des Commissaires pour écouter leurs propositions ; & sur le champ on fit entrer les Ambassadeurs dans une salle prochaine pour conférer avec eux. Le portrait que l'Auteur fait de la plupart de ces Députés, ne donne pas une opinion extraordinairement avantageuse de leur sagesse, ni de leur droiture. Ces Conférences furent continuées dans les jours suivans, & l'on convint de la Ville de *Polosck* pour traiter

502 *Nouvelles de la République*

traitter la Paix. Les Ambassadeurs ne laissèrent pas de faire à Moscou un séjour de près d'un an. Ils se plaignent de la dureté des Moscovites, qui ne leur voulurent jamais permettre d'écrire à l'Empereur leur Maître. S'il leur venoit quelques Lettres d'Allemagne, elles estoient interceptées; & cette captivité leur fit éprouver que les Moscovites ne mettent presque point de différence entre des Ambassadeurs & des Prisonniers de guerre, puis qu'ils furent contrains de demeurer toujours renfermez dans leur logis. Enfin le 25. d'Avril ils eurent leur audience de congé du Czar, qui le jour précédent voulut leur faire l'honneur de les admettre à sa conversation dans son cabinet, où après avoir bû la teste nuë à la santé de l'Empereur, il les fit boire ensuite à la sienne & à celle de tous les Princes de sa famille, leur présentant lui-même la coupe à chaque santé qu'ils buvoient.

L'affinité que les mots de *Czar* & de *César* ont ensemble ne permet pas de douter que le premier ne tire son origine du second. Mais M. de Mayerberg ne peut souffrir, non plus qu'Orlearius, qu'on le confonde avec celui d'*Empereur*; & il prétend que c'est faire au nom de *Czar* encore plus d'honneur qu'il ne mé-

nérite, que de dire qu'il signifie *Roi*,
puis qu'on voit ce titre appliqué à de
petits Princes, qui n'ont rien de la gran-
eur des Empereurs ni des Monarques.
Ce n'est que depuis peu que les Grands
Ducs de Moscovie ont affecté de le
prendre; & un *Basile* fils de Jean qui
vivoit dans le dernier Siècle est le pré-
mier qui l'a porté. L'Auteur rapporte
toutes les qualitez qu'ils se donnent, &
bien que leur longueur soit des plus im-
portunes, elle déplaist si peu aux Mos-
covites, qu'ils ne se font aucun scrupule
de les étendre beaucoup au delà des bor-
nes de la vérité. Le Grand Duc entre-
tient continuellement quarante mille
hommes pour la garde de sa personne.
Le tiers demeure auprès de lui, le reste
est distribué dans les Places frontières.
Les précautions dont on use pour ôter
à tout le monde la connoissance de ses
revenus, empesche qu'on n'en puisse
rien dire de positif. On juge néanmoins
qu'ils doivent estre tres considérables,
parce qu'encore qu'il fasse des dépenses
prodigieuses, son épargne ne se trouve
jamais épuisée. Les Grands sont dans
l'obligation de lui faire leur cour tous
les jours avant midi. Il mange seul
à sa table, son breuvage ordinaire est
de l'eau bouillie avec du levain; Seu-
le.

lement, pour fortifier son estomac, il y joint quelquefois un verre de vin d'Espagne. Il exerce sur tous ses sujets un Empire *Despotique*. C'est à Dieu & au Czar qu'ils attribuent la propriété de leurs biens. Les pauvres demandent l'aumône pour l'amour de Dieu, & du Czar. Les Moscovites étant interrogés de quelque chose qu'ils ignorent, ont coutume de répondre, qu'il n'y a que Dieu & le Czar qui le sçachent. S'ils lui présentent des requêtes, ils les signent de leur nom en diminutif, de sorte qu'un homme qui s'appelle *Estienne*, se nommera *Stephanule* par humilité: & ainsi des autres. En un mot, le respect qu'on a pour *Sa Majesté Czarienne* est tel, que quand elle se fait saigner tous ses Courtisans font la même chose; & l'un d'eux, pour avoir prétendu s'en excuser sous prétexte de son grand âge, reçût du Czar tant de coups de poing & de pied, qu'il eût tout sujet de se repentir d'avoir manqué de complaisance.

Pour ce qui regarde les *Mœurs* des Moscovites, on peut assurer que l'Auteur ne les flatte nullement. Car il n'y a presque point de défauts, qu'il ne leur impute. Il les accuse d'être ignorans; avarés, ivrognes, trompeurs, perfides &c. Tout cela est confirmé par un assez grand

des Lettres. Mai 1688. 505

grand nombre d'exemples. En general l'Authéur assure qu'on sçait à peine ce que c'est que de punir aucun crime dans la Moscovie, où les Scélerats trouvent le moyen d'échapper aux recherches de la Justice, sans beaucoup de difficulté. Le divorce y est ordinaire, mais l'entrée des Eglises est défendue pendant deux ans, à un homme qui épouse une seconde femme, & vingt ans durant pour une troisième. Les coins passent pour la place d'honneur chez les Moscovites. Quand le Czar donne audience, c'est un coin qu'il choisit pour se placer, & c'est aussi toujours dans des coins que les Images des Saints sont posées comme au lieu le plus éminent. Leur saleté dans le manger passe toute imagination; & bien que leur vie soit tres-peu réglée, il est tres-ordinaire de voir parmi eux des Vieillards qui dans un âge fort avancé ne laissent pas d'avoir autant & plus de vigueur que nos jeunes gens. On les verra prendre des bains tantost tres-chauds, & tantost très-froids sans que leur santé en reçoive aucun préjudice. On attribue au bon air de leur Pais la cause de cette santé si ferme dont ils jouissent, mais ils disent que c'est l'effet de leur prudence à n'user point de medecines. De là vient que dans
toute

506 *Nouvelles de la République*
toute la Moscovie, il n'y a point de Médecins ni d'Apothicaires. Si le Czar en entretient trois dans sa Cour, c'est seulement par ostentation, & non par aucun besoin, puis qu'il ne s'en sert jamais. M. de Mayerberg étant tombé malade pendant son séjour à Moscou, fit demander instamment qu'on lui envoiast l'un de ces trois Médecins : & particulièrement il y en avoit un Italien, qu'il souhaitoit fort comme étant du même País. Mais il ne pût jamais obtenir cette faveur, & il sçut ensuite qu'elle ne lui avoit pas esté accordée par une plaisante raison, qui marque jusqu'à quel point tous les termes les plus communs de la Médecine sont barbares & inconnus aux Moscovites. Il y avoit alors à Moscou un Prisonnier de guerre considérable. Estant tombé malade, le Medecin Italien fut envoyé pour le visiter. L'Officier qui étoit de garde, après avoir ouï la conversation du Malade & du Médecin, fut trouver aussi tôt le Beau-Pere du Czar, pour lui donner avis que le Prisonnier Lithuanien s'étoit long-temps entretenu avec le Medecin, & que *les Tartares de Crim* avoient esté l'un des principaux sujets de leur entretien. Il estoit arrivé par hazard, que le jour précédent le Czar avoit re-
çu

cu la nouvelle du siège que les Tartares avoient mis devant une de ses places. Il n'en falut pas davantage pour troubler la Cour, qui fondée sur ces conjectures conclut sur le champ qu'il se brasloit quelque trahison. Le Medecin fut appelé, & comme il nia fortement qu'il eust parlé des Tartares de Crim, on fit venir l'Officier pour le convaincre. Enfin après une longue contestation, ce Medecin se souvint qu'ordonnant à son malade les remèdes dont il devoit user, il lui avoit nommé plusieurs fois de suite *la Crème du Tartre*, termes qui estans au dessus de la capacité de l'Officier, avoient esté cause de sa méprise, si bien que trompé par la ressemblance des mots, il avoit confondu cette drogue avec les *Tartares de Crim*. On eut assez de peine à se contenter de cette excuse du Medecin, quelque raisonnable qu'elle fust; & le soupçon qu'on avoit conçu de lui, empêcha qu'on ne le fît voir à nôtre Ambassadeur malade, qui le souhaittoit passionnément. M. de Mayerberg confirme par son témoignage tout ce qu'ont dit de la *Religion* des Moscovites ceux qui en ont écrit avant lui. Il se plaint de la rigueur dont ils usent envers les Latins, pendant qu'ils ont beaucoup de tolé-

Z

ran-

508 *Nouvelles de la République*
rance pour les Lutheriens & les Calvi-
nistes, auxquels ils accordent dans Mos-
cou le libre exercice de leur Religion,
que les Catholiques n'ont jamais pû ob-
tenir. Au contraire ils traittent ceux-ci
de *Payens*; & le Czar lors que les Am-
bassadeurs eurent l'honneur de lui bai-
ser la main, avoit à ses côtez un bassin
& une aiguière pour se la laver, comme
si leur attouchement l'avoit prophanée.
Ils avoient demandé avec empressement
la permission d'entrer dans un Monasté-
re, où l'on garde une Image de la Sain-
te Vierge célèbre par ses grands mira-
cles; mais ils ne pûrent obtenir que cet-
te Eglise leur fut ouverte, parce qu'on
apprehenda que leur présence ne la
souillast. Si un homme baptizé selon la
forme usitée dans l'Eglise Romaine,
passe à la créance des Moscovites, ils le
baptisent tout de nouveau; & regardant
les mariages des Latins comme autant
de concubinages, ils les obligent à se
remarier, en cas qu'ils veuillent vivre
ensemble, après avoir embrassé la Re-
ligion Grecque. L'Auteur demeure
d'accord qu'ils rejettent comme super-
fluë la *Confirmation* des Latins; qu'ils
ne croient point le *Purgatoire*, encore
qu'ils prient pour les morts; que s'ils
observent la *Confession auriculaire*, c'est
rare-

des Lettres. Mai 1688. 509

rarement hors la Feste de Pâques, auquel temps même peu s'acquittent de ce devoir, encore est-ce avec beaucoup de négligence, & seulement en partie. Ils admettent l'*Intercession des Saints*: mais comme ils ne croient point le Jugement particulier des Ames, dès qu'elles sont séparées du corps; ni par conséquent qu'aucun de ceux qui sont morts, même depuis l'Ascension de Nôtre Seigneur, soit monté au Ciel; M. de Mayerberg ne conçoit pas comment les Saints, selon la créance des Moscovites, peuvent avoir connoissance des prières qu'ils leur adressent, & les aider des leurs auprès de Dieu. On ne leur prêcho jamais; mais qui en seroit capable, puis que lire & écrire est le comble de leur science? En décrivant la manière dont ils célèbrent l'*Eucharistie*, l'Auteur observe que lorsque le Célébrant est prêt de faire l'Oblation du Pain; le Diacre l'ayant mis sur sa tête, & sortant de la porte du costé gauche du Chœur, entre dans l'Eglise, par le milieu de laquelle il le porte à l'Autel. Alors, dit-il, comme il passe, on oste la Couronne au Czar; & lui & tous les autres se prosternans, ils revèrent le Pain par une adoration à contretemps; Il ajoûte que le Diacre

Z 2

,,aïant

„ aiant mis le Pain sur l’Autel, on
„ ferme les portes, & le Prestre achève
„ le reste du Sacrifice; de sorte
„ que, pendant la Consécration le
„ Czar ayant repris sa Couronne,
„ & tous les assistans se tournans cha-
„ cun vers ses Images, ils ne rendent
„ plus aucune adoration au Pain, qui,
„ selon leur créance, est devenu Sa-
„ crement. Cet aveu semble fournir
„ aux Protestans une preuve assez claire
„ que ces Peuples ne croient point la
„ *Transsubstantiation*; n’y aiant aucune
„ apparence, que s’ils avoient sur le su-
„ jet de l’Eucharistie la même opinion
„ que les Latins, ils eussent pour le Sa-
„ crement moins de respect avant qu’a-
„ près la Consécration, & qu’ils prissent
„ un temps aussi peu propre que celui
„ qu’ils prennent pour se tourner vers
„ leurs Images, au lieu de rendre à cet
„ objet, qu’ils estimeroient adorable, le
„ culte suprême de la Religion. Ils com-
„ munient, dit l’Auteur, *sous les*
„ *deux espèces*. Le pain dont ils se
„ servent est fait avec du levain par de
„ vieilles femmes, pour l’ordinaire
„ veuves de Prêtres; & ils le mettent
„ par morceaux dans du vin rouge
„ meslé avec de l’eau tiède, qu’ils dis-
„ tribuent aux Communiens dans une
„ cueil-

cueillière. Leurs *Jeûnes* sont en plus grand nombre que ceux des Latins, & ils les observent avec assez d'exactitude. Mais dès qu'ils sont passés, sur tout celui de Pâques, on leur voit faire des excès si prodigieux qu'il est, dit l'Auteur, „ aisé de juger que l'austérité de leurs „ Jeûnes n'a point esté capable de leur „ mériter envers Dieu autant de graces „ qu'ils s'en attirent d'indignation par „ leur licence effrénée, & par le vio- „ lement des loix de la sobriété. Il ne se peut rien ajoûter à la saleté ni aux débauches de leurs Prêtres & de leurs Moines: Les désordres de leurs Religieuses ne sont guères moindres. Leurs maisons sont pleines d'Images de Saints: mais ils n'en font point faire de leurs Ancêtres, pour éterniser la mémoire de leurs belles actions; & dans toute la Moscovie on ne trouvera aucun tableau de cette nature. Il n'y a point de Saint pour qui ils aient plus de dévotion que pour *S. Nicolas*. Les miracles de *S. Serge*, dont on a tant parlé, commencent à passer pour douteux: du moins il n'en fait plus présentement comme autrefois. Il fut Prieur d'un Monastère, qui n'est pas loin de Moscou; & sa mort doit estre arrivée l'an 1388. de N. S. Sur quoi l'Auteur remarque la méprise de *Pof-*

512 *Nouvelles de la République*
sevin, qui écrivant à Gregoire XIII. en
1581. lui mande qu'il n'y avoit alors
que 19. ans que Serge étoit mort. *Olea-*
rius a suivi l'autorité de Possevin : mais
il n'a pas pris garde que s'il n'étoit mort
qu'en 1562, *Herberstein* n'auroit pu
parler, comme il fait, de la sépulture
de Serge, dans ses *Voyages*, qu'il fit
imprimer en 1549, après les deux Am-
bassades en Moscovie, la première en
1517. & la seconde en 1526. M. de
Mayerberg reprochant aux Moscovites
leur mauvaise foi, les trouve pires que
les Turcs qui souffrent les Catholiques
exercer publiquement leur Religion à
Pera, sans aucun obstacle; au lieu que
les Moscovites prennent à tâche d'a-
néantir tout ce qui respire la Religion Ca-
tholique dans les places, dont ils se sont
rendus les maîtres, sans avoir égard aux
articles de la capitulation, ni à leurs ser-
mens, qu'ils foulent ouvertement sous
les pieds. Mais peut-être se seroit-il ab-
tenu de faire de semblables plaintes,
s'il avoit considéré que les Catholiques
eux-mêmes ne se piquent pas d'être plus
religieux observateurs de la foi publi-
que, puis que les Sermens & les Traitez
les plus solennels ne les empêchent
point, quand l'occasion leur est favo-
rable, d'exercer sur les Peuples qui ne
sont

des Lettres. Mai 1688. 513

sont pas de leur Communion, des violences pareilles à celles que les Moscovites exercent sur les Catholiques ; à moins qu'on ne veuille dire que ce qui dans les Moscovites, est *injustice & persécution*, se doit appeller dans les Catholiques, *l'effet d'un véritable zèle*.

ARTICLE IV.

Les Oeuvres Posthumes de M. CLAUDE, Tome II. & III. A Amsterdam chez Pierre Savouret dans le Kalver-Straat avec Privilège, 1688. in 8. Pagg. 584. & 596.

SI Saint Grégoire de Nazianze a autrefois mérité le nom de *Théogien*, pour avoir solidement établi dans ses belles & sçavantes Oraisons, la Divinité du Fils de Dieu : *Le Traité de JESUS-CHRIST* de M. Claude, qu'on donne ici au Public, & qui fait le II, & le III. Tome de ses Oeuvres Posthumes, acquerroit sans doute aujourd'hui à ce grand Homme, ce même titre de *Theologien* ; si pendant sa vie, ses autres Ouvrages ne le lui avoient pas déjà acquis, d'une manière si distinguée. Car dans celui-ci, non seulement il défend avec une

Z 4

force

514 *Nouvelles de la République*
force triomphante la Divinité de Jesus-
Christ *; mais il y parle encore à fonds
de tout ce qui peut regarder son Incarna-
tion, & cet état de Rédempteur, qui est
le principal objet du Theologien, puis
que c'est sur le Myſtère d'un *Dieu mani-
feſté en Chair*, que roule toute l'Oeco-
nomie de la Theologie Chrétienne.

M. Claude n'est pas le premier qui
nous a laiffé un *Traitté* particulier de Je-
sus-Christ. Plusieurs Docteurs, de l'une
& de l'autre Communion, anciens &
modernes, avoient travaillé sur ce ſujet.
Sur tout feu M. *Gariffoles* en a fait un af-
ſez gros livre, qu'il a intitulé, *De Chriſto*
Mediatore. Mais juſqu'à préſent, on
n'avoit rien vû dans nôtre langue ſur
cette matière, de ſi étendu, ni de ſi bien
médité, que ce que nous avons ici; puis
qu'on peut dire que c'est un parfaitement
beau Syſtème de Theologie, & d'une
Theologie également noble & facile,
qui, dégagée de ce que la Scholaſtique a
de hériffé & de rebutant, entre dans l'eſ-
prit d'une manière aifée & infiniment
agréable.

Cet Ouvrage ne porte en teſte aucune
Préface, qui en marque la diſpoſition &
le deſſein. On void ſeulement dans celle
qui

* C'eſt ce que les anciens Pères appel-
loient Θεολογείν Ἰησῶν.

des Lettres. Mai 1688. 515

qui est au devant du I. Tome, dont nous avons parlé dans nos Nouvelles du mois de Novembre dernier, que M. Claude le dicta autrefois pour l'instruction de M. son Fils. Il le commence par la Division qu'il en fait, & il considère cinq choses principales touchant J. C. I. Le Principe par lequel il est venu au monde. II. Les Dispositions, ou les Préparations, qui l'ont précédé. III. Sa Personne, & ses Natures. IV. Ses Offices, ou ses Charges. V. Ses deux Etats, l'un d'abaissement, l'autre d'exaltation. Il donne à chacune de ces choses un Livre particulier. Ainsi tout l'Ouvrage en comprend Cinq, mais qui sont d'une étendue différente selon l'abondance des matières qu'il y traite.

Dans le Premier Livre, qui regarde *le Principe par lequel J. C. est venu au monde*, après avoir montré la vanité de cette Question qu'on fait dans l'Ecole, sçavoir, si J. C. fust venu au monde encore qu'Adam n'eust pas peché. Il dit que le Principe de cette venue n'a pas esté ce Principe de la Nature, en vertu duquel tous les hommes y viennent, & qui est fondé sur cette parole du Créateur, *fructifiez & multipliez*: mais que c'a esté un Principe surnaturel, un *Principe de Franc-arbitre, & de liberté en Dieu*, qui pouvoit envoyer son Fils,

Z 5

ou

516 *Nouvelles de la République*

ou ne le pas envoier, sans qu'aucune nécessité l'obligeait à cela. Et afin que rien ne l'arreste dans l'établissement de cette première Vérité; il détruit ce que les ennemis de la *Satisfaction* de Jesus-Christ y opposent, & il fait voir que Dieu a pû envoyer son Fils au monde, & punir nos péchez en sa personne, sans blesser l'essence de sa Justice, qui demande seulement que le péché soit puni, & qui demeure toujours en son entier, encore qu'il le soit dans une autre personne que celle qui l'a commis. Il passe ensuite aux *Raisons* que le Pere Eternel a eues de nous envoyer son fils; Raisons qui ne sont pas prises de la Créature, puis qu'elle estoit dans la malédiction; mais qui sont prises du seul *bon plaisir* de Dieu, qui a voulu par ce moyen relever la gloire de sa Sagesse, de sa Puissance, & de sa Bonté, & porter les Vertus de l'homme, dans lesquelles son Image consiste, à un degré mille fois plus glorieux qu'il ne les lui avoit données dans l'état de son Innocence.

Après avoir ainsi posé en Dieu, *cette Volonté de Bon-Plaisir*, par laquelle il a esté porté à nous destiner son Fils, pour opérer nôtre Redemption; il prouve ensuite que l'Envoi de Jesus-Christ,

Chrilt, qui auparavant estoit *arbitraire*, est devenu *nécessaire*; sur la supposition de cette première Grace, & du Decret par lequel Dieu avoit résolu nôtre salut, puis qu'il n'y avoit point d'autre voye que celle-là pour l'exécuter. Là-dessus il répond aux Objections des *Sociniens*, qui prétendent que Dieu pouvoit nous sauver par le seul exercice de sa miséricorde, en nous pardonnant nos pechez sans satisfaction. Il passe de là, à la Question qu'on fait ordinairement sur ce sujet; *Si Dieu ne pouvoit pas sauver les hommes par d'autres moyens que par la mort de son Fils*. Mais comme cette Question lui paroist trop curieuse & même inutile, il en néglige l'examen, & il dit en un mot, qu'il nous doit suffire de sçavoir que c'est le seul moien que Dieu ait voulu employer pour rétablir son Alliance avec les hommes; sans qu'il soit besoin d'en aller chercher d'autres dans les profondeurs de sa Sagesse. Que cependant la Majesté & la Justice de Dieu exigeant pour le peché une réparation d'un prix infini; elle ne pouvoit estre faite que par une Personne d'une dignité infinie, & par conséquent par une Personne Divine. Or il montre qu'il n'y avoit que la seule Personne du Fils qui la pût faire, puis qu'il

518 *Nouvelles de la République*
elloit convenable que le Pere, comme
le premier en ordre, & le Souverain
Magistrat, reçust la satisfaction, & que
le S. Esprit l'appliquast aux hommes par
sa vertu toute puissante. Et c'est à ce su-
jet qu'il rapporte cette Maxime de l'E-
quité naturelle, que *la grandeur d'un ou-
trage se mesure par la grandeur de l'Objet*
*qui le reçoit, & qu'au contraire, la gran-
deur d'une Satisfaction se mesure par la*
dignité de la Personne qui la fait, & non
pas par la grandeur de celle qui la reçoit.

M. Claude ayant ainsi montré com-
ment l'Envoi de Jesus-Christ a esté &
arbitraire, & nécessaire, tout ensem-
ble ; fait voir ensuite que le Bon-plai-
sir de Dieu, sa Justice, & sa Sagesse, ne
sont pas les seuls principes de cet En-
voi, & qu'il faut encore l'attribuer à
son Amour pour les hommes. Mais
comme l'Ecriture pose expressément
que ce n'est qu'en Jesus-Christ que
Dieu nous aime ; ce qui semble mar-
quer que son amour pour nous n'est
qu'une suite de la venue de son Fils
dans le monde, & qu'il n'en peut estre
le principe ; il répond à cela en dis-
tinguant en Dieu trois différens degrés
d'amour. Le Premier est *un Amour*
de Bienveillance, qui est cette premiè-
re inclination que Dieu a pour se ren-
dre

de rendre *placable* envers le genre humain.
Le Second est *un Amour de Bénéfice-
cence*, par lequel il donne actuelle-
ment à quelques-uns des hommes la
Foi & la Sanctification. Le Troi-
sième est *un Amour de Complaisance*,
par lequel il aime & approuve les Fi-
dèles sanctifiez. Il dit donc, que ce
n'est, ni par *un Amour de Bénéfice-
cence*, ni par *un Amour de Complaisance*, que
Dieu nous a envoyé son Fils, puisque
l'un & l'autre le supposent déjà venu;
mais il rapporte uniquement l'Envoi
de Jesus Christ à ce premier degré d'a-
mour, à cet *Amour de Bienveillance*
que l'on conçoit en Dieu comme un
mouvement de compassion, par lequel
il a voulu nous rendre le salut possible
& se mettre en état de nous pouvoir
pardonner, en introduisant par l'Evan-
gile *ce nouveau Droit de Grace*, qu'on
peut regarder comme une planche a-
près nôtre naufrage. C'est ce premier
Amour, qu'il appelle *Grace Univer-
selle* (si connue par les Disputes qu'elle
a excitées dans nos jours,) parce qu'il
n'est pas restreint comme les deux au-
tres à un certain nombre de personnes
particulières, & qu'il s'étend généra-
lement à qui que ce soit des hommes
qui croira. De là M. Claude prend
occa-

520 *Nouvelles de la République*
occasion de dire que le juste Ordre, dans lequel on doit ranger les Décrets divins, consiste à bien placer ces Trois degrez d'amour. Qu'il faut mettre *l'Amour de Bienveillance* le prémier, & en faire dépendre l'Envoi de Jesus-Christ au monde? Qu'il faut mettre en second lieu *l'Amour de Bénéficence*, & en faire dépendre nôtre Election à la Foi: Et enfin qu'il faut mettre pour le dernier *l'Amour de Complaisance*, & en faire dépendre nôtre Justification actuelle & nôtre Salut. C'est-à dire qu'on doit concevoir les Décrets éternels de Dieu, dans le même ordre que les choses décrétées s'exécutent dans le temps. En quoi il s'éloigne du sentiment des *Particularistes*, soit *Hyperlapsaires*, comme il les appelle, soit *Infralapsaires*, pour suivre l'opinion de *Cameron* & des autres Theologiens de Sauniur. C'est ce qu'on peut reconnoistre, si l'on consulte M. de la Place dans sa *Défense touchant l'Ordre des Décrets*, & M. Testard autrefois Pasteur à Blois dans son *Traitté de la Nature & de la Grace*, dont on void ici à-peu près les mêmes hipothéses. Comme ce sentiment n'est pas universellement reçu dans les Eglises Reformées; M. Claude ne néglige rien pour en justifier l'orthodoxie.

II

Il l'établit par la Raison & par l'Ecriture. Il répond en même temps aux objections par lesquelles on prétend le combattre. Et pour ne laisser aucune difficulté, qu'il ne tâche d'éclaircir, il montre comment cette Première Grace, qui envoie Jesus-Christ au monde est *Universelle*, & *Particulière*, tout ensemble. Il dit qu'elle est *Universelle*, parce qu'elle n'exclut personne de la Foi, & que c'est un Acte de Miséricorde, qui regarde généralement & indifféremment tous les hommes dans la notion confuse d'hommes. Et qu'elle est *Particulière*, en ce qu'elle est déterminée dans son effet au seul ordre des Croïans. Il finit ce premier Livre par une autre Question, sçavoir, *Pourquoi la venue de Jesus Christ est attribuée à l'Envoi que le Père a fait de son Fils*, puis que le Fils est égal au Père; & il vuide cette difficulté en distinguant l'*Estat naturel* des Personnes Divines d'avec leur *Estat Oeconomique*. Dans leur *Estat naturel*, elles sont dans une parfaite égalité. Dans l'*Oeconomie*, elles ont pris volontairement des Charges inégales.

Les Principes de la Venue de Jesus-Christ étant ainsi établis; M. Claude traite dans son II. Livre des *Dispositions*, ou des *Preparations*, qui l'ont
l'ont

522 *Nouvelles de la République*
précédée; & il les réduit à six Articles.
Le *Premier* contient ce que Dieu a fait
par cette *Providence Générale*, qui con-
serve & qui gouverne le monde; c'est ce
qu'il appelle les *Dispositions communes à*
tous les hommes. Le *Second* comprend les
Oracles des Prophètes, qui prometto-
ient la venue du Messie. Le *Troisième*
regarde les *Types* qui l'ont représenté
sous la Nature & sous la Loi. Le *Qua-*
trième considère les *rigueurs* & la sé-
vérité de l'*Alliance Légale*. Le *Cin-*
quième enferme la foiblesse & le joug
des *Cérémonies Mosaiques*. Et le *Si-*
xième enfin est touchant la *Dispensa-*
tion de l'Esprit qui accompagnoit l'Oe-
conomie Légale.

Quant au *Premier* de ces Articles
qui regarde les *Dispositions communes*
à tous les hommes: M. Claude ren-
voie sur cela le Lecteur à son Traité
De la Justification, qui doit paroître
bien-tôt dans le IV. Tome de ses Oeu-
vres Posthumes; & il passe *aux Ora-*
cles, qu'il distingue en deux sortes;
les uns qui se rapportent *immediate-*
ment au Messie, les autres qui ne s'y
rapportent que *médiatement*, & par
l'entremise de quelque milieu. Il dit
aussi qu'on peut diviser les Oracles se-
lon la *matière* qu'ils contiennent; les
uns

ans regardans la Personne du Messie, les autres son premier Advenement avec ses circonstances; les autres enfin les Suites de cet Advenement, dont les principales ont esté la Réjection des Juifs, & la Vocation des Gentils. Il donne après cela quelques *Règles Générales* pour l'intelligence des Oracles; & il rapporte en particulier tous ceux qui sont contenus dans les livres Sacrez, depuis la *Génése* jusqu'à *Malachie* le dernier des *Prophéties*, & qui se trouvent au nombre de 84 dont il y en a 26. dans le Livre des *Psaumes*, & 24. dans *Esaie*, sans compter le *Cantique des Cantiques*, qu'il met tout entier entre les Oracles. M. Claude donne sur tout cela des explications d'autant plus belles & plus estimables, qu'elles sont claires & naturelles, & qui facilitent extrêmement l'intelligence de ce qu'il y a dans l'Ecriture de plus obscur & de plus enveloppé.

Des Oracles il vient à l'examen *des Types*, qu'il considère premièrement en général, & puis en particulier. Il comprend ses *Considérations Générales* dans ces quatre Questions. 1. S'il y a des Types, ainsi proprement dits, par l'institution de la Sagesse divine 2. Si les Anciens Fidèles sous le Vieux
Tef-

524 *Nouvelles de la République*

Testament en ont eu quelque connoissance. 3. Si ces Figures anciennes sont encore aujourd'hui de nôtre usage. 4. S'il y en a eu quelque-unes de ce genre là dans l'œuvre de la Création. Il résout ces Questions avec sa justesse & sa solidité ordinaire, & il joint à cela quelques *Règles* pour le juste usage des Types; ensuite de quoi il descend à la considération des Types en *particulier*, & il en trouve dans toutes les Trois Oeconomies de Dieu, dans la Nature, dans la Loi, & dans la Grace.

Dans le *Quatrième* Article, M. Claude parle de la *Sévérité de l'Alliance Légale*; & il la regarde, comme une des plus importantes *Préparations*, dont Dieu se soit servi pour mettre les hommes en état de recevoir Jesus-Christ. Dans cette vuë il donne d'abord une *Idée générale* de toute cette ancienne Oeconomie qu'on appelle *la Loi*, & il y considère ces quatre choses. 1. La Loi Morale. 2. La Loi Cérémonielle. 3. La Loi Politique. 4. La Manifestation salutaire de la Miséricorde de Dieu par le Messie, c'est-à-dire, les Promesses de Salut, que Dieu faisoit aux Israélites. Mais comme ces Promesses appartiennent proprement à l'Alliance Evangelique, & qu'elles ne sont pas de son

son sujet présent ; il n'en dit ici qu'un mot , & il s'attache uniquement aux choses qui servoient de *Disposition* pour conduire à Jesus-Christ. Il considère donc l'Alliance Légale sous deux égards , ou *absolûment* en elle même , ou *relativement*. A considérer cette Alliance d'une manière absoluë , il dit qu'elle eust esté indigne de Dieu , qui ne pouvoit sagement exiger des hommes une obéissance , dont il connoissoit qu'ils estoient incapables , ni se satisfaire d'un Culte , qui n'avoit aucune proportion , ni avec l'excellence de sa Divinité , ni même avec celle de la Nature humaine , s'il n'eust porté sa vuë plus loin , & s'il ne l'eust établie par rélation à l'Evangile , pour estre , comme parle S. Paul , un *Pédagogue pour nous amener à Jesus-Christ*. C'est ce que la Loi fait , 1. Par les sévéritez de la Justice qu'elle met devant les yeux de l'homme pecheur. 2. Par la foiblesse & le joug des Cérémonies. Et 3. Par l'Esprit de Servitude. M. Claude traite de ce qui regarde la première de ces choses , je veux dire les *Sévéritez de la Justice divine* , dans ce *Quatrième Article des Préparations* à la venue de Jesus-Christ.

Le *Cinquième* comprend la foiblesse & le joug des Cérémonies. Elles dispo-
soient

526 *Nouvelles de la République*
soient les hommes à l'Evangile, 1. Par
voie de *Signe* & de *Figure*, car elles estoient
les ombres des choses à venir. 2. Par
voie de *Raisonnement*, puis qu'elles estoient
si peu dignes de Dieu, qu'il estoit aisé
de juger qu'il falloit que la Religion
consistât en des choses plus solides & plus
réelles. Et 3. Par voye de *Sentiment*, en-
tant qu'elles estoient un joug dur & pe-
sant, sous lequel il estoit impossible que
les hommes ne soupirassent après une
heureuse délivrance.

Mais comme ces Objets extérieurs
ne pouvoient avoir aucun effet, si
Dieu ne les eust accompagnez de quel-
que illumination intérieure, & d'une
certaine mesure de son Esprit, que S.
Paul appelle l'*Esprit de Servitude*; M.
Claude met enfin, dans un *Sixième Ar-*
ticle, cet *Esprit de la Loy* au rang
des *Moyens*, par lesquels les hommes
ont esté disposez à recevoir Jesus-
Christ. Pour le justifier, il en exa-
mine, 1. *Le Principe*, qui ne pouvoit
estre la Loi elle-même, puis que la
Loi supposant l'homme dans son inté-
grité naturelle, ne devoit lui commu-
niquer aucun secours pour observer ses
préceptes. 2. *L'Efficace*, qui consis-
toit principalement à faire connoître
aux pécheurs *les Droits de Dieu*, &
les

des Lettres. Mai 1688. 527

es peines terribles que les hommes s'effoient attirées par leurs crimes. A quoi il joûte 3. *L'Opposition* & la difference qu'il y a entre cet Esprit *Légal*, & l'Esprit de *l'Evangile*, qui est un Esprit d'*Adoption*; Opposition qui paroist principalement en ce que celui-là n'excitoit dans l'homme, à cause de sa *corruption*, que des mouvemens de crainte pour les maux, ou d'espérance pour les biens, sans avoir égard proprement à Dieu & à sa Sainteté; au lieu que celui-ci donne à ceux qu'il inspire des sentimens plus élevez, puis qu'il sont formez par un véritable amour de Dieu, & par l'estime qu'ils ont pour la Vertu, qui est son Image.

Nous nous sommes un peu étendus sur ces deux premiers Livres, parce que les choses qu'ils contiennent, nous ont paru importantes, & que difficilement pourroit-on les trouver traitées ailleurs avec autant de clarté & de méthode, & pour dire plus, avec autant de délicatesse & d'habileté qu'elles le sont ici. Nous passerons, s'il est possible, un peu plus légèrement sur les Livres suivans.

M. Claude parle, dans le III. de la *Personne* & des *Natures* de *Jesus-Christ*. Il renferme ce qu'il dit de sa Personne dans ces Six Questions. I. La

528 *Nouvelles de la République*
La Première, Ce que c'est qu'une Per-
sonne? Il définit ce terme, comme il est
ordinairement défini dans l'Ecole; &
il explique en même temps cette Défi-
nition. Il touche aussi en passant une
Question, qui se fait d'ordinaire en Me-
taphysique; Si ce qu'on appelle *Perso-*
nalité est quelque chose de positif, ou si
c'est simplement une *négation*? & cela
lui sert à faire voir la différence qu'il y a
entre les Personnes divines, & les Per-
sonnes créées. M. Claude dit en deux
mots sur ce sujet tout ce qui se peut dire
de plus solide. Mais quoiqu'il le fasse
avec cette netteté & cette pénétration
qui ne l'abandonnent jamais; cependant
comme la matière est un peu épineuse,
& qu'il a été impossible de l'affranchir
absolûment des termes des Scholasti-
ques, il y a de l'apparence que cet en-
droit de son Livre ne fera pas celui qui
plaira le plus à ceux qui n'ont jamais été
sur les bancs.

II. Il demande en second lieu, *Si*
Jesus-Christ avant son Incarnation estoit
une Personne véritablement subsistante?
Il répond qu'oui, & il le prouve invin-
ciblement contre les *Samosateniens*, les
Photiniens, & les *Sociniens* qui l'ont
nié. Là dessus il allégué un fort grand
nombre de Passages de l'Ecriture, mais
sur

sur lesquels il ne donne que de courtes explications; parce, dit-il, qu'ils sont expliqués d'une manière plus étendue, dans les Livres de nos Docteurs, particulièrement dans *Zanchius*, & dans *M. de la Place*.

III. Sur la Troisième Question, *Si Jesus-Christ est une Personne véritablement divine*, il nous renvoie encore à ceux qui l'ont traitée; entre lesquels il n'oublie pas *Bellarmin*. Sur tout il veut qu'on consulte *M. Cappel* dans ses *Thèses de Deo Uno & Trino*; & *M. de la Place* dans ses *Disputes* contre les *Sociniens*. A quoi nous ajoûterons qu'on peut aussi lire avec fruit ce que le sçavant *Hoornbeck* a écrit contre ces *Hérétiques*. Cependant *M. Claude* n'abandonne pas si absolument le champ de cette Dispute à ceux qui y sont entrez avant lui, qu'il ne veuille bien y entrer avec eux. Mais comme il a déjà porté de rudes coups aux ennemis de la Divinité de *Jesus-Christ* dans l'examen de la Question précédente; il se contente dans celle-ci de les desarmer par les réponses accablantes qu'il donne aux plus forts de leurs argumens, & de leur ôter par là les vaines échapatoires dans lesquelles ils s'efforcent de sauver leur *Hérésie*.

IV. Dans la Quatrième Question, il
dispu-

530 *Nouvelles de la République*
dispute contre les *Nestoriens*, qui éta-
blissoient deux Personnes dans un seul
& même Christ; & il les presse vivement
par ce Texte du I. Chap de S. Jean, *La*
Parole a esté faite Chair. V. Il examine
dans la Cinquième, *Si l'Incarnation n'a*
pas fait en Jesus-Christ une autre Person-
ne, différente de celle qui existoit anpa-
ravant; & il prouve que non, parce
que le Verbe éternel, avant qu'il s'in-
carnast, estoit déjà une Personne sub-
sistante & complete en elle-même, que
l'Incarnation n'a pas détruite. VI. Enfin
il montre dans la sixième Question, que
Jesus Christ est adorable, non seule-
ment *en qualité de Médiateur*, mais
qu'il l'est encore, *considéré simplement*
en sa Personne, par abstraction de sa
Charge; puis que la gloire dans laquelle
il est entré par son Exaltation, est la mé-
me gloire dont il jouissoit dans le sein
du Pere, avant même que le monde
fust fait.

Dans la *Seconde Partie* de ce Troisième
Livre, M. Claude considère, 1.
Les deux Natures de Jesus Christ préci-
sément en elles mêmes. 2. Il les consi-
dère dans le moment de leur Union. 3.
Il les considère enfin après leur Union.
Il prouve cette *Duplicité de Nature*, 1.
Par les *Oracles* de l'Ecriture Sainte, où
la

des Lettres. Mai 1688. 531

la Divinité & l'Humanité de Jesus Christ sont marquées fort distinctement. 2 Par les *actions miraculeuses* de ce divin Sauveur, & par les plus notables accidens de son Oeconomie, qui ont fait connoître d'une manière bien sensible cette grande Vérité d'un *Homme-Dieu* dans une mesme Personne. Il fait voir la *Nécessité* de ce Mystère, & il indique la manière dont on doit le défendre contre les Hérétiques, qui l'ont attaqué, soit du costé de la Nature divine, soit du costé de la Nature humaine.

A l'égard de l'*Union des deux Natures*, M. Claude, pour faire voir en quoi elle consiste, la met d'abord en opposition avec toutes les Unions différentes qu'il peut y avoir dans le monde; après quoi il conclut que l'*Union Hypostatique* n'est rien de semblable, puis que c'est une *Assomption* volontaire, & une *Adoption*, que la Personne éternelle du Verbe a faite de la Nature Humaine, pour lui estre désormais personnelle. Mais il fait précéder cette doctrine d'une remarque de Critique, qui est sans doute d'un grand usage pour ne se pas équivoquer dans la lecture des Auteurs Ecclesiastiques c'est que les termes d'*Union* &

Aa

d'U-

532 *Nouvelles de la République*
d'Unité ont aujourd'hui un sens tout
contraire à celui qu'ils ont dans les écrits
des Anciens, où l'un est souvent mis
pour l'autre, car ils disoient, *l'Unité*
des Natures, & *l'Union de la Personne*,
Unitas Naturarum & *Unio Personæ*, au
lieu que nous disons au contraire,
l'Unité de la Personne, & *l'Union des*
Natures.

Cela ainsi établi, M. Claude con-
sidere les deux Natures de Jesus-Christ
après leur Union. Et afin qu'on ne pren-
ne pas de fausses suites de cette Union
pour les véritables; il combat d'abord
les Erreurs des *Entychiens*, & des *Ubi-*
quitaires: & il prouve, contre les pré-
miers, *Que les deux Natures de Jesus-*
Christ n'ont pas esté confonduës ensem-
ble; & contre les autres, *Que les Pro-*
priétez divines, celle par exemple de
pouvoir estre par tout, n'ont pû estre
communiquées à la Nature Humaine.
Après quoi il montre que les principa-
les suites de l'incarnation du Fils de
Dieu, ont esté la Sanctification par-
faite de cette Nature Humaine, les
Dons excellens qui lui ont esté com-
muniquez, la participation qu'elle a
eue au Culte religieux des Créatures,
& enfin l'éternelle durée de cette U-
nion, suivant cet axiome de Théolo-
gie,

gie, *Quod semel Verbum assumpsit nunquam dimittit.* M. Claude ajoute à ces Doctrines, les Usages qu'on en peut tirer, soit dans la méditation qu'on en peut faire pour soi-même, soit dans la Prédication.

Dans son IV. Livre il traite amplement des Offices, ou des Charges de *Jesus-Christ*. Premièrement il parle en général de sa Charge de Médiateur; & puis il passe à la considération particulière de sa Prophétie, de son Sacerdoce, & de son Règne. Pour ce qui regarde la Charge de Médiateur, il examine les Noms, par lesquels l'Ecriture Sainte l'exprime, comme sont, par exemple, ceux de *Semence de la Femme*, d'*Adam Céleste*, de *Rédempteur*, de *Sauveur*, de *Jesus*, d'*Emanuel*, &c.

2. Il montre dans quel sens ce terme de *Médiateur* doit estre pris quand on l'applique à *Jesus-Christ*. Après quoi venant à la chose même, il n'oublie pas à remarquer que l'Alliance de la Nature n'avoit nul besoin de Médiateur; & que celui que la Loi a eu, n'a esté qu'un Médiateur de simple Communication; au lieu que *Jesus-Christ* est un Médiateur de Réconciliation. Il examine ensuite avec étendue, & d'une manière digne de son sçavoir & de son génie;

534 *Nouvelles de la République*

Quels sont les *Actes* de la Médiation de Jésus Christ, la *Nécessité* où nous ellions d'avoir un Médiateur, les *Qualitez* qui devoient estre en sa Personne, & l'*Establisement* de Jésus Christ dans cette Charge. Voilà ce qui regarde en général la Charge de Médiateur.

Mais comme cette Charge se distingue, en particulier, en trois autres, sçavoir en celle de *Prophète*, de *Sacrificateur*, & de *Roy* : M. Claude considère ces trois charges, premièrement toutes ensemble, & puis chacune à part. Au premier égard, il montre comment elles répondent aux *trois Maux*, auxquels les hommes estoient exposez, qui sont l'*ignorance*, la *Malediction*, & la *Misère*; & aux *trois Degrez* nécessaires pour la plénitude de nôtre *Salut*, c'est à dire, son *Acquisition*, à sa *Manifestation*, & à son actuelle *Application*. Il montre en mesme temps que c'est d'elles que naissent toutes les Vertus Chrétiennes, & que ce sont les *seules grandes Dignitez* qui se peuvent trouver dans l'*Eglise*. Enfin il donne à chacune le rang qu'elles doivent avoir, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de l'intention de Dieu, soit dans l'ordre de l'exécution.

Après

Après ces Réflexions sur les *Charges* de Jésus-Christ, considérées dans une notion commune; M. Claude traite de chacune d'elles en particulier. Il commence par la *prophétie*, & il dit qu'elle peut estre considérée, ou *en elle même*, c'est à-dire, entant que c'est la révélation que J. Christ nous a faite des *Mystères* du Roiaume des Cieux; ou *par égard à la Personne du Sauveur du monde*, entant que c'est une de ses *Charges*. Dans cette première vue, il considère la *Prophétie* de Jésus-Christ, selon les *Noms*, ou les titres, qui lui sont donnez dans l'*Ecriture*, comme lors qu'elle y est appelée une *Révélation*, une *Doctrine*, une *Sapience*, &c. Il la considère aussi par rapport aux *Choses* qu'elle nous déclare; Par comparaison à la *Révélation* de la *Nature*, & à la *Révélation* de la *Loi*; Par égard à ses d'égrez, à son étendue, aux temps qui l'ont suivi, ou qui la suivront jusqu'au Jugement dernier; & enfin par égard, ou par comparaison, à la grande *Révélation* qui sera faite au dernier jour. On ne sçauroit dire combien M. Claude a de grandes vues sur toutes ces choses, & combien il faut qu'il les ait meurement méditées, pour les avoir mises dans le beau jour & dans l'ordre où nous les voyons ici.

536 *Nouvelles de la République*
ne, & il en fait voir la Dignité, la Pro-
portion qu'elle a avec la gloire de Mé-
diateur, la Nécessité que nous avons
d'avoir un tel Prophète, l'Installation
de Jesus-Christ en cette Charge, & en-
fin les avantages qu'elle a par dessus
celle des Prophètes, des Apôtres, des
Evangelistes, & des autres Pasteurs or-
dinares.

Ici finit le *Premier Tome* de ce Trait-
té, selon le partage que l'Imprimeur en
a fait. Il faudroit maintenant passer au
Sécond. Mais comme nous nous apper-
cevons que nôtre Extrait grossit sous la
plume, au delà de nôtre dessein; & que
l'abondance & la richesse de la matière
nous jette malgré nous dans une lon-
gueur, que nous voudrions éviter,
nous ne trouvons rien de plus à propos
que d'interrompre ici nôtre ouvrage,
& de nous borner présentement au Pré-
mier Volume, en remettant de donner
le Précis de l'autre dans le Mois pro-
chain.

ARTICLE V.

DEFENSE DE L'APOLOGIE
pour les Pasteurs de France, contre
le

des Lettres, Mai 1688. 537
le Livre intitulé, *Sentimens desin-
téressez sur la Retraite des Pasteurs*,
&c. A Francfort, chez Jean Cor-
neille, 1688. in 12. Pagg. 510.

Q Uand l'Autheur du Livre des
Sentimens desintereſſez, n'auroit
pas écrit exprés pour refuter un autre
Livre ; & quand il auroit esté le pré-
mier qui auroit écrit sur cette matière,
sans qu'aucun autre y fust encore per-
sonnellement engagé ; il auroit esté dif-
ficile que son Ouvrage fust demeuré
long-temps sans réponse. Trop d'ha-
biles gens y sont attaquez par l'endroit
le plus sensible, pour pourvoir garder
le silence : & il n'y avoit guéres d'appar-
ence qu'ils passassent ainsi condamna-
tion, sur le simple sentiment d'un Par-
ticulier, qui quoiqu'il püst dire, leur
sembloit bien moins agir comme Juge
que comme Partie ; & qu'ils ne se mis-
sent pas du moins en devoir de se justi-
fier. Mais le sçavant Autheur qui pu-
blia, il y a un peu plus d'un an, *l'His-
toire & l'Apologie de la Retraite des
Pasteurs*, les a relevez de cette peine.
Comme c'estoit à son Ouvrage qu'en
vouloit celui des *Sentimens desintereſ-
sez* ; ce Livre ne parut pas plustost qu'il
s'engagea solennellement à le refuter.

Aa 4

On

On donna mesme dès lors au Public le Plan de la réponse, qui fut inséré dans les Nouvelles du mois de Janvier & les Parties intéressées, qui virent bien que leur cause ne pouvoit tomber entre des mains plus habiles ni plus affectionnées que les siennes, crurent qu'on n'avoit qu'à le laisser faire. En effet il n'a point tardé à mettre au jour cette Défense, dans laquelle il n'a rien oublié de ce qui pouvoit servir à justifier les Pasteurs de France contre les subtils raisonnemens d'un tres-habile Accusateur

Dans une fort-belle Préface, qu'on trouve à la teste du Livre, il a soin d'abord de montrer avec adresse, & la source & l'injustice des Préjugés, qu'on peut avoir pris en faveur de son Adversaire. Après quoi il explique les raisons qui l'ont obligé de publier cet Écrit. Il déclare ensuite que si, parmi les accusez, il y en a quelques-uns qui se jagent eux-mêmes coupables, ne n'est pas de ceux qui sont dans ce cas qu'il a entrepris la défense. Et sur la fin il prie ses Lecteurs de bien prendre garde qu'il a soigneusement distingué entre la *Retraite* des Pasteurs & leur *Retour*: De sorte que n'ayant rien presentement à dire sur la
Quel-

Question du Retour, il s'est borné uniquement à ce qui regarde la Retraite. Pour ce qui est du Corps de son Livre, il le commence par une espèce d'Avertissement, où parmi les Réflexions qu'il fait sur le procédé de son Adversaire, il rend conte de la manière, dont il s'engage à lui répondre; il marque l'esprit, le dessein, & le but de son Ouvrage; & pour en donner une idée générale, il en fait une division en *Sept Parties*, qui est la même au fond que celle qu'on a vuë dans le Plan, hormis qu'elle est peut-être un peu plus particularisée & plus étendue. Cela fait, il entre en matière, & commence sa Défense par des *Considérations Générales*.

Quoique cet Auteur n'ait pas jugé à propos de mettre son nom, ni à cet Ouvrage, ni à celui qu'il y défend; il ne laisse pas de trouver mauvais que son Adversaire ait caché le sien, & qu'il ait pris toutes les précautions imaginables pour s'envelopper d'un nuage impénétrable. Outre que ce procédé est un peu suspect, il ne semble pas qu'il s'ice bien à ceux qui prétendent obliger les autres à braver hardiment les plus grands périls; ni qu'on soit en droit de ré-

moigner de la crainte, lors qu'on est en sûreté, en même temps qu'on accuse de timidité des Pasteurs, qui n'ont pas esté à l'épreuve des Gibets & des Galères. Après tout, porter contre un tres-grand nombre d'honnêtes gens des accusations atroces, & qui ne scauroient estre véritables, sans les exposer à l'horreur publique, & cependant se cacher, & au Public, & à ceux qu'on blesse si sensiblement; c'est, à son avis, ce qui ne peut estre excusé devant des Juges équitables. Pour ce qui regarde l'Autheur de l'Apologie, on prétend qu'il n'en est pas de même de lui. Car outre qu'il a pû taire son nom, par une crainte légitime & qu'il n'y a pas lieu de lui reprocher; puis qu'il ne s'est jamais mis dans l'esprit de prouver que les Pasteurs ne doivent rien craindre: Il y a ceci de plus qu'il n'a attaqué l'honneur de personne, au contraire il a défendu celui de plusieurs affligés. Enfin il ne s'est point si bien caché qu'il n'ait esté assez facile de le reconnoître, & que l'Autheur *des Sentimens* n'ait lui-même cru, comme plusieurs autres, qu'il le connoissoit parfaitement.

Cependant, quelque inconnuë que lui soit la Personne de son Adversaire;

faire ; comme il croit voir dans son ouvrage des traits qui le caractérisent , il dit fort-librement ce qu'il en pense. C'est , selon lui , un de ces „ Esprits , qui aiment à outrer les „ choses , & particulièrement les de- „ voirs d'autrui. D'ailleurs , quelque „ desintéressé qu'il affecte de paroître , on prétend qu'il fait voir par son procédé , & par le tour même „ qu'il a donné à son Ouvrage , que son desintéressement n'est qu'une „ chimère ; & que quelque passion , „ ou quelque raison d'intérêt , qui „ paroîtroit à découvert s'il levoit le „ voile qui le cache , l'oblige à prendre le parti qu'il prend dans l'affaire dont il s'agit. Au reste , il l'accuse de n'avoir pas compris , ou d'avoir fait semblant de ne pas comprendre le véritable état de la Question , qui se réduit uniquement à sçavoir , Si le gros & le général des Pasteurs s'est trouvé dans des circonstances , qui justifient leur retraite ? Et non pas , S'il n'y a point eu quelques Pasteurs en particulier , qui n'ayent pas fait leur devoir , & de qui la retraite puisse estre blasmée , par le défaut des circonstances nécessaires pour la rendre légitime ? Il lui reproche

542 *Nouvelles de la République*
aussi assez vivement de lui avoir im-
puté, avec peu de bonne foi, des
Sentimens qu'il n'avoit pas, & qui
ne peuvent estre regardez que com-
me également odieux & absurdes.
Cependant comme les *Motifs*, que
l'Authéur des *Sentimens* assure avoir
eus pour publier son Ouvrage, ne
peuvent gueres subsister que sur ces
imputations; Nostre Authéur pré-
tend que tout ce que son Adversaire
en dit n'est qu'une illusion toute pu-
re. Il croit bien plustost que le véri-
table motif, qui l'a porté à écrire, a
esté une secréte animosité contre les
Pasteurs, à qui il intente une accu-
sation si odieuse, laquelle il exagge-
encore par les termes les plus torts
que la passion lui puisse fournir; pen-
dant que d'ailleurs il leur fait mille
protestations de respect & de tendres-
se. Enfin il le taxe de n'avoir écrit
que dans la vue d'écrire & de con-
tredire, sans s'estre fait de plan cer-
tain: Celui qu'il a mis à la teste
de son Ouvrage, n'ayant apparem-
ment esté formé qu'après coup, &
lors que le Livre qu'il précède, avoit
déjà reçu la dernière main.

Aprés ces *Réflexions Générales*, qui
font la I. Partie de ce Livre; on
passe,

passé, dans la I I, aux *Additions*,
que l'Adversaire Anonyme prétend
avoir faites à l'*Apologie*. Notre
Auteur lui soutient qu'entr'au-
tres il n'a pas eu raison de don-
ner ce nom à ce qu'il a dit touchant
les Pasteurs, que la Politique des Je-
suites s'efforça de détacher des inté-
rets de leurs Eglises, en leur pro-
mettant de les indemniser. Car enfin
la même remarque se trouve faite
dans l'*Apologie*. Il fait diverses ré-
flexions sur d'autres *Additions*, qu'u-
ne généralité trop vague dans les Faits,
& trop peu de particularitez & de
circonstances, rendent inutiles. Il
trouve peu d'apparence à croire que
la première Mission des Troupes dans
le Poitou, soit venue d'un dessein for-
mé de la Cour, plutôt que d'une oc-
casion imprévue; & il soutient que
c'est faire une fort grande injustice à
M. De Marillac, que de lui ravir la
gloire de l'Institution de l'Ordre des
Soldats-Convertisseurs. Il ne goute
guères davantage ce qu'on dit des é-
gards de la Cour de France pour cel-
le d'Angleterre, en ce qui concerne
la Révocation de l'Edit de Nantes :
ni ce qu'on ajoute de ses soins pour
cacher aux Etats Protestans le trait-
te.

544 *Nouvelles de la République*
tement fait aux Réformez. Il dit
qu'à l'égard & de l'un & de l'autre
article, on fait la chose assurément
beaucoup plus grande qu'elle n'est:
Et, à son avis, on s'elloit d'autant
moins empressé pour empescher que
ceux qu'on persécutoit ne trouvaissent
des aziles chez les Errangers, qu'on
ne s'imaginait pas qu'il dult y en a-
voir beaucoup, qui osassent braver le
péril où il falloit s'exposer pour for-
tir, & qui voulussent préférer leur
Religion à tout ce qu'ils avoient de
plus cher au monde. En un mot,
examinant toutes ces *Additions*, une
par une; il soutient qu'elles sont tou-
tes, ou mal fondées, ou inutiles, ou
mal à propos ainsi appellées, puis-
qu'elles ne contiennent rien que l'A-
pologie n'eust déjà dit suffisam-
ment.

Jusqu'ici ce n'ont esté, entre nô-
tre Autheur & celui des *Sentimens*
desintéressez, que de légères escar-
mouches. Toute la *Prémère* & la
Seconde Partie y a esté employée.
Mais dans la III où nous allons en-
trer, on commence à en venir aux
mains tout de bon. Ici donc, après
de fort-belles réflexions sur l'injustice
de l'Amour propre, qui prétend tou-
jours

des Lettres. Mai 1688. 545

jours excuser ses fautes par celles d'autrui ; On parle de *la Lettre des Captifs de France*, refutée dans l'Apologie ; & l'on soutient qu'on a eu raison de dire que rien n'est plus mal tourné que cet Ecrit, & que l'Auteur lui a donné une forme qui le décrédite. On passe de là à la matière *des Préjugés*. L'Auteur *des Sentimens* avoit attaqué ceux que nôtre Auteur avoit employez dès le commencement de l'Apologie. Il en avoit même blasimé la Méthode, *comme fort suspecte, & fort sujette à faire tomber dans l'erreur*. Nôtre Auteur répond à cela, en distinguant *les Préjugés*, dont il y a de deux sortes. Les uns, qu'il appelle *des Préjugés d'Opinion*, sont des Opinions reçues sans examen & sans fondement. Les autres, qu'il nomme *des Préjugés de Raisonnement*, sont de certains Argumens généraux, qui naissent de la première vuë des choses en question, mais qui ne laissent pas d'être tirez de la considération de la chose même. Il avoue que les premiers sont de grands obstacles à la recherche de la Verité : mais il soutient qu'on ne peut raisonnablement condamner les derniers, & que
l'a-

546 *Nouvelles de la République*

l'abus qu'on prétend qui s'en fasse quelquefois, n'empêche pas qu'on n'en puisse faire un usage fort légitime. Il ajoute même qu'il est des rencontres, où il y a une nécessité absolue de s'en servir; comme lors qu'on a à desabuzer des esprits préoccupés, qui ne sont pas encore en état de faire attention aux raisons tirées du fonds de la matière. Pour les disposer à sortir de la prévention où ils sont, il faut opposer Préjugé à Préjugé, & suspendre leur jugement par quelque argument général, qui frappe leur esprit, & obtienne d'eux qu'ils examinent de nouveau, pour juger plus meurement, après avoir balancé les raisons contraires. C'est ce qui fait que les Préjugés doivent marcher avant les raisons, & que prétendre, comme fait l'Auteur des *Sentimens desintéressez*, qu'ils ne doivent venir qu'après, c'est justement vouloir qu'on ne les employe que quand ils sont inutiles. On conclut donc qu'on a eu raison de s'en être servi d'abord dans l'Apologie.

Après cela on vient au détail de chacun de ces Préjugés, dont le *Premier* est pris de l'accueil que les Pasteurs ont reçu des Etrangers. Le *Se-*
cond

ond est tiré de l'exemple des anciens Fidèles, qui bien loin d'accuser les Pasteurs qui les avoient quittez, se sont déclarez pour eux contre leurs Accusateurs. Et le *Troisième* est fondé sur le témoignage que les Confesseurs, & les Martirs ont rendu aux Pasteurs, depuis leur Retraite.

L'Auteur défend tres-habilement ces trois Préjugés contre toutes les Objections de son Adversaire. Après quoi venant au *Fait*, il montre par une Description de l'état des choses, lors de la révocation de l'Edit, & de la retraite des Pasteurs de France, qu'il n'étoit ni utile, ni nécessaire, ni même *possible*, qu'ils demeurassent dans le Roiaume, & qu'à comparer les effets de leur Présence avec ceux de leur Retraite, on ne peut nier que celle-ci n'ait été plus avantageuse à leurs Troupeaux. Ainsi il conclut que les Troupeaux n'ont point de sujet de se plaindre que les Pasteurs les aient abandonnez dans le temps qu'ils leur étoient les plus nécessaires; puisque quelque chose que l'Auteur des *Sentimens* ait pû dire de ces Capitaines, qui au lieu d'animer leurs Soldats; par leur présence, & par leurs exemples, ont esté les premiers à jetter
les

548 *Nouvelles de la République*
les armes, & à crier *saue qui peut*;
il faut reconnoître que les Pasteurs
se sont retirez, non dans le moment
fatal d'une bataille décisive, com-
me cet Auteur le prétend, mais
bien dans celui d'une déroute géné-
rale, après un combat de plusieurs
années, lorsqu'ils ont vû leurs Trou-
pes défaites, la plu-part subissant le joug
& recevant la Loi du Vainqueur, les
autres traittans avec lui, malgré leurs
Officiers, & en leur présence; tous re-
fusans de prendre les armes, & plu-
sieurs plians bagage & songeans à leur
retraite, sans en avertir leurs Chefs.
Qu'en un mot les Pasteurs ne sont sortis
que lors qu'on ne les écouloit plus, &
qu'on ne leur laissoit plus de lieu de
donner de bons Exemples.

Il entre dans la IV. Partie, en se
plaignant de la rigueur de l'Auteur
des Sentimens, qui n'a pû souffrir
qu'on ait excusé dans l'Apologie les
Fidèles de France, qui estant fort ré-
solus de demeurer fermes, ne vou-
loient pas pourtant se charger de la pré-
sence d'un Pasteur. On suppose que ce
Pasteur ne leur estoit point neces-
saire, puis qu'ils estoient déjà prests
& déterminez aux souffrances, &
qu'un Pasteur chez eux n'auroit pû
ser-

des Lettres. Avril 1688. 549

servir qu'à donner un prétexte aux
Persécuteurs de traiter des Confes-
seurs comme des Rebelles, & d'obf-
curcir la gloire de leur Foi par des
imputations spécieuses. Or qui ne
voit que quand on le peut on est obligé
d'éviter ce qui peut donner couleur à
la calomnie? Après ce léger demeslé,
on vient au fond de la Question, où
il s'agit d'examiner en général, si
les Pasteurs peuvent fuir quelque-
fois, & quels ont esté là-dessus les
sentimens de *Tertullien*, de *S. Atha-
nase*, & de *S. Augustin*, trois anciens
Docteurs de l'Eglise, qui ont traité
de la *Persécution*, & qui sont regar-
dez comme trois Chefs de Parti
dans cette dispute. Notre Auteur
prétend que, quelque mine que l'on
fasse, on lui abandonne *Tertullien*.
Le combat est plus rude sur *S. Atha-
nase*. Mais on prétend faire voir que
les Pasteurs de France, lors de leur
retraite, estoient dans des circon-
stances bien plus fâcheuses que cet
Evêque, & qu'il n'y a point de jus-
tesse, ni de sincérité, dans le Paralle-
le que l'Auteur *des Sentimens* fait
de lui & d'eux. On entre là-dessus
dans une discussion particuliere des
Réflexions de cet Auteur sur cet en-
droit

550 *Nouvelles de la République*
droit de l'Apologie ; & après l'avoir
relevé sur tout , on lui soutient que ,
selon l'idée qu'il nous donne de la
fuite , & à exiger tout ce qu'il exi-
ge pour l'autorizer , à peine le trou-
vera-t-il qu'il y en ait jamais eu qui
puisse passer pour entièrement légitime.
Cependant , comme il seroit dif-
ficile de nier que celle de *S Pierre* ,
après sa sortie de la prison , ne l'eust
esté ; il semble qu'il en faille conclu-
re que celle des Pasteurs le doit estre
aussi. En effet on prouve qu'en gé-
néral , lors que *Dieu présente à quel-
qu'un des voyes claires & certaines* ,
pour éviter un malheur extrême , il
lui dit d'une manière assez forte qu'il
lui est permis de les prendre. C'est ce
qu'on avoit avancé dans l'Apolo-
gie , & que l'on défend ici par cette
raison. Que la Providence ne pré-
sente pas Dieu seulement à l'hom-
me sous l'idée de *Directeur* & d'Ar-
bitre des événemens , mais sur tout
sous l'idée de *Conservateur* , qui met
le remède auprès du mal , & le se-
cours auprès de l'épreuve ; si les
choses se rencontrent dans de tel-
les circonstances , qu'en même temps
que la Providence nous fait voir le
danger d'un costé , elle nous présente
le

moien d'échapper de l'autre, il est naturel de conclure, en consultant cette idée de *Dieu Conservateur*, que la Providence veut que l'on se sauve, puis qu'il repugne à l'idée de *Conservateur* de vouloir que l'on périsse, quand on peut ne périr point. Il n'y a qu'une seule *Exception* à cette Règle, sçavoir quand une Révélation expresse de la volonté de Dieu ne nous permet pas de consulter cette idée, comme lors que le remède qui paroît est de l'ordre des choses dont l'usage est absolument défendu. Car alors il faut préférer le danger à la débâcle qui se présente. Enfin on en revient à *Saint Augustin*, & l'on rétablit toutes les Considérations que l'Apologie avoit faites sur ce Père. On répond à tout ce que l'Auteur des *Sentimens* a dit à l'encontre; & on lui fait voir que tous ses efforts n'empêcheroient pas qu'on ne pût encore contester ce Docteur pour soi, au moins en ce qui regarde la thèse Generale. Car au reste l'on n'a garde d'approuver toutes ses Maximes, dans une manière qui semble avoir esté son écueil. Par exemple qui ne trouvera une horrible dureté à celle qui veut que la vie d'un Pasteur dépende du caprice d'un

552 *Nouvelles de la République*
d'un Troupeau , ou même simple-
ment de celui de quelques-uns de
ceux qui le composent , lors qu'une
témérité soutenue d'un inexcusable en-
têtement , ou l'attache qu'ils auront à
leurs biens , & à leurs maisons , les
empêchera de vouloir se sauver avec
leur Pasteur par une prudente & né-
cessaire retraite.

L'Autheur a souvent reproché à
celui du Livre des *Sentimens désin-
teressez* qu'il posoit peu fidèlement
l'estat de la Question. Mais en com-
mençant sa V. Partie , il se réjouit
de le lui voir enfin poser tel qu'il est ,
en reconnoissant qu'il s'agit de sça-
voir , *Si les Pasteurs des Eglises de
France estoient dans le cas , où il est
permis de fuir* : Ce qui présuppose
qu'il est donc permis de fuir quel-
quefois. Nostre Autheur déclare ici
qu'il n'en demande pas davantage ,
& qu'on a eu tort de lui contredire ,
puis que c'est tout ce qu'il a voulu
prouver jusques à l'endroit où il for-
me sa conclusion générale. Après
cela toute cette V. Partie ne roule
que sur les illustres *Exemples de fui-
te* , que nous avons dans l'Ecriture
Sainte , & dans l'Histoire Ecclesiasti-
que des Premiers Siècles. On com-
mence

ence par celle de *Moyse*, & l'on fait voir qu'il estoit déjà revêtu du Caractere de Conducteur d'Israël, lors qu'il enfuit dans le Désert. On parle ensuite de celle d'*Abiathar*; & l'on prouve de même que lors qu'il s'enfuit, & qu'il abandonna le Tabernacle, il étoit Souverain Pontife. On passe de là aux *Lévites*, qui abandonnèrent les six Tribus, lors du Schisme de Roam; & dans la Comparaison qu'on a fait avec les Pasteurs de France, on montre que si la retraite des Lévites étoit légitime, comme elle l'estoit sans doute, puis qu'elle est approuvée par l'Esprit de Dieu; il faut, ou faire voir que les Pasteurs de France n'étoient pas dans des circonstances aussi favorables; ce que l'on ne sçauroit jamais faire; ou confesser que la fuite des uns n'est pas plus condamnable que celle des autres. On fait diverses réflexions sur la fuite d'*Helie*, & on en tire la même conséquence; à quoi l'on joint une espèce de digression Chronologique sur le Temps où cette fuite arriva. On finit la liste des Exemples tirez des Fidèles du Vieux Testament par celui des *Sacrificateurs*, & des *Lévites*, qui tuèrent du temps d'Antiochus; & l'on soutient que leur fuite

fuite

554 *Nouvelles de la République*
fuite est marquée par ces paroles, que
le Sanctuaire fut laissé désert. On
vient après cela aux Exemples de Je-
sus CHRIST, & de les *Apostres*, qui
ont eux-mêmes fui en plusieurs ren-
contres. Car comme ce sont là les
modèles les plus parfaits du Christia-
nisme; quelle raison peut-il y avoir de
prétendre que les Pasteurs ne soient
pas en droit de les imiter en des occa-
sions semblables? Enfin on défend
les exemples de *Polycarpe*, de *S. Ci-
prien*, de *Grégoire de Neocesarie*, con-
tre les exceptions de l'Autheur des *Sen-
timens*; & on lui reproche de s'être
déjà fait assez *cavalièrement* d'une tren-
taine d'autres exemples, qu'on avoit
allégués pour justifier que les Pasteurs
de France n'ont fait que marcher sur
les pas des plus Saints Docteurs, &
des plus Grands Hommes.

Dans la VI. Partie, l'Autheur se
plaint d'abord qu'on raisonne toujours
contre lui sur cette fausse supposition,
qu'il soit le Droit d'une Désertion
totale, & une permission de jurer en
tout temps, & en toutes circonstances;
quoique rien ne soit plus éloigné de
son sentiment. Après cet avis, qu'il
réitère souvent, il vient à la Preuve
tirée du Ch. X. de S. Matthieu: Si
l'on

l'on vous persécute dans une Ville,
 fuiez dans une autre. Il soutient que
 le sens naturel de ces paroles est celui,
 où tout le monde les prend, & où il
 les a prises dans l'Apologie: Qu'elles
 contiennent clairement une permission
 de fuir dans la Persécution, lors que
 le danger en est mortel & inévitable;
 Et que cette permission est donnée aux
 Ministres de tous les Siècles, en la
 personne des Apostres. Pour le mieux
 faire voir il fait une courte *Analyse* de
 ce Chap. X. & entrant dans l'examen
 des Passages des *Commentateurs*, que
 son Adversaire avoit allégués, il sou-
 tient qu'il n'y en a aucun qui soit con-
 traire à son sentiment. Il rétablit aussi
 les *Raisons*, dont il avoit appuyé le
 sens qu'il donne à ce Passage dans l'A-
 pologie; & il ajoûte aux autres celle-
 ci, que si la fuite n'est pas permise
 dans ce Passage de S. Matthieu, elle
 ne peut jamais être légitime, puis que
 l'on ne trouve point qu'elle soit per-
 mise en nul autre endroit. Or l'Au-
 theur des *Sentimens* veut lui-mesme
 que la fuite soit légitime dans de cer-
 taines circonstances; ce qui semble in-
 duire que dans la *Thèse générale* il est
 entièrement d'accord avec nostre Au-
 theur. On peut juger que celui-ci

B b

n'ou-

556 *Nouvelles de la République*
n'oublie pas de répondre à l'objection
prise du Passage de *S. Jean*. Il fait
voir entr'autres choses que le crime
du Mercenaire n'est pas proprement
dans la fuite, mais dans les raisons &
les circonstances de la fuite, & sur
tout dans le motif mercenaire qui le
fait fuir.

Pour tirer la *Conclusion* de toute la
dispute précédente, & faire voir que
les Pasteurs de France sont dans le *cas*,
où l'on peut fuir; il explique dans sa
VII & dernière Partie, les *Conditions*
de la fuite permise. Il en avoit marqué
huit dans l'Apologie. L'Auteur des
Sentimens les conteste toutes: mais on
lui soutient, I. Qu'il les affoiblit, en ne
les représentant qu'à demi. II. Qu'il
tombe dans le *Sophisme de Division*,
en les prenant chacune à part, au lieu
que leur force vient de leur union. III.
Enfin que si ces circonstances ne sont
pas posées, toutes les siennes ne seront
que de pures illusions. On examine en-
suite les conditions, & les circonstan-
ces, qu'il substitue à celles de nostre
Auteur, & sur lesquelles il appuie
une Distinction des Pasteurs en *IV.*
Classes, dont il n'y a que la *Quatrième*,
qui lui paroisse inexcusable. Or com-
me cette dernière Classe est celle des
jeunes

jeunes gens, forts & vigoureux; nôtre Auteur se laisse échapper un trait de belle humeur là-dessus. Il dit que l'Auteur des *Sentimens en use ici en bon François; & que sçachant que les Pasteurs, qui seroient demeurez en France, auroient esté condamnez aux Galères; il n'y envoie que des gens, qui y puissent rendre service à l'Etat.* Après tout on prétend qu'il y a de grands défauts dans cette Division; & qu'enfin, à s'en tenir aux principes de cet Auteur, *de six cens Pasteurs*, qui sont sortis du Roïaume, il ne s'en trouvera peut-estre pas une *douzaine*, qui soient coupables de Désertion. Et sur ce pied-là on conclut qu'il n'auroit pas esté la peine de faire un Livre de 300 pages pour faire honte à leur foiblesse. On ne détermine rien sur le retour; & chacun est renvoyé à consulter devant Dieu ses lumières & sa conscience. Il faut avouër qu'il regne dans toute cette *Défense* un air de beauté, & un certain tour de délicatesse, qui caractérise fort bien son Auteur: & on ne peut s'empêcher, en lisant les deux Ouvrages, de regretter que deux aussi habiles hommes que lui, & son Adversaire, aient employé l'un contre l'autre des talens si distinguez,

558 *Nouvelles de la République*
& qui pourroient faire tant de fruit,
lors qu'on s'en serviroit de concert
pour l'utilité du Public, & pour l'édi-
fication de l'Eglise.

ARTICLE VI.

Cl. C. BONTEKOE, *Serenissimi*
Electoris Brandenburgici Consiliarij,
& Archiatri dignissimi, Metaphysi-
ca, & Liber Singularis de Motu,
Nec non Ejusdem Oeconomia Ani-
malis, Opera Posthuma. Quibus
accedit ARNOLDI GEULINX,
olim in Illustri Lugdunensium A-
thenæo Professoris Celeberrimi, Exi-
mij, Physica Vera, Opus Posthu-
mun. C'est-à-dire, Recueil de di-
vers Traitez de Philosophie, par
M. Bontekoe & par M. Geulincx.
Lugduni Batavorum Apud Jo. De
Vivié & Freder. Haaring. 1688.
Pagg. 481.

Les Auteurs de ces Traitez se
sont acquis tant de réputation,
pendant leur vie, par les Ouvra-
ges qu'ils ont eux-mêmes donnez aux
Public, qu'on n'a pû douter que ceux-
ci n'en fussent reçûs avec plaisir. Quoi
qu'ils

qu'ils ne soient peut-être pas tout-à-fait dans l'état, où ces sçavans Hommes avoient dessein de les mettre; ils ne laissent pas de paroître assez achevez. On n'y trouve rien à redire, ni pour la clarté & la netteté de l'expression, ni pour l'explication des matières, ni pour l'ordre & pour la disposition. Ainsi il y a lieu de se promettre qu'on leur fera le même accueil qu'on a fait aux autres Ouvrages imparfaits de M. *Bontekoe*, qu'on imprima l'année passée, & dont quelques autres Journaux ont parlé. On void icy *Quatre Traitez*, dont les trois Premiers sont du même M. *Bontekoe*, Conseiller & Medecin de M. l'Electeur de Brandebourg, & Professeur à Francfort sur l'Oder. Le dernier est un *Système de Physique* de M. *Geulincx*, célèbre Professeur autrefois à Leyde, & dont on a divers écrits. Nous ne donnerons présentement que l'extrait du premier de ces 4 Ouvrages; tant pour ne pas fatiguer les Lecteurs, dont la plupart n'aiment point qu'on les arreste long-temps sur les matières abstraites de Philosophie, que pour nous régler sur l'espace qui nous reste, & qui est si court qu'il est besoin de le ménager

560 *Nouvelles de la République*
ger extrêmement. Les trois autres
Traitez pourront trouver place dans
un autre Mois. Au reste il est bon
d'avertir d'adord que tout roule ici sur
les Principes de *Descartes*, & que si
M. Bontekoë s'éloigne quelquefois des
Sentimens de ce Philosophe, c'est fort-
rarement, & jamais dans les choses
fondamentales.

Le Premier de ces Ouvrages, qui est
celui dont nous avons à entretenir ici
les Lecteurs, est un fort beau Traité
de *Métaphysique*, qui contient un Siste-
me de cette Science. *M. Bontekoë*
y démontre d'une manière si claire &
si solide les Vêrités les plus abstraites,
qu'il faudroit avoir l'esprit bien bouché,
& la conception bien dure, pour ne les
comprendre pas, & pour n'en estre
pas convaincu par l'explication qu'il en
donne. Dans une espèce de Préface,
qui sert d'introduction à son Traité,
il fait voir la nécessité qu'il y a de sup-
poser pour quelque temps qu'on ne
sçait encore rien, afin de chercher
quelque chose dont l'évidence nous
convainque, & qui nous serve de Prin-
cipe pour en tirer par des conséquen-
ces légitimes & nécessaires, tout ce que
nous pouvons avoir déjà acquis de con-
noissances, & tout ce que nous en
pour-

pourrions acquiescer. Mais afin que personne ne s'effarouche de cette Maxime, il fait voir la différence qu'il y a entre affirmer une chose & la supposer. Car au lieu qu'on ne doit affirmer que ce qu'on sçait estre véritable, il n'y a rien, quelque faux qu'il soit, qu'on ne puisse supposer. Après avoir donc supposé qu'il ne sçait rien, & que comme il s'est trompé en une infinité de choses, il peut s'estre trompé en toutes, ce qui le met dans la nécessité de douter de tout, il conclut qu'au moins, puis qu'il doute de tout, il faut nécessairement qu'il soit, puis qu'il est impossible que l'on doute & que l'on pense, sans que l'on soit quelque chose & que l'on existe.

C'est donc là la *Première Vérité*, qui lui paroist incontestable, & d'où il prétend déduire toutes les autres. Pour le faire plus commodément, il les range toutes en trois différentes *Classes*, dont la I. comprend celles qui regardent *l'Homme*. La II. Celles qui ont *Dieu* pour objet. Et la III. Celles qui regardent *le Corps*, & qui sont bien plus du ressort de la *Physique* que de celui de la *Métaphysique*. Ces Vérités ainsi rangées dans leurs *Classes* occupent chacune un *Article*, où cet Auteur les explique & les

Bb 4.

prou-

562 *Nouvelles de la République*
prouve démonstrativement ; ce qui fait
aussi qu'il leur donne à chacune le Nom
de *Science*.

La *I. Classe* en contient XII. M.
Bontekoë y fait voir , par une suite &
une enchainûre incontestable de rai-
sonnement , qu'il s'ensuit de ce que
nous sommes capables de douter , que
Nous , c'est-à-dire , *Nostre Ame* , qui
doute , *est une Substance qui pense*.
Mais que d'ailleurs , comme ces l'en-
sées quelque différentes qu'elles soient ,
ne sont toujours que des *Pensées* , &
que l'Ame , quoiqu'elle fasse , ne fait
autre chose que penser ; il s'ensuit en-
core de là que tout son Estre consis-
tant dans la *Pensée* , elle est une Sub-
stance *Simple* , & sans aucunes par-
ties , puis que la *Pensée* n'en a point.
Cependant comme ces *Pensées* parti-
culières ne sont que des *Modifications*
de son Estre , dont elle sent bien qu'el-
le n'est pas la maîtresse ; il faut néces-
sairement qu'elle reconnoisse qu'il y a
quelqu'*autre Estre* , qui les lui imprime.
Ce ne peut pas être ce *Corps*
dont elle se trouve comme revestue ,
ni les *autres Corps* qui l'entourent.
Car quoique ces *Pensées* lui viennent
tres-souvent à leur rencontre , & à
l'occasion de leurs mouvemens ; il est
clair

clair qu'ils n'en sçauroient estre proprement la cause, puis qu'ils n'ont rien de semblable en eux. On conclut donc de tout cela qu'il faut nécessairement que ce soit *un Estre infiniment plus noble & plus excellent*, un Estre tout-Puissant, qui a fait cette Ame, & qui lui a donné ce Corps; Qu'il faut, dis-je, que ce soit cet Estre, qui à l'occasion des mouvemens qui se font dans l'un, forme toutes les perceptions, & toutes les pensées, qui naissent dans l'autre.

Cette suite de raisonnemens aiant fait connoître à l'Ame, *qu'il y a un Dieu*, & qu'elle ne peut estre heureuse, si elle ne connoist cet Auteur de son Estre; On passe de la I. Classe à la II. dans laquelle on considère la Nature infinie de Dieu, & l'on tire des Connoissances, qu'on a démontrées jusques à présent, celle de ses principaux Attributs, que l'on réduit à *Dix Sciences*, pour parler avec nostre Auteur, c'est-à-dire, à dix *Démonstrations*, ou à dix *Theorèmes*. Par la I. de ces *Sciences*, après avoir posé pour fondement la Conclusion qui se tire des précédentes, sçavoir. *Que Dieu est, puis que nous sommes*, & *qu'il est nécessairement*; on en infère qu'estant

564 *Nouvelles de la République*
notre Auteur, & notre véritable &
unique Père; il possède éminemment
l'Intelligence, la Volonté, & toutes
les Perfections, dont il nous a donné
quelque image & quelque raison; qu'en
un mot il est l'Esprit Original & l'Es-
prit tout pur, la Pensée essentielle,
simple & sans mélange, aussi bien que
sans limites & sans bornes. La II.
pose que *Dieu est Inéffable*, & en Soi
même, & en ses Opérations. La III.
Qu'il est *infiniment Sage*, & qu'il est
même *le seul Sage*. La IV. Qu'il est
souverainement Libre & Indépendant,
& que par cela même *il est le seul*
dont l'Existence soit nécessaire; tou-
tes les autres choses étant contingen-
tes; quoiqu'il y ait néanmoins des
Véritez Éternelles, mais qui ne sont
pas des Êtres, ni du nombre des cho-
ses créées: ce qui fait voir que ceux-
là se trompent qui veulent que Dieu
eust pû nous donner un Entendement,
selon lequel 2. & 3. ne feroient pas 5.
La V. *Science* est que *Dieu est notre*
Souverain, & le maître seul & abso-
lu de notre Vie & de notre Mort.
La VI. Que comme il est notre Créa-
teur, *il l'est aussi généralement de tou-*
tes les autres choses, quelles qu'elles
soient. La VII. Qu'étant avant tou-
tes

des Lettres. Mai 1688. 565
tes choses, *il est Eternel. La VIII.*
Qu'il est par Soi mesme. La IX.
Qu'il est infiniment Parfait, renfermant en soi toutes les Perfections possibles, dans un degré infini, & d'une manière incompréhensible. *La X.* Que l'Homme estant l'ouvrage de ce Dieu, qui lui a donné des *Sens*, par lesquels il est averti qu'il y a des *Corps*, & que *lui mesme en a un*, qui lui est joint tres-intimement; il s'ensuit de nécessité qu'il faut que cela soit ainsi, parce que nos sens nous le disent constamment & à tous momens; De sorte que nous ne sçaurions réjeter leur témoignage, sans accuser celui qui nous les a donnez, & qui est la Vérité mesme, de prendre plaisir à nous abuser.

On vient donc à la *troisième* & dernière Classe *des Sciences Métaphysiques*, qui regardent le *Corps*, & les Affections générales. Et après avoir montré *qu'il n'a pû estre de toute éternité*, & s'estre efforcé de prouver *qu'il est d'une étendue infinie*; que le *Vuide est impossible*; que l'*Espace ou le Lieu est un Corps*; On montre que tout *Corps est divisible*, *qu'il a trois Dimensions*, qui ne diffèrent pas pourtant réellement l'une de l'autre, & *qu'il*

B b 6

est

566 *Nouvelles de la République*
est divisible en tout sens à l'infini.
On finit par divers Theorèmes, qui
regardent le Mouvement & le Repos:
Comme, par exemple, que le Corps
n'est pas mobile de soi-mesme, mais par
l'action de Dieu, qui seul est capable
de lui donner le Mouvement. Que
du Mouvement vient le Temps & la
Succession des choses. Que le Mou-
vement ni le Temps n'ont pû estre du
commencement, bien loin d'avoir esté
de toute éternité. Que le Corps est
également capable de mouvement &
de repos. Qu'il n'est point tantost plus
grand, tantost plus petit. Qu'il ne peut
estre que dans un seul lieu, & qu'il est
impénétrable. Que le mesme Corps
occupe toujours une égale quantité d'es-
pace, & qu'il n'y a pas plus de Corps en
un temps qu'en un autre dans le mesme
lieu. M. Bontekoë déduit tous ces
Theorèmes de leurs Principes, d'une
manière fort claire, & qui marque qu'il
avoit beaucoup de netteté d'esprit, aussi
bien que de sçavoir, & de méditation.

ARTICLE VII.

*Idée Générale de ce qu'un Ingénieur
doit sçavoir pour estre employé sur*
les

des Lettres. Mai 1688. 567
les Fortifications, & pour en corri-
ger les défauts; Composée pour l'ins-
truction de Messieurs les Gentils-
hommes de la Compagnie de Tournai.
Par le Sieur PITHOIS leur
Professeur Roial de Mathématiques.
A Tournai chez Jaques Coulon,
1688. in 12.

QUoique rien ne soit si propre pour arrester les efforts & les ravages d'un Ennemi que des Fortifications régulières, il faut avoïer que ce n'est pas depuis fort long-temps qu'on s'est mis en estat de s'en prévaloir, puisque ce n'est que dans nostre Siècle qu'on a commencé à faire un Art de la Fortification, qui n'avoit point encore eu de règles certaines. Le Premier qui l'entreprit fut *Errard, de Barleduc* Ingénieur de Henry IV. qui par l'ordre de ce Prince publia sur ce sujet un traité, qu'il retoucha quelque temps après, & qui fut re-imprimé en 1620. avec plusieurs Additions, par les soins de son Neveu *A. Errard*. On sçait avec quel succès on a cultivé depuis une Science si nécessaire, & à quel degré de perfection elle a esté portée par plusieurs excellens Ingénieurs, particulièrement par Mes-
sieurs

568 *Nouvelles de la République*
sieurs *De Vauban*, & *De Mesgrigny*,
dont la capacité est si grande, & si reconnue
en ces matières, qu'on ne sauroit plus
douter de la bonté d'un Ouvrage, lors
que l'on sçait qu'ils y ont donné leur appro-
bation. C'est ce qu'on nous assure qu'ils
ont fait à l'égard de celui-ci, que la modestie
de son Auteur l'auroit empêché de rendre
public, s'il n'y avoit esté obligé par les solli-
citations de ces deux habiles hommes. *M. Pitbois*
y parle d'abord de la manière dont il se faut
prendre pour corriger les défauts d'une
Place, & après s'estre étendu dans un
grand détail là-dessus, il donne la figure
d'une place fortifiée dans toutes les règles,
& il en explique toutes les parties. A celle-là
il en joint encore plusieurs autres, qu'il accom-
pagne des remarques qu'il juge les plus néces-
saires pour se perfectionner dans la con-
noissance des Fortifications. Le même
Auteur publia l'année passée un autre
Livre intitulé, *Elémens de Géométrie*, ou
Corps de Mathématique, &c. Si cet
Ouvrage estoit tombé entre nos mains,
nous lui aurions donné place dans nos
Nouvelles avec plaisir.

C.A.

CATALOGUE DE LIVRES
Nouveaux, accompagné de quel-
ques Remarques.

I.

*Rerum Germanicarum Tomi III. Re-
censuit & edidit H. MEIBOMIUS.*
C'est-à-dire, *Recueil de Pièces &
d'Auteurs concernant l'Histoire d'Al-
lemagne.* Helmstadij, Typis G.
Wolfgangi Hammij Acad. Typog.
1688. in fol. Pagg. 812. 540. 432.

CE Recueil est l'ouvrage de deux
sçavans Hommes, l'un & l'autre de mesme nom, & qui ne
pouvoient guères estre plus proches,
puis que l'un est le Grand-Père, &
l'autre le Petit-Fils. Le Premier,
qui estois Professeur en Poësie & en
Histoire dans l'Academie d'Helmstad,
avoit donné les Historiens du I. To-
me, qui n'avoient point encore paru,
lors qu'il leur fit voir le jour. Son
Petit-Fils, aussi Professeur dans la mê-
me Academie, les a revûs, & a ajou-
té quelque chose à l'édition de son
Grand-Père. Mais il a donné le pré-
mier

570 *Nouvelles de la République*
mier les Historiens du II. Tome qu'il
a tirez des Manuscrits. Le III. Tome
contient des Dissertations Historiques
de l'un & de l'autre, avec quelques
Chroniques des Monastères de Saxe,
composez par le prémiér *Meibomius*.
nous tascherons de rendre conte de tout
cela dans quelqu'autre Mois.

II.

D. PAULI FREHERI *Med. Norib.*
Theatrum Virorum eruditione Cla-
rorum, &c. Opus in IV. Partes di-
visum, &c. C'est-à-dire, *L'Histoire*
des Vies & des Ouvrages des Sça-
vans. Noribergæ, impensis Joau.
Hofmanni. 1688. in fol. 2. Tom.
Pag. 1562.

V Oici un Ouvrage d'une utili-
té tres-considérable, & qui ne
se sçauroit payer, si le Dessen
en est bien exécuté. Car quoiqu'il y
ait déjà tant de Livres, qui ont trait-
té le même sujet, qu'on en pourroit
faire une Bibliothèque entière; on
peut dire qu'il n'y en agüere, qui aient
parfaitement rempli leur titre, & qui
n'aient mal tenu ce qu'ils ont promis.
Si nous avons assez de loisir pour exa-
mi-

des Lettres. Mai 1688. 571

miner celui-ci; nous pourrons dire au public s'il aura esté plus heureux ou plus diligent que les autres. L'Auteur porte un nom fort célèbre dans la République des Lettres, & qui donne d'abord un préjugé favorable pour son travail.

III.

DANIELIS GEORGII MORHOFII *Poli-Histor, sive de Notitia Auctorum & Rerum, &c.* C'est-à-dire, *Traitté des Auteurs, & des Etudes.* Labecæ, sumpt. P. Bockmanni, 1688. in 4. Pagg. 557

LA matière de ce Livre a beaucoup d'affinité avec celle du précédent, quoiqu'à dire le vrai elle soit & plus élevée & plus étendue. En effet on ne donne pas simplement ici quelque Catalogue des Ouvrages de Sçavans, avec quelques Abregez de leurs Vies; mais on donne aussi des lumières pour en bien juger, & quantité d'avis & d'adresses pour bien conduire ses études. L'Ouvrage ne paroît pas ici tout entier. Il doit estre partagé en trois Tomes, & ce n'est ici que la *Première Partie du Premier Tome.*
Mais

572 *Nouvelles de la République*

Mais on fait espérer que le reste viendra en son temps. Il seroit à souhaiter que ce fust bien-tost, & qu'on ne différast pas beaucoup au Public la satisfaction de voir toute cette matière aussi bien traittée qu'elle le peut estre par une aussi bonne plume que celle de M. Morhofius.

IV.

GALLIA VINDICATA, in qua Testimoniis Exemplisque Gallicanae praesertim Ecclesiae, quae pro Regalia ac 4. Paris. Propositionibus, à L. Maimburgo, aliisque producta sunt, refutantur. C'est-à-dire, *Traitté de la Régale, contre M. Maimbourg & les autres Défenseurs des 4. Propositions du Clergé de France 1688.* in 4. Pagg. 936.

C E Livre semble avoir esté écrit dans de trop grandes vûes, & il traite d'une matière qui a fait trop de bruit, pour n'en pas parler plus à fond que nous ne pouvons faire dans un Catalogue. Nous tâcherons donc d'en donner une juste idée, lors que nous aurons plus d'espace & plus de loisir.

V.

V.

*Traitté de l'Unité de l'Eglise, & des
Points fondamentaux contre M. Ni-
cole. Par M. JURIEU Pasteur &
Professeur en Théologie. A Rotter-
dam chez Abraham Acher. 1688.
in 8. Pag. 667.*

Nous n'aurions pas manqué de parler amplement de ce Livre, si nous ne l'avions reçu un peu tard, & lors que nous avions déjà esté prévenus par d'autres Journaux. Cependant comme c'est ici un Ouvrage de mérite, & qui soutient parfaitement la réputation de son Auteur; nous ne prenons pas à la liberté d'en orner nollre République, & nous pourrions peut-estre en faire un Article de quelque autre Mois.

VI.

*Examen supra Librum R. P. Simonis,
Cujus Titulus est, la Critique du V.
Testament &c. Item de Libro Theo-
logorum quorundam Hollandiæ, Cu-
jus inscriptio est, Sentimens &c.
A MATTH. HONCAMP. Ca-
noni-*

574 *Nouvelles de la République*
nonico. C'est à dire, *Examen de la*
Critique du P. Simon & du Livre
des Sentimens de quelques Théolo-
giens de Hollande. Moguntia apud
Christoph. Cuchlerum. 1688. in 8.
Pagg. 236.

C Et Auteur attaque tout-à-la
fois le P. Simon, & son Adver-
saire ; & quoiqu'il ne ménage
pas beaucoup le premier, il s'emporte
encore plus contre le second. Il que-
relle même à son occasion tous les
Théologiens de Hollande, comme s'il
ne sçavoit pas que l'Ouvrage qu'il
combat n'y est proprement avoué de
personne, & que bien loin d'estre ap-
prouvé des Théologiens de ces Pro-
vinces, il s'éloigne infiniment de leurs
sentimens. Mais il semble que cet
Auteur ne soit pas le maître de sa
bile, & qu'il vueille accabler d'in-
jures ceux qu'il ne peut convaincre par
raison.

VII.

Recueil de divers Ouvrages de Piété,
par M. L'Abbé DU JARRY. A Pa-
ris, chez Daniel Horthemels, 1688
in 8. Pagg. 264.

II

Ly a ici 4. Pièces en prose , & deux en vers. Ces deux dernières ont esté faites à la loüange du Roy , & ont remporté le prix par le jugement de l'Academie françoise. Cet honneur fait assez l'éloge de M. l'Abbé *Du Jarry*, sans que nous y ajoûtions rien du nostre ; & il n'en faut pas davantage pour faire un fort grand préjugé en faveur de tout ce qu'il nous donne ici.

VIII.

*Les Comédies de TERENCE traduites en François , avec des Remarques , par Made. D***, 3. Voll. A Paris , chez DenisThierri & Claude Barbin; 1688. in 8. Pagg. 496. 490. & 432.*

IL suffit de sçavoir que c'est Mademoiselle *le Févre* d'autrefois , ou Madame *Dacier* d'aujourd'hui , qui nous donne ce Terence, pour juger que tout est ici dans toute la perfection qu'on peut désirer. Nous regrettons extrêmement que nostre dernière feuille , qui s'achève, ne nous permette point de dire quelque chose d'un si bel Ouvrage.
Mais

576 *Nouvelles de la République*
Mais nous espérons de le pouvoir faire
avec plus de liberté une autre fois.

IX.

*Histoire du Divorce de Henri VIII. Roi
d'Angleterre, & de Catherine d'Arra-
gon, avec la Défense de Sanderus, &
la Réfutation des deux Premiers Li-
vres de l'Histoire de la Réformation de
M. Burnet, & ses Preuves. Par
M. J. LE GRAND, A Paris, 1688.
in 12. 2. voll.*

VOilà un titre qui promet beau-
coup. Nous verrons si l'Au-
theur tiendra parole, ou s'il fe-
ra du nombre de ceux qui font moins
de mal que de bruit. En tout cas il est
à croire qu'il n'attendra pas long-
temps la Réponse, & qu'il sçaura
bien tost ce que c'est que d'avoir affai-
re à M. Burnet.

L'Opera d'Achille vient de s'impri-
mer in 4. en Musique, chez Henri
Desbordes. C'est pour la première
fois qu'il paroist imprimé de cette
manière en ces Provinces.

FIN.

TA-

T A B L E
Des Matières Principales
Mai 1688.

Nouvelles Remarques sur le V. 8. du Chap. XVIII. de S. Luc.	461
HISTOIRE APOLOGETIQUE, ou Défense des Lib. des Egl. Réf. de France.	476
<i>Ruine de la Réformation, par où commen- cée, & comment exécutée.</i>	481
<i>Nouvelles Idées de M. Brueys sur la Perséc.</i>	490
<i>Nouvelle Règle du même sur ce qui fait foi de la Persécution.</i>	497
VOYAGE EN MOSCOVIE d'un Amba- sadeur de l'Empereur au Czar.	499
<i>Ambassadeurs comme reçûs & traittez chez les Moscovites.</i>	502. 503
<i>D'où vient le mot de Czar, & depuis quand les Grands Ducs de Moscovie en prennent le Titre.</i>	502
<i>Empire Despotique du Czar, profond res- pect de ses Sujets.</i>	504
<i>Mœurs, Coutumes, & Religion des Moscovites.</i>	504. & suiv.
<i>Plaisante Equivoque d'un Officier Mos- covite.</i>	506
<i>Aversion des Moscovites pour les Catho- liques Romains.</i>	508 & suiv.
CLAUDE, Oeuvres Posthumes Tom. II. & III.	513
<i>Si Dieu pouvoit sauver les hommes autrement que par Jesus-Christ.</i>	517
Grace	

T A B L E

<i>Grace Universelle fortement sollicitée par</i>	
<i>M. Claude. Orthodoxie de ce Senti-</i>	
<i>ment.</i>	519. & suiv.
<i>Esprit de Servitude donné sous la Loi.</i>	526
<i>DÉFENSE de l'Apologie des Pasteurs</i>	
<i>de France, &c.</i>	536. 537
<i>S'il est toujours permis à un Auteur de</i>	
<i>cacher son nom.</i>	540
<i>Nécessité absolue de la Retraite des Pas-</i>	
<i>teurs.</i>	547
<i>Sentimens des Peres sur la fuite dans la</i>	
<i>Persecution.</i>	549. & suiv.
<i>Exemples & Préceptes.</i>	554. & suiv.
<i>BONTEKOE, Opera Posthuma &c.</i>	558
<i>Nécessité de douter pour sçavoir.</i>	560.
	& suiv.
<i>PITHOIS, Idée Générale de ce qu'un</i>	
<i>Ingénieur doit sçavoir.</i>	566
<i>MEIBOMIUS, Rerum German. Tomi</i>	
<i>III.</i>	568
<i>FRÉHERUS, Theatrum Virorum crud.</i>	
<i>Clarorum.</i>	569
<i>MORHOFIUS, Poli-histor.</i>	571
<i>GALLIA vindicata &c.</i>	572
<i>JURIEU, de l'Unité de l'Eglise.</i>	573
<i>HONCAMP Examen Lib. P. Simonis</i>	
	573. & 574
<i>DU JARRI divers Ouvrages de pieté</i>	
	574
<i>TERENCE de Madame DACIER.</i>	575
<i>LE GRAND, Histoire du Divorce</i>	
<i>d'Henri VIII.</i>	576

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES.

Mois de Juin. 1688.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans
le Kalver-Straat, près le Dam.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Privilège des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de Juin 1688.

ARTICLE I.

RERUM ANGLICARUM *Scriptorum Veterum Tom. I. Quorum IN-
GULFUS nunc primum integer, Cæ-
teri nunc primum prodant. Item,
HISTORIÆ ANGLICANÆ,
Scriptores Quinque, ex Vetustis Co-
dicibus M. SS. nunc primum in lu-
cem editi, Tom II. C'est-à dire, Re-
cueil d'Anciens Auteurs qui ont écrit
l'Histoire d'Angleterre. Oxoniæ, è
Theatro Scheldoniano Anno 1684 &
1688. in fol. 2. Voll. Pagg. 593. & 594*

Q uoi qu'il y ait bien des Livres dont
le dessein est le même que celuy
Cc 2 cc

des fleurs, qu'on n'estime que pendant qu'elles sont fraîches ; il faut avouer qu'il n'en est pas de même de tous. Il y en a dont le Temps ne fait qu'augmenter le prix, & qui ressemblent en cela à ces vins fameux de l'Antiquité, qui se rendoyent précieux en vieillissant, & dont l'estime croissoit avec l'âge. Mais entre tous les anciens Livres il n'y en a point de mieux reçus que ceux qui ne paroissent qu'après avoir demeuré fort long-temps cachez & inconnus aux Sçavans mesmes. Comme lors qu'on vient à les déterrer, la grace de la Nouveauté s'y trouve jointe avec ce que l'Antiquité a de vénérable ; il ne se peut guères que l'empressement & la curiosité ne se redouble à leur égard. C'est apparemment ce qui doit arriver en cette rencontre, où l'on donne au Public deux Volumes de vieux Historiens Anglois, qui couroyent risque de périr dans l'obscurité, & dans la poussière, où ils estoient ensevelis ; si des mains sçavantes & officieuses ne les avoyent reuez de cet oubly & de ces ténèbres.

Le I. de ces deux Volumes fut imprimé il y a quatre ans ; & l'XCVI. que qu'on y void d'abord, à la teste de quatre autres, l'avoit déjà esté plusieurs

des Lettres. Juin 1688. 583

seurs fois auparavant. Mais dans les autres éditions il n'avoit parû que fort imparfait ; au lieu qu'on le donne icy tout entier, ou du moins sans qu'il y manque que fort peu de chose. Comme cet Auteur a bien crû que la Postérité, pour laquelle il écrivoit, ne seroit pas fâchée de sçavoir qui il a esté ; il a pris le * soin de l'en informer luy-même. Il naquit à Londres, d'une famille Bourgeoise, apparemment vers l'An 1630. Il avoit de grands talens naturels pour les Lettres, & on ne négligea pas de l'y pousser. Aussi y fit-il en peu de temps de si grands progrès, qu'il emporta de beaucoup sur ses compagnons, il eut achevé ses études lors qu'il estoit encore fort jeune. Ce succès luy enfla le cœur. Il devint ambitieux, & commençant à mépriser le peu d'apparence & d'éclat de la maison paternelle, il s'entesta de la pompe & de la magnificence de la Cour. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il trouva bientôt le moyen de s'y produire ; & l'habileté extraordinaire qu'il y fit paroître en plusieurs rencontres, luy ayant acquis l'estime & l'amitié de

Cc 3 plu-

* Pag. 73.

584 *Nouvelles de la République*
plusieurs Grands ; *Guillaume* , alors
Comte de Normandie , & ensuite
Roy d'Angleterre , le fit son *Secrétaire* ;
employ qu'il soutint avec autant de ca-
pacité que de faste , comme on le peut
voir par la propre relation. Mais les
peines & les misères , qu'il eut à es-
suyer dans le Voyage de la Terre
Sainte , qu'il entreprit en ce temps-là ,
avec plusieurs personnes de la premiè-
re qualité , & une infinité d'autres ,
luy ayant fait sentir la vanité & le
néant de toute la gloire du Monde ; il
ne fut pas plutôt de retour qu'il se fit
Moine de l'Abbaye de *Fontenelles* en
Normandie , dont il devint bien-tost
Prieur. Enfin quelques années après ,
sçavoir l'an 1076 , l'Abbé de *Croylan-*
de estant obligé de se démettre de sa
charge , le Roy *Guillaume* voulut qu'*-*
Ingulfe remplît sa place , laquelle il
occupa jusques à la mort , qui arri-
va l'an 1109 : & ce fut pendant ce
temps-là qu'il composa son Histoire.
Il la commence à l'Année *DCXXVI* :
& d'abord il nous assure que la plupart
des choses qu'il rapporte jusques vers le
temps où il vivoit , il les a tirées des Ar-
chives de son Abbaye , qui avoyent esté é-
crites avec beaucoup de soin par Cinq
Religieux de l'ordre de ceux qu'il
nom-

nomme *Sempectes*. Ces *Sempectes* estoient des gens, qui ayant vécu sans reproche l'espace de cinquante ans dans la profession monastique, estoient distingués des autres Moines par ce titre honorable, & par de fort grands privilèges qui y estoient attachez. Pour les autres choses qu'il a ajoutées à celles qu'il avoit trouvées dans ces Registres; ou il les avoit apprises de ceux qui les avoient eux-mêmes vues; ou il les tenoit de ceux qui en avoient esté informez par des relations fidèles & par des témoignages non suspects; ou il en avoit esté le témoin luy-même. Cependant il n'a pas rempli toute l'Histoire de son temps: car il n'a porté la sienne que jusques vers l'An *M X C I*; ses incommoditez & ses maladies ne luy ayant pas permis de passer plus outre.

Au reste il ne faut pas s'attendre de trouver icy une Histoire suivie, & des recits circonstanciés des plus considérables révolutions, & des événemens les plus mémorables, qui sont arrivés en Angleterre pendant ces quatre à cinq cens ans; ni même rien qui nous apprenne que ces bons Religieux se foyent fait une affaire d'instruire & de convertir, soit par leurs prédications,

586 *Nouvelles de la République*
soit par leurs écrits, les Payens, dont
l'Angleterre estoit encore toute pleine,
lors que leur Abbaye fut fondée. Mais
en échange on y verra qu'ils n'ont ja-
mais rien négligé pour assurer & pour
accroître leurs revenus, & que leur
grand soin a toujours esté de se mettre
en estat de vivre dans une délicieuse a-
bondance, & dans une profonde tran-
quillité. Ce ne sont icy que *Chartres*,
ou *Lettres Patentes*, qu'ils ont obte-
nuës de la plu-part des Rois d'Angle-
terre, pour confirmer ou amplifier les
Donations qu'on leur avoit faites, ou
les Privilèges qu'on leur avoit accor-
dez; & qui sont signées non seulement
de ces Rois, mais encore des plus
grands Seigneurs de l'Etat, & d'un
grand nombre d'Evêques, ou d'autres
personnes distinguées. On y void aus-
si des *Contracts*, & des *Baillettes de*
Fiefs, qu'ils arrentent à des particu-
liers; des Récits exacts du bien & du
mal arrivé aux Monastères; plusieurs
Histoires de ce que le Ciel a fait en
faveur de leurs Bienfaiteurs, ou con-
tre ceux qui ne les aimoyent pas; Ce
qui va quelquesfois jusques aux Mira-
cles, qui se font à point nommé, pour
la satisfaction & l'avantage des uns, &
pour la confusion & le châtiment des
autres.

autres. En un mot on voit presque tout rôler icy sur les intérêt des Moines, & sur les aventures bonnes ou mauvaises, qui pouvoient avoir quelque conséquence pour les affaires du Convent. Aussi l'Auteur s'est-il engagé dès les premières lignes de son Histoire à traiter les choses de cette manière; & quand il ne nous auroit pas marqué que c'estoit-là la principale, ou peut estre, son unique vuë; toute la suite de son Ouvrage l'auroit fait connoître assez clairement.

Il faut pourtant sçavoir qu'il ne laisse pas de mesler parmy tout cela des Remarques considérables sur *l'Histoire Générale*. Par exemple, on void à la Page 28. qu'il rapporte au Roy *Elfrède*, en l'An 874. la Division du Royaume en *Comtez*, pour empêcher les brigandages. Il remarque à la Page 63. que les Evêques & les Abbés recevoient encore les investitures de la main des Rois, par l'anneau & le bâton, en l'An 1046. Mais ce qu'on trouve dans cette Histoire d'aussi particulier & d'aussi curieux, * ce sont les *Loix* du Roy *Edouard*, que *Guillaume le Conquerant* confirma par ses Edits, & qu'il

Cc 5

voulut

* Pag. 88.

voulut que l'on gardast comme perpétuelles & inviolables dans tout le Royaume d'Angleterre. Elles sont en vieux François, tel qu'on le parloit dans le XI Siècle : Ce qui montre que cette Langue devoit alors estre assez commune parmy les Anglois. En effet nostre Autheur remarque * que comme *Edouard*, quoy que né en Angleterre, avoit esté élevé en Normandie; il s'estoit tellement fait & au langage & aux manières des François, que lors qu'il repassa en Angleterre (où il fut accompagné d'une grande quantité de Noblesse Normande, qu'il y pourvût des plus beaux emplois,) il y fit aussi passer, avec cette foule de gens, la langue & les mœurs du Pays qu'il quittoit. De cette manière la Langue Françoisë estant devenue celle de la Cour, tous les Gens de qualité se firent honneur de la sçavoir & de la parler. On commença dès lors à traiter la plupart des affaires en François : & comme toutes les personnes distinguées ne parloyent, ni n'écrivoient plus qu'en cette langue; elle fut en peu de temps celle des Chartes, des Contrats, & des au-

* Pag. 62. 70. 71.

autres Pièces semblables. On la faisoit même apprendre aux enfans en leur faisant apprendre à lire. De sorte que par tous ces moyens elle se répandit bien-tost dans tout le Royaume. Il seroit difficile qu'on n'eust pas quelque envie de sçavoir ce que c'estoit que cette Langue, dans un Siècle si éloigné du nostre. Pour en donner un échantillon, voicy le *Titre* de ces *Laix*, dont nous venons de parler, par lequel on pourra juger du reste. *Ces sont les Loix & les Custumes que le Reis Will. grentat à tut le Puple de Engleterre, après le Conquest de la Terre. Iceles mesmes que li Reis Edward son Cousin tint devant luy, Co est à saveir, &c.* Ces Loix sont au nombre de 50.

II. PIERRE DE BLOIS suit Ingulphe. On peut dire qu'il ne luy cédoit, ni pour le sçavoir, ni pour le crédit, ou pour le rang. Il fut Archidiacre de Bath, Vice-Chancelier du Roy d'Angleterre, & Protonotaire de tout le Royaume. L'opinion commune veut qu'il ayt esté François d'origine, & natif de *Blois* sur la Loire, d'où il ayt tiré son nom. Mais ceux qui raffinent davantage en matiere de Généalogies, prétendent que c'est

590 *Nouvelles de la République*
mal entendre le Surnom de *Blesensis*,
qui, selon eux, ne marque pas que cet
Auteur fust originaire de *Blois*, mais
qu'il estoit sorti d'une famille de Bre-
tagne, qui porte le nom de *Blés*: De
forte qu'à les en croire, il le faudroit
appeller *Pierre de Blés*, & non pas de
Blois. Quoy qu'il en soit, *Petrus Bles-
ensis* fut estimé un des plus habiles
& des plus honnestes hommes de son
temps: & ses belles qualites le firent
considérer, non seulement de *Henry II*,
qui le tint presque toujours à sa Cour,
mais de tout ce qu'il y avoit de plus
grand & de plus illustre dans tout le
Royaume. Une Lettre d'un Abbé de
Croyland, qu'on trouve d'abord à la
tête de son Histoire, nous apprend
qu'on le regardoit comme le *Ciceron*
de son Siècle. Cependant il ne faut
pas estre extraordinairement fin sur le
Style pour reconnoître que le sien
n'est pas tout-à-fait Cicerotien.
Aussi estoit-il difficile que cet Auteur
ne se sentist en quelque chose de la ru-
desse de ce temps là; quoy qu'en com-
paraïson de quantité d'autres, il pult
passer pour assez poli, & qu'en effet il
eust alors la réputation d'écrire si bien,
que le Pape *Alexandre III*, qui n'es-
toit pas un ignorant, ne se fit point
un

des Lettres. Juin 1688. 591

un deshonneur d'emprunter sa plume pour écrire au *Soudan* d'Egypte. Le Recueil de ses Oeuvres a esté publié diverses fois ; & la dernière édition en fut donnée à Paris en 1667. avec les Remarques de *Pierre de Gusmanville*. Pour ce qui est de cet Ouvrage, quoy que l'Auteur se fust proposé d'y continuer l'Histoire d'*Ingulphe*, suivant la prière que l'Abbé de Croyland luy en avoit faite, il n'y commence cependant la sienne qu'à l'An *MC*, c'est-à-dire, neuf ou dix ans plus bas que ne finit celle d'*Ingulphe*. Encore faut-il sçavoir que cette Histoire ne paroist icy que fort imparfaite. Car au lieu qu'il l'avoit portée jusques au temps du Roy *Estienne*, qui commença à régner vers l'An *MCXXXVI*, elle ne va icy que jusques à l'An *Onze cens dix-sept*, ou *dix-huit*. Cela n'empesche pas qu'en ce peu d'espace on ne trouve des choses assez mémorables. Mais celle de toutes qui luy a le plus paru estre telle, & sur laquelle en effet il s'étend le plus, c'est la *Réparation* de l'Abbaye de *Croyland*, qu'un furieux embrasement avoit presque réduite en cendres, du temps d'*Ingulphe* l'An *MXCI*, & qui depuis ce temps là n'avoit encore pû estre

592 *Nouvelles de la République*
estre relevée entièrement de ses ruines.
Le Successeur d'Ingulphe voulant donc
mettre la dernière main à un ouvrage
de cette importance, & ne se trou-
vant point assez de fonds pour rendre
l'édifice aussi beau & aussi somptueux
qu'il le souhaittoit, s'avisâ de deman-
der au Clergé d'Angleterre l'*Indul-*
gence du tiers des Pénitences impo-
sées pour quelque péché que ce fust,
en faveur de ceux qui feroient du
bien à son Monastère, & qui ayde-
roient à le rebastir. On luy accorda
cela sans beaucoup de peine, & il ne
l'eut pas plûst obtenu, qu'il le fit sça-
voir à toute l'Europe, par les plus ha-
biles de ses Moines, qu'il dépescha de
tous costez, chargez d'instructions, &
munis de lettres, adressées aux Rois,
Comtes, Archevesques, Evsques,
Abbez, Prestres, Clercs, & généra-
lement à tous les Fidèles, de quelque
qualité & condition qu'ils soyent; par
lesquelles il leur donne la *Bénédiction*
Apostolique, & leur demande instam-
ment leurs contributions libérales,
pour le rétablissement de ce Monastè-
re, avec assurance de l'Indulgence cy-
dessus. Les gens de ce temps là é-
toient trop dévots pour laisser revenir
les Frères vuides. Aussi retournoyent-
ils

ils chez eux encore plus chargez d'or & d'argent qu'ils ne l'avoient esté de bulles, lors qu'ils en estoient partis. C'est en cet endroit que nostre Historien élève son style, & qu'il s'efforce de représenter, avec une éloquence digne de la chose, la richesse des trésors immenses, & la quantité innombrable des monceaux prodigieux de ce beau & jaune métal, qu'on apportoit tous les jours, de toutes les parties du Monde, à ces bons Religieux; objet si agréable à ces saintes ames, qu'on ne sçauroit s'imaginer tous les doux transports de joye & de satisfaction qu'elles en sentoient. Pour comble de prospérité, les Miracles ne manquèrent pas de coopérer à point nommé aux pieux desseins de ces Frères. Un Saint enterré dans leur Monastère en fit assez tout d'un coup pour enrichir tout le Convent, quand on n'y auroit point eu d'autres revenus que ceux qui provinrent d'une si abondante source. Avec de si bonnes provisions l'Abbé *Joffride* ne balança plus sur l'entreprise de l'ouvrage. Il s'y détermina avec allégresse, & après avoir amassé une infinie quantité de toute sorte de matériaux, il en posa les fondemens, avec beaucoup de so-

lem-

594 *Nouvelles de la République*
lemnité, dans une fort nombreuse as-
semblée, où se trouvèrent plusieurs des
plus grands Seigneurs, & des plus no-
tables de la Cour. Tout cela est dé-
crit par l'Auteur d'une manière tri-
omphante. On n'a pas de peine à
connoître que la matière luy plaît.
Aussi en parle-t-il avec étendue, &
dans un si grand détail, que n'oubliant
nulle circonstance, il en fait plus de la
moitié de son Livre, au lieu qu'il pas-
se légèrement sur les endroits les plus
importans des affaires publiques, & qu'il
ne dit souvent qu'un mot des plus
considérables aventures des Princes &
des Etats. Il louë fort le Roy *Hen-*
ry, qui fonda des Monastères, & remit
au Clergé les *Investitures*. Mais il n'a
point de couleurs assez noires pour dé-
peindre l'horreur du crime que l'*Em-*
pereur * du mesme nom luy paroist a-
voir commis, lors qu'estant allé à Ro-
me, il se fait du Pape & des Cardi-
naux, & se fit rendre ce Droit de l'*in-*
vestiture des Bénéfices, que les Papes
usurpoient sur les Princes Séculiers.
On rapporte sur l'An *MCXVII*, vers
la fin de cette Histoire, une chose fort
singulière, & qui tient du merveilleux.

La

* *Henry V.*

des Lettres. Juin 1188. 595

La voicy en un mot, comme on nous la donne. Un jour que les Senateurs de *Milan* esloyent assemblez sous une des Tours de la Ville, pour traiter des affaires publiques, on entendit une voix qui en appelloit un d'eux par son nom; & comme il iardoit à sortir, on vid entrer dans la chambre du Conseil un homme. qui le pria, avec beaucoup d'instance, qu'il luy pust dire un mot dehors, après quoy il pourroit rentrer dans le même moment. A peine fut-il sorti que la Tour tomba, & ensevelit toute cette Compagnie sous ses ruines. Ceux qui ont lû l'Histoire Ancienne, sçavent qu'on raconte quelque chose de fort semblable du Poëte *Simonides*.

III. LES CHRONIQUES DE MAILROS, (qui est un Monastère bailli par les Ecoissois sur les ruines d'un plus ancien, l'An *MCXXXVI*.) font la *III. Partie* de ce Recueil. Elles comprennent le temps, qui s'est écoulé depuis l'An *DCCXXXV*, jusqu'à l'An *MCC LXX*. Leur Inscription nous apprend que le premier, qui y mit la main, fut un Abbé de *Dundraynard*, & que divers autres les continuèrent. Mais on ne sçait point, ni qui fut cet Abbé,

ni

596 *Nouvelles de la République*

ni qui furent ceux qui travaillèrent à cet Ouvrage après luy. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que ces Chroniques n'ont pû estre écrites qu'après l'An *MCXLII*, parce que ce ne fut que cette année là que l'Abbaye de *Dundraynand* fut bastie, comme on l'apprend des Chroniques mesmes, pag. 166.

Comme le *Premier Auteur* avoit en vuë de continuer l'Histoire du *Vénérable Beda* ; il rapporte d'abord les dernières choses que cet Historien avoit dites sur les Années 731, & suivantes, jusqu'à l'Année 734, qui est celle où il a fini son Histoire. Ce qui l'a obligé d'en user ainsi ; ç'a esté, dit il, pour donner au Lecteur une idée de l'estat où estoient les choses dans le temps où il commence ses Chroniques. Tout cet Ouvrage est fait par articles, dont la plus-part sont extrêmement courts. On y marque toutes les Années de suite, comme dans des Tables Chronologiques ; & on rapporte sur chacune ce qu'on juge de plus digne d'estre remarqué, Mais cela ne se fait souvent qu'en deux mots, sur tout par les premiers Autheurs, & jusques vers le milieu des Chroniques ; Car après cela on amplifie davantage, & on donne quelquefois
des

des récits fort étendus. Quoy qu'il en soit, on trouve par tout bien des choses curieuses, par exemple, pour ce qui regarde la suite des Rois d'Ecolle, & celle de plusieurs autres Princes de ces Parties Septentrionales, les Successions des Evêques, & celles des Abbez. On y marque aussi fort soigneusement les Eclipses considérables du Soleil & de la Lune, les Comètes, les Tremblemens de Terre, les Evénemens mémorables de Paix ou de Guerre, les Combats sur Terre & sur Mer, comme ceux qui se donnèrent entre les François & les Anglois en *MCCXVII*, avec de fort différens succès; les Lignes & les Traitez des Princes, les Assemblées des Synodes & des Conciles, les Démeffez des Rois & des Papes, & les Entreprises des Légats, les Succés des Armes des Chrétiens dans la Terre Sainte, les Prodiges enfin, & les Miracles, qui esloyent alors fort communs. On nous parle entr'autres de* la *Résurrection* d'un Homme de qualité, qui après avoir esté assassiné, & étendu mort, à la porte d'un Monastère, son Corps ayant esté porté dans l'Eglise, se trouva vivant le lendemain,

com-

* *Pag.* 139.

598 *Nouvelles de la Republique*
comme les Moines estoient occupez à
chanter autour de lui. On nous fait par-
cy par-là quelques autres contes aussi ri-
dicules, qu'il faut pardonner à la bigore-
rie de ce Siècle, avide de Fables, & dont
la crédulité recevoit sans peine les cho-
ses les plus extravagantes, lors qu'on les
sçavoit revestir de quelque apparence de
religion.

Mais de tout ce que rapportent nos
Authéurs rien ne paroist les toucher si
fort que ce qui regarde les attentats,
qu'on voyoit commettre quelquefois
contre les Immunités de l'Eglise, ou
contre les leurs. On ne sçauroit dire
combien ils sont vifs & animez sur
ces matières. Toutes leurs expres-
sions y sont ardentes; & l'Imagina-
tion mesme n'est pas capable de rien
ajouter à la véhémence des exclama-
tions tragiques qu'on leur void faire,
par exemple, sur la mort de *Thomas*
Becquet. Si on les en croit, jamais
crime n'approcha en rien de l'atrocité
de celui que commirent ceux qui osté-
rent la vie à un Archevesque. Nice-
luy d'*Herode Antipas*, qui fit couper
la teste à *S. Jean Baptiste*; ni celui
de l'autre *Herode*, qui attenta à la vie
du *Sauveur* luy mesme, & qui ne fit
faire le massacre des Innocens que
pour

our y envelopper JESUS-CHRIST; ni
 enfin tous les plus grands crimes qui
 se commirent jamais dans le monde,
 n'entrent point, selon eux, en com-
 paraison avec celuy d'avoir fait mourir
 le Prélat. Ils ne sont pas plus mo-
 dérez sur un autre article, qui regar-
 de la manière dure, & trop absolue,
 dont en usoit avec eux un Légat du
 Pape, qu'ils appellent le Cardinal.
Sanlon. Il n'est pas possible de se
 plaindre avec plus de ressentiment &
 d'indignation qu'ils font, de l'autorité
monie, & *exorbitante*, disent-ils, que
 le Pape luy avoit donnée, luy ayant
 conféré le droit d'ordonner & de fai-
 re tout ce qu'il luy plairoit, à l'égard
 du Clergé, & du Peuple, & d'Angle-
 terre, & d'Ecosse; De sorte qu'il a-
 voit le pouvoir de transférer, de dé-
 poser, de suspendre, d'excommunier,
 & d'absoudre les Evêques & les au-
 tres Cleres, & *ce qui est bien plus*,
joûtent-ils, celuy de priver mesme les
Moines de leurs Privilèges. Car c'est
 dans ce dernier article qu'ils trouvent
 qu'est le grand mal, & l'exécès insup-
 portable de la Tyrannie. Tant ces
 bons Religieux avoyent parfaitement
 enoncé aux mouvemens de l'Amour
 propre, & à tous les intérêts parti-
 culiers

600 *Nouvelles de la République*
caliers! Malgré tout cela on peut dire que cet Ouvrage est un des meilleurs, qui soyent sortis de ces Siècles de Ténèbres, & que les défauts qui s'y trouvent ne doivent pas empêcher qu'on ne l'estime par la quantité des bonnes choses qu'il contient.

Mais cela ne se doit entendre que du travail de ceux qui l'ont porté jusqu'à l'An *MCC LXII*. Car pour ce qui est des *Additions*, que l'on trouve ensuite, où ces Chroniques sont continuées jusqu'à l'An *MCC LXX*, l'Authcur, quel qu'il soit, n'avoit pas besoin de la Préface qu'il y a mise, pour se faire distinguer. C'eust esté assez pour cela de son style de Moine Novice, & de son Galimathias affecté. La différence en est trop sensible; & si les taches, qu'on void dans les autres, qui n'ont pû se garantir tout-à-fait de l'impression de la barbarie & de la grossièreté de leur Siècle, ne permettent pas que l'on puisse dire, en comparant cette pièce avec le reste, *Desinit in piscem mulier formosa superne*, il faut du moins avouer que ce qui s'appelle, dans le même langage, *Humano capiti cervicem jungere equinam*, est assez ce qu'à fait ce dernier Authcur. Ce n'est donc
pas

des Lettres. Juin 1688. 601

as une grande perte que celle qu'on a
uite d'une partie de son Ouvrage; &
i République des Lettres n'y auroit
as gagné beaucoup quand il se seroit
onservé tout entier. Il y donne, pres-
ue dès le commencement, une Liste
e tous les *Abbez* de *Mailros*, depuis
An *MCXXXVI*, jusqu'à l'An
MCCCLXVIII, avec les noms de
eux qui avoyent esté tirez de ce Mo-
astère pour remplir des Eveschez.
Mais il employe presque tout le reste
faire le Panegyrique de *Simon* Com-
de *Monfort*, qui semble avoir esté
objet principal, qu'il a eu en vuë en
renant la plume. Le discours en est
oug & ennuyeux, & il y fait entr'au-
res choses une *Comparaison* fort im-
ertinente de ce Comte avec l'Apôtre
Pierre, sans qu'on y puisse voir
autre fondement si ce n'est que l'un
l'autre s'appelloit *Simon*.

IV. Les *ANNALES* du Monas-
ère de *BURTON*, viennent ensui-
v. L'Auteur en est inconnu. Mais
il paroist que, quel qu'il puisse estre,
il a vécu dans le même temps que
Matthieu Paris, de sorte que ces
deux Historiens se donnent de la lu-
mière l'un à l'autre, & se confirment
mu-

602 *Nouvelles de la République*
mutuellement. Cependant il y a beau-
coup de choses dans ces *Annales* qui
ne se trouvent point dans Matthieu
Paris, ni dans aucun des Auteurs de
ce Siècle-là qui ont esté publiez jus-
ques à présent. Elles commencent à
l'An *MIV* auquel l'Abbaye de *Bur-*
ton fut baillie, & finissent en l'An
MCC LXII. On remarque icy que
lors de la fondation de cette Abbaye,
on ne connoissoit point encore en An-
gleterre l'usage des *Sceaux*. Ce fut
ce qui obligea le Fondateur, qui don-
noit à cette Abbaye tout son Patri-
moine, apprécié 700. livres, d'en fai-
re confirmer la Donation par le seing
du Roy, & de six Fils que le Roy a-
voit; par celuy de deux Archevesques,
de plusieurs Evêques, & de la plu-
part des Personnes les plus qualifiées
du Royaume.

On trouve icy, aussi bien que dans
les *Chroniques* précédentes, quantité de
choses très-considérables comme ce qui
est raconté d'abord de l'emprisonne-
ment du Roy *Richard* en Allemagne, &
de sa sortie, & des intrigues de la Cour
de *France* avec celle de *Vienne*, & avec
le Comte *Jean*, frère de *Richard*, à
l'occasion de cette prison. Mais une
de celles qui mérite autant d'estre re-
mar-

des Lettres. Juin 1688. 603

marquée, est la manière dont l'Auteur
rapporte, sur l'an *MCXCVIII*, que
non éliſoit alors l'Empereur. Dès que
l'Empire eſtoit vacant, les Archeveſ-
ſes, les Eveſques, les Abbez, les
ſucs, les Comtes, & tous les autres
ſigneurs d'Allemagne, eſtant aſſem-
blez, devoient élire *XII. Hommes*,
qu'ils preſenter aux Archeveſques de
Bologne, & de Mayence, au Duc de
ſaxe, & au Comte Palatin du Rhin;
celuy de ces *XII* que ces *Quatre*
choiſoyent, eſtoit Empereur, & Roy
d'Allemagne, & devoit eſtre couronné
à *Aix la Chapelle*, où le corps de
Charlemagne reſoſe. Le détail qu'il
donne ſur l'An *MCCXI*, de la conteſta-
tion du Nonce *Pandulphe*, & de ſes
collègues, avec le Roy *Jean*, ſur le
ſujet de l'*Interdit*, ſous lequel l'An-
leterre eſtoit depuis l'An *MCCVIII*
quelque choſe de bien curieux. Le
Roy, pour faire lever cet Interdit,
conſentoit bien de reconnoiſtre le Pa-
pe pour Supérieur dans les choſes ſpi-
rituelles; mais il ſouſtenoit qu'on ne le
pouvoit obliger à en dépendre dans le
temporel. Le Nonce luy ſouſtient au
contraire qu'il ne doit pas eſtre moins
ſoumis au Pape pour le Temporel
que pour le Spirituel. Mais il ne ſe

Dd

peut

604 *Nouvelles de la République*
peut rien de plus fier, & de plus hautain, que le langage & les manières dont il use avec ce Prince; ni rien de plus impérieux que les termes dans lesquels le Pape même luy écrit. Enfin le Roy fut contraint par la vuë des malheurs, dont il se voyoit menacé, de fléchir humblement sous la Loy du Papa, & de luy presser, comme son *Vassal*, le serment de *fidélité*. On l'obligea aussi de rappeler honorablement les Evêques qui s'estoyent retirez d'Angleterre; de payer à l'Archevesque de Cantorbery 2500. liv. Sterl. au Prieur & aux Moines du même lieu 1000 livres; & aux Evêques de Londres, de Lincoln, d'Ely, d'Erford, & de Bath, à chacun 750 livres. Il fallut aussi qu'il reconnust tenir ses Royaumes à foy & hommage du Pape, comme estant du Patrimoine de S. Pierre; & qu'il obligast ses héritiers & les successeurs à la même reconnoissance, & au même hommage, à perpétuité. Qu'en signe de cette sujétion il s'engageast, tant pour luy que pour eux, à payer tous les ans au Pape la somme de *Mille Marcs*, pour les Royaumes d'Angleterre & d'Yrlande; sçavoir 700. Marcs pour l'Angleterre, & 300 Marcs pour l'Yrlande;

mande ; outre le Tribut ordinaire du
Denier S. Pierre. Qu'en un mot il
déclarast que faute de satisfaire à tou-
tes ces obligations, & au cas que luy,
ou ses Successeurs, y contrevinssent en
quelque manière, ils perdroyent dès-
lors ces Royaumes qu'il reconnoissoit
tenir de la Sainteté, & seroyent cen-
sez déchus de tout droit à la Couron-
ne. Tout cela est porté expressement,
& en des termes encore plus forts, par
les *Lettres Patentes*, & par les *Déclara-
tions*, qu'il en fit expédier en conséquen-
ce des ordres du Pape. Et ce qu'il y
a de plus admirable ; c'est qu'encore
que toute l'Histoire fasse voir qu'il dis-
puta le terrain autant qu'il luy fut pos-
sible, & que ce ne fut qu'après qu'on
l'eut menacé de l'abyssmer, & qu'il vit
toutes choses prêtes pour l'exécution de
ces menaces, qu'il se résolut de céder ;
il ne laissa pas de déclarer dans la der-
nière de ces *Chartres* ; qu'il n'a rien
fait que de son propre mouvement, &
de son plein gré, sans y avoir esté for-
cé par aucune violence, ni obligé par
aucune crainte. La chose est difficile à
comprendre, mais un peu moins qu'elle
ne l'estoit, avant ces milliers d'exemples
qu'en ont donné en nos jours tant de
Nouveaux-Convertis.

Le Malheur de ce pauvre Prince †, & la foiblesse qu'il eut de s'abandonner à de si grandes bassesses, ne fit guères tort qu'à sa personne, sans tirer beaucoup à conséquence pour son Etat. On murmura aussi-tôt contre la Tyrannie de la Cour de Rome; & les Ecclésiastiques, qui sçavoient si bien l'appuyer, lors qu'elle leur estoit favorable, furent les premiers à s'en plaindre, lors qu'elle ne s'accorda plus avec leurs intérêts particuliers. En effet environ * trente ans après ce fameux démeslé, le Pape *Innocent IV.* ayant envoyé ses Bulles par-tout, pour amasser de l'argent contre l'Empereur *Frederic*; le Clergé d'Angleterre refusa absolument d'en donner, alléguant diverses raisons pour s'en défendre, dont l'une des principales estoit, que comme l'Eglise Romaine a son Patrimoine, dont le Pape est l'Administrateur; les autres Eglises ont aussi le leur, qu'elles tiennent de la libéralité & de la concession des Princes, & qui ne dépend de l'Eglise Romaine en nulle manière. Deux ans après, les Grands du Royaume, de concert avec le Clergé, envoyèrent au Pape leurs *Griefs*,

† Il fut surnommé Jean sans Terre.

* l'An DCCXLIV.

ou

ou fujers de plainte, sur les diverses exactions, & les fréquentes entreprises, qui se faisoient, en son nom, contre les anciennes coustumes, libertez, & droits du Royaume, & contre l'opposition que les Procureurs du Roy, & de l'Etat, y avoyent formée dans le *Concile général* tenu à *Lyon*; & ils accompagnèrent ces Griefs de lettres fortes & menaçantes. On vid mesme à quelques années de là un *Evesque* de *Lincolne*, qui eut assez de résolution pour déclarer hautement qu'il ne déféreroit point aux Provisions que donnoit le Pape, parce qu'elles n'estoyent pas à édification mais à destruction. Et les lettres qu'il en écrivit parurent de telle importance à ceux qui expédioient ces Provisions, qu'il les envoyèrent au Pape, qui s'excusa bientôt par un Bref, comme peu auparavant il avoit employé le mesme moyen pour adoucir les esprits des Grands & faire cesser leurs plaintes.

Cependant la Cour de Rome ne laissa pas d'exiger les *Décimes*, par toute l'Angleterre, avec beaucoup de rigueur: & l'on trouve icy un détail de la manière dont on s'y prenoit, des sommes que l'on y levoit, & des choses sur lesquelles elles estoient prises.

608 *Nouvelles de la République*

On y trouve aussi un grand nombre de Lettres & de Bulles de divers Papes : des Lettres d'Archevêques, d'Evêques, & d'autres Prélats ; aussi bien que de plusieurs des plus considérables Seigneurs de la Cour, & des Roys mesmes. Plusieurs Actes de Conciles, & de Parlemens : Beaucoup de Réglemens, d'Ordonnances, de Lettres Patentes. & d'autres Pièces, dont il y a même une partie en vieux Gaulois. On y verra de plus des Lettres du Patriarche de Jérusalem sur la prise de *S. Louys*, & sur la défaite de son Armée par les Infidèles. D'autres Lettres de plusieurs Seigneurs, qui se trouvoient à Jérusalem, & qui informoyent le Roy d'Angleterre de l'état où estoient les affaires des Chrétiens dans le Levant. Diverses histoires qui peuvent servir à éclaircir celle du Temps. Des récits de faits singuliers, & de choses extraordinaires. Certaines Particularitez, ou certaines Pièces, qui ne se trouvent pas aisément ailleurs. Des Relations d'accidens tragiques: comme celle qu'on fait d'un *Jeune Garçon*, âgé de neuf ans, crucifié par les *Juifs*, assemblez de tous les endroits de l'Angleterre à *Lincoln*, l'An *MCCLV*; & de la sévère punition qui en fut faite.

te

e sur quelques-uns des coupables; les
 autres ayant trouvé moyen de gagner
 le Comte *Richard*, Frère du Roy,
 qui fit en sorte par son crédit de les ti-
 rer des mains de la Justice, après avoir
 reçu d'eux des sommes immenses d'ar-
 gent. Enfin on y trouve plusieurs *In-
 structions & Mémoires*, sur diverses
 sortes de choses; comme, par exem-
 ple, sur les *Visites & Enquestes*, qu'il
 estoit ordonné de faire par tout, de
 la Vie & Mœurs, tant des Ecclesias-
 tiques, que des Séculiers; Sur la ma-
 nière de visiter les Maisons Religieu-
 ses, avec les Articles sur lesquels il
 falloit interroger les Religieux. Ces
 derniers Mémoires sont suivis d'une
 Particularité remarquable, c'est que la
 même année qu'ils furent dressés, qui
 fut l'An *MCCCLX*, la Paix se fit
 à Paris entre le Roy de France &
 le Roy d'Angleterre présents; avec
 cette condition que le Roy d'Angle-
 terre cedit au Roy de France la
 Normandie, & que ces deux mots,
Duc de Normandie, seroyent ostés
 pour toujours de ses Titres, Sceaux,
 &c. & qu'ils ne seroyent plus em-
 ployés pour luy, dans aucuns Actes
 publics, ni particuliers. C'est ain-
 si, selon nostre Auteur, que fut accom-

610 *Nouvelles de la République*
plie la Prophétie de *Merlin*, qui a-
voit prédit qu'un jour une merveil-
leuse révolution *séparerait l'épée d'avec*
le Sceptre, c'est-à-dire, si on l'en-
croit, le Duché de Normandie d'avec
le Royaume d'Angleterre.

Ces Annales continuées, sans in-
terruption, jusqu'à l'An *MCCLXII*,
finissent là, dans le Manuscrit, qui est
visiblement défectueux. On y a seu-
lement ajouté une petite liste des Ab-
bez, qui depuis ce temps-là ont gou-
verné le Monastère; & la suite en est
portée jusques à celui que l'on y dit
avoir esté le 35. & le dernier.

V. Tout ce qui reste dans ce Vo-
lume regarde la *Continuation* de l'His-
toire de *Croyland*, & comprend *Trois*
Pièces différentes. La I. commence
à l'An *MCXLIX*, dans l'estat où
nous l'avons. Mais on voit d'abord
qu'il manque quelque chose au com-
mencement, L'Auteur y marche
assez bien sur les pas *d'Ingulph*, &
n'est guères moins soigneux de rappor-
ter tous les Titres des Concessions ac-
cordées par les Rois à ce Monastère;
les Pièces justificatives de ses Droits,
& de l'étendue de son Territoire; &
es Transactions passées avec ceux,
avcc

des Lettres. Juin 1688. 611

avec qui on a eu quelque différent. Il ne manque pas non plus de faire l'éloge des Bienfaiteurs de l'Abbaye, & de marquer les Joyaux, les Ornaments, les Tableaux, les Croix, & les autres choses, qu'on leur a données : Jusques là qu'il rapporte même certain don d'un Frère *Laurent*, qui donna quarante livres, pour estre employé en lait d'amandes, pour le rafraichissement du Convent. Présent qu'on jugea de telle importance, que pour empêcher que les Frères ne se querellassent sur la distribution, on en fit un Règlement solennel, qui se voit icy, avec la datte de l'Année, & celle de la Régence de l'Abbé qui gouvernoit.

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que cet Auteur employe tout son temps ni tout son papier à ces sortes de bagatelles. Il fait aussi de temps en temps des Remarques importantes sur *l'Histoire Générale* de ce Temps-là; & on y trouve en bien des endroits des choses fort-considérables. Il rapporte les aventures & la triste fin de *Richard II.* qu'*Henry*, Comte de *Derby*, devenu Duc de *Lancastre* par la mort de son Père, emprisonna dans la Tour de Londres, où il fut con-

Dd 5

train

612 *Nouvelles de la République*

traint de se démettre de la Couronne
en faveur du Duc proclamé Roy par
le Parlement l'an *MCCCXC/X*.
Ce qui fut suivi peu de temps après de
la mort tragique de Richard. Il dit
un mot en passant des *Lollards*, sur
l'Année *MCCCCXIV*, & il fait
fort valoir la victoire qu'*Henry V.* rem-
porta sur ces pauvres gens, dont il fit
périr un grand nombre. Il marque la
prise de *Constantinople* par les *Turcs*,
l'An *MCCCCLIII*, & le barbare
traitement fait aux Chrétiens par ces
Infidèles. Il raconte les Divisions, &
les Mouvements, qui agitèrent en ce
temps-là l'Angleterre, & il n'oublie
pas les périls qu'y pût courir le Monas-
tère de *Croyland*: Les Pestes, les
innondations, & les autres fleaux, dont
le Roïaume fut affligé, viennent aussi
chacun dans son ordre, aussi bien que
les Prodiges, qu'il prétend avoir esté
des signes de ces événemens. En-
fin il conclud son Histoire en l'An
MCCCCCLXX. De sorte que l'aïant
commencée où *Pierre de Blois* finissoit
la sienne, elle devoit estre de plus de
CCCXXX. ans. Mais nous avons
déjà dit qu'il y manque quelque chose
au commencement. Au reste quoi
qu'il proteste qu'il n'a rien écrit que
sur

ur les meilleurs & les plus anciens Mémoires qu'il a pû trouver, & sur les Relations les plus fidèles; cependant comme il n'avoit pû mettre cet ouvrage dans l'état qu'il eust souhaité, il le conclut par des excuses fort modestes; & comparant toute cette Histoire à la *Statuë* que vid *Nabucodonosor*, il dit que le commencement écrit par *Ingulphe* est la Tête d'or; que la suite ajoutée par *Pierre de Blois* est la Poitrine d'argent; & que cette dernière Partie dont il est l'Auteur, & qui tient la place des *pieds*, ne doit estre regardée que comme un mélange de fer & de terre.

La *Continuation* suivante est d'un style fort différent. On y parle beaucoup moins des affaires de l'Abbaye, que des affaires publiques & de ce qui se passoit dans l'Etat. Elle commence précisément à la mort de l'Abbé *Jean*, où finissoit la précédente. On y parle d'abord des Troubles, où se vid le Roïaume, par les dissensions des Grands, & par les broüilleries de la Cour. On y void la Couronne long-temps disputée entre *Henry VI.* & *Edoïard IV.* qui se l'arrachoyent l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin elle demeura à *Edoïard*. On marque l'é-

614 *Nouvelles de la République*
lection d'un nouvel Abbé cette mesme
année où l'Abbé *Jean* estoit décédé.
C'estoit l'An *MCCCCLXX*, selon la
supputation de l'Eglise Romaine, &
le *MCCCCLXIX*, selon le compte
de l'Eglise Anglicane. Cette différen-
ce de calcul remarquée par l'Autheur
luy donne occasion d'en chercher la
cause; & il l'attribuë à la diverse ma-
nière de terminer le cours des années
observée dans ces deux Eglises, Car
au lieu, dit-il, que l'Eglise Anglicane
compte ses années selon la manière ex-
acte des Chronologues, qui n'y com-
prennent jamais moins de 365. jours,
à compter précisément depuis l'Epo-
que où ils commencent; les Romains
qui se font une Loy de commencer
toutes leurs années au Mois de Jan-
vier, ont compté *un An* de la Naissance
de Jesus-Christ dès le premier de ce
Mois, quoy que Jesus-Christ ne fust
né que sur la fin de l'Année précéden-
te. Dans le reste de l'Histoire on
passe assez légèrement sur diverses cho-
ses qui regardent le Monastère; mais
on donne des récits fort amples & fort
circonslanciez des Troubles qui conti-
nuèrent, sous les Régnes d'*Edoüard IV*,
d'*Edoüard V*, & de *Richard III*, jus-
ques à la mort de ce dernier, qui fut
tué

des Lettres. Juin 1688. 615

tué dans une bataille, où il laissa la victoire & la Couronne à *Henry Comte de Richmond*, vers la fin de l'An *MCCCCCLXXV*. qui est l'endroit, où nostre Auteur déclare qu'il finit son Histoire.

C'est aussi au mesme endroit que commence le dernier *Continuateur*, dont l'Ouvrage ne paroist icy que fort defectueux en toutes manieres. Tout presque y regarde certaine Donation d'une Eglise avec ses droits & revenus faite à l'Abbaye de *Croyland*, & confirmée par Lettres Patentes du Roy *Henry VII*, qui y prend la qualité de *Roy d'Angleterre*, & de *France*, & de *Seigneur d'Irlande*. Ainsi finit le I. Tome, où les choses sont fort meslées. On donnera un Extrait de l'autre dans le Mois suivant.

ARTICLE II.

Lettre contenant la Défense de l'Explication du Passage de S. Luc, Chap. XVIII. V. 8. donnée au Mois de Février, contre la Critique qu'on en a faite.

Mon-

Monsieur. Je suis extrêmement obligé à celui qui a bien voulu prendre la peine de relever mon explication du V. 8. du XVIII. Chap. de l'Evangile selon S. Luc. Comme je suis dans un âge à rechercher l'instruction, & que tout ce que je vous ai envoyé jusques à présent a esté écrit dans cette vue ; je le supplie de ne trouver pas mauvais que je luy propose mes difficultez sur son explication, & que je lui die un peu plus exactement les raisons de la mienne, avec cette sincère protestation, que je n'ay aucun entestement pour mes pensées, que je ne cherche que la vérité, & que je sentiray plus de plaisir de céder à un habile homme, comme il est, qu'à soutenir mes opinions.

On dit que Jesus-Christ ne trouvera point de Foy en terre, quand il viendra ; parce que tous les Fidèles en seront sortis, ayant esté élevez au devant de lui dans l'air. Cela suppose que Jesus-Christ ne viendra sur la Terre qu'après que ses Elûs en auront été enlevez, ce qui me paroist contraire à l'Ecriture Sainte. Elle enseigne que Jesus-Christ viendra pour juger les vivans, & les morts. II. Tim. IV. 1. & que
la

des Lettres. Juin 1688. 617

la première chose qu'il fera, étant descendu, sera de ressusciter les morts. Le Seigneur lui-même avec cri d'exhortation, & voix d'Archange, & avec la Trompette de Dieu, descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Christ, ressusciteront premièrement. Le voilà donc descendu du Ciel: Les morts ressuscitent premièrement. Puis après, adjointe S. Paul, nous qui vivrons, & resterons, serons ravis ensemble avec eux, dans les nuées, au devant du Seigneur en l'air, & ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. I. Thess IV. 16. 17. Quand donc Jesus-Christ viendra pour ressusciter les morts, il trouvera encore les Fidèles sur la Terre, d'où ils ne seront enlevés qu'après cette résurrection. Et puis qu'ils seront, après cela, toujours avec lui, on ne peut pas dire qu'ils les enverra au Ciel, pour descendre plus bas sur la Terre, afin de punir les méchants. Sa descente ne sera que dans l'air, où sera posé le Thrône de sa Gloire, devant lequel seront assemblées toutes les Nations. Il les séparera là les uns d'avec les autres, comme le Berger sépare ses Brébis d'avec les Boucs, & il mettra les Brébis à sa main droite, & les Boucs à sa gauche; & prononcera son
jugement.

618 *Nouv lles de la République*
jugement sur les uns & sur les au-
tres. Matth. XXV. 31. &c. Ainsi
les Fidèles ne seront point enlevez au
Ciel avant que les Méchans comparoi-
sent pour estre jugez. En effet le Sei-
gneur sera révélé du Ciel avec les An-
ges de sa Puissance, avec flamme de
feu, exerçant vangeance contre ceux
qui ne connoissent point Dieu, & qui
n'obéissent point à l'Evangile de Nô-
tre Seigneur Jesus-Christ, lesquels se-
ront punis de perdition éternelle, de
par la face du Seigneur, & de par la
gloire de sa force. Et cela arrivera
quand il viendra pour estre glorifié en
ses Saints, & pour estre rendu admi-
rable en tous les Croyans en ce Jour-
là. II. Thess. l. 7. &c. Ce sera donc en
un mesme jour, qu'il fera la vangeance
de ses Ennemis, & qu'il sera glorifié en
ses Saints. La Parabole de l'Yvroye
fait même précéder la punition des
Méchans, & met après la glorification
des Fidèles. Matt. XIII. 30. En la saison
de la moisson je diray aux moisson-
neurs, cueillez premièrement l'yvroye
& la liez en faisceaux pour la brusler;
mais assemblez le bled en mon grenier.
Voyez les Vers. 41. 42. & 43. De tout
cela je conclus que quand Jesus-Christ
viendra au dernier Jour pour vanger ses
Elas

des Lettres. Juin 1688. 619

Elûs, qui crient à luy jour & nuict,
l'en trouvera encore sur la Terre. Le
lang des morts crie bien, mais les
souffrances des vivans ne crient pas
moins.

Ces mots, καὶ μακροθυμῶν ἐπ' αὐτοῖς
ne sçauroient signifier, bien qu'il diffère
de se mettre en colere à cause d'eux.
καὶ qui ne se trouve pas mesme dans
tous les Exemplaires, ne signifie point
rien que. Et ἐπ' αὐτοῖς exprime le su-
jet qu'on regarde, & envers lequel on
agit, ou n'agit pas; & non pas la Cause
motive qui fait agir envers d'autres.
Ainsi on ne peut trouver dans ces paro-
les, que Dieu diffère à cause des Elûs
de se mettre en colere contre les méchans,
ou de les punir. Ces paroles sont
comprises dans la Periode, qui est
fermée par un point interrogatif, & qui
doit estre traduite ainsi: Dieu ne fera-
t-il point vangeance de ses Elûs qui
crient à luy jour & nuict, usant aussi
de delay à leur égard? Le P Amelotte
a bien exprimé ce sens en traduisant
ainsi: Quoy donc Dieu ne vangera-t-il
pas ses Elûs qui le reclament jour &
nuict? & différera-t-il de les secourir?
μακροθυμεῖν ἐπὶ signifie certainement,
user de delay, ou différer à l'égard de
quel-

620 *Nouvelles de la République*
quelqu'un. Matth XVIII. 26. 29. Ce
qui suit fait voir encore que le but est
d'assurer une delivrance prompte, &
sans retardement: Car ces mots je vous
dis que bien tost il les vangera sont mis
par opposition à μα'ηροθυμῶν ἐπ' αὐτοῖς.
Après avoir dit par interrogation,
Differera-t-il a leur égard? Il répond,
je vous dis que bien-tost il les vangera.
Si on lit ce que Grotius a écrit sur ce
Passage, il me semble qu'on ne pourra
plus douter de la vérité de cette expli-
cation

La Vengeance promise ne me semble
pas estre celle des maux passez, & dont
les Elûs auroient été délivrez aupara-
vant, comme celle que demandent les
Ames qui reposent sous l'Autel. Apoc. VI.
10. C'est une vengeance, par laquelle
les Persécuteurs sont punis. & les Per-
sécutez délivrez en même temps. C'est
ce que montre la Comparaison des Elûs,
crians à Dieu jour & nuict; avec cette
Veuve qui importunoit le Juge inique
en luy disant, F'ay moy justice de ma
Partie. Car cette Veuve demandoit
d'estre délivrée des injustes poursuites
de sa Partie, & non d'estre vengée des
maux qu'elle ne souffroit plus. Cette
vengeance se fera quand le Fils de
l'Homme viendra. Car le Seigneur
ayant

des Lettres. Juin 1688. 621

ayant dit, Je vous dis que bien tost il les vangera, ajoute, mais quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous, &c. comme s'il disoit. Dieu vangera ses Elûs : mais quand le Fils de l'Homme, par lequel il doit juger le monde, viendra faire cette vengeance, pensez-vous qu'il trouve de la foy en la Terre?

Si l'on veut entendre cette Venuë de celle du dernier jour, pour le jugement universel; comme j'ay, ce me semble, fait voir clairement, par l'Ecriture, que quand Jesus-Christ viendra alors, il y aura encore des Elûs sur la Terre; la Foy qu'il ne trouvera pas dans la Terre, ne peut estre cette Foy des Elûs dont parle S. Paul Tit. I. 1. qui est la Foy nécessaire au Salut. Il y a une manifeste contradiction entre, venir délivrer des Elûs, qui crient à Dieu jour & nuit, & ne trouver point de Foy là où ils sont. On ne satisfait pas en disant que Jesus-Christ a parlé ainsi, parce qu'il trouvera tres-pen d'Elûs, en comparaison des Incrédules, & par conséquent tres-pen de foy. Car 1. cette Interrogation, Mais le Fils de l'Homme venant, trouvera-il de la foy dans la terre? ou, pensez-vous qu'il trouve, &c. est une forte négation, qui exclud tout,

622 *Nouvelles de la République*
tout. 2. Il ne s'agit pas là de l'état
où Jesus-Christ trouvera les Incrédules
qu'il viendra punir. Il s'agit des E-
lûs qu'il viendra vanger, & c'est à
leur égard qu'il déclare qu'il ne trou-
vera point de Foy. S'il disoit cela
pour exagérer le grand nombre des In-
crédulés, & le petit nombre des Fidèles;
le sens seroit, Je vous dis que Dieu
vangera bien-tôt ses Elûs, qui crient à
luy-jour & nuit: mais lors que le Fils
de l'Homme viendra il y aura bien
peu d'Elûs, Mais à quoy bon ce dis-
cours? Pourquoi ces mots, quand le Fils
de l'Homme viendra? Car Jesus-
Christ ne diroit rien de particulier au
temps de sa venue. Il y a toujours peu
d'Elûs au prix même de ceux qui sont
appelez. Matt. XXII. 14. & les Fidèles
qui doivent obtenir le Royaume sont
toujours un petit Troupeau. Luc. XIII.
32. D'ailleurs ne semble-t-il pas que le
Seigneur auroit voulu détruire, par ces
dernières paroles, la consolation qu'il
avoit donnée dans les précédentes? Il a
assuré que Dieu vangera bien-tôt ses
Elûs qui crient à luy jour & nuit.
C'est une grande consolation pour eux.
Mais si le Fils de l'Homme ne vient
faire cette vengeance que lors qu'il n'y
aura plus d'Elûs, ou si peu que cela
l'obli-

Poblige luy-mesme à parler comme s'il n'y en avoit point du tout ; qui est-ce qui peut s'appliquer la consolation, & s'assurer de cette délivrance ?

Il paroist donc évidemment, ce me semble, que Jesus-Christ n'a pas voulu parler, en ce passage, de la Foy des Elûs nécessaire au salut, mais de la Foy de la délivrance présente utile à la consolation. Le but du Sauveur est d'obliger à prier toujours avec persévérance. C'est pour cela qu'il s'est servi de la Parabole de cette Veuve, qui, par son importunité, contraignit un Juge inique à luy rendre la justice qu'il n'avoit pas dessein de luy rendre. Il dit que ceux que Dieu a élus pour estre les objets de sa faveur, doivent, à plus forte raison, attendre d'un Juge si juste la délivrance de leurs oppressions, s'ils la luy demandent avec persévérance, criant à luy jour & nuit. 2. Pour les obliger à persévérer en prière, il les assure qu'ils seront délivrez, mesme bien-tost. Je vous dis que bien tost il les vengera. 3 Pour obliger les Fidèles à se tenir dans l'ardeur de prier, il les avertit du relâchement dans lequel on tombe à cet égard. Il leur dit qu'en-core que la délivrance, qu'il leur promet, doive arriver bien-tost, c'est-à di-
re,

624 *Nouvelles de la République*
re, tout aussi-tost que ce qui doit estre
fait sera accompli; son retardement
apparent fait qu'on se lasse de crier, &
qu'elle vient lors qu'on ne l'attend plus,
mais que cela n'empeschera pas qu'elle
ne vienne. Vous devez, dit-il, crier
jour & nuit à Dieu, qui prend plaisir
à entendre vos prières, & à voir l'es-
pérance que vous avez en luy. Vous
devez prier dans vos oppressions, avec
assurance d'en estre délivrez, & je vous
assure que vous le serez bien-tost. Je
sçay prurtant que quand je viendray
pour cela, l'état où vous vous trouve-
rez, vous aura osté la pensée d'une si
prompte délivrance; mais je ne laisseray
pas de venir, & de vous délivrer; &
cela doit vous obliger à m'attendre tou-
jours, & à demander continuellement
que je vienne. Voicy je viens bien-tost.
Dites donc toujours, Voire, Seigneur
Jesús vien!

C'est-là, ce me semble, le vray sens
de ce Passage; & je trouve ainsi que
tout le discours se lie bien avec le
corps de la pensée, ou avec ce qu'il y
a de principal, & qu'il n'y a rien qui
ne convienne parfaitement à tout le
sens des paroles. Car il ne me semble pas
qu'il faille assurer que quand la foy est
mise

mise absolument, c'est toujours pour embrasser les promesses salutaires en Jesus-Christ, & non une seule vérité particulière, & que le terme de foy ne se trouvera jamais employé pour signifier une vérité particulière non exprimée.

Quand S. Paul dit Rom. 14. 23, que tout ce qui n'est point fait en foy est péché, il n'exprime point une vérité particulière : Ce mot de Foy est mis absolument. Cependant il ne doit signifier là que la persuasion d'estre agréable à Dieu dans ce qu'on fait, & plus particulièrement encore la persuasion de cette vérité, que l'usage de toute sorte de viande est permis. Quand Jesus-Christ dit Matt. VIII. 10. Je n'ay point trouvé une si grande foy même en Israël; il entend par le mot de Foy, la persuasion de la puissance divine qu'il avoit de faire des choses surnaturelles. Le mot de Foy, Matt. IX. 22. mis absolument, signifie la mesme chose que la foy d'estre guery. Act. XIV. 9. Il faut donc restreindre le mot de Foy, mis absolument, au sujet dont il s'agit. C'est pourquoy s'agissant icy de la délivrance des Elus, & de la punition de leurs Persécuteurs, le mot de Foy se doit restreindre à la persuasion de cette délivrance. C'est ainsi que ce mesme ter-
me

626 *Nouvelles de la République*
me se prend dans le célèbre Passage,
Habac. II. 4. Car le Prophète ayant ex-
horté le Peuple affligé à attendre le Sei-
gneur avec assurance qu'il viendrait,
& ne tarderoit point, & ajoutant
que le Juste vivra de foy, veut dire
que celui qui craint Dieu, & se confie
en luy, se soutiendra contre les tenta-
tions, par la persuasion de cette venue,
& de la délivrance qu'elle luy doit pro-
curer. S. Paul cite ce Passage dans le
mesme sens & dans le même but, Heb.
X. 38. Et quoy qu'il en fasse une jus-
te application à la foy de la délivrance
du peché & de ses peines par Jesus-
Christ, Rom. I: 17; cela n'empesche
pas que le sens litteral du Prophète ne
soit celui que j'ay dit. Je ne doute
pas même que Jesus-Christ n'y ait re-
gardé dans le passage dont il est icy
question, & qu'il n'ayt voulu dire que
quand il viendra pour délivrer ses Elûs
il ne les trouvera pas dans cette atten-
te de son secours, qui peut estre ap-
pellée du nom de vic. C'est la même
chose qu'il dit Matt. XXIV. 44. qu'il
viendra à l'heure qu'on ne l'attendra
pas.

Au reste il me semble qu'il ne faut pas
restrindre cela à la seule Venue de Jesus-
Christ au dernier Jour; mais qu'il
se

des Lettres. Juin 1688. 627

se doit étendre à toutes les délivrances des oppressions des Fidèles, par lesquelles Jesus-Christ vient par l'exercice de sa puissance, lors qu'on l'attend le moins. L'Eternel fera justice à son Peuple, & se repentira sur ses Serviteurs, quand il verra que la force s'en sera allée; c'est-à-dire, la force sur laquelle on prenoit quelque assurance, & qu'il n'y aura rien de relle ni serré ni delaisé. Dieu envoya Moïse dans un temps où les Israélites n'attendoient point de délivrance. Quand l'Eternel, dit l'Eglise d'Israël, ramena & mit en repos ceux de Sion, nous estions comme ceux qui songent. Ps. 126. 1. Quand la Réformation se fit, ce fut après que l'espérance, qu'on en avoit conceüe, sur les promesses de l'Empereur, du Roy Louis X I I, & du Concile de Pise, furent tout à fait perduës. Cela me fait croire que nous ne serons délivrez de nos peines présentes, que quand nous l'attendrons le moins. Il faut pourtant crier à Dieu jour & nuit pour obtenir cette délivrance.

Je n'ay pas rapporté l'explication du Ch X V I I. V. 20. comme nouvelle, mais comme une preuve que le sens que je donne au Passage que je

E c viens

628 *Nouvelles de la République*
viens d'examiner est conforme à l'E-
criture Sainte, assavoir que quand Je-
sus-Christ vient, ou qu'il manifeste son
régne, c'est lors qu'on ne l'attend pas.
C'est précisément ce que le Seigneur
répond aux Pharisiens, qui luy deman-
doient quand le Royaume de Dieu de-
voit venir? Ce n'est pas précisément
ainsi que Beze & le Port-Royal l'ont
entendu. Je n'ay pas Diodati pour le
consulter. Mais je suis assuré qu'il ne
s'agit pas là d'un éclat qui fasse re-
marquer le Royaume de Dieu. Les
Pharisiens ne s'enqueroient pas de la
maniere de sa venue. Il s'agit du
temps, & Nostre Seigneur répond que
ce sera lors qu'on n'y sera pas attentif
pour l'observer.

Voilà Monsieur, une longue Lettre.
Je vous prie de pardonner, pour cette
fois, à un jeune homme qui a grande
envie de recevoir de l'instruction, &
qui a crû que pour cela il devoit bien
expliquer sa pensée, & faire voir les
raisons de son opinion. Je suis, &c.

A Londres ce 7. May
1688.

AR-

ARTICLE III.

HERMANNI CONRINGII in
*Universam Artem Medicam, singu-
 lasque ejus Partes, Introductio ex pu-
 blicis ejus præcipue Lectionibus olim
 concinnata, nunc verò Additamentis
 necessariis aucta; continuata ad nos-
 tra tempora præcipuorum Scriptorum
 serie. Accesserunt JOH. RHODII,
 aliorumque in Arte Principum Viro-
 rum consimilis Argumenti Commenta-
 tiones. Curâ ac studio GUNTHERI
 CHRISTOP. SCHELHAMME-
 RI M. D. & in Academiâ Juliâ
 Prof. C'est à dire, Introduction à la
 Medecine, in 4. Spiræ 1688. Pagg.
 577.*

ENTre les divers obstacles, qui se ren-
 contrent dans l'avancement des
 Sciences, un des plus considérables est
 le défaut de la Methode. On a beau fai-
 re des efforts extraordinaires pour per-
 fectionner toutes les Disciplines humai-
 nes : dès qu'on est une fois hors du droit
 chemin, qui seul peut conduire à cette
 perfection, plus on avance, & plus on
 est

E c 2

630 *Nouvelles de la République*
est sujet à s'égarer. Et ce n'est pas sans
quelque fondement que le Célèbre M.
Malpighi a dit * que les malheurs de la
Guerre, & les révolutions des Etats,
avoyent moins empêché le progrès des
Sciences, que le défaut de méthode &
de conduite. Ce qu'on dit des Scien-
ces en général, on le peut dire des per-
sonnes qui tâchent de les acquérir. C'est
beaucoup pour un homme qui veut s'at-
tacher à quelque profession, d'avoir de
l'esprit, du jugement, d'être assidu &
laborieux. Mais tout cela ne suffit pour-
tant pas. Il faut encore suivre une bon-
ne Méthode; il faut être conduit par
un bon Guide: sans quoy il arrive rare-
ment qu'on recueille beaucoup de fruit
de ses veilles & de ses travaux.

On a donc beaucoup d'obligation à
ceux qui nous donnent des préceptes
pour régler la conduite de nos études;
& l'on peut dire que c'est proprement en
cela que consiste la véritable fonction
d'un Professeur. Un homme ne doit
pas espérer d'apprendre dans les Aca-
demies tout ce qu'il doit sçavoir. Il a
dequoy s'estimer heureux s'il y est éle-
vé dans de bons principes; s'il y ap-
prend l'histoire de sa profession; dans
quel

* *In Anat., Plant. Ideâ.*

quel ordre il en faut examiner toutes les parties , & le raport qui est entre elles ; & avec cela s'il y acquiert la connoissance des bons livres. Tout le reste dépend absolument de luy , & s'il ne devient pas habile avec un tel secours , il ne doit s'en prendre qu'à soy-même.

Ce qu'on vient de dire icy répond précisément au dessein que s'étoit proposé le sçavant *Conringius*, dont le mérite est assez connu par les divers Ouvrages de Politique , d'Histoire , de Droit , & de Medecine , qu'il a publiez, Il estoit Professeur en Medecine à Helmstad , & en cette qualité il se crut obligé de donner dans ses Leçons Academiques une idée de la Methode, qu'il croyoit qu'on devoit suivre pour devenir bon Médecin. Dans cette vûe il dicta à ses Disciples l'Ouvrage dont nous parlons. Il est vray qu'il ne songeoit pas alors à le donner au public ; mais il s'y trouva en quelque manière engagé par une fatalité assez ordinaire aux Auteurs. Un Medecin de Francfort nommé *M. Scheffer* avoit ramassé tout ce que *M. Conringius* avoit dicté sur cette matiere , & ayant résolu de le faire imprimer, il donna d'abord ces Ecrits à *M. Vogler*,

Ec 3

qui

632 *Nouvelles de la République*

qui commença à les mettre en ordre, Ensuite il les envoya à *M. Conringius* luy même, en le priant de vouloir les retoucher, ce qu'il fit : après quoy le Livre fut imprimé en 1651. Il se débita en tres-peu de temps, & l'on en attendoit une seconde édition beaucoup plus ample. Mais *M. Conringius* se trouvant accablé d'autres affaires n'eut pas le temps d'y travailler, & finalement la mort le surprit avant qu'il y pût mettre la dernière main. On peut dire que c'eust esté une grande perte, si *M. Schelhammerus* n'eust pris soin de la réparer, en faisant réimprimer cette *Introduction*, avec quantité de notes & d'additions qu'il y a faites. Outre cela il y a joint quatre autres Ouvrages, qui regardent aussi l'étude de la Medecine. Ainsi l'on doit s'attendre de trouver dans ce Volume tout ce qu'on a écrit de considerable sur ce sujet. *M. Schelhammerus* est aussi Professeur en Medecine a Helmstadt, & membre de l'Academie des Curieux de la Nature. Il publia en 1683. un Traité in 12. *De Auditu*; & peu de temps après une Dissertation sur l'*Origine de la Lymphe*. L'un & l'autre de ces Ouvrages ont esté inférez dans la *Bibliothèque*.

des Lettres. Juin 1688. 633
téque Anatomique de Messieurs LeClerc
& Manget.

Pour revenir à l'*Introduction de Conringius*, Elle est divisée en XIII. Chapitres. Nous nous contenterons de les parcourir, & d'en indiquer les matieres principales; & nous insisterons particulièrement sur les *Additions* de *M. Schellhammerus*. Dans le I. Chapitre l'Auteur nous donne une *Idee Générale* de la Medecine, il en décrit toutes les Parties, & il les dispose suivant l'ordre le plus naturel. Ensuite il traite des Principes de cette Science; & il examine en peu de mots les connoissances, qu'un bon Medecin doit nécessairement acquérir, & celles qu'il peut négliger.

Le II. Chapitre contient en abrégé l'*Histoire des Sectes* des Medecins. On y trouve bien des recherches également curieuses & instructives. Sans nous arrester à parler icy des anciennes Sectes des *Empiriques*, des *Methodiques*, & des *Dogmatiques*; voyons ce qui a le plus de rapport avec nôtre Siecle. M. Conringius remarque que le rétablissement des belles Lettres, qui se fit dans l'Occident, vers le commencement du seizieme Siecle, donna occasion de cultiver l'étude de la Medecine avec beaucoup plus de soin que l'on n'a-

Ec 4

voit

634 *Nouvelles de la République*
voit fait auparavant. Au lieu qu'on
s'étoit contenté pendant trois ou quatre
cens ans de lire les Ecrits des Arabes;
on recommença dans le Siècle passé à
étudier les Auteurs Grecs, & on les
traduisit en Latin. C'est ce qui cau-
sa une grande division parmy les Mede-
cins; les uns soutenant le parti des
Grecs, & les autres celui des Arabes.
Il s'en trouva pourtant quelques-uns,
qui voulurent accorder les deux senti-
mens opposez. Mais enfin le plus grand
nombre se declara pour les Grecs: on les
introduisit bien-tost dans les Ecoles, &
l'on ne vit plus paroître alors que des
Commentaires sur Hippocrate & sur
Galien. La vénération qu'on eut pour
ce dernier alla jusqu'à un excès, qui pa-
roist presque incroyable. Son Autorité
devint une preuve, à laquelle il n'y avoit
rien à repliquer; & l'on sçait qu'un
Professeur de Padouë, nommé *Alexan-*
dre Massaria, ne fit point difficulté de
dire, qu'il aimoit mieux se tromper
avec Galien, que de trouver la vérité
en suivant quelque autre Auteur: *Mal-*
le se cum Galeno errare, quam cum
aliis sapere.

Tel estoit l'état de la Medecine,
lors qu'il s'éleva sur la fin du Siècle pas-
sé un Homme, qui prétendit renverser
tout

des Lettres. Juin 1688. 635

tout ce qu'on avoit fait avant luy, & s'ériger en Arbitre souverain dans la Profession. Ses titres n'étoient pas moins présomptueux que ses prétentions : car il se nommoit, à la teste de ses Ouvrages, *Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus Paracelsus ab Hohenheim*. Comme il estoit bon Artiste, il voulut fonder sur les Principes de la Chymie un nouveau Système ; & la nouveauté de ses sentimens luy attira d'abord un grand nombre de Sectateurs. Il trouva pourtant des Aduersaires, qui l'attaquèrent vivement, & qui firent voir tant d'absurditez dans ses Hypothèses, qu'on peut dire qu'elles sont aujourd'huy presque entièrement abandonnées. *Conringius* fut du nombre de ces derniers ; & c'est pour combattre la Doctrine de Paracelse qu'il composa le livre de *Medicina Hermetica*.

A la Secte des *Paracelsistes* on a veu succéder dans nostre siècle celle des *Helmontistes*, ainsi nommée de son Auteur *Jean Baptiste Van-Helmont*. C'étoit un Medecin des Pays-Bas, qui prenoit ordinairement le titre de *Philosophus per ignem*, c'est à dire qu'il prétendoit avoir découvert la véritable Philosophie dans les diverses opérations

Le 5 de

636 *Nouvelles de la République*
de la Chymie, dont le feu est le principal instrument. Il convenoit avec Paracelse en beaucoup de choses, & sur tout dans la maniere outrageante, avec laquelle il traittoit toute l'Antiquité. Mais d'ailleurs on voit entr'eux une grande diversité de sentimens sur les premiers Principes de la Nature. Van-Helmont a fait un traité exprés pour réfuter les Trois Principes* de Paracelse; & il leur a substitué ses *Idées seminales*, & son *Archeusfaber*, qui seut d'Architecte ou d'Agent dans la production de tous les Corps. Il croyoit au reste que la matière, dont tous les mixtes sont composez, étoit l'eau diversement agitée, & impregnée des idées seminales; en quoy il semble qu'il ait voulu faire revivre l'opinion de *Thales*, qui admettoit l'eau pour le premier principe de toutes choses.

Le dégoût que l'on commençoit d'avoir pour la Doctrine des Anciens; la nouvelle manière de philosopher de Van-Helmont, & sur tout ses promesses magnifiques, car il ne parloit que de Remèdes infailibles; tout cela attira beaucoup de Medecins dans son parti. Cependant il s'en trouva fort peu

* *Le Sel, le Souffre, & le Mercure.*

peu qui suivissent absolument toutes les hypothèses. Les uns en embrassoient une partie, & les autres s'accommodoyent de quelqu'une de ses Explications, ou bien seulement de ses Remèdes : de sorte que dans une même Secte on voyoit des sentimens tres-differens, & souvent même tres-opposez. Entre ceux qui se distinguèrent parmi les Helmontistes, il faut mettre dans le premier rang *Sylvius de le Boe*, & *Tachenius*. Le premier estoit Professeur à Leyde, où il avoit aquis une grande réputation. Son fondement estoit aussi la Chymie, & il prétendoit expliquer par là toutes les alterations, qui arrivent dans le Corps de l'Homme. Il réduisoit les fonctions les plus considerables à deux *effervescences*, dont l'une selon luy se fait dans le Boyau *Duodenum*, & l'autre dans le Ventricule droit du Cœur. Ensuite il examinait les divers déreglemens de ces effervescences, & cela luy suffisoit pour rendre raison des Fièvres, & de presque toutes les maladies. Il y a sans doute bien des fautes dans ce Systeme, & l'on peut dire que tout y est outré. Il y a pourtant dans les Principes de Sylvius des choses tres bien pensées ; & même comme il estoit bon Anatomiste, &

638 *Nouvelles de la République*
alliez versé dans l'Histoire des Mala-
dies; on trouve beaucoup plus de jus-
tessé dans ses Ecrits, que dans ceux
des autres Helmontistes. Sa metho-
de de prescrire les Remédes est fort
claire & fort exacte. Aussi a-t-elle
esté extrêmement suivie, sur tout dans
les Pays du Nord. En un mot ses Ou-
vrages peuvent estre d'une tres-grande
utilité.

Pour ce qui est de *Tachenius*, c'é-
toit un Chymiste Allemand, qui exer-
çoit la Medecine à Venise. C'a esté
un des plus grands partisans de l'*Acide*
& de l'*Alcali*; & ce qu'il y a de
plus singulier est qu'il prétendoit avoir
puisé cette doctrine dans Hippocrate.
De là vient qu'il a intitulé l'un de ses
Traitez *Hippocrates Chymicus*, &
l'autre *Hippocratie Medicinæ Clavis*.
Peut estre ne sera-t-on pas fâché de sça-
voir quel estoit le fondement de ce Pa-
radox. Il y a un passage dans Hip-
pocrate *Lib. de Veteri Medicina*, * où
il dit que toutes choses sont composées
d'eau & de feu. Là dessus Tachenius
a soutenu, sans autre façon, que par le
feu

(a) Il n'est pas fort assuré que ce Livre soit
d'Hippocrate, du moins ni M. Conringius ni
M. Schelhamm. ne le croient point.

feu il falloit entendre l'*Acide*, & par l'eau l'*Alcali*, & tout cela fans alléguer aucune raison de ce qu'il avançoit. Au reste cette Hypothèse de l'*Acide* & de l'*Alcali* a esté d'abord reçue avec beaucoup d'applaudissement. Elle paroissoit non seulement tres-facile, mais aussi tres-commode pour l'explication de beaucoup de phénomènes. Cependant elle a esté réfutée avec tant de solidité par *M. Bohn* Professeur célèbre à *Leipfic*, & par l'illustre *M. Boyle*, qu'aujourd'huy on en est bien revenu.

Jene sçay pourquoy *M. Schelhamerus* a oublié de parler de quelques Modernes, qui ont voulu introduire dans la Medecine les Principes des *Cartésiens*. On sçait que *Regius* Professeur à *Utrecht*, & l'un des premiers Disciples de *M. Descartes*, a suivi presque par-tout les Hypothèses de ce Philosophe. Dans la suite on a vû *La Forge*, *Hogeland*, & plusieurs autres, dans les mêmes sentimens. Et sans aller plus loin, qui ne sçait que c'étoit là le Systéme de *M. Craanen* cy-devant Professeur à *Leyde*, & qui est mort depuis peu de mois au service de *S. A. E. de Brandebourg*? A dire vray les Principes des *Cartésiens* n'ont pas fait beau-

beaucoup de progrès. Ils sont trop abstraits pour des Medecins, qui ont besoin de notions plus sensibles, & qui ne doivent pas attendre à se déterminer sur une simple probabilité ou sur une vray-semblance. Quoy qu'il en soit, peu de gens se sont accommodez du pur Cartésianisme, & tout ce qu'il y a aujourd'huy de Medecins raisonnables prennent le party de ne s'attacher scrupuleusement à aucune secte. Ils font leur capital des Faits & des Observations; & profitant des découvertes de nôtre Siècle soit dans l'Anatomie ou dans la Chymie, ils tâchent de reduire aux Loix & aux Principes des Mechaniques les Symptômes des Maladies, & les effets des Remèdes. Cette methode est sans contredit la plus saine, & ce n'est que par là qu'on peut espérer de porter la Medecine à un plus haut degré de perfection.

Peut estre trouverat-on à redire que nous ayons insisté si long-tems sur les Sectes des Medecins. Mais outre que ce détail est assez diversifié; on sçait que ces Particularitez de la vie des Auteurs, & de leurs sentimens, font partie de la Literature, & qu'il y a beaucoup plus de gens qui s'accomodent de ces sortes de connoissances, que des dogmes

des Lettres. Juin 1688. 641
mes mêmes de quelque Science que ce
soit. Revenons présentement au Li-
vre de Conringius.

Le III. Chapitre a beaucoup de
liaison avec le précédent. Il est a-
gréablement diversifié d'Histoire & de
Critique. On y décrit *l'Origine* & le
Progrès de la Medecine; & l'on y trait-
te des principaux *Auteurs*, dont on
fait ensuite un jugement. Comme tout
y est rempli d'érudition, nous en pour-
rions rapporter icy bien des choses, qui
paroistroient tres-curieuses, si elles a-
voient encore la grace de la nouveau-
té. Contentons-nous de dire que M.
Schelhammerus a fait icy un Supplé-
ment considérable, en continuant le Ju-
gement des Livres, qui ont paru de-
puis plus de trente ans qu'il y a que
l'Ouvrage de Conringius a esté imprimé.
On trouvera le même supplément
à la fin des autres Chapitres, mais c'est
assez de l'avoir remarqué une fois pour
toutes.

Ces III. premiers Chapitres sont en
quelque maniere *Preliminaires*, puis
qu'ils ne contiennent que des Généra-
litez; au lieu que dans ceux qui sui-
vent on entre dans le détail de chaque
Partie de la Medecine. Le IV. trait-
te de l'étude de la *Physiologie*; & c'est
icy

642 *Nouvelles de la République*
icy que l'Auteur parle de l'*Anatomie*,
& des Auteurs anciens & modernes,
qui en ont écrit. Nous n'insisterons
point là-dessus, non plus que sur les
trois Chapitres suivans, dont le V. est
destiné à la *Pathologie*, le VI. à la
Semeiotique, & le VII. à la *Therapeu-*
tique.

Après avoir ainsi examiné chaque
Partie de la Médecine, M. Conringius
passe à la connoissance des *Remèdes*,
dont il nous donne une idée dans les
trois Chapitres suivans. Le VIII.
traite des *Medicamens simples* en gene-
ral : & comme on les tire des Ani-
maux, des Vegetaux, ou des Mine-
raux; le Chap. IX. comprend tout ce
qui regarde les *Animaux* & les *Mine-*
raux, & le X. tout ce qui a du rap-
port à la *Botanique*. Nous n'explique-
rons point icy au long ces trois Chapi-
tres, mais nous en prendrons par ci par-
là quelque endroit, sur lequel le Lec-
teur jugera aisément de tout le reste.

L'Auteur remarque que nous pou-
vons avoir trois sortes de connoissan-
ces de chaque Remède simple. La
premiere peut estre appelée *Gramma-*
ticale, la seconde *Philosophique*, & la
troisième *Medicinale*. Par la connois-
sance

sance *Grammaticale* nous apprenons les véritables noms de chaque Remède; & cela peut s'étendre jusqu'à sçavoir sa figure, les différences, le lieu où il croist, &c. Quoy qu'il semble qu'on ne devroit pas s'arrester beaucoup sur ces sortes de choses, qui paroissent tres-aisées; M. Conringius est pourtant obligé d'avouer que c'est presque ce qu'il y a de plus difficile dans toute cette Partie de la Medecine: ce qui se doit entendre principalement des Plantes, dont il est presque impossible de sçavoir tous les noms. Lors qu'on commença dans le siècle passé à s'appliquer à l'étude de la *Botanique*; la plu-part des Auteurs célèbres, qui travailloyent en différens Pays à la description des Plantes, voulurent leur donner des noms; & cette diversité fait une confusion si grande, qu'il est tres-mal-aisé de reconnoître une mesme herbe, à qui l'on a donné des noms si différens. Mais la difficulté est encore bien plus grande quand il s'agit de bien connoître les noms que les Anciens avoyent donné aux Plantes: car enfin il n'est pas sûr que les noms, que nous trouvons dans leurs Ecrits, conviennent effectivement aux Plantes que nous connoissons. Outre
que

que les Anciens n'estoyent pas convenus sur la même dénomination d'une Plante, ils en ont décrit beaucoup, qu'ils ne connoissoient pas trop bien, & qu'ils n'avoient peut estre jamais vues. Avec cela leurs Descriptions sont souvent trop courtes & trop peu circonstanciées: leurs Ouvrages sont fautifs en plusieurs endroits: & comme ils ont vécu dans un climat tres-différent du nostre, il est certain que les qualitez sensibles d'une Plante, la couleur, par exemple, l'odeur, la saveur, tout cela changeant quelquefois suivant le climat; on aura souvent bien de la peine à reconnoître une Plante, quoy qu'elle ayt esté fort bien décrite. Les difficultez sont assurément tres-grandes. Cependant M. Conringius tasche de les applanir autant qu'il peut, & il n'oublie pas de faire un jugement de tous les bons livres, qui ont esté faits sur ce sujet. M. Schelhamerus ajoute qu'on pourroit tirer là dessus beaucoup de lumière d'un Ouvrage de l'illustre M. de *Saumaïse* intitulé *De Homonymis Hyles Iatricæ*. Il y a déjà long-temps que Messieurs de *Lantin* & de la *Mare* avoient promis de donner ce Livre au public: mais comme on ne le voyoit point paroître,

des Lettres. Juin 1188. 645

tre, M. Schellhammerus a appréhendé qu'il n'eut esté perdu ou égaré pendant les défordres de la Mission Dragonne. Il sera sans doute bien-aisé qu'on luy apprenne que l'Ouvrage n'est point perdu. On l'a fait venir depuis peu de France, & il s'imprime à Utrecht par les soins de M. de Saumaise le fils.

La Connoissance que nous avons appelée *Philosophique*, consiste à sçavoir la nature & les propriétés des Remèdes simples, à connoître leur génération & leur accroissement, & à pouvoir déduire de leur structure & de leur arrangement la cause de toutes leurs propriétés. On voit par là que cette connoissance est d'une grande étendue, puis qu'elle renferme toute l'Histoire Naturelle. Il est vray qu'elle appartient moins aux Médecins, qu'aux Physiciens & aux Naturalistes. Mais pourtant les premiers ne doivent pas négliger ces sortes de recherches Philosophiques, ni s'imaginer qu'elles soient entièrement inutiles à ceux qui exercent la Médecine. Ils doivent se souvenir de ce beau passage de Celse (a)

Quamquam multa sunt ad Artem ipsam

non

* *Celsus in Proemio.*

646 *Nouvelles de la République*

non pertinentia, tamen eam adjuvant, excitando Artificis ingenium. Itaque ista quoque Naturæ rerum contemplatio quamvis non faciat Medicum, aptiorem tamen Medicinæ reddit, & perfectum; verique simile est & Hippocratem, & Erasistratum, & quicunque alii non contenti febres & ulcera agitare, rerum quoque naturam ex aliquâ parte scrutati sunt, non ideo quidem Medicos fuisse, verum ideo majores Medicos extitisse.

Pour ce qui est de la Connoissance *Medecinale*, il n'est pas difficile de voir en quoy elle consiste, & quelle en est l'utilité. Châcun doit nécessairement connoître les choses qui appartiennent à son Art, & qui servent au but qu'il se propose. Dans la *Medecine* il faut connoître les Remèdes par rapport à l'usage qu'on en doit faire, & aux qualitez ou sensibles, ou spécifiques, qu'on y a observées. Nous n'entrerons point icy dans le détail des moyens, par lesquels on peut acquérir cette connoissance *Medecinale*: il vaut bien mieux renvoyer les Lecteurs à l'Ouvrage mesme.

En parlant de la *Botanique*, M. Conringius remarque fort judicieusement, qu'il n'y a rien qui contribuë plus à
avan-

des Lettres. Juin 1688. 647

vanccr la connoissance des Plantes,
ne les Jardins destinez à leur culture,
qui se voyent dans presque toutes les
immenses Académies. Il ne paroist
point dans les Ecrits des Anciens, qu'ils
eussent de semblables Jardins. Pline
nous dit bien * qu'il avoit eu occasion
de voir, dans le Jardin d'*Antoine Cas-*
ser, la plu-part des Plantes, dont il
écrit les vertus. Mais ce n'estoit
que le Jardin d'un particulier, & on
ne sçauroit montrer qu'il y en eust dans
les Ecoles, où l'on enseignoit autre-
fois la Medecine. Ce n'est que dans
le dernier Siécle que l'on a commen-
cé à établir ces Jardins; & le premier
que l'on ait vû dans l'Europe est ce-
lui de *Padouë*, qui fut fondé en 1540.
aux dépens de la République de Veni-
se, & à la sollicitation de *Daniel Bar-*
baro Patriarche d'Aquilée. Ce sça-
vant Prélat voyant que *François Bo-*
cardi travailloit en vain, depuis long-
temps, à cet établissement, prit la cho-
se fort à cœur, & remontra en plein
Conseil, avec tant de force, l'avantage
de l'utilité qui en reviendroient, qu'il
fut résolu qu'on choisiroit à Padouë un
endroit propre à la culture des Plan-
tes,

* *Histor. Natur. lib. 25. cap. 2.*

648 *Nouvelles de la République*
tes, & qu'on nomma *Bonafide* pour
en estre le premier Démonstrateur.
Dans la suite on fit de semblables Jar-
dins à Pise, à Rome, & à Bologne;
& l'exemple de l'Italie fut bien-tost
suivi dans les Royaumes voisins. En
France on fonda d'abord le Jardin de
Montpellier, & long temps après ce-
luy de Paris. En Angleterre on éta-
blit le Jardin d'Oxford, & celuy d'E-
dimbourg en Ecosse. Le premier qui
ayt paru en Allemagne est le Jardin
d'Altorft; après quoy on a fait ceux
de Jene, de Hesse, de Leipfic, &c.
Dans les Provinces Unies on n'avoit
vû jusqu'icy que le fameux Jardin de
Leyde, dont M. *Hormans*, Professeur
célèbre dans cette Université, nous a
donné depuis peu le Catalogue. Pré-
sentement il y faut ajoûter celuy qui
a esté fondé depuis quelques an-
nées à *Amsterdam* par la libéralité de
Messieurs les Magistrats. On n'en a
pas encore publié le Catalogue, mais
on peut estre assuré que ce Jardin ne
cède à pas un autre, soit pour le nom-
bre ou pour la rareté des Plantes. Le
Commerce que cete grande Ville a
dans l'Orient & dans l'Occident contri-
buë beaucoup à le cultiver & à l'enrichir;
& les soins que prennent pour cela des
Gens

des Lettres. Juin 1688. 649

gens du prémier rang, qui chargez de tout le poids des affaires publiques, trouvent dans ce Jardin quelques momens de relâche & de délassement ; les soins, dis-je, que prennent ces Illustres Personnes, nous font espérer que le Jardin d'Amsterdam deviendra en peu de temps un des plus beaux & des mieux entretenus qui soyent dans Europe.

Cet Extrait est déjà si long, que nous ne dirons rien des Trois derniers Chapitres, qui traittent de la *Pharmacie* & de la *Chymie*, de la *Chirurgie*, & de la *Diète*. La mesme raison nous oblige à n'insister point sur les quatre autres Ouvrages, qui sont contenus dans ce Volume : en voy y seulement les Titres. I. *Casparis Bartholini*, &c. *De Studio Medico inchoando, continuando, & absolvendo, pro accurato & supra vulgus futuro Medico, Consilium breve atque extemporaneum*. C'est un petit Livre, qui fut composé en 1628. par *Gaspard Bartholin*, grand pere de *M. Bartholin*, qui est aujourd'huy Professeur en Médecine & en Anatomie à *Coppenhague*. II. *Petri Castelli Romani, Messanensis Medici*. &c. *Optimus Medicus, in quo Conditiones per-*

650 *Nouvelles de la République*
perfectissimi Medici exponuntur. Mes-
ianæ, anno 1637. On trouve dans
cet Ouvrage beaucoup d'érudition,
quoy qu'assez mal étalée, & il s'en
fait bien qu'il n'y ait autant de soli-
dité que dans le suivant. III. Jo-
hann. Antonide Vander-Linden *Ma-*
nuductio ad Medicinam. Le style de
ce Livre est beau & relevé; & com-
me l'Autheur avoit une grande con-
noissance des Livres de Medecine, on
peut être assuré qu'il indique les meil-
leurs qui ayent esté faits pour toutes
les Parties de cette Science. Aussi
Plempius faisoit tant de cas de cette
Manuduction de Vanderlinden, qu'il
la fit réimprimer à Louvain en 1639.
comme un modèle, qu'il souhai-
toit que ses Auditeurs suivissent.
IV. Johann. Rhodii *Introductio ad*
Medicinam paulo accuratorem; &
Bibliotheca Medica, ex MSS. nunc
primum edita. M. Schelhammerus a
tiré ce Manuscrit de Rhodius de la
Bibliothèque d'André Bosius Profes-
seur dans l'Académie de Jene. On y
suit une méthode toute particulière,
qui consiste à régler l'étude de la Me-
decine pendant six années, qu'il y
faut du moins employer.

A R-

ARTICLE IV.

L'Usage du Compas de Proportion, expliqué & démontré d'une manière courte & facile, & augmenté d'un Traitté de la Division des Champs. par M. OZANAM, Professeur en Mathématique. A Paris chez Estienne Michalet, 1688, in 8. Pagg. 138.

DE tous les instrumens de Mathématique il n'y en a peut-estre aucun qui égale le *Compas de Proportion*. Celuy que le célèbre *Jean Errard de Barleduc* inventa, en *MDXCIV.* pour mesurer les Lignes droites, en approchoit extrêmement. Mais quoy qu'il fust beaucoup moins simple, il n'estoit, ni aussi commode, ni d'un usage aussi étendu. On peut voir dans le Traitté qu'*Henrion* a autrefois publié de la *Manière de construire ce Compas & de s'en servir*, & dans les Ouvrages des autres Auteurs qui en ont parlé après luy; avec quelle promptitude & quelle facilité on peut résoudre par son moyen les Problèmes les plus utiles & le plus

Ff néces-

652 *Nouvelles de la République*
nécessaires qu'on puisse trouver dans
toutes les Parties des Mathematiques.
M. *Ozanam* est un des hommes du
monde qui en peut dire le plus de
nouvelles; & il ne luy auroit pas esté
difficile de composer sur ce sujet quel-
que gros Volume, s'il avoit voulu se
donner la peine d'entrer dans tous les
détails particuliers. Mais il a mieux
aymé en user comme ont fait quel-
ques autres des plus estimez entre les
Mathématiciens modernes, qui ont é-
vité avec soin cette ennuyeuse exacti-
tude d'examiner & de prouver tout,
qu'on remarque dans les Anciens, &
qui fait ordinairement tant de peine
aux esprits vifs & impatiens dans les
Elemens d'Euclide. Il s'est donc con-
tente de donner icy les *Usages* de cet
Instrument, qui luy ont semblé les
plus Utiles, & les *plus Généraux*; se
persuadant que ceux qui en auront une
fois bien compris les Démonstrations,
n'auront pas de peine à trouver les
autres d'eux-mêmes.

Comme il y a déjà long-temps que
le *Compas de Proportion* est entre les
mains de tous ceux qui s'attachent aux
Mathematiques; la construction n'en
est plus une affaire fort difficile pour
les Ouvriers qui travaillent à ces for-
tes

des Lettres. Juin 1688. 653

tes d'Instrumens. Cependant M. Ozanam à trouvé à propos d'en donner d'abord, pour fondement de son *Traité*, une Description fort nette, dans laquelle il fait entrer toutes les Lignes, qu'il y juge les plus nécessaires, & dont il a dessein d'expliquer icy les Usages. Ces Lignes sont au nombre de *Cinq*; sçavoir la *Ligne des Parties égales*, celle *des Plans*, celle *des Polygones*, celle *des Cordes*, & celle *des Solides*, Car pour les autres Lignes, dont on peut encore avoir besoin dans la pratique; comme la *Ligne des Tangentes*, pour la composition des Cadrans Solaires; & quelques autres, dont Henrion parle dans son *Traité du Compas de Proportion*; M. Ozanam n'a pas crû qu'il fut nécessaire d'en traiter icy, parce qu'il sera facile de les ajoûter sur le modèle & à l'imitation des autres. Il n'est pas besoin d'avertir que l'on joint, dans les premières pages du Livre, la Figure de ce Compas à la Description que l'on en donne. On n'avoit garde d'oublier une chose qui se pratique presque toujours dans ces sortes de *Traitez*, & qui y est si nécessaire pour se faire bien entendre.

L'Auteur ayant ainsi donné l'idée & le plan de son dessein, vient en-

Es 2

suite

654 *Nouvelles de la République*
suite au corps de l'Ouvrage, qui se
distingue en *V. parties*, dans lesquel-
les il traite par ordre de ces *Cinq* sor-
tes de *Lignes*, qu'il a considérées dans
son Compas. Dans chacune de ces
Parties il marque d'abord les *Usages*
principaux de la Ligne qu'il y traite.
Et puis, pour rendre les choses sensi-
bles par ses explications; il propose di-
vers *Problèmes*, qu'il démontre, & sur
lesquels il donne des *Scolies*, & des
Corollaires, où il fait toutes les re-
marques & les observations, qui peu-
vent servir à l'illustration de sa matiè-
re.

Comme la Ligne des *Parties éga-
les* est la plus simple de toutes, c'est
par celle-là qu'il commence. Et il re-
marque qu'elle sert pour *diviser en
Parties égales une Ligne droite d'une
grandeur donnée*: pour y ajouter ou en
retrancher telle Partie que l'on vou-
dra: pour tracer un Plan sur le pa-
pier: pour servir d'Echelle à ce Plan,
& y connoître la mesure de toutes ses
Parties par rapport à une Ligne con-
nuë, ce qui est d'une tres-grande uti-
lité dans la Fortification. Tout cela
est éclairci & démontré dans *VII. Pro-
blèmes*. Dans le I. on enseigne la ma-
nière de diviser, par le moyen de cette
Li-

Ligne, une Ligne donnée en autant de Parties égales que l'on voudra; en quoy il n'y a pas beaucoup de difficulté. Tout le Mystère consiste, 1. à prendre avec le Compas ordinaire la grandeur de la Ligne donnée. 2. à ouvrir le Compas de Proportion autant qu'il faut pour appuyer les deux pointes du Compas ordinaire sur les deux Lignes des Parties égales, dans un endroit dont le Nombre se puisse commodément diviser en autant de Parties qu'on en veut dans la Ligne donnée. Et 3. à voir sur ces deux Lignes, où est le Nombre qui divise ainsi leur longueur, depuis le Centre du Compas de Proportion, où elles se joignent, jusques au lieu où l'on a appuyé les pointes du Compas ordinaire; & à prendre avec ce mesme Compas ordinaire la distance qui est entre ces deux Lignes en cet endroit-là. Car cette distance est précisément la grandeur des Parties dans lesquelles on doit diviser la Ligne donnée. Les autres Six Problèmes sont démontrez avec la mesme exactitude. Mais sans en rapporter tout le détail, nous nous contenterons du V. qui semble estre le plus curieux. Ce Problème est de Trouver une Ligne égale à la Circonférence d'un Cercle

656 *Nouvelles de la République*

donné. Il y en a qui pour le résoudre se servent des *Tangentes*, & des *Sinus*, pour décrire des Polygones autour du Cercle, & pour y en inscrire. Mais il est clair que tout ce qu'on peut faire par ce moyen, c'est seulement d'approcher aussi près qu'on voudra de ce que l'on cherche, sans y pouvoir jamais arriver. C'est pourquoy M. Ozanam a pris icy une autre route, qui est d'avoir recours à la *Proportion du Diamètre du Cercle avec sa Circonférence*. Mais il ne s'arreste pas, non plus que quelques autres Géomètres, à celle qu'Archimède y a trouvée, qui est presque de 7 à 22. Il veut qu'elle soit environ comme de 100 à 314, ou comme de 50. à 157, ainsi qu'il prétend l'avoir démontré dans sa *Géométrie pratique*. Il conclut donc de là,

„ que si on applique le Diamètre du
 „ Cercle donné de 50 à 50, sur la
 „ Ligne des Parties égales du Compas
 „ de Proportion, & que le compas de
 „ Proportion demeurant ainsi ouvert,
 „ on prenne sur la mesme Ligne des
 „ Parties égales la distance de 157 à
 „ 157; on aura la Longueur de la Cir-
 „ conférence qu'on cherche.

L'Usage, qu'il donne à la *Ligne des Plans*, est de servir pour trouver
 fa-

des Lettres. Juin 1688. 657

facilement un Plan multiple, ou sous-multiple d'un Plan semblable donné: pour augmenter & diminuer un Plan selon une raison donnée: pour trouver entre deux Lignes données une Moyenne proportionnelle: & pour résoudre plusieurs autres Problèmes de Géométrie, qu'il ne s'engage pas de rapporter, ni de traiter tous, en cet endroit. Il se borne simplement à ceux qui sont les plus nécessaires, & qui viennent le plus en pratique, qu'il a mis icy au nombre de Cinq; sans toucher aux autres, qui estans, dit-il, d'une Théorie plus profonde, & d'une Pratique moins ordinaire, doivent estre résolus d'une manière plus Géométrique & plus scientifique.

Pour ce qui est de la Ligne des Polygones, il fait voir, par l'explication qu'il en donne, que l'Usage n'en regarde pas seulement la Géométrie; mais qu'il s'estend aussi à diverses choses, qui appartiennent à la Fortification, & à l'Architecture; puis qu'elle sert principalement à diviser un Cercle donné en autant de parties que l'on voudra; ce qu'il faut sçavoir dans l'Architecture, soit civile, soit militaire. Mais elle a aussi de grands usages dans la Géométrie; où elle sert, par exemple, à couper une Ligne donnée dans la moyen-

Ff 3

22

658 *Nouvelles de la République*
ne & extrême raison, c'est-à-dire, à
couper cette Ligne en sorte que toute
la Ligne ayt le mesme rapport avec le
plus grand segment, ou la plus gran-
de partie, que cette plus grande par-
tie a avec la moindre; à tracer un
Triangle Isoscele, où l'Angle à la ba-
se soit double de l'Angle au sommet, &c.
Tout cela est expliqué en *Cinq Problèmes*.

La mesme Méthode est observée
dans ce que l'on dit sur les autres Li-
gnes, celle des *Cordes*, & celle des
Solides. On en marque en peu de
mots les principaux Usages; & l'on
confirme cela par l'explication de quel-
ques Problèmes que l'on démontre: à
quoy l'on ajoûte divers éclaircissemens
par des *Scolies* & des *Corollaires*.
C'est ainsi qu'on en use dans tout ce
Traité.

Il est accompagné d'un autre, intitulé
De la Division des Champs, où l'on en-
„ seigne la manière de partager une
„ Pièce de Terre entre deux ou plu-
„ sieurs personnes, en sorte que châcu-
„ ne en ayt une portion égale, ou tel-
„ le autre partie que l'on voudra. M.
Ozanam n'a pas crû, non plus que
plusieurs autres célèbres Mathemati-
ciens,

ciens, que * ce qui a donné la naissance & le nom à la Géométrie, fust indigne de l'occuper quelque temps. Et d'ailleurs comme rien n'est plus ordinaire dans la vie que ces sortes de partages, rien n'est aussi plus nécessaire que de les faire les plus justes que l'on peut.

Ceux qui réduisent en Quarrez toutes les autres Figures Rectilignes, qu'ils veulent mesurer & partager, commencent d'ordinaire par la mesure & par la division des *Quarrez*. Mais comme M. Ozanam s'est fait une voye & une méthode plus Géométrique, il commence par la plus simple de toutes les Figures, qui est le *Triangle*. Il passe ensuite aux Figures *Quadrilatères*, tant *Parallelogrammes*, que *Trapezes*. Et il finit par les *Polygones*, tant réguliers qu'irréguliers. Ainsi ce Traité est partagé en Trois Chapitres, dans chacun desquels il explique une de ces Trois espèces de Figures; & il y observe par-tout la même méthode que dans le Traité précédent. Il distingue la matière en diverses Propositions, qu'il explique, & qu'il démontre géométriquement, ajoutant par cy par-

* *Ibid. Orig. Lib. II. c. 10.*

660 *Nouvelles de la République*
par là les Scolies & les Observations
qu'il a jugées nécessaires.

ARTICLE V.

Les Oeuvres Posthumes de M. CLAUDE, Tome III. A Amsterdam, chez Pierre Savouret, dans le Kalver-Straat. avec Privilege 1688. in 8. Pagg. 569.

QUand nous ne nous serions pas engagés, en finissant l'Article IV. de nos Nouvelles du Mois dernier, à donner dans ce Mois icy l'Extrait du *III. Tome des Oeuvres Posthumes de M. Claude*; il y auroit une raison dans la chose même qui ne nous permettroit pas de le différer. Les deux Volumes du *Traité de JESUS-CHRIST* sont deux parties d'un même corps, qui ne veulent estre séparées que le moins qu'il se peut l'une d'avec l'autre. Et d'ailleurs, comme dans le partage qu'on en a fait, on n'a guère eu égard qu'au nombre des pages; nous avons esté obligés de finir dans un endroit, où la matière interrompue a dû laisser en suspens l'esprit du Lecteur, Nous allons donc tâcher de

des Lettres. Juin 1688. 661

de le satisfaire, en dégageant nôtre parole, & reprenant au mesme lieu où nous en sommes demeurez. C'estoit celuy où il s'agissoit *des Trois Charges* de Jesus-Christ, dont on n'a expliqué jusqu'icy que la *Prophétie*, qui est la Première, Les deux autres restent; & c'est à leur explication qu'on employe toute la suite du IV. Livre, & près de la moitié de ce dernier Tome du *Traitté de Jesus-Christ*.

Le *Sacerdoce*, qui est la *Seconde des Charges* de Jesus-Christ, vient donc après la *Prophétie*: M. Claude y considère en général Trois choses. I. La Charge en elle-mesme, entant qu'elle réside en la Personne de Jesus-Christ. II. Ses Actes propres & spécifiques. III. Les Effets qui en résultent. Pour ce qui est de la *Charge* considérée en elle-mesme, il en examine dans le Chap. XI. de ce IV. Livre, la *Nécessité*, l'*Excellence*, les *Types* que Dieu en avoit donnez avant la venue de Jesus-Christ, & l'*Unité*. De là il passe à ses *Actes*, dont le *Sacrifice* de Jesus-Christ est le Premier; l'*Entrée dans les Lieux Saints*, où il intercède pour nous, est le Deuxième; & la *Bénédiction* qu'il donne à son Peuple, est

F f 6

le

le Troisième. A l'égard de ce *Premier* Acte, après avoir donné une Idée générale des Sacrifices, il dit qu'il faut remarquer deux choses principales dans le *Sacrifice* de Jesus-Christ, sçavoir *l'Expiation*, & *l'Impétration*. Il parle amplement de la Première, dans le Chapitre XII, où il prouve contre les Hérétiques ces quatre grandes Vérités. La 1. Qu'il estoit nécessaire que la Justice Divine fust satisfaite. La 2. Que la Repentance n'estoit pas une suffisante Satisfaction. La 3. Que Dieu a pû recevoir cette satisfaction, non de la main des Pecheurs mesmes, mais de celle de Jesus-Christ leur Pleige. La 4. enfin, Qu'il est vray en effet, selon l'Ecriture, que Jesus-Christ a satisfait pour nous. Pour ce qui est de *l'Impétration*, il fait voir, dans le Chap. XIII. que le Sacrifice de Jesus-Christ n'est pas seulement *Expiatoire* de nos pechez, mais qu'il est aussi *Méritoire* de la Gloire éternelle, & des Graces qui la précèdent : Vérité, dont il remarque l'utilité, & l'importance, par cette considération, que c'est d'elle que dépend l'exacte connoissance de la vraye Foy; celle des Parties essentielles de nostre Justification; aussi bien que celle des Causes
ou

des Lettres. Juin 1688. 663

ou des Principes de l'Intercession de Jesus-Christ pour nous, & de nostre Sanctification par le S. Esprit.

Il examine donc, dans le Chapitre XIV, les *deux* autres *Actes* du Sacerdoce de Jesus-Christ, qui sont l'*Intercession*, & la *Bénédiction*. L'*Intercession*, qui est une suite nécessaire de son Sacrifice, consiste dans une présentation, ou, pour parler avec M. Claude, dans une application perpétuelle, que Jesus-Christ fait à son Père, au nom de toute son Eglise, du Sang qu'il a répandu pour nostre salut en la Croix, afin d'obtenir de luy les fruits de son Oblation, pour nous en rendre participants. Et c'est précisément cet Acte du Sacerdoce de Jesus-Christ qui le fait estre *Sacrificateur éternellement à la façon de Melchisedec*, comme on le prouve par trois raisons démonstratives. C'est en cet endroit que M. Claude dispute encore bien fortement contre ceux de l'Eglise Romaine, qui veulent que ce Sacerdoce à la façon de *Melchisedec* consiste en ce que Jesus-Christ s'offre luy-mesme sur la Terre, sous les espèces du Pain & du Vin; & qui prétendent aussi par une autre erreur, qui ne blesse pas moins la gloire du Sacerdoce de Jesus-Christ, &

la

la vérité de son Intercession, que les Saints, qui sont dans le Ciel, soyent nos véritables & légitimes Intercesseurs. Pour la *Bénédiction*, qui est le *Troisième Acte* du Sacerdoce de Jésus-Christ, on fait voir qu'elle contient éminemment toutes les perfections de celle que le Souverain Sacrificateur de la Loy donnoit autrefois au Peuple, & qu'elle ne consiste pas en paroles seulement, mais qu'elle est une réelle & actuelle communication de graces.

Après avoir considéré les *Actes* du Sacerdoce de Jésus-Christ, tels qu'ils sont en eux mesmes, il les considère, dans le Chapitre X V. par rapport à leur *étendue*. Il commence par le *Sacrifice*, qui est le premier de ces Actes; & il montre de quelle étendue il est, à l'égard du *Temps*, des *Lieux*, des *Peches qu'il a expiez*, & des *Graces qu'il a méritées*. Sur quoy comme tous les Orthodoxes parlent à peu près le mesme langage, M. Claude n'y insista pas. Mais il y a un *Cinquième égard*, sous lequel on peut considérer l'étendue de la Mort de Jésus-Christ; qui a fait naître, depuis fort longtemps, de grandes Disputes dans l'Eglise. C'est celuy qui concerne les *Su-*
jets

jets pour lesquels *Jésus-Christ* est mort. Les uns veulent que *Jésus-Christ* soit mort généralement pour tous les hommes : Les autres veulent au contraire qu'il ne soit mort que pour les *Elûs*. M. Claude rapporte sur cela les différentes opinions des *Arminiens*, qu'il refute. Il adoucit autant qu'il peut celle des *Particularistes*, qui sans cela lay paroît sujette à de grands inconvénients. Et établissant diverses *Propositions*, qu'il croit nécessaires pour donner quelque éclaircissement, ou quelque modification à cette Hypothèse; il montre que la Mort de *Jésus-Christ*, dans sa première destination, devant estre considérée, selon l'ordre des *Décrets divins*, comme précédant la distinction que Dieu a faite des hommes en *Elûs* & *Réprouvez*; on ne peut pas dire que dans cette vûë elle ne regarde que les seuls *Elûs*. Au contraire il faut convenir qu'elle regarde généralement & indifféremment tous les hommes, comme son *Objet matériel*, quoy qu'elle n'ayt pour *Objet formel* que les *Fidèles*, mais considérez indéterminément, & en général, c'est-à-dire, entant que ce mot signifie *Tous ceux qui croiront*; nul des hommes, pourvu qu'il croye, n'estant exclus du fruit

666 *Nouvelles de la République*
fruit précieux de la Mort de Jesus-
Christ. Tous ceux qui ont quelque
curiosité pour ces sortes de matières,
doivent lire ce Chapitre XV. de M.
Claude; & ils peuvent s'assurer qu'ils
le liront avec plaisir. Car enfin il est
difficile de démêler mieux une chose,
dont tant de gens parlent sans l'enten-
dre, & que plusieurs Autheurs sem-
bient presque n'avoir traitée que pour
l'envelopper & pour l'obscurcir. On
verra icy l'embarras ôlé par une ex-
plication claire & distincte, & les cho-
ses mises dans un si beau jour, qu'on
ne s'y peut pas plaindre de l'obscuri-
té. En un mot on y trouvera comme
en raccourcy tout ce qui s'allégue de
plus considérable pour & contre, sur
la Question de *l'Universalité* ou de la
Particularité de la Mort de Jesus-
Christ, M. Claude finit ce Chapitre,
en disant un mot touchant *l'étendue*
de *l'Intercession*, & de la *Bénédiction*,
qui sont les deux autres *Actes* du Sa-
cerdoce de Jesus-Christ. Il remarque
donc que comme ces deux Actes sup-
posent une Communion actuelle avec
Jesus-Christ, qui ne s'obtient que par
la foy, & que la foy n'est que des E-
més; il s'ensuit nécessairement qu'on
doit

des Lettres. Juin 1688. 667

doit reſtrindre ces deux Actes aux ſeuls Fidèles & aux ſeuls Elûs.

Il parle dans le Chapitre XVI. des *Effets du Sacerdoce de Jeſus-Chriſt* ; dont les uns regardent les Trois Perſonnes de la Sainte Trinité ; les autres regardent ceux pour leſquels il s'eſt ſacrifié ſoy-mesme , & les autres s'eſtendent en quelque manière à tout le Corps de l'Univers. Pour ne parler icy que de ceux qui regardent proprement les *Hommes* , pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort ; on remarque qu'ils ſont de deux ſortes. Les uns ſont *Communs* , comme la Publication de l'Evangile , & la Vocation à la Foy. Les autres ſont *Particuliers* , ſoit aux *Fidèles* , ſoit aux *Infidèles*. Noſtre Auteur appelle ceux qui regardent ces *derniers* , des *effets par accident* ; parce qu'ils n'ont eſté , ni dans l'intention de Dieu , ni dans celle de Jeſus-Chriſt. Tels ſont la Condamnation , l'Inexcusable , & la Mort éternelle. Ceux qui regardent les *Fidèles* en particulier , ſont leur Election , leur Vocation intérieure , leur Juſtification , leur Sanctification , leur Paix & leur Conſolation , leur Gloire & leur Félicité dans le Ciel , &c. On peut dire que ceux-cy ſont les effets propres & naturels

turels

668 *Nouvelles de la République*
turels du Sacerdoce de Jesus-Christ.

Le reste du IV. Livre est employé à parler de *la Royauté de Jesus-Christ*. M. Claude la considère, 1. *En elle-même*; Ce qui comprend sa Vérité, sa Nécessité, sa Nature, sa Fin, son Entendüe, ses Loix, ses Droits, sa Puissance, iès Ennemis, & sa Durée. 2. Il la considère *par égard à sa Personne*: Sur quoy il remarque le Temps, auquel Jesus-Christ a est revestu de cette Charge; la Preuve qu'elle fournit de la Divinité de sa Personne; l'Avantage qu'elle luy donne sur toutes les Puissances de la Terre, &c.

Nous n'avons plus qu'à parler du V. Livre, qui traite *des deux Estats de Jesus-Christ*, sçavoir de son *Abaissement*, & de son *Exaltation*. M. Claude le divise en deux Parties. Dans la *Prémère* il considère cet Abaissement & cette Exaltation *en général*. Et dans la *Seconde* il traite de chacun de ces Estats en particulier. Il subdivise la *Prémère* de ces Parties en VIII. *Questions*. I. Dans la *Prémère* il examine les *Termes*, dont l'Ecriture se sert pour exprimer l'Abaissement & l'Exaltation de Jesus-Christ. II. Dans la *Seconde*, En quoy consistent ces
deux

deux différens Etats, qu'il montre n'avoir regardé que la Nature Humaine de Jesus-Christ, & non sa Nature Divine, qui ne peut, ni estre abbaissée, ni recevoir aucun changement avantageux, par l'acquisition de quelques nouveaux Attributs. III. La *Troisième* tend à faire voir comment il estoit nécessaire que Jesus-Christ fust dans l'Abbaissement, & qu'en suite il fust exalté. IV. La *Quatrième* est pour montrer que cet Abbaissement n'a pas esté une chose indigne de luy, & qu'au contraire c'est en cela même qu'il s'est abbaissé, qu'on le doit trouver plus admirable. V. Il prouve dans la *Cinquième* que la Gloire de Jesus-Christ n'a point est éteinte dans l'Abbaissement; puis que le voile des infirmités, dont il a esté couvert, n'a jamais esté si épais, qu'il n'ayt toujours paru quelques rayons de la Divinité de sa Personne. VI. Dans la *Sixième* il examine si l'Exaltation de Jesus-Christ luy a acquis en effet plus de gloire qu'il n'en avoit auparavant. VII. Il traite dans la *Septième* de la Durée de l'un & de l'autre de ces Etats; & il montre que celui de l'Abbaissement a dû estre court, & qu'au contraire celui de l'Exaltation doit estre d'une durée

rée

670 *Nouvelles de la République*
rée éternelle. VIII. Enfin il fait voir
dans la *Huitième*, qui est la dernière,
que les Fidèles sont obligez de passer
par ces deux différens Etats, pour estre
rendus conformes à Jesus-Christ.

Dans la *Seconde* il traite des divers
Degrez de l'Abaissement & de l'E-
xaltation de Jesus-Christ. Il parle
premièrement de sa *Conception*, & de
sa *Naissance*. Il en examine les Rai-
sons, les Circonstances, le Principes, la
Manière, le Temps, le Lieu, &c.
Et il dissipe en passant les ténèbres
que les Hérétiques & les Superstitieux
ont voulu répandre sur ces Mystères.
Il parcourt ensuite toute l'Histoire de
l'Evangile, & les principaux événe-
mens de la *Vie* de Jesus-Christ : Ce
qui se passa dans ses premières années,
& jusqu'à son Baptême; & ce qui se
passa depuis son Baptême (qui fut le
temps où il commença d'entrer dans
l'exercice de son Ministère) jusques à
sa Mort. Il s'arreste sur tout sur ce
qui regarde cette *Mort* de Jesus-Christ.
Il la considère par rapport à ses prin-
cipes, à sa Cause méritoire, à ses Au-
teurs, aux souffrances dont elle fut
accompagnée, & à ses effets formels.
Il la regarde outre cela dans la vuë de
toutes les Vertus que Jesus-Christ y a
dé-

déployées, dans la vûe des Motifs qu'elle nous fournit pour la Sanctification, dans la Conformité qu'il y a entre-elle & la mortification du Vieil-homme. Et il montre enfin combien elle renferme de merveilles, par rapport aux Vertus de Dieu, & à la Gloire qui l'a suivie; & par rapport aux Oracles, & aux Types, qui en avoyent esté donnez. De là il passe à la *Résurrection* de Jesus-Christ, qui est le premier Degré de son Exaltation. Il la considère d'abord comme prédite & figurée dans les Oracles & dans les Types du Vieux Testament. Il en examine les Raisons, la Cause, les Circonstances. & les Suites; & il traite enfin les principales Questions qu'on peut faire à l'occasion de ce Mystère. Mais sur-tout il insiste sur le *Témoignage* que les Apostres en ont rendu; & il montre par les Circonstances dont ce Témoignage est accompagné, & qu'il fait monter jusqu'au nombre de *Dix-huit*, que c'est un Témoignage convaincant, & parfaitement digne de foy. Il finit cet Article par les Usages que nous devons faire de cette Doctrine de la Résurrection de Jesus-Christ; & il montre qu'elle doit nous servir à nous confirmer dans la Foy, à nous

672 *Nouvelles de la République*

nous avancer dans la Sainteté, à nous consoler dans la vie présente, & à soutenir nostre espérance pour l'avenir. Ce qu'il dit de *l'Ascension* de Jesus-Christ revient à peu près aux mêmes réflexions; car il en examine aussi les criconstances, les raisons, & les usages. Et pour ce qui regarde sa *Séance à la Droite de son Pere*, il renvoye sur cela les Lecteurs aux premiers Chapitres de ce Livre, où il a expliqué cette expression, & parlé suffisamment de la chose où elle consiste.

Ce qui suit regarde le *Second Advenement* de Jesus-Christ, & la *Cloſture de son Oeconomie*. M. Claude traite amplement cette matière dans son dernier Chapitre, qui est le plus long de tout l'Ouvrage & qui n'en est pas le moins beau. Il est divisé en quatre Sections, ou en quatre Articles, où tout ce sujet est expliqué avec autant de netteté que de profondeur. Dans la *I. Section* il est parlé de ce qui concerne précisément ce *Dernier Advenement du Fils de Dieu*. M. Claude y montre distinctement, Quel il est & en quoy c'est qu'il consiste; Ce qui le doit précéder; Quelle en sera la manière; Et enfin les raisons pour lesquelles il faut nécessairement
que

des Lettres. Juin 1188. 673

que Jesus Christ vienne. C'est dans cet Article qu'il réfute l'Opinion des Anciens Pères des Trois Premiers Siècles, touchant le *Regne de Mille Ans*; & qu'il parle avec étendue du Regne de l'*Ante-Christ*, duquel il nous donne un Portrait, tiré de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire, auquel il ne luy est pas difficile de trouver dans le monde un sujet qui ressemble parfaitement. Dans la II. il considère le *Jugement Universel* que Jesus-Christ doit faire lors de tous les hommes; & il traite brièvement les principales Questions que l'on fait sur ce sujet, particulièrement celles qui regardent nostre *Resurrection*. Dans la III. il examine les *Suites* de ce Grand & dernier Jugement, à l'égard des Réprouvez; c'est à dire, leur Damnation éternelle, & la pleine & entière défaite des Ennemis de Dieu & de Jesus-Christ. Il fait voir en cet endroit en quoy consistent les peines des Damnez, quels en seront les degrés, & quelle en doit estre la durée. Enfin il parle, dans la IV. du *dernier Acte de l'Economie de Jesus-Christ*, qui est l'Elevation des Fidèles dans la possession de la Vie & de la Gloire du Ciel; & il montre les différentes manières par lesquelles

ON

674. *Nouvelles de la République*

on peut se former une idée de cet état de Gloire, qu'il prouve devoir estre un étant infiniment & éternellement heureux.

Voilà à peu-près l'Analyse du Traité de M. Claude. Il est aisé de voir par-là combien la lecture en peut estre agréable & utile. Cependant nous ne souhaitons pas qu'on en juge par cet Extrait. Pour bien parler des Ouvrages de cet excellent homme, il faudroit penser aussi bien que luy, & avoir toute cette force & cette Majesté d'expression qui luy estoit si naturelle. On ne doit donc pas s'imaginer qu'en parlant de celuy-cy, nous luy ayons conservé ses avantages & ses beautés. Il faut le lire pour en connoître tout le prix, & pour ressentir en mesme temps ce pouvoir victorieux, que les Vérités Chrétiennes ont sur l'esprit & sur le cœur, lors qu'elles sont présentées dans un aussi beau jour que celuy où M. Claude les fait voir icy.

*Ille regit dictis animos & pectora
mulcet.*

A R-

ARTICLE VI.

Justinus Philosophus Christianus, & Martyr, exhibitus Veritatis Evangelicæ Testis & Confessor, præcipuè in Articulis de Sacro-Sancta Trinitate, & Persona Christi, adversus Christophori Christoph. Sandij inculpationes injustas, aliorumque, &c. Author. CHRISTIANO NIFANIO, S. J. Theologiæ Licenciato Sereniss. Elect. Brand. Consiliario, & Superintendente. &c. C'est à-dire, Défense de Justin Martyr sur le Articles de la Trinité & de la Personne de Jesus Christ. Francofurti sumpt. J. David. Zueri. Anno 1688. in 8. Pagg. 268.

L'Adversaire que M. Nifanius s'est principalement proposé de combattre icy est un fameux Socinien, nommé Sandius, fils d'un Secrétaire de M. l'Electeur de Brandebourg, qui perdit cet employ, lors qu'on eut reconnu ses mauvais sentimens sur la Religion. Cet Auteur, dans un Livre intitulé *Nucleus Historiæ Ecclesiasticæ*, impute à Justin Martyr d'avoir crû la

G g

mes-

676 *Nouvelles de la République*
mesme chose qu'*Arrius* sur l'Article
de la Sainte Trinité, & sur celuy de la
Personne de Jesus-Christ. M. Nifa-
nius fait donc voir, dans cet Ouvra-
ge, que rien ne fut jamais plus mal
fondé que cette accusation. Mais pour
mieux disposer ses Lecteurs à rendre
justice à ce St. Martyr, il a crû qu'a-
vant que d'entrer dans l'examen de sa
Doctrine, il devoit faire un Abregé
de sa Vie, & dire quelque chose de ses
Ecrits.

Justin naquit vers le commencement
du second siècle à *Neapolis* de Sirie, Vil-
le considérable de la Samarie, & la mes-
me qui avoit porté autrefois le nom de
Sichem. Il n'estoit cependant, ni Juif,
ni Samaritain de Religion; & à pro-
prement parler il ne l'estoit pas mes-
me d'origine & d'extraction. Ses Pa-
rens estoient Grecs, & Payens, du
nombre de ceux que Domitien envoya
dans cette Ville, lors qu'il la peupla
d'une nouvelle Colonie. Son Père
Priscus Bacchius l'appliqua dès son
enfance à l'étude des belles Lettres: &
comme Justin avoit l'esprit beau, il y
fit de si grands progrès, qu'il devint
bien-tost un excellent Homme & un
très-habile Philosophe. Mais l'incer-
titude qu'il trouva dans toutes les con-
noissan-

des Lettres. Juin 1688. 677

noissances humaines; & le peu de satisfaction que luy donnèrent toutes le Sectes de Philosophie, dont il voulut sçavoir les Principes, & examiner les Dogmes différens, luy ayant fait souhaiter avec passion de pouvoir trouver quelque chose de plus solide; il se vid disposé par-là mesme à le chercher dans le seul lieu où il le pouvoit rencontrer. Il a luy-mesme rapporté, dans son *Dialogue avec Tryphon*, de quelle manière il fut converti à la Foy Chrestienne; & le récit qu'il en fait a quelque chose de fort singulier, & qui approche du merveilleux. Il avoit l'esprit tout rempli & tout occupé du soin que l'on vient de dire; lors qu'un vénérable Vieillard, qu'il rencontra un jour comme par hazard, & qu'il ne vid plus depuis, luy ayant fait l'éloge des SS. Ecritures, l'exhorta vivement à les lire, en implorant le secours & la lumière de l'Esprit de Dieu. Justin frappé de ce discours se trouva épris d'un désir incroyable de connoître ce que portoyent ces Saints Ecrits. Il se mit à les feuilleter, & il demeura si bien convaincu, par cette lecture; de la Divinité de la Religion Chrestienne, dont il avoit déjà admiré la force dans la

Gg 2 conf-

678 *Nouvelles de la République*

constance inébranlable qu'elle inspiroit à ses Martyrs, que l'embrassant de tout son cœur, il consacra à sa défense tout ce qu'il avoit de riches talens, & il la soutint avec une ardeur que rien ne fut capable d'éteindre ni de ralentir. Enfin les Ennemis du Christianisme ne pouvans plus souffrir l'éclat de son zèle, ni celui de son éloquence & de son sçavoir; on luy vid iccler la Vérité avec son sang, & ajoûter par sa mort la qualité de Martir à celles de Chrétien & de Philosophe.

Pour ce qui est de ses *Ecrits*, on en fait d'ordinaire deux Classes, l'une de ceux qui sont tenus pour légitimes & véritables; & l'autre de ceux dont on doute, & qui paroissent, ou suspects, ou mesme faux & supposez. M. Nifanias met dans la Première. I. Les *Deux Apologies* de ce Père pour la Foy Chrétienne, desquelles il croit, aussi bien que plusieurs autres, que l'on a renversé l'ordre, en les donnant au public: & c'est, à son avis, ce qui a trompé ce Prince des Critiques, Joseph Scaliger, lors qu'il s'est persuadé que nous n'avions plus la Seconde. II. Son *Dialogue avec Tryphon*, où il prouve contre les Juifs que Jesus Christ est le véritable Messie. III. Sa *Paranese*,

des Lettres. Juin 1688. 679
se, ou *Exhortation aux Gentils*, dans laquelle il leur fait voir par leurs propres Autheurs, que la Religion qui ne reconnoist qu'un seul Dieu est la première & la plus ancienne. IV. On convient, sur le témoignage d'Eusébe, & des autres Autheurs Ecclesiastiques, qu'il a écrit un Livre de la *Monarchie*, ou de l'*Unité de Dieu*. Mais tous ne tombent pas d'accord que celui qu'on void parmy ses Oeuvres soit celui qu'il a écrit. La plus-part néanmoins le luy attribüent; & de fort habiles Critiques y croient voir son style, & ne doutent presque point qu'il ne soit de luy. Pour les Livres dont la plus-part doutent, ou que l'on croit mesme supposer, on met en ce rang. II. Le *Traitté de l'Exposition de la Foy*, dont le style & le langage ne semble pas estre celui de Justin. II. *L'Epistre à Zenas & à Serenus*, qui n'a pas plus de marques d'estre légitime. III. Le Livre des *Questions & des Réponses aux Grecs*, où il est parlé des Manichéens, dont l'hérésie ne parut que plus de cent ans après la mort de ce S. Homme. IV. Le Livre des *Questions & des Réponses aux Orthodoxes*, où Origene & Irenée sont citez, & où ce dernier est appelé

Gg 3

Mar-

Martyr ; quoy qu'Irenée cite Justin, comme un Auteur plus ancien que luy, & qu'Origene n'ayt paru que dans le III. Siècle. V. Le *Traité où l'on réfute quelques Dogmes d'Aristote*, que la plu-part des Critiques trouvent fort douteux. On peut ajouter à ces deux Classes une III. qui est celle des Ouvrages perdus, dont le nombre paroist assez grand dans le Catalogue que M. Nifanius nous en donne icy.

Après cette Critique des Ecrits de Justin, M. Nifanius vient à sa *Doctrine* : & il remarque d'abord que s'il n'a pas esté exempt de toute sorte d'erreurs, on peut dire au moins qu'il n'en a point eu qui puissent empêcher qu'on ne le regarde comme parfaitement *Orthodoxe* sur tous les *Articles de la Foy* ; comme les Centuriateurs de Magdebourg, M. Spanheim, & d'autres Sçavans, l'ont prouvé avec soin par les Ecrits mesmes. Cependant comme malgré toutes ces preuves, on ne laisse pas de luy vouloir attribuer des sentimens éloignez de ceux que toute l'Eglise tient, sur l'Article de la *Trinité* & sur celuy de la *Personne* de Jesus-Christ ; M. Nifanius examine icy ces deux importantes questions, & entreprend

des Lettres. Juin 1688. 681

prend de justifier pleinement ce Saint Docteur sur l'un & sur l'autre de ces deux Articles.

Il commence par l'Article de la *Trinité* ; & d'abord il fait Trois *Suppositions*, qui servent moins à décider & à résoudre la Question, qu'à y conduire le Lecteur, comme autant de Préliminaires. Il suppose, I. Que le Mystère de la Trinité est infiniment au dessus des lumières de la Nature, & qu'on n'en peut estre instruit ni persuadé que par la seule Révélation II. Que depuis qu'il est révélé, on ne peut estre sauvé sans le croire. III. Qu'il a esté enseigné assez clairement dans toutes les Dispensations, & dans tous les Temps, pour estre connu de tous les Fidèles ; & qu'en effet ceux qui ont vécu sous l'Ancien Testament ont connu & invoqué le Père, le Fils, & le S. Esprit, aussi bien que ceux qui vivent sous le Nouveau. Et parce qu'il a bien senti que ce dernier Article n'estoit pas de ceux qui se pussent persuader à quantité de gens, sans leur en donner de bonnes & de fortes preuves ; il tasche de les en convaincre. 1. Par l'Histoire de la Création ; & 2. Par plusieurs Passages tirez de divers endroits de l'Ecriture, & particulière-

Gg 4

ment

682 *Nouvelles de la République*
ment du Livre des Pseaumes. Après
cela il entre en matiere, & venant au
particulier de ce qui regarde *Justin*
Martyr; il montre par quantité de Té-
moignages pris de ses Ouvrages non
suspects, que comme il a esté parfai-
tement instruit du Mystère de la *Tri-*
nité, il a aussi esté pleinement con-
vaincu de sa vérité, aussi bien que tout
le reste de l'Eglise Primitive.

Il tient à-peu-ptés la mesme Mé-
thode pour justifier sa Croyance à l'é-
gard de la *Personne* de Jesus Christ. Il
commence aussi l'examen de cet Arti-
cle par supposer quatre choses. La I.
est, Qu'il a toujours esté nécessaire de
connoistre Jesus-Christ pour estre sau-
vé. La II. Que la Doctrine de la
Rédemption a esté expressément ensei-
gnée & cruë sous l'Ancien Testament.
La III. Que la Créance de l'Eternel-
le Divinité du Messie a toujours esté
nécessaire. Et la IV. Que le Rédemp-
teur a toujours esté regardé comme
Dieu; même sous le Vieux Testament.
Il tasche d'appuyer tout cela de Rai-
sons, & d'Authoritez; sans insister
beaucoup à résoudre les difficultez qui
s'é.évent à l'encontre. Cela fait, il
vient à ce qui est le *Point* de la Ques-
tion; & après avoir montré briève-
ment

des Lettres. Juin 1688. 683

ment que c'est là la Foy que les Docteurs de l'Eglise Primitive ont enseignée, il s'attache à le faire voir en particulier de *Justin*, dont il cite sur ce sujet un grand nombre de Passages, sur lesquels il fait ses réflexions. Il allègue sur-tout pour cela son *Dialogue* contre *Tryphon*, où il remarque que ce S. Docteur a principalement en vûe de prouver deux choses : l'une que Jesus-Christ est le vray Messie ; l'autre qu'il n'est pas seulement Homme, mais qu'il est aussi *Vray Dieu*. Il fait donc voir par le détail de ce qui se trouve dans ce Dialogue sur le dernier de ces Articles, que Justin s'y est attaché à démontrer la Divinité Eternelle de Jesus-Christ. I. Par plusieurs *Passages* des Ecritures SS. & sur tout des Pseaumes. II. Par sa *Génération Eternelle*. III. Par ses *Attributs Divins*. Et IV. enfin Par ses *Oeuvres*.

Les *Objections* de *Sandius* viennent ensuite : & comme ce devoit être là le fort de l'Ouvrage, il les examine avec tant de soin, qu'il employe à cette discussion près de la moitié de son Livre. Il y fait d'abord quelques *Observations Générales* ; & puis il descend au particulier, & il répond à cha-

G g 5

que

684 *Nouvelles de la République*
que Objection avec étendue. Il soutient
par tout qu'on ne trouve rien dans les
Ecrits de Justin qui approche en nulle
manière d'Arrius. Cependant comme
il convient que les plus grandes Lumières
de l'Eglise ont pû avoir quelques
taches; il ne prétend pas que l'on en
exempte absolument Justin Martyr. Il
veut seulement que l'on reconnoisse
que sa Foy a esté pure sur ces matières
importantes. Et pour ce qui regarde les
autres erreurs qu'on lui attribué, il en
parle aussi avec assez d'exactitude, & il
donne le reste de son Livre à cet
examen.

A R T I C L E VII.

L'Art d'élever un Prince, Dédié à Mon-
seigneur le Duc de Bourgogne. A Paris
chez la Veuve de Claude Thiboust &
Pierre Esclapart 1688. in 12. Pagg.
227.

C Ommes le destin des Etats dépend
presque uniquement des Qualitez
de ceux qui les gouvernent; il y
a toujours eu quantité de gens qui ont
cherché le secret d'inspirer aux Princes
celles qu'ils doivent avoir pour rendre
leurs Peuples heureux. Mais il n'est pas
donné à tous de s'y prendre aussi bien
qu'a

des Lettres. Juin 1688. 685

qu'a fait l'Autheur de ce Traitté; & je ne sçay si jusqu'à présent on a rien vû de mieux pensé, ni de mieux écrit, sur cette importante matière. Cet Ouvrage, qu'on peut appeller les *Prémices* des *Offrandes* que tous les *Ecrivains François* vont desormais présenter à Monseigneur le Duc de Bourgogne, est divisé en *Deux Parties*, selon qu'il y a deux choses principalement à former dans un Prince, *l'Esprit*, & le *Cœur*. On doit lui former l'Esprit par l'étude des *Sciences* qui luy sont propres; & on doit luy former le Cœur par les nobles sentimens qui conviennent à son état. L'Autheur entreprend de donner des *Préceptes* pour l'un & pour l'autre: On va voir avec quel succès, par l'idée que nous tascherons d'en donner en racourcy.

Les Princes, selon lui, ne devroient rien ignorer quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir d'estre en tout sens au dessus des autres. C'est pourquoy il songe d'abord à surmonter les deux obstacles, qui s'opposent le plus, d'ordinaire, à leurs progrès dans les *Sciences*. Le *Premier* est un certain dégoût qu'ils ont presque naturellement pour tout ce qui sent l'érudition. Il veut qu'on mette tout en œuvre pour

G g 6

vaincre

vaincre cette aversion, qui seroit si préjudiciable. Mais comme pour en venir à bout il est besoin de beaucoup d'adresse, & qu'il faut prendre pour cela les tours les plus insinuans; il donne là-dessus divers avis qui peuvent estre d'un grand usage. Un des plus importans à cet égard là, & à tous les autres, est de bien connoître le Jeune Prince. Aussi veut-il qu'on l'étudie incessamment pour le pénétrer, & qu'on employe même à cela, outre son attention & ses soins, les Régles de la physionomie. Celle-cy servira, dit-il, à démeller son Tempérament avec plus de certitude: Et comme il n'y a point de Tempérament qui n'ait quelque bon costé, par lequel on est prenable; quand on l'aura une fois connu, on pourra dire que la place est prise, & l'on se rendra sans beaucoup de peine le Maistre de son esprit. Il veut aussi qu'on se garde bien de charger le Jeune Prince de ces *Méthodes abrégées*, qui sous prétexte d'épargner du temps, & d'accourcir le chemin, accablent l'esprit & confondent la mémoire. Car comme l'Esprit a ses âges, & ses accroissemens, aussi bien que le Corps; il ne faut pas s'imaginer qu'il soit capable de tout à la fois. Ainsi au lieu de le presser avec une pré-

des Lettres. Juin 1688. 637

précipitation, qui gâteroit tout ; il faut tâcher de le faire croître peu-à-peu, comme par degrés, & le conduire insensiblement jusqu'au plus haut point où l'on le veut faire monter ; craignant toujours de faire dire que le Prince en sçait trop pour son âge. *L'autre* chose, qui peut empêcher qu'un Prince ne s'avance autant qu'il le pourroit dans ses études, c'est le manque de Rivaux, & ce défaut de concurrence, qui ne donne point de lieu à l'*Emulation*. Nostre Auteur veut qu'on y supplée avec toute l'adresse, dont on est capable, en luy mettant devant les yeux les plus puissans motifs de la Gloire, & en les luy rendant si sensibles qu'ils fassent sur son esprit autant d'impression qu'en feroit une foule de Concurrans.

Après ces Avis importans, il vient aux *Exercices*, où l'on doit occuper le Jeune Prince : & il entre dans un grand détail des Préceptes, & des Régles, qui s'y doivent observer. Comme la *Grammaire* est un pays ingrat, d'où il est bon de tirer le Prince le plus viste qu'il est possible ; dès qu'on luy en aura fait apprendre les premiers Elémens, il veut qu'on l'applique à la Lecture & à la Traduction des Auteurs Latins : à quoy il désire qu'on

688 *Nouvelles de la République*
qu'on apporte plusieurs ménagemens, &
un fort grand choix, soit pour les Au-
theurs, soit pour les choses qu'il luy en
faut faire apprendre. Il veut sur tout
qu'on l'accoustume, de bonne heure,
à distinguer les vrayes beautez de l'Elo-
quence d'avec celles qui ne le sont pas.
Ce sera, dit-il, une obligation essenti-
elle, que tous les vrayes beaux Esprits
auront à celuy, qui leur procurera un
Juge éclairé, qui sçache donner le juste
prix à leurs ouvrages. Pour ce qui re-
garde l'*Histoire*, on sçait bien qu'elle
est la Science des Princes. Mais il
semble qu'elle soit de toutes les Sciences
la plus difficile, parce qu'elle n'a point,
comme les autres, de certains Principes
généraux. Nostre Auteur donne icy,
en faveur du Prince, le moyen de s'en
faire, sans beaucoup de peine, en éta-
blissant des *Propositions Générales*, qui
seront autant de Grandes Maximes de
Morale, ou de Politique, auxquelles il
veut que l'on rapporte les Faits particu-
liers qu'on lira. Ce qu'il dit là-dessus pa-
roist fort juste, & l'on peut dire que
cela, & le reste qu'il ajousté du vray
Usage de l'*Histoire*, & de la manié-
re de l'apprendre au Prince, mérite
qu'on le lise dans l'Ouvrage mesme
de l'Auteur.

Pour

des Lettres. Juin 1688. 689

Pour ce qui regarde la *Philosophie*, il juge bien qu'il est à propos d'en donner quelque teinture au Prince, dès que son esprit aura atteint un certain point de perfection; mais il n'entend pas que ce soit de celle qui s'enseigne dans l'Ecole. Il faut que ce soit une Philosophie faite exprès pour luy, mais qui après tout, de la manière qu'il en parle, devra avoir assez de l'air de la nouvelle Philosophie. On doit commencer, selon nostre Auteur, par donner au Prince la connoissance *de luy-mesme*, & de ce qui se passe au dedans de luy. C'est ce qui s'appelle ordinairement la Science *de l'Ame*, ou de l'Esprit. Il faudra luy expliquer, d'une manière sensible, la Nature & l'Origine de ses Idées; comment l'Ame agit sur elles; quels en sont les divers Principes, & comment les uns sont sujets à l'erreur, & les autres ne le sont pas. Il faudra luy faire distinguer celles que l'Ame a reçues de Dieu d'avec celles qu'elle a acquises, & luy apprendre comment elle peut s'en former de véritables, & se tenir en garde contre les surprises de l'Imagination & des Sens. La *Morale*, qu'il appelle la Science du *Cœur humain*, suivra celle de l'Esprit & de ses Idées; & , selon le plan qu'on

690 *Nouvelles de la République*
qu'on en donne ici, elle doit estre
toute renfermée en ces deux Points.
Le premier, de bien connoître ce qui
peut remüer & agiter le Cœur; & le
second, de sçavoir ce qui peut le cal-
mer & le mettre en repos. L'Au-
teur veut qu'on donne au Prince tou-
tes les instructions nécessaires sur une
matière qui est tout-ensemble & si déli-
cate & si importante; & sur-tout qu'on
lui apprenne combien il importe qu'il
soit tellement le maître de soy-mesme,
que quelque passion qui l'agite, il n'en
éclatte rien au dehors. Enfin, pour ce
qui regarde la *Physique*; il veut 1. que
l'on imagine un Syllème du Monde le
plus simple & le moins composé qu'il
sera possible: qu'en suite, après avoir
appris au Prince les Principes Généraux
de cette Science; on lui explique, par
manière de divertissement, les plus
beaux Phénomènes de la Nature; &
qu'on lui donne quelquefois le plaisir
de verifïer ces explications par les plus
curieuses expériences.

Mais, à son avis, ce que le Prince
doit le mieux sçavoir, c'est sa *Religion*.
Il n'y sçauroit estre trop-bien instruit,
pour ne pas tomber dans le dérégle-
ment de ceux qui regardent la Reli-
gion comme une pure Politique, &
qui

des Lettres. Juin 1688. 691

qui ne voyant rien au dessus d'eux, font quelquefois tentez de croire qu'il n'y a point d'autre Divinité qu'eux. Il veut donc qu'on fasse sentir au Prince, qu'il y a un Dieu; que ce Dieu doit estre servi, ce qui emporte une Religion; & que de toutes les Religions il n'y en a de véritable que la Chrétienne. Il ne se peut rien voir de plus beau que ce que l'Autheur dit sur cet article. Il parle sur-tout admirablement de l'Ecriture Sainte, dont il veut que le Prince fasse le principal objet de son étude & son Livre favori.

Ce ne seroit avoir rien fait que d'avoir formé l'Esprit du Prince, si l'on ne taschoit encore avec plus de soin de luy former aussi le Cœur. Et c'est à quoy l'Autheur s'applique dans la II. *Partie* de cet Ouvrage. La première chose qu'il veut que l'on fasse dans cette vuë, c'est de se former dans l'esprit l'idée d'un Cœur qui soit digne d'un Souverain. Il rassemble icy tous les Traits qui peuvent entrer dans le Portrait d'un Héros. Mais il ne faut pas y chercher ceux que Machiavel a employez pour tracer celui de son Prince. Le Cœur d'un Souverain doit estre, selon nostre Autheur, un Cœur généreux, magnanime, &
aymant

692 *Nouvelles de la République*
aymant la gloire ; mais doux , humain,
compatissant , modéré , juste , & équita-
ble. Cependant, comme il n'en est point ,
où l'on ne remarque quelque foible ,
l'Auteur veut qu'on fasse en sorte ou de
guérir ce foible , ou d'en profiter. Pour
cela il faut qu'on s'attache à connoître
sur toutes choses la Passion dominante
du Prince ; & qu'après l'avoir démellée,
on ne songe plus qu'à la bien conduire ,
puis que de là dépend tout le succès de
son éducation. Enfin il faut que l'on s'ap-
plique à l'instruire de tous ses Devoirs,
& à luy inspirer des sentimens qui y
soyent proportionnez ; Qu'on luy ap-
prenne ce qu'il doit à Dieu , ce qu'il
se doit à Soy même , & ce qu'il doit
à son Peuple.

Rien n'est plus Chrétien que ce que
l'on dit sur le I. de ces Devoirs , ni rien
de mieux imaginé que le tour qu'on
prend pour en persuader un Prince , &
pour l'obliger à s'en acquitter. Ce qu'on
dit sur le II. est du mesme caractère , & si
l'Auteur en estoit crû , ni l'impiété , ni
la flatterie , ne paroistroyent jamais à la
Cour. Il ne s'estend pas extrêmement
sur la III. sorte de Devoirs. Mais ce qu'il
en dit suffiroit pour rendre les Peuples
heureux , si on le pouvoit faire bien goû-
ter aux Princes.

CA-

CATALOGUE DE LIVRES
Nouveaux , accompagné de quelques
Remarques.

I

*Historia Universale di Tutti i Concilii
Generali e Particolari di S. Chiesa , di
MARCO BATTAGLINI, C'est à dire,
Histoire Universelle des Conciles. In
Venezia, per Andr. Poletti 1688. in
fol. Pagg. 858.*

L'Authéur a voulu donner en sa Lan-
gue ce qu'on n'y avoit point encore
vû , sçavoir une Histoire des Conciles ,
non seulement Universels , mais aussi
Nationaux & Provinciaux , qui ont fait
des Décisions & des Réglemens sur la
Doctrine , ou sur la Discipline de
l'Eglise. Nous pourrions parler de ce
Livre dans le Mois prochain.

II.

CHRIST. WITTICHII. *P. M. Annota-
tiones ad R. Descartes Meditationes ,
&c. Opus Posth. Dordrecht, Ex.
Offic. Vid. Gasp. & Th. Goris. 1688.
in 4. Pagg. 167.*

ON void ici des Notes fort amples sur
les Meditations de M. Descartes.
C'est un Ouvrage sorti de la plume de
feu M. Wittichius ; & cela suffit pour
faire

694. *Nouvelles de la République*
faite comprendre l'obligation qu'on a à
M. Van Til, qui n'a pû souffrir que le
Public demeurât privé de ce monument
de l'érodition de ce sçavant homme.

III.

ULRICI HUBERI *Sup. Fris. Curiae Ex-
Senatoris Digressiones Justinianæ,
&c. Francqueræ, ap. Joh. Gifselhar.
1688. in 4. Pagg. 632. & 63.*

Monsieur Huber est si connu par le
nombre & par le mérite de ses
Ouvrages, & le Public a déjà si bien reçu
la Première Partie de celui-ci, qu'on
peut s'assurer qu'il ne fera pas moins de
justice à la Seconde, qui paroît ici toute
nouvelle, accompagnée d'un Dialogue
sur la manière d'enseigner & d'appren-
dre le Droit.

IV.

*Histoire de S. Louis, divisée en XV.
Livres. A Paris chez Jean Baptiste
Cognard, Et à Bruxelles chez Eug.
Henry Fricx, 1688. in 12. 2. Voll.
Pagg. 484. & 554.*

On ne peut pas douter que cette
Histoire ne soit bien écrite, puis-
que M. De Sacy en est l'Auteur. Elle
n'est tombée entre nos mains que de-
puis qu'elle a esté reimprimée à Bruxel-
les. Sans cela on peut bien juger
qu'elle auroit déjà eu dans nostre Jour-
nal

des Lettres. Juin 1683. 695
nal la place qu'elle n'y peut avoir que
dans les Nouvelles d'un autre Mois.

V.

*De la Foy, De l'Espérance, & de la Cha-
rité: ou, Explication du Symbole, de
l'Oraison Dominicale, & du Deca-
logue,* in 12. 2. Voll. Pagg. 368. & 444.

ON nous apprend dans une Pré-
face, qui paroist ici en forme
d'Avertissement, que ces Trois Traittez
sont des Ouvrages Posthumes, & des
fruits de la longue étude d'un Solitaire
celebre par sa doctrine & par sa piété.
Nous tâcherons d'en parler s'il est
possible dans les Mois suivans.

VI.

*Entretiens sur la Métaphysique & sur la
Religion, par le P. MALEBRANCHE.*
A Rotterdam chez R. Leers. 1688.
in 12. Pagg. 604.

LE seul nom de l'Autheur pourroit
donner de la réputation à cet Ou-
vrage, quand il n'en seroit pas aussi
digne par lui-mesme qu'il l'est. On a
toujours dit que la Métaphysique estoit
le fort du P. *Malebranche*, & c'en est
icy de la plus subtile. Quelques-uns
mesme s'imaginent qu'elle y est outrée.
Quoy qu'il en soit nous tâcherons d'en
parler dans un autre Mois.

VII.

696 *Nouvelles de la République*

VII.

*La Règle des Mœurs contre les fausses
Maximes de la Morale corrompue &c.*

Par D. G. P. A Cologne chez Nicolas
Schouten 1688. in 12. Pagg. 407.

LA Doctrine de la Probabilité, si sou-
vent combattuë par les jansenistes, est
ce que l'Autheur attaque ici de toute la
force. Mais cette Doctrine est si com-
mode, & les Défenseurs sont si habiles,
que toutes les Troupes du Jansenisme
auront bien de la peine à la ruiner.

T A B L E

Des Matières Principales.

Juin 1688.

RERUM ANGLICARUM Scriptores
Veteres. Pag. 581.

INGULPHE, *quel il estoit, quand & com-
ment il composa son Histoire.* 583.

& suiv.

Loix d'Edouard en Vieux François. Usage
de cette Langue quel alors en Angle-
terre. 588

PIERRE DE BLOIS, *Particularitez
touchant sa Personne, & son Histoire.*

589. & suiv.

Adresse d'un Abbé & de ses Moines pour
amasser de grandes sommes d'argent.

592. &c.

CHRONIQUES DE MAILROS, *Quelle
Hytoire.* 595. & suiv. Sen-

T A B L E

Sensibilité des Ecclesiastiques & des Moines pour leurs Interets, 598. & suiv.

ANNALES DE BURTON, *Ce que c'est.* 602

Empereur, *comment s'elisoit dans le XII. Siècle.* 603

Histoire du Roy Jean sans Terre, & de sa soumission forcée au Pape. 604 & suiv.

Différence de Calcul entre l'Eglise Romaine & l'Anglicane. 614

Lettre contenant la défense de l'Explication donnée au Passage de S. Luc. Ch. XVIII. V. 8. 615

H. CONRINGIUS, *In Universam Artem Medicam Introductio.* 629

Vénération pour Hippocrate jusques où portée dans le siècle passé. 634

Changemens apportez dans la Medecine par Paracelle, & par Van-Helmont. 635. & suiv.

Jardin de Medecine d'Amsterdam. 649

OZANAM. *Usage du Compas de Proportion expliqué & démontré, avec un Traitté de la Division des Champs.* 651

Invention & Utilité du Compas de Proportion. ibid,

CLAUDE, *Oeuvres Posth. Tom. III.* 660

Mort de J. Crist expiatoire & méritoire. 662

Comment elle regarde tous les Hommes, & comment elle ne regarde que les Fidéles. 665

Régne

T A B L E

Régne de Mille ans *cru par les Ancient.*

673

NIFANIUS, Justinus Philosop. Christ.
& Martyr, exh. veritat. Evan. Testis.

675

De la Personne de Justin, & de ses Ecris.

676 & suiv.

*Qu'il a cru la Trainité & la Divinité de
J. Christ.*

681

L'ART d'élever un Prince.

684

*Comment il faut former l'esprit d'un
Prince*

685

Nouv. Méthode pour lui apprendre l'Hist.

688

Quelle Philosophie il luy faut enseigner.

689

Comment on doit lui fermer le Cœur.

691

BATTAGLINI, Hist. Universale di Tutti
i Concilii.

693

WITTICHIUS Annotationes ad Medit.
R. Descartes.

694

HUBERUS Digressiones Justinianæ.

694

HISTOIRE de S. Louis.

695

*De la Foy, de l'Espérance & de la Cha-
rité.*

695

MALEBRANCHE, Entretiens sur la
Metaphysique & sur la Religion.

696

La Règle des Mœurs, par D. G. P.

696

F I N.

